

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

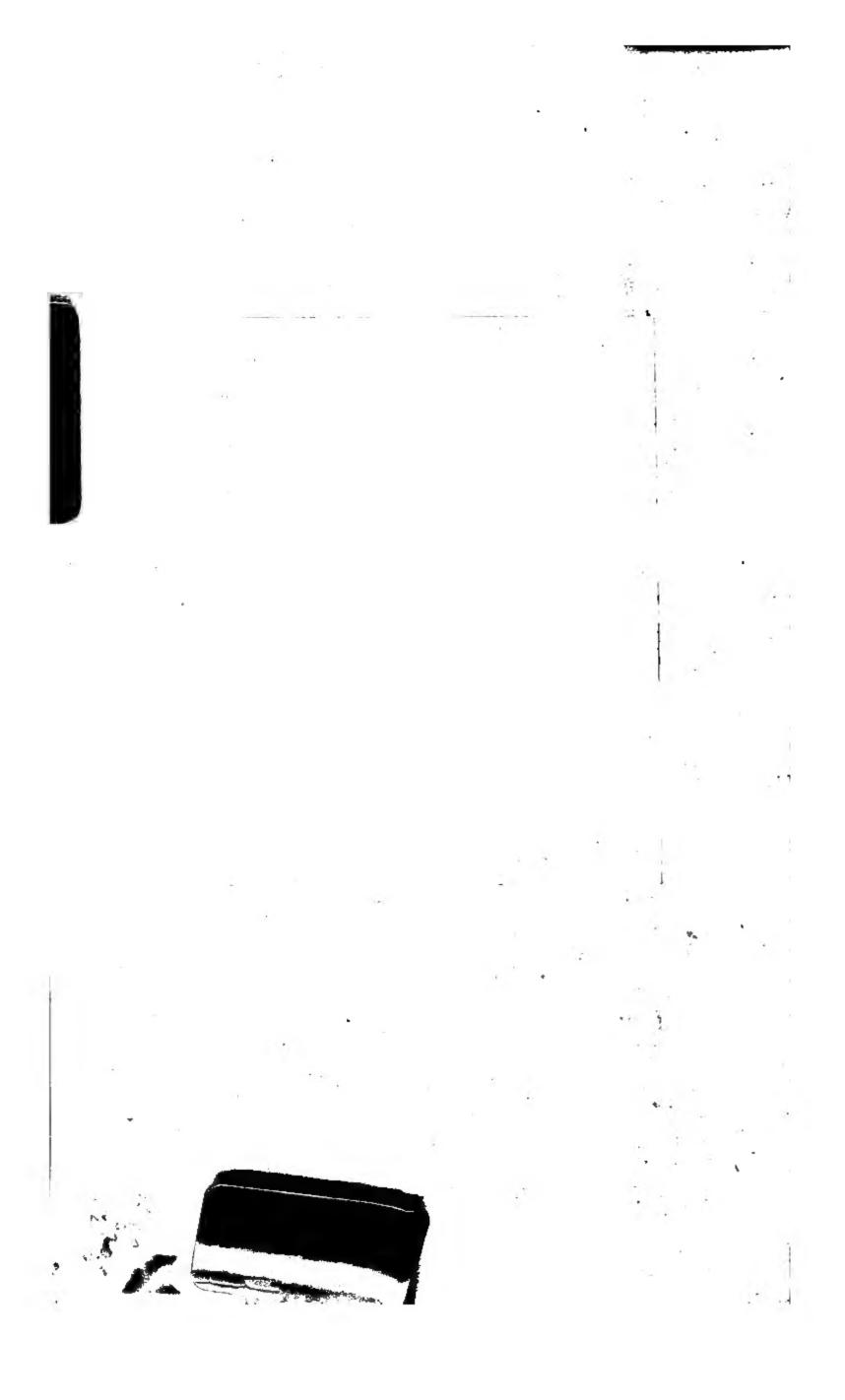
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

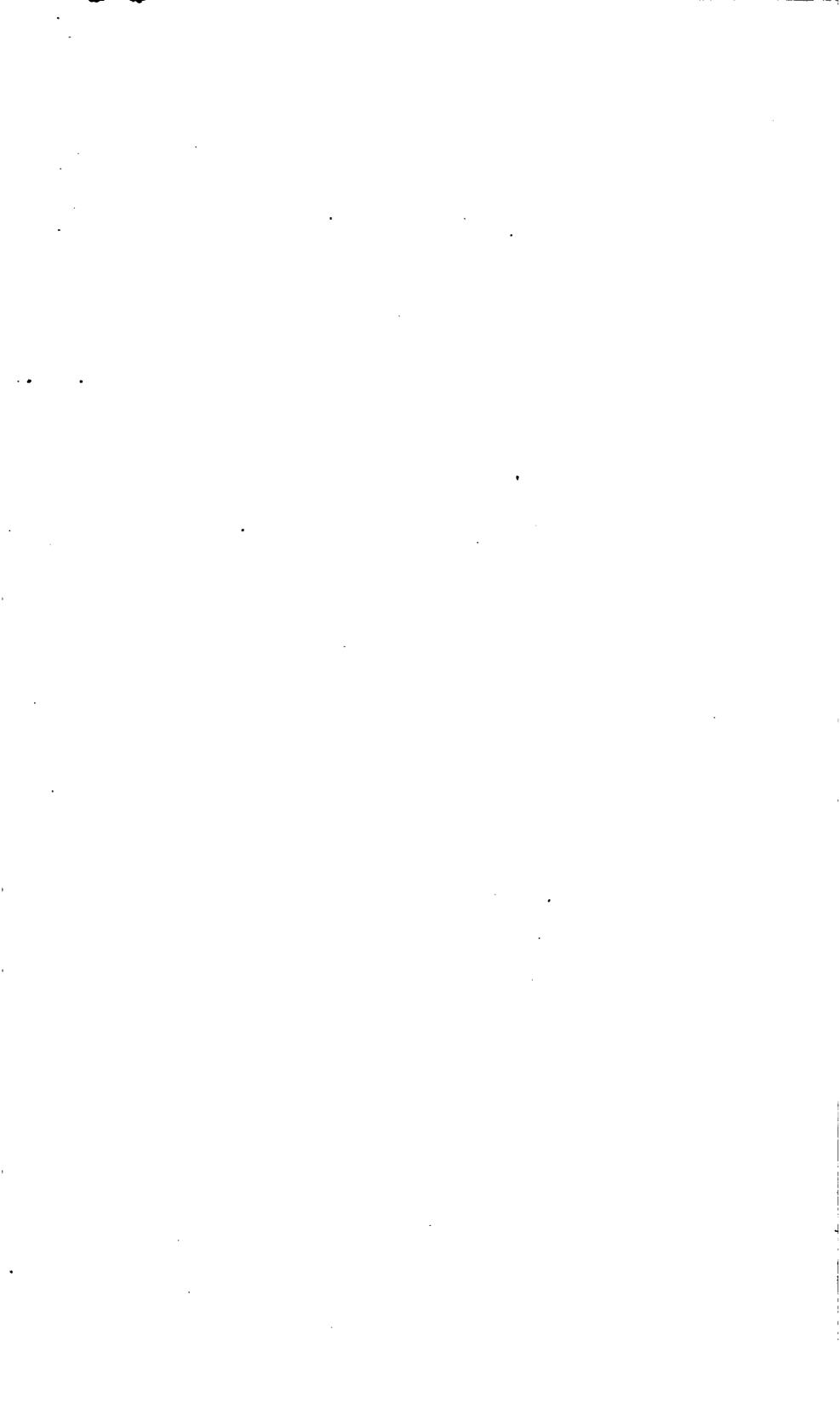
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com



, B876











HISTOIRE

DE LA

CIVILISATION MORALE ET RELIGIEUSE

DES

GRECS,

PAR

P. VAN LIMBURG BROUWER,

Docteur en Médecine, Philosophie et Lettres, Professeur à l'Université de Groningue, Membre de l'Institut Royal des Pays-Bas, Membre honoraire de la Société archéologique d'Athènes, etc.

TOME SEPTIÈME.

Seconde Partie,

DEPUIS LE RETOUR DES HÉRACLIDES JUSQU'A LA DOMINATION DES ROMAINS.

TOME CINQUIÈME.

à GRONINGUE, CHEZ W. VAN BOEKEREN.

1841.

HISTOIRE

DE LA

CITELISE TON MORALE ET RELIGIEUSE

DES

GRECS,



Depuis le retour des Héraclides jusqu'à la domination des Romains,

PAR

P. VAN LIMBURG BROUWER,

Docteur en Médecine, Philosophie et Lettres, Professeur à l'Université de Groningue, Membre de l'Institut Royal des Pays-Bas, Membre honoraire de la Société archéologique d'Athènes, etc.

TOME CINQUIÈME.

à GRONINGUE,
CHEZ W. VAN BOEKEREN.

1841.

. • • • •

CHAPITRE XXVII.

Mythologie physique. — La Terre. — Le Ciel, les Montagnes, la Mer, l'Océan. — Les Rivières. — Les Nymphes. — Le Soleil. — Sur l'identité prétendue du Soleil et d'Apollon. — La Lune. — Sur l'identité prétendue de la Lune avec plusieurs autres déesses. — Les Étoiles. — L'Aurore. — Les Vents. — Typhon. — L'Arc-en-ciel. — La Nuit. — L'Éther. — Le Sommeil. — La Mort. — La Jeunesse. — La Santé (Hygiée). — Le Temps. — L'Écho.

A près avoir examiné la civilisation morale Mythologie physique. des Grecs et l'influence qu'ont excrcée sur elle et sur la civilisation religieuse les hommes illustres qui ont vécu parmi eux, nous passons à l'investigation du développement des idées religieuses dans les siècles qui fixent ici notre attention. Notre tache sera bien plus facile ici que dans la première partie de cet ouvrage, en tant que nous n'aurons plus besoin de nous occuper de l'origine des opinions et des cérémonies religieuses des Grecs. Ce ne sont ici que les développements et les changements qu'elles ont subis qui devront fixer notre Encore ces changements sont-ils moins senattention. sibles que ocux que nous avons observés dans l'histoire des moeurs. A la vérité, les idées transmises de l'Orient et de l'Egypte enrichirent la mythologie des Grecs de plusieurs fables jusqu'alors inconnues: mais l'influence de ces idées ne se fait bien sentir qu'après les expéditions d'Alexandre le Grand.

Dans l'histoire de la civilisation morale des Grecs après le retour des Héraclides, nous pouvions, sans crainte de nous tromper, emprunter des preuves et des exemples aux temps qui ont suivi le siècle d'Alexandre, même lorsqu'il étoit question de ceux qui ont précédé le règne

cule que des poëtes plus récents ont mise dans cette personnification doit leur être imputée en entier. Elle n'a rien de commun avec les idées du peuple (5).

Nous avons déjà fait observer que les poëtes restèrent fidèles à l'ancienne idée, que la Terre étoit la mère et la nourrice de tous les êtres vivants (6). Elle est souvent appelée la grande déesse (7), la mère des hommes, des animaux et des plantes (8), la déesse qui répand ses bienfaits avec libéralité (9). Encore trouvons-nous toujours la même prédilection pour la Terre comparée avec la Mer. Dans le Navigateur de Ménandre, l'un des personnages dit que celui qui auroit dépensé son patrimoine devroit être condamné à naviguer sans relâche, pour mieux sentir le prix du bien qu'il auroit perdu par sa prodigalité (10). Dans Oppien, un

C'est dans cette modification de la personnification générale qu'il faut chercher l'orgine des images représentant différents pays, comme celle de la Grèce et de l'île de Salamine, sur la base du trône de Jupiter olympien. L'île de Salamine y est représentée comme une femme tenant dans ses mains des rostres de vaisseaux. Paus. V. 11. 2. A Delphes on voyoit Battus couronné par la Libye. Paus. X. 15. 4. Les Étoliens représentèrent leur patrie sous la forme d'une femme armée. Paus. X. 18. 7. Dans la suite la flatterie augmenta considérablement le nombre de ces monuments. Du temps de Pausanias on voyoit dans l'Altis en Élide la Grèce et l'Élide, l'une couronnant d'une main Antigonus, le tuteur de Philippe, et de l'autre Philippe lui-même, l'autre faisant le même honneur à Démérius Poliorcète. Paus. VI. 16. 3.

- (5) Pour en donner un exemple, je me contente de citer un passage de Nonnus (Dion II. 657 sq.), où la terre déchire ses vêtements et s'arrache, en pleurant, les cheveux. C'est à dire, elle agite les arbres qui couvrent sa surface et elle fait descendre des torrents du haut des montagnes.
- (σ) Παμμήτος. Æsch. Prom. 90. Γαΐα μαΐα. Choeph. 41. De là les épithètes ςερνέχος (Soph. Oed. Col. 687), εὐρυστέρος (Paus. VII. 25. 8.), βαθυστέρος (H. Orph. XXVI.)
 - (7) Paus. I. 31. 2 fin. cf. Æsch. fr. T. V. p. 39. ed. Schütz.
 (8) Eurip. fr. T. II. p. 419 fin. ed. Barn. ib. p. 435. no. VII.
 (9) Πάνδωρα. Aristoph. Av. 972.
 - (16) Ap. Athen. IV. 60. Le poëte considère ici la Terre

homme, apercevant une baleine etendue sur le rivage, prie la Terre de lui accorder la faveur de trouver le repos dans son sein après la mort, et il déclare vouloir n'adorer la Mer que de loin, pour éviter le danger d'être un jour enséveli dans le ventre d'un monstre marin (**).

Mais l'idée qu'on se formoit de cette déesse reçut dans cette période une modification remarquable, en tant qu'on la considéroit souvent comme la patrie, notion qui a une relation intime avec le développement du sentiment de nationalité amené par l'établissement des différentes républiques. Nous la trouvons entre autres chez Solon (12), chez Éschyle (13), chez Euripide (14). Dans Éschyle la reconnoissance que nous devons à la patrie pour les soins qu'elle a pris de nous, est considérée comme la source de l'obligation de la défendre contre l'ennemi.

La sagesse de la Terre n'est pas moins célébrée par les poëtes plus récents que par leurs prédécesseurs. Et, si Plutarque regarde encore la Terre comme la source des vapeurs enivrantes qui rendoient la Pythie

comme une déesse: il dit: ω φιλτάτη Γή μήτες, et un peu plus loin: εξ τις πατρώαν παραλαβών Γήν καταφάγοι. Le patrimoine dont il parle est donc une partie de la déesse à laquelle il avoit adressé la parole.

(12) La Terre à laquelle Solon rendit la liberté est appelée μήτης μεγίστη δαιμόνων 'Ολυμπίων, Γη μέλαινα. C'est donc bien le même objet physique et la même déesse dont parlent les autres poëtes. Ap. Aristid. Or. XLIX (T.II. p. 536). cf. Solon. fr. ed. N. Bach. p. 104. Au contraire, chez Éschyle, la déesse Terre est suppliée de protéger la terre, le pays, la patrie. VII. c. Theb. 69.

'Ω Ζεῦ τε καὶ Γῆ ------

^{&#}x27;Ελευθέραν δε γην τε καλ Κάδμε πόλιν, Ζυγοϊσι θελείοισι μήποτε σχέθειν.

⁽¹ s) Æsch. VII. c. Theb. 16 sq. (14) Eurip. Iph. A. 1497.

capable de prédire l'avenir (15), il n'est certainement pas étonnant que dans Euripide la Terre soit appelée la mère des songes (16) et des visions nocturnes (17).

La personnification de la Terre la fit considérer comme l'une des divinités de l'empire des morts : naturellement, puisque cet empire se trouvoit dans son sein même. A Athènes l'on voyoit sa statue, avec celle de Pluton et de Mercure, dans le temple des Furies, et ceux qui avoient été absous par l'Aréopage lui offroient des sacrifices, ainsi qu'aux divinités dont je viens de parler (18). Il paroît que dans les Thesmophories les mêmes divinités, Pluton, Mercure et la Terre, étoient invoquées avec Cérès et Proserpine (19). Hippocrate conseille à ses malades d'offrir des sacrifices à la Terre, à Mercure et aux héros, pour prévenir les suites fâcheuses des mauvais songes (20). Par conséquent Éschyle, en représentant Oreste et Electre suppliant la Terre et Proserpine de permettre à l'ombre d'Agamemnon de les secourir dans leur entreprise (21), ne fit autre chose qu'exprimer une opinion généralement reçue.

D'après la même notion, on se croyoit redevable à la Terre du trésor qu'on trouvoit dans son sein. Toutefois, pour autant que je sache, l'on ne trouve

(15) Plut. de orac. defect. T. VII. p. 718 fin. 719 in.

(16) Eurip. Hec. 71. Μελανοπτερύγων μᾶτερ δνείρων. Oreste prie la Terre et le tombeau de son père d'accomplir le songe de Clytemnestre. Aesch. Choëph. 535 sq. cf. 717 sq. et Eur. El. 677 sq. (17) Eur. Iph. T. 1250 sq.

(18) Paus. I. 28 6. Ici la Terre est censée appartenir aux

divinités infernales (¿πογαίοι) avec Pluton et Mercure.

(19) Aristoph. Thesmoph. 302 sq. (20) Hippocr. de insomn. p. 379 l. 20.

Καὶ γαῖαν αὐτὴν, ή τὰ πάντα τίκτεται, Θρέψασά τ' αὖθις τωνδε κῦμα λαμβάνει.

⁽²¹⁾ Aesch. Choëph. 485 sq. De même vs. 121 sq., où, immédiatement après les γης ἔνερθε δαίμονες, la Terre est mentionnée en ces termes:

cette opinion que chez un auteur qui n'appartient plus à notre période (**).

On respectoit donc la Terre comme une divinité dont le pouvoir s'étendoit au-delà du terme de la vie humaine. La coutume de l'invoquer comme témoin des engagements solennels qu'on prenoit nous en à fourni tes preuves, coutume que l'on retrouve dans des temps bien plus rapprochés de nous que ceux dont nous nous occupons dans co-moment (24). On sait que la plupart des objets physiques partageoient cet honneur, et d'ail-leurs l'étendue de la terre devoit faire naître naturellement l'idée d'une omniprésence corporelle, semblable à cette qu'on attribuoit au Soleil (24).

Mais il y a une autre réflexion à faire: c'est qu'il est évident que la fusion de la Terre avec d'autres déesses, et spécialement avec Rhéa, commence à se faire remarquer dans les poëtes les plus anciens de notre période.

(22) Chez Achille Tatius, V. 26 p. 129 fin. ed. Jacobs. Artémidore dit que la mère des dieux, qu'il confond ici avec la Terre, révèle les choses cachées. Opeir. II. 39. p. 223.

(28) P. e. dans le traité conclu entre Philippe, fils de Démétrius, et Annibal, Polyh. VII. 9. On n'a qu'à comparer ce serment avec celui que l'on trouve dans Homère, Il Γ . 103, 276 sq. S'il est vrai qu'on se moquoit à Athènes de Démosthène, lorsqu'il commença un discours en invoquant cette déesse, comme le rapporte l'auteur des Vies des X rhéteurs (Plut. X. orat. vit. T. IX. p. 360), ce ne fut certainement pas le sentiment religieux, exprimé dans cette invocation, qui excita l'hilarité des Cécropides, mais l'inconvenance de la tirade dans cet endroit. Au moins Éschine n'hésita pas à invoquer la Terre, le Soleil, la Vertu, l'Esprit (σύνεσις) et l'Éducation (waiðeia), dans l'épilogue de son discours contre Ctésiphon. Or. Att. T. III. p. 471 fin.

(24) Eurip. Med. 1251, 1327 sq.

Καὶ ταύτα δράσασ', ήλιόν τε προσβλέπεις Καὶ γαϊαν, ξργον τλάσα δυσσεβέστατον.

Encore Hippol. 601 sq. 672. Elle est invoquée avec la Lumière et la Nuit, Eur. Or. 1496. Med. 148. Voilà aussi pourquoi l'on prie la Terre, le Soleil et la Lune de publier un événement. Heracl. 748 sq. Voilà pourquoi la Terre est appelée mardequéras squiries. El. 1177.

Dans Éschyle, Jupiter est appelé le fils de la Terre (25). Dans le Philoctète de Sophocle, le choeur assigne à la: Terre, qu'il honore aussi du nom de mère de Jupiter, les mêmes qualités qu'on accordoit à Rhéa, en la représentant assise sur un char tiré par des lions et adorée spécialement dans l'Asie-Mineure (26).

On voit ici l'influence des relations avec les peuples asiatiques; celle de la philosophie, qui dans la suite introduisit des changements si remarquables dans les notions sur les divinités, se manifeste par des passages tels que celui d'Euripide où l'un des personnages dit que les sages appellent la Terre Vesta (27), quoiqu'il s'enfallût beaucoup que cette erreur fût déjà généralement répandue (28).

Ce qui appartient enfin entièrement à la période dont nous parlons ici, ce sont les développements que reçut le culte de la Terre.

Pindare parle de joutes publics, célébrés à Cyrène,

(25) Asch. Suppl. 892. yāç naī Zev.

(26) Soph. Phil. 391. 'Ορεστέρα παμβώτι Γα,
Ματερ αύτε Διός,
'Δ τον μέλανα Πακτωλον εὔχρυσον νέμεις

 $^{\prime}I\dot{\omega}$ μάχαι ϱ α ταυ ϱ οχτόνων λεόντων $^{\prime\prime}E$ φεδ ϱ ε.

Voilà pourquoi dans la suite on croyoit que la même déesse favorisoit les agriculteurs, Artem. Oneir. II. 39. p. 223.

(*7) Καὶ γαῖα μῆτες. Έστιαν δὲ σ' οἱ σοφοὶ
Βροτῶν καλέσιν, ἡμένην ἐν αἰθέςι. fr. Eurip. CLXXVII.
p. 493. T. II Cette opinion avoit déjà fait fortune longtemps avant Euripide. Voyez Boeckh, Philolaos, p. 154. Dans un passage de Plutarque (de prim. frig. T. IX. p. 758 fin.) l'immobilité et l'invariabilité de la terre, dont il y est question, semblent confirmer la conjecture de Turnebus, qui veut qu'on change en

'Eστία le nom de κλίττα qui lui est assigné dans cet endroit.

('*) Callimaque, p. e., distingue encore très bien la Terre et Rhéa (Hymn. in Jov. 28 sq.), ainsi que l'auteur des Argonautiques orphiques (vs. 555, 556), qui appelle Rhéa la fille de la Terre.

en l'honneur de la Terre (29). Pausanias ne fait pas seulement mention d'un autel de la Terre, dans l'un des bourgs de l'Attique, où on la nommoit la grande décsse (30), mais aussi de plusieurs temples qui lui étoient consacrés, entre autres à Ægae en Achaïe, où il vit une vicille statue en bois représentant la Terre. Il ajouto que la prêtresse de cette déesse étoit liée par un vocu de chasteté, et qu'elle devoit jurer de n'avoir jamais eu de commerce qu'avec un homme seulement. Il dit qu'on la mettoit à l'epreuve, en lui faisant boire du sang de taureau, poison qui la tuoit infailliblement, lorsque sa réponse n'étoit pas conforme à la vérité (31). Il paroit aussi qu'on avoit la coutume d'offrir des sacrifices à la Terre, lorsqu'on entroit dans un pays ennemi ou inconnu. Au moins Xénophon représente Cyrus offrant des libations à la Terre, et des sacrifices aux dieux et aux héros de l'Assyrie, avant de passer les frontières de ce royaume (3 2), et Apollonius fait observer la même coutume à Jason, lorsqu'il aborde en Colchide (*3). Il est remarquable que le développement même des connoissances physiques ne diminua en rien le respect qu'on avoit pour les parties de la nature. Suivant Arrien, Alexandre offrit des sacrifices à la Terre, au Soleil et à la Lune, à l'occasion d'une éclipse de cette dernière, et il ajoute qu'il le fit parcequ'on croyoit que ce phénomène étoit l'ouvrage de ces astres (34).

Le Ciel, les Le Ciel, au contraire, ne paroît pas Montagnes, la avoir gagné en nombre d'adorateurs. L'on trouve, il est vrai, des philosophes qui représentent le Ciel comme le dieu su-

⁽²⁰⁾ Pind. Pyth. IX. 177. Le scholiaste dit que ces jeux avoient lieu à Athènes. (30) Paus I. 31. 2 fin. (31) Paus VII, 25. 8. (32) Xenoph. Cyrop. III. 3. 22.

⁽³³⁾ Apoll. Rhod. II. 1271 sq. (34) Arrian. Exp. Alex. III. p. 170.

prême (35), des allégoristes qui prétendent que Jupiter n'est autre chose que le Ciel: mais nous ue voyons pas que le peuple lui ait voué un culte particulier.

Il en est de même des Montagnes. L'on n'en trouve que des personnifications, par exemple le Cithéron représenté comme homme, dans l'image dont fait mention Philostrate (*6). Dans l'Oedipe à Colonne de Sophocle, Thésée adore la Terre et l'Olympe; mais ce n'est pas la montagne, sans doute: ce sont les dieux qui l'habitent auxquels il s'adresse (*7).

Le culte de la Mer a reçu quelques développements, depuis les siècles héroiques, comme nous l'avons déjà fait observer auparavant. Nous avons déjà parlé du sa-crifice que lui fit Cléomène, roi de Sparte (38). Je n'ose citer la Mer représentée sur le piédestal qui soutenoit le char de Neptune et d'Amphitrite, à Corinthe, déorit par Pausanias, ce monument étant d'un âge plus récent (39). La Mer y étoit représentée tenant dans ses

⁽³⁵⁾ P. e. Plat. Epin. p. 699. B. fin. C. Cet auteur dit que le Ciel enseigna au genre humain l'arithmétique, le fondement et la base de toutes les sciences. Ici les objets physiques sont les grandes divinités visibles; Jupiter, Junon etc., ne sont que des démons, ib. p. 701 C. cf. 702 B. Proclus (in Tim. V.) assure qu'à Athènes les lois ordonnoient d'offrir des sacrifices au Ciel et à la Terre avant le maniage. Mais, comme l'on ne trouve rien de cette coutume chez les auteurs de la période qui nous occupe ici, je n'ose me fier à une autorité aussi récente. Stuhr (Religions-Systemen der Hellenen, p. 33 fin.) est aussi d'avis que le Ciel n'a jamais été adoré en Grèce. (36) Imag. I. 14 (p. 785).

⁽³⁷⁾ Soph. Oed. Col. 1644. Les Romains avoient sur leurs monuments des images de montagnes, par exemple dans le bas-relief du Capitole, chez Visconti, Museo Pio-Clement. T. IV. p. 116. Le Caucasc est représenté oomme un vieillard. Mus. Capitol. T. IV. Tab. XXV. Le Tmolus, l'Athos, le Rhodope etc. ib.

⁽³⁸⁾ Herod. VI. 76. (39) Paus. II. 1. 7.

bras la déesse Vénus, comme son enfant; relation dont les poëtes font souvent mention (4°). Le rhéteur Aristide rend grâces à la mer Egée, qu'il célèbre comme son sauveur (4°). Artémidore range parmi les divinités la Mer, les Vagues, les Rivages, les Lacs (4°). Mais tout ceci ne prouve pour les idées du siècle dont nous nous occupons ici, que pour autant qu'il est peu probable que ces objets physiques aient été regardés comme des divinités par les auteurs qui en font mention, s'ils n'avoieut déjà été adorés auparavant.

Toutefois, il est assez connu que la vive imagination des Grecs aimoit à attribuer une volonté à tous les êtres qui les entouroient, et nous pouvons facilement comprendre qu'un pêcheur, en se rappelant sa vie innocente, qu'aucun crime n'avoit encore souillée, en donne l'honneur à la Mer, qui l'avoit nourri dès son enfance, et qu'il regardoit à peu près comme sa parents et son amie (43), qu'on la prenoit à témoin de ses engagements, comme tout autre partie de la nature qu'on avoit sous les yeux (44), et même qu'un poëte, lui adresse ses voeux et la prie de le diriger dans l'ou-

: 💰 : ' : ' :

(44) P. e. Xenoph. Eph. I. 11 fin. et Charit. III. 2.

lonidas (Epigr. XXXI. ib. T. II. p. 126). L'on sait que sur des monuments d'une date assez récente on trouve quelquesois une figure de semme, entourée de monstres marins et de poissons, ou couronnée de pinces d'écrevisses: on a pris cette figure pour la mer, mais d'autres y voient Amphitrite. Voyez, p. e., Millin, Galerie mythol. Tab. XXV. f. 81. Tab. XXVII. XXXIV. f. 121. (42) Aristid. Or. XVII. (T. I. p. 407.)

⁽⁴²⁾ Artem. Oneir. II. 34. Callimaque donne le même titre à Galène, la Mer tranquille. ap. Athen. VII. 106. Dans Euripide (Hel. 1470) elle est la fille de Pontus. Galène et la Mer étoient représentées sur le piédestal d'une statue de Neptune, sur l'Isthme. Paus. II. 1. 8.

⁽⁴⁸⁾ Alciphr. Epist. I. 8 sin. Il est pourtant utile d'observer que cette idée se consond avec celle qui attribue à l'eau marine une qualité purissante. Cf. Wagner ad h. l. T. I. p. 48 sin.

vrage qu'il va entreprendre, lorsqu'il se propose de chanter l'art de la péche (45). Mais ce qui est certain, c'est que la Mer n'a jamais joué un grand rôle parmi les divinités de la Grèce. Dans l'un des hymnes orphiques, l'épouse de l'Océan, Téthys, est représentée comme la Mer, et, dans cette qualité, comme la mère de Vénus (46): mais il est assez connu que, dans la période dont il s'agit ici, ces deux divinités étoient distinctes l'une de l'autre.

L'Océan lui même, toujours considéré comme une grande rivière qui entouroit la terre, et en même temps comme une personne qui avoit donné la vie à une grande quantité de Nymphes (47), fut adoré, avec Téthys, par Alexandre le Grand (48):

Nous n'avons rien à dire ici sur les opinions religieuses relatives au pouvoir des Rivières. Ces idées sont absolument semblables à celles que nous avons remarquées dans la première période de cette histoire. Il ne nous reste ici qu'a faire observer le culte qu'on leur rendoit, et la modification que reçut la manière de les représenter. Quant à cette dernière, nous en avons déjà dit un mot, lorsqu'il fut question des symboles. Les génies des fleuves, souvent distingués soigneusement de l'objet physique, étoient représentés soit sous une forme hu-

(45) Oppian. Halieut. I. 74 sq. (45) Hym. Orph. XXII. (47) Comme dans Eschyle, Prom. 187 sq. (cf. Eurip. Or. 1876 sq.), et jusque dans les hymnes orphiques (LXXXIII)

Τ΄ περί πασάν θ' είλισσομένα Χθόν' ἀχοιμήτω βεύματι παϊδες Πατρός '12κεανά.

Ge qui n'empêche pas que, dans la même tragédie, la personne ne soit entièrement distincte de la rivière. Prométhée lui demande comment il a pu abandonner son ἐπώνυμον ὁεῦμα (vs. 298). La même fusion se remarque dans la tradition rapportée par Phérécyde (ap. Athen. XI. 89), où Hercule menace l'Océan de ses flèches.

⁽⁴⁸⁾ Arrian. Ind. p. 546. Diod. Sic. T. II. p. 241.

maine, soit avec une tête ou des cornes de taureau, et même quelquesois entièrement sous la forme de cet animal (49). Nous avons vu que ce sut une simple métaphore d'Homère qui engagea Alcée à introduire cette nouveauté.

Le respect qu'on avoit constamment pour les Fleuves, ainsi que pour la Terre, est suffisamment prouvé par les coutumes qu'on trouve encore en vogue dans la Gréce longtemps après les siècles dont elles retracent le souvenir. Pour ne pas parler des libations et des sacrifices offerts par Alexandre à l'Océan et aux Fleuves (50), il suffit de nous rappeler la cérémonie usitée à Athènes, lors de la célébration d'un mariage. L'eau destinée au bain de la fiancée étoit toujours puisée à la fontaine Ennéacrunus, parceque anciennement, lorsque la ville se trouvoit encore concentrée dans l'enceinte de l'acropole, elle n'avoit point d'autre source d'eau vive que celle d'Ennéacrunus (51). La coutume de consacrer aux Fleuves la chevelure qu'on avoit fait croître pendant quelque temps n'est pas seulement mentionnée fréquemment par les poëtes de l'époque qui nous occupe ici, mais le témoignage de Pausanias fait foi qu'elle se perpétua jusque dans son siècle (52). Du temps de cet historien, il n'y avoit presque point de rivière de quelque impor-

(5°) Il offrit des sacrifices au Danube (Arrian. Exp. Alex. I. p. 11), à l'Hydaspe, à l'Acésine et à l'Inde. (ib. p. 382.)

(51) Thucyd. II. 15 (52) Paus. VIII. 41. 3.

⁽⁴⁹⁾ Ælian. V. H. II. 33. Dion Chrysostome (or. IV. T. I. p. 167) dit qu'on représente ordinairement les Fleuves sous la forme d'un homme nu, couronné d'algue ou de joncs, avec une barbe épaisse. C'est ainsi que le Bosphore est représenté dans l'image décrite par Philostrate le jeune (Imag. VIII. p. 873). Que le Crimisse, dont parle Lycophron (vs. 961), préféra la forme d'un chien, ceci doit être imputé à une fantaisie qui lui étoit propre. La belle Callirrhoë, dont il est question dans l'histoire racontée par Éschine (Epist. 10. Oratt. Att. T. III. p. 479), ne paroît avoir été nullement étonnée de se voir embrassée par le Scamandre, sous la forme d'un beau jeune homme.

tance en Grèce qui n'eût ses temples et ses autels. Le Céphisse avoit un temple à Argos (53), l'Érymanthe en avoit un en Arcadie (54). L'Alphée et le Cladée avoient plusieurs autels à Olympie (55), et l'Achélous, dès les temps les plus anciens le prince des Fleuves de la Grèce, partageoit avec Amphiaraus les honneurs qu'on rendoit à ce héros avant de consulter son oracle (56).

Mais on n'adoroit pas seulement les Rivières comme les auteurs de la fertilité des provinces qu'elles arrosent, on tàchoit aussi de se les rendre propices à cause d'autres qualités éminentes qu'on leur attribuoit. Valère-Maxime raconte que les Apolloniates, ayant imploré le secours des Épidamniens contre les Barbares, les Épidamniens répondirent qu'ils leur donnoient, pour les défendre, le fleuve Æas, qui arrosoit les murailles de leur ville, et que les Apolloniates, ayant remporté la victoire, en firent honneur au Fleuve, leur allié, et lui témoignèrent leur reconnoissance par des sacrifices et par le titre de général-en-chef de leurs armées (57).

Ce récit de Valère-Maxime pourroit paroître suspect, si l'on ne trouvoit des récits du même genre chez les auteurs grecs. Suivant Hérodote, Cléomène, roi de Sparte, s'étant proposé de faire une invasion en Argolide, sacrifia au fleuve Érasine, mais, les signes observés dans les entrailles des victimes ne lui étant pas favorables: le Fleuve a raison, dit-il, de ne pas trahir ses compatriotes: mais ils ne m'échapperont pas pour cela.—S'étant donc adressé à la Mer, il embarqua ses troupes, et

(57) Valer. Max. I. 5. ext. 2.

⁽⁵⁸⁾ Paus. II. 20. 5.

dés Rivières étoient toujours en marbre blanc, exceptée celle du Nil, qui étoit en noir, parceque ce fleuve traverse l'Éthiopie.

(55) Paus. V. 14. 5. ib. 15. 4.

⁽⁵⁶⁾ Paus. I. 34. 2 Il avoit encore un autel à Megare, ib. 41. 8. cf. Hesych. in v. Παν ύδως Ετως λέγεται.

les mit à terre au-delà de l'embouchure de la rivière (58). Il est probable que Cléomène se moqua de la Mer, comme il s'étoit moqué de la Rivière; mais il est certain qu'il leur offrit des victimes à l'une et à l'autre, et qu'il se garda bien de passer la rivière contre l'avis des devins, sans doute parceque l'opinion qu'avoient ses soldats du pouvoir de l'Érasine étoit assez prononcée pour le forcer à la respecter.

Strabon rapporte que les riverains du Méandre avoient la coutume de citer cette rivière devant leur tribunal, lorsque, par ses débordements, elle avoit emporté les bornes, et confondu ainsi les limites des champs situés sur ses bords. Il ajoute qu'on la condamnoit quelque-fois à une amende, qu'on faisoit payer par les bateliers, en augmentant le droit de péage qu'on exigeoit d'eux (5°). Si ce fait est exact, il prouve que les riverains du Méandre, malgré le respect qu'ils avoient pour ce fleuve, n'en agissoient pas moins avec lui, comme les sauvages en agissent avec leurs fétiches; et ces auteurs au moins qui ne voient que fétiches dans les phénomènes physiques ou dans les parties de la nature adorés en Grèce, ne s'étonneront pas de cette inconséquence du sentiment religieux.

Les Nymphes. Après les Rivières nous avons rangé les Nymphes, parcequ'une grande partie de ces déesses sont regardées comme les filles de l'Océan et des Fleuves, opinion que l'on trouve chez les poëtes de tous les ages (60). Mais, à l'exemple des poëtes plus anciens, ceux qui sont venus après eux ont donné le nom, de

⁽⁵⁸⁾ Herod. VI. 76. (59) Strab. p. 869 B. (60) Éschyle fait visiter Prométhée par les Océanides. Chez Quinte de Smyrne les filles du Simots et du Xanthus sont des Nymphes (XI. 245. cf. Coluth. 1.). Dans le sixième livre de son poëme épique (vs. 470. sq.), le même auteur a imité la caverne des Nymphes d'Homère (Od. N. 96 sq.).

Nymphes aux génies tutélaires de toutes les parties de la nature, des montagnes, des vallées, des bois, des arbres, des champs, des prés, des lacs, des jardins; et partout où il falloit une déesse dont les fonctions ou les qualités ne pouvoient s'accorder avec celles d'une des déesses qui tenoient déjà une place déterminée sur l'Olympe, on avoit recours au nom de Nymphe. Phérécyde et l'auteur des Cypriaques avoient déjà fait mention des filles de Staphylus, Oeno, Spermo et Élais, qui fournirent aux Grecs du vin, du blé et de l'huile (61). De même Phérénious parle d'une Nymphe Carya (noisetier), Oréa (orme), Ægire (peuplier), Sycéa (figuier), et ainsi de suite (62). Les Nymphes sont tantôt filles des Rivières, tantôt nourrices des dieux les plus puissants, mères des héros les plus célèbres. Quelquefois ou les Nymphes ne sont que de simples bergères (53), une autre fois elles sont déesses tutélaires d'une ville ou d'une province (64). L'existence de quelques-unes est bornée à la vie de l'arbre auquel elles président, tandis que d'autres sont élevées au firmament pour y briller aussi longtemps que l'univers conservera son existence (65).

(62) Pherec. ap. Tzetz. ad Lycophr. 570. cf. Eustath. ad 11.

p. 759 in. (62) Ap. Athen. III. 14.

* (53) Burolol. Philostr. Imag. II. 11 p. 829 iu. Les déesses clorolol, quoique appelées spécoua, qui assistèrent à la naissance de Minerve, et qui prédirent l'avenir aux Argonautes (Apoll. Rhod: IV. 1308 sq.), sont évidemment des Nymphes. Cf. Callim. ap. Schol. ad 1322. Ce sout les mêmes auxquelles Nicénète adresse la parole, Epigr. I (Authol. T. I. p. 205).

(64) P. e. Égine (Pind. Pyth. VIII. 140 sq.), Délos (Isthm. I. in. cf. le prosodion sur Délos, fr. T. III. p. 43), Thèbes (Isthm. VII). Ces fictions étoient même réproduites par l'art. La ville même dont nous venons de parler étoit représentée en statue (Paus. IV. 31. 8), ainsi que la ville de Mégalopolis (Paus.

VIII. 30 fin.) et plusieurs autres.

(65) Les Hyades et les Plesades appartiennent à la classe des Nymphes. Chez Hygin (fab. 182) les Hyades sont les mêmes qui auparavant avoient été appelées Océanides, après avoir été métamorphosées préalablement en jeunes hommes. Prises dans leur qualité primitive, les Nymphes étoient, ainsi que les Rivières, les sources de la vie et de la santé (66). Comme ces dernières, les Nymphes entretenoient et augmentoient la vigueur et l'activité du corps dans la jeunesse (**sootoopoi*). Ainsi qu'aux Rivières, on leur offroit les prémices de la chevelure (67).

Mais il s'en falloit de beaucoup que le pouvoir des Nymphes se bornât à arroser les champs ou à faire tourner les roues d'un moulin $({}^{\sigma_8})$. La notion de santé et de fécondité se rattache facilement à celle de bien-être et de félicité $({}^{\sigma_9})$. Ainsi que toutes les divinités champêtres, les Nymphes étoient les amies des Muses. Chez Théocrite elles enseignent aux bergers le chant et la musique $({}^{\sigma_9})$. Comme Apollon, elles révéloient l'avenir, et elles étoient considérées comme les auteurs de l'enthousiasme prophétique $({}^{\sigma_1})$. Il n'est donc pas éton-

(66) L'auteur du LIe hymne orphique, après avoir énuméré toutes les différentes fonctions de ces déesses et les lieux qu'elles habitoient, termine par ces mots:

Νάμα χέυσ' ύγιεινον άεξιτρόφοισιν έν δραις.

Le bienfait qu'il attend de toutes, quelque différentes qu'elles soient d'ailleurs, se rattache à la qualité primitive de déesses

aquatiques.

- (67) P. e. Theodorid. Epigr. VI. (Anthol. T. II. p. 43). Gette notion étoit confirmée par la salubrité des eaux minérales. Anprès d'une source d'eau minérale en Élide, on voyoit un temple consacré aux Nymphes Calliphée, Synallaxis, Pégée et Iasis. Paus. VI. 22. 4.
- (68) Antipater de Thessalonique (Epigr. XXXIX. Anth. T. II. p. 105 fin. 106) conseille aux ouvriers de prendre un bon somme, Cérès ayant ordonné aux Nymphes de faire aller le moulin, en sautant sur les roues. C'est dans le même sens, et avec aussi peu de goût, que la grenouille est appelée par Platon la servante des Nymphes (Epigr. VIII. Anthol. T. 1. p. 104).

(69) Theorr. Id. V. 17 sq. Myrus Epigr. III. (J. C. Wolff,

VIII poëtr. fragm. ρ. 30).

(7°) Theorr. Id. VII. 92 sq. Dans Longus (Pastor. III. p. 85), Daphnis s'exprime en ces termes: Νυμφῶν πολθ γένος, Μελικαλ, Αρνάδες, καλ Ελειοι κᾶσαι καλαλ, πᾶσαι μεσικαλ. (71) Les Nymphes Sphragitides en Béotie, Plut. Arist. 11.

nant que, quoique leurs qualités caractéristiques soient la bienfaisance et le désir d'augmenter le bonheur surtout de ceux parmi les mortels qui ont eu le bonheur de leur plaire (7^a), les Nymphes soient quelquesois représentées comme des déesses qui, par une inspiration momentanée, peuvent priver les hommes de l'usage de la raison (73), pour ne pas dire que leur colère n'étoit souvent pas moins terrible que celle des autres divinités (74). Enfin on alloit jusqu'à attribuer aux Nymphes le pouvoir d'accorder la victoire aux armées ou aux flottes dans les endroits auxquels elles présidoient. La Pythio conseilla aux Grecs de sacrifier aux Nymphes avant la bataille de Platée (75). Suivant Hérodote, les Perses offrirent des sacrifices à Thétis et aux Néréides, dans la tempête qui les assaillit près d'Artémisium (76). Alexandre, pour se rendre propices les Néréides, fit jeter à la mer des victimes et des choses précieuses (77).

Aussi le culte des Nymphes ne se bornoit-il pas aux hibations ou aux couronnes de fleurs que seur offroient les bergers et les paysans (78). Pour ne pas parler des

Les γυμφοληπτολ sont connus. Maxime de Tyr (Diss. XXXVIII. 3. T. II. p. 221 fin.) appelle Mélésagoras ξα Νυμφών κάτοχος.

θεία μοίθα σόφος και μαντικός.

(72) Parmi une soule de preuves que nous en offrent les poëtes, je me contente de citer l'épigramme d'Alcée de Messène (XVII. Anth. T. I. p. 241), où les Nymphes rendent les derniers bonneurs à Hésiode, et le passage de Nicandre, cité par Athénée (XV. 31), où les Nymphes ornent de sleurs la tête du jeune et beau Ion, à son retour de la chasse, où il venoit de tuer un sanglier.

(75) desral deal dygorates. Theory. Id. XIII. 44.

(74) Voyez p. e. la tradition sur la peine infligée au Crétois Molus, pour la violence qu'il avoit osé faire à une Nymphe. Plut. de orac. defect. T. VII. p. 644.

(75) Plut. Aristid. 11. (76) Herod. VII. 191. (77) Arrian. Exp. Alex. I. p. 32 cf. Ind. p. 546.

(78) P. e. Theorr. Id. V. 11 sq. 53 sq. Leonid. Tarent. Epigr. XXX. (Anthol. T. I. p. 161). Remarquons encore ici la nalveté enfantine des Grecs, même dans le culte dont ils honoroient la

temples et des autels qui leur furent consacrés, on les invoquoit solennellement avec Pan et Mercure, dans la sête des Thesmophories (79). En Sicile on célébroit en leur honneur une sête nocturne (80). Les Doriens avoient ordonné des joutes publics pour les honorer conjointement avec Apolion et Neptune (81). En Béctie les siancées leur offroient des sacrifices avant le mariage (82). Le Soleil. Nous avons vu auparavant que, parmi les

objets physiques qu'adoroient les anciens habitants de la Grèce, la Terre, les Fleuves et le Solcil tenoient la place la plus distinguée. Mais en même temps nous avons fait observer que, bien que les Grees aient personnifié de bonne heure ces divinités physiques, le Solcil cependant n'est guère distingué chez Homère des autres corps célestes qu'on adoroit, si ce n'est par les troupeaux qu'on lui assignoit, possession qui le rendoit semblable aux anciens rois de la Grèce, dont les principales richesses consistoient en bétail.

Ce furent les poëtes des siècles qui nous occupent ici qui se chargèrent de fournir au Solcil tout ce qu'il lui falloit pour ressembler aux autres dieux de forme humaine qu'on adoroit en Grèce.

Maxime de Tyr nous apprend que les Péoniens adorient le Soleil sous la forme d'un petit disque qu'ils avoient placé sur une longue perche (83). Voilà bien certainement la forme la plus simple et la plus naturelle qu'on put lui assigner. Cette forme devoit aussi se

divinité. Théodoridas, un poëte assez récent, fait encore mention d'une conque marine consacrée aux Nymphes pour les amuser (à la lettre, pour leur servir de joujou, maignes), Epigr. II. (Anthol. T. II p. 42).

(50) Aristoph. Thesmoph. 987. (60) Timacus ap. Athen. VI. 56. (81) Schol. Theor. Id. XVII. 69.

⁽⁸³⁾ Max. Tyr. Diss. VIII. 8. (T. I. p. 142).

présenter à l'imagination toutes les fois qu'on pensoit aux effets ordinaires de l'influence physique du soleil. Plusieurs auteurs parlent des rayons du dieu (**); souvent ces rayons ceignoient sa tête, même lorsqu'on le représentoit sous une forme humaine (85), et servirent dans la suite à indiquer le nombre des mois de l'année .solaire (86).

Mais lorsque, par exemple, la fille de Polycrate crut voir en songe son père lavé par Jupiter et embaumé par le Soleil (87), il est difficile de se persuader qu'elle ait cru voir un disque ou le soleil tel que nous le voyons parcourir les cieux.

- Dans Homère, le Soleil, quoique en possession de troupeaux, parcourt encore la voûte des cieux, comme un astre lumineux (**). Dans la suite on lui donna un char, tiré par des chevaux (89), qui, suivant Pindare,

(84) Suivant Mimnerme (ap.Strab.p. 80 B.), ces rayons étoient gardes dans un thalame d'or dans la ville d'Æétes. 'Antires té

Ges. Heliod. Athiop. II. 1 in.

- (85) P. e. Paus. VI. 24. 5. De même sur les monuments. Voyez p. e. la statue du Soleil qu'on trouve chez Millin, Galerie Mythol. Tab. XV. fig. 80. Sur les monuments d'une date plus récente on trouve quelquefois le Soleil avec une tête ailee, p. e. Montsauc. Antiq. expl. par sig. T. I. p. 118. pl. **64.** f. 8.
- (86) Artémidore (Oneir. IV. 49) donne l'explication d'un songe dans lequel quelqu'un se croyoit le Soleil, mais orné seulement de onze rayons. Cet homme devint préteur, mais il mourut après onze mois, parceque, ajoute l'interprète, le nombre des rayons n'étoit pas complet. On comprend aisément qu'il en falloit douze, conjecture qui se trouve confirmée par les passages de Virgile (Aeneid. XII. 162 sq.) et de Martianus Capella (de Nupt. Philol. II) cités par Reissius dans sa note sur ce passage.

. (87) Herod. III. 124. (**) Voyez plus haut T. II. p. 73. not. 93. Artémidore distingue très bien la dissérente manière de représenter le Soleil, lorsqu'il dit (Oneir II.36): "Hlios, oux eles estle, all' eles reréμισται έν ανθρώπε ιδέα βλεπόμενος, σκευήν έχων ήνιόχε,

(89) Suivant le scholiaste d'Apollonius (III. 311), Hésiode en fait le premier mention.

souffient des flammes (°°). Euripide en fixe le nombre (°¹), il leur donne des ailes (°²), et il cite même le nom et les fonctions particulières de l'un d'eux (°³). L'art ne manqua pas d'imiter les fictions des poëtes (°⁴). Et, non contents de lui assigner une voiture poùr son voyage diurne, quelques auteurs, tels que Stésichore, Pisandre, Panyasis, Mimnerme et Phérécyde, lui accordent une coupe d'or, pour traverser l'océan pendant la nuit de l'occident à l'orient, où il retrouveit son char (°⁵).

Toutesois les troupeaux n'ont pas été oubliés (96), et les Apolloniates avoient même des brebis consacrées au Soleil, dont la garde étoit confiée aux citoyens les plus

(90) Πύρ πνεόντων ἀρχὸς ἔππων. Ol. VII. 130. cf. fragm. T. III. p. 59 sq. et Eurip. Phoen. in.

(91) Quatre. Eurip. Hel. 349. Ion. 82. Phoen. 1515. Iph.

A. 159:

(1001), le char lui-même est appelé πτερωτόν. Ceci, cependant, ne signifie souvent autre chose que vite. Voyez p. e. vs. 989, πτανὸν δίωγμα πώλων, et (Phoen. 331) ὑπήνη ὁμοπτερὸς signifie les deux frères, Etéocle et Polynice. Dans le hymne Homérique (XXVIII. 14), les chevaux ne sont encore que ἀκύποδες. Cf. Hymn. II. 69. IV. 63, 88.

(98) Æthiops, qui fait mûrir les vignes. fr. Eur. T. II. p. 493. CLXIX. ap. Eustath. ad II. p. 836. l. 10. Il paroît qu'Eumèle de Corinthe donna aussi des noms aux chevaux du Soleil (Hygin. fab. 183) Voyez la belle description dans le XXXII

hymne homérique.

(94) Le Soleil sur son char servoit d'ornement au chemin qui conduisoit du marché au Léchée, à Corinthe (Paus II. 3.2.),

et au piedestal de Jupiter Olympien (Paus. V. 11. 3).

(%) Ap. Athen. XI. 16, 38, 39. Chez Mimnerme la coupe est ailée, dans Phérecyde elle étoit attelée de chevaux, à cè qu'il paroît. Plusieurs autres auteurs, Éschyle, Antimaque, Théolyte, ont impté cette fiction. ib. Suivant Eschyle, le Soleil fait reposer ses chevaux chez les Éthiopieus (ap. Strab. p. 58 B. cf. Aesch. fr. T. V. p. 125.). Voyez le passage d'Euripide cité par le même auteur, p. 58. fin.

(96) Apoll. Rhod. IV. 965 sq. Les vaches y sont blanches

avec des cornes d'or.

llustres (97). Une lois revêtu d'une forme humaine, le Soleil pouvoit avoir un palais (98), il pouvoit faire des voyages en compagnie avec les autres dieux (99), faire des cadeaux à ceux qu'il honoroit de sa faveur (*°°); il pouvoit même s'engager dans des intrigues amoureuses (101), intrigues dont le nombre a dû s'accroître à mesure qu'on s'efforça de rattacher à son culte les asciennes traditions des différentes provinces de la Grèce (102); ajoutons, et à mesure que s'augmenta le désir d'inventer des allégories. Il suffit de jeter un coup-d'oeil sur la description des douze filles du Soleil, dans Quinte de Smyrne, pour se persuader que ce ne sont autre chose que les douze mois de l'année (103), comme, dans un autre endroit, les quatre filles du Soleil et de la Lune sont évidemment les quatre saisons ou les quatre périodes de la vie humaine (104).

Quant au pouvoir qu'on attribuoit au Soleil, nous avons déjà vu auparavant qu'il ne faut pas s'en rapporter exclusivement aux poëtes. L'autorité que les poëtes accordent aux divinités dépend en grande partie du rôle qu'ils leur font jouer dans leurs ouvrages, quelquesois même d'une façon de s'exprimer. Certainement Éschyle n'a pas pas pensé à la divinité, lorsqu'il représente les Euménides promettant à Athènes les biensaits de l'influence salutaire du soleil sur la terre (105), ni Euripide non plus, lors-

(97) Herod. IX. 93. Con. narr. 30. (98) Apoll. Rhod. III. 233 sq. (29) Ib. 309 sq. (100) Eurip. Med. 954 sq. 1321. (101) P. e. Plut. de fluv. T. X. p. 721 fin. 722.

(102) Comme les Yucas du Péron, les familles royales de Rhodes, de Corinthe, de la Colchide, de l'Élide rapportoient à lui leur origine. (103) Quint. Smyrn. II. 501 sq. 595 sq.

⁽¹⁰⁴⁾ Ib. X. 336 sq. Le scholiaste d'Arate (ad Phaenom. 455 siu.) dit que les poëtes tragiques représentaient la Lune comme la sille du Soleil, parcequ'elle lui emprunte sa lumière. Je na me rappelle pas avoir trouvé ceci dans les pièces de théâtre qui nous ont été conservées. (105) Æschyl. Eum. 910 sq.

qu'il fait observeir la lumière du soleil par Jupiter, indigné du crime de Thyeste (106).

Nous ne pouvons pas nous inquiéter davantage des opinions des philosophes. Nous savons que Pythagore regardoit le Soleil, sinsi que la Lune et les Astres, comme une
divinité (*10.7), tandis qu'Anaxagore n'y voyoit qu'une
pierre lumineuse. Socrate, bien qu'il condamnat l'impièté de ce dérnier, parle du soleil, de la lune, de la
feudre et des vents comme de parties de la nature, et
comme de phénomènes physiques qui dépendent de la
volonté divine (*10.8). Platon considéroit ces corps célestes comme des êtres animés et divins (*10.9), et, suivant lui,
Socrate lui-même adoreit le Soleil (*1.10). Plutarque (*1.11),
Porphyré (*1.11) et plusieurs autres sont du même avis que
Platon. Ces opinions particulières, quoique très intéressautes en elles-mêmes, ne sont ici que d'un intérêt secon-

⁽xoo) Eur. El. 727 sq. cf. Or. 1001 sq. Dans la tradition rapportée par le scholiaste (ad Or. 810), c'est le soleil lui-même qui change sa course.

⁽²⁰⁷⁾ Diog. Laërt. p. 220. C. Jambl. Vit. Pyth. 265. Suivent Philostrate, Apollonius adora fréquemment le Soleil. Vit. Apoll. I. 31. IL 38. VN. 31.

phénomènes sont appelés impetentant de sq. Un peu plus loin ces phénomènes sont appelés impetentant de sont (14). Le Soleil; il est vrai, y est personnissé en quelque sorte: mais c'est une manière de parler dont en se sert encore journellement.

⁽¹⁰⁹⁾ Plat. Tim. p. 529 F. fin. G. 580 E. F. Suivant lui, l'univers étoit l'image de l'intelligence suprême (δ κόσμος ζωον δράνον, εἰκὸν νε νοηνε θέε, αἴοθητὸς, μέγνονος καὶ ἄριντὸς, κάλλιστὸς τε καὶ τελεώτατος, εἶς ἐνανὸς, μονογενὴς ὤν. ib. p. 861 fiu.) Je ne trouve pas que cela sont contraire au titre de dien, qu'il donné au Soleil, à la Lune et aux Planètes (Leg. VII. p. 640 fin.), mi à la manière dont il condamne l'opinion d'Anaxagore (ib. X. p. 665 in. cf. 670 iu. cf. Diug. Laërt. p. 87 in.).

⁽¹¹⁰⁾ Plat. Conviv. p. 335. C. προσευξάμενος τῷ ἡλίω. (211) Plat. Quaest. T. X. p. 185. adv. Colot. ib. p. 616. (152) Abstin. II. 36.

daire. Le peuple adoroit le Soleil, comme il adoroit Jupiter et Junon et les autres divinités les plus puissantes. Platon assure que les Grecs lui adressoient leurs prières chaque jour (113), et Plutarque dit que tous les hommes lui offrent des sacrifices (* * 4). Aristophane, bien qu'il le représente comme une divinité plus adorée par les Barbares que par les Grecs (115), lui assigne cependant une place à côté de Jupiter et de Neptune (* 1 6). Sur le piédestal du Jupiter Olympien, on voyoit le Soleil et la Lune dans la compagnie de Jupiter, de Junon, d'Apollon et des autres divinités olympiques (117). Le Soleil étoit le dieu tutélaire de plusieurs républiques riches et puissantes (118); elles se croyoient redevables à lui du bonheur et de l'abondance dont elles jouissoient (119). Les Rhodiens célébroient en son honneur une fête à laquelle des princes même envoyoient des théories (120). Dans plusieurs autres villes on l'honoroit par des processions solennelles (121). Sur le sommet du Taygète, qui lui étoit consacré, les Lacédémoniens lui offroient des chevaux et d'autres victimes (122).

(113) Plat. Leg. X. p. 665. D. Voyez en un exemple, Plut.

Dion, 27. (T. V. p. 299 fin.).

(114) Plut. adv. Colot. T. X. p. 616. Οίς (le Soleil et la Lune) πάντες ἄνθρωποι θύεσι καὶ προσεύχονται καὶ σέβονται. cf. fr. Soph. ed. Brunck. T. III. p. 488. XC, Στρεφόντα κύκλον ήλίε πᾶς προσκύνες. (115) Aristoph. Pac. 405 sq.

(116) Aristoph. Nub. 573 sq. dans le choeur des Nuées.

— Méyas èr deors,

Έν θνητοϊοί τε δαίμων.

(117) Paus. V. II. 3 in. (118) Voyez plus haut T. II. p. 78. (119) Pind. Ol. VII.

(120) Appian. IX. 2. (T. I. p. 521. ed. Schweigh.) et Athen. XIII. 12. Aristid. Or. XLIII (T. I. p. 808). Sur le colosse de Rhodes, voyez Phil. Byzant. de VII mirac. in Thes. Ant. gr. T. VIII. p. 2665.

(121) A Athènes (Porph. Abstin. II. 7. in.), à Ephèse (Xenoph.

Ephes. V. II.).

(112) Paus. III. 20. 5. Il y avoit encore une statue du Soleil dans le temple de Paphia ou Pasiphaé, ib. 26. 1.

Il est inutile de nous étendre sur les motifs du culte qu'on rendoit au Soleil. Ces motifs ont du être les mêmes pour tous les payens (1 2 3); mais ce sont les pays où le ciel toujours pur et serein permet de jouir du spectacle ravissant qu'offre l'astre du jour. presqu'aussi longtemps qu'il se trouve au-dessus de l'horizon, qui ont dû être le siège principal de son culte. Ceux qui ont eu le bonheur de contempler le beau ciel de l'Attique comprendront facilement les regrets exprimés par les mourants, au moment où ils étoient forcés de dire adieu à la vive clarté dont jusqu'alors ils avoient joui (* 24), et ils ne s'étonneront pas de ce que la privation de la lumière du soleil leur inspiroit le plus d'horreur pour l'empire des morts (125), et qu'on attribuoit même à cet astre le pouvoir de rendre la vue aux aveugles (126).

Le Soleil étoit considéré en Grèce comme l'une des divinités les plus bienfaisantes. Plutarque assuré que ce sont ses bienfaits qui lui ont valu l'honneur d'être

(124) Voyez p. e. Soph. Aj. 836 sq. Eur. Hec. 412, 435 sq.

Alc. 203 sq. 243 sq. Iph. A. 1505 sq.

Μή μ' ἀπολέσης ἄωρον ήδύ γάρ τὸ φῶς Βλέπειν.

ib. 1250. Τὸ φῶς τόδ ἀνθρώποισιν ήδιστον βλέπειν Τὰ νέρθε δ'εδείς.

⁽¹²³⁾ Le passage du Plutus d'Aristophane, vs. 771, contient une indication de l'origine du culte des parties de la nature qui me paroît digne d'être observée.

^{(125) &#}x27;Δημίοι δόμοι. Eur. Alc. 855. cf. Æsch. VII, c. Theb. 843. Φέγγος εἰσορᾶν θεῦ et vivre sont synonymes. Eur. Or. 1025 sq. C'étoit le principal motif de chérir la vie. Alc. 725. Φίλον τὸ φέγγος τέτο τῦ θεῦ, φίλον / Iph. A. 1218.

⁽¹²⁶⁾ P. e. dans la fable d'Orion (Schol. Arat. 322. et. Eurip. Hec. 1067 sq.). Nous avons auparavant cité la fable de Phinée puni par la perte de sa vue pour avoir méprisé le Soleil. L'un des poëtes plus récents (Oppian. Cyneg. Il. 612 sq.) représente le Soleil métamorphosant Phinée en taupe.

adoré (*27). Un autre autour l'appelle le dieu le plus ami du genre humain (*198). Dans Sophocle il est décoré du titre de père de tous les êtres vivants (*129). Non seulement on lui attribuoit un peuvoir très étendu sur la nature (*181), mais aussi sur le sort des individus et des états (*132).

L'influence salutaire du Soleil le fit adorer comme un dieu bienfaisant : sa station élevée et l'éclat de sa lumière le firent respecter et craindre comme une divinité dont l'oeil pénétrant découvre les recoins les plus ebecurs et les actions les plus secrètes. Ce sont surtout les poêtes tragiques qui font souvent mention de cette qualité, dont nous avons déjà trouvé des traces dans Homère (135). C'est le Soleil qu'invoquent les malheureux pour le prendre à témoin de leurs infortunes et de l'injus-

(137) Plut. de erac. defeet. T. VII. p. 718 fis. 719 in.

(728) Xenoph. Eph. IV. 2. Θεὸς φιλανθουποτάτος. Suivant le même auteur (V. II fin.), on lui offroit des cheveux, comme aux divinités κεροτροφοί. A Mégalopolis il portoit le titre de σωτήρ. Paus. VIII. 31. 4.

(129) Ηλιος οίπτειρειέ με

Oν οί σοφοί λέγεσι γεννητήν θεών,
Καὶ πατέρα πάντων. fr. soph. ed Brunck. T. III.
p. 488. XCI. Le choeur dans la Médée d'Euripide (1258) attend de lui son salut.

(150) Les Cléonéens lui immolèrent un bonc pour qu'il fît cesser le peste qui les affligeuit. Paus. X. 11. 4. Dans Xénophon

d'Ephèse (IV. 2) il excite une tempête.

(181) A Trécène on érigea une statue en l'honneur du Seleil Libérateur, en mémoire de la victoire remportée sur les Perses. Paus. II. 31. 8. Alexandre le Grand sacrifia au Soleil par reconnoissance pour le secours qu'il lui avoit prêté pour soumettre l'Orient. Diod. Sic. T. II. p. 229. 1. 30. Q. Gurt. IX. in. Suivant Philostrate (Vit. Apoll. II. 12), ce prince lui consacra l'éléphant de Porus.

(182) Voyez plus haut, T.H. p. 75—77. Ο πάντ ἐποπτεύων. Esch. Choëph. 977. Παντόπτης. Æsch. fr. T. V. p. 125. no. 178. ed. Schütz. Ο πανόπτης κύκλος ήλίε. Prom. 91. Κρατιστεύων

κατ' ὄμμα. Soph. Trach. 102.

raontre l'épée avec laquelle on vient de se venger d'une injure reçue (134); c'est au Soleil qu'on s'adresse, soit pour connoître le lieu où se trouve une personne dont on regrette l'absence (135), soit pour lui faire parvenir quelque nouvelle dont on désire lui faire part (136); c'est le Soleil dont on invoque le nom sacré, pour attester la vérité de ses paroles et la sincérité de ses engaments (137). Non seulement dans Homère et dans les poëtes tragiques le Soleil est invoqué dans le serment, ainsi que la Terre et les autres objets physiques (138), mais on retrouve son nom dans des traités de paix (139).

(* 3 5) Eurip. Suppl. 261. Med. 1251 sq. Oreste veut qu'on montre au Soleil le vêtement dans lequel son père Agamemnon avoit été massacré. Æschyl. Choëph. 977 sq.

(134) Schol. Eurip. Or. 817. (136) Soph. Trach. 94 sq. Æsch. Agam. 640.

(134) Soph. Aj. 886 sq. Il est assez remarquable qu'on ne trouve aucune mention certaine d'un oracle du Soleil. Dans Apollonius de Rhodes, il est vrai, on trouve un oracle communiqué par ce dieu à son fils (III. 597 sq.); dans Tzetzès (Antehom. 50) Apollon est prêtre du Soleil et devin; chez Nonnus (Dyon. XII. 29 sq.) le Soleil montre aux Heures les tables d'Harmonie sur lesquelles Phanès avoit gravé les décrets du destin : mais tout. cela sont des fictions poétiques, qui ne peuvent être considérées que comme un supplément à l'histoire fabuleuse des temps plus anciens. Elles prouvent aussi peu pour les opinions vulgaires des Grecs de l'époque dont nous nous occupons ici, que l'assertion des mages perses, qui prétendoient, seson Hérodote (VII. 87), que le Soleil prédisoit l'avenir aux Grecs. Il est évident que ces mages confondoient Apollon et le Soleil, ainsi que le faisoit Datis (ib. VI. 97, 118.). Paulmier de Grentesménil trouve que c'est très simple. Apollo, qui est sol, dit-il. Vid. Wessel. ad h. l.

(197) P. e. Eurip. Herc. fur. 858.

(198) Eurip. Med. 746 sq. On veut que Tyndarée sit jurer les amants de sa sille sur les entrailles d'un cheval (Paus. III. 20. 9), et Eustathe (cité par Siebelis ad h. l.) assure qu'il le sit parceque le cheval étoit l'animal consacré au Soleil (ταμιὰς τῶν δρεῶν).

(189) Dans le traité conclu entre Philippe de Macédoine et Annibal. Polyb. VII. 9.

et dans des serments rapportés par des auteurs dont l'age dépasse de beaucoup les temps dont nous parlons dans cet ouvrage (140).

C'est par respect pour le Soleil que les malheureux se cachoient le visage, d'après l'idée dont nous avons déjà trouvé des vestiges dans les temps héroïques, que le malheur rend les mortels indignes d'approcher de la divinité (141). C'est dans l'espoir de détourner le malheur que présageoit un songe funeste, qu'on le montroit, pour ainsi dire, au Soleil (142).

La conséquence naturelle de tout ceci est qu'on attribuoit au Soleil une part très active dans le maintien de la justice divine. Nous en avons vu les preuves dans les siècles héroïques, nous en trouvons d'autres chez les poëtes tragiques (143); les unes et les autres sont confirmées par le témoignage de l'histoire (144).

(140) Voyez p. e. Anthol. T. XIII. p. 719 fin. 720 in. Appul. Metam. T. I. p. 23. (per solem, videntem deum), p. 184 (per eculum solis).

(141) Voyez p. e. Eurip. Herc. fur. 1204, 1231. Ipbig. T. 1207, et Soph. Oed. Tyr. 1411, où Créon veut qu'on fasse rentrer l'infortuné Oedipe, pour ne pas exposer aux yeux du Soleil un homme chargé de tant de forfaits, bienqu'ils eussent été involontaires.

> -- Τήν γούν πάντα βόσχεσαν φλόγα Aideigo' ärantog Hlis, rotord' äyog ' Ακάλυπτον έτω δεικνύναι.

(142) Soph. El. 417. Cependant Hippocrate (de insomn. p. 378. 1. 20) conseille de sacrifier au Solcil après les songes favorables.

(148) Voyez p. e. l'invocation de Cassandre, Æsch. Agam. 1324 sq. Dans l'Electre de Sophocle, le choeur, dans son indignation au sujet des crimes et de l'insolence de Clytemnestre, atteste en même temps l'éclat du Soleil et les foudres de Jupiter. Soph. El. 816 sq. Ordipe est persuadé que le Soleil embrassera sa cause et accomplira l'imprécation dont il foudroie Créon, son injuste agresseur. Soph. OEd. Col. 865 sq.

Τοιγάρ σε καθτόν, και γένος το σόν, θεών

΄Ο πάντα λεύσσων, "Ηλιος, δοίη βίον Τοι έτον, οίον κάμε, γηράναι ποτε. Lycophron (Cass. 129. cf. Tzetz. ad. h. l.) appelle Thémis la fille du Soleil.

(144) Scédasus p. e., en invoquant la vengeance des Furies,

Il est évident par ce que nous venons de dire, que le Soleil, bien qu'appartenant aux anciennes divinités de la Grèce, ne perdit rien de la considération dont il avoit joui dans des siècles plus reculés, et que son culte reçut même des développements remarquables, surtout dans les républiques où il étoit adoré comme dieu tutélaire.

Sur l'identité II y a même une particularité qui semprétendue du Soteil et d'Apollon. ble avoir dû contribuer à augmenter considérablement l'autorité dont jouissoit le So-

leil', mais qui en effet ne servit qu'à la confondre avec celle d'une autre divinité plus jeunc. Je veux parler des changements introduits par les novateurs qui, dès le commencement de la période qui nous occupe ici, représentèrent les dieux de la troisième dynastie (celle de Jupiter) comme des images des anciennes divinités physiques et morales. Si l'on s'étoit contenté de dire qu'Apollon étoit un titre qu'on donnoit au Soleil, tout l'avantage cût été du côté de ce dernier (145), mais, comme, pour éviter ce danger, on imagina de prétendre qu'Apollon étoit le génie ou l'âme du Soleil (146), l'ascendant du jeune dieu, d'ailleurs déjà si respecté en Grèce, devoit l'emporter enfin entièrement sur son rival.

Dans la suite nous aurons l'occasion de retracer l'his-

pour punir l'attentat commis contre ses filles, étend ses mains vers le Soleil et frappe la Terre (Plat. Amat. narr. T. IX. p. 98 fin.), absolument comme le fait Althée dans Homère, et Iason dans Euripide (Med. 1827 sq.). On veut que chez les Bithyniens, les juges, en prononçant la sentence, se tournoient vers le Soleil, comme la source de la justice et le vengeur des injures. Eustath. ad II. p. 314. l. 20.

(145) C'est en ce sens que l'un des interlocuteurs de Plutarque pouvoit dire que le Soleil avoit presque fait oublier Apollon, αποστρέφων τῆ αἰσθήσει τὴν διάνοιαν ἀπὸ τε ὅντος ἐπὶ τὸ φαινόμενον. de Pyth. orac. T. VII. p. 576 in.

(146) Plut. de Orac. defect. T. VII. p. 706.

toire de cette corruption de l'ancienne religion des Grecs, histoire qui prouvera que ce mal remonte jusqu'au-delà des temps dont nous nous occupons/dans cette partie de notre ouvrage. Pour le moment il suffira, je crois, de noter les changements que cette innovation apporta dans les idées relatives aux divinités dont nous avons à faire mention, examen qui prouvera que cette erreur se manifesta pas dans toutes à la même époque, et que même le développement de ces nouveautés ne tint pas toujours une marche égale.

Dans Éschyle, Apollon et le Soleil sont encore distingués d'une manière évidente et palpable, comme dans Homère (147).

Parmi les poëtes tragiques, Enripide paroît avoir été le premier qui identifia les deux divinités (148). Les Perses leur en avoient donné l'exemple, en prenant l'Appohon et la Diane des Grecs pour leurs dieux le Soleil et la Lune (149). Il ne scroit donc pas étonnant que Lycophron l'eût fait. Cependant je ne crois pas que nous puissions en ceci nous en remettre au jugement de son interprète (150). Mais l'historien Philochore donne sans

(*47) Æschyl. Suppl. 216 sq.
Καλέμεν αὐγὰς Ἡλίε σωτηρίες,
Αγτὸν τ' Απόλλω. ——

Cassandre, après s'être plaint amèrement de l'injustice d'Apollon, invoque le Soleil comme vengeur de sa cause. Agam. 1258 sq. cf. 1324 sq. Il est évident, par l'explication qu'en donne Schütz, que le passage VII. c. Theb. 848 ne prouve pas que le poëte regarde Apollon et le Soleil comme identiques. On peut dire la même chose de l'&dn politique qu'on chantoit en l'honneur d'Apollon, dont Télésille fait mention (ap. Athen. XIV. 10). Pour s'en convaincre, on n'a-qu'à comparer ce passage avec Pollux IX. 124.

(148) Fr. Eurip. T. II. p. 463. X.

Δε χουσοφεγγες "Ηλι', ως μ' ἀπώλεσας,
"Οθεν σ' 'Απολλων' εμφανως κλήζει βοοτός.
(149) Herod. VI. 97. cf. 118.

(τ * δ) Tzetzès, pour expliquer l'épithète θοματος, donné par Lycophron à Apollon (352), dit: τὸν σπερμογόνον καὶ γεννητικόν. δ αὐτὸς γὰρ ἐστι τῷ ἡλίῳ. Cf. id. ad Lyc. 426. et Chil. I. 383, οù le Soleil est appelé μεσικωτάτος.

détaurs au Soleil le nom d'Apollon (15%). Dans la suite le poëte Dionysius n'hésita pas à placer le nom d'Apollon, devant l'hymne connu qu'il adressa au Soleil, à donner au fils de Jupiter le nom de père de l'Aurore, à changer sa chevelure en rayons de lumière, et à enrichir le Soleil de ses dépouilles, en lui donnant sa lyre et en représentant les astres dansant aux sons de sa musique (158). Cette identification est encore plus évidente dans les hymnes orphiques. Tantôt le Soleil y est orné de toutes les épithètes et de tous les attributs d'Apolion (158), tantôt Apollon y est représenté comme le Soleil (256). Mais ces hymnes ne méritent d'être eités que lorsqu'il s'agit des réveries des néo-platoniciens. La Soleil y est appelé Jupiter, et Apollon Pan, et, dans les soi-disant fragments d'Orphée, le Soleil, Pluton, Baoobus, Jupiter ne sont qu'un seul et même être (155).

Il est inutile de citer d'autres exemples de cette erreur. Remarquons plutôt que, bien qu'elle paroisse
avoir été très répandue dans la période romaine (156),
cependant l'ancienne orthodoxie trouvoit encore des partisans très zélés (257). Dion Chrysostome parle encore de l'opinion qui confondoit les divinités de la

(152) Anthol. T. H. p. 230. II. (153) Hymn. Orph. VIII. (154) Hymn. Orph. XXXIV. (155) Orph. ed. Herm. p. 455, 463 fin. 464.

⁽¹⁵¹⁾ Philoch. ap. Suid. in Touronaroges. cf. Siebelis et Lenz, Philoch. fragm. p. 11.

⁽¹⁵⁶⁾ L'un des interlocuteurs de Plutarque (de &2 ap. Delph. T. VII. p. 516. cf. p. 527 fin.) assure que tous les Grecs, pour ainsi dire, croyoient Apollon et le Soleil identiques. Cf. de orac. defect. T. VII. p. 705 fin.

⁽¹⁵⁷⁾ Un autre personnage, introduit par Plutarque dans le dialogue que je viens de citer, se déclare contre l'identité prétendue des deux divinités (de 2 ap. Delph. T.VII. p. 545 fin. 546 in.), et, dans le dialogue sur les oracles de la Pythie (T. VII. p. 575 fin. 576 in.), l'un des interlocuteurs dit que le Soleil et Apollon lui paroissent aussi différents l'un de l'autre que le Soleil et la Lune.

Grèce l'une avec l'autre, comme d'une supposition, qui n'étoit pas exempte de doute (158). Après avoir cité Dion Chrysostome, il pourroit paroître superflu de parler de Callimaque (159), et même d'Oppien (160), qui n'eurent garde d'imiter Euripide: mais, dans les Argonautiques qui portent le nom d'Orphée, Apollon veut défendre Iason contre la colère du Soleil, indigné de ce que ce héros avoit dérobé la toison d'or à son fils Æétes (161); dans Philostrate, Apollonius fait des voeux à Apollon et au Soleil (162). Le rhéteur Aristide, dans son éloge de Rome, en énumérant les bienfaits qu'ont répandus sur elle les dieux immortels, dit qu'Apollon a constamment fait fleurir son théâtre, et que le Soleil a toujours contemplé avec des yeux propices l'empire romain, parceque ce dieu, qui voit tout, n'y a jamais aperçu aucune injustice ni aucune violen-. ce (163). Nous laissons cet éloge pour le compte du panégyriste (164), mais nous prenons acte de la distinction qu'il fait entre les deux divinités.

Mais d'ailleurs cette opinion, bien qu'elle ait été accueillie par plusieurs philosophes, et qu'elle ait même joui d'un certain crédit parmi le vulgaire, n'a jamais eu aucune influence sur le culte établi. Pour ne pas

(158) Dion. Chrysost. Or. XXXI. (T. I. p. 570 fin.) Il dit Even, mais il ajoute qu'en général les Rhodiens étoient dans cette erreur.

⁽¹⁵⁹⁾ Callim. Hymn. in Dian. 181 sq. cf. 169. Dans l'hymne à Délos (vs. 169 sq.), Apollon parle du Soleil. Ces passages prouvent que le fragment rapporté dans l'edition d'Ernesti, p. 254. II. et 317. XLVIII, ne sauroit avoir le sens que lui donne Bentley dans sa note sur le dernier de ces passages. Aussi la leçon xwei, au lieu de xweior, est-elle de son invention.

⁽¹⁶⁶⁾ Oppian. Cyneg. I. 9. Εὐμετέοι Τιτάν Φαέθων καὶ Φοϊβος ᾿Απόλλων.

⁽¹⁶¹⁾ Orph. Argon. 1364—1370. (162) Philostr. Vit. Apoll. VIII. 12 (p. 357 fin.). (163) Aristid. Or. XIV. (T. I. p. 368).

⁽¹⁶⁴⁾ On pourroit demander si par hasard le Soleil fermoit toujours les yeux, lorsqu'il passoit au-dessus de Rome.

dire que les Grecs, qui avoient consacré la planète Mercure à Apollon, ont du croire ce dieu différent du Soleil, comme la planète elle-même en diffère (163), les Rhodiens, lorsque, dans la 124° Olympiade, ils érigérent le célèbre colosse en l'honneur du Soleil, savoient très bien que ce dieu n'étoit pas le même qu'Apollon, dont ils avoient aussi plusieurs temples et plusieurs statues (166). Nous avons déjà vu que Phidias représenta séparément le Soleil et Apollon sur le piédestal de Jupiter Olympien. Sur le frontispice même du temple d'Apollon à Delphes, on voyoit, outre Apollon et plusieurs autres divinités, le Soleil couchant, ouvrage commencé par Praxias, fils de Calamis, et achevé par Androsthène, disciple d'Eucadmus, tous les deux postérieurs à Phidias (167). Du temps de Pausanias, et bien plus tard encore, la Grèce étoit remplie de temples, de statues et d'autels tant du Soleil que d'Apollon. Ils avoient chacun leurs sanctuaires, leurs prêtres, leur culte séparé, et jamais on n'a entendu dire que quelqu'un qui vouloit adresser ses voeux au Soleil soit entré pour cela dans un temple d'Apollon, ou que, pour obtenir quelque bienfait du fils de Jupiter, il se soit adressé à celui d'Hypérion.

Au reste il est assez connu qu'Apollon n'est pas le seul qui ait été pris pour le Soleil, mais qu'il n'y a presque point de divinité de quelque importance en Grèce, Jupiter, Bacchus, Hercule, Esculape, qui

⁽¹⁶⁵⁾ Aristot. de mund. 1. (T. I. p. 465. F.).
(166) Voyez, à ce sujet, Jacobs, Anthol. T. VI. p. 258, dans sa note sur l'épigramme dont fut orné le colosse, qu'on trouve T. I. p. 75.

⁽¹⁶⁷⁾ Paus. X. 19. 3. Les passages cités prouvent jusqu'à l'évidence que Plutarque se trompe, lorsqu'en faisant mention de l'hérésie dont nous nous occupons ici, il emploie les termes : uatà tès matgies au malaies despés. de occult. viv. T. X. p. 644.

n'ait été métamorphosée de cette manière par les allégoristes. Il suffit d'en appeler à Macrobius parmi les anciens, et à Dupuis pour les modernes.

En rendant compte des opinions religieuses des Grecs dans les siècles héroïques,
nous avons fait observer que la vénération qu'ils avoient
pour le Soleil surpassoit de beaucoup celle qu'ils témoignoient à la Lune ou aux Étoiles (168). Éschyle, il est
vrui, appelle la Lune le plus ancien des astres (169),
Platon la range parmi les premiers objets du culte des
habitants de la Grèce, et Porphyre assure qu'anciennement il y avoit en Arcadie des cavernes consacrées à la
Lune (170): mais il est certain qu'on ne trouve aucune
trace du culte de la Lune mi dans Homère ni dans
Hésiode.

Dans la période qui nous occupe ici, la Lune est souvent personnifiée par les poêtes. Ces auteurs se sont empressés de célébrer son amour pour le bel Endymion (171); ils lui ont fourni un char, attelé de chevaux (172), qui dans la suite furent échangés pour des vaches ou des taureaux (173); ils l'ont munie de flam-

(168) T. II. p. 80, 81.
(169) Æschyl. VII. c. Theb. 375. πρέσβιστον ἄστρων.
(170) Porph. de Antr. Nymph. 20.

⁽¹⁷¹⁾ Sappho est la première à faire mention de cette fable (ap. Schol. Apoll. Rhod. IV. 57. cf. C. F. Neue, Sapph. fr. p. 97. n°. 125; voyez d'ailleurs Apollonius lui-même à cet endroit). Cf. Theocr. Id. III. 50. XX. 37, et, dans la période romaine, Quint. Smyrn. X. 125 sq. et Hermesianax (ap. Athen. XIII. 71. vs. 15.). L'historien Philochore (ap. Schol. Arist. Ran. 1065) parle encore d'un autre amant de la Lune, le célèbre Eumolpe. Musée, non moins célèbre que son père, fut le fruit de ces amours.

⁽¹⁷²⁾ Pind. Ol. III. 35. Eur. Phoen. 183. Hymn. Hom. XXXI. Theorr. Id. II. 163.

⁽¹⁷⁸⁾ Dionys. Epigr. II fin. (Anthol. T. II. p. 231). Nonn. Dionys. I. 215 sq. 222 etc. Dans Achille Tatius (I. 4) la Lune monte elle-même un taureau. Je ne citerai pas Porphyre (Antr. Nytaph.

beaux (174), etc. D'ailleurs on célébroit des fêtes en l'honneur de la nouvelle lune (176), on lui offroit des taureaux, et des gateaux qui en avoient la forme (176); à Thalamis en Laconie il y avoit une source qui portoft le nom de la Lune (177), et dans l'Asie-Mineure le lac Silenusia lui étoit consacré (188).

Les développements les plus remarquables du culte de la Lune appartiennent à l'époque qui suivit l'expédition d'Alexandre le Grand, et encore le nombre des temples et des statues de la Lune, dont il est fait mention dans Pausanias et dans d'autres auteurs plus récents, est très peu considérable, même comparé à celui des monuments érigés en l'honneur du Soleil (179).

18), car ici c'est Barnésius qui représente la Lune de la même manière, en lisant ἐποχεῖται ταῦρου μὲν σελήνη, au lieu de ἐπεὶ ταῦρου μὲν σελήνη. Ou sait qu'on a cherché en Égypte l'origine de cette monture, et, vu le temps où elle paroît avoir été introduite, il n'y auroit rien d'absurde dans cette supposition. Böttiger (Kunstmyth. p. 309) trouve dans ces taureaux une preuve du mélange des idées asiatiques avec la mythologie grecque. Cependant il n'est peut-être pas nécessaire d'aller si loin pour en trouver la raison. Les cornes de la demi-lune ont pu aussi bien avoir suggéré cette idée aux Grecs. A Élide sa statue étoit ornée de cornes, comme celle du Soleil de rayons. Paus. VI. 24.5. Philodème (Anthol. T. II. p. 72 in.) l'appelle δικέρως; Tzetzès (Antehom. 201 sq.) lui donne l'épithète de κερόεσσα. Voyet, à ce sujet, Montfauc. Antiq. T. I. p. 117.

(174) P. e. Eur. Suppl. 992. (175) Eurip. Troad. 1071 sq.

(126) Phanod. etc. fr. ed. Lenz. et Sieb. p. 41 fin. ef. Eustath, ad II. p. 1224. l. 20 fin. 30.

(175) Paus. III. 26. 1. (175) Strab. p. 951. A. (175) Nous avons déjà parlé de la statue en Élide. Quant aux temples, je n'en trouve qu'un seul dans cet auteur (Paus. VI. 26, 1), et encore les interprètes veulent-ils changer ce temple (27100) en une rivière. Voyez les conjectures mentionnées par Siebelis ad h. l. Dans la fable racontée par Aristophane dans Platon (Symp. p. 322. D), les hommes tirent leur origine du sofeil, les femmes de la terre, les androgynes de la lune, L'on voit encore ici la différence qu'on faisoit entre ces objets physiques.

L'influence qu'exerça sur la mythologie et sur les idées religieuses le respect qu'on avoit pour la Lune en Asie est plus remarquable. Déjà cette déesse avoit fourni aux Grecs l'idée de leur déesse des amours, l'Astarte des Orientaux n'étant autre chose que l'Aphrodite des Grecs, comme nous l'avons vu plus haut; déjà elle avoit modifié la mythologie de plusieurs autres déesses : dans le siècle des Alexandrins la Lune devint elle-même la déesse des amours en Grèce, comme elle l'étoit en Asie.

Pour s'en convaincre, on n'a qu'à se rappeler la seconde idylle de Théocrite (180). Et, comme la Lune devint la déesse tutélaire de ceux qui, par des opérations miraculeuses, tâchoient de pervertir l'ordre habituel de la nature, elle étoit aussi invoquée par les amants, dans les opérations magiques qu'ils instituoient pour attirer les objets de leur passiou; voilà pourquoi, sorcière elle-même (181), elle devint la déesse des sorciers et le ministre de leurs caprices (182).

Sur l'identité prétendue de la Lune
avec plusieurs autres déesses.

à l'erreur qui la fit regarder comme identique avec plusieurs autres déesses.

L'identification avec Diane date de plus loin. Ce fut Eschy-

(180) Les différentes raisons qu'on donna de cette qualité de la Lune sont énumérées par le scholiaste, ad vs. 10. Simétha avoit reçu ses drogues d'un Assyrien, vs. 161 sq. Voyez encore la jolie épigramme de Philodème, Anthol. T. II. p. 72. in.

(181) La Lune étoit considérée comme cause de l'épilepsie (Artem. Oueir. II. 12 p. 160. ed. Reiff. Orph. Lith. 477) et de l'aliénation mentale (Schol. Soph. Aj. 172. p. 196 fin. ed. Erfurdt.).

(182) Ils prétendoient pouvoir obliger la Lune à descendre sur la terre. Voyez p.e. Apoll. Rhod. III. 531 sq. Quelques-uns croyoient que cette prétention dut son origine à la fable d'Endymion. Schol. Apoll. Rhod. IV. 57. le qui appela la Lune la fille de Latone, ce qui prouve qu'il la confondit avec Diane (183), quoique, suivant Hérodote, il prétendît que Diane étoit la fille de Cérès (184), et que, suivant le scholiaste d'Euripide, il appelât la Lune fille du Soleil (185). Si ces rapports sont exacts, il ne nous faudroit pas d'autre preuve de l'incertitude de ce genre d'innovations. Au moins est-il certain que dans Euripide la Lune est tantôt fille du Soleil (186), tantôt décorée du nom de Diane (187).

Il y avoit certainement des auteurs qui persistoient dans l'opinion vulgaire (188): cependant il paroît que l'erreur dont nous venons de parler a été plus généralement répandue que celle qui fit confondre le Soleil avec Apollon. Pour ne pas dire que les épithètes de Diane, Sélasphore (189) et Phosphore (190), ont pu y avoir contribué en quelque sorte, la différence entre le culte de Diane et celui de la Lune n'étoit pas si bien établie que celle qui existoit entre le culte d'Apollon et celui du Soleil. Les lieux consacrés au culte de la Lune, ses statues et ses autels

(183) Æschyl. fr. T. V. p. 108.

Ας έτε πέμφιξ ήλιυ προσδέρκετα. Οὐτ' ἀστερωπὸν ομμα Αητώας κόρης.

(134) Herod. II. 156. (185) Schol. Eur. Phoen. 179. (586) Eur. Phoen. 179.

(187) Eur. Iph. A. 1570.

— ω θηφοκτόν "Αρτεμι, παι Διός, Το λαμπρον είλίσσεσ' έν εὐφρόνη φάος.

(188) P. e. Pindare, Ol. III. 35 cf. 46, et même Nonnus encore, Dion. V. 488 sq. cf. 517, 519. XLVIII. 318—327. Mais dans un autre passage, Bacchus doute si la Lune est Dianc, Hécaté ou Proserpine. XLIV. 191 sq.

(189) Paus. I. 31. 2. Dans le passage de Nonnus cité dans la note précédente, ce poëte emploie même le mot σέλας: Τῆ (Σελήνη) σέλας ἔσον ἔχεσα διέτρεχεν Αρτεμις ὕλην.

(190) Paus. IV. 31. 8. Plutarque (de glor. Athen. T. VII. p. 379) assure que les Athéniens consacrèrent à Diane l'anniversaire de la victoire de Salamine, parcequ'elle fut remportée lors de la pleine lune: je prends la liberté de croire que c'est une explication de sa façon.

étant en petit nombre, il a été certainement assez facilede la confondre avec une déesse dont en voyoit partout les temples et les images, ou même de prétendre que cette Diane en l'honneur de laquelle on les avoit érigés n'étoit autre que la Lune (191).

Si l'on confondoit la Lune avec Diane, il n'est pas étonmant qu'on l'att confondue avec Lucine. Rien n'a dû paroître plus naturel que d'attribuer à la Lune une influence marquée sur la menstruation, et par conséquent aussi sur la grossesse et la délivrance des femmes (192).

La Lune à été confondue avec Hécaté à cause du pouvoir surnaturel qu'on lui attribua après l'introduction des idées orientales dont nous venons de faire mention (193). L'astre de la nuit, dont la lumière inspire une douce mélancolie et qui souvent est témoin du bonheur des amants, pouvoit facilement être considéré comme favorisant les intrigues et les supercheries qu'ils mettent en oeuvre pour jouir du bonheur désiré. On

(198) L'on en trouve des exemples chez Plut. de orac. defect. T. VII. p. 640. Lyd. de mens. III. 4 fin. Orph. ed. Herm. p. 491 fin. Mais chez Théocrite (II. II. 10, 12) la Lune et Hécaté

sont eucore invoquées séparément.

⁽¹⁹¹⁾ Ceci est clairement prouvé par les images de Diane avec le croissant sur la tête, et avec un flambeau à la main. Montfauc. Antiq. T. I p. 154. pl. 91 fig. 2. On prétend même que la déesse qui visite Endymion (ib. pl. 92. fig. 4) soit Diane. Mais ici le croissant et Endymion lui-même semblent assez indiquer que c'est la Lune et non Diane qu'on a voulu représenter. Visconti (Mus. Pio-Clement. T. IV. p. 115) avoue que Diane n'a jamais été représentée comme l'amante d'Endymion. Pourquoi donc ce savant antiquaire a-t-il placé sous cette image: Diana ed Endimione?

⁽¹⁹⁸⁾ Plut. Sympos. III. 10. (T. VIII. p. 615) Schol. Hom. II. Φ. 403. Dans la suite on la regardoit en général comme la source de la fertilité. Nonn. XLIV. 191. παντρόφος. cf. 219 sq. Suivant Tzetzès, les vaches de la Lune, qu'il confond avec Diane, comme de coutume, sont le symbole du labourage, parcequ'elle est la source de la fertilité des champs. Antehom. 301 sq. Φερέναρπος et λοχείη. Hymn. Orph. IX. 5, 6.

l'avoit fait depuis longtemps en Orient: on spivit cet enemple en Grèce. La Lune devint la déesse des amourseux et des sorciers. Héoaté, sans se mêler beaucoup d'amour, étoit oppendant sorcière ainsi que la Lune, et, ce qui plus est, elle étoit déesse infernale, ainsi que la Lune, déesse de la nuit (194), opposée au Soleil, qui par sa lumière dissipe les ténèbres et lève le voile qui couvre les mystères de l'amour (195).

Non content de confondre la Lune avec Lucine, Diane, ou Hécaté, on l'a encore confondue avec Minerve (196), et on a fini par en faire une figure panthée des plus compliquées. On en trouve un exemple dans la description qu'en donne Appulée. Dans cet auteur, elle est la maitresse de l'univers, la Providence, la source du bonheur et de la félicité. C'est l'Isis égyptienne, c'est la déesse de l'amour de l'Asie, enrichie de tous les attributs des divinités grecques, qui elles-mêmes s'y trouvent confondues dans le désordre le plus étrange et le plus ridicule (197).

Elle a ici le front orné de l'image de la lune et ceint d'un diadème de serpents et d'épis de bled, elle est couverte d'un manteau parsemé d'étoiles, elle tient à la main un sistre et une urne. Elle-même elle déclare qu'en Phry:

(1,95) On se rappelle sans doute le tour qu'il joua à Mars et à

Vénus, dans l'Odyssée.

(196) Voyez p. e. Plut. de fac, in orb. lun. T. IX. p. 647 fin. Tzetz. ad Lycoph 519 (p. 63. a) et Nonn. Dion. V. 70 sq.

⁽¹⁹⁴⁾ Le rapport entre la Lune et les divinités infernales est indiqué dans l'association de cette déesse et de Proserpine, ainsi que Cérès avoit été mise en rapport avec la Terre. Plut. de fac. in orb. lun. T. IX. p. 716.

⁽¹⁹⁷⁾ Lucius, en lui adressant la parole, doute si elle est la Diane d'Éphèse, Vénus Uranie ou Proserpine, et cette Proserpine y est représentée avec les attributs de Hécaté. Appul. Metam. XI. p. 754. Voyez encore p. 806—808. Rerum Natura parens, elementorum omnium domina, saeculorum progenies initialis, summa numinum, regina manium, prima coelitum, deorum dearumque facies uniformis. p. 761.

gie on l'adore comme Cybèle, en Attique comme Minerve, dans l'île de Chypre comme Vénus, dans celle de Crète comme Diane, en Sicile comme Proserpine, à Éleusis comme Cérès, enfin comme Junon, Bellone, Hécaté, et en Égypte comme Isis (198).

Le culte des Étoiles a partagé le sort de Les Étoiles. celui de la Lune. Les Grecs, quoiqu'adorant les objets physiques dès les temps les plus anciens, paroissent avoir accordé d'abord toute leur attention au Soleil. En général, le sabéisme des Grecs est d'une date plus récente que celui des peuples de l'Asie (199), et c'est encore la communication entre l'Orient et l'Occident ouverte par les expéditions d'Alexandre le Grand qui donna à ce culte les développements les plus remarquables. Dans les temps héroiques on n'en trouve aucune trace certaine. Chez Sophocle, Philoctète invoque les corps célestes, mais il n'est pas probable qu'il ait voulu parler des étoiles (200). Dans une autre pièce de cet auteur, Bacchus est appelé le chorège des astres, mais les astres n'y sont nullement qualifiés de divinités (201). On peut dire la même chose d'Euripide, qui tout àu plus donne aux étoiles le titre de Nymphes agiles, qui parcourent avec célérité les ténèbres (202), et de

(198) Ib. p. 762 sq. Voyez encore la description de la procession célébrée en son honneur p. 767 sq. Il n'est certainement pas étonnant qu'on lui consacrât le cynocéphale, animal étranger à la Grèce (Artem. Oneir. II. 12. p. 160 in.), et qu'on lui donnât même la forme hybride des divinités orientales (Θηλύς τε καλ ἄρσην. Hymp. Orph. IX. 4.).

(200) Soph. Phil. 1330.

τὰ πάττ' ἐδόντες ἀμφ' ἐμοὶ κύκλοι.

L'action se passe pendant la journée; ainsi Philoctète ne pouvoit pas invoquer les étoiles. Je crois qu'il a pensé ici au Soleil, et peut-être à la Lune. Cependant je ne suis pas de l'avis de ces interprètes dont parle Brunck dans sa note, qui croient que Philoctète se soit adressé ici à ses yeux.

(201) Antig. 1131.

(202) Je crois avec Markland que c'est là la signification des ωμυθόαι νύμφαι, dont il est question Suppl. 993.

Į.

œ,

Hi

Théocrite, qui personnifie les étoiles comme compagnes de la nuit (203). Il n'y a que Platon, ou quel que soit l'auteur de l'Épinomis, qui les représente comme des êtres doués d'une intelligence divine (204). Dans la suite nous aurons occasion de parler des personnes dont les noms furent donnés à des constellations. Il est inutile de nous en occuper ici; car, bien que cet honneur approchât de l'apothéose, il est cependant très rare de voir qu'on rendit des honneurs divins à ces astres (205).

En général, les passages d'historiens qui paroissent prouver l'existence d'un culte rendu aux étoiles sont aussi rares que ceux où les poëtes en font mention. Nous avons déjà remarqué que les sept colonnes que Pausanias trouva en Laconie, et qu'on disoit représenter les sept planètes, ne prouvent rien pour les temps avant le retour des Héraclides (206). Je ne crois pas qu'on soit d'avis qu'elles prouvent davantage pour le siècle qui a suivi cette émigration. Les Phliasiens, pour engager la chèvre céleste à ne pas nuire à leurs vignes, à l'époque où elle se lève, avoient doré une chèvre d'airain qui se trouvoit sur leur marché, et ils lui rendoient encore d'autres honneurs (207): mais cette précaution, quand même il seroit prouvé qu'elle fut prise dans la période dont nous venons de parler, doit plutôt être considérée comme une chose extraordinaire, que comme une preuve d'un culte établi des corps célestes. L'on en trouve un autre exemple dans les sacrifices qu'on prétend avoir été of-

⁽²⁰⁸⁾ Theor. Id. II. fin. cf. Eurip. Ion, 1151.

⁽²⁰⁴⁾ Plat. Epin. p. 701. A. B. Îci les Étoiles sont des divinités d'un rang inférieur. Cf. Max. Tyr. Dissert. XVII. 12. (T. I. p. 336 fin. 337 in.)

⁽²⁰⁵⁾ Tel est p. e. l'hommage que rendirent les Troezéniens au cocher céleste, auquel ils donnèrent le nom de leur héros Hippolyte. Paus. II. 32. 1. (206) Paus. III. 20. 9. (207) Paus. III. 13. 4.

ferts par Aristée au Sirius, dans l'île de Céon, pour l'engager à modérer les chaleurs qu'il faisoit naître et qui produisoient des maladies contagieuses (208).

Pour se persuader de la vérité de ce que nous venons d'avancer, on n'a qu'à comparer avec les poëtes qui doivent ici nous servir de guides ceux de la période romaine.

lci les Étoiles, ainsi que la Lune, jouent un rôle bien plus important que dans les auteurs plus anciens. Le pseudo-Orphée, dans ses Argonautiques, racente qu'il implora entre autres le secours des Étoiles, lorsqu'il alloit s'embarquer pour la Colohide (20%). Dans les hymnes orphiques, les Étoiles sont représentées comme les divinités qui font connoître les décrets du destin, et on leur attribue un grand pouvoir sur le bonheur des mortels (210). Les traces de l'astrologie, si pen connue des anciens Grecs, sont ici très évidentes (211); dans un autre hymne, le dieu Mars est confondu avec la planète qui porte son nom (212), confusion qui dérive de la même source que toutes les autres erreurs dont nous avons déjà fait mention. Dans Nonnus, les Étoiles gardent l'entrée du Ciel (213), elles combattent Ty-

(3°4°) Apoll. Rhod. III. 516 sq. Müller (Proleg. zu ein. wissensch. Mythol. p. 195) est d'avis que le Sirius est la seule étoile qui fût adorée par les Grecs. Malheureusement le passage de Conon (19. cf. Athen. III. 56) qu'il allègue ne prouve rien en faveur de sa thése; car le massacre de chiens à Argos dont il est ici question n'avoit pas lieu à cause du Sirius, mais à cause de l'enfant de Psamathé, qui venoit d'être déchiré par des chiens.

(209) Orph. Argon. 348. (210) Orph. Hymn. VII.

(211) De même dans Nonnus (VI. 232 sq.). Ici la position relative des planètes est notée à l'occasion du déluge que Jupiter sit maître. Voyez encore les prédictions faites par les Étoiles. XIII. 240 sq. 414 sq.

(212) Orph. Hymn. LXXXVIII. 6 sq. (213) Elles en ferment la porte, afin que personne n'y entre, pendant l'absence des dieux. Nonn. Dion. II. 177 sq. Chacune des constellations a ici sa place et son emploi, et toutes sont personnifiées.

phon(214). L'Étoite du matin annonce à Astrée l'arrivée de Cérès (215), elle fait des guirlandes (215), elle détèle les chevaux du Soleil (217). Mais occi n'est rien en comparaison d'un autre passage où les Étoiles dansent et chantent (218). On ne sauroit le prendre en mauvaise part à Typhon qu'il veuille marier la Vierge au Boötès (219). Aussi les Corybantes ne manquent-ils pas d'offrir des sacrifices aux Étoiles (220).

L'Aurore. De toutes les personnifications d'objets physiques, il n'y en a aucune qui, dès les temps les plus anciens, ait été plus achevée que celle de l'aurore (221). Par conséquent les poëtes les plus récents n'avoient presque rien à ajouter à son image.

L'on retrouve chez eux les chevaux (222), le palais (223), et jusqu'aux couleurs qui distinguent l'Aurore chez Homère (224). Quinte de Smyrne, qui avoit à s'occuper fréquemment de la déesse du jour, soit qu'il la repré-

(214) Ib. I. passim. cf. XXXVIII. 299 sq. (215) Ib. VI. 18. (216) Ib. 44 sq. (217) Ib. XII. 9 sq. (218) Ib. XXXVIII. 137 et 148 sq. cf. VI. 46 sq. où Hespérus exécute une danse. (219) Ib. II. 262 sq. (220) Ib. XIII. 168 sq.

(222) Soph. Aj. 664. λευκοπώλος. Euripide, qui, dans l'une de ses tragédies (Troad. 848—859), donne à l'Aurore un quadrige, comme au Soleil, ne lui accorde qu'un seul cheval dans l'Oreste (1004, μονοπώλος), ce qui s'accorde avec Lycophron (Alex. 16), qui lui fait monter le Pégase. Suivant son commentateur, elle l'avoit demandé à Jupiter, lorsqu'il se fut débarrassé de son premier maître, Bellérophon. Cf. Eustath. ad Od. p. 74, l. 10. Dans ses Posthomerica (136 sq.), Tzetzès place le Pégase à côté des deux chevaux mentionnés par Homère, ainsi que l'avoit déjà fait Asclépiade (Schol. Hom. Z. 185). Il semble lui-même très content de cette élégance, qu'il appelle une nouvelle acquisition (νεώνητος). Voyez sa note sur ce passage.

(228) Dans Homère ce sout oinia nai zogoi, dans l'île d'Æée;

chez Quinte de Smyrne c'est une caverne (VIII in.).

(324) Eurip. Troad. 856. Theorr. Id. II. 148. Seulement Euripide lui donne des ailes blanches, qu'elle n'avoit pas dans Homère (Troad. 848. λευπόπτερος).

sente protégeant sen fils Memnon, soit qu'il décrive les effets de la douleur qu'elle ressent à cause de la mort de ce fils si chéri, a eu évidemment devant les yeux une déesse des temps héroïques (225).

Au reste, on conçoit aisément que la fable de Memnon, de sa statue sonore et des oiseaux qui, par leurs combats et leurs chants lugubres, honorent sa mémoire, ait dû recevoir des développements considérables par les relations plus fréquentes qu'eurent les Grecs avec l'Égypte et l'Orient (226).

Ajoutons que chez les poëtes plus récents la déesse Éos est plus souvent la lumière du jour que chez Homère, ce qui fit qu'on l'appela souvent Héméra (227), expression qui quelquefois signifie aussi le temps ou la vie (228).

(226) Voyez en général le II livre des Paralipomena. Il lui donne encore les Heures pour compagnes, 1. 48 sq. II. 658 sq.

(225) Voyez Quint. Smyrn. II fin. Dion. Per. 248 sq. et Eustath. ad h. l. Oppian. Cyneg. II. 150, qui place Memnon en Assyrie, Tzetz. Chil. VI. 606 sq. Ælian. H. A. V. 1. Orph.

Argon. 368, 565, 566. (227) Eurip. Troad. 848. cf. Tzetz. ad Lyc. 16. Lycophron

(Alex. 941) et Callimaque (Tzetz. ad h. l.) lui donnent encore un autre nom, celui de Tito. Pausanias parle d'une statue de Héméra, enlevant Céphale (I. 3. 1), et d'un bas-relief qui représente le combat entre Achille et Memnon, en présence de leurs mères, Thétis et Héméra, qui implorent le secours de Jupiter, chacune pour son fils. Paus. V. 22. 2. Le poëte Musée, au contraire, emploie le nom Eos pour indiquer le jour. Her. et Leandr. 110.

Φέγγος αναστείλασα κατηΐεν ές δύσιν "Hwg. cf. Hesych. in v. Dans Pindare, Iason invoque les Jours (¿ματα εὐφρονα). Pyth. IV. 248. Daus Sophocle, Ajax invoque séparément le Soleil et la lumière du jour (φαεννής ήμέρας σέλας. vs. 847.). Voir l'aurore est synonyme de vivre, ainsi que voir le soleil. Apoll. Rhod. III. 728. Les poëtes de la période romaine ajoutoient à l'Aurore l' Ococos. Voyez ce que nous avons dejà fait observer à ce sujet, T. II. p. 82. not. 121 sq. Ajoutez y Orph. Argon. 368. (vs. 565, 566, Aurore et Octoos sont identiques) et Nonn. Dion. XXXI. 188. XXXVII. 86.

(228) Hμέρα signifie le temps dans le passage de Pindare

Il est à peine nécessaire de faire observer qu'on ne s'en tint pas constamment à la généalogie sanctionnée par l'autorité d'Hésiode. Ce poëte avoit appelé l'Aurore la soeur du Soleil: Dionysius la représente comme sa fille (229). Les poëtes de la période romaine la firent naître de la Nuit, et ils changèrent entièrement son caractère (230).

On voit bien que, si nous avions pu nous résoudre à passer sous silence une divinité qui se distingue si favorablement parmi les anciennes personnifications physiques, nous aurions pu nous dispenser de parler de l'Aurore dans cet eudroit. Elle ne peut guère être considérée autrement que comme une fiction poétique. Le rôle que lui assignèrent les anciens poëtes est bien plus important, il est vrai, que celui qu'ils accordent à plusieurs autres divinités de ce genre, mais cela n'empêche pas que, pour autant que nous en sachions au moins, elle ne fut jamais un objet du culte public.

Les Vents. Si nous n'avions qu'à consulter ici les poëtes, nous pourrions dire la même chose des Vents, et nous pourrions nous contenter d'en ap-

où il dit que dans l'espace d'un mois elle ceignit de trois couronnes la tête de Xénophon de Corinthe, Ol. XIII. 53. sq.

--- τρία ----"Εργα ποδαρκής ἁμέρα Θήκε κάλλιοτ' ἀμφὶ κόμαις.

'Hμέρα signifie la vie où le même poëte dit que nous ne savons pas quand nous finirons &σύχνμον 'Αμέραν. On pourroit croire que cette expression ne désigne pas ici une personne, si le poë!e ne l'avoit pas indiqué clairement, en qualifiant Héméra de fille du Soleil, πατδ' 'Αλίε. Ol. II. 58 sq.

(229) Dion. Epigr. II. vs. 7. Anthol. T II. p. 280. (230) C'est Tzetzès dont je veux parler (Hom. 281 sq.). Ici l'aimable et sensible déesse d'Homère devient une fille querelleuse et ingrate. Le contraste entre les ténèbres et la lumière est ici allégorisé par une querelle domestique entre deux femmes, qui se boudent et s'ensuient à l'approche l'une de l'autre.

peler à ceux dont nous avons rapporté les fictions plus haut.

Nous retrouvons ici la caverne de Borée en Thrace (231), son amour pour Orithyie (332), ses fils Zétès et Calais (283); en général la personnification des Vents est très bien prononcée. Les modifications que ces fictions ont subies entre les mains des poëtes nous in. téressent trop peu pour le but que nous nous sommes proposé, pour qu'il soit nécessaire de les rapporter en détail. Qu'Eschyle place Zéphyre parmi les géants (***), qu'un autre lui fasse enlever Chloris, la fille d'Arcturus, comme Borée avoit enlevé Orithyïe (285), qu'un troisieme représente les Nymphes hyperboréennes, Upis, Loxo et Hécaërge, comme filles de ce dieu (2 \$ 6), tout ceci ne peut être pour nous que d'un intérêt fort secondaire. Seulement je me contente de faire observer que la distinction faite par Hésiode entre les Vents, fils de l'Aurore, et ceux qui, suivant lui, étoient fils de Typhon, n'est observée par aucun des poëtes plus récents (287).

Il est bien plus important pour nous de connoître les honneurs qu'on rendoit en Grèce à ces divinités. Consultons les preuves que nous en offrent le culte public, les monuments et les témoignages de l'histoiro.

(*31) Callim. Hymn. in Del. 65. (232) Voyez, sur la tragédie perdue d'Éschyle qui traitoit ce sujet, Æschyl. fr. ed. Schütz, T. V. p. 183 sq.

(2-9-3) Pind. Pyth. IV. 321 sq. Apoll. Rhod. I. 211 sq.

(#34) Æsch. Agam. 699.

(235) Plut. de fluv. T. X. p. 726. C'est sans doute un poète auquel l'auteur a emprunté cette fable.

(237) Voyez plus haut T. H. p. 87. Remarquous toutefois que, parmi les hymnes orphiques, on en trouve sur Zéphyre, sur Borée, et sur Notus (H. orph. LXXX, LXXXI, LXXXII.), les trois vents qui, suivant Hésiode, étoient fils de l'Aurore, et que l'Eurus seul n'a pas été meutionné. Est-ce à dessein, ou l'hymne sur l'Eurus a-t-il péri?

Nous ne parlerons pas des Tritopatores d'Athènes, les Athéniens eux-mêmes n'étant pas d'accord entre eux sur la nature et les fonctions de ces êtres divins (25%). Nous citerons plutôt le témoignage d'Hérodote, suivant lequel, l'oracle de Delphes ayant conseillé aux Grees d'implorer le secours des Vents, dans le danger où ils se trouvoient lors de l'invasion des Perses, les Delphiens érigèrent un autel en leur honneur et leur offrirent des victimes (289).

Encore, les Athéniens ayant reçu du même oracle l'avis de s'adresser à leur gendre, ils invoquèrent Borée, qui avoît épousé Orithyie, la fille d'un roi d'Athènes. Hérodote, en racontant cette histoire, ajoute prudemment qu'il ne sauroit dire si les Athéniens invoquèrent Borée avant la tempête qui dispersa une grande partie de la flotte ennemie, ou après que la bourasque avoit déjà commencé à exercer ses ravages parmi elle. Aussi n'ose-t-il décider si le Borée s'est levé parceque les Athéniens l'avoient appelé à leur secours; mais il assure que les Athéniens en étoient si bien persuadés, qu'ils lui consacrèrent un temple sur les bords de l'Ilisse, pour lui en témoigner leur reconnoissance (240). De même les Delphiens, non contents d'avoir offert des victimes aux Vents, pour les engager à venir à leur secours, leur en offroient encore de temps en temps, après le bien-

(230) Herod. VII. 178. (240) Herod. VII. 189 cf. Paus. I. 19. 6.

⁽²³⁸⁾ Démon prétend que les Tritopatores étoient des Vents; un autre assure qu'ils en étoient les portiers ou les gardiens, ét qu'ils portoient les noms d'Amalcide, Protocle et Protocléon; un troisième les considére comme identiques avec les Centimanes, Cottus, Briarée et Gyges. Suid. in v. cf. Philoch. fr. ed. Lenz. et Sieb. p. 11 et not ad h. l. Au moins est-il certain qu'on leur attribuoit une influence marquée sur la fécondité des femmes. Si les Tritopatores étoient effectivement des Vents, ce seroit un rapprochement curieux avec la tradition sur la qualité fécondante de Zéphyre.

fait reçu, pour leur prouver qu'ils n'avoient pas à faire à des ingrats (241).

Parmi les Vents, Borée paroît avoir eu la plus grande autorité. Pindare l'appelle le roi des Vents (242): cependant Zéphyre avoit aussi plusieurs temples et plusieurs autels en Grèce (243). Il doit même paroître assez naturel que l'affection ait eu plus de part au culte qu'on rendoit à Zéphyre. Dans le passage de Bacchylidès que nous venons de citer, il est question d'un temple consacré à Zéphyre, parcequ'il avoit amené la fertilité des vignes et une bonne récolte (244). Au contraire, les fêtes qu'on célébroit à Athènes en l'honneur de Borée prouvent assez qu'il devoit ce culte à la crainte qu'il

(241) Herod. VII. 178.

(242) Βασιλεύς ἀνέμων. Pyth. IV. 328. Nous avons observé auparavant qu'Éole n'est pas mentionné par Homère comme dieu des Vents. Je ne vois pas que, dans la période qui nous occupe ici, on se soit départi de cette opinion. Les poëles plus récents, au contraire, semblent lui accorder une plus grande autorité. Dans Quinte de Smyrne ce n'est plus aux Vents eux-mêmes que s'adresse Mercure, pour les engager à venir allumer le bûcher d'Achille, ainsi qu'il le fait dans l'Iliade, mais c'est à Éole qu'il fait son message (III. 699 sq.). De même Iris est envoyée à Éole, pour l'inviter à ordonner à ses satellites de détruire la flotte des Grecs auprès du promontoire Capharée (XIV. 466 sq.). Toutefois, dans Nonnus Borée refuse d'obéir à Éole (Dion. XLVII. 806 sq.), preuve que même dans les poëtes les plus récents l'autorité d'Éole n'est pas encore établie sur des bases très solides.

(242) Il est fait mention d'un temple de Zéphyre, dans un fragment de Bacchylidès (fragm. Bacchyl. ed. C. F. Neue, p. 47 fin. 48 in.). Pausanias parle d'un autel de Zéphyre en Attique (I. 37. 1). Les Vents avoient un autel en commun à Coronée. Paus. IX. 34. 2.

(244) Bacchyl. fr. p. 47 fin.

'Ευδημος τον νηον έπ' άγρε τόδ' άνέθηκεν Τω πάντων άνέμων πιοτάτω Ζεφύρω. Ένξαμένω γάρ οι ήλθε βοαθόος, όφρα τάχιστα Δικμήση πεπόνων καρπόν άπ' άσταχύων.

Quelques interprètes veulent lire πρηϋτάτω dans la seconde ligne. C'est l'épithète que Dioscoride donne à ce veut. Epigr. VI. (Anthol. T. I. p. 245) Cf. Philodem. Epigr. XXV. (Anth. T. II. p. 77).

inspiroit (245). Encore, dans la retraite des dix-mille, Borée s'acharna contre les Grecs, et ce ne fut que pour apaiser sa colère qu'on lui offrit des victimes (246).

Cependant Borée ne fut pas le seul vent dont on tâchât d'adoucir la férocité: les cérémonies secrètes observées en l'honneur des vents dans la Sicyonie n'avoient pas d'autre but. On y ajoutoit même des incantations, qu'on disoit avoir été inventées par Médée (247). Et d'ailleurs la reconnoissance des Athéniens envers rée prouve que, par son impétuosité même, il pouvoit faire du bien à ses amis, et qu'ainsi la manière dont on envisageoit son pouvoir dépendoit en grande partie des intentions qu'on lui attribuoit. Les Thuriens offrirent à Borée le droit de cité et lui assignèrent une maison et des terres. C'est qu'il leur avoit rendu le même service qu'aux Athéniens, en dispersant la flotte de Dénys le tyran, qui vint les attaquer (248). A Mégalopolis aucune divinité n'étoit plus honorée que Borée (249), à cause de la protection qu'il avoit accordée à cette ville, en faisant écrouler les machines qu'Agis, roi de Sparte, avoit érigées, pour s'en rendre maître (250). Il est à présumer que Dénys et Agis aient été aussi persuadés de l'injustice et de la férocité de ce

⁽²⁴⁵⁾ Hesych. in v. Bogeaupol — ira arotoi (arotoi)
nréwoir. Meursius (Lectt. Att. p. 56) veut lire ira oi Notoi
nréwoir. Il me semble que ce seroit un peu singulier d'offrir des
sacrifices à Borée, pour que le Notus soufflât.

⁽²⁴⁶⁾ Xenoph. Anab. IV. 5. 3, 4. Les devins conseillèrent aux Grecs, assaillis par un vent impétueux dans les plaines couvertes de neige de l'Arménie, d'offrir des sacrifices à Borée; et, en effet, Borée se laissa fléchir. Au moins chacun fut persuadé que le vent avoit diminué considérablement après le sacrifice.

⁽²⁴⁷⁾ Paus. II. 12. 2. Ἡμερέμενος τῶν πνευμάτων τὸ ἄγριον. Plus haut nous avons déjà dit un mot des ἀνεμοκοῖται corinthiens. Cf. Hesych. in v.

⁽²⁴⁸⁾ Ælian. V. H. XII. 61. (249) Paus. VIII. 36. 4. (250) Paus. VIII. 27. 9.

dieu, que leurs adversaires le furent de son honnéteté et de sa bienveillance.

Typhon. Chez les poëtes qui vécurent après Hésiode, Typhon est toujours le père des vents nuisibles et la personnification d'un ouragan, comme il l'avoit été chez cet auteur (251). Il paroît même, par un passage d'Aristophane, qu'à Athènes on avoit la coutume de sacrifier un agneau noir, à l'approche d'un orage, pour apaiser la colère de Typhon (25%). En Arcadie on immoloit des victimes pour les ouragans, les foudres et le tonnerre, dans un endroit où l'on croyoit que le combat des géants avoit eu lieu (25). Par la suite Typhon perdit presqu'entièrement ce caractère primitif, quoiqu'il restat toujours le représentant du mal moral et du mal physique. Les poëtes le représentèrent comme l'ennemi de Jupiter et comme un géant énorme, auquel ils donnèrent la forme la plus hideuse et la plus absurde (254); chez les rhéteurs il devint le père des tyrans, comme Jupiter étoit le père des rois légitimes (255); le peuple donna le nom de typhons et de géants à toute sorte d'êtres malfaisants, à peu-près comme l'on oppose chez nous les diables aux anges (256). En

(252) Aristoph. Ran. 871, 872. cf. Suid. in v.

(258) Paus. VIII. 29. 2. Aristote a décrit le phénomène,

Meteor. III. 1. cf. de mund. 4. (T. I. 468. G.)

(255) Dion. Chrysost. Or. I. (T. I. p. 65 fin.)

⁽²⁵¹⁾ P. e. Aristoph. Nub. 835. Eq. 508. Oppian. Hal. V. 217. Stésichore le représente comme fils de Junon; chez Hésiode il étoit fils de la Terre. Stesichor. ap. Etym. M. in v.

⁽²⁵⁴⁾ Je pense ici à la description qu'en donna Nonnus (Dion. I). Ici le pouvoir de Typhon est affoibli par des charmes, des incantations (XIII.479 sq.), ainsi que celui des Vents, et le poëte lui donne en conséquence le titre assez peu convenable de pilá-oidos (I. 415).

⁽²⁵⁶⁾ Ceci est évident par la manière dont Plutarque emploie cette dénomination, de Superst. T. VI. p. 655. Pour faire sentir l'horreur des sacrifices humains, il dit: Croyez-vous que, si des typhons ou des géants gouvernoient l'univers, après en avoir

Sicile on croyoit Typhon toujours occupé à vomir des touvbillons de flammes et de fumée par le cratère de l'Etna (257).

L'Arc-en-ciel. La belle Iris fut la déesse des poëtes épiques. Pour autant que je sache, il n'en est fait mention qu'une seule fois dans les tragédies qui nous ont été conservées, savoir dans l'Hercule furieux d'Euripide, où elle accompagne Lyssa ou la Fureur. Dans les poëmes épiques, au contraire, elle est presque constamment la messagère des dieux. Dans les Argonautiques d'Apollonius (258) et dans les hymnes de Callimapue (259), elle est la servante assidue de Junon, et toujours prète à exécuter ses-ordres. Il n'en est pas autrement dans les poëmes d'un âge plus récent (269).

Cependant l'Iris de Callimaque est bien différente de celle d'Homère. Chez es poëte elle est prévenante et obligeante, il est vrai, mais le désir de servir les autres dieux ne l'empêche pas d'être remplie du sentiment de sa dignité et d'adresser même des remontrances à la déesse la plus sage de l'Olympe (261): chez Callimaque elle est couchée aux pieds de Junon, comme un chien (se sont les propres expressions du poëte), elle tâche de deviner ses caprices, et elle s'empresse d'exécuter ses ordres evuels couchée l'infortunée Latone (262). Cet exemple

chassé les dieux, croyez-vous qu'ils désireroient d'autres offrandes? — Voyez encore ce que dit le même auteur de ce Typhon qui s'empara de l'oracle de Delphes, de fac. in orb. lun. T. IX. p. 725. Ici ces êtres malfaisants sont aussi appelés Tirvol. Ce sont de véritables démons. Philostrate raconte que le peuple appela typhon un foetus monstrueux à trois têtes. Vit. Apoli V. 13. (257) Philostr. Vit. Apoll. V. 14.

(262) Callim. H. in Del. 66 sq.

⁽²⁵⁸⁾ Apoll. Rhod. 1V. 753 sq. (259) Callim. H. in Del. 215 sq.

⁽²⁰⁰⁾ Dans Quinte de Smyrne (XII. 193) este antèle le char de Jupiter, et est envoyée par Minervé à Éose (XIV. 466 sq.).

(201) Voyez plus haut, T. II. p. 98.

prouve que les fictions des poëtes, quoique ordinairement assez arbitraires, renserment cependant quelquesois des indications remarquables au sujet de l'esprit du siècle. Dans Homère, Iris est la messagère d'un prince de la Grèce libre et florissante. Dans Callimaque elle est la servante complaisante d'une princesse absolue. Dans Nonnus (pour faire encore un pas de plus) dans Nonnus elle n'est qu'une esclave, qui se laisse enivrer par les serviteurs de la déesse à laquelle elle est envoyée par son maître (*63).

Si les novateurs qui confondirent les différentes divinités de la Grèce, prirent Apollon pour le Soleil, il n'est pas étonnant sans doute qu'ils regardassent la messagère des dieux comme identique avec la Renommée (264); métamorphose qui cependant ne lui a pas fait autant de tort que celle par laquelle on la représenta avec une tête de taureau, absorbant les eaux des rivières (265). idée malencontreuse doit-elle peut-être son origine au désir d'exprimer la pensée d'Homère qui représenta l'aroen-ciel comme un mauvais présage? S'il en est ainsi, il faut d'autant plus approuver la sage réserve de Quinte de Smyrne, qui, au lieu de représenter ce phénomène comme un symbole de la colère de Jupiter (fiction imitée par les poëtes d'un âge encore plus rapproché) (256), la fait regarder comme un présage d'un vent rafraichissant ou d'une pluie abondante (167).

(264) Eustath. ad II. p. 1185. l. 10. (265) Plut. de plac. philos. III. 8. (T. IX. p. 541 fin.)

^{(2&}lt;sup>ds</sup>) Remarquez l'expression du poëte, στόμα δέλον (XIII. 11) et καρηβαρέεσα (vs. 17). Quinte de Smyrne, qui imita probablement les anciens poëtes cycliques, fait ici, comme ailleurs, une exception à la règle.

⁽²⁶⁶⁾ P.e. par Tzetzès (Antehom. 210 sq.), qui compare l'arcenciel aux comètes:

Σήμα γὰς ήγε τέτυκται χείματος ἡὲ ἄςηος 'Αστράσιν ἐρανίοις ἐπιλαμπέσιν ἔσα κομήταις. (267) Quint. Smyrn. I. 63 sq.

^{&#}x27;Εσθλόν σήμ' ανέμοιο, και ύετε έγγυς ξόντος.

Ce ne sont pas les seuls changements qu'aient subis les idées relatives à cette déesse. Nous avons observé que, dans les siècles héroïques, Iris n'avoit pas été rangée parmi les déesses qui accordèrent des faveurs aux dieux ou aux mortels. Dans la période qui nous occupe ici, on l'a représentée comme touchée de la beauté de Zéphyre (268).

Encore avons-nous remarqué que nous n'ávons pu trouver aucune trace d'honneurs rendus à l'arc-en-ciel. Dans le siècle dont nous parlons ici, les Déliens au moins offroient à Iris une certaine espèce de gateaux, composés de farine, de miel et de raisins secs (269). Observons toutefois que l'arc-en-Ciel, comme tant d'autres phénomènes physiques, appartient presque exclusivement au domaine des poëtes, et qu'il est même incertain si jamais la personnification en ait été réalisée par les artistes (270).

Nuit prendre un caractère différent d'après le point de vue sous lequel la considéroient les poëtes. Nous voyons la même variation se réproduire dans la période dont nous nous occupons ici. Tandis que l'un des poëtes considère la Nuit comme une divinité infernale (271),

Il compare ici la joie des Troyens à cause de l'arrivée de Penthésilée à celle que ressentent les agriculteurs en apercevant l'arc-en-ciel.

(268) Voyez les passages cités plus haut, T. II. p. 99. not. 186. (269) Semus ap. Athen.XIV. 53.

(270) Tischbein est d'avis que la femme ailée, couverte d'un manteau étoilé, qui verse une liqueur dans une patère, représentée sur l'un des Vases d'Hamilton (T. IV. tab. 16), est l'image d'Iris: mais cette opinion est tout-au-plus une conjecture assez hardie.

(271) Léonidas de Tarente la range, avec Pluton et Mercure, parmi les ἐγγαίοι. Epigr. LXVIII fin. (Anth. T. I. p. 172). Il paroît qu'Euripide fait allusion à son origine de l'Erébus. Or. 177. Bacchylidès (ap. Schol. Apoll. Rhod. III. 467) appelle Hécaté sa fille.

un autre la représente comme la nourrice des astres (272). Arate la considère comme la déesse qui assigne aux constellations le poste qu'elles doivent occuper au firmament. Chez lui la Nuit est une divinité bienfaisante, qui, par commisération pour les infortunés mortels, les éclaire et les guide dans leurs voyages au moyen des étoiles (273). L'oracle qu'elle avoit à Mégare atteste la haute opinion qu'on avoit de sa sagesse (274). Mais d'ailleurs le culte de la Nuit ne paroît pas avoir été très étendu. Seulement les poëtes se chargèrent de lui donner, ainsi qu'au Soleil, un char, attelé de chevaux noirs (275).

L'Éther. Dans Hésiode, l'Éther étoit le fils de la Nuit. Nous avons fait observer qu'on l'invoquoit fréquemment dans les tragédies. Ajoutons qu'il est probable qu'il ait été confondu de bonne heure avec d'autres divinités. Souvent, il est vrai, le mot éther ne paroît signifier autre chose que l'air atmosphérique. Dans Callimaque c'est l'éther qui répercute les

(272) Χρυσέων ἄστρων τροφός. Eur. El. 54.

(274) Paus. I. 40. 5. Le pseudo-Orphée fait aussi mention

de ses χρησμοί. Argon. 28.

⁽²⁷⁸⁾ Arat. Phaenom. 408 sq. La description de la manière dont elle fait disparoître les astres est d'un goût un peu moins épuré, 694 sq.

⁽²⁷⁵⁾ Aristoph. Thesm. 1074 sq. cf. fr. Eurip. p. 422. T. II. no. XXVIII. Æschyl. Choëph. 655. μελάνιππος. Æschyl. fr. T. V. p. 54. Eurip. Ion, 1150 sq. Apoll. Rhod. 1193. Le scholiaste (ad h. l. p. 565. T. II. ed. Brunck.) fait observer que cette fiction est postérieure à Homère. Sophocle (Aj. 663) a encore νυκτὸς κῦκλος. Euripide, dans son Oreste (178), la représente ailée (κατάπτερος). La leçon δαδοφόρος dans le scholiaste d'Apollonius (III. 467) est confirmée par une image, décrite par Philostrate, où elle tient un flambeau. Icon. I. 5 fin. Enfin Apollonius (IV. 627 sq.) fait mention de sa demeure (πύλαι καὶ ἐδέθλια Νυκτὸς), qu'il place auprès des sources du Rhôue.

sons (276). Une autre fois les poëtes semblent le distinguer comme l'air des hautes régions (277). Mais dans l'une des épigrammes de Méléagre l'éther est personnifié avec la terre et la mer (278). Et, lorsque Éschyle représente Prométhée invoquant l'Éther comme le dieu qui répand la lumière commune à tous (279), lorsque Euripide dit en termes précis que l'Éther est Jupiter (280), on voit assez que ces poêtes se sont départis de l'ancienne simplicité d'Homère. Au moins est-il certain que chez les poëtes plus récents l'éther joue un rôle bien plus remarquable que chez Homère. Tant la manière dont le Prométhée d'Eschyle l'invoque, que les expressions du personnage de Ménandre font soupçonner qu'on lui a attribué une omniprésence semblable à celle du Soleil (281), et ceci, joint à sa qualité de transmettre les rayons de ce corps céleste, pourra avoir contribué à le saire prendre

(276) Hymn. in Del. 257. - αὐτικα δ' αἰθἡρ
χάλκεος ἀντήχησε διαπρυσίην δλολυγήν.

Absolument comme dans Quinte de Smyrne (II. 555).

- ἀμφὶ δ' ἄρ' αἰθὴρ
"Εστενε.

(277) Dans l'Ion d'Euripide (1078) l'éther est appelé àgreρωπὸς, dans les hymnes orphiques (V), ἀστεροφεγγής, πυρίπνες et ὑψιφανής.

(278) Le poëte, assurant qu'il ne sauroit indiquer les parents

de l'amour, dit: --- έτε γας Δίθης,

Οὐ Χθῶν φησί τεκεῖν τὸν Θρασύν, ἐ Πέλαγος. (epigr. XCI. Anthol. T. I. p. 27).

(280) Eurip. fragm. T. II. p. 480.

'Οράς τον ύψε τόνο' ἄπειρον αλθέρα, Και γην πέριξ έχονθ' ύγμαζς εν άγκάλαις, Τέτον νόμιζε Ζηνα, τόνο' ήγε θεόν.

L'an des personnages de Ménandre prend le mot diq dans le même sens: 'Aiq, su àu vis dromases nai sia. Menandr. et Philem. fr. ed. Grot. et Cler. p. 338.

(281) Eurip. Iph. A. 365. Ménélas, en faisant des reproches à son frère sur son inconstance, dit entre autres que l'Éther lui-

même a été témoin des paroles qu'il avoit proférées:

Ο τος αντός ἐστιν αιθής, ὅς τάδ' ἤκεσεν σέθεν.

pour le Soleil lui-même, ainsi que l'ont fait les auteurs d'un âge plus récent encore. Lucien, parlant de la sagesse de la nature, évidente dans la génération des animaux, ajoute qu'elle est secourue dans ce travail par l'adresse sacrée du grand Éther, expression qui a tout l'air d'un proverbe (282).

Remarquons enfin qu'Aristophane n'est pas le seul qui représente les Nuages comme des divinités. Dans un âge plus rapproché de nous, Artémidore les range parmi les divinités avec le feu éthérien, les éclairs, la lumière et plusieurs météores (283), et l'Orphique, auteur des hymnes qui portent le nom du poëte thrace, leur consacre même une prière séparée (284).

Les Grecs représentaient comme divinités les affections physiques du corps humain ainsi que les phénomènes de la nature. Élien, en racontant la manière dont le dauphin prend son somme, qualifie son sommeil même de divinité (285). La Sommeil, comme chez les anciens poëtes, frère de

- (282) Lucian. Halc. 7. (T. I. p. 183.) ως λογὸς, τέχναις τινῶν δεραῖς αλθέρος μεγάλε προσχρωμένη. Dans Nonnus (Dion. XL. 407. cf. 366 sq.), Astrochiton Hercule est le Soleil, et ce Soleil est en même temps Jupiter, Saturne, Apollon etc., et entre autres aussi l'Éther. Dans un autre endroit l'Éther est exclusivement Uranus, le Ciel, le père de Saturne (XXI. 254), tandis que, dans les Argunautiques orphiques (14), l'Éther est le fils de Saturne.
- (283) Artemid. Oneir. II. 34. p. 200 fin. 201 in. Πῦρ αἰθέριον, Νέφη, Παρήλια, Δοκίδες, Σέλας. Appien (de reb. Syr.
 58) rapporte qu'à Séleucie Séleucus fit adorer la Foudre. Dans
 la prière d'Orphée on trouve les ἐράνιαι φλόγες ἁγναί. vs. 3.
 (Orphica, p. 251). Pindare avoit déjà chapté les eaux du ciel,
 filles de Néphélé (ἐράνια ὑδάτα ὀμβρία, παῖδες Νεφέλας. Ol.
 ΧΙ in). (284) Hymn. Orph. XXI.
- (285) Le dauphin a aussi sa part de ce dieu, dit-il: ἄυπνος δὲ καὶ ἄμοιρος τέδε τε θεε ἐδὲ ἑτος ἐστιν. Lorsqu'il s'endort, il est vaincu par le dieu (νικώμενος τε θεε) Η. Α. ΧΙ. 22. Ceci explique facilement la fiction de Licymnius de Chios (ap. Athen. XIII. 17) qui représente le Sommeil aimant Endymion.

la Mort et fils de la Nuit (286), est rangé parmi les divinités les plus puissantes (287), et la Grèce vit en plusieurs endroits ériger en son honneur des statues et des autels (288).

Mort à côté de celle de son frère, le Sommeil (289). Plutarque parle d'un temple de la Mort dans cette ville (290). La Mort et le Sommeil étoient représentés avec la Nuit sur le coffre de Cypsélus (291). Ces passages prouvent assez que les témoignages de Philostrate (292) et d'Arrien (293), qui assurent que les habitants de Gadès en Espagne étoient les seuls qui chantassent des hymnes en l'honneur de la Mort, ne signifient pas qu'en Grèce on ne lui vouât aucun culte (294); ce qui cependant n'empêchoit pas que souvent la Mort ne fût dépeinte par les poëtes de ce pays

(286) Eur. Cycl. 597. cf. Coluth. Rapt. Hel. 356, avec la

correction élégante et probable de d'Orville.

(287) *Aναξ. Soph. Phil. 820. Θεῶν ὑπατος. Apoll. Rhod. IV. 146. Les Orphiques (Argon. 1007 sq.) en font une personnification de la tranquillité et du repos en général. Ici, comme dans les hymnes (LXXXV), il est le roi des dieux et des hommes. On ne croira certainement pas que ceci soit contraire à la fiction d'Alexis qui l'appelle & θνητὸς ἐδ' ἀθανάτος. Eustath. ad Il. p. 1463. l. 20.

(288) Pausanias (II. 10. 2) fait mention de deux statues du Sommeil dans le voisinage du temple d'Esculape à Sicyon. L'une de ces statues représentoit le Sommeil faisant endormir un lion. Il en vit une autre à Sparte (III. 18.1). A Troezène on offroit sur le même autel des sacrifices au Sommeil et aux Muses, parceque, ajoute l'auteur, on croyoit le Sommeil ami des Muses (II. 31. 8).

(289) Paus. III. 18. 1. (290) Plut. Cleom. 9 in.

(292) Paus. V. 18. 1. (292) Philostr. Vit. Apoll. V. 4 in.

(10 %) Arrian. ap. Eustath. ad Dion. Per. 453. Καλ Θανάτε άλλο (sc. εερόν), ελς γέρας τη κοινή αναπαύλη, ηγέν τῷ τε- λευταίω δρμφ.

(294) Dans le fragment d'Éschyle (fr. 147. T. V. p. 102) ce poëte ne dit pas qu'on ne vouoit aucnn culte à la Mort, mais seulement qu'il est inutile de le faire.

avec les couleurs les plus hideuses. Dans Euripide, Thanatos (la Mort) vient armé d'une épée, pour immoler ses victimes (296), il se désaltère en buvant le sang répandu sur la tombe des défunts (296). Dans un autre endroit il est rangé, avec l'Envie et le Meurtre, parmi les mauvais génies (297). Dans la suite on l'a confondu avec Pluton. Mais Euripide au moins l'en distingue encore avec soin (298).

La Jeunesse. Il est inutile de nous arrêter aux fictions des poëtes relatives à la plus aimable de toutes les déesses. Hébé, bien que quelquesois remplacée par une autre divinité dans sa fonction de verser le nectar aux dieux immortels (299), est toujours la source intarissable de jeunesse et de forces pour les bienheureux habitants de l'Olympe (300). Mais ce qui mérite surtout notre attention, c'est qu'au moins dans les temps dont nous parlons ici nous trouvons

(295) Eurip. Alc. 75 sq.

(296) Ib. 846 sq. Hercule s'empare de lui, et, en le pressant fortement entre ses bras, il le force de lui rendre Alceste. ib. cf. 1142 sq.

(297) Eurip. Troad. 764. Cependant il est connu que les artistes se gardoient bien d'imiter en ceci les poëtes. Les images de la Mort n'avoient rien de terrible ni d'effrayant. Voyez l'écrit

connu de Lessing sur ce sujet.

(298) Eurip. Alc. 24 sq. cf. 874. Voyez aussi la fable connue d'Ésope, Æsop. fab. ed. Schneid. p. 24. Dans Sophocle, Ajax, il est vrai, dit qu'il verra la Mort, lorsqu'il sera descendu dans le royaume des ténèbres (vs. 845, 846), mais je ne crois pas que nous ayons le droit d'en conclure qu'il la prend pour Pluton. Veut-on des exemples de l'identification dont je viens de parler, on les trouvera entre autres chez Tzetzès ad Lycophr. 50 et Chil. XIII. 35 sq. Schol. Hom. Il. I. 158.

(299) Alcée et Sappho lui substituent Mercure, un poëte alex-

andrin (ap. Athen. X. 25) Harmonie.

L<u>-</u>

(300) Voyez p. e. Pind. Nem. VIII in. Chez Euripide elle rend au vieux Iolaus la force et l'agilité du jeune âge. Heracl. 851 sq. Chez Philostrate (lcon. II. 20 fin.) elle est la νεωτάτη καὶ πρεσβυτάτη τῶν θεῶν, et il ajoute: δι' αὐτὴν γὰρ κῷκεῖνον νέον.

des traces certaines d'honneurs rendus à cette dées-Au milieu d'un bois de cyprès à Phius s'élevoit un temple consacré à Hébé, qu'on appeloit autrefois Ganymède, et qui paroît aussi avoir été distinguée par le titre de Dia (la divine). Les Phliasiens non seulement célébroient des fêtes en son honneur, et l'adoroient avec ferveur, mais ils avoient aussi attaché à son culte une institution qui fait autant d'honneur à la déesse qu'à ses adorateurs. L'enceinte sacrée étoit un asyle pour les suppliants. Délivrés de toute orainte par la protection de la déesse, ils avoient la coutume de lui consacrer leurs chaines, en les suspendant aux arbres qui entouroient le temple (sor). Suivant Mnaséas, Hébé avoit un temple en commun avec Hercule. Dans l'enceinte sacrée on nourrissoit un grand nombre de coqs et de poules, consacrés, les uns au dieu, les autres à la déesse (302).

Ce n'est que pour marquer les progrès que fit, dans la période qui nous occupe, le désir de personnifier des objets ou des phénomènes physiques, que nous forons mention de quelques personnifications dont il ne fut pas encore question dans les poëtes plus anciens (308).

(soi) Paus. II. 13. 3. cf. Strab. p. 587. A. Pausanias ajoute que le temple étoit aucien, et qu'il n'y avoit aucune statue, ce dont on donnoit une raison; l'auteur cependant n'a pas jugé à propos de nous la faire connoître.

(\$02) Ap. Ælian. H. A. XVII. 48. Il n'indique pas l'endroit où ce temple se trouvoit. J'invite mes lecteurs à lire la description de la manière rangée et décente dont ces coqs se conduissoient envers leurs belles.

(303) Il est inutile de les citer toutes. Cependant il y en a qui peuvent servir à nous donner une idée de l'origine de celles qui ont obtenu assez de crédit pour leur mériter les honneurs de la divinité. Il suffit de citer cette épigramme de Hédyle (Anthol. T. I. p. 285 fin.)

Αυσιμελές Βάπχε καὶ λυσιμελές 'Αφροδίτης
Γεννάται θυγάτης λυσιμελής Ποδάγρα'
Comparez la Tragopodagre de Lucien, surtout vs. 99 sq., οù la

Les personnifications dont je veux parler sont celles de la Santé, du Temps et de l'Écho.

La Santé (Hygiée).

Quoique nous ne trouvions dans les poëtes
plus anciens aucune mention faite de la Santé, considérée comme déesse, cependant
je crois que cette personnification a été déifiée de bonne
heure. Suivant quelques savants, le charmant petit poë-

heure. Suivant quelques savants, le charmant petit poëme sur la Santé, conservé par Athénée, est d'une date assez ancienne (***). Dans une élégie de Critias, elle est appelée la déesse la plus agréable au genre humain (****). Dans les banquets on l'honoroit par des libations (****). Hippocrate l'invoque dans son serment, avec Apollon et la déesse Panacée (****). Le poëte Licymnius l'appel-

Podagre est appelée fille d'Ophion, née en même temps que le

Soleil et l'Aurore (T. III. p. 650).

(804) Ap. Athen. XV. 63. cf. Ilgen. Scol. XXVII. Athénée attribue ce poëme à Ariphron de Sicyon. Sextus Empiricus (c. Mathem. XI. 49) cite un poëme de Licymnius, dont trois vers sont les mêmes que ceux qu'on lit dans l'hymne conservé par Athénée. Ce passage a échappé à l'attention du savant éditeur des Scolia. Cf. J. G. Grim, de Scoliis Graecorum, p. 74.

(305) Ap. Athen. X. 41. τερπνοτάτη. vs. 21. cf. Hymn.

Orph. LXVIII.

(306) Antiph. ap. Athen. XI. 73.

(307) Hippocr. Jusjur. Opp. ed. Foës. p. 1. Cette Panacée étoit l'une des divinités mágedon de Hygiée et d'Escalape. Je crois, avec Gessner, que, dans le LXVIIº hymne orphique, oullexτρος ne signifie autre chose que πάρεδρος. Suivant quelques-uns, elle étoit fille d'Esculape (Paus. V. 20. 1). Elle est mentionnée avec Apollon (Thean. Epist. in J. C. Wolff Mul. graec. fr. pros.) et avec Mercure (Corn. N. D. Opusc. Myth. p. 165). Il est inutile de rappeler à mes lecteurs combien de fois Hygiée se trouve sur les médailles dans la compagnie d'Esculape et de Télesphore. Quelquefois Hygiée, hormis ses attributs ordinaires, le serpent et la patère, est couronnée de laurier, ou on la trouve assise sous un laurier (p. e. Montfaucon, l'Antiq. expl. par figures, T. I. pl. 190. fig. 6). On a cru y voir la déesse triomphant de la maladie: mais le laurier n'indiqueroit-il pas plutôt ses rapports avec Apollon, de même qu'on la voit quelquefois accompagnée d'un lonp (ib. fig. 4).

le la mère d'Apollon (308). Hygiée, Panacée et la nymphe Iasus avoient avec plusieurs autres divinités un autel en commun auprès du temple d'Amphiaraus à Oropus (309).

Les Grecs adoroient encore une déesse appelée Sotérie. Elle avoit une statue à Patres, et un temple à Ægium en Achaïe (310). Comme cette statue lui fut consacrée par Eurypyle après son retour à la raison, le savant interprète de Pausanias, M. Siebelis, en conclut que Sotérie avoit rapport à la santé de l'âme, comme Hygiée indiquoit la santé du corps (311).

Le Temps. La Santé a eu part aux honneurs du culte publie, le Temps ne dépasse guère les bornes de la fiction poétique, mais cette fiction l'a égalé en pouvoir aux dieux les plus puissants (3 1 2). Eu égard aux différents points de vue sous lesquels on peut considérer le temps, il n'est pas plus étonnant d'entendre Euripide appeler le Temps celui qui n'a point eu de parents (3 1 3), celui qui se réproduit lui-même (8 1 4), que d'entendre Cratinus (3 1 5) faire mention de sa famille et de ses amants. Il n'est pas plus difficile de s'imaginer qu'on ait pu attribuer au Temps, comme à une divinité, ce qui se fait dans le temps. C'est sous ce rapport que le Temps a

(308) Ap. Sext. Emp. c. Math. XI. 49.

(309) Paus. I. 34. 2 fin.

(310) Paus. VII. 21. 2 fin. et 24. 2. (311) Siebelis ad Pausan. I.l.

(314) Pind. Ol. II. 32. Χρόνος, δ πάντων πατής. fr. T. III. p. 107. L. ἄνακτα τῶν πάντων ὑπερβάλλσντα Χρόνον μακάρων. cf. Soph. Oed. Col. 605. δ παγκρατής Χρόνος.

(313) Eurip. fr. VI. T. II. p. 432. & &derde expus.

(314) Ib. fr. III. T. II. p. 468.

'Ακάμας τε χρόνος περί γ' ἀενάφ 'Ρευμάτι πλήρη φοιτά, τίκτων Αὐτὸς ξαυτόν.

(315) Crat. fr. ed. Runkel. p. 64. n°. VIII.
Στάσις δε και πρεσβυγενής Χρόνος αλλήλοισι μιγέντε
Μέγιστον τίκτετον τύραννον
"Ον δή κεφαληγερέτην θεοί καλέσι.

été considéré comme le créateur du ciel et des météoves (\$16), comme l'arbitre souverain des choses humaires et comme le juge des actions tant bonnes que mauvaises, dont aucune n'échappe à sa perspicacité (\$17). Encore, le Temps, destiné par Jupiter à diminuer le chagrin (\$15), est-il naturellement le dieu des pauvres (\$19).

Il paroît qu'Euripide emploie le mot Æon comme synonyme de Chronos (320). Dans Sophocle Æon est la vie, mais encore personnifiée (821). Chez les poëtes plus récents il joue un grand rôle, et semble pouvoir être considéré comme le génie du temps; mais, pour se convaincre que l'Æon de cette époque n'est plus le dieu des Grecs dont nous parlons ici, on n'a qu'à contempler la

(3 * 6) Eurip. fr. T. II. p. 472. Χρόνε καλὸν ποίκιλμα, τέκτυνος σοφέ. Dans Lycophron (305) il dirige la Lune dans sa course (Μήνης έλίσσων κύκλον).

(317) Eur. fr. XXV (T. II. p. 455).

Οὐκ ἔστι πράττοντάς τι μοχθηρον λαθείνο 'Οξύ βλέπει γὰρ ὁ Χρόνιος, ός τὰ πάνθ' ὁρῷ.

Soph. fr. ed. Brunck. T. III. p. 417.

Πρός ταύτα κρύπτε μηθέν, ώς ὁ πάνθ'όρων Και πάνθ' ἀκέων, πάντ' ἀνάπτυσσει Χρόνος. cf. Oed.

Tyr. 1209. Oed. Col. 1522.

Pind. fr. T. III. p. 85. IX.
Ανδρών δικαίων χρόνος σωτήρ ἄριστος.

Pind. Ol. X. 65. Ο τ' ἐξελέγχων μόνος

Aλάθειαν — Χρόνος. Il assiste ici avec les Moires à l'institution des jeux olympiques par Hercule.

(\$18) Phil. fr. ed. C. P. Kayser. p. 35.

Tobros — bs en Abs alyea neover "Ellage.

cf. Soph. El. 175. Xoárac xão educenç deás. (\$19) Philod. fr. XIX Autth. T. IL 78.

Toτς πτωχοτς ὁ χρόνος ἐστι Θεός,
(320) Eur. Heracl, 900. Διών, Κρόνο πατς. M. Böttiger (Kunstmyth. p. 226) croit que ceci appartient à la doctrine des Orphiques. Voyez Orph. Prec. ad Mus. 28, 29, où Æon est distingué de χρόνος.

(**1) Soph. Phil. 1324.

΄ Ω στυγνός αίων, τι μ'έτι δητ' έχεις άνω. Βλέποντα, κόκ άφηκας είς Αιδε μολείν. forme hétéroclite que lui ont donnée les artistes (3 9 9).

Pour ne rien omettre, nous ajoutons que chez les Orphiques l'on trouve encore des personnifications de l'Année et du Mois (3,2,3), et que Lydus prétend que les Lydiens ont adoré l'Année (3,2,4). Élien assure la mêmo chose des Espagnols de Gadès (3,2,5).

Dans Sophoole, l'Écho est encore un phénomène physique (3 2 6). Pindare donne le nom d'Écho à la décese qu'il appelle dans un autre endroit Angélia, fille de Meroure (8 2 7). Dans la suite non seulement l'Écho fut personnifiée, mais on la représenta comme aimée de Pan, et par lui mère de cette lambe qui s'efforça de dissiper la tristesse de Cérres (8 2 8); on lui érigea des statues (8 2 9), et on lui

(*2°) Voyez la description de l'Æon chez Nonnus, Dion. VII.
22 sq. Διων ποικιλόμορφας, έχων κληϊδα, γενέθλης,

Αξνάου βιότοιο — ποιμήν. et χρόνε στροφάλιγγα κυλίνδων. XXXVI. 422.

Pour les représentations sur les monuments, voyezentre autres Millin, Galer, myth. T. I. pl. XVIII, fig. 4*. Cependant, suivant Tzetzès (Chil. X. 268 sq.), Lysippe avoit déjà fait une image du Temps. (323) Prec. ad Mus. 18, 40. Enautès et Mûr.

(*24) Lyd. de mens. III. 14. Il ajoute que le nom de la enpitale de la Lydie (Eágdes), par la valeur des lettres qui le com-

posent, donne le nombre de 360.

(325) Ælian. ap. Eustath. ad Dion. Per. 453.

(326) Soph. Phil. 187. — βαρεί-

άς δ' άθυρόγλωσσος 'Αχώ τηλεφανής πικράς Ολμωγάς ύπα χεϊτοκ...

cf. Eurip. Hec. 110, qui l'appelle la fille du rocher. (\$27) Pind. Ol. XIV. 29 cf. VIII. 106.

(22) Voyez la jolie idylle de Moschus (VI). Schol. Eurip-Or. 962. Schol. Nicand Alexiph. 130. L'histoire tragique d'Écho. déchirée par les pâtres à l'instigation de Pan, qui par eux voulut se venger du refus que la belle lui avoit fait essuyer (Long. Pastor. III. p. 85, 86), n'est évidemment autre chose qu'une fiction allégorique. Suivant Tzetzès (ad Lycophr. 309), Iynx fut la fille d'Echo et de Pan.

(322) Arch. epigr. XIV. Anthol. T. II. p. 83. Callistr. Stat. I. (ad calc. Philostr. ed. Olear. p. 891 in.)

voua un certain culte, au moins si nous pouvons nous en rapporter au témoignage de Philostrate à ce sujet (\$30).

Nous terminons ces réflexions sur la mythologie physique des Grecs par les observations suivantes.

- 1º. Quelques-uns des objets physiques ont acquis, sous la main des poëtes, une personnification plus distincte et plus évidente: tels sont le Soleil et la Nuit.
- 2º. La manière de représenter quelques autres a subi un changement assez remarquable; ce sont surtout l'Arc-en-ciel et l'Éther.
- 3º. Plusieurs autres qui ne paroissent pas avoir été adorés dans les siècles héroïques se trouvent mentionnés, dans les temps dont nous parlons ici, comme des objets du culte publie; ce sont la Mer, l'Océan, la Lune, Typhon, le Sommeil, la Nuit, la Jeunesse, l'Arc-en-ciel et les Étoiles; cependant nous avons vu que les indicacations qui en sont parvenues jusqu'à nous ne sont pas également évidentes. Le culte de quelques autres objets a reçu des développements assez considérables. Tels sont la Terre, le Soleil, les Rivières et les Nymphes. Il n'y a que le Ciel, les Montagnes, l'Aurore, l'Éther et la Mort qui, même dans la période dont il s'agit ici, ne soient pas rangés parmi les objets du culte.
- 4º. Nous avons pu observer que, des le commencement de la période qui nous occupe dans ce moment, on s'avisa de confondre les divinités physiques avec d'autres qui jusqu'alors en avoient toujours été soigneusement distinguées, la Terre avec Rhéa, le Soleil avec
- (356) Philosta. Imag. II. 34 (p. 859). Il dit qu'à Dodone on adoroit (τετίμηται) l'image d'Écho, représentée comme une femme qui tenoit la main devant la bouche, comme pour indiquer qu'elle se croyoit vaincue par les sons perpétuels des vases de cuivre.

Apollon, la Lune avec Diane et Hécaté, l'Éther avec le Soleil, avec le Ciel et même avec Jupiter.

50. Nous avons tâché, dans l'exposition des idées relatives au culte des objets physiques, de distinguer les opinions consignées dans les ouvrages des poëtes et celles qui résultent des témoignages des historiens. Suivant les premiers, la part qu'avoient les objets physiques à la justice divine étoit bien plus considérable dans cette période que dans celle qui la précède. Ce n'est plus au Soleil seul, mais c'est encore à la Terre et à l'Éther, auxquels est attribuée une omniprésence corporelle qui les met en état de prendre connoissance des actions tant bonnes que mauvaises des mortels. Combien de fois n'en appelle-t-on pas à la justice de ces objets dans les tragédies, combien de fois ne sont-ils pas invoqués dans les serments et dans d'autres occasions solennelles.

Les exemples que nous offrent les témoignages des historiens sont loin d'être aussi nombreux: cependant ils suffisent pour prouver que les poëtes, quoiqu'ils puissent avoir un peu exagéré, n'ont cependant pas manqué de consulter l'esprit public, et que leurs ouvrages expriment ordinairement assez bien les opinions du peuple. Ce sont surtout les corps célestes, et spécialement le Soleil et la Lune, pour lesquels le respect' s'est augmenté considérablement dans cette période, surtout dans le siècle qui suivit celui d'Alexandre le Grand. Les troupeaux du Soleil, qui, dans les siècles héroïques, ne sembloient exister que dans l'imagination d'Homère, prennent une existence réelle dans l'histoire d'Hérodote. Jusque dans le siècle d'Annibal, et bien plus tard encore, le Soleil, avec plusieurs autres dieux, est pris à témoin des traités solennels entre les nations; les rhéteurs qui vécurent sous les empereurs romains menaçoient leurs auditeurs de la colère du Soleil, absolument comme l'avoient fait, dans les siècles héroïques, les personnages introduits par le poëte; et la Lune qui, dans ces temps reculés, n'étoit presque connue que comme l'amante d'Endymion, devient après Alexandre l'une des plus puissantes déesses, la reine des cieux, la protectrice des amants, l'opératrice des sertilèges et des miracles les plus étonnants: preuve convaincante de l'influence des idées religieuses de l'Asie, et du changement qu'a subi la mythologie grecque par la communication réciproque d'opinions entre les deux parties du monde, entre l'Occident, attaché à l'anthropomorphisme et à l'apothéose, et l'Orient, la mère du sabéisme et des superstitions qui en dérivent.

CHAPITRE XXVIII.

Mythologie morale. — La Fortune (Tyché). — La Richesse (Plutus). — La Loi (Thémis). — Les Heures. L'Ordre (Eunomia), le Droit (Dicé), la Paix (Iréné). — La Discorde et sa progéniture. Le Serment. L'Oubli. La Famine. - La Victoire, la Violence. — La Renommée. — Personnifications de sensations et de facultés de l'esprit. L'Amour (Eros), le Désir (Himéros, Pothos), Antéros. — Les Grâces. — L'Indignation (Némésis). — La Pudeur (Aedos). — La Terreur et la Crainte (Phobos, Deimos). — La Rage (Lyssa). — La Mémoire (Mnémosyné). — Les Songes. — L'Avenglement (Até). — Les Prières. — La Raillerie ou la Censure (Momus). — La Persuasion (Pitho). — Réslexions générales sur les personnisications morales dont il n'a pas été question chez les auteurs de la période précédente. — Celles qui ont reçu les honneurs du culte public. — La Concorde. — La Valeur. — L'Occasion (Kairos). — La Nécessité (Ananké). — L'impudence (Anaideia). — La Voracité (Addéphagia). — Le Rire (Gélos). — Réflexions générales sur les développements que réçut la mythologie morale dans cette période.

Mythologie mo D'après l'ordre que nous avons suivi dans la première partie de cet ouvrage, nous passons aux personnifications que nous avons désignées par le titre général de personnifications morales, celles qui se rapportent aux différentes situations dans lesquelles l'homme peut se trouver, aux circonstances ou aux propriétés des choses qui l'environnent, aux émotions qu'il éprouve, aux vertus qu'il exerce ou aux crimes dont il se rend coupable. Nous avons fait observer alors que quelques-unes de ces personnifications remontent à la plus haute antiquité, mais que la plupart sont d'une origine plus récente. Ajoutons que celles même qui sont d'une date plus ancienne ont pris sous les mains des poètes un aspect entièrement nouveau, modification qui rend notre tâ-

che bien plus difficile dans ce chapitre que dans celui qui précède.

la Fortune (Ty- Nous avons traité d'abord des personnisiché).

cations de situations, et de celles de leurs
causes et de leurs effets.

Quant à la première personnification dont il fut question alors, nous n'en avons, pour ainsi dire, trouvé que le nom dans Hésiode. Et encore n'avons nous pas osé décider si la Tyché d'Hésiode est la personnification du Sort, telle que nous la trouvons chez les poëtes plus modernes. Ce qui est certain c'est que le mot relyn (sort) est employé mille fois par les poëtes, ainsi que par les prosateurs, sans qu'il y soit question d'une divinité ou même d'une personnification. C'est le mot que les Grecs avoient constamment à la bouche, et que nous employous souvent nous-mêmes, lorsque nous n'avons pas l'intention de nous expliquer sur les causes de quelque événement, ni de faire observer la direction que lui imprime la Providence. D'après ces notions, $\tau v \chi \eta$ est tantôt le bonheur (*), une autre fois le malheur (2), souvent un accident quelconque (3). Quelquesois τυχη est opposée à un événement dont les causes sont connues. Iocaste, croyant que Polybe est le père d'Oedipe, dit: On voit que ce n'est pas Oedipe qui l'a

(1) Soph. OEd. T. 441. Aun ye mêrros o'h ruxy diùleser. C'est dans ce sens qu'elle est représentée prenant des villes dans un filet pour Timothée, Ælian. V. H. XIII. 43.

⁽²⁾ Soph. OEd. T. 262, 1027. Dans Ajax (480), ή ἀναγκαία τύχη est le malheur qu'on ne sauroit éviter. Hécube, dans Euripide (786), s'appelle elle-même la τέχη, le malheur. Voilà aussi pourquoi l'on donnoit au bonheur le nom de τύχη ἀγαθή. Elle avoit un autel à Olympie (Paus. V. 15. 4. cf. IX. 39. 4 in.) et une statue à Athènes (Ælian. V. H. IX. 39).

⁽³⁾ Soph. OEd. T. 767. Dans le Philoctète les τύχαι ἐκ Φεῶν δοθεῖσαι sont opposées aux ἐκεσίαι βλαβαί. Voyez la belle description de la Fortune chez Lucien (Necyom. 16. T. I. p. 477 fin. sq.).

tué, mais que c'est le sort $(\tau d\chi \eta)$ (*); et ainsi $\tau d\chi \eta$ signifie aussi le hasard, en opposition directe avec la prévoyance (5), et même avec la providence divine (6). Sous ce rapport Tyché étoit si loin d'être rangée parmi les divinités que l'opinion qui lui attribuoit la direction des affaires humaines étoit taxée d'impiété, et qu'on ne pouvoit reconnoître son existence, sans nier celle des dieux (7).

Au contraire, lorsqu'on considéroit Tyché comme la Fortune, son être coïncidoit, pour ainsi dire, avec la

(4) Soph. OEd. T. 940.

(5) Soph. OEd. T. 968.

Τι δ'αν φοβοττ' ανθρωπος, ή τα τής τύχης Κρατετ, πρόνοια δ' έστιν έδενος σαφής; Dans le même sens Oedipe lui-même s'appelle fils de la Tyché,

vs. 1071. Le messager dans l'Antigone (vs. 1142) en parle en ces termes:

Τύχη γάρ δρθοί και Τύχη καταβδέπει Τον εύτυχεντα τον τε δυστυχεντ άει.

Suivant le fragment d'Euripide (T. II. p. 488. n°. 139), elle dirige les affaires de peu d'importance, tandis que Jupiter administre les événements d'un intérêt plus élévé. C'est elle dont Nicostrate (ap. Athen. XV. 47) dit:

Τύχη, τὰ θνητῶν πράγματα. πρόνοια δὲ Τυφλόν τι, κὰσύντακτον ἐστίν, ὧ πάτερ.

cf. Menandr. fr. ed. Grot. p. 360. &c.

Ensin c'est cette déesse qui est qualifiée de mère du Klipoc (Euripape Plut. Symp II. 10. T. VIII. p. 552), passage qui s'accorde admirablement bien avec la tradition alléguée par Pausanias, qui dit que Palamède déposa dans le temple de Tyché à Argos les dés qu'il venoit d'inventer (II. 20 3).

(σ) Chez Euripide (Hec. 488 sq.), Talthybius doute s'il faut croire que Jupiter gouverne le monde, ou s'il faut nier l'existence des dieux et attribuer tout au hasard (τύχην δὲ πάντα τὰν βροτοτς ἐπισκοπεῖν). En ce sens τύχη est ἀπρονόητος κόσμε διοίκησις, φορὰ ἐξ ἀδήλων εἰς ἄδηλον καὶ αὐτόματον. Suid. in v.

(7) Dans Euripide (Cycl. 601), Ulysse dit que Polyphème ne se soucie ni des dieux ni des hommes, à moins, ajoute-t-il, qu'on

ne veuille ranger parmi les divinités le hasard:

"Η την τύχην μεν δαίμον' ήγεισθαι χρεών.

Dans l'Hélène du même poëte (1652), τύχη est opposée au Destin. Thoas dit que Tyché lui avoit donné Iphigénie, et le choeur lui répond que le Destin la lui rayit.

Ion, jeune homme honnête et pieux, Providence. adresse la parole à Tyché comme à celle qui change souvent le sort des hommes, et qui les rend tantôt heureux et tantôt malheureux (8). Archiloque place Tyché au même rang avec les Moires (9). Pindare, bien qu'il se plaigne de l'incertitude de la Fortune, ne manque pas de lui assigner une place parmi les déesses dont je viens de parler (10), et de la représenter comme identique avec la Providence (*1). Aleman appelle la Fortune la soeur de la Légitimité et de la Persuasion, et la fille de la Prévoyance (12). Éschyle dit qu'elle est le principe et la fin des choses humaines, la dispensatrice de la gloire et du bonheur, la déesse qui récompense l'industrie, qui console dans le malheur et qui fait naître le jour au milieu des ténèbres de l'infortune (13).

Il n'en est pas autrement chez les philosophes (*4) ni chez les rhéteurs (*5).

(8) Eur. Ion, 1512 sq.

(°) Πάντα Τύχη και Μοΐρα, Περίκλεες, ἀνδρί δίδωσι. (°) Αρ. Paus. VII. 26. 3. cf. fragm. T. III. p. 119 in.

(12) Olymp, XII in. Elle est ici la fille de Jupiter Eleuthérius.
(12) Εὐνομίας και Πειθές ἀδελφὴ και Προμηθείας θυγάτης.
Ap. Plut. de fort. Rom. T. VII. p. 261. cf. F. T. Welcker, Alcm. fr. p. 56. n°. XLV.

(13) Ce fragment mérite d'être lu, ainsi que la belle traduo-

tion qu'en a fait Grotius, fragm. Æsch. T. V. p. 192.

(14) Voyez le raisonnement remarquable de l'auteur des Magna moralia (II. 18. Aristot. Opp. T. II. p. 187). cf. Moral.

ad Eudem. VII. 14 (p. 215).

(15) Isocrate parle de Tyché comme l'on parleroit de la Providence (Phil. Oratt. Att. T. II. p. 126). Éschine (c. Ctesiph. Oratt. Att. T. III. p. 419. l. 115) fait mention de σείμων et de τύχη. Démosthène (pro coron. Oratt. Att. T. IV. p. 294 in.) s'exprime en ces termes: Δαίμωνος ἢ τύχης ἐσχύς, et, dans un autre endroit (c. Phil. I. ib. p. 50 in.), il dit: τὸ τῶν θεῶν εθμενὸς καὶ τὸ τῆς τύχης. Geci s'accorde avec l'expression de θεῦ τύχη (Pind. Nem. VI. 41), de δαίμονος τύχη (ib. Ol. VIII.

Aussi la Fortune ne manqua-t-elle mi de statues ni de temples. Eschyle l'avoit déjà représentée avec des ailes dorées et une balance à la main (16). Pindare lui donna deux gouvernails (17). des statues dans le temple de Junon à Olympie (18), à Thébes (19) à Thespies (20), à Sicyone (21), des temples à Mégare (22), à Corinthe (23), auprès de l'oracle de Trophonius (24), à Thèbes (25), et l'on finit par donner son nom à la constellation de la Vierge (26). Suivant Plutarque, Timoléon consacra même un temple à Tyché, considérée comme le hasard (27). La Richesse (Plu- La Richesse est invoquée par les Thestus). mophoriazuses d'Aristophane (28): d'ailleurs ce dieu est plutôt l'objet de l'attention des poëtes que de l'adoration du public (29). Le caractère de divi-

68), de τύχη ἐκ τῦ θείε (Thuc. V. 104). Souvent πότρος et τύχη sont synonymes. Pind. Ol. VIII. 19. Pyth. III. 152. Πότμε τύχη se trouxe ib. Pyth. II. 102.

(17) Voyez note 12. cf. Plut. T. VII. p. 281. Il est connu que dans la suite on a considérablement augmenté ses attributs : qu'on lui a donné la corne d'abondance; qu'on l'a placée sur un globe; qu'on lui a orné la tête d'un modius, d'un croissant ou d'un soleil. Voyez, p. e., Montfaucon, Antiquité etc. T. I. pl. 196. n°. 1, 5. pl. 197. n°. 3, 4. Quelquefois elle tient une roue, pl. 198. n°. 5, 6.

(28) Paus. V. 17. 1. Élien (H. A. XII. 39) parle d'un temple

en Élide. (19) Paus. IX. 16. 1.

(2°) Paus. IX. 26. 5. (21) Paus. II. 7. 5. (22) Paus. I. 43. 6. (23) Paus. II. 2. 7. (24) Paus. IX. 3. 4. (25) Paus. IX. 16. 1.

(26) Eratosth. Gatast. 9.

(27) Δὐτοματία. Plut. Timol. 36. cf. Menandr. fr. ed. Grot. p. 106. Ταυτόματον. Dans un autre endroit (de sui laud. T. VIII. p. 146) Plutarque ne parle que d'un autel. On consultera axec intérêt sur Tyché, G. Zoëgas Abhandl. herausgeg. von F. G. Welcker. p. 32 sq.

(28) Aristoph. Thesm. 306.

(29) On représentoit la Richesse sur des monuments publics, il est vrai, mais ces images sont plutôt considérées comme des

nité est à peine reconnoisable dans la comédie connue d'Aristophane qui porte le nom de Plutus. Il est inutile de dire pourquoi Jupiter l'avoit rendu aveugle (°). Théognis l'appelle le plus beau des dieux, mais il ne lui donne ce titre que par ironie, puisque par lui l'injuste paroît être un honnête homme (°). Au reste, Plutus est bien plus souvent méprisé que loué. Euripide l'appelle le père de la présomption (°), et, suivant Timocréon de Rhodes, il est la source de tous les malheurs (°). Les favoris de la fortune en parlent rarement; ceux qui s'en occupent sont les pauvres, et les pauvres doivent la décrier ou la mépriser.

La Loi (Thémis). Nous avons vu que les Grecs ne personnificient pas seulement le Sort ou la Fortune en général, et l'abondance qu'on est accoutumé à considérer comme l'un de ses dons les plus précieux, mais qu'ils personnificient aussi la distribution même de ses faveurs, et spécialement l'équité et la justice qui présidoient à cette opération. Dans les siècles héroïques, Thémis, déesse célèbre par sa justice et par

productions de l'imagination des artistes que comme objets du culte. Voyez p. e. la Richesse portée par la Paix à Athènes (Paus. I. 8. 3), et par la Fortune à Thèhes (Paus. IX. 16. I), ou placée à côté de Minerve Ergane à Thespies (Paus. IX. 26. 5).

(3°) Aristoph. Plut. 87 sq. Dans le tableau décrit par Philostrate (Icon. II. 27. p. 853), il a conservé l'usage de ses yeux, parcequ'il y représente la richesse que la Providence avoit accordée aux Rhodiens.

(31) Theogn. 525. ed. Welck.

Σύν σολ καλ κακὸς ὢν γίγνομαι ἐσθλὸς ἀνήρ. cf. 527 sq. C'est le Quiconque est riche est tout de Boileau. L'on trouve plusieurs sentences semblables dans Euripide. Voyez p. e. fragm. T. II. p. 416. XIV. p. 418 fin. p. 420 in. XIV. XV.

(3b) Eurip. fragm. T. 11. p. 448. X, XI.

(33) Ilgen. Scol. XLIV. Le char noir de la Richesse (ŏλβε κελαινὸν ἄρμα), dans Euripide (Herc. fur. 780), est une figure un peu hardie, expliquée d'une manière plus hardie encore par Josua Barnès. La manière dont Lucien représente Plutus (Timon, 29. T. I. p. 142) est tout-à-fait de sa façon.

sa sagesse, étoit censée veiller à l'ordre et à la tranquillité dans les banquets des dieux, en distribuant elle-même à chacun d'eux la portion qui lui étoit due; on la représentoit aussi comme présidant à l'oracle de Delphes (34). Les poëtes subséquents ont marché dans les traces de leurs prédécesseurs. Éschyle relève encore la dignité de Thémis en lui donnant pour fils Prométhée, l'un des dieux les plus sages et les plus prévoyants de l'ancienne dynastio (35). Pindare la représente siégeant, comme Dicé, à côté de Jupiter (36). Apollonius de Rhodes imite les anciennes traditions qui dissoient que Thémis surpasse en sagesse Jupiter luimême (37). Un rhéteur qui vivoit sous les empereurs romains parle encore de Thémis à peu-près dans les termes qu'avoit employés Homère (38).

Mais, si les auteurs plus récents n'ont dérogé en rien au respect que témoignoient à Thémis les poëtes anciens, ils l'ont encore représentée comme l'une des principales divinités chargées du soin de maintenir l'ordre dans la société et de punir ceux qui osèrent le troubler : preuve remarquable de l'influence des progrès de la civilisation politique sur les opinions religieuses. Dans Éschyle, les Danaïdes comptent sur la protection de Thémis (39); dans l'Électre de Sophocle, le choeur, indigné des crimes commis par Clytemnestre et par Égisthe, invoque la vengeance de Thémis ainsi que les foudres de

(34) Voyez T. II. p. 130, 131. Ajoutez y Æschyl. Eum. in. Eurip. Iph. T. 1250 sq.

⁽⁸⁵⁾ Æschyl. Prom. 18. Elle est ici ¿¿ Φοβέλος. Elle donne des conseils à son fils (vs. 209 sq.) et lui prédit l'avenir (vs. 878 sq.)

⁽³⁶⁾ Σώτειρα, Διὸς ξενίε πάρεδρος. Pind. Ol. VIII. 28.
(37) Apoll. Rhod. IV. 800 sq.

⁽³⁸⁾ Aristid. Or. XLIV (T. I. p. 837. l. 20). Έκκλησίαι και βελευτήρια, & Θεών ή πρεσβυτάτη συνάγει Θέμις. Cf. Hom. Od. B. 68. (39) Æschyl. Suppl. 362. Ίκεσία.

Jupiter (4°). Dans Euripide, Médée la prend à temain de l'injustice du parjure qui l'abandonne contre la foi des serinents (4°). S'en remettant à sa justice, Médée avoit quitté la maison paternelle pour suivre Iason dans des pays lointains et étrangers, Iason, qui par Thémis lui jura une fidélité éternelle. Voilà pourquoi Médée la rend responsable de son infortune (4°). En général, les idées qu'on se formoit de l'amour de la justice propre à cette déesse ont un caractère d'humanité qui la distingue favorablement des autres divinités chargées du maintien de l'ordre dans la société (4°).

Les temples, les autels et les statues qu'on consacra à Thémis prouvent que le développement des idées qui la concernent ne se borna pas aux productions des poëtes. Suivant Strabon, elle avoit un temple en Thessalie (+*). Elle en avoit un à Athènes (+5), à Épidau-

(40) Soph. El. 1059. 'Αλλ', & τὰν Διὸς ἀστραπάν,
Καὶ τὰν ἐρανίαν Θέμεν,
Δαρὸν ἐκ ἀπόνητοι.
(41) Eur. Med. 160.

(42) Ib. 208 sq. Elle dit que Thémis (qu'elle appelle ici 'Oρκία) l'a transportée en Grèce. Le scholiaste (ad 205) explique l'épithète δρκία par δρκων ἔφορος καὶ συνθηκῶν πρύτανις; mais il paroît qu'il la confond avec Dicé (τῆ παρέδρω τῷ Διτ Δικαιοσύνη). Il n'est pas certain si, dans les Bacchantes (370 sq.), il est aussi question de Thémis: le choeur invoque une déesse qu'il appelle δσία, et à laquelle il attribue des ailes dorées; il la

prend à témoin des paroles injurieuses de Penthée.

(43) Remarquons en passant que Thémis, ainsi que plusieurs autres divinités, perdit son ancienne dignité dans les fictions arbitraires des poëtes du bas âge. Dans Nonnus non seulement elle est réduite à suspendre les armes de Typhon aux portes de l'Olympe (Dion. II fin.), mais clle y remplit même les fonctions de sage-femme auprès de Vénus, accouchant de Béroë (Otpus Elletoura. XLI. 162). Au contraire, Quinte de Smyrne fait encore le plus brillant éloge de la sagesse et de l'équité de cette déesse vénérable, lorsqu'il la représente rétablissant, par ses remontrances, la paix entre les habitants de l'Olympe, XII. 202 sq. Dans les Argonautiques orphiques (vs. 551), Thémis est surtout considérée comme la déesse qui surveille l'accomplissement des devoirs de l'hospitalité. (44) Strab. p. 665. B. (45) Paus. I. 22. T.

re (**6) et à Thèbes, orné d'une statue de marbre blanc (**7). Dans l'Altis à Olympie, on voyoit une statue de Thémis dans le sanctuaire consacré à Junon (**8). L'autel des Thémides à Troezène avoit déjà été bâti, à ce qu'on disoit, par le sage Pitthée (**9).

Les Heures. L'Or-Pour se convaincre que la difficulté que dre (Eunomia). nous ont causée, dans les poëtes plus Le Droit (Dicé). La Paix (Iréné). anciens, les différentes acceptions des Heures, filles de Thémis, n'est pas moindre dans ceux qui les ont suivis, il ne faudroit que l'une des odes les plus célébres de Pindare. Dans cette ode, le poëte représente d'abord les trois soeurs comme les auteurs de l'ordre public et comme les dispensatrices de la richesse (50), et un moment après il les orne de fleurs et leur attribue des fonctions qui ne nous permettent pas de douter qu'il ne les ait considérées comme des personnifications physiques (51).

La dernière signification est la plus usitée. C'est en ce sens qu'elles sont les mourrices d'Aristée (52) et de Bacchus (53). Les Heures apportent des fleurs et surtout des

(46) Paus. II. 27. 6. (47) Paus. IX. 28. 4. (48) Paus. V. 17. 1.

(40) Paus. II. 31. 8. On n'attachera pas grande importance, sans donte, au rapport de Philochore (ap. Suid. in v. $\Theta \in \mu \in S$), qui fait voyager Thémis montée sur une vache: mais ce rapport prouve au moins que sa personnification avoit fait des progrès bien plus sensibles que celle de plusieurs autres divinités de ce genre.

(5D) Pind. Ol. XIII. 6. βάθρον πολίων ταμίαι πλότε. Absolument dans le même sens Dion Chrysostome, dans son tablean allégorique, représente les trois Heures, Euromia, Dicé et Iréné, comme les compagnes de Basileia (la Monarchie) Or. I (T. I. p. 67 fin. 68 in.)

(51) Pind. Ol. XIII. 23 sq. πολυάνθεμαν. (52) Pind. Pyth. IX. 104.

(53) Acorvoiddes. Callim. Epigr. L. Bacchus avoit une statue dans le temple des Heures. Philoch. ap. Athen. II. 7. cf. V. 27.

roses (54); elles en font des couronnes pour récompenser les poëtes qui ont remporté le prix dans les sêtes de Bacchus (55); elles arrangent la couche de Jupiter et d'Europe (56), et en général les poëtes représentent les Heures comme déesses du printemps (57).

Au contraire, l'attribution si commune dans Homère, suivant laquelle elles sont les déesses du temps, se trouve rarement mentionnée par les poëtes de la période qui nous occupe ici. Elle est rappelée plus fréquemment par les auteurs du bas âge (58). Chez eux les Heures deviennent les Saisons, caractère qu'elles avoient déjà dans la procession de Bacchus à Alexandrie, décrite par Athénée (59); et, poursuivant ainsi, on en a fait les Mois, ce qui fait qu'au lieu de trois Heures, on en obtient quatre et même douze. Aussi, bien loin de n'apporter que des roses et des fleurs, l'une d'elles est toute couverte de neige et de glace (60).

Cf. F. Wüllner de cycl. ep. poët. p. 77. et C. G. Müller de cycl. græc. ep. p. 94. n°. 15. — 'Ωρῶν σήματ' εὐανθή δόδα. Chærem. ap. Athen. XIII. 88. Cf. Aristæn. Ep. I. 3. fin. (55) Callim. Epigr. L. ed. Græv. p. 222.

(56) Mosch. Id. II. 160. Dans l'hymne orphique (XLIII), les trois Heures, déesses de la nature, sont même désignées par les noms spéciaux qui indiquent leur caractère moral, Eunomia, Dicé et Iréné; et Thémis elle-même y est appelée καρποδοτείρη (vs. 9).

(57) 'Elagira. Elles sont aussi représentées dans cette qualité sur les monuments. Voyer Müller, Monum. Livr. I. pl. XIII, fig. 45.

(58) Anthol. T. XIII. p. 790. Ματρός ἀπ' ἀδίνων ὡς εἰς φαός ἤγαγον Γραι. Nonnus les métamorphose elles-mêmes en sagefemmes (λεχωίδες. Dion. III. 382. IX. 12.). Anthol. ib. p. 825. fin. Γράων ἔσπερον μέτρον. Chez Nonnus, πυπλάδες ὡραι (II. 328). μεσημβρινόν Γχνιον Γρης (v. 602.).

(50) Athen. V. 27. (60) Voyez l'élégante description de Nonnus, Dion, XI. 484. Dans un passage de Porphyre, les déesses du temps (ici filles du Soleil) sont distinguées des déesses de la fertilité (filles de Cérès), munies de deux corbeilles, l'une remplie de fleurs, symboles du printemps, l'autre de fruits, productions de l'automne (61).

Que les poëtes, en représentant les Heures comme des personnifications physiques, ne faisoient qu'exprimer les opinions du vulgaire, ceci est prouvé par la prairie consacrée à ces déesses auprès de Sparte (62), par les sources des Heures dont parle Théocrite (62) et par la coutume des Athéniens de cuire la viande, dans les sacrifices offerts aux Heures, au lieu de la rôtir, indiquant par là, suivant Philochore, qu'ils attendoient de ces déesses des étés abondants en pluie (64). Aussi leur offroit-on, ainsi qu'à Cerés, des fruits et des légumes (65).

Cette acception générale des Heures n'empéchoit pourtant pas qu'on ne considérât chacune en particulier comme une personnification morale. Eunomia est une déesse qui maintient l'ordre et la tranquillité dans les états (66). Dans Euripide, Iréné est la plus belle des déesses (67), l'amie des Muses, la source de la richesse (68); elle se rapproche même plus ou moins de la qualité géné-

(62) Porphyr. ap. Euseb. Praep. Euang. III. 11 (p. 114 B). (62) Coluth. \$35, \$36. (63) Theorr. Id. 149. (64) Philoch. ap. Athen. XIV. 72.

cf. XII. 17 sq. Nonnus distingue même les douze Heures (θυγατέρες λυκάβαντος ib.) et les quatre (τετράζυγες Τραι. ΧΧV. 864.). Les quatre (filles du Temps) reçoivent les douze filles de l'Année (XII. 15 sq. cf. 90, 96).

⁽⁶⁵⁾ Diod. Zon. Epigr. II. (Anthol. T. II. p. 67). Elles sont appelées ici ἐνανλακοφοίτιδες et άλωρήται.

⁽⁶⁶⁾ Pind. Ol. IX. 24 sq. Σώτειρα et μεγαλόδοξος. De même chez Démosthène (c. Aristog. I. Oratt. Att. T. V. p. 69 fin.), η πάσας και πόλεις και χώρας σώζει.

⁽⁶⁷⁾ Eurip. Or. 1682 fr. IV. T. II. p. 436. (68) Eurip. Suppl. 488.

rique des filles de Thémis, puisqu'elle est décorée du titre qu'on donne à plusieurs divinités physiques, ochui de περοπρόφος (60).

A l'exemple de la fiction qu'on trouve déjà dans Hésiode, Dicé est représentée par Sophocle siégeant à côté du trône de Jupiter, son père (7°). Arate a développé l'idée d'Hésiode en représentant Dicé vivant dans l'âge d'or avec le genre humain, et lui apprenant à avoir du respect pour la justice, jusqu'à ce que, la violence des passions ayant étouffé l'amour de la justice dans le coeur des infortunés mortels, la déesse les abandonna à leur sort (7°). Dans sa signification primitive, comme dans ces endroits d'Hésiode et d'Arate, Dicé n'est autre chose que la justice (7°). Quelquefois elle est spécialement la justice exercée par Jupiter (7°). Dans les fictions des poëtes tragiques, elle n'est souvent autre chose que la personnification du châtiment même infligé par la justice divine (74). Suivant Éschy-

(69) Eur. Bacch. 420.

(75) Soph. OEd. Col. 1376. cf. Demosth. c. Aristog. I. (Oratt.

Att. T. V. p. 69 fin.) Eurip. fr. p. 458.

(71) Arat. Phaenom. 96 seq. cf. Oppian. Halieut. II. 664 sq. Ici Dicé, qui avoit quitté la terre sous Hésiode, revient NB. sous le règne de Sévère ou de Caracalla. On peut comparer avec cet endroit le beau passage d'Éschyle (Agam. 775) où Dicé est représentée séjournant dans l'humble demeure de l'homme de bien, et suyant les palais dorés des méchants.

(72) De même dans ces vers d'Eschyle:

"Οπου γάρ λοχύς συζυγούσι και δίκη, Ποίη ξυνωρίς τήσδε καρτεμώτερα; fr. T. V. p. 215 in.

Et surtout dans le passage d'Euripide (Hel. 1008) où Théonoë dit: Ενεστι δ'εξον της Δίκης εμολ μέγα

'En τη φύσει.'
C'est encore dans ce sens que, dans Platon, Mercure est représenté envoyé par Jupiter pour donner aux mortels la Justice et la Pudeur. Protag. p. 198. D.

(73) Eurip. Med. 764. Ainn Znuby.

(74) Pour se persuader combien ces idées étoient vagues, et combien il étoit facile d'augmenter le nombre des divinités grec-

le, Dicé poursuit en silence le coupable et s'empare de lui, dans quelqu'endroit qu'il se trouve, et quelles que soient les précautions qu'il ait prises pour cacher ses crimes (75). Tantôt c'est un filet (76), tantôt c'est une massue (77), une autre fois c'est un glaive (78) dont elle est armée. Partout c'est une déesse puissante (79) et terrible (80), informée de toutes les actions des humains (81), embrassant la cause des opprimés et des suppliants (82), punissant le crime, absolument comme les Furies, plutôt par le désir de rendre au méchant le mal qu'il a fait, que par quelque autre motif (83). Il est même digne de remarque que Dicé est souvent mentionnée avec les Furies (84),

ques, on n'a qu'à voir Sophocle Ant. 449, où il est question d'une Dicé qui habite avec les dieux infernaux (ξύνοικος τῶν κάνω θεῶν), tandis que chez les autres poëtes elle réside avec Jupiter. Naturellement les dieux infernaux avoient aussi leurs droits et leurs justes prétentions. C'est absolument la même chose, mais elle doit être distinguée aussitôt qu'il est question de différentes personnes.

(75) Choeph. 59 sq. Æschyl. fr. T. V. p. 187 in. cf. Eurip.

Phæn. 1717. Eurip. fr. T. II. p. 467. V. p. 480. II.

(76) Æsch. VII. c. Th. 592. ἀγρεύμα.

(77) Eurip. Hipp. 1172. δόπτρον. (78) Eurip. Bacch. 991. ξ.φηφόρος.

(79) Eurip. El. 958. (80) Poria, ποίνιμος.

(*1) Eurip. El. 771. πάνθ' δρῶσα. Δίκης ὄφθαλμος est une expression très usitée. Soph. fr. ed. Brunck. T. III. p. 464. no. II.

τὸ χρύσεον δε τῆς Δίκης

Δέδορκεν όμμα, τον δ' άδικον άμείβεται.

(82) Eurip. Heracl. 105. Soph. OEd. T. 273. Æsch. VII. c. Th. 631.

(88) On n'a qu'à voir la manière dont on s'exprime à son égard, p. e. à l'occasion de la peine que Clytemnestre porte de ses forfaits. Eur. El. 1155. Voyez encore l'exclamation d'Alcmène contre

Eurysthée, Eurip. Heracl. 441. Enfin Dicé t'a atteint!

(84) P. c. Soph. Tracth. 811. Aj. 1877. μτήμων τ' Εριντύς και τελεσφόρος Δίκη. Euripid. Med. 1389, 1390. Chez Lycophron (1040), la Furie est appelée τάξξοθος Δίκης. Orph. Arg. 854. Dans un fragment d'Euripide, les Furies (ici τιμωρίαι) habitent avec elle. T. II. p. 422. XXVI. et qu'elle semble quelquesois prendre leur place (85).

Observons enfin que, dès le siècle de l'école alexandrine, le nom de Dicé a été donné à la constellation de la vierge, ce qui certainement a donné occasion de la représenter comme la fille d'Astrée (86).

La Discorde et sa progéniture. Le Serment. L'Ou- onnée quelquefois par les poëtes de la pébli. La Famine. riode dont nous nous occupons ici (87), plus

fréquemment par ceux d'un âge plus rapproché (**). Le Serment, fils de la Discorde, se retrouve aussi quelquesois dans les compositions des poëtes

(85) Absolument comme l'on dit: τε θανόντος Εριννύς (c'est à dire la déesse qui s'est chargée du soin de venger sa mort), on trouve aussi la Dicé de l'homme tué (τοῦ θανόντος ἡ δίκη). Esch. fr. T. V. p. 170. no. 244. et Agam. 1433. τῆς ἐμῆς παισός Δίκην, "Ατην, Έριννύν θ'. C'est ainsi encore qu'Oreste pouvoit prier son père d'envoyer Dicé pour le venger. Æsch. Choeph. 493. Elle est même appelée ποινά. Choeph. 927.

*Εμολε μέν δίκα Πριαμίδαις χρόνφ, Βαρύδικος ποινά cf. 938 seq.

Quoique dans un autre endroit on lise:

Βωμόν αλδέσαι δίκας,

νὰ γὰρ ἐπέσται Eum. 531 sq.

Cependant sur le coffre de Cypsélus elle avoit été représentée comme une belle femme frappant l'Injustice ('Adina), remarqua-

ble par sa laideur. Paus. V. 18. 1.

- (86) Arat. Phaenom. 96 sq. cf. Schol. ad 98 et Eratosth. Catast. 9. La fiction d'Euripide, suivant laquelle elle est fille du Temps, est entièrement propre à ce poëte, et s'explique facilement par ce que nous avons observé plus haut à l'égard de cette dernière divinité.
- (87) Æsch. VII. c. T. 711. παιδολέτως. cf. 1080. Eurip. Phoen. 805. Elle paroissoit aussi sur le coffre de Cypsélus. Paus. V. 19. 1.
- (88) La description de Quinte de Smyrne (X. 53 sq.) n'est qu'une imitation des passages connus d'Homère et d'Hésiode. Seulement ces imitations sont pour l'ordinaire un peu chargées. Ici la Discorde vomit des flammes. cf. Tryphiod. 562.

de notre période (8°), et même un fils du Serment, qui remplit les mêmes fonctions dans l'oracle donné à Glaucus, rapporté par Hérodote (9°). Quant aux calamités qu'Hésiode considère comme la progéniture de la Discorde, elles ne sont pas mentionnées plus fréquemment par les poëtes plus récents que par les anciens, et par conséquent ne doivent pas nous arrêter ici. Nous avons fait auparavant mention d'un passage d'Hésiode sur la Famine. Nous y ajoutons ici la parodie, conservée dans un fragment de Cratinus (9°). Encore avons nous soup-conné que Léthé (l'Oubli) signifie l'Ingratitude. Ce n'est pas dans ce sens que nous la retrouvons dans Euripide (9°2).

(89) P. e. Pind. Nem. XI. 30. Soph OEd. Col. 1758. δ
πάντ' ἀτων Διὸς δραος.
(90) Herod. VI. 86.

(91) Crat. fragm. ed. Runkel, p. 74. 10. VIII. Simonide appelle la Famine εχθρον συνοικητήρα, δυσμένεα θεόν. Brunck. Poet. Gnom. p. 98. vs. 102. Ajoutous que, suivant Polyen, la Famine ou la Faim étoit représentée dans un tableau suspendu dans le temple de Minerve Chalcioecos à Sparte, sous la forme d'une femme maigre et pâle, avec les bras liés derrière le dos. Polyæn. Strateg. II. 15. cf. Athen. X. 75. Plutarque enfin (Symp. VI. 8. T. VIII. p. 771) rapporte que les Smyrnéens offroient des sacrifices à la βέβρωστις, que nous appelons la boulimie, quoique Plutarque en cet endroit les distingue.

(92) Eurip. (Or. 213).

* Δ΄ πότνια λήθη των κακών, ως εξ σοφή, Καλ τοϊσι δυστυχούσιν εύκταία θεός.

On se rappelle ce passage d'Euripide, en lisant celui-ci de Quinte de Smyrne (XIV. 167).

Aλλὰ τὰ μὲν που πάντα μέλας δόμος ἐντὸς ἐέργει Αήθης · ἐ γὰρ. ἔοικε κακῶν μεμνῆσθαι ἔτ' ἔργων.

Dans l'hymne orphique (LXXXV. 8), elle est la soeur du Sommeil et de la Mort. Mais le scholiaste d'Euripide (ad l. l.) nous avertit que Léthé est Latone! D'ailleurs une des fontaines dans le voisinage de l'oracle de Trophonius étoit consacrée à Léthé, l'autre à Mnémosyné. Paus. IX. 39. 4. Plutarque rapporte que les anciens prétendoient que Léthé étoit la mère de Bacchus (Symp. VII. 5. T. VIII. p. 817); il parle encore d'un autel de cette déesse dans le temple de Neptune et de Minerve à Athènes (Symp. IX. 6. T. VIII. p. 954 fin. 955 in.). Il est inutile

Nous avons rangé parmi les personnifi-La Victoire, la Violence. cations de situations les quatre enfants du Styx (93), la Victoire, la Violence, la Force et le Zèle, mais il n'y avoit que la première qui meritat notre attention. La place qu'occupent les trois dernières dans les productions des poëtes de la période actuelle n'est pas plus distinguée. Le Zèle n'est mentionné que très rarement (94). La Force et la Violence sont connues par le rôle que leur a fait jouer Éschyle dans son Prométhée (95); mais il n'y a que la Violence qui partageat les honneurs du culte public. Pausanias rapporte qu'elle avoit un temple sur l'Acrocorinthe avec la Nécessité (Ananké), et que l'entrée en étoit défendue au public (96). Au contraire, la vénération qu'on avoit pour la Victoire égaloit celle qu'on témoignoit aux divini-

d'examiner si cette Léthé étoit la même que la fille de la Discorde. S'il en est ainsi, elle paroît avoir été considérée comme le plus propre à faire oublier le mal qu'avoit fait sa mère. D'après le passage de Plutarque dont nous venons de parler, l'autel de Léthé dans le temple de Neptune étoit un symbole de la réconciliation de ce dieu avec Minerve, en faveur de laquelle il avoit dû renoncer à ses prétentions sur l'Attique.

(98) La Victoire, fille de Mars, est une fiction plus récente.

Hymn. Orph. LXXVIII. 4.

(94) La signification que nous avons cru devoir donner alors au mot Zηλος se trouve confirmée par un passage d'Oppien (Haliunt. IV. 213), où le Zηλος est appelé le compagnon de la Fureur (λύσσης ἀναιδέος ἐστὶν ἐταῖρος) et représenté comme la

source la plus féconde de chagrin et de misère.

(°5) La manière dont s'exprime Vulcain à son égard semble indiquer que sa forme n'étoit pas des plus engageantes. Prom. 78. Dans les Choëphores (241), Électre souhaite que la Force, le Droit et Jupiter assistent son frère Oreste dans son entreprise. Chez Callimaque (Hymn. in Jov. 67), sin et xáquo; sont mentionnés comme des qualités de Jupiter, et cependant il paroît que le poëte ait aussi pensé à la personnification, puisqu'il dit que Jupiter a placé le dernier à côté de son trône. Dans Lycophron (520) Bia est un surnom de Minerve. Voyez encore Plut. Them. 21. Nous en parlerons dans la suite.

(96) Paus. II. 4. 7.

tés les plus célèbres; et, bien que la victoire soit souvent accompagnée par la violence, et ordinairement un effet de la force, il faut en savoir gré, ce me semble, à l'humanité et au bon goût des Grecs de ce qu'ils se sont bornés à adorer celle des filles du Styx qui devoit être considérée comme l'une des causes de la gloire et du bonheur des états, tandis qu'ils avoient soin de soustraire aux yeux du public les circonstances moins favorables qui l'accompagnent. La Victoire est la compagne constante de Jupiter et de Minerve, dont l'un est l'arbitre de la fortune des combats, l'autre la déesse la plus guerrière de l'Olympe (97). Le Jupiter de Phidias avoit une statue de la Victoire sur la main. Quatre images de la Victoire ornoient son trône (98). Le Jupiter que Pausanias vit dans le Pirés tenoit aussi une Victoire (99). Minerve avoit un rapport si intime avec la Victoire, qu'elle en portoit le nom (100). A Olympie on voyoit la Victoire à coté de Minerve (101). La Minerve du Parthénon soutenoit une image de la Victoire, comme le Jupiter dont nous venons de parler (102). On la trouve cependant aussi dans les temples d'autres déesses, au moins de Junon (103).

(200) Paus. V. 11. 1, 2. (20) Paus. I. 1. 3. (100) Ning 'Aθηνή. Eur. Ion. 1829. Dans un autre endroit Minerve est appelée simplement Ning. 457. of Suid. in v. Le choeur dans les Chevaliers d'Aristophane prie Minerve de leur amener la Victoire. vs. 578 sq. cf. Gorn. N. D. p. 189. (Opusc. Myth. ed. Gal.). (201) Paus. V. 26, 5.

⁽⁹⁷⁾ Il est d'autant plus étonnant que la Victoire joue ratrement un rôle dans les poëmes épiques. Dans ceux qui appartiennent à notre période elle n'est mentionnée nulle part, de ce que je sache. Dans Nonnus elle assiste Jupiter et conduit son char (II. 205 sq. 701 sq.), et elle vient au secours de Cadmus, dans son combat avec le dragon (VII. 450 sq.)

monte son char tenant la Victoire et la Gloire. Geci doit avoir été très incommode. Minerve et la Victoire sont encore mentionnées ensemble par Quinte-Curce, IV. 13. 15. VIII. 12. 24. (105) P. e. à Olympie. Paus. V. 17. 1.

A Athènes on offroit des sacrifices conjointement à Jupiter le Sauveur, à Minerve et à la Victoire (104). Au reste, les images de cette déesse ont dû se multiplier à mesure que s'étendoit la gloire militaire des nations de la Grèce. Les Athéniens, non contents d'avoir consacré un temple à la Victoire sur l'Acropolis (105), lui érigèrent encore une statue à Pylus, pour conserver le souvenir de la viotoire qu'ils y avoient remportée sur les Lacédémoniens (106). Les Lacédémoniens avoient orné leur temple de Minerve Ergane de deux images de la Victoire, en mémoire des batailles navales d'Ephèse et d'Ægos Potamos, dans lesquelles Lysandre avoit battu les flottes athéniennes. Ces Victoires étoient représentées montées sur des aigles (107). La Victoire faisoit même l'ornement des monuments érigés en l'honneur des vainqueurs dans les jeux publics (108).

Le Renommée. La Renommée (Phémé), que l'on retrouve de temps en temps dans les compositions des poëtes de cette période (109), ne paroît cependant pas avoir été adorée généralement par toute la Grèce. Pausanias au moins, pour prouver la piété des Athéniens, allègue, entre autres divinités moins connues, la Renommée, dont on voyoit un autel à Athènes (120). Éschine fait aussi mention de cet autel, et il ajoute que

(108) Paus. IV. 36. 4. (107) Paus. III. 17. 4. (108) Paus. VI. 18. 1. Ici la Victoire monte le char à côté du vainqueur. Chez Montfaucon (Antiq. etc. T. I. pl. 208. no. 10), on voit la Victoire couronnant Hercule.

(110) Paus. I. 17. 1. Aristide (Or. XL. T. I. p. 754 fin.)

⁽¹⁰⁴⁾ Demosth. Proem. 54. (Oratt. Att. T. V. p. 630). (105) Paus. I. 22. 4.

⁽¹⁶⁹⁾ P. e. Pind. Isthm. IV. 32. Soph. El. 1062. χθόνια φάμα. OEd. T. 474. Elle est appelée la fille de l'Espérance, ib. 158. Dans Euripide (Hel. 826), φήμη τις paroît être la personnification d'une voix divine qui annonce l'avenir, ou d'un pressentiment causé par la Providence.

les hommes de mauvaise vie n'adorent pas cette déesse, de crainte de trouver en elle une accusatrice immortel-le (111). Ce passage est un exemple de la manière dont les Grees savoient tirer parti de leurs personnifications. Car, lorsqu'on voit l'impudence avec laquelle ce calomniateur ose invoquer l'autorité de sa déesse, pour flétrir la réputation de Démosthène, l'un des plus grands hommes de son siècle, il faut croire que cette déesse, qu'il n'ose soupçonner de fausseté, à cause de sa nature divine, n'est autre chose que la Calomnie, qui, d'après un auteur plus récent, étoit la mère de la Renommée (112).

Personnifications de sensations de sensations de sensations et de facultés de nous avons accordé le premier rang à l'A-l'esprit.L'Amour (Eros), le Désir (Himéros, Po- il étoit l'une des divinités les plus ancienthos), Antéros. nes (113). Nous avons alors fait entrevoir les changements considérables que cette personnification a subis dans la suite. C'est ici l'endroit de les faire connoître plus en détail.

Malgré la conclusion qu'on a cru pouvoir tirer de la haute naissance qu'Hésiode attribue à l'Amour, il est bien plus facile de s'imaginer qu'un peuple encore peu cultivé ait personnisé l'émotion si naturelle qui rapproche les deux sexes, que de croire qu'il ait pu concevoir l'existence d'un être qui coordonnât les différentes parties de l'univers, ou même qu'il ait représenté, sous les formes du dieu de l'amour, une force inhérente à

parle des autels de xlqdèr en pluriel; mais ceci ne prouve rien pour les siècles dont nous nous occupons ici.

⁽¹¹²⁾ Æschin. c. Timarch. (Oratt. Att. T. III. p. 291, 292). (112) Achill. Tat. VI. 10. Veut-on un exemple de la manière arbitraire dont les poëtes arrangeoient souvent ces êtres imaginaires, on n'a qu'à voir la manière assez détaillée dont cet auteur raconte ici la naissance de la Renommée.

^(*13) T. II. p. 142.

la matière, par laquelle celle-ci se rapproche insensiblement, pour former, par une espèce d'attraction eu de cohésion, les éléments divers du monde, Il faut dire la même chose des auteurs qui s'en tiennent à des fiotions conformes à celle d'Hésiode.

Ibyous représenta l'Amour comme le fils du Chaos. Parménide assura que l'amour étoit le premier dieu créé par Vénus (124). Acusilaus l'appela le fils de la Nuit et de l'Ether. Sappho le déclara être le fils du Ciel et de la Terre. L'Auteur des poëmes orphiques le fit naître de Saturne (***). Alcée prétendit qu'il étoit le fils de Zéphyre et d'Iris (116). Un poête plus récent le fait naître dans la mer, comme on le racontoit ordinairement de sa mère Vénus (* * 7). Simonide paroit avoir été le premier qui ait représenté l'Amour comme le sits de Mars et de Vénus (118),

(224) Plut, Amer. T. IX. p. 32. cf. Plat, Conviv. p. 317. E. (115) L'on trouve ces différentes opinions chez le scholiaste d'Apollonius de Rhodes, III. 26. Argum. Id. XIII. Theocr. ed. Valck. p. 14 fin. Paus. IX. 27. 2. Le scholiaste dit qu'Ibycus représentoit Eros comme l'avoit fait Hésiode: mais Hésiode ne dit pas qu'il étoit fils du Chaos; il se contente de dire qu'il naquit après lui. Le scholiaste de Théocrite assure que, suivant Sappho, l'Amour étoit fils du Ciel et de Véous. Blomfield a voulu corriger ce passage d'après celui du scholiaste d'Apollonius: mais M. Neue, dans son édition des fragments de Sappho (p. 97. CXXIV), fait observer très à propos que Pausanias a aussi accusé Sappho de ne pas être d'accord avec elle-même à ce sujet. Toutefois, suivant Maxime de Tyr, l'Amour n'étoit pas le fils, mais le ministre de Vénus, dans les poëmes de Sappho. Neue, Sapph. fr. p. 85. LXXXI.

(226) Ap. Plut. Amat. T. IX. p. 67. L'auteur des arguments des Idylles de Théocrite (Id. XIII. p. 14) change Iris en Eris. Voyez, à ce sujet, A. Matthiae, ad Alczi fragm. p. 26. XXIV. On voit que cette fiction n'est pas si récente que je le croyois

auparavant (T. II. p. 142. not. 58).

(117) Antip. Sidon. Epigr. V. (Anthol. T. II. p. 6). (118) Schol. Apoll. Rhod. III. 26. Argum. Theocr. Id. XIII. cf. Gaisf. Poët. gr. min. T. II. p. 393. no. 116.

Il est asset évident que ces faits ne s'accordent pas avec le témoignage de Platon, qui assure qu'aucun poête n'avoit encore donné des parents à l'Amour, et du'Acusilaus étoit du même avis qu'Hésiode. M. de la Barre en infère que toutes ces fictions sont controuvées (* * * *). Cependant, comme il est certain que le fils de Vénus exista avant les dialogues de Platon, 'il faut absolument supposer que le philosophe ait parlé ici de l'Éros d'Hésiode et nullement de celui d'Anacréon. Parménide lui même, qu'il cite, avoit déja dit que Vénus étoit la mère d'Éros. Plutarque (120) cite le même vers, mais il y ajoute ce qui précède, ce que Platon n'avoit pas fait. Au reste, il n'est pas difficile de s'imaginer qu'anciennement on se soit représenté l'Amour sous des formes plus graves et plus sévères que dans la suite, et que le changement d'opinion à son égard ait amené aussi quelque variation dans le rang qu'on lui accordoit dans la famille céleste. Nous avons vu que, dans les siccles plus reculés, cette émotion étoit éminemment tragique, et que ce ne fut que lorsque le luxe et la corruption des moeurs eurent fait quelques progrès, qu'on commençà à lui attribuer des formes plus agréables et plus engageantes. Certes, le garçon espiègle qui récompensa l'humanité d'Anacréon par un mauvais tour qu'il lui joua ne sauroit raisonnablement prétendre de sièger parmi les graves divinités qui gouvernoient l'univers avant Saturne, et qui méprisoient Jupiter comme le jeune usurpateur du trône de son père. Tant y a que même dans la description d'Hésiode on reconnoît la personnification de l'émotion qui unit les deux sexes, que les épithètes que lui donna Sap-

^(***) Mém. de l'Acad. d. Inscr. T. XVIII. p. 35 sq. (**20) Plut. Amor. T. IX. p. 32.

pho ne laissent pas plus de doute à cet égard (121), et que l'un des plus anciens poëtes, Aleman, le représenta déjà comme un méchant garçon (122). En tout cas, bien qu'Éros ait obtenu sous les mains des poëtes plus récents un aspect moins sévère et une naissance moins illustre, il scroit absurde de croire que dans les temps héroïques ce dieu eût été la personnification d'une des forces cosmogoniques, et que dans la suite il n'ait signifié qu'une émotion physique nécessaire à la conservation de l'espèce. Mais aussi y a t-il peu de divinités qui se soient tant ressenties de la mobilité de l'imagination des poëtes grecs que l'Amour.

Ces variations ne tiennent pas même une marche régulière. Elles ne se règlent que d'après la phantaisie des poëtes (123), qui tantôt ne voyoient dans Éros que le représentant des jeux folâtres de la jeunesse, tantôt faisoient ressortir en lui les effets de la passion souvent funeste et presque toujours invincible dont il étoit la personnification, et qui une autre fois le représentoient comme la force générique répandue dans tous les êtres vivants, et même dans les plantes et les minéraux. Ces points de vue se remarquent chez les poëtes de tous les âges.

C'est sous le premier aspect qu'Eros se présente dans les jolies productions d'Anacréon et dans une foule de petits poëmes du genre qui lui a emprunté son nom. Le jeune dieu ailé, armé de son carquois et de ses flèches, quelquefois d'un flambeau, est trop connu pour qu'il soit nécessaire de nous y arrêter un seul mo-

^{(&}lt;sup>151</sup>) Γλυκύπικους, άλγεσίδωρος, μυθοπλόκος. Neue, fr. Sappho. p. 90. XCVII.

⁽¹²²⁾ F. T. Welcker, Alcm. fr. p. 50. XXXIV. (123) Voyez le reproche que leur en fait Plutarque, Amat. T. IX. p. 67.

ment (124). C'est sous ce rapport qu'il est représenté ordinairement comme soumis à sa mère Vénus, qui l'envoie aux mortels pour leur inspirer la passion à laquelle, elle préside (125), ce qui n'empêche pas qu'il ne soit souvent aussi méchant envers sa mère qu'envers les personnes contre lesquelles elle l'emploie (126). C'est sous ce point de vue que doivent être considérés le grand nombre d'Amours (Erotes) qu'on trouve souvent mentionnés par les poëtes. (127). Enfin on peut ranger dans la même classe la personnification du Désir (Himéros, Pothos), qu'on trouve mille fois, soit comme synonyme de l'Amour (128), soit comme un être différent de lui (129), soit en singulier,

(134) Voyez, outre la plupart des poëmes qui portent le nom d'Anacréon, les épigrammes d'Asclépiade (Anthol. T. I. p. 144), celui d'Alphée (Anth. T. II. p. 115. III) et le charmant petit poëme de Platon sur le Cupidon endormi (ib. p. 108. XXIX). Voyez encore Coluth. de rapt. Hel. 29, 251 sq. et surtout l'Idylle connue de Moschus où Vénus décrit son fils, qui venoit de lui échapper.

(225) C'est ainsi qu'il est représenté dans le poëme épique d'Apollonius, III. 25 sq. La description de la manière dont il frappe Médée d'une de ses slèches (ib. 275 sq.) est tout-à-fait

dans le goût moderne.

(126) Voyez en un exemple dans le même poëme, Apoll. Ar-

gon. III. 90 sq.

(127) Voyez, p. e., Mehlh. Anthol. Lyr. p. 8, 17. Apoll. Rhod. III. 452, 687 etc. Theocr. Id. VIII. 115 sq., pour ne pas parler d'une infinité d'épigrammes érotiques où il en est question. Dans le roman d'Héliodore, Théagène jure par Vénus et les Amours (IV. 18 fin.). Coluthus (Rapt. Hel. 83 sq.) les représente tous comme fils de Vénus, Philostrate (Icon. I. 6. p. 770) comme fils des Nymphes, et comme des personnifications des différentes émotions que cause l'Amour.

(128) P. e. Meleagr. epigr. VIII. (Anthol. T. I. p. 5.) XCVII (p. 29). Chez Euripide (Hippol. 526) Éros στάζει πόθον, et Méléagre appelle les ailes d'Éros τὰ ποδηγὰ πόθων ἀπύπτερα. Epigr. LII. (Anthol.T.I.p.17.) Antipater de Sidon (XXXI.

Anth. T. II. p. 14.) appelle l'Eros de Praxitele Himéros.

(129) P. e. Meleagr. Epigr. XXIX. (Anthol. T. I. p. 11). Les statues d'Éros, Himéros et Pothos, qui étoient l'ouvrage de soit en grand nombre (180).

On: doit s'attendre à voir les poëtes tragiques saisir plutôt le côté sérieux de l'amour. Dans les Trachiniennes de Sophecle, il est représenté comme une divisité puissante, à laquelle il est inutile d'opposer aucune résistance (131). Suivant le même poëte, les dieux immortels, et Jupiter lui même, le maître du tonnerre, s'opposeroient envain à sa puissance (132). Mais, tout en faisant ressortir le pouvoir illimité d'Éros, l'impossibilité de se défendre de ses traits et les suites souvent funestes qu'amène la passion qu'il inspire, ces poëtes font souvent allusion à la douceur de cette passion irrésistible, et à l'attrait puissant par lequel l'Amour captive malgré eux les hommes les plus sensés et les plus amis de la sagesse.

Le choeur des vieillards dans l'Antigone de Sophocle célèbre Éros comme le maître de la nature, comme plus puissant que les dieux immortels, comme celui

Scopas, étoient différentes l'une de l'autre, et exprimoient chacune le caractère du dieu qu'elles représentoient. Chez Lucien (Deor. Dial. XX. 13. (T. I. p. 265 fin. 266 in.), Éros et Himéros sont les fils de Vénus. cf. Anthol. lyr. p. 38. vs. 26. Béger a cru retrouver Éros Himéros et Pothos sur une pierre représentée dans Montfaucon, T. I. pl. 118. n°. 3. Montfaucon ne veut pas garantir cette interprétation. Aussi elle paroît assez arbitraire.

(186) Asclep. Epigr. XV. Anthol. T. I. p. 147. Meleagr. Epigr. XI. (ib. p. 6.)

(131) Soph. Trach. 422 sq. cf. 388.

(132) Soph. fr. ed. Brunck. T. III. p. 488 fin. Voyez encore Eurip. fr. ed. Barn. T. II. p. 430. III. Ce sont ces idées qui sans doute ont donné naissance à l'histoire du supplice auquel Éros fut condamné par les dieux, celui de perdre ses ailes, qui furent données ensuite à la Victoire. Voyez Aristophont. fr. in H. Grot. Exc. p. 841 fin. 843 in. cf. Eustath. ad II. p. 881. l. 1 et p. 979. La fable de Nérités, fils de Nérée, aimé par Vénus, et auquel celle-ci, pour le punir de son ingratitude, ôta les ailes qu'elle lui avoit données, et qu'elle donna ensuite à son nouveau ministre Éros, ne se trouve que chez Élien, H. A. XIV. 28, de ce que je sache au moins.

qui jette le trouble dans le coeur de la jeunesse et lui fait souvent oublier son devoir; et cependant il l'appelle en même temps celui qui siège dans les fossettes des joues de la jolie fille (* \$ 2). Chez Euripide, l'Amour est un jeune dieu, avec des ailes où brillent les couleurs les plus variées, le portier des thalames, le dieu qui, par les regards enivrants d'une jeune beauté, allume le désir et répand les sonsations les plus douces dans: le coeur de son amant; et cependant cet amour est le. souverain arbitre du sort de l'homme, et ses traits allument des flammes plus respiendissantes que l'éclat des astres, plus brûlantes que le seu lui-même. C'est cet amour qui, planant sur le surface de la terre et de la mer, soumet à son pouvoir les bêtes féroces et les monstres de l'océan, comme les hommes et les dieux immortels (**4).

Ils est d'ailleurs inutile de faire observer que, comme Éros étoit la personnification de l'amour, la manière dont on s'exprimoit à son égard a dû différer d'après la manière dont on envisageoit cette passion (185). C'est ainsi que le dieu le plus aimable et le plus folâtre devient souvent un génie malfaisant et un fléau du genre huimain (136). C'est en ce sens qu'Alexis, dans une de ses comédies, pouvoit dire que l'Amour n'étoit ni dieu ni mortel, ni homme ni femme, ni stupide ni de bon sens, mais qu'il y avoit en lui quelque chose de tout cela (137).

(288) Soph. Antig. 773 sq.

(134) Eurip.- Hippol. 525 sq. 1268 sq. Φιλτάτων θαλάμων αληδούχος. Τύραννος ανδρών. Ποικιλόπτερος. Χρυσοφαής.

(136) Apoll. Rhod. IV. 445 sq. Bion. Id. 17. Theorr. etc.

Carm. ed. Valck. p. 235.

⁽¹³⁵⁾ Voyez p. e. les reproches que fui fait un des personnages d'Euripide, fr. V. T. II. p. 439. Voyez encore Oppian. Hal. IV. 11 sq. et les passages cités par Athénée, XIII 13 sq.

⁽¹⁸⁷⁾ Le passage mérite d'être consulté, H. Grot. Exc. ex Trag. et Com. p. 591 sin. 593 in. Le rapprochement avec les

Il n'est donc pas étonnant que, dans les prières qu'on adressoit à l'Amour, on s'efforçât surtout de l'engager à accorder aux hommes les douceurs de l'émotion qu'il inspire, et de leur épargner les fureurs qui souvent en sont les suites (158). Voilà pourquoi on le représentoit avec deux sortes de flèches, dont les unes rendoient heureux ceux qu'elles frappoient, tandis que les autres troubloient la paix de l'âme et faisoient naître une infinité de maux (159). Au reste, quoique Éros n'ait pas pu facilement trouver sa place parmi les divinités chargées du maintien de la justice, cependant on trouve assez de preuves de l'opinion que sa colère étoit terrible pour ceux qui méprisoient leurs amants, ou qui lui refusoient à lui même les honneurs qui lui étoient dus (140).

Mais ces points de vue, quelque divergents qu'ils puissent paroître, s'accordent tous avec la notion primitive et avec l'impression que l'amour fait sur le coeur humain. Il étoit réservé pour les poëtes orphiques de métamorphoser la personnification d'une émotion aussi naturelle en un être de pure invention, qu'on pourroit regarder comme l'image du dieu suprême. Tel est l'Amour des Argonautiques orphiques, être amphibie,

Orphiques, qui le représentoient comme doctrotylde, est assez comique. La différence devient encore plus sensible, lorsque les poëtes s'avisent de prendre le mot tous dans un autre sens, savoir comme l'amour de la vertu ou de la sagesse. P. e. fr. Eurip. T. II. p. 458. XV, et p. 492. CLXV.

(138) Comme dans l'endroit cité not. 134, μηδ' ἄξουθμος ἔλθοις. C'est dans le même sens qu'il faut expliquer la prière assez peu respectueuse qu'on trouve parmi les fragments d'Euripide (T. II. p. 421. Androm. VII).

(189) Eurip. Iph. A. 548 sq. Athénée (XIII. 14) attribue ces

vers au poëte Chérémon.

^(*4°) Voyez p. e. Plut. Amor. T. IX. p. 70. Paus. IX. 27. 3. Theorr. Id. XXIII fin. Pline (H. N. XXXVI. 4. 8) parle d'une image d'Éros armé de la foudre. On croyoit que c'étoit une statue d'Alcibiade.

qui réunit en soi les deux sexes, dont la figure est resplendissante de lumière, et qui, doué d'une sagesse sublime, a créé le monde et assigné sa place à chacune des parties qui le composent (141). On ne sauroit douter que ces poëtes n'aient eu en vue de se prévaloir des fictions anciennes, pour assurer à leur Éros une place bien plus distinguée qu'il n'en avoit jamais occupé. Au moins l'auteur du poëme épique dons je viens de parler l'appelle-t-il le plus ancien des dieux, comme l'avoit fait Hésiode, et le fils de la Nuit, d'après Acu-silaus (142).

Mais on n'a qu'à comparer ces auteurs pour se persuader que cet Éros orphique est-un être bien différent de celui des poëtes plus anciens. Le nom seul qui le distingue ici, Phanès, suffiroit pour nous en convaincre. Il faut dire la même chose de cet Acmonide de Simmias, représenté comme un vieillard avec une barbe épaisse, le roi du ciel et de la terre, né dans le temps où la Nécessité gouvernoit le monde, le dieu auquel les éléments sont soumis, qui fait tout par la persuasion et sans aucune violence, et qui juge les dieux immortels (143).

La confusion est augmentée par ceux qui ont tâché de réunir les deux points de vue dont nous venons de parler. Nonnus par exemple, bien qu'il représente l'Amour comme le petit espiègle d'Anacréon, aiguillonnant le taureau qui enlève Europe (144), lui fait donner

^{(&}lt;sup>141</sup>) Orph. Argon. 14 sq. 426 sq. J'ai admis ici la conjecture de Pierson: 8ς δά τ' ἔφυσεν. Je crois avec Gesner que διφυής signifie ἀρσενοθηλύς.

⁽¹⁴²⁾ Ib. 15 et 426. Le rapport de Diodore (T. I. p. 32) sur la naissance d'Osiris mérite d'être consulté ici. On voit qu'il a puisé à la même source. Voyez aussi le 58° hymne orphique.

⁽¹⁴³⁾ Simm. Alæ. Anthol. T. I. p. 189. (144) Dion. I. 80. cf. Luc. Dial. mar. XV. 3. (T. I. p. 326).

par Jupiter les épithètes les plus magnifiques (*45). Peu après le même dieu, qui avoit été appelé le fils de Vénus et représenté jouant avec Hymenée et Ganymede (*46), obtient une naissance aussi ancienne que le monde (*47). Et ce grave personnage qui régit l'univers (*148) a la curiosité d'un enfant; aussi Vénus le prend-elle sur ses genoux (*149).

Il faut bien distinguer ces balourdises des charmantes fictions de ces autenrs qui se sont prévalus à dessein de cette confusion d'idées pour rendre plus piquants les traits de satyre par lesquels ils raillent les opinions populaires ou les réveries de ces philosophes mêmes qui corrompoient la mythologie simple et naturelle des Grecs, pour en faire des allégories, productions absurdes et ridicules de leurs insomnies. Le spirituel Aristophane en a le premier donné l'exemple dans le passage connu de sa comédie, les Oiseaux, où il raille cette philosophie dont nous venous de parler, ce qui prouve que, de son temps, ces rêves orphiques avoient déjà obtenu quelque crédit. Les oiseaux, pour prouver qu'ils avoient existé

γονόεις πυβερνητήρ γενέθλης, ib. ΧΧΧΙΙΙ. 59.

(147) Πανδαμάτως, ἀδάμαστε, βιοσσόε, σύγχρονε κόσμου. XXXIII. 109. Et cependant sa naissance de Vénus est racontée

en détail. XLI. 129 sq.

⁽¹⁴⁵⁾ Ἡνιοχεύς γενέθλης πτερόεις (ib.376.), βίου φιλοτησίος ποιμήν (ib.400.), γάμου πρωτόσπορος ἀρχή (ib.398.), ἀνδρομέης

⁽¹⁴⁶⁾ Ib. XXXIII. 55 sq. Ajoutons qu'en ceci même le poëte ne s'accorde pas avec lui-même, puisque, dans un autre endroit, il appelle Éros fils de Zéphyre et d'Iris, XXXI. 110. Éros jouant avec Ganymède est une fiction qui revient assez souvent, voyez p. e. Luc. Deor. dial. IV. 2. (T. I. p. 211), Philostr. jun. Icon. 8 (p. 872), Apoll. Rhod. III. 114 sq.

⁽¹⁴⁸⁾ VII. 110. Διώνα νομεύων. Dans cet endroit il est appelé σοφὸς αὐτοδίδακτος, et il va chercher ses flèches dans la maison du Chaos. Sed ohe, jam satis! On me pardonnera, j'espère, d'avoir cité ici ces auteurs plus récents. Il étoit nécessaire pour faire sentir l'absurdité de l'opinion de ces savants qui prétendent que l'Amour d'Hésiode ne diffère pas du Phanès des Orphiques. (149) Ib. 114 sq. 143 sq.

avant les dieux immortels, assurent qu'ils descendent immédiatement de l'Amour et du Chaos, l'Amour étant né de l'oeuf qu'avoit pondu la Nuit, dans le sein ténébreux de l'Érébus (150). Lucien suit son exemple, en rapprochant l'opinion qui représente l'Amour comme l'une des divinités les plus anciennes et celle qui en fait l'une des plus jeunes (151). Antagoras, considérant le bien et le mai que fait l'Amour, déclare ne plus savoir que penser de lui, s'il est le plus ancien des dieux, le fils de la Terre, ou celui des Vents, ou enfin s'il est le jeune dieu, fils de Venus (152). Dans le joli roman de Longus, l'Amour, quoiqu'il se présente sous la forme d'un garçon qui vient mettre à contribution le verger du vieux Philétas, se déclare être plus agé que Saturne et que le Temps lui-même (153).

Une autre observation, bien plus essentielle, et qui tient de près au point de vue sous lequel nous considérons de préférence les fictions de la mythologie grecque, c'est que le dieu de l'amour est considéré souvent comme le protecteur de ceux qui, sous prétexte de se livrer tout entiers aux sentiments qu'inspire l'amitié, ou croyant même faire l'amour en philosophes, tournent leurs affections vers de jeunes personnages du même sexe, et

⁽¹⁵⁰⁾ Aristoph. Av. 694 sq. Le savant Wesseling allègue ce passage d'Aristophane pour expliquer l'endroit de Diodore que nous avons cité un moment auparavant. Je soupçonne qu'il n'a pas vu qu'Aristophane ne fait mention de ces sottises que pour s'en moquer.

⁽¹⁵¹⁾ Lucian. Deor. Dial. II in. (T. I. p. 205 fin. 206 in.) cf. de Saltat. 7. (T. II. p. 271).

⁽¹⁵²⁾ Antag. Epig. II. (Anth. T. I. p. 192). Il lui attribue aussi un σωμα διφυόν.

⁽¹⁵³⁾ Long Pastor. II. p. 34. La description de son pouvoir p. 35 fin. et 36 est en tout conforme aux descriptions que l'on trouve chez Euripide, chez Oppien et cliez d'autres poëtes. C'est dans le même sens que Nicétas Eugenianus (Amor. Drosill. et Charicl. III. 115) l'appelle ὁ πρεσβύνης παῖς, τὸ πρὸ τοῦ Κρόνου βρέφος.

donnent ainsi dans des écarts que ni la philosophie ni le bon sens même ne sauroient jamais excuser. Sous ce rapport, Éros est d'abord le dieu de l'amitié (*54). Dans les gymnases, la statue d'Éros étoit placée à côté de celles de Mercure et d'Hercule (*55). Suivant Zénon, Éros est le dieu de l'amitié et de la concorde et l'un des plus fermes soutiens de la sûreté de l'état (*56); suivant Euripide il est le dieu de la sagesse (*57).

Malheureusement l'apparence de ce dieu de l'amour des males est aussi trompeuse que cette passion elle mé-Il faudroit répéter ici les réflexions que nous ont suggérées les passages de Xénophon (158) à son égard et le Phèdre de Platon. Euripide, dans l'endroit cité, conseille aux jeunes gens de ne pas fuir l'amour, mais de s'y livrer avec modération (*50). Il est vrai, les Lacédémoniens, lorsqu'ils offroient des sacrifices à l'Amour, avant le commencement de la bataille, les Crétois, lorsqu'ils lui faisoient offrir des sacrifices par les jeunes hommes les plus distingués par leur beauté, les Samiens, lorsqu'ils appeloient la fête de l'Amour la fête de la Liberté (Eleutheria) (x60), n'ont pu avoir eu l'intention de sanctionnes par la religion l'une des passions les plus absurdes et les plus dégradantes; ils n'ont eu en vue que les effets salutaires d'une sainte amitié: et cependant ce Charmus,

^{(154) &#}x27;Η δὲ μετὰ κάλλους καὶ ὅρας γιγνομένη φιλία δικαίως ἔρως ἐνόμασται. Dion. Chrysost. Or. III. (T. I. p. 138). Quelquefois il étoit en effet regardé comme le dieu de la concorde. Le père d'Aristobule, dans Plutarque (Amor. T. IX. p. 2), lui offre des sacrifices, à l'occasion de la paix qui venoit d'être rétablie entre ses parents.

⁽¹⁵⁵⁾ Athen. XIII. 12. (156) Ib. (157) Eurip. fr. T. II. p. 492. CLXV. (158) Voyez p. e. Conviv. VIII in. (159)

Τὸ δ'ἐρᾶν προλέγω τοῖσι νέοισιν Μήποτε φεύγειν, Χρῆσθαι δ' ὀρθῶς, δταν ἔλθη.

⁽¹⁶⁶⁾ Auctt. ap. Athen. XIII. 12.

qui avoit consacré une statue à l'Amour dans le sanctuaire de la déesse de la sagesse, étoit l'amant déclaré de Hippias (161); cependant on disoit que les amants qui couronnent les portès de ceux qu'ils aiment offrent en même temps un hommage à l'Amour, le beau jeune homme lui-même étant l'image vivant du plus beau des dieux, et sa maison le temple qu'il daigne honorer de sa présence (162).

Mais, encore une fois, il est inutile de répéter ce que nous avons dit à ce sujet. Il suffit ici d'avoir fait observer, d'abord, qu'Eros est souvent considéré comme le dieu de l'amour des mâles, et Vénus comme la déesse de l'amour des femmes (163), et, en second lieu, que ce dieu de l'amour des mâles est souvent le vieux Éros, tandis que le jeune dieu, fils de Vénus, est le dieu de l'amour des femmes, distinction sans doute plus en harmonie avec les opinions des anciens Grecs, que celle dont nous venons de parler. C'est en ce sens que Pausanias, dans Platon, distingue Éros, le fils de Vénus Uranie, le dieu de l'amour des mâles, d'avec Eros, compagnon de Vénus Pandémos (164); c'est en ce sens que Lucien représente l'amour masculin comme une vieille divinité, se premier de tous les dieux, différant entièrement de ce jeune dieu, fils de Vénus, qui

⁽¹⁵¹⁾ Athen. XIII. 89. Dans l'inscription sur le piédestal de cette statue, l'Amour est qualifié de πολυμήχανος. Plutarque (Sol. 1 fin.) dit que cette statue fut érigée par Pisistrate, l'amant de Charmus.

⁽¹⁶²⁾ Clearch. ap. Athen. XV. 9. (T. V. p. 441. ed. Schweigh). (163) Meleagr. Epigr. III. (Anthol. T. I. p. 3 fin.). C'est ainsi que l'amour des mâles est considéré comme un péché contre Vénus, Athen. XIII. 84. Je crois cependant que la distinction que l'on trouve chez Plutarque est plus conforme aux opinions généralement reçues. Vénus y est la déesse qui préside à l'acte de la génération; Éros est l'amour qui en fait tous les charmes. Plut. Amor. T. IX. p. 31 fin. 32 in.

(164) Plut. Symp. p. 318. E.

ne s'occupe que de l'art de plaire aux femmes (165). C'est l'Éros masculin auquel le dieu Antéros doit son existence. Suivant la tradition rapportée par Pausanias, on le regardoit comme un génie qui poursuivoit ceux qui avoient maltraité leurs amants. Un jeune Athénien appelé Mélès, dégoûté des instances de son amant Timagore, qui étoit un étranger demeurant à Athènes, lui avoit dit qu'il n'avoit qu'à se rompre le cou. Timagore, qui faisoit toujours ce que lui disoit le beau jeune homme qu'il admiroit, ne manqua pas de lui obéir, ce qui jeta Mélès dans un tel désespoir qu'il ne tarda pas un moment à suivre son exemple. Depuis ce temps là, dit Pausanias, les étrangers ou métoeces adoroient Antéros, le vengeur d'Éros, et lui érigèrent un autel à Athènes (166). Dans la fable rapportée par Élien, Antéros est le génie de l'amour mutuel (167). Dans le gymnase d'Élis, ces deux jeunes dieux étoient représentés se disputant une branche de palmier (168). On pourroit croire qu'ici Antéros signifie plutôt la Jalousie (169).

Il est difficile de concevoir ce qu'ait voulu dire Platon, lorsque, dans son Banquet, il fait assurer par l'un des convives que non seulement on n'a jamais composé d'hymne sur l'Amour, mais aussi qu'on ne lui a consacré ni tem-

(169) Le mot àrregar a en effet cette signification. Voyez p. e. Plut. Lycurg. 18 fin.

⁽¹⁰⁵⁾ Luc. Amor. 32, 37 (T. II. p. 432, 438). Philostrate (Icon. I. 6. p. 770) distingue aussi l'Éros orçános de cette foule de petits Amours qui environnent les amants.

(106) Paus. I. 30. 1.

⁽¹⁶⁷⁾ Ælian. H. A. XIV. 28 (T. I. p. 330. ed. Jacobs). (168) Paus. VI. 23. 4. cf. 2. Cette image a été parfaitement rendue dans un bas-relief de M. le duc d'Albret, Moutfauc. Antiq. T. I. pl. 122. L'on voit chez le même auteur l'image d'une cornaline où se trouve une figure barbue, armée d'une massue, couverte d'une peau de sanglier. et munie d'une inscription portant Antéros, mais Montfaucon (T. I. p. 144) croit que c'est le nom de l'ouvrier, et que la figure représente Hercule.

ples, ni autels, et qu'on ne lui offre nulle part des sacrifices (170). Nous savons que non seulement Eros avoit des statues en plusieurs endroits de la Grèce (171), mais aussi que les Athéniens lui offroient des sacrifices dans l'Académie, que les Spartiates et les Crétois ne livroient jamais une bataille sans avoir sacrisié à Éros, que les Thespiens célébroient tous les cinq ans en son honneur une sête magnifique, ornée de combats de musique et de gymnastique (Erotidia) (172), et que les Samiens lui avoient consacré un gymnase et des jours de fête qu'ils avoient décorés du nom de fête de la Liberté (Eleutheria) (173). Et, bien que quelques unes des statues mentionnées ci-dessus puissent être d'une origine postérieure à la période dont nous parlons ici, le culte de l'Amour dans l'Académie, où Platon lui-même enseignoit, date du siècle de Pisistrate, les honneurs que les Thespiens rendoient à l'Amour remontent aux temps les plus anciens, et il est probable que les Pariens dont le respect pour ce dieu égaloit celui que lui témoignoient les Thespiens, l'aient déjà adoré au moins avant le temps ou vécut Platon (* 7 4).

(170) Barthélémy a commis la même erreur. Voyez à cet égard

Visconti, Monum. Borgh. p. 105, 106.

(172) Paus. IX. 31. 3. Plut. Amor. T. IX. p. 1. (173) Athen. XIII. 12. cf. Eustath. ad II. p. 1517. l. 20.

⁽¹⁷¹⁾ Nous avons déjà parlé de celle dans le gymnase d'Élis, et de celle dans l'Académie. L'Éros de Praxitèle est connu.
Paus. I. 20. 1. cf. IX. 27. 3, où il est aussi question de celui de Lysippe. Éros armé de son arc se voyoit dans le temple
de Vénus à Corinthe. Paus. II. 4 fin. Dans le tholus d'Épidaure
l'Amour étoit représenté avec une lyre; ses armes étoient à
côté de lui. Cet ouvrage étoit du célèbre Pausias. Paus. II. 27.
3. Sur le piédestal du trône de Jupiter Olympien on voyoit l'Amour recevant Vénus sortant de la mer. Paus. V. 11. 8 fin.

⁽¹⁷⁴⁾ Pansanias (IX. 27. 1.) assure avoir vu à Thespies une statue de l'Amour très ancienne.

Nous n'avons presque rien à ajouter à ce Les Graces. que nous avons dit dans le second volume au sujet des Grâces. Elles sont constamment soit la personnification de la reconnoissance ou de cette qualité indéfinissable qui répand un charme inexprimable sur toutes les actions, qui embellit souvent ce qui pourroit déplaire, et sans laquelle la beauté même reste privée de son plus puissant attrait. Voilà pourquoi Platon conseilla à l'austère Xénocrate d'offrir des sacrifices aux Grâces, déesses qui, chez les poëtes, font ordinairement partie du cortège de Vénus (175). Sans elles, dit Pindare, les fêtes et les banquets des dieux immortels même manqueroient d'éclat; la sagesse et la beauté leur empruntent la qualité qui les rend chères aux mortels (176). Ce sont ces Grâces qui donnoient la victoire dans les jeux publics (177). Mais souvent aussi elles ne sont que la personnification de la reconnoissance, acception qui cependant ne paroît pas avoir été la signification primitive de ces déesses (178). C'est sous ce point de vue que Théognis les place dans la compagnie de l'Espérance, de la Bonne Foi, de la Modestie (179); c'est cette acception qu'a eue en vue Théocrite dans son idylle sur Hiéron (180), et à laquelle se rapportent les deux boîtes de Simonide, dont l'une, celle des Dons, étoit pleine, tandis que celle des Graces étoit vide (181). La Grace à laquelle les Cherronésites avoient consacré un autel, en mémoire de la gé-

(178) Voyez, à ce sujet, Visconti, Monum. Borgh. p. 71 fin.
72 in. (179) Theogn. 35 sq. ed. Welcker.

(180) Theorr. Id. XVI. (181) Argum. Id. XVI. Theorr. p. 16. ed. Valcken.

⁽¹⁷⁵⁾ Voyez p. e. Cypr. Carm. Auct. ap. Athen. XV. 30. cf. Wüllner, de Cyclo græc. ep. p. 77, 78.

(176) Pind. Ol. XIV. cf. Hymn. orph. LX.

⁽¹⁷⁷⁾ Pind. Ol. XIV. 27. Bacchyl. fr. ed. C. F. Neue, p. 71. vs. 11 sq. Ce petit poëme à été attribué à Callimaque. Cf. Callim. Epigr. p. 222.

nérosité des Athéniens, qui les avoient délivrés du pouvoir de Philippe de Macédoine, n'est autre chose que la Reconnoissance (182). Aristote prend les Grâces dans le même sens, lorsqu'il parle de leur temple, dans cette partie de sa morale où il traite de la gratitude (* 8 3); enfin c'est aux déesses de la reconnoissance qu'on attribuoit des ailes, pour signifier qu'il faut être prompt à reconnoître un bienfait (184). Il est même évident qu'on a pris quelquesois les Grâces pour la personnification de la bienfaisance; au moins ce n'est qu'en ce sens que Démocrite pouvoit dire d'un homme qui répandoit ses bienfaits, sans avoir aucun égard au mérite de ceux qu'il favorisoit, qu'il prostituoit les Grâces, quoique vierges (185). Plutarque explique par cette qualité les noms propres des trois Grâces, en disant que celui qui donne ressent une joie bien plus pure que celui qui reçoit (186).

Quant au culte des Grâces, il est presque inutile de dire que ces déesses, qui étoient déjà adorées par les Grecs dans les siècles reculés dont nous avons parlé auparavant, n'ont manqué ni de temples ni d'autels dans les temps où la civilisation avoit fait des progrès si remarquables. Pour ne pas parler du temple qui leur fut

(185) Democr. Apophth. in. J. C. Orell. Opusc. Græc. vett.

sentent. et moral. T. I. p. 132. 1.

⁽¹⁸²⁾ Demosth. pro Coron. (Oratt. Att. T. IV. p. 229) (183) Aristot. de Mor. ad Nicom. V. 8 (T. II. p. 42. D.), cf. Aristot. Epist. ib. p. 844. b. fin. (184) Schol. Aristid. T. III. p. 55 in.

⁽¹⁸⁶⁾ Plut. philosoph. esse cum princip. T. IX. p. 113 fin. 114 in. 'Αγλαΐην και Εὐφροσύνην και Θαλείαν, τὸ γὰρ ἀγαλλόμενον και χατρον ἐν τῷ διδόντι τὴν χάριν πλετόν ἐστι και καθαρώτερον. Au reste la généalogie de ces déesses offre les mêmes variations que celle de plusieurs autres divinités. Antimaque les appeloit filles du Soleil et d'Égle. Hermésianax rangea parmi elles la déesse de la Persuasion. Paus. IX 35. 1 fin. Un auteur plus récent (Nonnus) commémore Bacchus et Coronis comme leurs parents. Dion. XLVIII. 555. cf. XXXIII in.

consacré dans les lieux où on les avoit d'abord adorées (187), la Grèce étoit remplie de leurs statues (188). Dans l'Altis à Olympie on voyoit un autel qui leur étoit consacré conjointement avec Bacchus (189), et en Arcadie on leur offreit des sacrifices aussi bien qu'aux Euménides, sans doute par reconnoissance pour la grâce que ces déesses y avoient accordée à Oreste (190). Les Grâces avoient même l'honneur de se voir honorées par des rites mystérieux (191).

L'Indignation. Lorsque nous avons fait mention, dans les siècles héroïques, de personnifications d'émotions désagréables, l'Indignation ne nous a occupés qu'un moment, puisque les développements les plus remarquables de cette fiction appartiennent à la seconde période de notre histoire. La notion de l'indignation divine s'y retrouve encore quelquefois, il est vrai, sans aucune personnification (192), ainsi que dans Homère, mais d'ailleurs non seulement la personnification est souvent très évidente chez les poëtes, mais les temples et les autels consacrés à Némésis prouvent aussi qu'on lui avoit assigné une place parmi les divinités de la Grèce.

Dans la tragédie dont je viens de parler, la personne commence déja à se détacher de la simple notion, dans

⁽¹⁸⁸⁾ Voyez les statues remarquables décrites par Pausanias (VI. 24. 5). Les Grâces étoient d'abord représentées voilées. Dans la suite elles étoient nues. Paus. l. l. Ce changement tient-il à la corruption progressive des moeurs? La manière dont on faisoit allusion à cette qualité dans le proverbe as xáquas yumas (Suid. in v.) ne l'indique pas. Ce proverbe signific qu'il faut faire du bien sans en attendre quelque récompense.

⁽¹⁸⁹⁾ Paus. V. 14 fin. (190) Paus. VIII. 34. 2.

⁽¹⁹¹⁾ Paus. IX. 25. 1. Sont-ce les Charisia, fête nocturne dont parle Eustathe (ad Od. p. 664. l. 30)? Cf. Hesych. in v. χαρίσια. Les Thesmophoriazuses les invoquent avec les autres divinités, Cérès, Proserpine, Mercure. Aristoph. Thesm. 308. (192) P. e. Soph. Phil. 515. τὰν ἐκ θεῶν νέμεσιν ἐκφυγών.

l'ondroit ou Néoptolème attribue à l'influence irrésistible de l'indignation divine le désir des Atrides de se ressaisir de la personne de Philoctète, qu'ils avoient auparavant abandonné à son sort (198). Absolument de la méme manière Hérodote dit que l'Indignation divine punit Crésus, pour avoir eu la vanité de se croire le plus heureux de tous les mortels (194). C'est à la même Indignation que les Athéniens attribuoient le malheur qui frappa Périclès, lorsque ce grand homme, qui avoit fait une loi suivant laquelle personne ne pouvoit être compté parmi les citoyens d'Athènes dont le père et la mère n'eussent pas joui du droit de cité, perdit l'un après l'autre tous ses fils nés d'une Athénienne, de sorte que, s'il ne voulut voir traité en étranger le seul fils illégitime qui lui restoit, il fut obligé de révoquer la loi qu'il avoit proposée lui-même lorsqu'il se croyoit encore sûr de revivre dans une nombreuse postérité (195). retrouve les mêmes idées chez Plutarque (196). Sui-

(198) Soph. Phil. 599.

Τίς δ πόθος αὐτοὺς ἵκετ', ἤ θεῶν βία Καὶ νέμεσις, οἵπερ ἔργ' ἀμύνουσιν κακά ;

(194) Herod. I. 34 in. Ελαβε εκ θεθ νέμεσις μεγάλη Κροτσον ώς ελκάσαι, δτι ενόμισε έωυτον εξναι άνθρώπων άπάντων δλβιώτατον.

et il ajoute que les Athéniens, persuadés qu'il n'y avoit que l'humanité (ἀνθρώπινα: je crois avec Reiske qu'il faut lire ἀνθρωπίνων τε δεῖσθαι) qui pût alléger ses peines, lui permirent d'abroger son ordonnance. Ce trait donne la juste idée de ce que les Grecs entendoient par ces expressions. Celui qui se croyoit au-dessus de l'infortune humaine, étoit puni par l'Indignation divine (νεμεσητὰ ἔπαθεν); c'étoit le devoir de ses semblables de le consoler par l'humanité (ce mot a ici une signification double, comme l'on voit), par l'humanité qui lui avoit manquée à lui-même. Ici ἀνθρώπινα signifie aussi bien l'indulgence envers les malheureux, que la modestie qui empêchoit les heureux de s'enorgueillir de leur bonheur. En effet c'étoit bien là la religion du peuple le plus humain de la terre!

(196) Mar. 28 in. Æm. Paul. 22 fin. 36. cf. Diod. Sic. T.

II. p. 195. l. 70.

vant lui, on attribua à Némésis le malheur de Philopoemen, parcequ'il avoit osé dire qu'un bon général
ne doit pas se laisser surprendre par l'ennemi. Léon
de Byzance, répondant à un bossu, qui lui reprocha
sa vue courte, lui dit: Tu as la Némésis sur ton
dos (197).

C'est cette Indignation que l'on craignoit d'exciter si l'on s'enorgueillissoit du bonheur qu'on venoit d'éprouver (198), ce qui lui faisoit souvent donner le nom d'envie (\$\phi\phi\phi\phi\phi\phi\), quoique d'ailleurs la déesse Némésis n'ait rien de commun avec cette émotion (200). L'envie est l'effet immédiat de la vanité humaine: Némésis est la déesse qui punit les envieux et qui peut écarter les suites fâcheuses de l'envie, raison pourquoi on s'adressoit souvent à elle dans ce but (201).

(197) Plut. de cap. ex host. util. T. VI. p. 329 fin. Symp.

II. 1 (T. VIII. p. 508.)

(198) Æsch. Prom. 936. Οἱ προσκυνούντες τὴν Αδράστειαν, σοφοίο Lorsque tu vois un homme s'enorgueillir de ses richesses et de sa haute naissance, lorsque tu le vois regardant avec dédain autour de soi, tu peus t'y attendre de voir Némésis l'atteindre bientôt. Ἐπαίρεται γὰρ μεῖζον, ἕνα μεῖζον πέση. Eur. fr. T.

II. p. 482, 26.

(199) Lorsque Admète se réjouit d'avoir retrouvé son épouse, Hercule lui dit: φθόνος δὲ μὴ γένοιτό τις θεῶν. Euripid. Alc. 1138. Philoctète, en accordant à Néoptolème sa demande de toucher les armes d'Hercule, lui dit: τὸν φθόνον δέ προσκύσον, Μὴ σοι γενέσθαι πολύπον αὐτά, etc. Soph. Phil 766 sq. Que φθόνος signific ici la même chose que Némésis est clairement prouvé par les paroles d'Égisthe (Soph. El. 1462), qui, croyant voir le cadavre d'Oreste, dit:

3 \$\frac{1}{2} Ze\(\tilde{\pi} \), δέδορχα φάσμ', δνευ φθόνου μέν οψ Πεπτωχός εἰ δ'ἔπεστι Νέμεσις, οψ λέγω.

(200) Dans Euripide (Troad. 763), Hélène est appelée la fille d'un mauvais génie, de l'Envie (φθόνος), du Meurtre, de la Mort. Ici φθόνος est l'envie humaine, ainsi que dans Eurip. fr. T. II. p. 450. V. p. 462. II, et dans le discours contre Aristogiton (Demosth. c. Aristog. I. Oratt. Att. T. V. p. 82. l. 52 fin.), où l'Envie, la Querelle, l'Imprécation et plusieurs autres vices sont représentés comme les habitants de l'empire des morts.

(***) Eurip. Rhes. 342.

Quelquesois aussi l'Indignation divine est confondue avec le Droit (Dicé) (2°2); quelquesois elle offre à peu près la même notion que la Furie (2°3); mais ce ne sont que des exceptions. Les idées qui ont fait naître cette personnification sont communes à toutes les nations et à tous les hommes, mais il étoit réservé aux Grecs d'en faire une déesse. On trouvera rarement quelqu'un qui ne craigne parsois l'inconstance de la fortune, et qui ne la craigne surtout dans le moment où il se trouve élevé au faîte du bonheur. Les Grecs, instruits par l'expérience et doués d'une grande sensibilité pour les émotions tragiques, regardoient le bonheur comme l'apanage de la divinité, et ils étoient si persuadés de la nécessité de

Αδράστεια μέν, & Διός παῖς, Εἴργοις στομάτων φθόνον.

Dans un autre endroit (ib. 454 sq.) c'est Jupiter qu'on prie d'écarter le φθόνος. Un peu plus loin (468) c'est : σὺν δ' Αδραστεία λέγω. Aristote place la νέμεσις, comme vertu, entre les deux extrêmes vicieux, le φθόνος et l'ἐπιχαιρεκακία. Mor. ad Nicom. II. 7.

(202) Eurip. Or. 1361. La colère divine suscitée contre Hélène est appelée νέμεσις, et Rhes. 199 Némésis est désignée par le nom de Δίκα (ή τἄδικ' ἐποπτεύει. Suid. in v). Chez Platon (Leg. IV. p. 601. D.) Némésis est le ministre de Dicé, elle punit les enfants qui ne respectent pas leurs parents; chez Plutarque (de sera num. vind. T. VIII. p. 234.) Dicé et Erinnys sont les ministres d'Adrastée., Il est souvent difficile de distinguer les différentes divinités chargées du maintien de la justice. D'après l'étymologie, Νέμεσις ne signifie autre chose que Θέμις; c'est la décsse qui veille à l'équité dans la distribution des biens et des maux (νέμειν). Aussi le mot νέμεσις est-il pris quelquefois dans le sens de distribution, comme la νέμεσις ὑποκριτῶν, la distribution des rôles. Hesych. in v.

(203) P. e. lorsque Électre invoque l'Indignation de son frère, qu'elle croyoit mort, répeque voi tarovvos. Soph. El. 785. Apollonius de Rhodes la place à côté de la Furie, évidemment dans le sens de vengeance divine. IV. 1043. Quelquefois le mot Némésis est pris dans le sens de colère, d'indignation, excitée par une injustice. Agoracrite appela sa Vénus Némésis, après que les Athéniens eurent assigné le prix à la Vénus d'Alcamène, seulegeus parcequ'il étoit Athénien, tandis qu'Agoracrite étoit étranger. Plin. H. N. XXXV. 4. 3.

souffrir, imposée aux foibles mortels, que plus ils se voyoient favorisés par la fortune, et plus ils en craignoient les revers (204). Ce sont ces idées qui dominent dans l'histoire de Polycrate et dans celle de Crésus chez Hérodote (805); et, bien que quelquesois elle prenne un aspect un peu farouche, la personnification de l'Indignation divine, non seulement comme une déesse qui punit les hommes enorgueillis du bonheur dont ils jouissent, mais aussi comme une divinité bienfaisante, qui, pourvu qu'on reconnoisse son pouvoir, écarte les suites fâcheuses qu'un mot inconsidéré pourroit d'ailleurs avoir, est une idée éminemment humaine et digne du génie qui caractérise les Grecs. C'est cette déesse qui, suivant Callimaque, tient compte des paroles peu mesurées de la vanité (206); c'est elle que les femmes phéniciennes d'Euripide invoquent comme témoin de l'insolence de Capanée (207); c'est elle dont on voyoit le temple élevé dans le lieu même qui avoit été témoin de son pouvoir. Pausanias raconte que les Perses, lorsqu'ils descendirent en Attique, avoient apporté un bloc de marbre, pour en faire un trophée, après la victoire dont ils se tenoient déjà assurés. Après la défaite qui confondit leur orgueil et les couvrit de honte, Phidias donna au

Πάντα λόγον πεφύλαξο τὸν ΑΥΡΙΟΝ ἐδὲ τὰ μικρὰ Αήθει τήν γλωσσης ἀντίπαλον Νέμεσιν.

cf. Plat. Phaed. p. 392. D. Μή μέγα λέγε, μή τις ήμων βασκανία περιτρέψη τον λόγον.

(205) De même" Philippe pria que son bonheur pût être compensé par quelque petit revers. Plut. Consol. ad Apoll. T. VI. p. 398.

(207) Eur. Phœn. 189.

⁽²⁰⁴⁾ Βροτοῖς τὰ μείζω τῶν μέσων τίπτει νόσους,
Θεῶν δὲ θνητὸς πόσμον οὐ πρέπει φέρειν.
Eurip. fr. T. II. p. 482. XXIX. cf. Antiph. Epigr. XLIII.
(Anth. T. II. p. 166.)

⁽²⁰⁰⁶⁾ Callim. H. in Cer. 57. Νέμεσις δε κακάν εγράψατο φωνάν. Il paroît que Nonnus a imité ce passage, Dion. I. 481.

Αδρήστεια τόσην εγράψατο φωνήν.

marbre, destiné à perpétuer le souvenir de la victoire qu'ils avoient cru remporter, les formes de la déesse qui avoit puni leur audace (208).

La personnification de cette belle conception a amené les mêmes abus que l'on retrouve presque partout dans la mythologie grecque. L'idée éminemment morale est devenue une femme, objet de la concupiscence de Jupiter. Suivant l'auteur du poëme intitulé Cypriaca, Jupiter avoit poursuivi Némésis par terre et par mer, et avoit pris toutes les formes possibles pour la séduire. Il n'y a ici que la résistance qu' offrit la déesse qui soit en harmonie avec le caractère moral qu'on lui assignoit, résistance qui cependant paroît avoir été infructueuse, puisque Némésis devint la mère d'Helène (209) et, suivant d'autres, des Dioscures (210). Les poëtes de l'école d'Alexander.

(908) Paus. I. 33. 2. cf. Parmenion. Epigr. VI. Anthol. T. II. p. 185. Quant aux attributs de la déesse dont il est question dans ce passage, je crois, avec Herder, que les cerfs qui ornoient son diadème signifient la fuite et la défaite des Perses, comme les Victoires indiquent le succès des armes athéniennes. La branche de pommier qu'elle tient dans la main est, je crois, une allusion à la qualité qu'on lui attribuoit de punir surtout l'insolence des amants heureux, raison pourquoi, suivant Pausanias lui-même, les Smyrnéens lui donnèrent des ailes, comme à Éros (ib. 7). Le gobelet enfin, avec les images des Éthiopiens, ne me paroît pas une allusion à la piété de cette nation, comme le croit M. Siebelis, mais tout simplement une indication de l'origine de Némesis, qu'on disoit fille de l'Océan, auprès duquel habitoient les Éthiopiens. Voyez les différentes conjectures ap. Sieb. ad h. l. Pline (H. N. XXXVI. 5) rapporte différemment l'origine de la Némésis de Rhamnus: mais je ne vois pas pourquoi il ne soit pas permis de croire que les deux auteurs aient parlé de deux différentes statues.

(209) Auct. Carm. Cypr. ap. Athen. VIII. 10. cf. F. Wüll-

ner, de Cyclo ep. p. 71 fin. 72.

(210) Tzetz. I. I. et Schol. Callim. H. in Dian. 232. Suivant le scholiaste d'Euripide (ad Or. 1387), Léda prit la forme de Némésis. Suivant Eustathe (ad II. p. 1442), la Némésis, mère d'Hélène, n'étoit pas la déesse dont nous parlons ici, mais une femme du même nom.

drie parlent d'Adrastée, nourrice de Jupiter (211). Il n'est pas sûr que cette Adrastée étoit Némésis, mais il est certain que cette déesse portoit le même nom (212). Les auteurs d'un âge plus récent encore chargèrent l'image de Némésis de plusieurs nouveaux attributs. Hormis la bride et le fouet, qui sont des symboles plus anciens, on lui assigna encore une roue, ce qui la fit confondre avec la Fortune, et on la fit monter sur un char tiré par des gryphes à quatre pattes, ce qui devoit signifier les quatre parties du monde où elle régnoit (213).

Mais ce qui doit nous paroitre plus intéressant c'est de trouver un exemple de l'opinion que l'Indignation, hormis les fonctions propres à son ministère, protégeoit aussi spécialement ceux qui se consacroient à son service. C'est ainsi que les habitants de la ville de Smyrne, rétablie par Alexandre le Grand, racontoient que les déesses qu'ils honoroient sous le nom de Némésis avoient apparu à ce prince, endormi auprès de leur temple, et lui avoient ordonné d'y bâtir la nouvelle Smyrne (214).

(212) Apoll. Rhod. III. 133. Callim. H. in Jov. 47.
(212) Plusieurs passages de ceux que nous venons de citer le prouvent. Suivant quelques-uns, ce nom signifie l'Inévitable. Voyez, à ce sujet, plus haut T. II. p. 156. Ajoutons qu'il y avoit une statue d'Adrastée dans le temple d'Apollon à Cirrha. Paus.

X. 37 fin.

(212) Cf. Dion. Chrys. Or. XL. (T. II. p. 165.). Némésis, comme plusieurs autres divinités, Thémis, Éros, Elpis, se trouve ici en

^{(2&}lt;sup>ts</sup>) Nonn. Dion. XLVIII. 875 sq. Il y est encore question d'une αρπη. vs. 438. (cf. Suidas in v. Νέμεσις, Τύχη), et, chez le scholiaste d'Éschyle (Prom. 936 fin.), d'une rose, d'une urne, d'une balance et d'une bride. Τύχη est 'Αδράστεια. Anthol. T. III. p. 6. Remarquons encore les fictious des poëtes plus récents, p. e. de Méléagre, Epigr. XXII (Anthol. T. I. p. 9 fin. 10 in.) Epigr. XXXIV. (p. 13 in.), Automed. Epigr. II. (T. II. p. 190 fin.) Montfaucon (T. II. p. 185. no. 5) veut que la figure ailée, avec une roue à ses pieds, un rameau et un ruban flottant à la main, dont il est question ici, soit une Némésis: il est aussi facile d'y voir la Fortune. On peut dire la même chose des figures pl. 195. 7, 8, 9.

Après les preuves que nous venons d'en alléguer, il est inutile de nous occuper séparément du culte de Némésis (215).

Némésis étoit la personnification de la La Pudeur (Aedos). juste indignation contre l'arrogance; cette arrogance elle-même étoit personnifiée par les Grecs, comme nous le verrons bientôt. Ce n'est que pour suivre l'ordre que nous nous sommes prescrit en traitant ce sujet dans le second volume de cet ouvrage, que nous parlerons préalablement de la personnification d'une vertu qui est l'opposé de l'arrogance, savoir celle qui, au lieu de nous engager à nous croire supérieurs aux autres, nous inspire de la considération pour leur opinion et nous ànime d'un louable désir de mériter leur estime (216). C'est la vertu que les Grecs appeloient Aedos, et que nous pourrions rendre par le mot Pudeur, quoiqu'il n'en exprime pas exactement la notion. On a remarqué souvent que les Grecs, qui se représentoient leurs dieux comme des hommes, leur attribuoient leurs erreurs et leurs vices: mais il est juste d'observer qu'ils les ornoient aussi de leurs vertus. La personnification de celle dont nous

pluriel. Paus. VII. 5. 1. cf. IX. 32. 2. Les Néméses de Smyrne étoient filles de la Nuit, comme celle d'Hésiode. La déesse adorée à Rhamnus en Attique étoit fille de l'Océan. Cependant il n'est pas douteux que ce ne soit la même déesse. M. Béger a cru retrouver ces déesses sur une médaille où l'on voit deux semmes à côté d'un homme couché ou appuyé sur son bouclier. Monts. T. II. p. 307. Mais ces semmes ne sont pas ailées, comme l'étoient les Néméses de Sinyrne. Voyez, en général, sur les représentations de cette déesse, Visconti, Mus. Pio-Clem. T. II. p. 91 sq.

(c. Spud. Oratt. Att. T.V. p.284 in.), il est question de Nepereira. Harpocration parle aussi de jeux en l'honneur de Némésis, mais d'une manière douteuse. Il croit qu'ils ont fait partie des cérémonies funèbres. Cf. Demosth. ed. Aug. T. IX. p. 26. Platon

en parle dans le même sens. Leg. IX. p. 659. G.

(216) Theogn. 29. ed. Welck.

Αθώς μέν γάρ δλωλεν. άναιδείη δέ καλ υβρις, Νικήσασα δίκην, γην κατά πάσαν έχει.

parlons est réprésentée placée à côté du trône de Jupiter, puisqu'on ne pouvoit supposer que la divinité même n'eût pas égard au jugement des autres dieux ou même des mortels (* 17). C'est elle qui anime les guerriers du désir de l'immortalité (218), et qui retient la jeunesse dans les bornes du devoir et de la décence. elle qui arrose les champs où le chaste Hippolyte avoit cueilli les fleurs qu'il offrit à sa déesse, la chaste Diane (219). On voit qu'Aedos signifie aussi bien crainte du blâme que pudeur. Une fois seulement, de ce qué je sache, elle exprime cette idée exclusivement; savoir lorsqu'Icarius lui consacra une statue dans l'endroit où sa fille, Pénélope, malgré les instances de son père pour rester auprès de lui, se couvrit la figure de son voile, pour lui témoigner son désir de suivre Ulysse (220). Les Grecs eux-mêmes lui donnoient quelquefois le nom de Honte $(\alpha i \sigma_{\chi} \vartheta_{\nu} \eta) (^{\bullet \bullet \ \sharp}).$

Au reste, bien que souvent les poëtes donnent à la Pudeur le titre de déesse, comme à une infinité d'autres

(217) Soph. OEd. Col. 1261.

— ἔστι γὰς καὶ Ζηνὶ σύνθακος θρόνων Αἰδώς ἐπ' ἔςγοις πᾶσι. (226) Pind. Nem. IX. 85. sq. cf. 79.

(219) Eurip. Hippol. 78. Δίδως δὲ ποταμίαισι κηπεύει δρόσοις. Cependant, voici encore un exemple de la manière absurde dont les Grecs employoient la notion de divinité. Creüsa dit à Ion qu'elle a honte de lui apprendre ce qu'il vouloit savoir (αλδέμεθα), et Ion répond: En ce cas, c'est fini, car c'est une déesse paresseuse (ἀργὸς ἡ θεός). Eurip. Ion. 336, 337.

(221) P. e. Æsch. VII. c. Theb. 394., οù Étéocle dit d'un de ses généraux qu'il a égard pour le trône d'Αλσχύνη, ce qu'il explique par: Αλσχοῦν γὰρ ἀργὸς, μὴ κακὸς δ' εἶναι φιλεῖ. On voit que ceci ne s'accorde pas avec l'idée que nous avons de la honte, qui est plutôt ou une foiblesse, ou une suite naturelle du défaut de pudeur. Voyez encore Eurip. fr. T. II. p. 448 in.

Ω πότης Αίδως, είθε τοίς πάση βροτοίς,

Ζυνούσα τάναίσχυντον εξήρου φρενών. La différence entre αλδώς et αλσχύνη est bien marquée dans l'Etym. Gudianum in v. αλδώς. vertus et sensations, cependant elle ne paroit pas avoir occupé une place très distinguée dans le culte public. L'auteur du discours contre Aristogiton dit, il est vrai, que l'on trouve partout des autels de la Pudeur (222): mais, lorsqu'on voit la manière dont Pausanias parle de celui qu'il avoit vu à Athènes, on seroit tenté de regarder cette assertion de l'orateur plutôt comme un mouvement oratoire que comme un fait positif (223).

La Terreur et la On dit que Thésée offrit des sacrifices à Crainte (Phobos, la Terreur, et que la Crainte avoit reçudermos).

l'honneur d'une statue à Corinthe par ordre de l'oracle de Delphes (224). Il est au moins incertain si Alexandre offrit des sacrifices à la Terreur, avant la bataille d'Arbèles (225). L'on voyoit à Sparte un temple de cette divinité, mais elle n'y étoit pas adorée comme un pouvoir nuisible, dont il fallût apaiser la colère, mais comme une sensation salutaire et nécessaire au maintien des lois. Il est évident qu'ici le mot φόβος signifie plutôt la Crainte que la Terreur (226), qui d'ailleurs est constamment placée parmi les méchantes divinités (227).

La Rage (Lyssa). La Rage ne se trouve que comme personnage dans les tragédies. Éschyle l'avoit

(222) Demosth. c. Aristog. I. (Oratt. Att. T. V. p. 77. l. 35.)
(223) Paus. I. 17. l.

(224) Voyez T. II. p. 146. (225) Plut. Alex. 31. (T. IV. p. 78 fin.). Quelques manuscrits ont ici Φοίβω, d'autres Ψόφω.

(227) Chez Éschyle (VII. c. Th. 45) les guerriers ennemis de Thèbes jurent par Mars, Bellone et la Terreur. Lucien (de luct. 6. T. II. p.925) place les Φόβοι, avec les Furies, parmi les divinités infernales; Artémidore y range la Crainte et la Terreur. Oncir. II. 34. Il n'y a que quelques auteurs très récents qui les représentent sous un jour plus favorable. Dans Nonnus (Dion. II. 414 sq.), ces divinités combattent avec Jupiter contre Typhon. Dans Appulée (Metam. X. 741), elles appartiennent au cortège de Minerve.

iutroduite dans une tragédie que nous ne possédons plus (***); l'Hercule Enragé d'Euripide est la seule pièce qui nous mette en état de juger de la manière dont on représentoit cette déesse. La Rage y est fille de la Nuit et du sang de Saturne, détestée de tout le monde, cruelle, hideuse (**2**). La Démence (Mania), qui est représentée ici comme un effet de la Rage (****), est mentionnée en pluriel par Théognis, comme les nourrices d'Éros (****); mais chez Quinte de Smyrne c'est le même personnage que la Rage, évoquée de l'empire des morts par Minerve, pour aveugler l'esprit d'Ajax (****).

La Mémoire (Mné-La mère des Muses est rarement menmosyné).

tionnée par les poëtes; cependant on lui avoit consacré des statues (233), et il paroît qu'on l'associoit aux honneurs qu'on rendoit à ses filles (234).

Les Songes, qui, chez Hésiode, doivent l'existence à la Nuit, sont les fils de la Terre dans Euripide (235). Apollonius de Rhodes les place sous la direction de Mercure (236), comme divinité infernale (237). Ce ne sont que des fictions poéti-

(228) Æsch. fr. T. V. p. 106. no. 185. (229) 'Arvµéraios. Eur. Herc. fur. 834, 843 sq. Je crois que les cent têtes dont il est question vs. 882 sont une métaphore. Àu moins il me paroît peu probable qu'on ait donné à Lyssa cette forme sur le théâtre.

> (250) Ib. 835, 878. (251) Theogn. 1253. ed. Welck. (252) Onint. Smyrn. V. 360. cf. 451

(282) Quint. Smyrn. V. 360. cf. 451 sq. (283) P. e. Paus. I. 2. 4.

(234) Dans Athénée (XI. 111) on lui fait des libations. (235) Euripid. Hec. 70. cf. Iphig. T. 1260 sq.

**Xθων ἐτεκνώσατο φάσματα.
(236) Apoll. Rhod. IV. 1733. cf. Schol. ad 1782.
(257) J'ai dit auparavant qu'il est probable qu'on plaçât l'habitation des Songes dans l'empire des morts (T. II. p. 151. not. 90.): l'auteur des Argonautiques orphiques l'y place en effet. Argon. Orph. 1147.

ques, car, queiqu'on représentat les Songes par des statues (238) et dans des tableaux (239), il ne paroît pas qu'on leur ait accordé les honneurs du culte public (240). L'Aveuglement La personnification de l'Aveuglement re-(Até). vient quelquefois chez les poëtes de la période actuelle, dans le même sens que chez Homére (241); quelquefois elle est prise dans une signification plus générale, comme la déesse du mal (242), ou comme une vengeresse (243): mais il n'y a qu'un poëte très récent qui l'ait introduite comme personnage dans son poème (244).

(238) P. e. Paus. II. 10. 2.

(289) P.e. Philostr. Imag. I. 27 fiu. p. 803 in. Le Songé y est représenté avec une tunique noire sous un habit blanc et avec une corne à la main, par allusion à la porte de corne dans Homère,

par où sortoient les Songes vrais.

(240) Pausanias (IV. 26. 6) dit d'Épictète: ὁ δε θύσας καὶ εὐξάμενος τῷ πεφηνότι ὀνείρατι. Ceci semble signifier qu'il sacrifia au Songe: mais je crois que l'auteur a voulu dire qu'il sacrifia à celui qui lui avoit apparu en songe, comme l'a rendu Clavier. Voyez Sieb. ad h. l. D'ailleurs on sacrificit au Soleil, à: Mercure etc. après un songe, mais nulle part, de ce que je sache, on lit de sacrifices offerts aux Songes eux-mêmes.

(241) P. e. Archiloch. fragm. ed. J. Liebel. p. 123. Solon. fragm. ed. N. Bachius, p. 81. C'est aussi en ce sens que le choeur, dans Éschyle, dit qu'Até a érigé son trophée dans la porte de Thèbes, à l'endroit où Étéocle et Polynice tombèrent victimes de la haine mutuelle qui les avoit aveuglés. VII. c. Theb.

935.

(242) C'est en ce sens qu'Hélène est appelée Até. Eur. Andr. 103. Il est remarquable qu'OEdipe, dans Sophocle, appelle ses filles des Atés (OEd. Col. 526). Ici Até est le malheur luimême, non sa cause.

(248) Clytemnestre la place au même rang avec Dicé et avec

la Furie, Aesch. Agam. 1483.

Μά την τέλειον της έμης παιδός Δίκην, "Ατην 'Εριννύν θ'.

Électre dit qu'elle est envoyée par Jupiter pour punir les criminels, ib. 371. Le choeur parle de sa colère, ib. 1069. Chez Rhianus, elle punit les hommes, ἐπίηρα φέρουσα Ζηνὶ Δίκη τ'. Rhian. vs. 17. Poët. Guom. Branch. p. 131.

(244) Chez Nonnus (Dion. XI. 113 sq.) elle entraîne Ampelus

dans sa perte, pour satisfaire la vengeance de Junon.

casion de faire observer l'usage qu'a fait un poëte de notre période d'une personnification introduite par Homère, que nous faisons mention d'un passage d'Euripide où Médée se plaint de ce que Créon, manquant de respect aux Prières (Lites), refuse d'écouter sa juste demande (245), et d'un autre, où Adraste prend à témoin la Terre, le Soleil et d'autres divinités de ce que ces mêmes déesses n'ont pu lui faire obtenir la protection qu'il venoit d'implorer à Athènes (246). L'auteur des Argonautiques orphiques emploie cette personnification dans le même sens (247). Les Prières sont ici, les déesses qui embrassent la cause de celui dont les prières n'ont pas été écoutées.

La Raillerie ou la Nous avons vu que la Raillerie ou la Censure (Momus.) Censure, divinité que Hésiode place parmi les enfants de la Nuit, n'a été qu'indiquée par ce poëte (248). Il est douteux si Simonide, dans sa satire sur les femmes, la représente comme une personne (249). Les auteurs plus récents font fréquemment mention de cette personnification. Alcée de Messène lui attribue des ailes, peut-être pour indiquer la célérité avec laquelle la censure se répand (250). Il faut que dès

(245) Eurip. Med. 326.

'All' itelās pe, zidėr aidiog Artas;

(246) Eurip. Suppl. 262.

Ως οὐδὲν ήμῖν ἤρκεσαν Διταί θεών.

(247) Orph. Arg. 109. —— & yae atomos (Ineris Znics novem Actal ——

(248) Voyez T. II. p. 152.

(249) En parlant de la femme qui tient de la nature de l'abeille, il dit: κείνη γὰρ οξη μῶμος οὐ προσιζάνει. Simon. vs. 84. Brunck. Poet. Gnom. p. 97. C'est dans le même sens que ce poëte dit: παντὶ δ' ἐπ' ἔργω Μωμός, ὁν ἐδ' ἤρως Δαίδα-λος ἐξέφυγε. Epigr. LXXXIII. Voyez Anthol. T. VII. p. 348.

(250) Alc. Mess. Epigr. V. Anthol. T. I. p. 238. En par-

lant d'un acteur, nommé Dorothée, il dit:

Μένος δ' είν ξεροϊσι Διωνύσοιο προφήταις Μώμου λαιψηράς έξέφυγε πτέρυγας.

avant le siècle de Platon la personnification ait été sanctionnée par les opinions du vulgaire, puisque ce philosophe s'en sert comme d'un proverbe (251). Le conte qui représente Momus se creusant envain la tête, pour trouver quelque chose à remarquer sur la déesse Vénus, et s'en prenant enfin à sa chaussure, a le même caractère (252). Il n'y a certainement point d'auteur qui ait employé ce personnage si souvent que Lucien, mais, à en juger par la manière dont il s'exprime sur son compte, il est assez évident que, de son temps même, Momus étoit encore regardé comme l'une des divinités les plus jeunes de la Grèce (253). Hésiode avoit placé la Persussion parmi La Persuasion. (Pitho). les Océanides. Nous avons déjà remarqué que Sappho la représentoit comme la fille de Vénus (254). Éschyle suivit son exemple (255), et presque tous les poëtes placent Pitho dans le cortège de Vénus (*56); aussi Pindare appelle-t-il les courtisanes les servantes de Pitho (257). Quelquefois même

(251) Platon. de Rep. VI. p. 470. C. οὐδ' ἄν ὁ Μῶμος τόγε τοιοῦτον μέμψαιτο. C'est le même proverbe qu'on trouve chez Aristaenète, Epist. I. 1. (p. 6), où il dit de sa maîtresse: τὴν ἐμὴν — οὐδ' ἀν ὁ Μῶμος ἐν ἐλαχίστω μωμήσαιτο.

(252) Aristid. Or. XLIX. (T. II. p. 535. l. 20). Philostrate (Epist. XXI. p. 922) dit qu'il remarqua que son soulier faisoit trop de bruit, lorsqu'elle marchoit. Il paroît que Lucien a eu en vue ce conte, Deor. Dial. XX. in. (T. I. p. 254).

(258) Luc. Jup. Trag. 22 fin. (T. II. p. 668). (254) T. II. p. 152. not. 99.

(255) Æsch. Suppl. 1040 sq. Harmonie y est sa soeur.
(256) Ibycus ap. Athen. XIII. 17 fin. Meleagr. Epigr.
LXXXIX (Anthol. T. I. p. 26) XCII (p. 27). Antip. Sidon.
Epigr. LXX. (ib. T. II. p. 25). Dans Coluthus (Rapt. Hel.
28) elle arrange la couronne nuptiale. Sur le trône de Jupiter Olympien, la Persuasion étoit représentée offrant une couronne à Vénus. Paus. V. 11. 3. Le temple de Vénus à Mégare étoit orné de la statue de Pitho et de celle d'une déesse semblable, Parégoros. Paus. I. 48. 6.

(257) Pind. ap. Athen. XIII. 33. cf. Piud. ed. Heyn. T. III.

p. 21.

cette déesse est représentée comme l'une des Graces (258). Mais en général elle étoit la personnification du pouvoir irrésistible que l'éloquence exerce sur le coeur de l'hommé, ce qui fit dire à Euripide qu'il n'y a pas d'autre temple de la Persuasion que la parole, et pas d'autre autel que la nature humaine (259), et ce qui a sans doute donné naissance à la fable qui la représentoit comme aimée de Mercure (260). n'est certainement pas étonnant que ce pouvoir soit qualifié différemment d'après l'intention de celui qui le met en oeuvre, et qu'ainsi le fouet de Pitho soit représenté comme l'instrument qu'employa Vénus pour forcer Médée à oublier sa patrie et ses parents, et à n'écouter que la passion qui l'enflammoit (261), que l'influence de Pitho soit qualifiée de trompeuse (262), et qu'on la représentat même comme la fille d'Até (263): tandis qu'une autre fois elle est respectée par les dieux euxmêmes comme une déesse à laquelle ils étoient redevables du pouvoir de persuader (264), et à laquelle il n'étoit pas permis de résister. Sa fonction approche ici

(258) Suid. in V. Xáques. Il la substitue à Thalie.

(259) Eurip. fr. T. II. p. 423. Antig. II. Οὐκ ἐστι Πειθούς ἱερὸν ἄλλο, πλήν λόγος,

Καλ βωμός αὐτης ἔστιν ἀνθρώπου φύσις.

(266) Nonnus (Dion. VII. 221) en parle comme d'une fiction connue.

(261) Pind. Pyth. IV. 390. μάστιγι Πειθούς. Ici Vénus donne l'iynx à Iason. Chez Tzetzès (ad Lycophr. 309) il est question d'une fiction suivant laquelle cet oiseau fut auparavant une semme, fille de la Persuasion. Le passage de Pindare peut servir à expliquer l'origine de cette fable, qui d'ailleurs n'est pas difficile à deviner.

(252) 1021a. Æsch. Choeph. 721. (263) Æsch. Agam. 392. Biarai d'à rálaira Meida,

Προβουλόπαις ἄφερτος "Ατας. (264) Chez Éschyle (Eum. 957) Minerve elle-même dit: -- στέργω δ' ὄμματα Πειθούς. "Οτι μοι γλώσσαν και στόμ' ἐπώπα Πρός τάς δ' άγρίως άπανηναμένας.

de celle des Prières (265). Au reste il est inutile de faire observer que, si cette déesse a eu des autels, elle a dû les avoir à Athènes. On dit que Thésée y introduisit son culte (266). Chaque année on lui offroit dans cette ville des sacrifices (297).

Réflexions générales sur les personnifications n'a pas été ques-

Les personnifications dont nous venons de parler sont celles dont nous avons démorales dont il jà fait connoître l'origine dans les siècles tion chez les au- héroïques. Nous avons pu nous convainteurs de la péri-ode précédente. cre alors que pour la plupart elles durent

l'existence à l'imagination des poëtes, qui, dans leurs fictions, représentoient comme des personnes non seulement les vertus et les vices, les affections du coeur, les facultés de l'esprit, mais jusqu'aux actions mêmes de l'homme, leurs causes et leurs effets. n'est donc pas étonnant que leur nombre s'accrût de plus en plus; et, puisqu'une foule de divinités qu'adoroient les Grecs n'ont pas eu d'autre origine, on sent aisément que parmi les personnifications inventées plus tard il y en aura eu plusieurs qui partagèrent les honneurs du culte public avec les fictions plus anciennes. Si nous avons fait connoître les développements des idées relatives aux personnifications déjà existantes, nous ne pouvons certainement pas nous dispenser de parler de celles dont nous trouvons les premières notions dans la période qui nous occupe ici. Cependant, en distinguant ainsi les fictions anciennes de celles qui paroissent plus récentes, nous ne prétendons nullement assurer que celles-ci n'aient été connues avant l'époque à la quelle nous les trouvons mentionnées pour la première fois.

⁽²⁶⁵⁾ La même déesse conjure les Furies par la sainte majesté (άγνὸν σέβας) de la Persuasion. ib. 873.

⁽²⁶⁶⁾ Paus. I. 22. 8. (267) Isocr. de Antid, (Oratt. Att. T. II. p. 401. l. 249). Demosth. procem. 54 (Oratt. Att. T. V. p. 680).

Fidèles à notre qualité d'historien de la civilisation religieuse des Grecs, nous devons suivre l'ordre que nous prescrivent les auteurs qui nous servent de guides; mais nous ne pouvons nous défendre de faire observer que rien n'est plus difficile que de fixer l'époque à laquelle chacune des fictions dont ils font mention ait été inventée ou reçue parmi les divinités de la Grèce. La vivacité et la mobilité de l'imagination non seulement des poëtes mais même des gens du peuple ont dû en produire à chaque moment, pour ainsi dire; et ce ne sont pas les siècles de la civilisation encore naissante, qui seuls en offrent des exemples. La métaphore employée par Éschyle, lorsqu'il appelle le sable le frère de la boue (268) et la fumée la soeur du feu (269), quoiqu'elle semble peu digne du cothurne, doit cependant paroître plus excusable, lorsqu'on voit que, dans ces passages, le poête n'a fait autre chose que de répéter des locutions familières et accréditées parmi le peuple. Il y a de ces expressions qui sont qualifiées de proverbes par le poëte lui-mème, comme celle-ci: J'espère voir arriver l'Aurore avec une bonne nouvelle de la Nuit, sa mère (270). Telles me paroissent encore celles-ci: L'obéissance est la mère du succès (271). La tyrannie est la mère de l'injustice (272). Le travail est le père de la

(268) Æsch. Agam. 502. — μαρτυρεί δέ μοι κάσις Πηλού ξύτουρος διψία κότις τάδε.

(269) Æsch. VII. c. Theb. 479.

Διγνύν μέλαιναν, αλόλην πυρός κάσιν.

(276) Æsch. Agam. 271.

Εὐάγγελος μὲν, ῶσπες ἡ παροιμία, Εως γένοιτο μητρὸς εὐφρόνης πάρα. cf. 285. La diction est plus piquante encore dans l'original, à cause de la signification équivoque du mot εὐφρόνη, qui signifie aussi bien une bonne pensée que la nuit.

(2⁷¹) Πειθαρχία γὰρ ἐστι τῆς εὐπραξίας. Μήτηρ. — Æsch. VII. c. Theb. 209.

(272) Eurip. fr. T. II. p. 483. XLV.

'Η γάρ τυραννίς άδικίας μήτης ξφυ-

gloire (*73). La tempérance est la voisine de la piété (*74). Un exemple frappant de cette manière de parler se trouve dans Hérodote. Envoyé par les Athéniens, pour mettre à contribution les îles de la mer Ægée, Thémistocle s'adresse aux Andriens, disant qu'il venoit à eux, sous les auspices de deux divinités très puissantes, la Persuasion et la Nécessité. Les Andriens lui répondirent que les dieux des Athéniens étoient excellents, et que ceux de leur île ne pouvoient leur être comparés, mais que parmi eux il y en avoit deux qui ne vouloient jamais les quitter, la Pauvreté et la Détresse (275).

Toutefois il est assez connu qu'il y a peu de poëtes qui aient poussé l'audace dans ces métaphores aussi loin que l'a fait Éschyle. Il y en a même qui sont très difficiles à rendre dans une autre langue. Dans la Thébaïde, le glaive qui a décidé la querelle des deux frères ennemis est appelé l'étranger envoyé par les Scythes, le féroce dispensateur de l'empire et des richesses, qui n'a laissé aux compétiteurs, privés l'un et l'autre de la possession qu'ils convoitoient, qu'un petit espace de terre assez grand pour recevoir leurs corps (276). Il est inutile de parler des poëtes comiques, dont la licence en ce genre dépassoit toutes les bornes (277). Les artistes

(277) J'en citerai un seul exemple, le fragment du Phaon de Platon, Athen. X. 58. Je ne parlerai pas non plus des êtres imaginaires, Illevic, Ilevica etc., qu'on trouve dans les hymnes orphiques.

⁽²⁷³⁾ Ib. p. 453 in. Móros yào, ús légouder, edulcias marho. (274) Grit. ap. Athen. X. 41. vs. 22.

⁽³⁷⁵⁾ Herod. VIII. III. Alcée avoit déjà appelé la Détresse la soeur de la Pauvreté. Alcaei fr. ed. A. Matthiae, p. 53. LXV.

⁽²⁷⁶⁾ Æsch. VII. c. Theb. 712 sq. cf. 921 sq. Sophoole lui-même attribue le désir de la vengeance à la hache qui a frappé Agamemnon (El. 477 sq.), et Sappho appelle l'or le fils de Jupiter, incorruptible lui-même, mais exerçant un pouvoir absolu sur les humains. Sapph. fr. ed. C. F. Neue p. 99 CXXXI.

suivoient leur exemple. Suivant l'auteur du discours contre Aristogiton, les peintres peuploient l'empire des morts d'êtres imaginaires, tels que l'Envie, la Querelle, la Révolte, la Calomnie (278). Apelle, ayant été calomnié auprès de Ptolémée, représenta la Calomnie dans un tableau, s'approchant d'un homme qui avoit les oreilles très longues, et entourée de l'Ignorance, de l'Envie, de la Fausseté, tandis que le Répentir la suivoit à une certaine distance (279).

De même les rhéteurs. Éschine invoque comme des divinités la Vertu, l'Esprit, l'Instruction, avec le Soleil et la Terre (280). Dion Chrysostome représente le Gouvernement royal (Basileia) comme une divinité, entourée des Heures et de la Loi, et il lui oppose la Tyrannie, à laquelle il donne pour compagnes l'Insolence, l'Anarchie, la Révolte, la Cruauté (281). Lucien fait accompagner la Pauvreté par le Travail, la Patience, la Sagesse et le Courage, la Richesse par l'Insolence et l'Orgueil (282).

On me dira peut-être que ce ne sont ici que des jeux d'esprit, des allégories, telles qu'on en trouve encore aujourd'hui en grande quantité chez nos auteurs et chez nos artistes. J'en conviens facilement, mais je prends la liberté de faire observer que ce sont ces jeux d'esprits qui ont donné l'existence à une infinité de divinités en

⁽²⁷⁸⁾ Demosth. c. Aristog. 1. (Oratt. Att. T. V. p. 82. 1. 52 fin.

⁽²⁷⁹⁾ Lucian. Calumn. non tem. cred. 415. T. III. p. 181., 132.

⁽²⁸⁰⁾ Æschin. c. Ctesiph. (Oratt. Att. T. III. p. 471).

⁽²⁸¹⁾ Dion. Chrysost. Or. I. (T. I. p. 67—71). Nomos (la Loi) avoit déjà été célébré par Pindare (fr. T. III. p. 77 sq.) comme le roi des dieux et des hommes. Dans l'hymne orphique LXIV), il est la sagesse divine, tant dans le monde physique que dans le monde moral.

⁽²⁸²⁾ Lucian. Timon. 31, 32 (T. I. p. 144, 145). Voyez en d'autres exemples ib. 10. (p. 118) 13 (p. 123 in.).

Grèce ainsi qu'à Rome, et qu'il y a telle fiction qui ne nous paroitroit qu'une métaphore, et qui cependant chez les Grecs avoit des temples et des autels. Le passage d'Hérodote que nous venons de citer en offre un exemple. Les deux êtres dont Thémistocle fit mention, dans son discours aux Andriens, ne sont pas moins de pures fictions que celles que ceux-ci leur opposèrent: or, quoique la Pauvreté et la Détresse n'aient jamais été connues que comme des personnifications inventeés à loisir, la Perşuasion et la Nécessité étoient adorées comme de véritables La différence entre les unes et les autres n'est que l'effet du caprice et du hazard. A la vérité, dans la république d'Athènes on eut soin d'empêcher que la fantaisie des individus n'augmentât d'une manière arbitraire le nombre des divinités: mais, lorsque nous voyons le grand nombre de divinités de tout genre adorées en Grèce, dont certainement toutes n'ont pas été reçues d'abord parmi les objets du culte, il faut bien croire que tant à Athènes qu'ailleurs le gouvernement ait souvent accordé la permission d'ériger des autels ou des statues en l'honneur de divinités qui jusqu'alors n'avoient pas encore été honorées en public, comme il y en eut sans doute qui avec le temps passèrent de mode et virent leurs sanctuaires désertés par la multitude avide de nouveauté en matière religieuse aussi bien que dans toutes les circonstances de la vie humaine (283). Quoiqu'il en soit, il est certain qu'il n'étoit défendu à personne de donner le nom de dieu à quiconque lui en paroissoit digne, et que

⁽²⁸⁸⁾ J'engage mes lecteurs à consulter ici les réflexions judicieuses de Flave Josèphe (c. Apion. II. 85 fin.), et celles non moins judicieuses et même plus piquantes de Momus chez Lucien. Ce dieu témoigne son indignation au sujet de la foule de nouvelles divinités qui ne doivent leur origine qu'à la fantaisie des auteurs, et qui menaçoient de s'approprier les honneurs dûs aux dieux de l'Olympe. Deor. Concil. 13 (T. III. p. 535).

tous ceux en paroissoient dignes qui constitucient un pouvoir indépendant de la volonté de l'homme. aussi la raison pourquoi il ne pouvoit exister aucun rapport intime et nécessaire entre les notions de divinité et de moralité, et pourquoi on lit non seulement de divinités puissantes (**4) et de divinités utiles (285), mais aussi de divinités nuisibles (286), de divinités laides (287), mauvaises ou méchantes et même de divinités injustes (***); en sorte qu'on seroit tenté d'ajouter foi au récit de Polybe qui raconte que Dicéarque érigea partout des autels à l'Iniquité et même à l'Impiété (**9).

Si donc il y a une foule de personnifications et de divinités qui ne se trouvent que dans les ouvrages des poëtes ou des rhéteurs, ce n'est pas parceque par leur nature elles étoient moins dignes de figurer parmi les divinités adorées par le peuple, mais seulement parceque la fortune ne leur a pas été aussi propice qu'à plusieurs autres. On sent aisément que pour la même raison il est inutile de nous en occuper ici d'une manière détaillée. Telles sont, outre celles dont nous avons déjà parlé, parmi les vertus et

(285) Étéocle veut marcher au combat avec Dicé et avec la

Prudence. Εὐλαβεία χρησιμωτάτη θεών. ib. 789.

(286) La Tristesse (Δύπη) est appelée δεινή θεὸς, άλλ' δμως

2600 poc. Eur. Or. 399.

(288) L'Ambition (Φιλοτιμία) est ή κακίστη δαιμόνων et δδ-

209 De69. Eur. Phæn. 534, 635.

⁽²⁸⁴⁾ Cette épithète signifie presque aussi souvent puissant à faire du mal, que puissant à faire du bien. Polynice avoue à sa mère qu'il monteroit au ciel ou pénétreroit dans les entrailles de la terre, pour obtenir zir deur peristy, - Tugarrida. Eurip. Phæn. 509.

⁽²⁸⁷⁾ Eur. fr. T. II. p. 429. no. 25. Odu fore IFeriag leφὸν, αλαχίστης Θεού. Aristote (Probl. XXIX. 4. T. II. p. 622 A.) soupçonne que ce mépris est justement la raison pourquoi cette déesse ne veut habiter qu'avec les hommes de bien.

⁽²⁸⁹⁾ Παρανομία et 'Aσεβεία. Polyb. XVIII. 37.

les qualités louables, la Sagesse (290), la Tranquillité (291), que Pindare appelle la fille de Dicé et qu'il représente tenant en ses mains les clés des conscils et des guerres (292), le Voeu (293), la Perspicacité (294), la Frugalité (295), l'Espérance, la Bonne Foi, la Tempérance (296), la Beauté (297), le Répentir (298), la Vé-

(290) Meleagr. epigr. CXXVIII fin. (Anthol. T. I. p. 39).

(201) Chion, dans sa lettre au tyran Cléarque, se la représente lui adressant la parole. Il l'appelle πραετα Θεός. Memn. Histor. etc. fr. ed. J. C. Orell. p. 181. l. 15.

(apa) Pind. Pyth. VIII in.

Φιλόφρον 'Ασυχία, Δίκας 3 Ω μεγιστόπολι Θύγατες, βουλάν τε καί πολέμων *E y o to a x λ α \ddot{c} d α cΥπερτάτας.

Le scholiaste (ad vs. 3), fait observer qu'on pourroit ainsi appeler Θόρυβος fils de l' 'Aδικία.

(293) Ένχή, μεγαλόδωρος Φεά. Luc. Hermot. 71 (T. I.

p. 814).

(294) Lucien (Lexiph. 23. T. II. p. 348) conseille d'offrir des sacrifices aux Grâces et à la Σαφηνεία.

(e95) Crat. Theb. in Opusc. Græc. vett. sent. et mor. ed. J. C. Orell. T. II. p. 132. Elle y est appelée la fille de la

Σωφροσύνη. (296) Theogn. 35 sq. ed. Welcker. Il représente ces dernières déesses quittant la terre, indignées de l'injustice des mortels, (cf. Hésiod. Op. 199), et l'Espérance restant seule pour consoler les hommes de bien qui se trouvoient encore parmi eux. Il la présente sous un autre point de vue vs. 481. 'Ελπίς et nirduros y sont des daipores zalenol. De même Polynice, dans Euripide (Phoen. 400 sq.), dit que les Espérances (en pluriel ¿lmides) séduisent par leur beaulé, sans être pour cela plus promptes à remplir leurs promesses (καλοῖς βλέπουσί y' όμμασιν, μέλλουσί δέ). Remarquons en passant que le nom d'une déesse connue est donnée ici à une qualité de ces eduites, et que cette qualité même est déifiée. "Exorder 'Appodirne ver' ήθεταν θεόν. Le scholiaste explique 'Αφροδίτην par τέρψεν. L'Espérance est encore appelée De65. Iph. A. 392.

(297) Mehlhorn, Anthol. Lyr. p. 13. 18. 13. (298) Fille d'Epimethée, Schol. Pind. Pyth. V. 35. Le poëte lui-même appelle le Prétexte (πρόφαοις) fille d'Epimethée. cf.

Ttzetz. Chil. VI. 914.

rité (299); parmi les vices et les défauts, l'Insolence (300), la Désolation (301), la Guerre (302), l'Imprécation (303), la Peste (304), l'Imposture (305), la Gourmandise et la Friandise (306).

(*99) Chez Pindare (Ol. X. 5.) 'Αλάθεια, Διός θυγάτης, et, vs. 17, Ατρέκεια; fragm. T. III. p.92. in. 'Αρχά ἀρετᾶς. cf. Polyb.XIII. 5. Philostr. Imag. I. 27. p. 802. fin. Hippocr. Epist. p. 1277 fin. 1278.in. Chez Plutarque (Symp. III. 9. fin. T. VIII. p. 610) elle est appelée la nourrice d'Apollon.

(300) Υβρις. Chez Pindare (Ol. XIII. 12) et dans l'oracle rapporté par Hérodote (VIII. 77), elle est la mère du Κόρος, chez Theognis (vs. 155. Brunck.), elle est sa fille, chez Éschyle, la mère du Θράσος, Agam. 767 sq. Tzetzès (ad Lyc. 772) parle

d'un dieu Pan, fils de Jupiter et de "Ypque.

(301) Héros, dans une fable à la manière de celles d'Ésope, Plut. Consol. ad Apollon T. VI. p. 425. fin. 426. in. Consol. ad ux. T. VIII. p. 405.

(302) Aristoph. Acharn. 976 sq. Pindare appelle 'Alalà sa

fille, fr. T. III. p. 99.

(3°5) 'Avà armée d'un arc et de slèches. Aesch. Choeph. 686 sq. Comme les Furies, 'Aval φθιμένων ib. 404. Électre l'invoque avec les Furies, pour venger son père, Soph. El. 111. sq. cf. Demosth. c. Aristog. 1. (Oratt. att. T. V. p. 82. 1. 52 fin.)

(304) Λοιμός, πυρφόρος θεός. Soph. Oed. T. 27.

(305) Lesbon. Protrept. (Oratt. Att. T. V. p. 657 l. 15). Veuton un exemple des écarts de l'imagination des poëtes plus récents, qu'on jette un coup d'oeil dans Nonnus (Dion. VIII. 109 sq.). On y trouvera cette déesse ('Απάτη) demeurant auprès du tombeau de Jupiter en Crète (Ψευδήμονο τύμβω), île qui elle-même étoit infame par le manque de foi de ses habitants. Apaté est ornée d'une ceinture où l'on voit les intrigues, les faussetés, les mensonges, le parjure. Rhéa s'en servit, pour tromper Saturne.

(\$00) Δαβροσύνα, Λαφύγμος. Aristoph. Nub. 52. Leon. Tarent. Ep. XIV (Anth. T. I. p. 157.). Ici ce sont des êtres tout-à-fait imaginaires, mais, suivant Polémon (ap. Athen. II. 9), les cuisiniers spartiates avoient erigé des statues en l'honneur des héros Μάττων et Κεράων, et en Achaïe l'on adoroit le dieu Δειπνεύς. Eustathe appelle le premier Δαίτων, et il dit que les Troyens avoient un héros appelé Δαιτύς. ad Od.p. 50. l. 30. Ajoutons-y le démon Comus, Philostr. Imag. 1. 2. p. 765. cf. 25. fin. p. 800. Tzetz. Chil. XIII. 586. Dans un fragment de Sophocle (T. III. p. 507 ed. Brunck.), la déesse Δαῖς est appelée πρεσβίστη Θεῶν.

Celles qui ont reçu Quelques unes de ces personnifications les honneurs du ont été représentées par les artistes, telles que l'Ivrognerie (\$^07), la Joute ou le Combat (\$^08), la Suspension d'armes (\$^09), le Mystère ou la Fête (\$^10), le Contentement (\$^11); distinction qui peut être regardée comme le premier degré de la déification; d'autres ont reçu les honneurs du culte public. Ce sont la Concorde, la Valeur, l'Occasion, la Nécessité, l'Impudence, la Véracité, le Rire.

La Concorde. Nous ne parlerons pas ici du temple qu'on prétend avoir été consacré par les Argonautes à la Concorde dans l'île de Thynes dans le Pont Euxin (312); nous osons à peine alléguer le temple de la Concorde à Milet, où, suivant Chariton, les fiancés recevoient les fiancées (313): mais ce qui est certain c'est que Pausanias vit un autel de la Concorde à Olympie (314), et que du temps du roi Hiéron il y en avoit un à Syracuse (315).

La Vertu, par la quelle les anciens entendoient ordinairement la Valeur, célébrée par Hésiode et Simonide comme placée sur une

(307) Asclep. Epigr. XXXIII. (Anthol. T. I. p. 151.) Anthol. lyr. ed. F. Mehlhorn. p. 25. Pausias l'avoit peinte dans le tholus à Épidaure, Paus. II. 27. 3. Elle étoit aussi représentée dans le temple de Silène à Élis, Paus. VI. 24. 6. A Munychie on adoroit un héros appelé Acratopotès. Polem. ap. Athen. II.9.

(308) 'Αγών. Paus. V. 20. 1. ib. 26. 3. (309) 'Εκεχειρία. Paus. V. 26. 2.

(310) Teletý. Paus. IX. 30. 3.

(3¹1) Εὐθυμία, statue érigée par Dénys, tyran d'Héraclée, après qu'il eut reçu la nouvelle de la mort d'Alexandre le Grand. J. C. Orell. Memnon. fragm. p. 10.

(312) Apoll. Rhod. II. 714 sq. (313) Charit. Chaer. et Callirrh. III. 2 fin.

(314) Paus. V. 14. 6.
(315) Liv. XXIV. 22 in. Dion Chrysostome l'invoque comme une déesse avec l'Amitié (Φιλία). Or. XXXIX (T. II. p. 158 fin.).

hauteur escarpée et difficile à atteindre, mais récompensant, par les avantages les plus précieux, la persévérance de celui qui parvient jusqu'a elle (3 16), la Vertu, honorée par les éloges d'un grand nombre de poëtes (3 27), avoit un temple à Smyrne, au moins sous la domination des Romains (5 2 8). Il n'est pas certain s'il exista déjà dans la période dont nous nous occupons ici; cependant cette incertitude même nous a engagés à en parler, d'autant plus que nous savons que la Vertu a été représentée par les artistes longtemps avant l'époque dont parle Philostrate (3 29).

L'Occasion, suivant Ion de Chios le fils le plus jeune de Jupiter, avoit un autel à Olympie (320). Il est facile de deviner pourquoi on l'avoit érigé en cet endroit. Lysippe représenta ce dieu comme un jeune homme bien fait se tenant en équilibre sur une boule, avec des pieds ailés, et les cheveux pendant sur le front et laissant nue la partie postérieure de la tête (321).

(316) Simon. in Gaisf. Poet. gr. min. T. II. p. 364. Quinte de Smyrne, en ornant de cette métaphore le bouclier d'Achille (V. 49 sq.), a donné une preuve plus convaincante de son amour

pour la vertu que de son goût.

(\$17) Il suffit d'alléguer ici l'hymne connu d'Aristote (ap. Athen. XV. 51. cf. Ilgen, Scol. XXXI.) et son épigramme sur la Valeur pleurant auprès de la tombe d'Ajax, et se désolant de ce qu'elle avoit été vaincue par l'Imposture (Anthol. T. I. p. 112. VI), épigramme imitée, à ce qui paroît, par Antipater de Sidon (Anth. T. II. p. 24. LXV), et copiée par Mussalcas (Anthol. T. I. p. 126. XIV). La seule différence entre ces deux épigrammes c'est que 'Hōorn est substituée à 'Aπάτη.

(318) Philostrate (Vit. Sophist. I. 25. 11) dit que, suivant quelques-uns, le sophiste Polémon sut enséveli dans le jardin

attenant au temple de la Vertu à Smyrne.

(819) Anthol. T. II. p. 24. LXV. Pline (H. N. XXXV. 36. 5.) parle d'un tableau de Parrhasius où la Vertu se trouvoit à

côté de Bacchus. (\$20) Paus. V. 14 7.

(321) C'est ainsi qu'il est décrit par Callistrate (Stat. VI. Philostr. Opp. p. 896 fin. sq.). Posidippe, dans son épigramme sur cette statue (Anthol. T. II. p. 49. XIII), lui donne encore un rasoir dans la main, pour exprimer le dicton populaire, ενρέ ἀκμής.

La Nécessité (A-La Nécessité, suivant Euripide la plus nanké.) puissante de toutes les divinités, par laquelle Jupiter dirige les choses humaines d'après sa volonté, mais aussi la seule déesse qui n'exauce jamais les prières qu'on lui adresse (3 2 2), la Nécessité avoit un temple à Corinthe, conjointement avec la Violence, temple dont l'entrée étoit défendue à tout le monde (323). L'Impudence (A-L'historien Istre, dans un fragment connaideia). servé par Photius, dit que l'Impudence avoit un temple à Athènes (3 2 4). Par la manière dont Cicéron parle de ce temple, il paroît qu'il fut construit par ordre d'Epiménide, pour expier le crime commis contre Cylon et ceux de sa faction (\$25). Toutefois, en comparant ce passage de Cicéron avec le témoignage de Pausanias, au sujet des deux pierres qui se trouvoient dans l'endroit où l'aréopage tenoit ses séances, appelées l'une la pierre de l'Insolence, l'autre celle de l'Impudence, sur lesquelles se plaçoient l'accusateur et le prévenu (5°6), et eu égard à un passage de Clément d'Alexandrie, qui appelle autel ce que Civéron nomme un temple (327), je serois tenté de croire que l'on a confondu ces pierres (qui certainement auront eu la forme d'autels, puisqu'un homme pouvoit s'y tenir debout) avec de véritables autels, et que d'un autel on aura fait un temple (328). Quoiqu'il en

⁽⁸²²⁾ Eur. Alc. 965—986. cf. Callim. in. Del. 122. 'Arayzain peráln Desc. (828) Paus. II. 4. 7.

^(\$24) Phot. Lex in V. Geòs & Avaidesa. cf. C. G. Lenz, C. G. Siebelis, Phanodemi etc. fragm. p. 62. et les auteurs qu'ils citent.

⁽³²⁵⁾ Cic. Leg. II. 11. Cylonio scelere expiato, Epimenide Crete suadente, fecerunt Contumeliae fanum et Impudentiæ.

⁽³²⁶⁾ Paus. I. 28. 5. (327) Clem. Alex. Protrept. p. 22. l. 20.

⁽³²⁸⁾ Il y a un passage dans le discours contre Aristogiton qui semble fortifier ma conjecture. Dans ce passage, l'orateur dit que partout on voit des autels de l'Ordre, de la Pudeur et de la Justice, mais que nulle part on ne trouve des temples de l'Im-

soit, il est bien certain qu'Épiménide, s'il a en effet fait construire de semblables temples ou autels, ne l'aura pas fait par respect pour l'Impudence, comme semble le croire le père de l'église que nous venons de citer, mais plutôt pour éloigner les suites funestes de ce vice et de plusieurs: autres compagnes ordinaires des troubles civils, qu'il venoit d'apaiser (329). La manière dont Ménandre s'adresse à cette divinité prouve au moins que, si l'Impudence étoit honorée à Athènes, ce n'étoit pas par respect pour la mémoire d'Épiménide (350).

La Voracité (Ad— Il seroit à désirer que le temple de la déphagia).

Voracité qu'on dit avoir existé a Syracuse lui eût été consacré par un motif semblable. Il est vrai que le seul endroit ou l'on en parle avéc quelque détail est contraire à cette prévention favorable (331), pour ne pas dire que la réputation des Syracusains est plus que suspecte sous ce rapport; mais, d'un autre oôté, le témoignage que j'ai ici en vue ne mérite pas une très grande confiance, et il faut avouer qu'on peut se livrer à la gour-

prudence ni de l'Impudence (ἀναίδεια), ni des autels: de l'Effronterie (ἀναισχυντία), de la Calomnie, du Parjure ou de l'Ingratitude (c. Aristog. I. Oratt. Att. T. V. p. 77. l. 85). Xénophon l'assure en termes précis des Lacédémoniens. Θεάν γὰρ οὐ τὴν ᾿Αναίδειαν, ἀλλὰ τὴν Αἰδώ νομίζουσι. Symp. VIII. 35.

(329) Voyez, à ce sujet, et en général sur la question dont je viens de parler, C. F. Heinrich, Epimènides aus Kreta, p.97—99, qui cite encore un autre témoignage pour les autels de Υρος et d'Aναίδεια, savoir Theophr. ap. Zenob. Adag. 336. Il m'étoit échappé. Cf. Sieb. ad. Paus. l. l.

(330) Menandr. et Philem. fr ed. H. Grot. p. 96.

---- 312 μεγίστη των θεών Νύν οὖσ' 'Αναίδει', εί θεὸν καλεῖν σε δεῖ. Δεῖ δε . τὸ κρατούν γὰρ νύν νομίζεται Θεός.

^(*31) Il en est question dans les soi-disantes Lettres de Diodore de Sicile, dont nous ne possédons que la traduction latine, Diod. T. II. p. 665. Élien (V. H. I. 27) et Polémon (ap. Athen. X. 9.) n'en parlent qu'en passant.

mandise et même à la gloutonnerie, sans pousser l'impudence au point d'adorer ces vices comme des divinités. Plutarque assure, d'après Sosibius, que Le Rire. (Gélos).

Lycurgue consacra une petite statue au Rire, pour indiquer que, par les saillies de l'esprit et une joie modérée, il faut bannir l'ennui et égayer la conversation (3,5,2). S'il en est ainsi, je crois que ce dieu des Spartiates aura assez différé de celui qu'on adoroit, sous la domination romaine, à Hypata en Thessalie, et en l'honneur duquel on inventa exprès des farces (***). Pour pouvoir admettre cette conjecture, il suffit de comparer le caractère et les moeurs des Spartiates et ceux des Thessaliens, ainsi que le siècle de Lycurge et celui d'Appulée. Aussi Byrrhéna, ohez Appulée, aseure-t-elle que ses concitoyens étoient les seuls qui adorassent ce dieu (334).

Réflexions générales sur les dévegie morale dans cette période.

Il est évident, par ce qu'on vient de loppements que lire, que la mythologie morale des Grecs reçut la mytholo- a reçu des développements considérables dans la période qui nous occupe ici.

Hormis les personnifications dont nous venons de parler en dernier lieu, les honneurs du culte public, assignés, des les siècles héroiques, à la Loi (Thémis), à la Victoire, aux Graces et à la Persuasion, furent accordés dans cette période aux Heures, à l'Amour, à Némésis, à la Fortune, et même à la Terreur

(232) Plut. Lycurg. 25. cf. Cleom, 9.

(\$**3) Appul. Metam. I. p. 167. Il aura eu plus de rapport avec le Rire qui avec Comus faisoit partie du cortège de Bacchus, dans le tableau décrit par Philostrate (Imag. I. 25 fin. p. 800).

(854) On a cru le retrouver dans une image donnée par Petrus Appianus (Montf. T. I. pl. 116: no. 3), où Cupidon montre à sa mère un masque, au dessus duquel se voit le mot Jocua. Ce n'est certainement ni le dieu des Spartiates, ni celui des Thessaliens. Je crois plutôt que Jocus est l'étiquette de la représentation entière.

et à la Violence. L'Oubli (Léthé), la Renommée, la Pitié, la Pudeur, la Famine même avoient des autels au moins dans quelques endroits, Plutus et Mnémosyné des statues; le premier étoit invoqué dans quelques fêtes; en l'honneur de la dernière on faisoit des libations dans les repas. Ce ne sout que la Discorde, la Rage, les Songes, l'Aveuglement (Até), les Prières et Momus qui, pour autant que nous sachions, n'ent pas reçu les honneurs du culte.

Si le culte des personnifications morales prouve en faveur du caractère des Grecs, et nous oblige à croire les facultés intellectuelles et le sentiment moral plus développés chez eux que chez les peuples qui n'adoroient que les phénomènes physiques et les parties du monde; visible, les développements que ce culte a reçus ne sauroient que confirmer la conclusion que nous avons cru pouvoir en tirer (335).

Il en est de même à l'égard des autres observations que nous a suggérées cette partie de la mythologie grecque. Si les fictions plus anciennes prouvent que les Grecs des siècles héroiques étoient sensibles aux émotions douces et humaines, la déification des fictions qui jusqu'alors n'avoient été connues que comme des personnifications doit rendre cette preuve encore plus évidente. L'étendue qu'on a donnée aux notions que renferment les personnifications de la Loi (Thémis), du Droit (Dioé) et de la Paix prouve les progrès qu'ont faits les Grecs dans la civilisation tant politique que morale. Aussi ces notions, déjà connues aux nations guerrières et peu civilisées de l'ancienne Grèce, ont dû recevoir des développements considérables dans les républiques, fondées par les législateurs les plus célèbres et défendues par les citoyens les plus braves contre les aggressions d'un puissant ennemi.

(***) Voyez T. II. p. 158.

•:"

· Ces développements offrent une nouvelle preuve en faveur de l'observation que nous avons faite au sujet du choix que faisoient les Grecs parmi les fruits de leur imagination. La plupart des fictions qui n'ont pas obtenu les honneurs du culte représentent des vices ou des situations désagréables; et, s'il y en a parmi elles qui ont été adorées, il est probable qu'on l'aura fait principalement pour éloigner les suites fâcheuses qu'on en redoutoit, tandis que le culte de celles qui ont pu s'élever jusqu'au rang des divinités se borne ordinairement à un seul endroit. Si les Syracusains, par exemple, ant adoré. de bon coeur la Voracité, le déshonneur qui en résulte: pour la civilisation grecque ne sauroit s'étendre au de-là des murs de leur ville luxurieuse. Avouons toutesois que, dans les siècles héroïques, ni la Voracité mi l'Impudence n'ont eu, ni même ont pu, avoir des temples ou des autels, dans quelque endroit que ce fut.

Ou remarque la même différence dans les changements qu'a subis la personnification de l'Amour. L'Amour, grave et sévère dans les temps plus rapprochés des siècles barbares, devint folàtre et enjoué, lorsque le luxe paissant et la plus grande familiarité entre les deux sexes commencèrent à faire regarder comme un amusement ce qui auparavant avoit été une affaire très sérieuse; et ce même Amour, qui, par la corruption des moeurs, étoit devenu le protecteur d'une passion brutale et contre nature, reprit, sous les mains des orphiques et des néo-platoniciens, la mine imposante qu'il avoit eue dans les premiers siècles; de petit espiègle qu'il avoit été jusqu'alors, il se trouva métamorphosé en une divinité puissante, qu'on représentoit comme le créateur de l'univers.

Il est inutile de répéter ce que nous avons dit au sujet des modifications partielles que reçurent quelques unes de ces fictions, celle, par exemple, qui, dans cette période, fit considérer les Heures presque exclusivement comme déesses de la fertilité, tandis qu'auparavant, ainsi que dans la suite, elles étoient plutôt regardées comme les divinités du temps et des saisons.

Quant à l'aspect moral des personnifications, nous n'avons rien à ajouter à ce que nous en avons dit dans la première partie de cet ouvrage (3 3 6). Mais il est nécessaire de faire observer le développement des notions qu'elles renferment. Nous l'avons fait entrevoir, lorsqu'il en étoit question dans nos recherches sur les siècles précédents, et cette observation se trouve pleinement confirmée par le résultat de nos recherches actuelles. Pour ne pas parler des déifications que nous avons vu naître dans cette période, combien plus puissantes et plus imposantes ne se montrent pas Thémis, Dicé et Némésis, combien de nouveaux charmes, de nouveaux attraits l'Amour, la Persuasion et les Graces n'ont-ils pas obtenus. Et cependant, s'il falloit comparer le degré d'influence que ces fictions ont réellement exercée sur l'esprit du peuple, il seroit probablement douteux si ces divinités n'ont pas perdu autant dans l'opinion publique, qu'elles semblent avoir gagné par le rôle que leur font jouer les poëtes, et surtout les poëtes tragiques. Au moins est-il certain que les philosophes et les poëtes eux-mêmes, qui commencèrent à rabaisser au niveau des allégories et des symboles les divinités qui jusqu'alors avoient été regardées comme des personnes véritables, n'auront pas reservé une place bien distinguée pour les personnifications des notions qu'ils avoient substituées aux dieux de l'Olympe.

(***) Voyez T. II. p. 159.

CHAPITRE XXIX.

Divinités personnelles. Réflexions sur les deux premières dynasties célestes. — Saturne. — Rhéa. — La troisième dynastie céleste. Règne de Jupiter. Réslexions sur la consiance à accorder aux poëtes dans l'examen des opinions religieuses. -Opinions sur l'habitation ordinaire des divinités. — Sur l'anthropomorphisme des poëtes de cette période. — Sur les modifications qu'a subies l'anthropomorphisme des anciens poëtes. — Traces de l'anthropomorphisme dans le culte. — Manière dont les poëtes de cette période représentoient les qualités distinctives des divinités. Immortalité. — Bonheur. — Forces. — Beauté. — Faculté de prendre d'autres formes. Vitesse. — Pouvoir sur les hommes et sur la nature. — Touteprésence et toute-science.

célestes.

Divinités person- D'après la division projetée de notre susur les deux pre- jet, la troisième partie de la mythologie mières dynasties grecque contient les divinités personnelles.

On sent aisément que l'obligation d'entrer dans quelques détails au sujet de la première et de la seconde dynastie, celle d'Uranus et de Saturne, étoit bien plus grande, lorsqu'il étoit question de l'origine des fictions religieuses des Grecs, que dans une période dans laquelle l'autorité de la troisième dynastie étoit reconnue depuis si long-temps, que les traditions relatives aux deux premières étoient déja reléguées parmi les fables du bon vieux temps, et qu'il n'y avoit qu'un petit nombre de divinités appartenant aux règnes précédents, qui partageassent les honneurs du culte public avec les dieux de la famille régnante. Déja chez Homère Jupiter étoit le père des dieux et des hommes, et il y avoit long-temps que Saturne et les Titans avoient été relégués dans le Tartare. Il ne seroit donc pas étonnant si, dans la période qui nous occupe ici, il ne figurat guère que dans les productions des poë-Cependant il y a des preuves assez concluantes pour le contraire.

Nous passerons rapidement sur les fictions, puisque nous n'en parlons ici que pour ne rien omettre de ce qui pourroit paroître avoir quelque rapport avec le sujet que nous traitons.

Nous avons déjà parlé de l'Ophion ou de l'Ophionée que Phérécyde substitua au Giel, et de l'opinion suivant laquelle la Nuit, le Ciel, le Chaos et l'Océan portèrent successivement le sceptre de l'univers (*). L'on retrouve cet Ophion dans Lycophron (*), dans Apollonius 'de Rhodes (*) et surtout dans les poëtes de la période romaine (*). Plus l'âge des auteurs s'éloignoit des temps auxquels ces traditions avoient rapport et plus ils se donnoient de la peine pour les embellir et les augmenter de nouvelles fictions (*). Dans Nonnus, par exemple, on voit le vieux Astrée, fils du Titan Crius et père des Vents et des Étoiles, entouré de ses enfants, recevoir Cérès dans son palais, où il prédit l'avenir au moyen d'un planétaire (*). On y recennoit d'abord l'influence de l'astrologie des Orientaux.

(2) Voyez T. II. p. 164. not. 1. (2) Lycophr. 1192.

(4) Nonn. Dion. II. 573. VIII. 161. XII. 44. Ici il trace sur les tables des planètes les décrets du destin. XLI. 538 sq. Phanès, être bien plus récent encore qu'Ophion, chez Nonnus plus vieux que le Ciel, a une occupation semblable, Nonn. XI. 141. XII. 29 sq.

(5) Si je compare de temps en temps ces fictions récentes avec celles de l'époque dont nous parlons ici, ainsi que je l'ai déjà fait dans les chapitres précédents, ce n'est pas faute de distinguer les siècles auxquels elles appartiennent, mais seulement pour faire connoître l'influence que les opinions religieuses, apportées de l'Orient en Grèce après le siècle d'Alexandre le Grand, ont eue sur la mythologie grecque. S'il y a des savants qui croient pouvoir trouver dans Nonnus les traditions les plus ancienpes, il nous est bien permis de croire, ce me semble, qu'on y trouve des fictions accréditées après la réunion de l'Orient et de l'Occident, amenée par les conquêtes d'Alexandre.

(6) Nonn. Dion. VI in.

On sait qu'Eschyle aimeit à réproduire dans ses tragédies le souvenir de l'antiquité la plus reculée et des divinités qui avoient régné avant Jupiter. Nous avons déja fait observer que les Géants, imitation des vieux Titans; sont probablement une fiction postérieure aux siecles béroïques. On connoît encore l'usage que faisoient de temps en temps les philosophes et les rhéteurs des ancienmes fables relatives à Prométhée, Platen par exemple; Aristide, Maxime de Tyr et autres (?).

Ce qui nous intéresse davantage de sont les vestiges des opinions populaires.

"Je ne citerai pas, comme preuve des souvenirs qu'an avoit des anciens Centimanes, que Suidas attribte à Orphée l'épinion que ce sont les Tritopatores des Athéniens (*); mais il me paroît digne de remarque que non seulement à tradition qui représente Briarée comme arbitre dans la querelle de Neptune et du Soleil, au sujet de la possession de Corinthe, se trouve encore dans des auteurs très rédents (*), mais aussi qu'en regardoit entere lengtemps Briarée comme l'auteur des tremblements de terre (*10), et comme un dieu marin auquel la mer Ægée dût son nom, et qui avoit érigé les colonnes qui dans la suite furent appelées colonnes d'Heroule (*12).

⁽⁷⁾ Aristid. T. II. p. 133 fin. sq. Max. Tyr. Diss. XXXVI. (T. II. p. 178 sq.). Liban. T. IV. p. 1116 sq. Le respect qu'on avoit pour Promethée se voit dans les opinions de ceux qui lui attriboient une place parmi les constellations. Voyez Schol. Arat. 74, 397.

⁽⁸⁾ Suid. in. Torronároges. cf. Orph. ed. Herm. p. 501 fin. (9) P. e. Dion. Chrysost. Or. XXXVII. (T. II. p. 106).

⁽¹⁰⁾ Philostr. Vit. Apoll. III. 6, où il est appelé ocial 2000, (11) Aristot. ap. Ælian. V. H. V. 3. cf. Periz. not. 2. et les auteurs qu'il cite. Les poëtes qui confondent Briarée avec les Géants sont romains. Je n'ose décider s'il faut ranger parmi les opinions populaires ou parmi les fictions des poëtes la fable ridicule du serpent Dipsas et de l'âne, qu'on trouve chez Nicandre (Ther. 848 sq.) et chez Elien (H. A. VI. 51), fable qui, suivant le scholiaste de Nicandre, est déjà mentionnée par Sophocle.

Après ce que nous avons dit au sujet des Saturne souvenirs qu'on avoit du règne de Saturne, il sera inutile d'y revenir dans cet endroit (12). De même nous passons sous silence les amours de Saturne et de Philyre, auxquelles Chiron dut son existence (1.3); la pierre qu'il avala, sa défaite, sa rélégation dans lé Tartare. Tout cela revient de temps en temps chez les poêtes, même chez ceux qui vécurent après les siècles dont nous parlons ici, mais nulle part Saturne n'est représenté comme une divinité qui exerce encore quelque pouvoir sur les affaires humaines (14). Seulement un auteur très récent fait mention de l'opinion qu'un jour Saturne seroit rétabli sur le trône (15). Mais il est évident que cette fiction se rattache à l'identification du dieu Saturne avec la planète du même nom. Au moins je crois, avec M. Jacobs, que le passage que j'ai en vue a rapport à la grande année astronomique de Méton, qui contenoit douze mille neuf cent cinquante quatre ans, au bout desquels les sept planètes reviendroient toutes à l'endroit qu'elles avoient occupé au commencement de cette période: C'est ce que Tzetzès indique, lorsqu'il dit que les sept rois entreront dans la maison de Saturne.

C'est cette identification avec la planète, ainsi que l'explication allégorique, suivant laquelle Saturne n'est autre chose que le Temps, qui constitue les changements les plus remarquables qu'on observe dans les notions relatives à cette divinité. Mais la première ne s'est dévelop-

(ts) Tzetz. Hom. 469 sq.

⁽¹²⁾ Sur l'origine du nom ancien de Corcyre (Drépane) et de celui du promontoire Drépane en Sicile, dont il est question plus haut, T. II. p. 176, voyez encore Apoll. Rhod. IV. 985., Timaeus ap. Schol. ad 983., Lycophr. 761. et Tzetz. ad h. l.

⁽¹⁸⁾ Apoll. Rhod. II. 1231 sq. (14) Si la leçon du passage de Tzetzès, Posthom. 39 sq., est juste, cet endroit feroit une exception à la règle. Saturne prend ici part à la querelle des Grecs et des Troyens.

pée entièrement que dans les temps postérieurs à ceux qui nous occupent ici, l'autre ne se trouve guère que ches les commentateurs (16).

Il y a cependant une observation à faire, c'est que, par suite de l'identification dont nous venons de parler, Saturne, dont le règne étoit regardé anciennement comme le siècle d'or du genre humain, a été considéré par la plupart des auteurs (**7) sous un point de vue tout à fait opposé. Non seulement la planète étoit-elle considérée comme de mauvais augure (**8), mais Saturne étoit aussi regardé comme le souverain de l'Océan septentrienal, parce qu'on le croyoit l'auteur du froid et des nuages qui obscurcissent le soleil. L'on trouve cette opinion dans la Periégèse de Dénys (***p*) et dans le fragment que nous possédons des ouvrages du géographe Agathémère (***p*). Plutarque dit que les Barbares racontent que l'endroit où Saturne a été relégué par Jupiter est une île située à une grande distance des îles brit-

(16) Euripide qualifie Saturne de père d' Alér (Heracl. 900). cf. Hymn. Orphiq. XIII. 5.

(17) Je dis par la plupart, car chez Plutarque, par exemple, (de fac. in orb. lun. T. IX. p. 722), Saturne est placé parmi les bons démons avec les Dactyles de l'Ida et les Corybantes.

(19) Dion. Perig. 30.

(26) Agathem. p. 56. (Huds. geogr. gr. min. T. II). Kęóniow πέλαγος και πεπηγός και νεκφόν.

⁽¹⁸⁾ P. e. Heliod. II. 24. "Ομμα Κρόνιον εἰς τὸν οἶκον ἐνέϋκηψε, τὴν ἐπὶ τὸ χεῖρον μετάγον μεταβολήν· cf. Lucill. Epigr. LI. (Abthol. T. III. p. 39) et Ammian. Epigr. X. (ib. p. 95).

Πρὸς Βορέην, του πατδες ἀρειμανέων 'Αριμασπών, Πόντον μιν καλέουσι πεπηγότα τε Κρόγιόν τε.

Les Scythes habitent Κρονίης άλὸς ἄγχι, vs. 728. Eustathe (ad vs. 285.) place la forêt hercynienne auprès de cet océan de Saturne. Le même auteur (ad vs. 32) prétend que l'opinion dont nous venous de parler dérive de la persuasion où l'on étoit que la plauète Saturne domine les mers arctiques, et il ajoute qu'on croyoit que c'étoit dans cette mer qu'étoient tombées les parties génitales du dieu. Schol. ad vs. 30. Les colonnes d'Hercule ou de Briarée avoient aussi été nommées les colonnes de Saturne.

tanniques, et que la mer qui l'enteure a reçu le nom de mer de Saturne, que Saturne y dort dans une caverne profonde sur des pierres d'or, qu'il y est entouré des divinités qui jadis avoient partagé son empire sur les dieux et les hommes; et que ces divinités prédisent l'avenir tant par la connoissance qu'elles en ent elles-mêmes, que par les songes par lesquels Saturne est informé de toutes les résolutions que prend son fils Jupiter (4). Enfin Nonnus fait mention d'une tradition au sujet du combat entre Jupiter et Saturne, suivant laquelle celui-ci se défendit en accablant son fils de neige, de grète et de monceaux de glace, tandisque Jupiter lui même combattit avec ses armes accoutumées, la foudre et les éclairs (22).

Il est vrai que les auteurs que nous venons de citer sont tous d'une date trop récente pour qu'ils puissent être allégués comme garants de l'existence de l'opinion qu'ils rapportent dans les siècles qui font le sujet de nos recherches: cependant je ne crois pas qu'ils aient été les premiers à inventer ce changement dans les opinions relatives à Saturne, et, comme l'époque à la quelle il s'est opéré est incertaine, je ne croyois pas qu'il me fût permis de le passer entièrement sous silence (23). Reste à savoir si cette opinion doit son origine à l'observation de la grande distance entre la planète et le soleil, ou si elle est un reste de l'opposition constante entre Saturne et Jupitér

(21) Plutarch, de fac. in orb. lun. T. IX. p. 710-714. Dans un autre endroit (de orac. defect. T. VII. p. 653), il dit que Saturne y est tenu enfermé et endormi par Briarée.

(22) Nonn. Dion. XVIII. 222 sq. Il est évident que Saturne, comme ὑγρὸς, est opposé ici à Jupiter πυρσοφόρος. Suivant Tzetzès (Hom. 472), Saturne ὑδροχόος et σκοτόεις enveloppera l'univers dans d'éternelles ténèbres.

⁽³⁸⁾ Suivant Eustathe (ad Dion. Per. 32), la partie intérieure du golfe Ionien portoit déjà le nom de mer de Saturne. M. Bernhardy (Comm. ad Dion. Per. p. 534) croit cependant que cette fiction de la mer de Saturne ne remonte pas beaucoup au delà du siècle d'Auguste.

qu'on treuve dans les anciens poëtes. Mais ce qui paroit certain, c'est qu'anciennement Saturne étôt adoré en Grèce comme une divinité bienfaisante. Philochore assure que Cécrops lui érigea un autel, et qu'on célébroit en son honneur une fête à laquelle on permettoit aux esclaves de prendre part (24). Sans vouloir prétendre que ce fut justement Cécrops auquel il en faille attribuer l'honneur, je prois que ce passage d'un auteur indigène et appartenant aux temps dont nous nous occupons ici, nous donne quelque droit de croire qu'en Grèce on célébroit des fêtes en l'honneur de Saturne qui avoient quelque ressemblance avec les Saturnales des Romains, et que ce sont ces fêtes dont Plutarque a voulu parler; lorsqu'il fait mention de l'allégresse qui éclatoit dans les Cronia, dans les Dionysia et dans les Panathénées (25).

Au reste le culte de Saturne, quoiqu'il ne puisse être comparé aux honneurs rendus aux divinités plus jeunes, prouve assez qu'on ne le considéroit pas comme une divinité nuisible ou haineusé. Avant de descendre dans l'antre de Trophonius, on lui offroit des sacrifices, ainsi qu'à Jupiter, à Apollon et autres divinités (26). A Delphes on

⁽²⁴⁾ Ap. Marob. Saturn. I. 10 fin. cf. Philoch. fr. ed. Lenz et Siebelis p. 17, 18, cf. Suid. in Κρονίων δζων et Hesychius in Κρόνια, qui place la fête de Saturne dans le mois d'Hécatombéon. Böttiger (Kunstmyth. p. 222) croit que les Κρόνια des Grecs n'étoient qu'une imitation des Saturnales romaines. Cependant il est certain que Démosthène en a fait mention. Vpyez cet endroit et les autres qui ont rapport à cette question chez Buttmann, Myth. T. II. p. 52 sq. cf. 65—69.

⁽²⁵⁾ Plut. de anim. tranquill. T. VII. p. 866. Alciphron, qui aime à réproduire les moeurs antiques dans ses lettres, parle de la coutume qui obligeoit les riches à envoyer des présents aux pauvres, à l'occasion de la fête de Saturne, Epist. III. 57. Le Chronosolon et les Lettres saturnales de Lucien me semblent plutôt avoir rapport aux moeurs romaines.

⁽²⁶⁾ Paus. IX. 39. 4. Je ne comprends pas comment M. Hartman (Culturgesch. Griechenl. T. I. p. 461) ait pu avancer que Saturne ne sut pas adoré en Grèce.

1

montroit aux étrangers une pierre qu'en arresoit journellement d'huile, et qu'on couvroit de laine non épluchée, à chaque fête. On disoit que c'étoit la pierre que Saturne avoit engloutie (27). Cette histoire étoit représentée par un groupe dans le temple de Junon à Platée (* *). Nous avons déjà parlé des temples de Saturne à Olympie et à Athènes et des sacrifices qu'on lui offroit sur la colline de l'Altis qui portoit son nom (29). On voit par là que, s'il n'est pas certain que les libations faites en l'honneur de Saturne avant la fin du repas, dont parle Plutarque (30), aient déjà existé avant la domination des Romains, au moins ni l'histoire de ce dieu, ni les honneurs qu'on lui avoit décernés n'étoient entièrement oubliés en Grèce. Suivant Arrien, on racontoit que le fleuve qui baigne les murs de la ville de Chalcédon dans l'Asie mineure et cette ville elle même dûrent leurs noms à un fils de Saturne (* 1). Suivant Plutarque, les Solymes, voisins des Lyciens, avoient beaucoup honoré Saturne, quoique, après la mort de quelques-uns de leurs chefs, qu'on lui attribuoit, ce dieu se fût retiré et eût pris une autre résidence (3 2).

Bhéa. On se rappelera peut-être que les fables relatives à la mutilation du Ciel par Saturne nous ont paru puisées à la même source dont dérivent les cérémonies ridicules et dégoûtantes par lesquelles les prêtres de Cybèle honoroient cette déesse dans l'Asie mineure, savoir dans les légendes sur Isis et Osiris; que nous avons cru pouvoir considérer Cybèle elle-même comme une imitation de la dé-

⁽²⁷⁾ Paus. X 24. 5. (28) Paus. IX. 2. 5. (29) T. II. p. 177.

⁽³⁵⁾ Plut. de music. T. X. p. 701 fin. (31) Ap. Eustath. ad Dion. Perieg. 803.

⁽³²⁾ Plut. de orac. defect. (T. VII. p. 660).

esse de la Haute-Asie, et que la Rhéa des Grecs, bien qu'elle soit évidenment différente de Cybèle, nous a cependant paru lui devoir son existence, comme la fable sur la voracité de Saturne semble une imitation du culte inhumain et barbare que les Phéniciens rendoient à leur Moloch et à quelques autres de leurs divinités (5 3). La difficulté qui entrave cette partie de nos recherches augmente à mesure que nous avançons dans l'histoire des opinions religieuses des Grecs, à cause de l'identification des deux déesses, Rhéa et Cybèle, quoique cette identification elle même nous soit en quelque sorte garant de la justesse de notre observation sur l'origine de Rhéa.

Nous avons déja parlé de l'identification de Rhéa avec la Terre; on ne s'étonnera pas, après les preuves que nous en avons alléguées, qu'on la confondît aussi avec Cérès. Dans un cantique du choeur dans l'Hélène d'Euripide, Cérès, qui cherche sa fille, est appelée la mère des dieux; et, si peut-être on seroit tenté de prendre ceci pour une épithète qu'on lui donne en sa qualité de mère de Proserpine et de Pluton, les crotales, les rhombes, les tympans et les fêtes nocturnes et bacchiques dont il est question un peu plus loin doivent lever tout doute à cet égard (34).

Mais rien n'est plus fréquent que de voir donner le nom de Rhéa à la déesse phrygienne. Bacchus l'appelle ainsi, dans les Bacchantes d'Euripide (35). Rhéa, déplorant le sort du berger, citée par l'amant d'Eunica, dans Théocrite, n'est autre évidemment que Cybèle (36). Nicandre donne le nom de Rhéa à la déesse

^(**) Voyez T. II. p. 181, 196, 197. (*4) Eurip. Hel. 1317—1384.

⁽³⁵⁾ Eurip. Bacch. 59. Un peu plus loin (vs. 79) il l'appelle Cybèle. (36) Theorr. Id. XX. 40. cf. 43.

amante d'Attys (37). Dans les poëtes plus récents, Rhéa, qui jusqu'alors n'avoit été que Cybèle, devient la déesse suprème, et se rapproche ainsi entièrement de la nature de celle à qui Cybèle elle-même dût son existence. Quoique femme de Saturne et mère de Jupiter, elle est en même temps la fille de Protogonus, et, ce qui est bien plus étrange encore, la mère du Ciel et de la Terre (36).

cette identification se manifeste aussi dans les passages où les fables crétoises de la naissance de Jupiter et des danses des Curètes sont rapportées à Cybèle (39), et dans ceux où l'on fait mention du rapport intime qui existoit, comme l'on sait, entre le culte de Cybèle et celui de Bacchus (40). Et même, puisque ces danses des Curètes ressembloient heaucoup à celles des prêtres de Cybèle, et puisque l'une et l'autre déesse est souvent désignée par le titre de mère des dieux, il est quelquefois absolument impossible de savoir de laquelle, de Rhéa ou de Cybèle, les auteurs ont voulu par-ler (41).

Et cependant la différence existoit. Non seulement les deux déesses avoient en Grèce des temples sépa-

(38) Hymn. Orph. XIV. cf. XXVII. Chez Nonnus (Dion. XXV. 310 sq.) Attys apporte les armes fabriquées par Vulcain au nom de Rhéa. Et Rhéa; qui prend soin de l'éducation de Bacchits, est appelée Cybèle. Nonn. I. 20. IX. 147. cf. 225, Encore cette même déesse est-elle entièrement représentée comme la Rhéa des Grecs, puisqu'il est question (XIII. 291) du lieu en Arcadie où elle mit au monde Jupiter.

(45) Dans la procession de Ptolémée Philadelphe, Bacchus, poursuivi par Junon, se réfugie auprès de l'autel de Rhéa. Athen. V. 33.

⁽⁴¹⁾ Plutarque (Amat. T. IX. p. 40) dit en général: τὰ γὰρ μητρῷα καὶ πανικὰ ποινωνετίτοῖς βακχικοῖς δργιασμοῖς. Pan étoit le parèdre de Rhéa. Pind. Pyth, III. 139. cf. Schol. ad h. l.

rés (42), mais aussi le culte de Cybèle et d'Attys y étoit considéré, et méprisé même, comme un culte barbare et indigne de l'humanité des Hellènes (43).

Certainement les Phrygiens n'ont-ils pas appris des Argonautes à honorer leur déesse dindyméenne par une musique bruyante, par les tympans et les rhombes, comme le rapporte Apollonius de Rhodes (*4). Ces fêtes barbares, que les Scythes eux-mêmes avoient en horreur (*5), ces contorsions et ces vociférations des prêtres et des prêtresses (*6), ces mutilations véritables ou feintes, comme on voudra se les représenter, ces fureurs et ces orgies, ces prêtres qui n'étoient pas même hommes (*7), mais qui certainement étoient des mendiants

(42) P. e. à Dymes et à Patres, Paus. VII. 17, ib. 20. 2.

(43) Dans le fragment attribué à Phintys, non seulement être présent à ces sêtes est regardé indigne d'une semme honnête, mais l'auteur assure aussi que cela étoit désendu par la loi. J. C. Wolff, Mul. græc. sr., pros. p. 198, 200. Voyez la manière dont on en parloit encore du temps de Plutarque, Amat. T. IX. p. 30. cf. adv. Col. T. X. p. 633. Dans les souges un Galle étoit un mauvais signe. Artemid. Oneir. II. 69 sin.

(44) Apoll. Rhod. I. 1138. (45) Herod. IV. 76. Voyez, sur ces fêtes, Sallust. de Diis et

mund. in Opusc. myth. ed. Gal. p. 250 fiu. 251 in.

(46) Voyez l'épigramme de Rhianus sur une prêtresse de Cybèle, qui avoit consacré ses cheveux à cette déesse (Anthol, T. I. p. 232 fin.), la description de la κεφνοφόρος en fureur chez Nicandre (Alexiph. 217 sq. cf. Schol.), et celle des danses des prêtresses de Cybèle chez Diogène, le poëte tragique, ap. Athen. XIV. 38.

(47) Les Galles. Voyez l'épigramme de Dioscoride sur l'un d'eux qui, par le bruit de son tympan, avoit fait fuir un lion (Anthol. T. I. p. 246. XI), celle d'Alcée de Messène sur le même sujet (ib. p. 239. VIII, et encore Authol. T. II. p. 12. XXVII. et p. 259. 1.). Je prends la liberté de révoquer en doute l'authenticité de l'épigramme attribuée à Simonide (T., I. p. 79 fin. 80 in.). Sur les instruments des Galles, les tympans, le fouet noué, les cymbales, les flûtes, voyez Anthol. T. III. p. 9. II. T. I. p. 248. XV. cf. Perizon. in not. 6 ad Ælian. V. H. IX. 8.

et des fourbes (**), tout cela, bien que souvent mentionné par les auteurs grecs, n'a rien de commun avec
le culte de la mère des dieux dans la Grèce proprement
dite. Pausanias fait mention d'un temple de cette déesse
à Athènes avec une statue faite par Phidias (**), d'un
autre qui avoit été consacré à elle et à Saturne (**), d'un
troisième à Corinthe (**), d'un autel à l'entrée du
temple de Despoina à Mégalopolis (**); le même auteur
avoit vu des lions de pierre dans un vieux temple
entre cette ville et Tégée (**); Démosthène parle
des sacrifices qu'on offroit à Rhéa, comme à Apollon, à la Persuasion et aux autres divinités les
plus honorées en Grèce (**); le temple de cette
déesse à Athènes étoit l'endroit ou l'on conservoit les

(48) Tzetzès (Chil. XIII. 257 sq.) les décrit très bien. Voyez avec quel mépris s'expriment à leur sujet les auteurs, p.e. Plut. de Superst. T. VI. p. 632 fin. 633, de Pyth. orac. T. VII. p. 604. Get auteur parle des métragyrtes de son siècle; mais depuis longtemps ils étoient le rebut de la société. Voyez comment Élien (V. H.IX. 8.) s'exprime au sujet de Dénys le tyran, qu'on disoit avoir choisi cette condition méprisable pour subvenir à ses besoins, dans son exil à Corinthe. Les prêtresses n'étoient pas honorées davantage. Menandr. fr. ed. Grot. p. 74 in.

(49) Paus. I. 3. 4. Un passage d'Arrien fait connoître la forme de cette statue. En parlant d'une déesse adorée aux bords du Phase, cet auteur dit qu'elle étoit sans doute Rhéa, puisqu'elle étoit assise et qu'elle avoit, comme celle de Phidias, des lions à côté de son trône et une cymbale à la main. Arrian. Per. P.

Eux. p. 9 (Hudson. geogr. gr. min. T. I).

(5°) Paus. I. 18. 7. (5°) Paus. II. 4. 7. (5°) Paus. VIII. 87. 1.

(52) Paus. VIII. 44. 3. Philostrate parle d'un rocher dans l'île de Crète qui de loin ressembloit à un lion et qu'on disoit être un de ceux qui avoient tiré le char de Rhéa. Vit. Apoll. IV. 34. (p. 175). On l'appelle encore Lionda. Voyez Olear. ad h. l. D'autres y voyoient la tête d'un bélier, d'où dérive le nom de nevoù méronon. Suivant la fable mentionnée par Oppien, les lions faisoient aussi bien partie du cortège de Rhéa, que de celui de Cybèle. Voyez Cyneg. III in.; les Curètes y sont changés en lions par Saturne, lorsque celui-ci se vit trompé par Rhéa.

(64) Demosth. proœm. 54 (Oratt. Att. T. V. p. 630).

actes publics (\$5); ce qui faisoit qu'on l'appeloit la gardienne des preuves écrites des droits des citoyens (56): mais nulle part il n'est question d'orgiasmes ni de mutilations. 'A Thèbes Pindare, dont la maison étoit située à peu de distance du temple de Rhéa, entendoit la nuit les prétresses entonner des hymnes en son honneur et en celui de Pan (57): mais certainement ces cantiques différoient autant des vociférations des prêtresses de Cybèle que la Mère des dieux en Grèce différoit de l'amante d'Attys. Le poëte espère obtenir de Rhéa la guérison de son protecteur, Hiéron de Syracuse: la superstition attribuoit à Cybèle les cris et les contorsions des épileptiques (58). Cybèle étoit regardée comme l'auteur de la fureur presque démoniaque des Galles (59): ceci ne pouvoit être attribué a Rhéa, mais, puisqu'elle étoit considérée comme la déesse qui rendoit l'usage des sens aux aliénés (60), ainsi que Cybèle (61), je crois qu'on peut en conclure qu'on lui attribuoit aussi, ainsi qn'à Pan et aux Nymphes, le pouvoir de faire naître une certaine espèce d'enthousiasme. Au reste il paroît qu'on attribuoit à Cybèle le pouvoir de prédire l'avenir et de donner des avis par le moyen de

(58) Hippocr. de morb. sacr. p. 303 in.

(60) Schol. Pind. Pyth. III. 139. Καθάρτριά ἐστι τῆς μα-

⁽⁵⁵⁾ Demosth. de fals. legat. (Oratt. Att. T. IV. p. 343. l. 129). cf. Liban. Argum. (ib. p. 199. l. 25).

⁽⁵σ) "Η πάντων τῶν ἐν τοῖς γράμμασι δικαίων φύλαξ τῆ πόλει καθέστηκε. Dinarch. c. Demosth. (Oratt. Att. T. III. p. 170. l. 86 fiu.). (57) Pind. Pyth. III. 137 sq.

^(5°) Lucian. Nigrin. 37. (T. I. p. 80). οἱ Φρύγες — μαίνονται τη 'Pέα. C'est ici Cybèle. Cf. Arrian. ap. Eustath. ad Dion. Per. 809. On en trouve plusieurs exemples, p. e. Plut. de fluv. T. X. p. 745, 755, 759, 761.

⁽⁶¹⁾ Cybèle est appelée ἔατρος. Diog. trag. ap. Athen. XIV. 38. Dans Nonnus (Dion. XII. 380), elle donne l'àμέθυστον à Bacchus, pour le garantir des effets du vin. La légende: mater deum salutaris est fréquente sur les médailles romaines.

songes (62). Remarquons encore que les Grecs, bien qu'ils méprisassent le culte et les prêtres de la déesse barbare, lui attribuoient souvent tout le pouvoir qui appartient à la compagne de Saturne et à la mère du plus puissant des dieux, qualité que les Phrygiens en effet lui croyoient propre, mais que les Grecs, s'ils n'avoient pas confondu continuellement l'une et l'autre déesse, auroient sans doute révendiquée pour Rhéa.

Pour s'en convaincre, on n'a qu'à voir la déscription pompeuse que fait Apollonius de Rhodes du pouvoir de la Mère dindyméenne. Les vents, la mer, la terre et l'Olympe lui sont soumis; elle impose silence aux tempêtes; à sa voix la terre se couvre de verdure et les arbres de fruits, et les rochers arides font jaillir des sources d'eau vive; sitôt qu'elle parle, les bêtes sauvages déposent leur férocité, et, lorsqu'elle revient sur l'Olympe, Jupiter · lui-même se lève de son trône, pour la recevoir (63). On voit dans tout ceci le respect qu'avoit le poëte pour la Mère des dieux, entremélé peut-être d'une teinte d'allégorie, qui tâchoit de faire regarder Rhéa comme la Terre (64). Lorsque Léonidas de Tarente composa la jolie épigramme, dans la quelle il loue les soins qu'avoit pris Cybèle du bonheur de l'une de ses prêtresses, il ne pensoit pas certainement au mépris qu'on témoignoit en général aux adorateurs de cette déesse de l'Asie-mineure (65). La même déesse eut soin, dit-on, de préserver Thémistocle du danger qui le menaçoit, en l'avertissant en songe

⁽⁶²⁾ Un Phrygien lui fait prédire la victoire aux Romains, Plut. Mar. 17. Suivant Dion Chrysostome (Or. I. T. I. p. 61), elle accordoit la faculté de prédire l'avenir.

⁽⁶³⁾ Apoll. Rhod. 1. 1092—1152. Le scholiaste (ad 1181) cite un fragment de la Phoronide, où elle est appelée Adrastée. Ad 1141, il explique l'épithète ἀνταίη. Le scholiaste d'Euripide (ad Or. 1454) la prend dans le sens de φοβερά.

^{(&}lt;sup>64</sup>) Le scholiaste (ad 1141) le dit sans détours. (⁶⁵) Leon. Tarent. Epigr. VII (Anthol. T. I. p. 155).

des embûches qu'avoient voulu lui tendre les Pisides. On ajoute que Thémistocle, par reconnoissance, lui consacra un temple à Magnésie, et que, d'après l'ordre que lui en avoit donné la déesse, il voua sa fille à son service (66).

Les Grecs ayant réservé pour Cybèle les éloges qu'ils devoient à Rhéa, on comprend que les passages où il est question de la déesse grecque sous son propre nom doivent être rares. Il n'en est pas autrement quant aux opinions qui concernent la justice qu'exerçoit cette déesse. L'on trouve des contes où Cybèle est représentée troublant par la fureur ceux qui avoient méprisé son culte ou pillé ses temples (67). Les auteurs rangent Rhéa parmi les déesses les plus vénérables de l'Olympe. Cependant ces preuves sont les plus fréquentes chez les auteurs plus récents (68).

Parmi ces derniers il y en a un qui altègue le respect qu'on témoignoit à Rhéa ainsi qu'à Jupiter, à Junon, aux Moires et à plusieurs autres divinités du premier ordre, comme un motif pour s'abstenir d'une passion contre nature (69). Je dois avouer que je ne connois aucun auteur ancien qui s'exprime de la sorte au sujet de Rhéa; ce qui cependant ne prouve rien, puisque nous avons une preuve irréfragable du respect qu'on avoit tant pour le pouvoir que pour la justice de cette déesse, dans la coutume de lui confier les actes publics. Ce trait constitue un rapport remarquable entre le culte de Rhéa et l'état politique de la ville d'Athènes.

Quoiqu'il en soit, nous avons vu que le culte des anciennes divinités de la Grèce n'y étoit pas entièrement oublié,

⁽⁶⁵⁾ Plut. Themist. 30 fin.
(67) Plut. Mar. fin. de fluv. T. X. p. 745, 755.
(68) Artémidore (Oneir. I. 80) la met au rang de Junon, de Minerve, de Diane, de Veste et de Hécaté.
(69) Dion. Chrysost. Or. VII (T. I. p. 269).

mais aussi que les honneurs qu'on leur rendoit ne sauroient entrer en comparaison avec le respect qu'on témoignoit à leurs successeurs. Les saturnales, les lampadophories en l'honneur de Prométhée (dont nous avons parlé auparavant), les sacrifices en l'honneur de Rhéa à Athènes, les chants nocturnes entonnés pour elle à Thèbes, méritent à peine qu'on en fasse mention, au moment où nous allons nous occuper des divinités plus jeunes. Il seroit à peu près impossible d'énumérer toutes les fêtes,. tous les temples, tous les autels, toutes les processions qui se rapportent à elles: aussi je ne crois pas que notre sujet l'exige. En parlant du culte des divinités moins gé. néralement respectées, il étoit nécessaire d'en réchercher les vestiges: lorsqu'il est question du culte de celles qui étoient adorées par toute la Grèce, on doit se contenter d'en faire remarquer les points les plus saillants, ou les particularités qui les caractérisent.

La troisième dynastie céleste. confiance à accoropinions religieuses.

Dans la première partie de cet ouvra-Règne de Jupiter. ge, avant d'examiner les opinions des an-Réflexions sur la ciens Grecs sur les divinités du culte der aux poëtes établi, nous avons tâché de donner une dans l'examen des idée de la manière dont ils se représentoient la résidence de ces divinités. y avons ajouté quelques observations sur

la forme qu'ils leur attribuoient, sur leurs qualités corporelles, sur leur manière de vivre, sur le pouvoir qu'elles exerçoient sur la nature et sur les hommes.

On sent aisément que tout cela avoit beaucoup plus d'importance dans les siècles héroïques que dans les temps dont nous nous occupons ici. Les idées répandues dans les poëmes d'Homère peuvent être considérées comme les opinions généralement reçues parmi ses contemporains. Dans la période dont il s'agit ici, il s'en faut de beaucoup que toutes les fictions des poëtes puissent être considérées comme des opinions, je ne dirai pas même généralement reçues, mais comme des opinions du vulgai-Homère rendit avec fidélité les idées de son siècle et de ceux qui précédèrent, et ses poëmes devinrent la base et le fondement des opinions religieuses de la postérité. Les poëtes plus récents, quoique toujours plus ou moins fidèles à suivre l'exemple qu'ils avoient sous les yeux, y ajoutèrent des particularités, y firent des changements, d'après leur fantaisie. L'homme cultivé les considéroit comme des ornements poétiques, le peuple les admit ou les rejeta d'après le degré d'autorité qu'avoient les poëtes qui les mirent en vogue. On pourroit donc distinguer ici l'histoire poétique des dieux d'avec les opinions que le peuple avoit à leur égard, et il n'y a pas de doute que plusieurs particularités touchant les dieux en général, aussi bien que plusieurs autres qui ont rapport à une divinité spéciale, ne doivent être considérées que comme l'ouvrage du poëte chez lequel on les trouve. Homère étoit, pour ainsi dire, historien: les poëtes plus récents sont plus proprement poëtes. Cependant il est plus facile de reconnoître la justesse de cette observation, que d'en faire l'application. D'abord nous avons déjà fait remarquer que ces poëtes plus récents, ainsi que les peintres et les statuaires, puisoient à la source commune, et ne faisoient souvent autre chose que développer les idées qu'ils y trouvoient, pour ne pas dire que, par suite de la perte d'un grand nombre d'ouvrages anciens, il nous est souvent impossible de décider si une idée, une fiction, que nous trouvons chez un auteur plus récent, n'est pas plus ancienne que l'ouvrage où nous la trouvons pour la première fois. Ensuite, bien que l'autorité des poëtes dont nous venons de parler ne puisse être comparée à celle qu'avoit Homère, cependant il est certain que plusieurs d'entre eux en avoient une assez grande pour que nous puissions admettre que leurs fictions, sur tout si elles étoient admises et répétées par d'autres, obtinrent enfin,

pour ainsi dire, force de loi. Nous avons déjà fait remarquer que les Grecs eux-mêmes avouoient que l'autorité des poëtes tragiques étoit aussi grande dans l'histoire des héros que l'étoit celle d'Homère dans les fictions relatives aux dieux. En troisième lieu, quoiqu'il soit constant qu'un grand nombre de personnes cultivées considéroient ces fictions de la même manière dont nous considérons les ornements mythologiques et les allégories de nos poëtes modernes, cependant il n'est pas moins probable que le vulgaire les ait respectées. Or, s'il en est ainsi, comment pouvons nous distinguer les fictions qui ont été agréées comme matière de soi de celles qui n'ont pas dépassé les limites du domaine de la poésie? bien que la liberté d'augmenter et de changer les anciennes fictions soit plus grande pour les poëtes de cette période plus récente, cependant il n'est pas probable qu'ils aient entièrement méprisé l'opinion du public; et ces poëtes eux-mêmes font partie du peuple dont nous tâchons de conneître les opinions. Voilà pourquoi il m'a paru peu nécessaire de faire la distinction dont je viens de parler, quoique nous ne laisserons jamais échapper l'occasion de comparer les fictions poétiques avec les vestiges que nous pourrons trouver de l'opinion du public à leur sujet. Je dis, que nous pourrons trouver, car malheureusement ces vestiges sont rares et souvent peu satisfaisants.

Opinions sur l'habitation ordinaire des divinités.

Le premier objet qui s'offre ici à notre attention confirme pleinement les observations que nous venons de faire. Euripide confond le ciel et l'Olympe (7°), comme le fait

⁽⁷⁶⁾ Eurip. fr. XXVIII. T. II. p. 422, où la Nuit marche δι' Ο'λύμπου pro δὶ οὐρανέ. Chez Aristote (de mund. 6. T. I. p. 474 C.), la demeure élevée des dieux est appelée οὐρανὸς et ὅλυμπος, sans qu'il y soit même question d'une montagne.

Homère: mais chez Homère c'est la cime de l'Olympe qui est appelée le ciel; chez Euripide on donne au ciel le nom d'Olympe, et ce ciel est la région au dessus des étoiles. Chez Homère le ciel descend, pour ainsi dire, jusque sur la montagne: chez Euripide le nom de la montagne est employé pour désigner les endroits les plus élevés auxquels l'imagination puisse atteindre (71). On voit que l'idée primitive est conservée, mais qu'on y attachoit une signification qui est plus en harmonie avec les opinions du siècle. Cependant, pour se convaincre que cela même n'est souvent qu'individuel, on n'a qu'à voir la description qu'Apollonius de Rhodes donne de l'Olympe. Apollonius, qui vécut deux siècles après Euripide, appelle le ciel l'Olympe (72), et sa déscription est beaucoup plus dans le genre homérique que ne le sont les notions que nous en trouvons chez Euripide (73). La raison en est évidente. Apollonius, dans ce passage, tâchoit d'imiter

(71) Apollon, en annonçant qu'il va transporter Hélène dans le ciel, s'exprime en ces termes: λαμπρῶν ἄστρων πόλον ἐξανύσας. Eurip. Or. 1685. Jupiter est dit habiter φαεινὰς οὐρανοῦ πτύχας (Phoen. 84) ου φαεινῶν ἀστέρων ἔσρας (Cycl. 352). Le palais de Jupiter, resplendissant d'or (πολύχρυσος οἶκος), est placé μέγαν κατ' οὐρανόν (Hippol. 67). On adresse ses prières à Junon, en étendant les bras vers le ciel, εν' οἰκεῖ ἀστέρων ποικίλματα. Hel. 1102. Remarquons, en passant, qu'Euripide prend le Chaos dans la notion primitive attachée à ce mot, en désignant par là l'espace vide entre le ciel et la terre. Eurip. fr. T. II. p. 434 fin.

Τοῦ οὐρανε τε καὶ χθονὸς οἱ μὲν ὀνομάζουσι χάος. (72) Argon. III. 1358.

Γκετο δ' αϊγλη
Νειόθεν Οὔλυμπόνδε δι' ήξρος ἀστράπτουσα.
Le scholiaste se trompe, lorsqu'il dit qu'il le fait κατὰ τοῦς νεωτέρους, au moins si ces νεώτεροι sont les contemporains d'Apollonius.

⁽⁷⁸⁾ Argon. III. 158 sq. Il y a ici une κέλευθος οὐρανίη, il est vrai, mais aussi des κάρηνα οὐρέων ηλιβάτων, κορυφαλχθονός.

les poëtes anciens (74). Et, lorsque nous voyons Lucien, qui vécut quatre siècles après Apollonius, emprunter ses couleurs à Homère pour dépeindre l'habitation des dieux (75), je crois que nous avons raison de supposer, que, malgré la différence qu'on remarque entre la fiction du poëte tragique et celle de l'antique Ionien, il y aura eu du temps du premier des personnes qui n'auront pas entièrement abandonné la notion que dans leur enfance elles ont pu acquérir par la lecture d'Homère.

Quant aux opinions sur le Tartare, nous réservons ce que nous avons à dire à ce sujet pour le chapitre sur l'empire des morts.

Sur l'anthropo- La forme et les qualités extérieures morphisme des poëtes de cette des divinités sont les mêmes chez les période. poëtes de la période dont nous nous occupons ici que chez Homère. Les dieux mangent, boivent (76), dorment (77), ils font leur toilette (78),

(74) Le scholiaste (ad 158) assure que ce qu'il dit de Ganymède dans cet endroit est une imitation d'Ibycus. La description du lieu est évidemment une imitation d'Homère.

(75) Lucian. de sacrif. 8 (T. I. p. 532, 533). Il est évident que Lucien représente la chose du côté le plus grossier. C'est sa méthode. Mais l'auroit-il fait, si ces notions étoient entièrement oubliées?

(76) Pind. Ol. XIV. Le besoin qu'ils ont de la fumée des victimes, comme plusieurs autres, est ridiculisé par Aristophane dans ses comédies, surtout dans les Oiseaux, p. e. vs. 1514 sq. Anaxandride, Alcman, Ibycus, Sappho font mention de l'ambroisie et du nectar (ap. Athén. II. 8).

(77) Dans les Euménides d'Éschyle on voit ces déesses dormant dans le temple d'Apollon. Le Sommeil est appelé & cor-

υπατος, Apoll. Rhod. IV. 146.

(78) Rien n'est plus charmant que la description de Vénus, occupée à se coisser, au moment où Junon et Minerve viennent la voir. Elle prie les déesses de prendre place et elle relève ses cheveux, qu'elle avoit déjà commencé à boucler. Le poëte ne manque pas d'ajouter que son mari étoit occupé dans son atelier.

ils prennent des bains (7°), ils ont des vêtements, des armes, des chars (8°), des chevaux, des chiens, des troupeaux (8x), ils s'amusent (82) et ils sont sujets aux passions et aux infirmités du genre humain; les déesses sont enceintes (83), les jeunes dieux sont lavés et élevés comme des enfants (84), en un mot, c'est

Apoll. Rhod. III. 36 sq. Voyez la description de sa toilette, Hymn. Hom. VI.

(79) Diane p. e., Apoll. Rhod. II. 936 sq.

(80) Nous avons déjà parlé des chars du Soleil, de la Lune etc.; nous parlerons bientôt de ceux d'autres divinités. Les Moires conduisent Thémis au ciel dans un char d'or. fr. Pind. T. III. p. 130. C. Chez Éschyle, Minerve traverse l'espace qui sépare l'Asie de l'Attique dans un char tiré par des chevaux, et poussé par le vent, son égide lui servant de voile. Eum. 391 sq. cf. Callim. Hymn. in Pall. lavacr. in. Voyez, sur cette singulière fiction, la note de Schütz et le passage de Voss, Myth. Br. T. I. p. 166, qu'il cite. Chez Euripide (Hel. 1511) les Dioscures voyagent de la même manière.

(81) Pan est occupé à nourrir ses chiens, en distribuant entre eux les parties d'un lynx. Callim. Hymn. in Dian. 88 sq. Les Nymphes détèlent les cerfs du char de Diane, les étrillent, leur cueillent des herbes dans le pré de Junon, et leur donnent à boire dans des seaux d'or, ib. 162 sq. Nous avons déjà parlé

des troupeaux du Soleil.

(82) Ganymède et Éros jouant aux osselets, Apoll. Rhod. III. 114 sq. Adrastée avoit fait un joujou pour Jupiter, encore enfant, ib. 133 sq. Les banquets des dieux sont mentionnés partout. Diane chante et danse avec les Muses et les Grâces, Hymn. Hom. XXVII. 11 sq. Pan danse avec elles dans la plaine etc. Voyez p. e. Hymn. XIX. Apollon, κρατερὸς περ ἐὼν, est tout-à-fait réconcilié par la musique que fait le jeune espiègle, Mercure. Hymn. Hom. II. 416 sq. cf. 436 sq. Chez Callimaque, Diane, sur les genoux de Jupiter, lui demande de lui donner beaucoup de noms, afin que son frère ne la surpasse pas en cela. Callim. Hymn. in Dian. in.

(88) Voyez la description des angoisses de Latone, Callim. H. in. Del. 116 sq., et la prière qu'elle adresse au Pénée, ib. 109 sq. Diane promet du gibier aux Cyclopes, s'ils veulent lui faire des

armes, H. in Dian. 81 sq. cf. Quint. Smyrn. XI. 22 sq.

(84) Il suffit de citer le premier hymne de Callimaque, où la naissance de Jupiter est décrite avec des détails qui sentent la comédie.

toujours le même anthropomorphisme qu'on a remarqué dans les siècles héroiques.

Nous avons auparavant fait nos excuses au lecteur, au sujet de la commémoration de particularités aussi bien connues. Nous les répétons ici : mais nous répétons en même-temps que le principal motif qui nous a engagés à en faire mention c'est le désir de compléter notre travail, et celui de prouver par des faits que chez tous les poëtes de la période dont il s'agit ici, aussi bien que chez Homère, les divinités de la Grèce sont des divinités, des personnes, et nullement des allégories.

Il y a même encore quelques réflexions à faire. Il ne suffit pas de démontrer que l'anthropomorphisme étoit aussi propre aux poêtes plus récents qu'aux anciens: il faut faire connoître les modifications que cet anthromorphisme a subies, et surtout il faut prouver qu'il ne se bornoit pas aux poêtes seuls, mais qu'on en trouve aussi des traces dans le culte public. C'est ainsi que nous trouverons l'occasion de vérifier les observations que nous a suggerées la lecture des poêtes.

Commençons par les modifications. Chez Sur les modifications qu'a subies les poêtes les plus anciens de cette péril'anthropomorphisme des an- ode, l'anthropomorphisme a encore ce caciens poëles. ractère d'ingénuité et de simplioité qui est la meilleure excuse pour son absurdité. Ces poëtes ne tâchent pas de le cacher, ni de le corriger; mais la manière dont ils réprésentent les divinités humaines prouve qu'on pouvoit avouer leurs foiblesses et leurs défauts même, sans les mépriser. Pour le prouver, il suffit de citer Pindare et Sophocle. La laideur de Pan, dans l'hymne soi-disant homérique sur ce dieu, n'est pas dégoûtante; le lecteur ne sauroit se défendre de prendre part à l'innocente hilarité que la figure de ce dieu excite parmi les habitants de l'Olympe.

Pan est laid, mais il est bienveillant, il aime la musique, et il danse gaiement avec les Nymphes (85). Même chez les poëtes alexandrins nous trouvons des traits pareils. Tel est, par exemple, le respect avec lequel Apollonius de Rhodes parle de la chevelure d'Apollon, cette chevelure sacrée que Latone seule a osé toucher (86). Il y a ici dans la fiction anthropomorphique elle-même un sentiment religieux, difficile à méconnoître.

Mais il y a aussi des poëtes qui prouvent par leurs compositions qu'ils commençoient à entrevoir l'absurdité des anciennes opinions. Tel est, par exemple, Euripide. Nous avons déjà dit notre opinion sur l'influence nuisible que cela devoit avoir sur la religion. Il paroît que plusieurs poëtes postérieurs à l'âge d'Euripide aient entrevu cet inconvénient. Apollonius, et même Quinte de Smyrne, est beaucoup plus dans l'esprit des anciens poëtes que ne l'est Euripide ou Ménandre (87).

Ensin, parmi les poëtes plus récents il y en a plusiours qui semblent enchérir sur l'absurdité des anciennes sictions. Il est évident qu'ils ne les regardent que comme un jeu de l'imagination; et souvent, en voulant imiter l'ancienne simplicité, au lieu d'être naîs, ils deviennent grossiers. L'hymne homérique sur Mercure

Πάνα δὲ μιν καλέεσκον, ὅτι φρένα πάσιν ἔτερψεν. (86) Apoll. Rhod. II. 709 sq.

⁽⁸⁵⁾ Hymn. Hom. XIX. Il y a ici un vers qui, bien que renfermant une fade étymologie, est beaucoup plus dans l'esprit des anciens Grecs que l'étymologie non moins fade qui fait de Pan l'Univers:

⁽⁸⁷⁾ Il y a cependant des traits qui les trahissent. Quinte de Smyrne, en disant que les dieux vont dormir, que les dieux sont saisis de frayeur, ne peut pas se défendre d'ajouter: quoiqu'ils soient immortels (ἀθανάτοις αξο εξοιν), II. 181. XII. 201. XIV. 81. Les Vents rappier à la flèche décocnée par Apollon, parcequ'il n'est pas convenable qu'une flèche immortelle (ἄμβροτος ἰὸς) se perde parmi les mortels (ib. III. 88 sq.).

est loin d'être une farce, et cependant le ton de ce poëme descend souvent jusqu'au dessous du bas comique. Diane enfant épilant la poitrine de Brontès (88), les déesses menaçant leurs filles, lorsqu'elles sont méchantes, de les donner aux Cyclopes, et Mercure se montrant à elles, le visage barbouillé de noir, pour les effrayer (89), ceci n'est pas de la naïveté, c'est du burlesque. Que les dieux se disent des injures, qu'ils se battent, qu'ils se blessent, ceci n'est certainement pas conforme à l'idée qu'on doit se former de la divinité, mais cela ne nous choque pas, lorsque nous savons que le poëte qui représente ainsi les dieux ne fait autre chose que suivre les idées de ses contemporains. Mais que, dans le siècle de l'école d'Alexandrie, un poëte savant, bien élévé, homme du monde, pour faire honneur à Jupiter, lui raconte dans un hymne, destiné à célébrer ses louanges, qu'après qu'il eut vu le jour, on le lava, qu'on l'emmaillotta, qu'on le mit dans un berceau, qu'il prit la mammelle, qu'il mangea un rayon de miel, qu'il cria, qu'il grandit rapidement, et même qu'il avoit de la barbe plutôt qu'à l'ordinaire (9°), tout cela est d'autant plus contraire à l'antique simplicité, qu'il est plus probable que le poëte lui-même en envisageoit l'absurdité. pardonne à Homère d'avoir représenté les dieux saisis d'un rire inextinguible, à la vue de Vulcain, s'empressant de faire l'échanson. Mais que dirons-nous d'un

(88) Callim. H. in. Dian. 76 sq. (89) Ib. 66 sq.

Τουτάκι τοι πέσε, δαϊμον, ἀπ' δμφαλός. VS. 44.

⁽⁹⁰⁾ Callim. H. in Jov. 32 sq. Il est difficile de s'imaginer que les contemporains de Callimaque aient pu entendre sans sourire des vers comme ceux qui suivent:

Καλὰ μὲν ἡέξες, καλὰ δ' ἔτραφες, οὐράνιε Ζεῦ.
'Οξὺ δ' ἀνήβιστος, ταχινοί δὲ τοι ἦλθον τουλοι. vs. 55.

Il y a même ici des détails qui ne sont pas seulement ridicules, mais du plus mauvais goût, p. e.:

poëte, vivant à la cour de Ptolémée, qui, dans un hymne, genre au moins aussi sérieux que le poëme épique, représente les dieux s'amusant de la gourmandise d'Hercule, qui attend Diane à la porte de l'Olympe, lorsqu'elle revient de la chasse, pour s'emparer tout de suite de sa capture, et qui, pour l'engager à lui apporter de grosses bêtes, lui donne le conseil de laisser là les chèvres et les lièvres, parceque ces animaux ne font mal à personne, mais de tâcher surtout d'attraper des cochons et des boeufs (91)!

Il est certain que Callimaque n'a pas voulu se moquer de Jupiter, mais il n'en est pas moins vrai que l'affectation manifeste qui règne dans ses poëmes les rend souvent ridicules et absurdes.

Traces de l'an-, Nous avons dit en second lieu, qu'il thropomorphisme dans le culte.

importoit de vérifier les fictions des poëtes au moyen des traces que nous en trouvons dans le culte.

D'abord, il n'y a presque pas d'attribut des divinités qui ne soit prouvé par les monuments. Leurs vêtements, leurs armes, leurs joujous même (92), et en général leurs formes humaines seroient connues, quand même tous les ouvrages des poëtes auroient péri. Mais ceci est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'y insister. On peut dire la même chose du culte en général. Les temples, les sacrifices, les libations, les animaux consacrés à une divinité quelconque, tout cela dérive de l'anthropomorphisme. Les temples représentent leurs maisons, les victimes leur nourriture, les libations leur boisson; et, qu'on y attachoit effectivement cette idée, ceci est prouvé par l'opinion qu'Homère énonce comme celle de ses contempo-

⁽⁹²⁾ Les Grâces représentées à Élis tenoient l'une une rose, l'autre une branche de myrte, la troisième un osselet. Paus. VI. 24. 5.

rains, opinion dont Aristophane se moque dans ses comédies, et qui ne semble pas même être oubliée du temps de Lucien, l'opinion que la sumée des offrandes étoit un parfum agréable aux dieux et nécessaire au rétablissement de leurs forces. Mais il y a plus. Le culte offre des exemples de véritables repas, offerts aux dieux. A Sparte on offreit aux dieux des pommes, qu'en appeleit pommes des Hespérides (93); à Athènes l'on dressoit une table pour les Dioscures, où l'on servoit du fromage, des olives, de l'ail et des gateaux (94). Nous venons de parler des descriptions peu conformes à la majesté divine qu'on trouve chez Callimaque. Or, dans l'Élide, on voyoit dans un temple de Diane un tableau représentant Neptune venant offrir à Jupiter un thon, au moment où celui-ci alloit acceucher de Minerve (95). Nous avons va Heroule convoltant le gibier qu'apportoit Diane. Or, dans la province dont nous venons de parler, Apollon étoit adoré sous l'épithète d'Opsophage (96). Ce ne sont pas les poëtes seuls qui représentent les déesses enceintes. A Delphes, celui qui, à l'occasion des Théoxénies (une fête qu'on y célébroit), apportoit à Latone la plus grande géthyllide (une éspèce d'ail) recevoit une portion de la victime, et la tradition disoit que cette coutume avoit été observée depuis le temps où Latone, durant sa grossesse, avoit un jour, par une fantaisie propre aux femmes enceintes, témoigné un vif désir de manger de cette plante (97). Hérodote raconte qu'à Patare en Lycie, la prophétesse d'Apollon étoit obligée de

(93) Timachidas ap. Athen. III. 23.

⁽⁹⁵⁾ Auct. ap. Athen. IV. 14. (95) Demetrius ap. Athen. VIII. 36. Il est inutile d'énumérer les fictions mythologiques réproduites par les monuments que nous possédons encore.

⁽⁹⁶⁾ Polem ap. Athen. VIII. 36. (97) Polem. ap. Athen. IX. 13.

s'enfermer la nuit dans le temple, pour y recevoir la visite du fils de Jupiter (98).

Cependant nous avons vu que, si, chez Manière dont les poëtes de cette période représen- les poëtes plus anciens, les dieux étoient toient les qualités semblables aux hommes, ils leur étoient divinités. Immor- aussi supérieurs, sous plus d'un rapport; talité. et l'on sent aisément que les auteurs qui vécurent dans un siècle plus civilisé n'auront pas manqué de se prévaloir des avantages que leur offroient les opinions reçues. On retrouve partout, il est vrai, les anciennes fables dans toute leur absurdité et dans toute leur inconséquence, des dieux ués comme des enfants, et cependant immortels, des déesses dont la vie dépend de la durée de l'arbre auquel elles président (99), des dieux sujets au sommeil, et des dragons qui non seulement sont immortels comme eux, mais qui peuvent se passer de tout repos (100): mais, lorsque, chez Éschyle, Prométhée brave la fureur de Jupiter, on voit que c'est la persuasion de son immortalité qui lui donne

Il me semble même assez remarquable qu'on ne trouve plus chez les poëtes de notre période des passages tels que celui d'Homère où cet auteur fait entrevoir la possibilité qu'un Dieu puisse mourir (103). Les railleries d'Aris-

cette audace ("o"). On voit l'élévation d'une âme pé-

nétrée de la grandeur divine dans ces mots que Sopho-

cle met dans la bouche d'Oedipe: Les dieux seuls ne

vieillissent, ni ne meurent (1.02).

(98) Herod. I. 182.

(99) Les Hamadryades. Apoll. Rhod. II. 477 sq.

(100) Le dragon dans la Colchide, à d'avaros nai aunos.

Apoll. Rhod. II. 1209.

—— Μόνοις οὐ γίγνεται Θεοΐσι γῆρας, ἐδὲ κατθανεῖν ποτέ. (¹⁰³) Voyez T. II. p. 230. not. 37.

⁽¹⁰¹⁾ Æsch. Prom. 1053. Πάντως ἐμὲ γ' οὐ θανατώσει. (102) Soph. Oed. Col. 603.

tophane ne tirent pas à conséquence (***). Lorsque, dans l'Oedipe Roi, le choeur prie Jupiter de terrasser-Mars par la foudre, il est évident que ce n'est qu'une périphrase poétique, pour indiquer le désir de voir finir la peste, qui affligeoit la ville (***). Mais chez Quinte de Smyrne, ce même dieu, qui dans Homère avoit été représenté comme mortel, ne craint que le sort des Titans (****), et, bien que Jupiter puisse ensévelir les autres divinités sous les montagnes et sous les rochers, et les priver ainsi de toute activité, cependant il n'y est pas question de la mort (****). Aussi Plutarque allègue-t-il l'opinion que les dieux sont immortels comme une grave objection contre les Stoïciens qui n'accordoient cette qualité qu'au seul Jupiter (***).

Plutarque regarde comme non moins avérée l'opinion que les dieux sont exempts de maladie et de vicillesse, qu'ils ne connoissent pas la fatigue ni la douleur (109), et que c'est surtout par le bonheur dont ils jouissent et par leur vertu qu'ils sont supérieurs aux mortels (110).

(184) Aristoph. Ran. 121 sq., où Bacchus est représenté entièrement comme un mortel.

(106) Soph. Oed. Tyr. 201 sq. (106) Quint. Smyrn. I. 713 sq. (107) Ib. XII. 206—218. čistor.

- (188) Plut. adv. Stoic. T. X. 430, 431. Τίς γὰρ ἐστιν ἄλλος ἀνθρώπων, ἤ γέγονεν, δς οὐκ ἄφθαρτον νοεῖ καὶ ἀΐδιον τὸ θεῖον. Personne, dit-il, n'a jamais pu se représenter dieu, s'il ne se le représente immortel et éternel. Plutarque lui-même distingue soigneusement les dieux qui, hommes auparavant, ont reçu l'immortalité en récompense de leurs vertus d'avec ceux qui ont existé de toute éternité (ἀΐδιοι καὶ ἀγεννήτοι). Toutefois, que cette idée n'étoit pas généralement répandue, ceci est assez évident par la manière dont le même auteur en parle, Pelop. 16 fin.
- (109) Plut. adv. Stoic. T. X. p. 431 in. ἄνοσοι καὶ ἀγήραοι, κόνων δὲ ἄπειροι.
 (110) Ib. p. 434. Μηδενὶ τοσούτον τοὺς θεοὺς τῶν ἀνθρώ-

Quant à la vertu, nous savons ce qu'il faut en penser, mais au sujet du bonheur, les poëtes sont d'accord avec Plutarque. Le héraut, dans l'Agamemnon d'Éschyle, demande qui, hormis les dieux, a jamais pu se vanter d'un bonheur parfait et durable (111); nonobstant tout ce que les poëtes rapportent des chagrins qu'essuyoient les dieux, de leurs querelles et même de leurs guerres, ils les représentoient souvent comme des êtres exempts des soucis et des malheurs qui affligent la vie des foibles mortels (112). La défense d'ensévelir dans le voisinage des temples d'Apollon (113) et d'Esculape (114), et le soin qu'on prenoit de ne pas prononcer le nom d'un dieu dans un discours funèbre (113), semblent avoir leur origine dans cette opinion. Chez Euripide, Diane déclare qu'il n'est pas permis aux dieux

distingue les dieux des hommes, dit l'auteur des Lettres attribuées à Démosthène (Oratt. Att. T. V. p. 646), c'est qu'ils possèdent tous les biens, qu'ils peuvent en faire part aux autres, et qu'ils ne souffrent jamais d'aucune incommodité. Longtemps après, le rhéteur Aristide, pour prouver que Leucothée n'est pas une mortelle déssiée, raisonne ainsi: Les dieux ne sont ni méchants, ni malheureux: ce qui est mauvais produit ce qui est mauvais; comment donc un homme malheureux eût-il pu devenir un dieu? Et comment, s'il avoit été aimé des dieux, eût-il pu avoir été malheureux? Arist. Or. III (T. I. p. 44).

(III) Æsch. Agam. 561.

- Tic de Aliv Geor

"Απαντ' ἀπήμων τὸν δι' αἰῶνος χρόνον; cf. Soph. fr. T. III. p. 448, 470. no. XXVII. ed. Brunck. Polyxène, en décrivant son bonheur passé, dit qu'elle étoit τση θεοίσιν, πλην τὸ κατθανείν μονόν. Eur. Hec. 556.

(112) Pind. Isthm. III fin. "Arquiol ye par maides de so. L'esclave de Bacchus invite Xanthus à donner de bons coups à son maître, parceque, dit-il, s'il est un dieu, il n'en sentira rien. Arist. Ran, 647.

(*15) Herod. I. 64 fin. (*14) Paus. II. 27. 1. (*15) Ceci semble résulter d'un passage du discours funèbre attribué à Démosthène, Oratt. Att. T. V. p. 588. 1. 30.

d'être témoins de la mort d'un homme, et même qu'il leur est désendu de verser des larmes (116). Suivant Apollonius de Rhodes, Apollon verse des larmes, mais elles sont changées en électre (117).

Il est presque inutile d'ajouter qu'en Forces. retrouve chez les poëtes plus récents toutes les qualités merveilleuses par lesquelles les dieux se distinguoient chez Homère. Chez Callimaque, Apollon, agé de quatre ans, construit un autel (* * *). Chez Apollonius, ce même dicu, quoique enfant, a déjà des forces suffisantes pour tuer un géant (* 1 9). Minerve retient les Symplégades d'une main, et de l'autre, pas une forte secousse, qu'elle donne au vaisseau des Argonautes, elle le fait passer sans dommage par ce détroit dangereux (120). Les Néréides, pour sauver ce vaisseau dans un endreit non moins dangereux (les Planctes), se mettent à l'oeuvre l'habit retroussé, le soulevent, et se le passent de main en main (121). Dans ces situations mêmes dans lesquelles les divinités semblent participer le plus à la foiblesse humaine, elles donnent des preuves d'une force surnaturelle. Latone, au milieu des douleurs de l'enfantement, fend des rochers de ses mains, et en fait sortir un fleuve (122). Cependant il me semble qu'on trouve ici la même exagération que nous avons remarquée plus

(*17) Apoll. Rhod. IV. 611 sq. (*18) Callim. H. in. Apoll. 58 sq. (*19) Apoll. Rhod. I. 759 sq. (*120) Ib. II. 598 sq.

⁽¹¹⁶⁾ Eurip. Hippol. 1437 et 1396. Apollou dit qu'il quitte le palais d'Admète où Alceste est prête à mourir, μη μίασμα μ' δόμοις πιχή.

⁽²²¹⁾ Ib. IV. 939 sq. Ceci cependant parut étonnant même aux dieux. Vulcain, appuyé sur son marteau, contempla avec admiration ce miracle, et Junon, qui s'en aperçut du haut de l'Olympe, en fut si effrayée, qu'elle ne put se défendre d'embrasser Minerve, comme pour se réfugier auprès d'elle.

(222) Quint. Smyrn. XI. 21 sq.

DC 3

Sur

1, 4

(GE

Se i

i, è

Œ

į lig

)ij

þ

lè

[]

haut, Chez les poëtes anciens les dieux sont des hommes robustes et vigouveux: ioi ce sont des géants, et les mortels, en comparaison d'eux, sont de véritables Lilliputiens.

C'est à cette même exagération des poëtes Boauté. plus récents qu'il faut attribuer le changement qui s'opéra dans les opinions sur la beauté des formes divines (105), changement qui ne prouve rien absolument contre le sentiment du beau si éminemment propre aux Grece, et dont l'existence est attestée par une infinité de monuments. Chez les poëtes mêmes dont nous parlons ici, l'on trouve des tableaux en effet admirables. Il suffit de citer la description du jeune Eros, jouant avec. Ganymède (124), celle d'Hélène dans Quinte de Smyrne, et de l'admiration des Grecs, qui oublioient le crime de cette princesse pour ne panser qu'à sa beauté (125), la charmante description des Amours chez Théogrite (126), celle de Vénus dans une épigramme de Nossis (127), celle des Nymphes chez Myro (198). L'épigramme de Léonidas de Tarente sur la Vépus d'Apelle prouve que la beauté du tableau a électrisé le poëte (120). La beauté d'Eros dormant sur un lit de roses nous frappe encore, lorsque nous lisons les vers par lesquels elle est dépeinte (130),

(128) Voyez plus haut, T. II. p. 237, 238, (124) Apoll. Rhod. III. III sq. (125) Quint. Smyrn. XIV. 39 sq. (126) Theorr. Id. VII. 115 sq.

(127) J. C. Wolff, Poëtr. VIII. fragm. p. 90 fin, (128) lb. p. 30. III.

(129) Leon. Tarent. Epigr. XLI. (Anthol. T. I. p. 164). On pent dire la même chose de l'épigramme de Platon sur la Véuns de Cuide, Anth. T. I. p. 104. IX, X.

(130) Plat. Epigr. XXIX (Anthol. T. I. p. 108), Le sentiment du beau qui animoit les dieux tout aussi bien que leurs adprateurs est bien caractérisé dans le Charidème, attribué à Lucien (6—12. T. III. p. 621—625). C'est une jolie idée d'attribuer l'effet coupu qu'avoit la vue de la tête de Méduse à l'ad-

et, en général, chez tous les poëtes, la forme des dieux, quoique humaine, surpasse infiniment celle des mortels (131).

Cependant, comme nous l'avons remarqué auparavant, le désir de bien exprimer les qualités des divinités, ou celui de donner une plus grande idée de leur pouvoir, ou enfin celui de frapper l'imagination par des descriptions effrayantes augmenta les formes hidenses. On sait comment Éschyle a représenté les Furies. C'est lui qui le premier a donné pour monture à l'Océan un oiseau quadrupède (134). Nulle part on ne trouve chez Homère des géants avec six bras, comme chez Apollonius (134). Jamais, comme lui, Homère ne s'est amusé à décrire en détail la forme hideuse d'un Triton, moitié homme, moitié poisson (134). Jamais il n'auroit imaginé un songe aussi ridicule et aussi dégoûtant que celui que le même poëte attribue à Euphème, dans le quatrième livre de son expédition des Argonautes (135).

Et même, lorsque ces poëtes croient relever la beauté et les qualités admirables des dieux, combien de fois ne manquent-ils pas le but qu'ils s'étoient proposé, en voulant surpasser leurs inimitables modèles. Combien ne faut-il pas forcer son imagination, pour se représenter tout

miration que causoit sa beauté. Luc. de dom. 19 (T. III. p. 201).

(****) Euripide fait dire à Bacchus qu'il a pris une forme humaine: Μορφην δ' ἀμείψας ἐκ θεοῦ βροτησίαν, Bacch. 4. cf. 53.

—— εἶδος θνητὸν ἀλλάξας ἔχω,

Mορφήν τ' ἐμὴν μετέβαλον εἰς ἀνδρὸς φύσιν. Ceci ne peut signifier autre chose si non qu'il avoit pris une forme moins belle et moins graude que celle qui étoit propre à un dieu.

⁽¹⁹²⁾ Æsch. Prom. 286. Il est prouvé par plusieurs vases et bas-reliefs que nous possédous encore, que les artistes se gardoient ordinairement de suivre son exemple. Voyez p. e. Millin, Peint. de Vases, T. II. pl. 68, et surtout Tischbein, Vases d'Hamilton, T. III. pl. 32.

⁽¹⁹³⁾ Apoll. Rhod. I. 942 sq. (194) Ib. IV. 1613 sq. (195) Ib. IV. 1731 sq.

changé en or, dans l'île de Délos, à la naissance d'Apollon, les lacs, les rivières, le sol, les arbres (136). Que penser de ce manteau de pourpre que les Grecs avoient tissu pour Bacchus, qui n'étoit pas seulement admirable à voir, mais qui répandoit aussi une odeur divine, parceque Bacchus, ivre de vin et de nectar, avoit couché sur ce vêtement avec Ariadne (137)!

Faculté de prendre d'autres formes. Vitesse.

Nous avons vu que dans Homère les dieux prennent quelquefois la forme d'ani-

maux ou de météores. Les poëtes de notre période l'ont encore imité sous ce rapport, ce qui est d'autant plus concevable, que souvent, en le faisant, ils rapportoient des traditions déjà existantes (138). Les dieux des poëtes dont nous parlons ici, ainsi que ceux d'Homère, pouvoient se soustraire à la vue des mortels. Absolument comme Minerve, dans l'Iliade, Thétis, dans Apollonius, n'est visible que pour Pélée (239). Chez Quinte de Smyrne, Neptune est invisible pour les hommes: les Néréides seules l'aperçoivent (140). Comme chez Homère, les dieux se montrent quelquesois sous la forme qui leur étoit propre (141); mais les mortels qui ent le malheur de les voir contre leur volonté en sont sévèrement punis (142). Comme chez Homère, les dieux se

(136) Callim. H. in Del. 260.

(187) Apoll. Rhod. IV. 428 sq. Les expressions de l'auteur sont difficiles à rendre.

'Εξ οδ άναξ αθτός Νυοήϊος έγκατέλεκτο 'Ακροχάλιξ οΐνω και νέκταρι, καλά μεμαρπώς

Σιήθεα παρθενικής Μινωίδος.

(138) Pind. fragm. T. III. p. 47 fin. fr. Soph. ed. Brunck. T. III. p. 404. Hercule et Hébé se montrent sous la forme d'étoiles, Eurip. Heraci. 854.

(139) Apoll. Rhod. IV. 852 sq.
(146) Quint. Smyrn. III. 766 sq. La disparition d'un dieu est exprimé en ces termes: ἀνεμοῖσι μίγη, καὶ ἄἴστος ἐτύχθη. ib. XI. 142.

(141) Apollon, dans l'Ion (1549 sq.), et plusieurs autres, dans les tragédies d'Euripide et dans la belle description de l'apparition d'Apollon, dans Apollonius (II. 674 sq.).

(142) Callimaque appelle cela une loi de Saturne (2007105 76-

transportent d'un lieu à un autre avec une vitesse inconcevable, sur la mer et par l'air aussi bien que sur la terre (143).

Malheureusement l'exagération dont nous avons déjà parlé plusieurs fois se manifeste ici comme partout ail-Chez Quinte de Smyrne, les dieux se livrent un combat terrible, ils arrachent de l'Ida des quartiers de rocher, pour s'en accabler les uns les autres, mais ces projectiles volent en éclat aussitôt qu'ils touchent les corps immortels, la terre tremble sous leurs pas, la mer en est agitée, les armes des dieux font entendre un cliquetis effroyable, eux-mêmes ils crient comme des forcenés, leurs voix s'élèvent jusqu'au ciel et pénètrent jusque dans l'empire de Pluton. Les Titans eux-mêmes, au fond du Tartare, en sont saisis de frayeur. Et cependant les mortels n'en aperçoivent rien (144). Chez Momère, les dieux prennent souvent une autre forme, mais des métamorphoses n'ont rien d'absurde ni de hideux. Chez Apollonius de Rhodes, les Hespérides se réduisent d'abord elles-mêmes en poudre et se cachent dans le sein de la terre, mais bientôt, aux instances des Argonautes, elles reparoissent sous la forme de plantes et

μος), H. in lav. Pall. 100. Voyez l'histoire d'Épizélus, qui devint aveugle, pour avoir vu une forme surnaturelle dans la ba-

taille de Marathon, Hérod VI. 117.

(148) Mercure transporte Hélène par l'air de l'Asie en Égypte, Eurip. Helen. 44. cf. 246 sq. Les Dioscures se transportent par l'air, Eurip. El. 1349. Minerve descend du ciel sur une nuée, Apoll. Rhod. II. 537 sq. Chez Quinte de Smyrne, elle se meut avec une extrême vitesse, sans toucher la terre.

--- Φέρεν δὲ μιν ἱερὸς ἀἡρ,
Εἰδομένην νεφέεσσιν, ἐλαφροτέρην δ' ἀνέμοιο.
VII. 558 sq. Une autre fois les dieux sont transportés par les vents.

οὐρανόθεν φορέοντο ἐπὶ χθόνα.

XII. 163 sq. Les dieux marchent sur la mer. Eurip. Andr.
1260. Apoll. Rhod. IV. 847 sq.

(144) Quint. Smyrn. XII. 174 sq.

d'arbres, qui ne manquent pas de répondre très distinctement aux questions qu'on leur adresse (145). Chez Homère, les dieux, quoique jeunes, ont des forces immenses et surpassent les hommes en savoir. Chez Callimaque, Apollon est prophète avant de naître. Encore enfermé dans le sein de sa mère, il élève sa voix et témoigne son indignation de ce que Thèbes n'a pas voulu recevoir sa mère, et quelque temps après il adresse la parole à Latone elle même et lui conseille de ne pas le mettre au jour dans l'île de Cos, cet endroit étant reservé pour Ptolémée, réflexion qui lui fournit l'occasion de tenir un long discours pour annoncer la grandeur future de ce prince (146)!

On me dira que ce sont ici des preuves du mauvais goût des poëtes, plutôt que d'un changement dans les opinions religieuses. J'en conviens facilement: mais ces preuves de mauvais goût se trouvent dans des descriptions de divinités généralement adorées. Elles ne sont pas, il est vrai, et nous l'avons fait observer plus haut, des expressions de l'opinion du peuple, comme les descriptions d'Homère: mais les poëtes, chez lesquels on les trouve, font partie du peuple, et le peuple écoutoit et admiroit ces poëtes.

Pouvoir sur les Quant au pouvoir qu'avoient les dieux hommes et sur la sur les hommes et sur la nature, quoiqu'en comprenne aisément que les poëtes des siècles plus civilisés n'auront pas manqué de le dépeindre avec des couleurs plus vives et d'une manière plus conforme à la dignité divine que ne l'avoient fait les anciens (147), cependant l'on trouve chez eux les mêmes

⁽¹⁴⁵⁾ Apoll. Rhod. IV. 1406 sq. (146) Callim. H. in Del. 86 sq. 162 sq. La prophétie utérine d'Apollon remplit trente-quatre hexamètres. (147) Il est dommage qu'on ne connoisse pas l'auteur des vers

contradictions, contradictions toutefois qui s'expliquent facilement tant par l'esprit propre au polythéïsme que par la nature des ouvrages dans lesquels les divinités remplissoient un rôle. Le choeur console Électre, en lui rappelant la toute-science et le pouvoir illimité de Jupiter(148); dans les Suppliantes d'Éschyle, ce dieu est représenté d'une manière tout à fait digne du théïsme; dans les Phéniciennes d'Euripide, le choeur déclare que tout est facile aux dieux (149): et cependant Minerve rend grâces à la Persuasion de ce qu'elle lui a prêté son secours pour fléchir les Euménides (150); cependant les dieux sont sujets à l'influence d'Éros (151) et du Sommeil (152). Dans les passages cités d'abord, le poëte pouvoit se livrer entièrement au respect qu'il ressentoit lui-même pour la divinité; son sujet ne l'en empêchoit pas: dans les autres, la pluralité des dieux et la coutume de personnifier les affections et les émotions de l'âme rabaissent les dicux jusqu'au niveau des simples mortels. Il en est de même à l'égard des besoins auxquels les dieux sont assujettis, par suite de leur nature humaine. Rhéa peut faire jaillir de l'eau d'un rocher, mais elle ne sauroit se purifier le corps sans employer Minerve peut arrêter les Symplégades, mais de l'eau. elle a besoin d'y employer ses forces naturelles. Elle agit ici comme un géant, point du tout comme une déesse. Pour sauver les Argonautes, Junon doit envoyer Iris à Vulcain, pour le prier de s'arrêter un moment dans

sublimes sur le pouvoir de Dieu que Clément d'Alexandrie attribue mal-à-propos à Éschyle, fr. Æschyl. T. V. p. 196. ed. Schütz. * (148) Soph. El. 169 sq.

⁽¹⁴⁹⁾ Eurip. Phoen. 696. πάντα δ'εθπετή Θεοίς.
(150) Æsch. Eum. 957 sq. cf. 873 sq.
(151) P. e. fr. Eurip, T. II. p. 464.

⁽¹⁵²⁾ P. e. Apoll. Rhod. IV. 146.

son ouvrage, à Éole, pour lui demander un vent favorable, et à Thétis, pour procurer aux Argonautes une occasion de passer les Planctes. Minerve, pour guérir Hercule de sa fureur, doit même se servir d'une espèce de talisman (153).

Mais ici les idées du vulgaire valoient mieux en général que les descriptions poétiques; il est presque impossible de croire que celui qui adressoit ses voeux à la divinité, ait encore douté de sa puissance, et je ne puis supposer que les compagnons de Xénophon n'aient pas été entièrement de son avis, lorsqu'il leur représenta qu'il étoit impossible au parjure d'échapper au courroux celeste, parceque tout est soumis au pouvoir des dieux (154).

Toute-présence Il en est de même quant à la touteet toute science.

présence et à la toute-science des dieux.

Les poëtes s'en tenoient aux anciennes traditions, lorsqu'ils en avoient besoin pour compliquer l'intrigue de leurs
poëmes; ils représentoient alors Saturne comme ne sachant
pas que sa femme venoit d'accoucher d'un fils, parce qu'il
ne l'entendoit pas crier (155), Jupiter et Apollon comme
trompés par Sinope (156), Mars comme n'apprenant la mort
de sa fille Penthésilée que par les Vents, qui lui en apportent la nouvelle (157), Chez Éschyle, Jupiter, quoique entendant Prométhée, est obligé de lui envoyer Mercure pour
le forcer à lui révéler le secret dont il avoit fait mention, et

⁽¹⁵³⁾ La pierre dite ampeunathe, Eurip. Herc. fur. 1002 sq. et le passage de Pausanias cité dans la note.

^(* 54) Xenoph. Anab. II. V. 7. Πάντη γὰρ πάντα τοῖς Θεοῖς ὑποχα καὶ πανταχη πάντων τοον οί Θεοί κρατοῦσι. (* 55) Callim. H. in Jov. 53 sq.

⁻⁻⁻ ϊνα Κρόνος οδασιν ήχην 'Ασπίδος είσαϊοι, και μή πεο κουρίζοντος.

⁽¹⁵⁶⁾ Ils lui avoient promis de lui accorder tout ce qu'elle demanderoit; elle demanda de conserver sa virginité, la seule chose que ces dieux n'auroient pas voulu lui laisser. Apoll. Rhod. II. 946 sq. (157) Quint. Smyrn. I. 688 sq.

communiquer or qu'il sait (158). Et cependant, pour ne pas parler de ces divinités auxquelles ils attribuoient une toute-présence corporelle, comme au Soleil, à la Terre, au Temps (159), les poëtes accordent très souvent la même faculté non seulement à Jupiter (160), qui, dans Homère, étoit encore trompé par le Sommeil et par Junon, et qui ne voyoit pas les Grecs, lorsqu'il avoit les yeux tournés vers la Thrace (161), non seulement ils l'accordent aux divinités chargées du maintien de la justice (162), mais tout aussi bien à plusieurs autres dieux. La toute-présence étoit essentielle à leur nature (163), et par elle elles pouvoient aussi se faire entendre de loin aux hommes (164). Il arriva ici ce qui

(158) Æsch. Prom. 947 sq.

(159) La Lune est invoquée en ce sens dans les Héraclides d'Euripide. vs. 748. Platon dit en général des corps célestes 2 déveuse dont Philémon attribue cette qualité à l'air. Menandr. et Philem. fr. ed. Grot. p. 338.

(160) Eurip. El. 1177. πατδερκέτας. Aesch. Eum. 1031. πατόπτας. cf. Suppl. 139. Soph. Oed. Col. 1189. Ant. 184. δ πάτθ' δρῶν ἀεί. Bacchyl. fr. ed. C. F. Neue, p. 48. Ζεὺς

ύψιμέδων, ός τὰ πάντα δέρχεται.

(161) Il vaut la peine de comparer avec cet endroit connu Quint. Smyrn. XII. 189 sq., où Jupiter s'aperçoit tout de suite de ce que font les autres dieux; cependant il faut avouer qu'ils faisoient assez de bruit pour être entendus.

(162) Les Euménides. Soph. Oed. Col. 42. πάνθ' δρώσαι. ib. 1844. δ πάνθ' ἀτων Διὸς δραος. Dicé. Eur. El. 771. πάνθ' δρώσα. Æsch. fr. T. V. p. 187 in. Thémis. Quint. Smyrn. 299. πανδέρνης.

(102) Oreste dit que Minerve l'entend, xhûes de xal moode-

Ber &r Deoc. Eum. 293. Clytemnestre dit d'Apollon:

Τὰ δ' ἄλλα πάντα, καὶ σιωπώσης έμοῦ,

'Επαξιώ σε δαίμον' όντ' έξειδέναι.

Toùς ἐκ Διός γὰρ εἰκὸς ἐστι πάνθ' ὁρᾶν. Soph. El. 650 sq. Les héroïnes de la Libye même savent tout ce qui est arrivé aux Argonautes. Apoll. Rhod. IV. 1319 sq. cf. Quint. Smyrn. IX. 332. Θεὸς δ'ῶς, ἤδεε πάντα.

(164) Eurip. Iph. T. 1447. Minerve dit à Oreste: Vous en-

arrivoit d'ordinaire aux Grecs. Leur théologie naturelle valoit mieux que leur mythologie. Suivant celle-ci, leurs dieux, étant des hommes, et ayant un corps et des organes, comme eux, devoient avoir des facultés bornées au temps et à l'espace. Voilà pourquoi on adressoit ses voeux aux dieux tutélaires du pays où l'on se trouvoit (165); voilà pourquei en croyeit qu'un dieu pouvoit être absent de son temple (166); aussi Xénophon assuret-il que l'on croyoit communément qu'il y avoit des choses que les dieux savoient, mais qu'il y en avoit aussi qu'ils ignoroient, et il fait remarquer comme extraordinaire l'opinion de Socrate, qui croyoit que les dieux savent toutes nos actions et même toutes nos pensées, et qu'ils sont partout présents (167). Que Xénophon, en parlant ainsi, me faisoit point tort à ses contemporains, ceci paroît prouvé par un passage d'un célèbre orateur qui vivoit plusieurs siècles après Xénophon, et qui d'ailleurs avoit des idées très éclairées sur la divinité. Chrysostome, qui, après avoir dit qu'un prince, par l'intervention de ses amis, est capable de faire beaucoup de choses en même temps, d'en councitre et d'en entendre plusieurs à la fois, et de se trouver en même temps dans plusieurs endroits différents, ajoute ces pa-

tendez la voix de la déesse, queique vous ne soyez pas présent. — De même les Dioscures adressent la parole à Hélène, quoiqu'elle soit déjà loin de l'endroit où ils se trouvoient alors. Eur. Hel. 1678.

(165) P. e. Plut. Aristid. 18. Εύξατο Κιθαιρωνία "Ηρα καλ θεοτς άλλοις, οι Πλαταίδα γην έχουσιν.

(166) Élien (H. A. IX. 33) raconte une histoire d'une femme que les prêtres d'Esculape tachèrent de guérir en son absence (00 παρηδ 6 Θεός).

⁽¹⁶⁷⁾ Xenoph. Mem. Socr. I. 1. 19. — οὐχ ὅν τρόπον οἱ πολλοί νομίζουσιν · οὖντοι μὰν γάρ οἴονται, ποὺς θοὺς τὰ μὰν εἰθέναι, τὰ θὰ οὐν εἰθέναι. Le paysan qui s'impatiente de la longue sécheresse, malgré tous les sacrifices offerts à Jupiter, dit, absolument comme Homère l'avoit dit: Je crois que Jupiter, occupé d'autres nations, ne pense plus à nous. Alciphr. Epist. III. 35.

roles remarquables: ce qui est même difficile pour les dieux (168).

Au contraire, lorsqu'on se représentoit la divinité, sans mélange de mythologie, personne, sans doute, qui lui adressoit ses voeux, ne s'avisoit de douter qu'elle pût l'entendre. Chaque prière que faisoient les Grecs étoit une preuve de leur foi en la toute-science de la divinité, et, sous ce point de vue, les héros d'Homère en étoient aussi persuadés que les Grecs d'un âge plus récent. Celui qui obéit aux dieux immortels, dit le poëte, est aussi exaucé par eux.

Il ne faut pas, il est vrai, prendre pour mesure de l'opinion du vulgaire les idées de Pittacus (169), de Socrate, de Xénophon (170), d'Héraclite (171), pas même
celles qu'on trouve quelquefois chez les poëtes (172):
mais Critias n'a pu prétendre que la crainte des dieux

(168) "O nal τοτς θεοτς χαλεπόν. Dion. Chrysost. Or. III. (T. I. p. 135 in.). Isocrate avoit dit qu'Homère, pour prouver combien il étoit difficile pour l'homme de connoître les dieux, représenta ceux-ci délibérant sur les choses futures, c. Sophist. Oratt Att. T. II p. 327.

(169) 'Ερφτηθείς, εί λανθάνει τις τούς θεούς φαύλον τί ποιών, είπεν έ, οὐδὲ διανοούμενος, ap. Orell. Opusc. mor. T.

I. p. 174.

(170) Hellen. VI. 5. 41. — Θεοί, οἱ πάντα ὁρῶντες καὶ νῦν καὶ εἰς ἀεί. de Mag. eq. IX. 9. οὧτοι δὲ πάντα ἔσασι. Cyrop. I. 6. 46. Θεοί δὲ αἰεί ὅντες πάντα ἴσασι, τὰ τε γεγενημένα, καὶ τὰ ὅντα, καὶ ὅ τι ἐξ ἐκάστου αὐτῶν ἀποβήσεται. (171) Aristot. de Part. anim. I. 5. (T. I. p. 743. A.)

(172) P. e. H. Grot. Exc. ex Trag. et Com. p. 775, où la di-

vinité est caractérisée ainsi:

Tor πάτθ' δρῶττα καὐτὸν οὐχ δρῶμενον.
Clément d'Alexandrie attribue ce vers à Euripide. Eurip. fr.
T. II. p. 489. CXLVI. cf. p. 496. XII. cf. Theocr. Id. XXIV.
21. Διὸς νοέοντος ἄπαντα, et une foule de sentences de ce genre chez Brunck, Poët. Chom. p. 281. Chez Euripide (Troad. 983 sq.), Hélène ayant dit que Vénus avoit conduit Pâris à Sparte, Hécube lui démontre l'absurdité de cette assertion, parceque Vénus, étant déesse, pouvoit aussi bien conduire Pâris, quoiqu'elle restât tranquillement dans le ciel.

avoit été inventée pour empêcher les crimes occultes, s'il n'étoit persuadé que les dieux pouvoient avoir connoissance des actions les plus secrètes. Les paroles qu'on traça sur la tombe d'Aristocrate prouvent suffisamment que Critias ne se trompoit pas. On y lisoit: Le parjure ne sauroit échapper à la colère divine (173). Aussi Lycurgue, dans son discours contre Léocrate, en appelle-t-il à cette opinion, comme à une vérité généralement reconnue (174), et Démosthène, dans son discours contre Éschine, représenta aux juges que le législateur n'avoit pas ordonné que les votes fussent secrets, pour les soustraire à la connoissance de la divinité, parcequ'il est assez connu, dit-il, que le vote donné en secret est cependant manifeste aux yeux des dieux immortels (175). Dans son Banquet, Xénophon, en opposition à ce qu'il avoit dit dans les Entretiens de Socrate, fait dire à Hermogène que les Grecs et les Barbares étoient persuadés que les dieux savent tout, les choses futures aussi bien que ce qui arrive dans le moment (176). En un mot, l'espérance et la conscience de chaque individu rendoient aux dieux la sagesse et le pouvoir dont les fictions de la mythologie les avoient dépouillés. Aussi se donneroit-on une peine inutile pour concilier tous les sentiments divers qu'on trouve à ce sujet dans les monuments de l'antiquité. Ces sentiments dépendent en grande partie du degré de piété des personnes qui les expriment et des circonstances

^{(178) —} Xalenor de lateir teor ardo' enioquor. Paus. IV. 22 fin.

⁽¹⁷⁴⁾ Lycurg. c. Leocr. (Oratt. Att. T. III. p. 217 fin.). Τοὺς δὲ θεοὺς υὖτ' ἄν ἐπιορκήσας τις λάθοι οὖτ' ἂν ἐκφύγοι τὴν ἀπ' αὐτῶν τιμωρίαν.

⁽¹⁷⁶⁾ Demosth. de fals. legat. (Oratt. Att. T. IV. p. 376. l. 239). Οὐ γὰρ εἰ κρύβδην ἐστὶν ἡ ψῆφος, λήσει τοὺς θεές. cf. c. Near. Oratt. Att. T. V. p. 580. l. 126. — μὴ λαθεῖν τοὺς θεὲς, — ε τι ἂν ἔκαστὸς ὑμῶν ψηφίσηται. (176) Xenoph. Conviv. IV. 47. cf. Plat. Rep. II. p. 424. G.

dans lesquelles elles se trouvent. Rien n'est plus variable que les articles de foi du polythéisme. Ici l'on se moque ouvertement des qualités (177) que dans une autre occasion on regarde comme essentielles à la na-Là on exprime des doutes sur des véture divine. rités dont dans d'autres circonstances en paroît être intimement persuadé (174). Quelquefois on refuse à l'une des divinités ce qu'on accorde à une autre (179): mais, en général, celui qui croyoit avoir besoin du secours des dieux ou raison de craindre leur vengeance, ne révoquoit jamais en doute mi leur sagesse ni leur pouvoir. Toutefois, il faut avouer; que les opinions sur la toute-présence et la toute-science des dieux prouvent. que, malgré les fictions poétiques, qui restoient les mémes, la oivilisation religieuse avoit fait des progrès remarquables.

(177) P. e. Aristoph. Pax. 208 sq. Av. 1508 sq. (178) Chez Euripide, Iphigénie craint que l'action qu'elle médite ne soit aperçue par Diane (Iph. T. 995.):

> την θέον δ' δπως λάθω Sidouxa.

Chez Eschyle, l'Océan dit assez naïvement à Prométhée: Taisezvous, car il pourroit arriver que Jupiter vous entendît, bien qu'il se trouve dans un endroit très élevé. Prom. 312.

> Τάχ' ἄν σου, καὶ μακράν άνωτέρω Θαχών, χλύοι Ζεύς.

Sous ce rapport, le songe de Xerxès, dans Hérodote, est très remarquable. Je crois au moins que nous pouvons révendiquer ce récit pour la Grèce, quoiqu'il concerne des Perses. Xerxès, pour faire juger Artabane de l'apparition qu'il avoit eue, voulut qu'il prît ses vêtements et qu'il se couchât dans son lit, mais Artabane fut d'avis que, si cette apparition étoit en esset d'origine divine, elle ne se laisseroit pas tromper par cet artifice, et que, si elle vouloit lui communiquer ce qu'elle avoit dit à Xerxès, elle sauroit bien le trouver dans ses propres habits. Herod. VII. 15 sq.

(179) Il suffit d'en appeler à la différence qu'on faisoit entre les dieux, quant à la faculté de prédire l'avenir. Chez Eschyle, le choeur relève la sagesse de Jupiter aux dépens de celle d'Uranus

et de Saturne (Æsch. Ag. 172 sq.),

CHAPITRE XXX.

Jupiter. Restes des anciennes fictions. — Développements qu'ent reçus les idées sur la supériorité qu'avoit Jupiter sur les autres dieux. — Influence qu'exercèrent sur les idées relatives à Jupiter les changements dans l'état politique de la Grèce. — Développements qu'ont reçus les idées sur la souveraineté qu'exerçoit Jupiter sur le ciel et sur la nature en général. — Développements qu'ont reçus les idées sur l'empire qu'il exerçoit sur les affaires humaines. — Jupiter considéré comme juge. Idées de droit public, de droit des gens, de justice et d'humanité attachées à son culte. — Junon reine des dieux. Image de Jupiter, tant dans la direction des phénomènes physiques, que dans l'administration des affaires humaines. — Déesse tutélaire des femmes. — Point de vue moral.

des anciennes fictions.

les Grecs sur leurs divinités personnelles, il
est inutile de répéter les anciennes fables
dont font mention les poëtes. Ils les exploitoient à leur
fantaisie, et ils les entreméloient de temps en temps
d'idées bien élevées au dessus des opinions de leurs
contemporains. L'auteur des Cypriaca celèbre l'histoire scandaleuse de l'inceste de Jupiter avec sa fille
Némésis (1); Éschyle a fait de la tradition sur l'usurpation de Jupiter le sujet d'une de ses tragédies (2),
Callimaque raconte en détail la naissance et les premières aventures de Jupiter, et cependant Callimaque
rejette la fable du partage de l'univers entre les trois
frères, fils de Saturne, et, après avoir rempli son

(1) Ap. Athen. VIII. 10.
(2) Dans son Agamemnon, il fait allusion au supplice d'Esculape qui fut terrassé par Jupiter, parcequ'il faisoit trop de bien aux hommes. Agam. 1020. Dans le cantique sublime des Suppliantes, le même dieu est célébré comme l'amant d'Io.

poëme des absurdités de l'anthropomorphisme, il tâche de représenter Jupiter comme le dieu suprême non seu-lement des mortels, mais aussi de toutes les autres divinités, dont les plus puissantes lui avoient cédé tout pouvoir, par respect pour sa sagesse (3). Lycophron raconte encore l'histoire de la pierre avalée par Saturne (4), et il n'hésite pas à designer par ce nom même le souverain de l'Olympe (5).

Il est plus essentiel de faire observer que les poëtes n'étoient pas les seuls à conserver ces traditions. Le coucou qui ornoit le sceptre de Junon (6) et le nom d'une montagne où l'on adoroit Jupiter (7) servoient à perpétuer le souvenir du travestissement au moyen duquel ce dieu avoit, disoit-on, surpris la vertu de sa soeur. Les statues de Jupiter jeune homme faisoient penser à l'enfance, à la naissance, et, par conséquent, à l'existence bornée du plus puissant des dieux (*). Les Crétois avoient une grande vénération pour le cochon, parce qu'ils croyoient que cet animal avoit allaité Jupiter, et que par ses cris il lui avoit rendu le même service que, suivant d'autres, lui avoient rendu les Curètes (9). Je suis tenté de croire que l'auteur qui raconte ceci a voulu se moquer des Crétois: cependant, un peuple qui représentoit Jupiter sans oreilles (10) pouvoit aussi bien lui donner un cochon pour nourrice.

Cependant le rapport qui existoit entre ces fictions et les idées plus saines et plus élevées sur le pouvoir et la sagesse de Jupiter diffère beaucoup de celui qu'on

^(*) Callim. H. in Jov. (*) Lycophr. 1203 sq. (*) Il l'appelle dioxos méroros. ib. 400. cf. Tzetz. ad h. l. (6) Paus. II. 17. 4.

⁽⁷⁾ Paus. II. 36. 2. Agathonymus ap. Plut. de fluv. T. X. p. 483. (8) Paus. V. 22. 1. ib. 24. 1.

^(°) Agathocles Babyl. ap. Athen. IX. 18. (10) Plut. de Is. et Osir. T. VII. p. 500.

remarque entre ces mêmes fictions et ces idées dans les siècles héroïques.

Développements qu'ont reçus les idées sur la su-Jupiter sur les autres dieux.

lact

纤

3 1

U

IM

II.

100

χ.

Le culte, les symboles, les ouvrages de l'art rappeloient, il est vrai, à la mémoire périorité qu'avoit le souvenir des anciennes traditions, mais, pour se persuader que les Grecs éclairés attribuoient à leur Jupiter une dignité qui

surpassoit de beaucoup celle des autres divinités, et qui paroîtruit même mieux s'accorder avec l'idéal d'un dieu unique et tout-puissant, qu'avec l'image d'un roi de l'Olympe, il n'est pas besoin d'en appeler à Platon ou à Maxime de Tyr: Théognis attribue à Jupiter un empire universel, un pouvoir absolu sur tout l'univers et une connoissance parfaite des projets que forment les hommes (11). Simonide assure que Jupiter gouverne les choses de ce monde d'après sa volonté (* *). L'un des poètes tragiques dit que Jupiter est le seul parmi les dieux, qui ne connoisse ni le mensonge, ni la vanité, ni les rires immodérés (†3). Éschyle le célèbre comme le roi des rois, comme le plus heureux des bien-heureux, comme le plus puissant des puissants (14), comme le maître du des-

(11) Theogn. 149 sq. ed. Welck.

πάντεσσιν άνάσσεις, Τιμήν αὐτὸς ἔχων καὶ μεγάλην δύναμιν. 'Ανθρώπων δ' εὐ οἶσθα νόον και θυμόν ξαάστου. Σὸν δὲ κράτος πάντων ἔσθ' ὕπατον, βασιλεύ.

(12) Simon. in. Gnom. poet. ed. Brunck. p. 99.

- Τέλος μέν Ζεύς έχει βαρύπτυπος Πάντων, όσ' έστι, και τίθησ' όπη θέλει. ΄Οράς δει Ζεύς δίβε πρωτεύει θεών, Οὺ ψεῦδος, οὐδὲ κόμπον, οὐ μῶρον γέλων

'Ασκών ' τὸ δ' ήδὺ μουνος οὐκ ἐπίσταναι. Grotius (Exc. Trag. et Com. p. 447 fin.) attribue ces vers à Thespis.

(24) Æsch. Suppl. 527 sq.

(E\$)

Αναξ ανάπτων, μακάρων Μακάρτατε, καὶ τελέων Telesotator xodtos, ölfse Zev.

cf. 598 sq. On voit ici ce que signifie rélesos vivores Zevs (Eum. 28), ainsi que dans ce passage:

tin (**). Chez le même poëte, Apollon déclare qu'il ne rend aucun oracle, sans qu'il en ait reçud'ordre de Jupiter, son père (**6). Chez Pindare, Jupiter est le maître de l'univers, et dirige tout d'après sa volonté (**7). Les amies d'Électre, pour la consoler dans le malheur, lui rappellent la toute-puissance et la justice de Jupiter (***). Dans une autre tragédie, Sophocle célèbre Jupiter comme le monarque des dieux (***5). Chez Euripide, Diane s'excuse de ce qu'elle a abandonné Hippolyte à son sort, parceque Jupiter ne lui auroit pas permis de transgresser la constitution de l'Olympe, d'après laquelle les dieux doivent se garder d'empêcher le châtiment qu'une autre divinité juge à propos d'infliger à un mortel (***).

On voit que ces poëtes représentoient Jupiter d'une manière très propre à le faire regarder comme la seule divinité qui méritat ce nom: et cependant ils ne reconnoissoient pas moins le pouvoir et la sagesse des autres dieux.

> Τι δ'άνευ σέθεν Θυατοῖς τελειόν ἐστίν; Suppl. 825.

Ceci convient avec l'épithète τερμιεύς, qu'on trouve chez Lycophron (706), et que Tzetzès explique ως ἀρχή καὶ τέρμα πάντων.

(15) Æsch. Suppl. 676. "Ος πολιφ νόμω αἶσαν ὀρθοῖ. cf. 1051 sq.

(16) Æsch. Eum. 606 sq. cf. vs. 19.

Διὸς προφήτης δ' ἐστὶ Λοξίας πατρός. cf. T. V. p. 62. cf. fr. Soph. ed. Brunck. T. III. p. 448. οθα ἐστὶν πλὴν Διὸς τῶν μελλόντων ταμίας. A Thurii Jupiter étoit adoré sous l'épithète de προμανθεύς, ce qui ne diffère pas beaucoup de προμηθεύς, Lycophr. 537. cf. Tzetz.

(17) Pind. Isthm. v. 66.

Ζεύς τάδε και τὰ νέμει, Ζεύς, ὁ πάντων κύριος.

(18) Εστι μέγας εν ούρανώ

Ζεύς, δς έφορα πάντα, και κρατύνει. Soph. El. 170.

(19) πανταρχής θεών. Soph. Oed. Col. 1134.

(26) Euripid. Hippol. 1328 sq. Jupiter assigne à chacune des autres divinités les fonctions qu'elles ont à remplir, p. e. Theogn. 1386 sq.

Il n'y a rien, même dans les éloges les plus pompeux qu'ils lui donnent, qui ne puisse s'accorder avec les opinions, si non de la multitude, au moins de la partie cultivée de la nation. C'est différent, lorsque ces poëtes y mêlent de l'allégorie (21), ou un théisme trop prononcé (22). Sous ce dernier rapport, il vaut la peine de voir l'étendue de l'empire que Jupiter exerce sur les autres divinités, dans le poëme épique auquel nous empruntons de temps en temps quelques passages, parceque la matière en a été fournie par les poëmes cycliques, quoique d'ailleurs ce poëme dépasse la sphère de nos investigations actuelles. Dans le poëme de Quinte de Smyrne, Jupiter est plutôt le créateur de l'univers, que le successeur de Saturne (23). La manière dont il fait connoître sa volouté aux autres dieux est bien plus peremptoire que dans l'Iliade (24). Il n'est jamais question ici de disputes entre lui et les autres divinités, bien moins de tentatives de le tromper ou de le forcer (25): mais aussi il y a beaucoup moins d'action dans ce poëme que dans l'Iliade. Un mot du maître suffit pour terminer les querelles les plus violentes (26).

(21) P. e. Eurip. Troad. 884 sq. fr. Eurip. T. II. p. 480. 1. (22) P. e. les beaux vers attribués à Euripide, fr. T. II. p. 468. II.

Σε τον αυτοφυή, τον εν αιθερίω 'Ρυμβω πάντων φύσιν εμπλέξανθ', "Ον περί μεν φως, περί δ' ορφναία Νύξ αιολόχρως, ἄχρίτος τ' ἄστρων "Οχλος ενδελεχως άμφιχορεύει.

(28) Quint. Smyrn. II. 663. Dans le XV° hymne orphique, qui, suivant M. Tiedeman, a été composé après la naissance de J. C., le créateur du ciel et de la terre, le dieu unique, est décrit avec les épithètes du Jupiter grec.

(24) Voyez p. e. ib. 690 sq. 640 sq. II. 164 sq. (25) Voyez l'expression de leur crainte, II. 179 sq.

(36) Voyez p. e. II. 507 sq. VIII. 351 sq. Le combat des dieux s'annonce bien plus sérieusement ici que chez Homère. Cependant, quoique, chez ce poëte, tout se termine par quelques soufflets et une chute de Mars, cependant il y a un combat.

Mais même chez les poëtes de la période qui nous occupe ici, Jupiter est, à quelques exceptions près, bien plus puissant que ne le fut le Jupiter d'Homère.

Nous avons trouvé, il est vrai, chez ce poëte des preuves de la sagesse éminente de Jupiter, et l'origine reculée des oracles qui lui étoient consacrés, aussi bien que l'opinion commune qui le représentoit comme le père des divinités les plus célèbres par leur prévoyance et par leur adresse, démontrent assez la vénération qu'on avoit pour lui dès les temps les plus anciens: mais, avec tout cela, le Jupiter des siècles héroïques est beaucoup plus conforme à l'image d'uu roi grec que ne l'est le Jupiter des temps plus rapprochés. Nulle part on ne trouve ici de ces querelles, de ces menaces, de ces brouilleries qui sont si fréquentes dans l'Iliade. Nulle part les autres dieux cherchent à forcer Jupiter ou à le tromper. Avouons toutefois qu'il est peut-être un peu hasardé de prononcer sur cette différence, puisqu'il ne nous a été conservé aucun poëme épique de la période qui précède celle des Alexandrins. On sait que c'est dans ce genre de poésie que l'intrigue exige plus qu'ailleurs des intérêts différents et opposés entre les divinités. Dans la tragédie et dans le genre lyrique, il s'agit plus des rapports entre les dieux et les hommes, que des relations mutuelles entre les divinités elles-mêmes. Le poëme d'Apollonius manque presqu'entièrement d'intrigue sous ce rapport, et celui de Quinte de Smyrne, dont nous venons de parler, est trop récent pour que nous osions en tirer une conclusion. Nous l'avons cité, comme exemple de la différence qui a pu avoir lieu dès les temps dont nous parlons ici, mais malheureusement nous ne sommes pas en état de vérifier nos conjectures.

Chez Quinte de Smyrne l'intervention de Jupiter dissipe toute la cohue.

Influence qu'exercèrent sur les idées relatives à Jupiter les changements dans l'état politique de la Grèce.

Ce qui est certain c'est que, partont où il est question du pouvoir suprême de Jupiter, il est bien plus absolu que dans les siècles héroïques, et qu'au contraire la qualité, si éminente dans les

siècles plus reculés, par laquelle Jupiter étoit le dieu tutélaire des reis, est rarement mentionnée dans la période actuelle (27). C'est comme si, avec l'institution des républiques en Grèce, le pouvoir qu'avoient possédé les princes de la terre, eût été conféré entièrement au monarque du ciel. La raison en est évidente. Les rois, qui avoient, pour ainsi dire, servi de modèle au souverain de l'Olympe, n'existant plus, il ne pouvoit plus être question de leur dieu tutélaire, tandis que le pouvoir du roi des dieux devoit devenir plus absolu et plus illimité aux yeux de ses adorateurs, à mesure qu'ils commençoient à entrevoir l'absurdité d'une divinité suprême à la quelle manqueroit le pouvoir de se faire obéir.

Il est en effet digne de remarque que les idées anciennes reviennent chez les auteurs qui vécurent après Alexandre le Grand, et qu'elles reçoivent des développements plus remarquables encore sous l'empire absolu des Césars. Chez Callimaque, Jupiter redevient le dieu des rois, celui qui surveille et juge leurs actions (28).

(28) Callim. H. in Jov. 70 sq.

⁽²⁷⁾ Jupiter porte toujours l'épithète de Baquleùs (p. e. Xemoph. Anab. V. 9. 22. Paus. IX. 39. 3.) et d' Araξ (p. e. Demosth. c. Lacrit. Or. Att. T. V. p. 205. 1. 40). Nous possédons, il est vrai, un fragment d'un discours attribué au Pythagoricien Ecphantas (ap. Stob. Serm. XLVI p. 331), où les princes sont représentés comme formés d'après l'image de la divinité (δς (Dieu) ετεχνίτευσεν αὐτὸν, ἀρχέτυπφ χρώμενος ξαυτῷ), comme ses représentants sur la terre, et comme occupant une place bien plus rapprochée de Jupiter que le vulgaire: mais la tournure tout-à-fait ultra-roialiste de ce morceau me semble justement un motif pour douter de son authenticité.

Dion Chrysostome, qui représente les rois comme placés sous la surveillance immédiate du roi des dieux, qui récompense les justes et qui punit les tyrans (2°), ne manque pas d'ajouter que les princes de la terre tiennent leur pouvoir immédiatement de Jupiter (3°).

Ces idées ne pouvoient entrer dans la tête des fiers Spartiates ni dans celle des cordonniers ou des lampistes d'Athènes, qui eux-mêmes gonvernoient l'état en souverains.

Chez eux, ce n'étoient plus les rois que Jupiter protégeoit: c'étoit le peuple, c'étoit la nation entière. Voilà pourquoi Jupiter, quoiqu'on l'adorât toujours lui-même comme le roi de l'Olympe, n'étoit plus le dieu des rois, mais le père commun de la nation grecque, Jupiter Hellénius (31), le dieu tutélaire des républiques, Jupiter Polieus ou Poliouchos (32), le dieu des magistrats qui les

(29) Dion. Chrysost. Or. I. (T. I. p. 99 sq.)

(36) Ib. p. 58 sq. παρά τοῦ Διὸς ἐχόντες τὴν δύναμιν καὶ τὴν ἐπιτροπήν. Ici encore Jupiter est le βασιλεὺς βασιλεῶν.

⁽³¹⁾ Suivant le scholiaste de Pindare (ad Nem. V. 17), ce nom date déjà du temps d'Æacus, et fut donné à Jupiter, parceque, dans une grande sécheresse qui désoloit la Grèce, Æacus avoit intercédé auprès de Jupiter, en faveur de toute la nation. Mais il est à peine nécessaire de dire qu'une tradition ne peut avoir grand poids, lorsqu'il s'agit de fixer une date historique. Il suffit de faire observer que Pausauias, qui parle du même fait, dit que l'oracle avoit ordonné de faire des sacrifices à Jupiter Panellenius (par conséquent, suivant cette tradition, il avoit déjà cette épithète avant cet événement), et que, par suite de la grâce accordée par Jupiter à Æacus, ce dieu fut appelé Aphésius. Paus. I. 44. 13. Remarquons encore qu'il est rare de voir donner à Jupiter le nom d'un peuple particulier de la Grèce. On en trouve cependant un exemple, dans le Jupiter Lacédémonien de Sparte. Herod. VI. 56.

⁽³²⁾ Paus. I. 24. 4. Ici se présente une difficulté semblable. C'étoit en l'honneur de Jupiter Polieus que se célébroient les Buphonia, fête certainement très ancienne. Mais, quoique les Athéniens célébrassent cette fête par préférence en l'honneur du Jupiter le protecteur d'Athènes; il n'en résulte nullement qu'avant ou même dès l'origine de cette fête, Jupiter eut porté ce titre. Jupiter la oltras est-il le protecteur

gouvernoient, Jupiter Bulaeus (**), le dieu protecteur des orateurs qui donnoient des conseils au peuple dans l'assemblée publique (**), ou qui défendoient la cause de leurs clients devant les tribunaux, Jupiter Agoraeus (**), le dieu qui disposoit de la victoire dans les jeux publics, exercices qui avoient un rapport direct avec la liberté, et une influence marquée sur le maintien de la nationalité, Jupiter Agonius (**), et surtout le dieu qui défendoit la liberté de la Grèce contre les Barbares (**) et contre les tyrans, Jupiter Eleuthérius (**).

Dieu des rois ou des républiques libres, Jupiter étoit toujours le dieu des armées (59). A Sparte l'un des

du peuple (Paus. V. 24. 1)? Le temple de Jupiter Homorius étoit le point de réunion des villes de la Grande-Grèce, lors-qu'après la destruction des associations pythagoriciennes, elles avoient adopté les institutions des Achéens. Polyb. II. 39.

(**) Antiphont. de Choreut. (Or. Att. T. I. p. 81. l. 45).

(*4) Aristoph. Eq. 498.

(35) Minerve elle-même rend grâces à Jupiter Agoraeus, pour le succès qu'elle avoit obtenu en plaidant la cause d'Oreste contre les Euménides. Æsch. Eum. 960. Jupiter Agoraeus avoit un temple à Sparte (Paus. III. 11. 8), un autel dans l'Altis (Paus. V. 15. 8) et un autre temple à Thèbes (Paus. IX. 25. 4).

(36) Soph. Thrach. 26.

- (37) On érigea un autel en l'honneur de Jupiter Éleuthérins après la bataille de Platée. Plut. Arist. 19, 20. cf. Simon. in Gaisf. Poet. gr. min. T. II. p. 373. n°. XL. Le scholiaste de Platon (p. 250 in.) dit que, suivant quelques-uns, ελευθέριος et σωτήρ sont synonymes, et que Jupiter fut adoré sous ce titre non seulement à Platée, mais aussi à Athènes, à Syracuse, à Tarente et en Carie.
- (36) Diod. Sic. T. I. p. 459. Après la chute de Thrasybule, tyran de Syracuse, on érigea un colosse en l'honneur de Jupiter Eleuthérius, et on lui consacra des jeux publics, sous le nom d'Eleutheria. Dans l'île de Samos, Maeandrius bâtit un autel en l'honneur du même dieu, après que sa patrie eut été délivrée de la domination de Polycrate. Herod. III. 142. Il paroît même que Jupiter étoit adoré sous ce nom par les esclaves qui avoient recouvré leur liberté. Harpocr. in v. ¿Ελευθέριος Ζεύς, passage sur lequel il faut consulter la note 63 de Hemsterhuis ad Schol. Aristoph. Plut. 1176.

(\$9) L'épithète de orearros paroît avoir été spécialement pro-

prétres porteit le seu sacré pris sur l'autel de Jupiter Agétor (+°). C'étoit Japiter dont on attendoit la victoire
dans les combats, c'étoit lui qu'on espéroit voir répandre
la terreur dans les rangs des ennemis (+1), et sans lequel
en n'auroit jamais entrepris une expédition de quelque
importance. Jupiter étoit connu en Grèce sous l'épithète
honorable de Sauveur : Jupiter étoit en esset le sauveur de
la Grèce, lorsque, d'après le récit de Plutarque, il indiqua par un songe à Arimneste l'endroit où l'armée des
Grecs pourroit combattre les ennemis avec le plus d'avantage (+2). Après une victoire remportée (+3), après la
délivrance des dangers qu'on avoit courus (+4), on sa-

pre à Jupiter de Labranda, bourg près de Mylasse en Carie. Strab. p. 974. Plutarque (Quaest. Graec. T. VII. p. 204 fin. 205 in.) assure que l'épithète Λαβραδεὺς dérive de λάβρυς, une hache, arme que ce dieu tenoit dans la main. Élien (H. XII. 30) en donne une explication assez ridicule. Suivant lui, Jupiter l'avoit obtenu νσας λάβρω καὶ πολλώ. Eumène, il est vrai, conjure les Macédoniens par Jupiter στράτιος (Plut. Eum. 17): mais on pourroit demander comment Plutarque a pu avoir été informé des propres termes dans lesquels Eumène s'exprima en cette occasion. En Épire, les rois, en prenant les rênes du gouvernement, se lioient par un serment mutuel avec leurs sujets, en sacrifiant à Jupiter "Αρειος. Plut. Pyrrh. 5.

(4°) Xenoph. Rep. Laced. XIII. 2. Nicol. Damasc. p. 156 fin. ed. Orell. Le Jupiter ἄγητωρ des Grecs de l'Europe paroît avoir eu beaucoup d'analogie avec le Jupiter στράτιος de l'Asie-

Mineure.

(41) Jupiter σθένιος. Paus. II. 32. 7. τροπαΐος. Soph. Ant. 143. Mais τροπαΐος significit aussi quelquefois la même chose qu'àλεξήτως. Voyez p. e. Trachin. 304. Les Doriens bâtirent un temple pour Jupiter τροπαΐος après la victoire remportée sur les Achéens. Paus. III. 12. 7.

(42) Plut. Aristid. 11. Nous avons vu auparavant ce qu'il faut probablement penser de ce songe, mais de pareilles considérations ne doivent pas nous retenir ici. Il ne s'agit ici que des

opinious des Grecs.

(48) P. e. Diod. T. I. p. 625 in. La Victoire étoit placée sur

sa main à Olympie. Paus. V. 11. 1.

144) P. e. par les dix-mille, après leur expédition dangereuse

crificit à Jupiter le Sauveur. Il est digne de remarque qu'on l'adoroit sous le même nom, lorsqu'on avoit échappé aux dangers dont la raison des convives étoit ordinairement menacée dans un banquet (45).

Développements qu'ont reçus les erçoit Jupiter sur rai.

Le pouvoir suprême de Jupiter dépenidées sur la sou- doit de son autorité sur la partie la plus versineté qu'ex- élevée de l'univers, sur le ciel, qui luile ciel et sur la même avoit été auparavant le souverain nature en géné- des dieux, comme après lui Saturne, auquel Jupiter avoit succédé (44). C'est en

cette qualité que Jupiter portoit le titre de Tres-Haut, de Suprême (47) de Très-Grand (48), et qu'il étoit considéré comme le dieu non seulement du ciel, mais de la terre et même de l'empire des morts (49). Il est vrai que,

(Diod. T. I. p. 665. l. 55. cf. Xenoph. Anab. III.2. 9. IV. 8. 25.), par Alexandre, dans son expedition contre les Thraces (Arrian. Exped. Al. I. p. 11), après son arrivée en Asie (ib. p. 32. ici, sous le nom d'ἀποβατηφίος), après le retour de la flotte sous la conduite de Néarque (Ind. p. 578).

(45) La coupe de vin trempé étoit consacrée à Jupiter le Sauveur, la coupe de vin pur à Bacchus. Diphilus ap. Athen. XI. 73. cf. Diod. Sic. T. II. p. 249 in. Schol. Pind. Isthm.

VI. 10.

(46) Le rapport entre la station élevée de Jupiter, entre son pouvoir sur les phénomènes célestes, et son influence sur le sort des hommes a été très bien indiqué dans les vers connus de Critias. fr. Euripid. T. H. p. 472. vs. 27 sq.

(47) Υπατος, υψιστος, Paus. I. 26. 6. II. 2. 7. V. 14. 5.

(48) Méyioros. Paus. X. 37. 3. (49) On voyoit à Corinthe trois statues de Jupiter, dont l'une portoit le nom de υψιστος et l'autre celui de χθόνιος; la troisième, dit Pausanias, étoit anonyme. Cette troisième a-t-elle peutêtre représenté Jupiter dans sa qualité de dieu de la surface de la terre, comme xoovos indique son pouvoir sur les parties intérieures du globe (cf. Paus. V. 14. 6)? Se peut-il que la troisième statue ait cté le Jupiter xóx105 qu'on adoroit à Mégare? Paus. I. 40. 5. Le surnom κοσμήτης à Sparte (Paus. III. 17. 4) indique-t-il son gouvernement universel? Voilà autant de questions, que je laisse aux mythologues à décider. Cf. Aristot. de mund. 7 (Τ. I. p. 475. E) οὐρανιός και χθόνιος πάσης ἐπώνυμος ών φυσέως τε καὶ τύχης.

depuis les temps les plus anciens, on croyoit que Jupiter avoit cédé à ses frères les autres parties du domaine de son père, et qu'il n'avoit réservé pour lui-même que la souveraineté sur la capitale, où se rassembloient les autres divinités et où lui-même il avoit fixé sa résidence. D'après les anciens poëtes, cette dignité éminente de Jupiter constituoit l'essence de son pouvoir. Dans les siècles dont nous nous occupons ici, l'on retrouve ces idées tant dans le culte que dans les ouvrages des poëtes. Jupiter étoit le dieu du ciel par excellence (5°). Comme chez Homère, il lance la foudre et les éclairs; il fait gronder le tonnerre (5°); les vents obéissent à sa voix (5°); les tempêtes (5°), la pluie qui arrose la terre (54),

(5°) Οὐρανιός. Herod. VI. 86. ἐν οὐρανῷ. Soph. El. 170. κατ' ἄστρα. Trachin. 1108. ὑψινεφής. Pind. Ol. V. 39. Siebelis croit que les surnoms σκοτίτας et νεφεληγερέτης (Paus. III. 10.

7) sont synonymes.

(51) Pind. Ol. IX. 10. Φοινικοστερόπας. Χ. 97. ἐρικτύπος. IX. 64. αλολοβρόντας. XIII. 110. ἐγχεικέραυνος. Paus. V. 14. 8. καταιβάτης. cf. Clearchus ap. Athen. XII. 23. Soph. Oed. T. 201. πυρφόρ' ἀστραπᾶν κράτη νέμων. Ces épithètes se trouvent partout, mais nulle part je n'ai pu trouver ce que le scholiaste de Pindare (ad Ol. IV in.) assure être une fiction des poëtes plus récents, que Jupiter se sert du tonnerre comme d'un char (οἱ νεώτεροι ἄρματα τὴν βροντὴν τῷ Διὰ εἶναι διδόασι). Α-t-il cru que ἐλατὴρ βροντᾶς signifie celui qui monte le tonnerre, comme on moute à cheval ou dans un chariot? Mais laissons-là les scholiastes. Voyons plutôt la belle description du pouvoir de Jupiter sur les phénomènes de la nature, chez Éschyle, Prom. 992 sq. 1043 sq. 1080 sq.

(52) Ευάνεμος. Paus. III. 13. 5. Ζεὺς μειλίσσων αὕραν. Eurip. Iph. A. 1325. Jupiter est représenté comme l'auteur des vents étésiens qui rafraîchissoient l'air dans les îles cyclades, à la prière

d'Aristée, Apollon. II. 448-527.

(58) Eurip. Troad. 78.

Καί Ζεύς μέν δμβρον και χάλαζαν ἄσπετον Πέμψει γνοφώδη τ' αιθέρος φυσήματα. Τὰ τοῦ θεοῦ signifie le Temps. Theophr. Char. p. 492.

(54) *Ομβριος. Paus. I. \$2. 2. Διὸς παῖς ἄσπετος ὅμβρος-Matron. ap. Athen. II. 66. Ύέτιος. Paus. II. 19. 7. IX. 39. 3. la neige qui dans l'hiver couvre les champs (5°), le voile même qui quelquesois semble couvrir la face du soleil (5°), voilà les phénomènes qui ont été constamment considérés comme les effets de la volonté de Jupiter. Cependant son pouvoir sur toute la nature paroissoit si étendu que souvent on lui attribuoit des fonctions qui, d'après la constitution céleste, sembloient être réservées pour d'autres divinités. Pour s'en faire une idée, il sussit de voir le commencement du poëme d'Arate sur l'astronomie. Jupiter y est représenté comme le maître souverain de toute la nature, et comme le dieu qui, par les astres qu'il a placés au sirmament, avertit les humains des

'Inparog. Apoll. Rhod. II. 522. cf. Schol. 'O Dedg Ver étoit une locution si familière qu'un auteur qui méprisoit les dieux de la Grèce, mais qui composa ses ouvrages dans l'idiome de ce pays, n'hésita pas à s'en servir. Flave-Josèphe, en parlant de la famine de l'Égypte, dit qu'elle augmentoit, μήτε του ποταμού την γην επάρδοντος, μήτε ύοντος του Θεού. Antiq. Jud. II. 7. 7 in. D'ailleurs voyez Herod. III. 125. ελούτο ὑπὸ τού Διὸς 8x05 vo. Les Athéniens avoient une statue de la Terre, implorant Jupiter de lui accorder de la pluie. Paus. I. 24. 3. Sur les frontières de l'Argolide et de l'Epidaurie il y avoit un autel de Jupiter et un autre de Junon sur lesquels on sacrifioit, lorsqu'on manquoit de pluie. Paus. II. 25 fin. cf. Alciphr. Ep. III. 35. Voyez la description de la cérémonie par laquelle le prêtre de Jupiter Lycée en Arcadie engageoit ce dieu à faire cesser la sécheresse. Paus. VIII. 38. 3. Ceci a quelque rapport avec une incantation.

(55) Encore à deòc rives. Paus. VIII. 53 4. Polyphème, chez Euripide, semble attribuer à Borée le pouvoir de faire tomber la neige, ainsi qu'à Jupiter celui de pleuvoir. Eurip. Cycl. \$22. cf. 328. Mais il semble que Polyphème, qui d'ailleurs n'étoit pas très pieux, sacrifie ici le respect au dieu du ciel à l'élégance de la diction poétique. Le poëte orphique est plus orthodoxe. Il dit que le Notus a été nommé par Jupiter pour amener la pluie. Hymn. LXXXII. 4. Ceci s'accorde très bien avec la description comique de Lucien (Icaromen. 26. T. II. p. 783), où Jupiter indique aux vents les endroits où ils doivent souffler.

(56) Archil. fr. ed. J. Liebel, p. 100.

variations des saisons et des phénomènes physiques, utiles à observer pour les cultivateurs et les navigateurs (57). On se croyoit redevable à Cérès de la fertilité des champs, Pan fut le dieu des troupeaux : et cependant les agriculteurs et les pasteurs ne manquoient pas d'adresser leurs vocux à Jupiter (58). Apollon et Esculape rendoient la santé anx malades: et cependant les Thébains, chez Sophocle, attendent de Jupiter qu'il les délivrera de la peste (59). Meptune tenoit l'empire des mers: et cependant à Jupiter aussi bien qu'à lui on adressoit des voeux pour obtenir nn heureux voyage (60). Neptune étoit l'auteur des tremblements de terre : et cependant Jupiter n'avoit qu'à secouer la tête pour faire trembler la terre et le ciel sur leurs fondements (61). En un mot, Jupiter, par son empire sur les phénomènes de la nature, étoit respecté comme la divinité à laquelle toutes les autres étoient soumises, et, avec elles, les parties de l'univers commises à leurs soins et les changements qui s'y

(57) Arat. Phaenom. in. Diosem. in. cf. vs. 743, 763.

(50) Soph. Oed. T. 201 sq.
(60) L'on trouve même l'épithète de λιμενοσκόπος donné à

Jupiter, Callim. fr. T. I. p. 364 in.

^(**) Æsch. Suppl. 91 sq. Zεύς ἐπικάρπιος. Corn. N. D. 9. (Opusc. myth. etc. p. 150) Aristot. de mund. 7. (T. I. p. 475 E.) Plut. de Stoic. repugn. T. X. p. 334. En ce sens le rossignol est Διὸς ἄγγελος. Soph. El. 146. En ce sens Jupiter étoit orné d'une couronne de fleurs du printemps (Paus. V. 22. 4. ib. 24. 1) et son vêtement de lis. Paus. V. 11. 1. Φύτιος. Hesych. in v. ἔνδενδρος. cf. Heffter, Gotth. von Rhodus, Heft 3. p. 23. γεωργὸς. Boeckh. Corp. Inscr. T. I. p. 482, 523. et même μολεὺς, μυλάντειος, ἐπιμύλιος. Hesych. in v. Μυλάς. Heffter l. l. p. 25. μυλεύς et γογγυλατὴς chez Lycophr. 435. est autrement expliqué par Tzetzès.

⁽⁶¹⁾ Nous n'avons pas besoin du témoignage de Tzetzès, qui assure que Jupiter étoit aussi considéré comme l'auteur des tremblements de terre (ad Lycophr. 431 fin.); on trouve souvent les expressions à veòc évelve (Paus. III. 5. 8. Dio Cass. LXVIII. 25), mais ceci peut aussi bien signifier Neptune: Homère et Éschyle (Prom. 1081) nous suffisent.

opéroient. C'étoit Jupiter qui avoit distribué les pareties de la terre d'après sa volonté, et, sous ce rapaport, il étoit adoré comme le créateur, même par les Grecs (62).

On ne trouvera pas, j'espère, que je me sois trop étendu sur les opinions au sujet du pouvoir de Jupi-ter, lorsqu'on verra que ces opinions ont amené cel-les qui par la suite ont prévalu sur les anciennes idées vulgaires.

En effet, les opinions dont nous venons de parler tontiennent les éléments de l'allégorie qui métamorphosa le dieu en l'élément auquel il présidoit (63); elles contiennent les éléments du syncrétisme, qui changes tous les dieux en autant de noms désignant les différentes qualités de la divinité suprême; elles contiennent les éléments de la démonologie qui considéroit tous les autres dieux comme des génies ou des anges, placés, à une grande distance de Jupiter, entre lui et les homités.

Et cépendant l'empire sur le ciel, sur les changements de l'atmosphère étoit l'idée primitive (64). Ceol

(d2) P. e. dans cet tracle donne aux Chidiens:

Zevý jag z'jednue vijour, et a' epodkets. Herud. I. 174:

(68) Lorsque Théocrite dit :

Χώ Ζεὺς ἄλλοκα μεν πέλει αξθριος, ἄλλοκα δ'ὕει, lorsque Arate dit (Phaenom. 899): Διὸς ἐνδιόωντος, ils donnett en esset le nom de Jupiter au ciel: mais certainement ni l'un mi

l'autre ne pensoit que le ciel fût Jupiter.

(64) Veut-on voir la transition de cette idée primitive à celle du gouvernement universel qu'exerçoit Jupiter sur les chôses humaines, Iphigénie nous l'indique chez Euripide, lorsqu'elle dit: Jupiter donne des vents différents aux mortels; aux uns il donne la dou-leur et la peine, aux autres le bonheur; aux uns il donne un vent favorable, les autres sont retenus par lui dans le pert. Euripid. Iph. A. 1325.

Ζεύς, μειλίσσων αύραν άλλοις "Αλλαν θνατών, λαίφεσι χαίρειν, Τοῖς δὲ λύπαν, τοῖς δ' ἀνάγχαν, Τοῖς δ' ἐξορμᾶν, τοῖς δὲ στέλλειν, Τοῖσι δὲ μέλλειν. est évident par la scène comique dans les Nuées d'Aristophane, où, Socrate ayant dit que Jupiter n'existe pas, Strepsiade lui demande aussitôt: Mais qui est-ce donc qui pleut (chez les Grecs ce verbe est actif, parcequ'on l'employoit en parlant d'une divinité personnelle); dans la réponse de Socrate on voit que le poëte avoit bien saisi l'influence nuisible qu'avoit l'allégorie sur la religion. Socrate dit que ce n'est pas Jupiter qui donne la pluie, mais que ce sont les déesses qu'il adore lui-même, les Nuées: parce qu'on n'a jamais vu de la pluie sans nuages, et que, si Jupiter vouloit prouver qu'il étoit l'auteur de ce phénomène, il lui faudroit faire tomber la pluie d'un ciel serein (65). C'est bien là la philosophie d'Anaxagore, qui expliquoit tout par des causes naturelles, et celle de son disciple Euripide, qui disoit que Jupiter n'étoit autre chose que l'air atmosphérique qui enveloppe la terre de toutes parts. Développements Jupiter, qui étoit le dieu du ciel, étoit qu'ont reçus les idées sur l'empire aussi le dieu de la terre, c'est à dire il qu'il exerçoit sur étoit le maître absolu du sort des hommes, les affaires hud'abord parceque ce sort dépend soumaines.

vent des phénomènes de la nature, et ensuite parceque Jupiter étoit le plus puissant de tous les êtres qui formoient le gouvernement céleste. Nous avons déja parlé des rapports qui existent entre cette dernière qualité et le point de vue politique sous lequel on envisageoit Jupiter. Il nous reste à le considérer dans sa qualité éminente de régulateur des destinées du genre humain.

Nous ne dirons rien ici des rapports qui existoient, selon l'opinion des Grecs, entre le pouvoir de Jupiter et celui des Moires. L'occasion se présentera bientôt d'en parler

⁽⁵s) Aristoph. Nub. 365 sq. cf. Lucian. Deor. Dial. IV. 2. (T. I. p. 209 sq.)

plus en détail. Pour le moment, il suffit de faire observer que, lorsqu'on considère les différentes circonstances dans lesquelles les hommes s'adressoient à Jupiter et l'étendue du pouvoir qu'on lui attribuoit, il faut en conclure qu'on ne le croyoit pas inférieur en rang aux Parques, et même qu'on se représentoit le destin comme le résultat de la volonté de Jupiter.

C'étoit de lui qu'on attendoit le bien-être et la tranquillité de l'état, la santé (66), la richesse (67), les talents (68) et la vertu même (69). C'étoit lui qui éloignoit les dangers (70), c'étoit lui qui étendoit son influence jusque sur les pensées et les intentions les plus secrètes des hommes (71). On n'a qu'à voir, dans Lucien, les prières que les habitants de la terre adressent à Jupiter, pour se persuader qu'on le respectoit constamment comme le dieu dont la puissance s'étendoit sur toutes les circonstances de la vie humaine (72).

Mais il est digne de remarque que le pouvoir d'accorder

(66) Ilgen, Scol. I. Demosth. c. Mid. (Oratt. Att. T. IV. p. 477 fin.)

(68) Pind. Isthm. III. 6 sq. (69) Pind. Ol. XIII. 164.

^{(&}lt;sup>67</sup>) Theogn. 985 sq. La richesse, la santé, la paix et une vie égayée par les plaisirs de la société se trouvent réunies dans les prières des orphiques. Hymn. Orph. XX. 20 sq. En Arcadie on voyoit un temple de Jupiter χάρμων (celui qui réjouit). Paus. VIII. 12 in.

^{(&}lt;sup>70</sup>) 'Δλεξήτως. Chez les Orphiques ἀλάστως. Hymn. Orph. LXXIII. 3.

Έν σοὶ γὰρ λύπης τε χαρᾶς τε κλήδες δχένται. vs. 6. Eustathe (ad II. p.361.1.30.) et Cornute (N. D. 9. Opusc. Myth. p. 152) donnent une autre explication d'àlάστως: δνέλανθάνεν οὐδέν, ou celui qui punit les άλάστοψες.

⁽⁷¹⁾ Archil. fragm. ed J. Liebel. p. 119. Eurip. Suppl. 734.

⁵Ω Ζεῦ, τι δῆτα τοῦς ταλαιπώρους βροτοὺς
Φρονεῖν λέγουοι; σοῦ γὰρ ἐξηρτήμεθα,
Δρῶμέν. τε τοιαῦθ', ἄ'ν σὰ τυγχάνης θέλων.

(72) Lucian. Icarom. 25 (T. II. p. 782).

la richesse est une des attributions lés plus éminentes de Jupiter. La richesse est mentionnée comme un don spécial de ce diéu, comme l'amour est attribué à l'influence de Vénus (73). Plusieurs de ses épithètes s'y rapportent (74). Jupiter étoit le gardien de la maison (75) et des trésors qu'elle renferme (76). Gette particularité doit elle encore son origine à l'idée primitive, suivant laquelle Jupiter étoit l'auteur de la fertilité des champs, qui elle-même est la source la plus abendante de la richesse? Il me semble que la tradition de la pluie d'or dont il arrosa l'île de Rhodes en donne une indication (77).

Il est vrai que dans plusieurs des passages cités ce n'est pas Jupiter seul, mais Apollon, Minerve, et quelquefois tous les dieux ensemble, auxquels on attribue ou dont on attend les bienfaits dont nous venons de parler: mais

(78) Theor. Id. XVIII. 52.

(74) Πλούσιος (Paus. III. 19. 7). Il On doit s'étonner de trouver un temple de Jupiter πλούσιος aux bords de l'Eurotas. 'Επιδώτης (Paus. VIII. 9. 1. ἐπιδιδόναι γὰς δὴ ἀγαθὰ αὐτὸν ἀνθρώποις). Voyez, sur les θεοὶ ἐπιδώται, Paus. II. 27. 7. et la note de Siebelis, p. 233. Dans un autre endroit ἐπιδώτης est un être qui apaise la colère de Jupiter ἐπησίος. Paus. III. 17 fin. Κτήσιος (Menandr. fr. ed. H. Grot. p. 194 in. Paus. I. 31. 2. πτήσιος, δοτὴς πλούτου καὶ κτησέως. Dion. Chrysost. Or. I. Τ. I. p. 57), περδύλας (Lycophr. 1092. cf. Tzets.), νόμιος et νομηΐος, qui prend soin des troupeaux. Archyt. fr. Orell. Opuso. Sent. et mor. T. II. p. 258.

(75) Έρχεῖος. Herod. VI. 68. Plat. Euthyd. p. 227. D fin. (76) On fait très souvent mention de sacrifices offerts à Jupiter **πήσιος , p. e. Antiphont. de venef. (Oratt. Att. T. I. p. 9), Isaeus , de Ciron. haered. (ib. T. III. p. 99), Demosth. c. Mid. (ib. T. IV. p. 478. l. 53 fin.). Athénée (XI. 46) nous a conservé la description que donne Anticlide des cérémonies avec lesquelles on consacroit les statues de Jupiter ***πήσιος.

(77) Pintl. Ol. VII. 62 sq. 89 sq. En ce sens Jupiter est της τροφής άρχηγός. Jambl. Vit. Pyth. 188. En ce sens il est le principe et la source de la vie : οὐ γάρ ἐστιν ήμεν καὶ τοῖς ἄλλοις πᾶσιν ὅστις ἐστιν αξτιος μᾶλλον τοῦ ζην, ἤ ὁ ἄρχων το καὶ βασιλεὺς πάντων. Plat. Cratyl. p. 282. E.

cela n'empêche nullement qu'on ne considérât Jupiter comme le plus puissant de tous les dieux, et comme celui qui en premier lieu gouvernoit les choses humaines (78); ce qui fait que, comme les dieux en général sont appelés les dispensateurs du bien, Jupiter étoit respecté comme le bienfaiteur du genre humain par excellence (79). Remarquons ici que, bien que l'amour paternel dans toute la force du terme n'appartienne qu'au Dieu du Christianisme (80), cependant les bienfaits dont, d'après l'opinion des Grecs, Jupiter faisoit jouir ses adorateurs et plusieurs des épithètes dont nous venons de parler indiquent la bonté et la bienveillance de ce dieu (81), ainsi que le soin qu'il prenoit des malheureux et des suppliants. Nous en dirons encore un mot tout à l'heure (82).

Jupiter qui, suivant les Grecs, étoit le commejuge. Idées de droit public, de droit des gens, de justice et d'humanité attachées de des familles, ne pouvoit manquer d'être considéré comme la source et le protecteur des différentes relations qui existoient entre

(76) Tè en diès signifie la Providence. Pind. Nem. XI. 55.

(80) Dion Chrysostome (Or. I. T. I. p. 86 sia.) croit que Jupiter est appelé le père, διὰ τε τὴν κηδεμονίαν καὶ τὸ πεζον. Ou sait que cela n'est pas la signification de πατής chez Homère.

(82) Voyez, à ce sujet, Plut. de ir. cohib. T. VII. p. 796

fin. 797 in.

⁽⁷⁹⁾ Pausanias (VIII. 36. 3) croit que le θεός αγαθός dont on voyoit un temple au pied du mont Ménale en Arcadie étoit Jupiter, et il en donne la même raison que nous avons alléguée dans le texte: Εὶ δὲ ἀγαθῶν οἱ θεοὶ δοτήρες εἶσιν ἀνθρώποις, Ζεὺς δὲ ὕπατος θεῶν ἐοτιν, ἐπομένως ἄν τις τῷ λόγῳ τὴν ἐπίναλησιν ταύτην Διὸς τεκμαίροιτο εἶναι.

^(*1) Je n'oserois citer Proclus (ad Hesiod. p. XLVI. vsa. fin.), qui représente Jupiter comme le père des orphelins; mais il est permis de citer Éschyle, qui dit que Jupiter, Apollon et Pan vengent la mort des animaux auxquels on auroit dérobé leurs petits. Agam. 55 sq.

les hummes, tent comme citoyent que comme membres de la même famille: et dans cette qualité surtout il devoit aussi être considéré comme le juge de leurs actions. Démarate conjura sa mère auprès de l'autel de Jupiter Hercée de lui dire la vérité sur sa naissance (*3). Ainsi Jupiter Hercée n'étoit pas seu-lement le gardien de la maison, il étoit aussi le juge des actions de ceux qui l'habitent. Nous avons déjà fait remarquer les traces de ces idées dans les siècles héroiques. On ne s'étonnera pas sans doute de les voir développées considérablement dans les siècles dont il s'agit ici.

Nous avons parlé des rapports politiques. Dans les relations domestiques, Jupiter étoit le père des familles, le témoin des obligations que les membres de chaque famille contractoient les uns envers les autres, le juge de ceux qui y manquoient (84). Iason et Pélée le prensent à témoin des conditions dont ils étoient convenus (85). Jupiter exauçoit les prièses des parents maltraités par leurs enfants, il écoutoit leurs imprécations (86). C'est au nom de Jupiter que les membres de la même famille (87) ou les habitants de la même maison (88) implerent le secours les uns des autres, ou se

(83) Herod. VI. 68.

(84) Ι'ενέθλιος, πατρώος, δμόγνιος. (85) Piad. Pyth. IV. 296 sq.

(86) Strepsiade invoque Jupiter παιρώος contre son fils. Aristoph. Nub. 1470. Celui qui ne prête pas du secours à des parents maltraités par leurs enfants, ἀρᾶ ἐνέχεσθω Διὸς ὁμογνίου καὶ παιρώου. Plat. Leg. IX. p. 663. E. cf. Plut. Amat. T. IX. p. 70. Je ne comprends pas comment Socrate, dans Platon (Euthyd. p. 227. D), puisse assurer que les Ioniens ne connoissoient pas de Jupiter παιρώος. Est-ce que παιρώος est pris ici dans le sens qu'on attache à cette épithète lorsqu'il est question d'Apollon, savoir dans le sens de membre de la famille, parcequ'Apollon avoit aimé Créüse, fille d'Érechthée?

(67) Eurip. Androm. 922. cf. Plut. Symp. V. 5 (T. VIII.

p. 704).

(88) Εφέσειος. Tecmesse conjure Ajax par Jupiter έφέσειος.

Soph. Aj. 487.

prières. Jupiter surveille la conduite des enfants (2°), des époux (°°), des frères (°¹), des amis (°²), des voir sins (°°), des habitants de la même république et des citoyens de différents états (°°).

Le culte de Jupiter Xénius, le protecteur des étrangers et des droits de l'hospitalité, ainsi que celui de Jupiter, Hicétésius, le protecteur des suppliants, remonte à la plus haute antiquité. Ce culte indique un rapport remarquable entre les idées religieuses et la morale. Les Grecs, croyoient que Jupiter punissoit celui qui avoit violé les droits sacrés de l'hospitalité (95), opinion basée sur

36. Tauthhog. Tretz. ad Lyc. 288. cf. Schol. Home Od. A.

^(*9) Voyez note 86. cf. Orph. ed. Herm. p. 472 fin. M. Tiedemain (Griechen). erste Philosophen, p. 75) croit que ces vers peuvent être attribués à Orphée: au moins il n'y a rien qui empêche de les croire composés par l'un des poëtes les plus anciens.

⁽⁹²⁾ Σύναιμος. Soph. Antig. 651. cf. Schol. Eur. Hec. 345. (22) Φίλιος. Paus. VIII. 31. 2. Εταιρεῖος. Phalar. ep. 21 fin. Dion. Chrysost. Or. 1. (T. I. p. 56). Όμολωΐος, suivant Ister (Lenz. et Sieb. Phanod. etc. fr. p. 56 fin.). Le Jupiter φίλιος dont Pausanias décrit la statue est sans doute le dieu qui présidoit aux réunions sociales. En Chypre on aderoit même Jupiter ελαπιναστής et σπλαγχνοτόμος. Athen. II. 74. Eust. ad Od. p. 50. 1. 30.

^{(98) &}quot;Oριος (terminalis), le dieu qui punit ceux qui osent deplacer les limites des propriétés. Plat. Leg. VIII. p. 648. D. Je ne sais pas si Jupiter οὐριος, dont le temple se trouvoit non loin de Byzance (Arrian. Peripl. Pont. Eux. p. 12. Húds. Geogr. gr. min. T. I), est le même: mais il est certain que chez Éschyle (Supplic. 597) οὖριος signifie tout autre chose, vu l'explication qu'y ajoute le poëte: τὸ πᾶν μῆχαρ.

^{(24) &#}x27;Ομόφυλος, Ξένιος. Plat. Leg. VIII. p. 648 D. Voyez, sur ces épithètes et celles dont nous venons de parler, Creuzer, Symb. und Myth. T. II. p. 509 sq. Si ce célèbre auteur eût toujours traité la mythologie des Grecs de cette manière, nous aurions pu nous épargner beaucoup de peine.

⁽⁹⁵⁾ Xenoph. Anab. III. 2. 4. Dans l'histoire rapportée par Théophraste (ap. Parthen. 18. Hist. poët. scr. p. 880), Promédon

l'humanité et sur le sentiment moral. Les citoyens sont protégés par les lois; pour l'étranger, seul, délaissé, en proie à l'injustice et à la rapacité des hommes, il n'y a pas de protecteur parmi les hommes. C'est Jupiter lui-même qui prend soin de lui (96). Il est inutile d'indiquer la raison pourquoi cette idée a dû prendre son origine dans les siècles plus reculés plutôt que sous une civilisation déja plus ou moins avancée: mais la supériorité marquée que le droit de cité donnoit au citoyen sur l'étranger, et les dangers auxquels celui-ci étoit exposé, surtout à Athènes, ville remplie de sycophantes et de chevaliers d'industrie de toute espèce, prouve que même dans le siècle le plus civilisé un dieu protecteur des étrangers devoit être bien plus nécessaire en Grèce qu'il ne l'eût été dans nos états.

En général, Jupiter, comme le dieu suprême, étoit aussi le juge souverain des hommes. La Justice et la Pudeur siégent devant son trône (97); dans les serments c'est lui qu'on

craint de souiller le lit nuptial de son ami, par respect pour Jupiter ἐταιρήτος et ξέτιος. Plutarque attribue les infortunes de Philippe à la colère de Jupiter ξέτιος et φίλιος au sujet de la perfidie de ce prince envers Arate et sou fils. Plut. Arat. 54. Je crois que Jupiter ἀραΐος (Soph. Phil. 1163) est le même que ἐκετήσιος et ἀφίκτωρ. Æsch. Suppl. 1.

(96) Je ne sais ici que traduire Platon, Leg. V. p. 605. E. Ce philosophe parle ici de génies (ὁ ξένιος ἐκάστυν δαίμων καὶ θεὸς τῷ ξενίῳ συνεπόμενος Διῖ). La tragédie des Suppliantes d'Éschyle est pleine de cette persuasion. Comme le protecteur des soibles et des infortunés, Jupiter est aussi appelé ἐπόψιος. Apoll. Rhod.

II. 1124. cf. 1131 sq.

(97) Soph. Oed. Col. 1331, 1445. Des passages tels que Soph. Oed. Tyr. 859 sq et Æsch. Eum. 609 sq. doivent être regardés comme l'expression d'opinions propres à ces poëtes ou accommodées aux circonstances dans lesquelles se trouvent les personnages qu'ils mettent en scène. Ces passages contiennent l'opinion que Jupiter est la source de la justice, opinion qui est aussi exprimée par le mot àφιστοτέχνας chez Pindare (τῆς δίκης δημιουργός), fr. T. III. p. 89, 90.

invoque en premier lieu (98); c'est lui qui punit les parjures (99); c'est lui qui veille sur la moralité des actions (100), qui réprime l'orgueil et la présomption des foibles mortels (101), et qui quelquefois, indigné de leurs crimes, lance sa foudre pour les exterminer (102). C'est en ce sens que les poëtes parlent du fléau de Jupiter (103), de la pioche du Jupiter vengeur avec laquelle Agamemnon détruit et laboure la ville de Troye (104), de son arc et de ses fléches (105).

Mais, si Jupiter punissoit les méchants, il donnoit une preuve de sa clémence en protégeant les criminels suppliants

(98) *Oρκιος. Soph. Phil. 1300. *Oρκων ταμίας. Eur. Med. 169. Thémis porte le même nom, ib. 208. Voyez la formule du traité cité plus haut (Polyb. VII. 9.) et le serment des Héliastes (Demosth. c. Timocr. Oratt. Att. T. V. p. 46). Voyez enfin la description de la statue de Jupiter δρκιος, armé d'un double foudre, dans le prytanée à Olympie. Les athlètes prononçoient le serment accoutumé devant cette statue. Paus. V. 24. 1.

(100) Ζηνὸς ὅμμα. Eurip. Hipp. 886. D'après Archiloque ou Éschyle, Jupiter est le juge non seulement des hommes, mais aussi des autres dieux, et même des animaux. Archil. fr. ed. J. Liebel p. 71. Σολ δε θηρίων ὕβρις τε καλ δίκη μέλει. cf. fr. Æsch. T. V. p. 187.

(162) Voyez l'histoire de l'insolence commise par les Tarentins envers les femmes et les filles des Carbinates. Clearch. ap. Athen. XII. 23. A l'anniversaire de ce crime, ajoute cet auteur, au lieu de déplorer les morts, on fait des sacrifices à Jupiter καταιβάτης. Exemple frappant de l'impression que la mort subite de ces Tarentins, attribuée à la vengeance céleste, avoit faite. Voyez aussi la tradition sur la chute de Sybaris. Dion. Per. 372. cf. Eustath. ad 374. Scymn. Ch. 345 sq.

(103) Μάπτιξ. Æsch. VII. c. Ťh. 593. fr. Soph. ed. Brunck. T. III. p. 384. De même πληγή Διὸς. Æsch. Ag. 374. Soph.

Aj. 137, 270. fr. l. l. p. 464. 7.

(104) Suivant la métaphore hardie d'Éschyle (Ag. 533):
Τροίαν κατασκάψαντα τοῦ δικηφόρου

cf. Soph. fr. ed. Brunck. T. III. p. 488 in.
(105) Æsch. Ag. 371.

qui, fuyant leur patrie, cherchoient un refuge dans des pays lointains et tachoient de s'y réconcilier avec les dieux et les hommes par les cérémonies usitées de la lustration. Voilà l'origine des épithètes qui indiquent la qualité par laquelle Jupiter est le dieu des lustrations (106), le refuge des criminels malheureux (107), le dieu de la clémence (108). Sous ce rapport l'histoire de Pausanias, roi de Sparte, mérite notre attention. Bien que ce prince n'eût jamais pu apaiser la colère de Jupiter, excitée par le meurtre de la jeune fille de Byvance, ce dieu avoit cependant témoigné son mécontentement aux Lacédémoniens, de ce qu'ils avoient

(106) Καθάρσιος. Sous un certain point de vue il est le même que εκετήσιος. Apollon. Rhod. IV. 708.

Ζήτα, παλαμταίων τιμήσρον Ιπεσιάων.

Jupiter καθάρσιος avoit un autel dans l'Altis à Olympie. Paus.

V. 14. 6. Crésus invoqua Jupiter καθάρσιος parceque Adraste, qu'il avoit lustré, avoit tué son fils; il l'invoqua comme εφέστιος, parcequ'il avoit reçu Adraste dans sa maison, et il l'invoqua comme έταιρετος, parceque Adraste avoit été le compagnon de son fils. Herod. 1. 44. Συκάσιος signifie aussi καθάρσιος, parcequ'on se servoit de figues dans les lustrations. Eust. ad Od. p. 275. l. 10.

(107) Φύξιος. Paus. II. 21. 2. D'après la propre force du terme, Jupiter φύξιος est le dieu des fugitifs, des bannis (Φεύγων τος φύξιον Δία ἐπικαλεῖται. Τz. ad Lyc. 288): mais en quelque sorte il est en même temps celui qui fait échapper au danger (ὁ δυνάμενος ποιῆουν φυγεῖν τὸν κίνδυνον. ib. cf. Schol. Apoll. Rhod. IV. 699. Φύξιος μὲν Ζεὺς ὁ βοηθῶν τοῖς φυγάσι, καὶ πρὸς δν καταφεύγουσι. Dion. Chrysost. Or. I. T. p. 87. Φίξιος διὰ τὴν τῶν κακῶν ἀπόφευξιν.). L'épithète ἀπήμιος paroît avoir eu la même signification, mais, à en juger par un passage de Pausanias, qui dit qu'on sacrificit sur le même autel à Jupiter ὅμβριος et à Jupiter ἀπήμιος, on diroit que ce titre a rapport au temps. Paus. II. 32. 2.

(108) Merlizios. On voyoit un autel de Jupiter merlizios sur les bords du Céphisse, où l'on disoit que Thésée avoit été lustré après ses combats avec Sinnis et les autres brigands de l'Attique. Paus. I. 37. 3. La forme rude et ancienne de la statue de Jupiter merlizios à Sicyon (ce n'étoit qu'une pierre de forme cylindrique)

paroît prouver l'ancienneté de son culte.

tué Pausanias, réfugié dans le temple de Minerve (109). Le sentiment moral des Grecs n'est pas moins évident dans une autre histoire racontée par le même auteur. Un chef argien, appelé Bryas, s'étoit emparé par force de la fiancée de l'un de ses concitoyens. La jeune fille, indignée de l'outrage qu'elle avoit reçu, avoit crévé les yeux à Bryas, lorsqu'elle le vit endormi. La dispute qui s'éleva par suite de ce fait entre les soldats attachés à la cause de Bryas et le peuple fut cause d'un combat acharné entre les deux partis, dans lequel les soldats eurent le dessous. Le peuple, touché de pitié pour la jeune infortunée et furieux de l'insolence de ces militaires, les tailla en pièces; mais, après avoir ainsi satisfait leur indignation, ils écoutèrent la voix de l'humanité on érigeant une statue à Jupiter Milichius, et en faisant des lustrations pour purifier la ville du sang répandu (***).

On voit, par ce qu'on vient de lire, que les idées primitives reçurent des développements considérables (111), qui toutesois sont basés sur les qualités essentielles dont nous avons déjà trouvé des traces dans Homère. Seulement

(110) Paus. II. 9. 6. La statue étoit de la main de Polyclète. A Athènes on célébroit les Diasia en l'honneur de Jupiter Milichius. Thucyd. I. 126.

⁽¹⁰⁹⁾ Paus. III. 17 fin. Jupiter est appelé ici pièlos et ixé-

épithètes données à Jupiter, Aristot. de mund. 7. (T. I. p. 475), Cornut. N. D. 9. (Opusc. myth. p. 150). Quant aux différents Jupiters dont parlent Clément d'Alexandrie (Protrept. p. 24), Arnobe (adv. Gent. IV. 14) et Cicéron (N. D. III. 21), je crois qu'il est inutile de nous en occuper, puisqu'il est évident que les Grecs dont nous parlons n'en connoissoient qu'un seul, et qu'il suffit de voir les distinctions rapportées par ces auteurs, pour se persuader que cette pluralité de dieux d'un seul et même nom ne doit son origine qu'à l'allégorie et à l'euhémérisme. Cette résexion porte également sur les autres dieux; elle nous éparguera la peine d'en parler dans la suite.

le Jupiter des siècles qui nous occupent ici, quoique toujours dieu du ciel, dispensateur du sort de l'homme et juge de ses actions, a autant changé de face qu'on pouvoit l'attendre des changements arrivés dans l'état politique, ainsi que des progrès que fit l'esprit philosophique parmi la nation. Jupiter n'étoit plus exclusivement le dieu tutélaire des rois: il étoit plutôt le dieu de la liberté et le protecteur des peuples; mais aussi l'autorité dont il jouissoit lui-même devint plus étendue et plus absolue à mesure que les fictions des anciens poëtes commencèrent à perdre de leur crédit, et que la nécessité de reconnoître, si non une seule divinité, au moins une à laquelle toutes les autres fussent entièrement soumises, fut plus fortement sentie et recommandée à l'attention même du vulgaire par les écrits et les entretiens des philosophes. Mais ces philosophes étoient aussi les auteurs de cette corruption de la mythologie d'après laquelle Jupiter fut métamorphosé en l'élément même auquel jusqu'alors on avoit cru qu'il présidoit. Ces philosophes le dépouilloient de toute son autorité, en prétendant qu'il avoit été un homme auquel on avoit attribué les honneurs de la divinité après sa mort. Toutefois, ces opinions, ainsi que ces idées plus éclairées qui, en rehaussant la grandeur de Justiter aux dépens des autres dieux, le rapprochèrent du Dieu adoré par les Chrétiens (112), n'eurent point d'influence marquée sur le peuple, au moins dans les temps dont nous nous occupons ici. C'est la raison pourquoi nous avons cru pouvoir nous dispenser d'en parler ici, d'autant plus que dans la suite nous aurons

⁽¹¹²⁾ Voyez p. e. les explications que donne de ces épithètes Dion Chrysostome (Or. I. T. I. p. 56, 57), explications qui diffèrent souvent beaucoup de l'ancienne acception, p. e.: δμόγτιος, διά την τε γένους κοινωνίαν θεοῖς τε καὶ ἀνθρώπους φίλιος, διι πάντας ἀνθρώπους ξυνάγει, καὶ βούλεται εἶναι ἀλλήλοις φίλους.

l'eccasion de rassembler sous un coup-d'oeil général les innovations principales qui ont eu lieu tant à l'égard de Jupiter que par rapport aux autres divinités (113).

Les idées que se formoient les Grecs de leur dieu suprême pourroient suffire pour nous mettre en état de connoître leurs opinions sur la providence et la justice divine et sur les rapports qui, suivant eux, existoient entre la religion et la morale. Aussi, pour abréger notre travail dans la suite, nous en appellerons souvent aux résultats de nos recherches sur cette divinité principale. On n'a qu'à se rappeler quelques-unes des attributions de Jupiter dont nous venons de parler, pour voir que non seulement la morale, mais le droit public, le droit des gens, tous les principes en un mot · de la vie publique et privée se rattachoient an culte de cette seule divinité; et, s'il n'étoit question que de savoir s'il existoit quelque rapport entre la religion et la morale, il ne faudroit, pour constater ce fait, que quelques-unes des épithètes données à Jupiter, tandis que l'ensemble de ses fonctions pourroit facilement nous faire soupçonner que le cercle d'activité assigné aux autres divinités a été extrêmement borné. recherches antérieures sur cette matière ont pu nous convaincre que la multiplicité des fonctionnaires est aussi bien dans l'esprit du polythéïsme que la variété des fonctions, et que rien ne seroit plus propre à nous tromper sur le génie de la religion des Grecs que de vouloir la réduire à un système conséquent et bien ordonné de théologie.

⁽¹¹³⁾ Nous avons dû faire une exception à cette règle en faveur de l'identification des corps célestes et des phénomènes de la nature avec les dieux individuels. On en pénétrera facilement le motif.

Junon ; Witte des dieux. Image de Jupiter, tant dans phénomènes phydes affaires humáines.

D'abord Jupiter eut très bien pu gouverner le monde sans l'assistance d'une la direction des divinité qu'on lui adjoignit en qualité siques, que dans d'épouse; mais le dieu le plus puissant et l'administration le plus élevé en dignité sans semme eut été un roi sans reine, un grave magistrat vivant en garçon, inconvenance absolu-

ment incompatible avec les idées des Grecs.

On sent aisément que cette reine du ciel pourra à peine Avoir un caractère qui lui soit propre. Aussi nos rechérches sur les siècles héroiques ont-elles prouvé que Junon n'étoit, pour ainsi dire, que l'image de Jupiter. Elle tenoit le même rang parmi les déesses que son époux occupoit parmi les dieux. Junon étoit la reine des cieux, comme Jupiter en étoit le roi. L'oiseau le plus remarquable par ses forces avoit été consacré à Jupiter : l'oiseau le plus remarquable par la beauté de son plumage étoit consacré à Junon (**4). Suivant Platon, celui qui, dans la vie antérieure, avoit été consacré au culte de Junon, et qui avoit suivi cette déesse dans la procession des ames, cherche ici un amant royal (1,15). Comme Jupiter, elle dispose des phénomènes physiques, elle fait souffler le vent (116), elle fait apparoître des météores lumineux (***), elle fait même briller les éclairs (***), fic-

⁽¹¹⁴⁾ Menodotus Samius ap. Athen. XIV. 70. Paus. II. 17. 6. Il n'y a qu'dire gemme (M. Worsleyan, tab. 28. nº. 8) with l'on trouve des paons tirant le char de Junon (voyez ib. p. 127, p. 128 sq.).

⁽¹¹⁵⁾ Plat. Phaedr. p. 347. E. "Οσοι δ'αν μεθ' "Ηράς είποντο, βασιλικόν ζητούσι. Artémidore (Oneir. I. 80) place Junon à côté de Minerve, de Diane, de Vesta, de Rhéa et d'Hécaté, parmi les deal oeural. Auprès de l'antre de Trophonius on sacrifioit à Junon ήνιοχή. Paus. IX. 39. 4.

⁽¹²⁶⁾ Apoll. Rhod. IV. 241 sq. cf. Argon. Orph. 363 sq.

^(*17) Ib. IV. 294 sq. " (*28) Ib. 509 sq. Apollonius ne fait ici qu'imiter Homère; voyez plus haut, T. II. p. 267.

tions poétiques qui se trouvent confirmées par le rapport de Pausanias dont nous avons déjà fait mention, suivant lequel on demandoit en Argolide de la pluie à Junon aussi bien qu'à Jupiter (""), par la description de la statue de Junon à Argos, dont le diadème étoit orné d'Heutes (""), et par son épithète Anthée, celle qui couvre les champs de fleurs ("""). Comme à Jupiter, on croyoit lui être redevable du succès dans les combats ("""). Suivant les auciennes fables, Héré, la reine, disposoit des empires (""), et par conséquent aussi des richesses (""").

Je crois que nous pouvons nous dispenser de parler des preuves que donnent les poëtes du pouvoir de Junon (125), pour autant que ce pouvoir n'a rien qui la caractérise. En parlant de Jupiter, il étoit nécessaire

(128) Paus. II. 25 fin. Dans l'oracle rapporté par Porphyre (ap. Euseb. Praep. Euang. V. 7. 192), la faculté de donner de la pluie est attribuée, comme une fonction caractéristique, à Junen, comme la chasse à Diane et l'agriculture à Cérès.

(128) Paus. II. 17. 4.

(***) Paus. II. 22. 1. cf. Suid. in v. Nons avons déjà parlé de la Junon Hyperchirie, celle qui arrêta les caux déhordées de

l'Eurotas, T. II. p. 267. not. 225.

(122) Elle est appelée τροπαῖα chez Lycophr. 1328. cf. Tzetz. On lui offrit des sacrifices avant la bataille de Platée (Plut. Arist. 11), quoique le principal motif de ce sacrifice paroisse avoir été local: Junon présidoit au Cithéron. Mais dans le Péloponnèse elle portoit le nom de ὁπλοσμία. Tzetz. ad Lyc. 614. Avec Neptune, Mars et Minerve elle partageoit l'épithète de Eππιος. Paus. V. 15. 4.

(124) Les interprètes de Lucien (Dial. meretr. VII. 1. T. III. p. 295) entendent par manifologie Cérès. Cependant chez Hygien (Fab. XCII) on lit: cui (Paridi) Juno pollicita est in omnibus terris eum regnaturum, divitiis praeter ceteros praestiturum. Je crois aussi que l'aimable Musarion, dans ce passage de Lucien, aura plutôt pensé à la déesse tutélaire de son sexe qu'à Cérès, avec laquelle elle n'avoit que faire dans ce momenta (125) P. e. celui d'exciter des songes, de donner du courage,

de la beauté etc.

d'entrer dans quelques détails, puisque ce sont la généralité et l'étendue du pouvoir de ce dieu qui constitue son essence. Les autres divinités partagent ceci en quelque sorte avec lui, et d'ailleurs les poëtes ne font aucun scrupule d'attribuer même aux dieux d'un rang inférieur des opérations miraculeuses pour lesquelles il n'y a de raison que dans la fantaisie du poëte ou dans la nécessité d'employer cette machinerie, amenée par le sujet qu'ils traitent. Nous nous en tiendrons à cette règle pour la suite, ce qui nous épargnera bien des rédites.

Décsse tutélaire Ce qui caractérise Junon, c'est sa quades femmes. lité de divinité tutélaire du sexe. roît qu'elle le fut dès les temps les plus anciens. avons parlé des temples de Junon la vierge, de Junon l'épouse, et de Junon la veuve. Les cérémonies du culte s'accordent parfaitement avec ces distinctions. Dans la fête de Junon qu'on célébroit à Olympie, des jeunes filles se disputoient le prix à la course, d'abord les enfants, ensuite celles qui étoient un peu plus âgées, enfin les vierges adultes, tandis que les matrones tissoient le manteau sacré et siégeoient comme juges dans les joutes. La tradition rapporte l'institution de ces juges et de la fête elle-meme aux siècles héroïques (196). le temple de Junon Teleia (127) à Platée, on voyoit aussi une statue de Junon la Fiancée (***). Je crois que les Sirènes que l'artiste Pythodore avoit placées sur la main de Junon à Coronée significient la douce influence que la beauté et les grâces persuasives de la

(128) Paus. IX. 2 fin.

⁽¹²⁶⁾ Paus. V. 16.
(127) Τέλεια, ζυγία, γαμηλία, la déesse du mariage. Pind. Nem. X. 32. cf. Schol. ad 31. Æsch. fr. T. V. p. 225 in. Junonis habitu nubentis sacra nuptalium ritu celebrata in insula Samo. Lact. I. D. I. 17.

femme exercent sur son amant et sur son mari (**9). On disoit que Phalcès avoit consacré un temple à Junon Prodomia dans l'espoir qu'elle le protégeroit dans son retour à Sicyon. Sans faire aucune objection à cette tradition, je soupçonne que l'épithète sous laquelle Phalcès honeroit ici la déesse n'est autre dans son origine que colle qui indique qu'elle conduit la jeune épouse dans la maison de son mari (130). C'étoit à Junen que les jeunes épouses consacroient leur chevelure (151); c'étoit à elle qu'elles offroient des sacrifices avant le mariage (132); suivant Aristophane, Junon tenoit les clés du mariage (133). C'est sous ce point de vue qu'elle étoit en rapport avec la politique aussi bien qu'avec la morale. L'archonte qui n'auroit pas obligé le plus proche parent d'une héritière soit à l'épouser soit à lui procurer une dot, encouroit la peine d'une amende de mille drachmes au profit du culte de Junon (124). Dans ses Lois, Platon veut que celui qui refuse de se marier paie une amende à Junon (135). Le poëte Pisandre représenta le sphinx comme envoyé par Junon, pour punir les Thébains de ce qu'ils avoient toléré l'amour honteux de Laïus pour Chrysippe (136). Chez Eschyle, Apollon

(129) Paus. IX. 34. 2. Je vois avec plaisir que M. Siebelis est à peu près du même avis.

(150) Paus. II. 11. 2. La domiduca des Romains.

(181) Archil. fr. ed. J. Liebel, p. 189.
(182) A Sparte les mères offroient des sacrifices à Junon-Vénus pour leurs filles qui alloient se marier. Paus. III, 13. 6. cf. Eurip. Iph. A. 718. Plutarque assure qu'on ôtoit le fiel de la victime, comme pour indiquer que l'aigreur et la colère doivent rester étrangères au mariage. Plut. Conjug. Præc. T. VI. p. 535 fin.

(133) "Η — κλήδας γάμου φυλάττει. Aristoph. Thesm. 985. (134) Demosth. c. Macart. (Oratt. Att. T. V. p. 814).

(125) Plat. Leg. VI. p. 622. F.

(126 Ap. Schol. Eurip. Phaen. 1748. Dion Chrysostome représente ce crime comme un péché contre Jupiter γενέθλιος, contre Junon γαμήλιος et ses filles les Lucines, contre Diane λοχία et contre Vénus. Or. VII. (T. I. p. 269).

époules, est un péché contre Junon (137). Chez Apollonius de Rhodes, Iason, dans le serment par lequel il juri un amour éternel à Médée, invoque Junon qui préside à l'union nuptiale (138). En comparant le soin que pronnent les éléphants de leurs petits avec les crimes de Médée et de Procné, Élien invoque les Lucines, filles de Junon (139).

Rain de vue mo- Nous avens fait observer le caractère haineux et vindicatif que les anciens poètes attribuoient à Junon: nous voyons les auteurs plus modernes faire allusion de temps en temps à ces anciennes flutions; mais aussi nous avons fait remarquer que dans Momère le garactère de Junen est en grande partie une vaite du rôle que ce poète lui fait jouer. Ceci est confirmé par les poëmes dans lesquels il est question de l'expédition desi Argonautes: dans tous ces poëmes, Junon estoreprésentée d'une manière bien plus favorable ; sehez Pindape (3.00), chez Apollonius de Rhodes (3.06); dans le potine orphique (* + 2). Au contraire, dans les potimes où Fopposition de Junon forme le nocad de l'intrigué, comme duns Miade, on la retrouve encore avec les mêmes couleurs : et souvent bien plus haineuse et plus acariâtge qu'elle ne le fut chez Homère: il suffit de citer Nonnus et Virgile.

Cependant on ne voit pas que cette manière de représenter Junon ait aui à sa réputation. On connoît le respect que lui portoient les Samiens et les Argiens (*43). Nous

⁽¹⁸⁷⁾ Æsch. Eum. 206 sq.

⁽¹⁸⁸⁾ Apoll. Rhod. IV. 96. Zurin.

⁽¹⁸⁹⁾ Ælian. H. A. VII. 15 fin.

⁽¹⁴¹⁾ Il faudroit citer presque tout le poëme, pour énumérer les passages où Junon prend soin, conjointement avec Minerve, de lason et des Argonautes. Dans le quatrième livre, elle les préserve même des effets de la colère de Jupiter (IV. 576 sq.).

⁽¹⁴²⁾ P. e. Argon. Orph. 61 sq. 777 sq. 810 sq. etc. (143) Voyez la description de son temple et de sa statue à

avons déjà parlé des fêtes et des joutes qui lui étoient consacrés à Olympie, ainsi que de la fête des Dédales célébrée en Boeotie en son honneur et en l'honneur de Jupiter: et d'ailleurs son culte n'étoit pas moins répandu dans la Grèce que ne l'étoit celui de son époux.

Argos. Paus. II. 17. On lui vouoit aussi un culte mysterieux.

CHAPITRE XXXI.

Neptune, dieu de la surface de la mer et de la terre, et qui fournit aux hommes les moyens de voyager. — Auteur de la fertilité. — Sa part à l'administration des choses humaines augmentée par la faculté de guérir les maladies. - Sa part au maintien de la justice devenue plus générale. - Pluton et Proserpine, divinités des régions souterraines et de l'empire des morts. — Côté défavorable du caractère de Pluton. — Pluton, et surtout Proserpine, considérés comme divinités bienfaisantes. — Leur part à l'administration et à la justice divine. — Hécaté, identifiée avec plusieurs autres déesses. — Son caractère dans eette période. — Dissérence entre elle et Proserpine. — Son influence sur les choses humaines, surtout évidente dans les incantations et les sorcelleries. - Cérès, déesse de l'agriculture. - Auteur des lois, source de bonheur dans cette vie, ainsi que dans la vie à venir. — Caractère de Cérès. Gravité, bienveillance, humanité, justice. — Vesta, personnification du foyer domestique. — Étendue donnée à cette idée primitive, source de l'identification de Vesta avec la terre et avec le seu. — Vesta, comme auparavant, déesse tutélaire de la vie domestique. — Développements que reçut ce caractère primitif. Vesta présidant aux relations qui existent entre les citoyens d'un même état et entre les habitants de différentes républiques.

Neptune, dieu de la surface de la surface de la surface de la tune comme le dieu de la mer et de la terre, et qui fournit aux hommes les moyens de comme le dieu qui fournit aux hommes voyager.

Les anciens poëtes ont représenté Neptune de la tune comme le dieu de la mer et de la surface de la terre, et en même temps comme le dieu qui fournit aux hommes les moyens d'y voyager.

Il est assez connu que Neptune n'a jamais démenti ce caractère primitif. Pour s'en convaincre, il ne faudroit que jeter un coup d'oeil sur la description qu'en donne un poëte dont l'âge dépasse de beaucoup les bornes que nous nous sommes prescrites dans cet.jouvrage(!)... Comme auparavant, Neptune étend son sceptre sur la mer; les tempêtes et le beau temps dépendent de sa volonié (2); les monstres marins sont soumis à son empire (3). D'ailleurs les poëtes ne sont pas les seuls qui représentent Neptune: comme le dieu de la mer: et des tempêtes: le peuple l'honora sous le nom de Sauveur, après le naufrage qui détruisit une partie de la flotte des Perses près d'Artémisium (4); les pécheurs lui sacrificient après une bonne capture (5); les marins lui érigeoient des autels (6); ceux qui alloient entreprendre une expédition maritime lui offroient des sacrifices (7), ainsi que ceux qui avoient échappé aux

(2) Le scholiaste d'Arate (ad 756) assure que les étoiles de Neptune indiquent les changements du temps, et que celles de Jupiter annoncent les opportunités à observer par le laboureur.

(2) Diod. Sic. T. II. p. 190 fin. 191: in. Lucian. Dial. mar.

VI. 2. (T. I. p. 303).

(4) Herod. VII. 192.

(5) Athen. VII. 50. Plusieurs poissons lui étoient consacrés (ib. 126.), surtout le pompilus (Aelian. H. A. XV. 23). Élien (H. A. XV. 6.) rapporte que lors de la pêche du thon on adressoit des voeux à Neptune ἀλεξίκακος, afin qu'il détournât les dauphins ou les espadons qui souvent pénètrent dans les filets et donnent aux thons l'occasion de s'échapper. Il paroît même qu'il y avoit des endroits où les prêtres de Neptune s'abstenoient de manger du poisson. Plut. Symp. VIII. 8. (T. VIII. p. 914).

(6) Scyl. Caryand. p. 58 (Huds. geogr. gr. min. T. I.) (7) P. e. Alexandre, avant l'expédition de Néarque. Arrian.

Exp. Al. VI. p. 415.

^{· (1)} Quint. Smyrn. V. 88 sq. On peut comparer avec cette description celle des ornements du temple de Neptune sur l'Isthme; on y tronve, pour ainsi dire, toute la famille marine réunie: Neptune, Amphitrite, Palémon, les Tritons, les Nérétdes, la Mer. Paus. II. 1. 7. Quinte de Smyrne donne souvent le nom d'Amphitrite à la Mer, p. c. VIII. 63. XIV. 609, 644, mais chez Apollonius de Rhodes elle est une personne, comme sur le monument dont je viens de parler. IV 1325 sq. 1363. sq.

dangers d'en voyage périlleux (*); l'arbre: même qu'en lui avoit consacré a rapport à la navigation (?):

Comme chez les enciens Grecs, Neptune étoit toujours considéré comme la divinité dont dépendoit la forme extérieure de la terre, comme le dieu qui l'affermissoit (10); ou qui l'ébranloit dans ses fondements (11), qui inondoit la terre des eaux marines, et qui chans gebit des lacs en vallées fertiles (12).

Neptune, ayant fourni aux hommes les moyens de se déplucer, soit par mer soit par terre, étoit le dieu de l'équitation ainsi que de la navigation (14). Dans! les joutes équestres on lui adressoit des voeux (14), et se croyoit redevable à lui des victoires qu'on y-

(8) P. e. le même prince, après le passage de l'Hellespont (ib. L. p. 32.), et après le retour de Néarque (Ind. p. 578. in.). Amphitrite et les Nerés des partageoient souvent ces honneurs. ib. p. 546.

(9) Le pin. Quelle que soit la raison qu'on choisisse parmi celles qu'en donne Plutarque, toutes expriment sa qualité de dieu marin. Plut. Symp. V. 3. (T. VIII. p. 688 fin. 689. in).

(10) 'Δσφάλιος Paus, III. 11. 8. Γαιούχος. Paus. III. 20. 2. ib. 21. 7.

(11) Xenoph. Hell. III. 3. 2. Plut. Ages. 3 fin.

(12) La vallée de Tempé. Herod. VII. 129. Je crois que l'épithète du maring, qu'on lui donnoit dans le Péloponnèse, signifie qu'il a rendu cette contrée babitable. Paus. III. 14. 7. fin. Il est synonyme d'oixiotég. cf. Müller. Aegin. p. 150.

(12) Aristophane le fait considérer sous ces deux points de vue

dans le choeur des Chevaliers, 548 sq.

Ίππι' ἄναξ , Πόσειδον , ὧ Χαλχοχρότων ἵππων χτύπος Καὶ χρεμετισμός άνδάνει , Καὶ χυανέμβολοι Θοαὶ Μισθοφόροι τριήρεις etc.

cf. Soph. Oed. Col.710 sq. et Hymn. Hom. XXII.

Δίχθα τοι, Έννοσίγαιε, θεοί τιμήν έδάσαντο, "Ιππων τε δμητής" έμεναι, σωτής α τε νήων.

Sur la colline de Neptune εππειος, voyez Paus. 1. 30, 4.

(14) Pind. Pyth. II. 20 sq. Δαμαίος. Ol. VIII. 98. 'Ιππηγέτης. Lyc. 767, et les traditions rapportées par Tzetzès ad h. l.
cf. Philostr. Icon. II. 14.

remportoit (18), A Athenes on lui avoit memo erige une statue équestre (16). A Sparte il avoit un temple sous de mom de Hippocurius (14). Il est presqu'inutile de, dire qu'il avoit un autel dans le stadium à Olym-**PRO** (* 8); · · · · · f . Ameur de la fer- Mais ce qui mérité spécialement notre attention, c'est que, dans les siècles dont il s'agit ici, Neptune étoit considéré non seulement comb me le souverain de la mer, mais aussi comme le dieu qui faisoit jaillir des sources d'eau douce; étéqui ; par conséquent, étoit la cause de la fertilité. En rattachant cette qualité à la tradition sur les amours de Neptone et d'Amymone, on la reculoit jusqu'aux siècles héroïle ques (19). : Pausanias rapporte qu'anciennement on jetoit des chevaux tout bardés dans les eaux de la Dine, qu'on croyoit avoir leur source dans le mer (20). Mais, quoiqu'il soit assez difficile de fixer le moment où cette opinion a pris naissance, il est certain que ce n'est que dans les temps plus récents qu'elle a été généralement re-C'est alors que Neptune fut appelé le dieu des sources d'eau douce, comme il l'avoit été anciennement de l'éau salée (21). C'est alors qu'il devint l'auteur de

(15) Pind. Isthm. II. 27 sq.
(16) Paus. I. 2. 4. (17) Paus. III. 14. 3.

^(**) Paus. V. 15. 4 Pausanias croit que le nom Taraxippus est une épithète de Neptune innies. Dion Chrysostome (Or. XXXII. T. I. p. 691) parle sans détours de l'autel de Moderdin rapátionnes.

⁽¹⁹⁾ Suivant cette tradition, la fontaine qui jaillit dans l'endroit même où Neptune avoit rencontré Amymone reçut lé nom de cette nymphe. Eurip. Phoen. 195. cf. Schol.

⁽²⁰⁾ Paus. VIII. 7. 2. Pausanias parle dans le même endroit d'une autre source d'eau douce en Threspotie qu'on croyoit sorter de la mer.

⁽²¹⁾ Κρηνούχος, νυμφαγέτης. Les Stoiciens discient même que le Pégase doit son nom à cette qualité de Neptune, ἀπὸ τῶν πηγῶν. Corn. N. D. 22 fin. (Opusc. Myth. p. 195, 196 in.).

champs d'eau salée (22).

"iller anne autre différence a remarquer dans la manière de représenter Neptune. Il est asset naturel que les eaux de la mer, comparées avec les sources d'eau douce, impliquent l'idée de stérilité; cependant les quatités nutritives du sel et la part qu'on attribuoit à l'humidité en général dans la génération des animaux et des plantes firant considérer l'eau marine sous un point de vue tout à fait epposé. C'est en ce sens que Vénus fait représentée comme ayant pris son origine dans les ondes salées de l'océan, et que Neptune fut à peu près considéré comme le père du genre humain (23). Il y a plusiz non content d'avoir représenté le dieu de l'océan avec une

(23) Plut. Symp. VIII. 8. (T. VIII. p. 914). Πατφογένειος—

εκ τῆς ὑγρᾶς τὸν ἄνθρωκον οὐσίας φῦναι δόξαντες. Γενέθλιος.

Paus. III. 15. 7. Γενέσιος. ib. II. 38. 4. Schol. ad Apoll. Rhod.

II. 4. Γενέθλιον δὲ φησι τὸν Ποσειδώνα, διὰ τὸ δεσπόζειν

τοῦ ὑγροῦ καὶ πασῆς τροφῆς, καὶ τῆς γενέσεως αἔτιον εἶναι,

δοπερ καὶ τὸ ὑδωρ γεννητικόν. Chez les auteurs plus récents

Neptune devient à peu près le créateur. Voyez p. c. Aristid.

Or. III. (T. I. p. 33).

^{&#}x27;(*2) Suivant Pausanias, l'épithète orraluses fai avoit été donnée en conséquence d'une semblable inondation, par laquelle il avoit puni les habitants de la contrée entre Trézène et Hermione (Paus. II. 32. 7). Tous les autres auteurs expliquent ce surnom par la faculté qu'avoit Neptune de féconder les terres. p. e. Gorn. N. D.22 io. (Opusc. myth. p. 192 fio!), Plut. VII Sap. Conviv. T. VI. p. 603 in. M. Völcker (Mythol. des Japet. Geschl. p. 163) est d'avis que Neptune fut d'abord appele φυτάλμιος parceque les champs furent délivrés par lui de l'eau salée. C'est justement le contraire de ce que dit Pausanias: ποιείν φασιν ἄκαρπον την χώραν, άλμης ές τὰ σπέρματα καί των φυτών τὰς δίζας καθικνουμένης. Je serois plutôt de l'avis de M. Herman (über das Wesen der Mythol. p. 102), que M. Völcker cite dans cet endroit, savoir que l'interprétation de Pausanias ne prouve autre chose si non que les Grecs furent de mauvais étymologues; et je crois l'étymologie que donne M. Völcker lui-même (p. 164) bien plus raisonnable.

charrud (*4), on lui consacra encore les prémices des fruits de la terre (*5), et on le regardoit comme l'inventeur de la culture des siliculeuses (*5).

Il seroit étonnant qu'une nation dont la patrie étoit partout entrecoupée par des bras de mer et dont une grande partie habitoit des îles répandues dans la mer, ne fût pas attachée spécialement au service du dieu de cet élément, On adoroit surtout Neptune sur l'isthme de Corinthe (27), à Hélice, à Ægae (28); on l'honoroit par des fêtes à Samioum en Élide (29), dans le bois sacré à Onoheste (30); la colline de Colonus près d'Athènes, l'île de Calaurie (31), le Ténare, le lac de Lerne, la Thessalie lui étoient consacrés; partout il avoit des temples et des autels (32); à Trézène, ville dont il partageoit la protection avec Minerve, il étoit adoré sous le nom de Roi (33); sa fille Despoina étoit la déesse la plus respectée des Arcadiens (34).

(24) Philostr. Icon. II. 17. Cette charrue avoit cependant la forme d'une proue de vaisseau.

(25) Plut. Thes. 6 in. Il est assez évident que ce que raconte ici Plutarque du culte des Trézéniens ne doit pas être rapporté

aux temps de Thésée.

30. fig. 2. (27) Paus. II. 1. 6. (28) Hom. II. 9. 203. cf. Paus. VII. 21. 4. Hymu. Hom.

XXII. (29) Strab: p. 529.

(3°) Hymn. Hom. I. 230 sq.
(3°) Paus. II. 33. 2, 3. cf. Tzetz. ad Lyc. 617.
(3°) Apoll. Rhod. III. 1240 sq.

(**) Paus. II. 30.6. La monnoie des Trézéniens étoit marquée d'un trident. (*4) Paus. VIII. 37. 6.

⁽²⁶⁾ Eustath. ad II. p. 925. l. 40. Les fables sur l'intrigue entre Neptune et Cérès sont aussi basées sur cette idée. Voyez, à ce sujet, Völcker, Myth. des Japet. Geschl. p. 165—167. En citant cet auteur, je suis cependant loin d'approuver tous les rapprochements qu'il fait ici, et bien moins encore l'explication allégorique de Despoina, explication semblable à celle qu'on donne ordinairement de Prosespine. Les Romains représentoient Neptune avec un épi de blé. Montfauc. Antiq. T. I. pl. 30. fig. 2.

(27) Paus. II. 1. 6.

Sa part a l'administration des faculté de guérir les maladies.

Quant au pouvoir qu'on attribuoit à choses humaines Neptune, il est inutile de parler de ces augmentée par la qualités qui sont en rapport direct avec les fonctions qu'il exerçoit. Que la victoire dans les jeux équestres, et même

dans les batailles navales dépendoit de sa volonté (85); ceci certainement ne doit étonner personne. nous arrêterons pas davantage aux qualités qu'il avoit de commun avec les autres divinités, et qui lui sont souvent attribuées par les poëtes, d'après que l'exige le sujet qu'ils traitent ou l'intrigue de leurs compositions : mais ce qui paroit digne de remarque, c'est que les auteurs de la période qui nous occupe ici représentent Neptune non seulement comme une divinité qui est la cause de quelques maladies (36), mais plus souvent encore comme un dieu qui les guérit; dans l'île de Ténus il étoit même adoré sous le nom de Médecin (37), et, suivant l'un des poëtes les plus anciens, il avoit enseigné à Podalirius et à Machaon l'art de guérir les plaies et les maladies (3 8).

(36) Hippocr. de morb. sacr. p. 303. iu. (37) 'Iurgos. Philoch. ap. Clem. Alex. Cohort. ad Geut. p.26. cf. Philoch. fr. ed. Lenz. et Sieb. p. 95 fin. Dans les hymnes orphiques (XVII. 10) on lui demande non seulement des richesses

et la paix, mais aussi de la santé.

⁽³⁵⁾ Les Athéniens lui consacrèrent un vaisseau sur le promontoire Rhium, après la victoire remportée sous Phormion. Thuc. II. 84. Sarpédon, lieutenant de Démétrius, offrit des sacrifices à Neptune Tropaeus, après que l'armée victorieuse de Tryphon, marchant le long du rivage, eut été engloutie par un flux inattendu. Posidon. ap. Athen. III. 7. Les Arcadiens racontoient même que Neptune avoit combattu pour eux les Spartiates, dans la bataille de Mantiuée (Paus. VIII. 10 fin).

⁽³⁸⁾ Arctinus ap. Müller, de Cycl. Graec. ep. p. 121 fin. sq. Aristide lui attribue en général la faculté de donner dopalera et σωτηρία εντε γη και εκ θαλάττη. Or. III (T. I. p. 46). L'épitbète d'Emont je indique-t-elle peut-être la même qualité bienveillante (Pans. VIII. 30. 1)?

Je soupçonne que cette qualité de Neptune est en rapiport direct avec le pouvoir qu'on lui attribuoit de séconder les champs. La liaison intime qui existe entre la fertilité et la santé suffit pour rendre cette conjecture assez vraisemblable.

Sa part au main-Si, sous ce rapport, le cercle des fonctien de la justice devenue plus gé- tions assignées à Neptune s'est étendu, il un nerale. est de même de ses qualités movales. Il est vrai, lorsqu'il s'agit de déterminer la part qu'il avoit au maiptien de l'ordre parmi les mortels, Neptune ne sauroit entrer en ligne de comparaison avec Jupiter. La plupart des peines qu'il infligea furent les effets d'une vengeance particulière. Le tremblement de terre et l'inondation qui ruina de fond en comble la ville de Hélice (39), celui qui faillit faire subir le même sort à la ville de Sparte (*°), les Perses engloutis par la mer, dans le voisinage de Potidée (*1), ces faits étoient cités par les Grecs comme des exemples frappants de cette vengeance. Cependant la plupart de ces calamités étoient destinées à punir des attentats commis contre des suppliants qui avoient cherché un refuge dans le temple de Neptune: et les preuves ne manquent pas d'une justice plus générale excrcée par ce dieu; telle est la sécheresse et la peste par lesquelles il affligea les Corinthiens pour les punir du meurtre du jeune Actaeon (42); et sans aucun doute les Athéniens, dans le serment qu'ils faisoient prêter aux Héliastes, n'auroient pas ordonné qu'ils jurassent spécialement par Neptune et par Cérès (43), s'ils n'avoient pas attribué à ces divinités la volonté et le pouvoir de punir les juges qui auroient prononcé une sentence contraire à la justice.

^(**) Paus. VII. 24. Polyaen. VIII. 48 fin. (**) Paus. IV. 24. 2. Ælian. V. H. VI. 7. (**) Herod. VIII. 129.

⁽⁴s) Plut. Amat. narr. T. IX. p. 95.
(4s) Demosth. c. Timocr. (Oratt. Att. T. V. p. 46. 1. 151).

Platen et Proserpine, divinités des régions souterraines et de l'empire des morts.

Jupiter gouvernoit le monde entier, Neptune les mers et la terre, Pluton étendoit son sceptre sur les ombres, rassemblées dans les parties intérieures de ce glo-

be, où il avoit établi son trône dans les ténèbres d'une nuit éternelle (++), empire sombre et haï des dieux et des hommes, dont lui seul gardoit la clé comme d'une prison où il tenoit pour toujours enfermé ceux qui une fois en avoient franchi l'entrée (+5).

Côté défavorable On ne s'étonnera pas sans doute que, du caractère de d'après les opinions du vulgaire, Pluton, pluton.

qui souvent étoit lui-même considéré comme la cause de la mort (46), fût dépeint avec les couleurs les plus sombres et les plus effrayantes, qu'on lui attribuât le désir de se repaître de larmes et de gémissements (47), qu'on le représentat comme inexorable (48),

(44) 'Anorgonos didnlos "Adas. Soph. Aj. 602. L'idée que nous avons remarquée chez Homère, que Pluton préside aux parties intérieures de la terre, comme Neptune tient le gouvernement de sa surface, est très distinctement exprimée dans cette même tragédie, où Ajax, voulant cacher son épée sous la terre, dit qu'il la donnera à garder à Pluton et à la Nuit:

'Aλλ' αὐτὸ τύξ 'Aιδης τε σωζόντων κάτω. Lycophrou (Al. 1420) appelle la Pythie Πλούτωνος λάτρις, et Tzetzès ajoute qu'il le fait δτι τὰ μαντευόμενα ὡς ἐκ τῆς ἄδου ἀνήρχοντο.

(45) Paus. V. 20. 1. Pluton tenoit une clé à la main, καλ λέγουσων επ' αὐτῆ, τὸν καλούμενον ἄδην κεκλεῖσθαί τε ὑπὰ τρῦ Πλούτωνος, καὶ ὡς ἐπάνεισων οὐδείς αὖθως ἐξ αὐτοῦ. cf. Pind. Ol. IX. 51.

— δάβδος, Βρότεα σώμαθ' & κατάγει Κοίλαν πρός άγυιὰν Θνασκόντων.

Eschyle l'appela ἀγησίλαος. Ap. Athen. III. 35. cf. fr. Æsch. T. V. p. 268 fin. 269 in. cf. Nicand. ap. Athen. XV. 31.

(46) Soph. Aut. 595. Θεῶν τῶν νεφτέρων-κοπίς. cf. El. 535. (47) Soph. Oed. T. 29.

Α΄ Αιδης στεναγμοῖς καὶ γόοις πλουτίζεται.

(48) Αδαμας. Theor. Id. II. 34. Στυγνός βασιλεύς καὶ ἄγριος. Bion Id. I. 52.

comme ennemi de la joie (49), qu'on osat même assurer qu'il haïssoit la santé(50), et que, pour bien exprimer l'horreur qu'un objet nuisible doit inspirer, on dit que Pluton en étoit l'inventeur (51). Et, lorsqu'on voit que, dans les temps où le bon goût présidoit encore aux compositions des poëtes, ceux-ci représentoient Pluton comme un dieu de couleur noire et d'un regard terrible et farouche (5°); on comprendra que les auteurs d'un âge plus récent pouvoient facilement le représenter comme un géant à cent têtes, armé d'une épéc et monté sur un cheval fougueux et terrible, s'emparant des combattants et les entrainant par force dans son horrible repaire (53). Avant même que les Chrétiens se sussent emparé de ces éléments pour déclarer que Pluton étoit le même personnage que Béëlzebub, les payens le considéroient comme le chef des mauvais génies (54), qui étoient les amis et les fauteurs des mages et des sorciers (55).

(49) 'Aμείδητος. Theodor. epigr. XI. (Anth. T. II. p. 45.).

(50) Orph. Hymn. LXVIII. 6:

Μούνος δε στυγέει σ' 'Αίδης ψυχοφθόρος αλεί.

(51) Teucer demande si Pluton a fait la ceinture d'Ajax, si la Furie a fabriqué l'épée d'Hector (δημιουργός ἄγριος). Soph. Aj. 1023. Vénus, comme anteur de l'amour effréné, est appelée Hadès. fr. Soph. ed. Brunck. T. III. p. 468. 28. Le Cyclope est appelé &ιδου μαγείρος. Eur. Cycl. 396.

(52) Milas, uelayzaitys. Eurip. Alc. 440, 261. IItequitos

n'indique ici, je crois, que la célérité de la mort.

• (53) Tzetz. Posthom. 130 sq. cf. not.

(54) Porphyr. ap. Euseb. Praep. Euang. IV. 28 in. La maladie de l'aimable Anthia est attribuée par les prêtres aux dieux

infernaux. Xenoph. Eph. I. 5.

(55) Philostr. Vit. Apoll. VIII. 7.2. (p. 330). cf. 9. (p. 341). cf. Plut. de Is. et Osir. T. VII. p. 459 fin. Voyez le parallèle d'Apollon et de Pluton que sait cet auteur. Le premier Φοτβος, l'autre σκότιος; Apollon entouré des Muses et de Mnémosyné, Pluton de Léthé et de Siopé; Apollon Θεώριος et φαναΐος, Pluton νυκτὸς καὶ ὑπνου κοίρανος de El ap. Delph. ib. 548. C'est ici l'opposition entre la lumière et les ténèbres, entre Ormuzd et Ahriman.

Pluton, et surtout Ces édées étoient les suites de l'horreur Proserpine, considérés comme di naturelle qu'inspiroit l'idée de la mort: vinitée bienfai- mais on sait que les malheureux la considésantes. rent ordinairement d'une manière bien différente. Les Danaides déclarent vouloir chercher un refuge auprès de Pluton, puisque les dieux olympiques sont sourds à leurs prières (56). Mercule adresse la parole à Pluton comme à son ami et à son protecteur (57). Je crois que c'est dans ce sens, et nullement par euphémisme, comme l'expliquent les interpretes (58), que Pluton a été appelé Eubouleus et que les dieux de l'empire des morts sont appelés quelquesois les Bienveillants (59). Dans Platon, Socrate assure qu'il est persuadé de la bonté et de la bienveillance des dieux auprès desquels il viendra après sa mort (60); et Platon lui même ordonna aux soldats de sa république de ne pas mépriser Pluton, mais de l'honorer, puisque la séparation de l'âme et du corps est bien plus salutaire qu'on ne le croit ordinairement (61). Encore, quoique Pluton fût haï comme dieu de l'empire souterrain, il devoit être considéré comme une divinité bienfaisante, lorsqu'on se rappeloit que les sources d'eau minérale sortent de ce même endroit. Strabon en rapporte un exemple frappant. Entre Tralles et Nysa, dans l'Asie-Mineure, il y avoit un temple de Pluton et de Proserpine avec une caverne sacrée. Les malades y alloient consulter ces divinités, et y recouvroient la santé par les songes que celles-ci leur envoyoient et par les

(5σ) Æsch. Suppl. 155. (57) Γλυπῦς Δῦδης. Soph. Trach. 1041. Voyez aussi les prières que lui adresse Oedipe, Soph. Oed. Col. 1546 sq.

(58) Schol. Nicand. Alex 14. Corn. N. D. 35. Opusc. Myth. p. 234.

(64) Platon. Phaed. p. 377 fin. 378 in. (61) Plat. Leg. VIII. p. 642. D.

⁽⁵⁰⁾ Merhyior. Je crois, avec Siebelis, que ce sont les veol

conseils des prêtres attachés à leur service. Voilà donc Pluton, le dieu que les orphiques réprésentent comme ennemi de la santé, non moins occupé à la rétablir qu'Esculape (5°).

Nous avons déjà fait remarquer auparavant qu'on croy. oit que Pluton, comme dieu des régions souterraines, faisoit fructifier la semence confiée au sein de la terre. Cependant c'étoit surtout Proserpine, dans ses rapports avec Cérès, dont on célébroit cette qualité bienfaisante.

Proserpine, il est vrai, étoit la déesse des morts, ainsi que son mari; elle remplit les mêmes fonctions chez Homère et chez tous les poëtes plus récents (63): mais Proserpine n'étoit pas seulement l'épouse de Pluton, elle étoit aussi la fille de Cérès, comme l'étoit en Arcadie la déesse Despoina (64). Ainsi que sa mère, Proserpine étoit la déesse de l'agriculture (65); elle partageoit

(62) Strab. p. 960 fin. 961 in. C'est absolument un oracle par incubation. Il paroît que les exhalaisons de la caverne, lorsqu'on y descendoit jusqu'à une certaine hauteur, avoient une grande part à la guérison.

- ("3) Elle est même désignée par plusieurs épithètes qui y ont rapport: Λέπτυνις (παρὰ τὸ λεπτύντεν, Tzetz. ad Lyc. 49). Δαείρα (ib. ad 710), 'Οβριμὸ ou Βριμὸ (ib. ad 698), quoique ce fût plutôt un nom de Hécaté, avec laquelle Lycophron confoud déjà Proserpine, à ce qu'il paroît. Lyc. 698, cf. 1176. et Tzetz. ad h. l. Voyez, sur le nom Δαείρα ου Δαίρα, Apoll. Rhod. III. 847 sq. et Schol. ad 846. cf. Æsch. fr. T. V. p. 180 in.; sur Βριμὸ, Apoll. Rhod. III. ib. 861 et 1211, où l'ou trouve la même identification. Soit qu'on rapporte ce nom à Proscrpine, soit qu'on l'attribue à Hécaté, il implique toujours la notion de colère et de la faculté d'effrayer: διὰ τὸ φοβερὸν καὶ καταπληκτικόν. Schol. Apoll. Rhod. III. 861. cf. Etym. Min. inv.
- (64) Despoina étoit fille de Neptune et de Cérès, comme Coré (Proserpine) l'étoit de Jupiter et de Cérès; le vrai nom de la dernière étoit Proserpine, celui de la première n'étoit pas connu aux profanes. Voyez, à son sujet, Paus. VIII. 35 in. et 37.

(68) Πυροφόρος. Eurip. Phoen. 694. Les agriculteurs lui adressoient des prières, ainsi qu'à Cérès. Arrian. Venat. 34. Καρποφόρος. Paus. VIII. 53. 8. On lui consacroit les dîmes, ainsi

avec elle l'épithète distinctif qui la fait connoître comme la déesse qui, par le moyen de l'agriculture, a avancé la civilisation politique (66); les mystères lui étoient consacrés ainsi qu'à Cérès; elle étoit décorée du même titre qu'on donnoit aux divinités les plus bienfaisantes (67), et, s'il nous falloit encore une preuve de l'humanité de Proserpine, il suffiroit de citer la tradition qui la représente priant Pindare de lui chanter un hymne, ainsi qu'il l'avoit fait pour les autres divinités de la Grèce (68). Une déesse qui a du goût pour la poésie de Pindare ne mérite certainement pas d'être rangée parmi les divinités malfaisantes. Et cependant Euripide semble la confondre avec Hécaté (69). Nous avons déjà vu combien cette erreur devint fréquente chez les poëtes de l'école alexandrine.

Leur part à l'ad-. D'ailleurs le pouvoir de Proserpine ne ministration et à la justice divine. se bornoit nullement à l'empire des morts.

Pour le prouver, il ne faut que ce même rapport avec Cérès dont nous venons de parler. Souvent, lorsqu'on adressoit des prières à Cérès, on lui adjoignoit sa fille Proserpine (7°). On croyoit que ces déesses favorisèrent les entreprises de Timoléon (71). On n'hésita pas à leur attribuer la victoire remportée sur les Perses à Marathon (72). On attribua à la vengeance de Proserpine la tempête qui dispersa la flotte de Pyrrhus, parcequ'il avoit osé porter une main sacrilège sur

(δδ) Θεομοφόρος. Aristoph. Thesm. 304.
 (δ7) Σωτείρα. Paus. III. 13. 2. VIII. 31. 1.
 (δ8) Paus. IX. 23. 2.

qu'à Cérès. Callim. epigr. p. 212. XLI. 'Δνθηφόρος, φιλοστέφανος. Dion. Hal. Ant. Rom. III. p. 173 in.

⁽⁶⁹⁾ Eurip. Ion. 1048. Εἰνοδία θύγατες Δάματρος etc. (70) P. e. Athen. XV. 50. β. (71) Plut. Timol. 8.

⁽⁷²⁾ Polem. Soph. Laud. fun. ed. J. C. Orell. p. 46 fin. 48 in.

les trésors que renfermoit le temple de cette décese (??), S'il est rarement feit mention de Pluton sous respoint de vue (?4) , som rôle: est d'autant plus important qu'il partage avec Cérès et Proscrpine le soin de jugen les act tions des humains. Pluton est le seul des dieux inférieurs à Jupiter auquel on adjoignit Dice, comme com+ pagne (75). Les Orphiques raprésentaient les Euménides comme ses filles (75)...; On groyoft que Pluton et Preservine embrasspicat la causo de ceux qui navoient subi-une morta violente (77); on les invoquoit comme juges, surtout à l'égard des devoirs à remplie enversiles défunts (7-8); le soin pour l'accomplissement de ces devoirs leur étoit spécialement confié, soin dont les dienx olympiques étaient dispensés (?°).... A Syracuse, ... le serment le

(78) Diod. Sic. T. II. p. 570. cf. Appian. III. 12. 2. T. I. p. 70. ed. Schweigh.

(e-1)(p+1) is (p-1)(e-1)

(74) Les prières que les poëtes mettent dans la bouche de leurs personnages, p. e. Eur Hec. 79 sq Hel. 975, ne prouvent pas beaucoup, sans des temoignages fournis par les historiens ou par d'autres auteurs. Dans le dernier passage, Ménélas rappelle: à Pluton la grande quantité de morts dont il a enrichi son empire, et il l'invite à les relâcher de leur prison ou à forcer Théonoë à lui rendre Hélène. Il faut avouer qu'Euripide a trouvé le moyen de faire ses personnages aussi populaires qu'ils sont quelquefois philosophes. Sophocle (Oed. Col. 1595) attribue à Pluton le pouvoir de faire gronder le topnerre.

(75) Chez Jamblique (Vit. Pyth. 46.), Thémis est placée à côté de Jupiter, Dicé à côté de Pluton. Pluton enignonos. Æsch. Choëph. **123.**

(76) Orph. Hymn. LXIX, 8. LXX in Proserpine, la mère des Euménides, est appelée πραξιδίκη. Hymn. XXIX. Chez Euripide (Med. 1059), il est question d' àlégropes mag' άδην (Μά τούς παρ' άδην νερτέρους άλάστορας), et, ainsi qu'on dit l''Equivos de quelqu'un, de même on dit (Andr. 1198) Equiporas Aidas.

(77) Soph. El. 178. Æsch. Choëph. 486. Eur. Or. 618. La même idée est exprimée dans l'un des discours d'Antiphon,

Oratt. Att. T. I. p. 12 fin.

[(78) Soph. Antig. 540. (79) Soph. Antig. 741, 1058 sq. cf. 1183 sq.

plus solennel étoit celui qu'on fuisoit dans le temple de Céréset de Proserpine (89). On eroyoit que est décises punissoient coux qui avoient commis quelque injustice (4:1); preuve qu'on leur attribuoit l'exèrcice de la justice générale ainsi qu'à Pluton, qu'on invoquoit duns les serments avec Japiter et les divinités physiques :- in 20 Pausanias div que les Éléens sont les souls, pour autant qu'il sache, qui adorent Pluton par réconnoissance, suvoir à cause du secours qu'il leur avoit prêté contre Hercule (**)... Certes, 'il p'est: pas étonnant que les sentiments doux et humsins n'eussent pas grande part au culte qu'on vouoit à ce dieu inexorable. Les hymnes qu'on entonnoit en son honneur sont à peu près des imprécations contre ceux qu'on voue à sa venguence (**). Cependant il est probable que ceux qui lui croyoient être redevables de leur santé lui aient adressé des actions de graces (84).

Il est inutile de parler du culte qu'on rendoit à Proserpine, ainsi qu'à Cérès, dans les mystères. Si le nom Clyménus est une épithète de Pluton, il fourniroit une nouvelle preuve du culte de ce dieu(*5),

(8°) Plut. Dion, 36 fin.
(81) Lys. c. Andoc. (Oratt. Att. T. I. p. 206 l. 3 fin.).

(83) Æsch. VII. c. Theb. 851.

Τον δυσκέλαδόν θ' υμνον 'Εριννύος, 'Αιδα τ'

(82) Paus. VI. 25. 3. cf. Strab. p. 529 B.

'εχθον παιάν' ἐπιμέλπειν.
(*4) Si les μειλιχίοι dont i! est question Paus X.38. 4 sont les dieux de l'empire des morts, ceci pourroit servir à confirmer ma conjecture; d'ailleurs on n'a qu'à lire, chez Strabon (p. 960 fin. 961), la description de la fête célébrée dans l'Asie-Mineure pour se convaincre que cette conjecture n'a rien d'absurde.

(85) Pausanias dit que les Hermionéens distinguoient Pluton et Clyménus (II. 35. 7), mais lui-même il croit que c'est le même dieu. Lasus (ap. Athen. XIV 19.) et Anyte (epigr. XIV. Wolff, VIII. poëtr. fr. p. 104) donnent à Pluton le nom de Clyménus. Suidas (in v.) et Cornutus (p. 284) tâchent d'expliquer cette épithète.

quoiqu'il soit probable; que pour la plapart en lui ait plutôt offert des sacrifites pour échapper aux dangers qu'on: redouteit de sa part, que dans l'intention avec laquelle les Éléens lui offroient leurs hommages. Hécaté, identin On a synque Preservine a été confondue fiée avec plusifées fréquemment avec une autre décase de l'empire des morts, avec Hécaté (86). Il partoit que c'étoit la sort de cette dernière d'être prise à tout moment pour une autre. On a prétendu que Hécaté étoit Diane (87), la Lune (88), la Fortune (89); la Terre (90), Lucine (91) et mêms Géryon (92). L'uni l'appelle fille de Latone, l'autre fille de Cérès (93), un

(86) Euripide les confondoit déjà, comme nous venous de le voir; ce qui toutefois n'empêche pas que Lucien les distingue

encore très soigneusement, Necyon. 9 (T. I. p. 469).

On voit qu'il prend l'une de ces déesses pour l'autre, ou qu'il croit que Hécaté et Diane ne sont que des noms différents d'un seul et même personnage. Aristophane cependant les distingue très bien. Ran. 1401 sq. Théocrite donne le nom de Diane à Hécaté (Id. II. 83); mais, quant à la Lune, il n'a garde de la confondre avec elle (ib. 10—16). Les Orphiques prenuent Diane, Hécaté, la Lune, toutes pour une seule et même déesse. Hymn. Orph. I.

(88) Orph. fr. ed. Herm. p. 491 fin. Les personnes dont parle Plutarque (de Orac. defect. T. VII. p. 640) se contentoient d'appeler la Lune κλήρος Εκάτης. Cf. de fac. in orb.

lun. T. IX. p. 721.

(89) Orph. fr. ed. Horm. p. 491 fin. Dans l'hymne LXXII, Hécaté, Diane et la Fortune sont confondues l'une avec l'autre.
(90) Arnobius (adv. Gent. II. 71) parle de Saturne fils du

Ciel et de Hécaté. C'est la Terre.

(91) Lyd. de mens. III.,7.

(92) Schol. Hesiod. p. 135 vsa. in. On comprend aisement

pourquoi Géryou avoit trois corps: Hécaté étoit τρίμορφος.

(93) Qu'on dise que ces noms ne sont que des épithètes différentes de la même déesse, cela se comprend: mais comment une personne puisse avoir deux mères, c'est un peu plus difficile à entrevoir. Euripide (Phoen. 109) l'appelle παι Δητούς; suivant Proclus, Orphée a dit: καὶ τότε δη Εκάτην Δηὰ τέκεν εὐπατέρειαν.

troisième admet deux déesses appelées Hécaté (94). Et, ce qui semble rendre la difficulté encore plus inextricable, on a pris souvent Hécaté pour plusieurs de ces déesses à la sois (95).

Il est même évident que, dans des temps qui dépassent les bornes que nous nous sommes prescrites dans cet ouvrage, Hécaté devint une de ces compositions panthées que les auteurs plus récents se plaisoient à inventer.

Bour s'en persuader, on n'a qu'à jeter un coup d'oeil sur la manière dont s'expriment plusieurs auteurs d'une date; plus récente au sujet de cette déesse (26). Heureusement nous n'avons que faire ici de ces nouveautés. On en trouve des vestiges, il est vrai, dès les temps qui nous occupent ici, mais l'ensemble de ces compositions hétérogènes appartient à une époque plus récente. Originairement Hécaté étoit une déesse aussi distincte de la Lune que de Diane et de toutes les autres. Dans la période qui nous occupe dans ce moment, elle avoit ses temples et ses statues, qui servoient à la distinguer de toutes les autres divinités.

Son caractère Dans cette période, elle étoit l'aide et dans cette pério- la compagne de Proserpine (97), partageant avec elle l'empire sur les ombres (98),

(94) Artémidore (Oucir. II. 34) range Hécaté parmi les επογείοι et Hécaté χθονία parmi les χθονίοι. Tzetzès (ad Lyc. 1178) parle aussi de deux Hécaté.

(95) Euripide la confond avec Diane (Phoen. 109), et le scholiaste ajoute qu'elle est la Lune. Euripide confond Diane avec Dictynna (Hippol. 146), et le scholiaste ajoute qu'elle est Hécaté.

(%) Lyd. de mens. III. 4 fin. 7, cf. Euseb. Praep. Euang. IV. 23. (p. 175) Hymn. Orph. 1. Porph. ap. Euseb. Praep. Euang. III. 11 (p. 113. C. D). Voyez, sur les différents noms d'animanx qu'on lui donnoit, Porphyr. Abstin. III. 17. IV. 16.

(97) Voyez T. II. p. 287. Dans les fictions sans doute assez récentes que l'on trouve chez le scholiaste de Théocrite (ad Id. II. 12, 36), elle est cependant encore désignée comme φύλαξ, δαδούχος, ἄγγελος.

(98) Xovia Deos nal restéeme noivans. Sophron ap. Schol.

qualité qui semble aussi être indiquée par les flambeaux qu'on lui attribua (99). On la représenta anciennement comme toutes les divinités de la Grèce, avec une forme humaine, simple et naturelle (100); la forme triple date des temps dont nous nous occupons ici (101).

S'il pouvoit entrer dans le plan de cet ouvrage de m'engager dans des recherches détaillées sur la mythologie de chaque divinité, je croirois pouvoir prouver que cette Hécaté triforme si célébrée par les auteurs plus récents a eu une origine assez simple. Je me contente de prier le lecteur de se rappeler les images que

Theorr. Id. II. 12. Le même grammairien explique le vers d'É-schyle:

fr. Æsch. T. V. p. 251. n°. 400), par la coutume de placer la statue de Hécaté à l'entrée des maisons. Cette coutume peut être prouvée par Aristoph. Vesp. 800. : mais ce vers ne se rapporteroitil pas plutôt à la qualité de Hécaté dont nous venons de parler? Ces μέλαθρα βασιλετα ne signifient-ils pas le palais de Pluton et de Proserpine? Il me semble au moins que ce vers a quelque ressemblance avec celui de l'hymne à Cérès (Hymn. Hom. IV. 440):

Έν τοῦ οἶ πρόπολος καὶ ὀπάων ἔπλετ' ἄνασσα (99) Φωσφόρος. Aristoph. Thesm. 865. Avec deux flambeaux, Aristoph. Ran. 1405 sq. Je crois que c'est le πῦρ ερὸν, dont il est question dans le fragment de Sophocle cité par le scholiaste d'Apollonius (ad III. 1215. cf. Soph. ed. Brunck. T. III. p. 443), à moins qu'on ne veuille croire que ce

poëte ait déjà confondu Hécaté avec la Lune

(τὸ δι' 'Ολύμπου πολλοῦ φέρει). On l'honoroit aussi par des λαμπαδουχίαι. Lycophr. 1179.

(100) C'est ainsi que Pausanias décrit la vieille statue de Hécaté dans l'île d'Égine. Il ajoute qu'Alcamène fut le premier à lui donner une forme triple, c'est à dire trois corps adossés l'un à l'autre. Paus. II. 30. 2. Il paroît même que du temps d'Artémidore on n'avoit pas encore oublié l'ancienne Hécaté, puisque cet interprète suppose qu'on puisse la voir ainsi en songe. Oneir. II. 37.

(18) Τρίμορφος. Lycophr. 1175. Τριαυχήν. ib. 1186. Dans la suite on lui donna quatre têtes (τετρακέφαλος). Lyd. de mens. III. 4. (p. 86 fiu.). Chez les Orphiques elle a la tête d'un cheval,

d'un chien et d'un serpent. Orph. Arg. 981 sq.

nous en possédons encore (10s), et de lui demander comment, pour faire en sorte qu'on aperçût la déesse, de quelque côté qu'on arrivat par l'un des trois chemins on l'on plaçoit sa statue, comment on cût pu mieux s'y prendre qu'en adossant à une colonne trois statues chacune avec la face tournée vers l'une des trois avenues (103). Je ne dis pas que Hécaté fut placée dans tous les carrefours où aboutissent trois chemins; il suffit qu'on ait voulu le faire dans un seul. Cette conjecture est beaucoup trop simple, je l'avoue, pour les allégoristes modernes. Je laisse au lecteur le soin de décider entre leurs opinions et la mienne : ce qui est certain c'est que les anciens n'étoient pas plus d'accord sur ce point que nous ne le sommes. Le nombre et la variété des conjectures qu'ils font sur la signification de ces trois figures ou de ces trois têtes le prouvent (104).

(102) Voyez p. e. Montfaucon, l'Antiq. expl. p. figures,

T. I. pl. XC.

(103) Τριοδίτις, 'Ενοδία (Aristoph. Plut. 594 sq. Lucian. Dial. mort. I. 1. T. I. p. 331, et la note du savant Hemsterhuis). On lui consacra aussi la ερίγλη; à Athènes on voyoit une statue d'Hécaté Triglantine dans un endroit appelé Trigla; enfin on lui consacroit des repas le trentième jour de chaque mois.

Δέσποιν' Εκάτη τριοδίτι, Τρίμορφε, τριπρόσωπε, Τρίγλαις κηλευμένη.

Athen. VII. 126.

(104) L'un y voit une indication de l'empire de Hécaté sur le ciel, sur la terre et sur la mer; un autre veut que l'une des images représente Diane, l'autre la Lune, la troisième Hécaté elle-même; il y a même eu des artistes, surtout chez les Romains, qui leur ont donné à chacune les attributs de l'une de ces déesses (voyez p. e. Montfaucon, T. I. pl. XC. fig. 5). Suivant un troisième, Hécaté a trois faces, parceque, comme Lucine, elle préside à la naissance, comme Diane, à la santé, comme Hécaté, à la mort. Vossius suppose les trois images identiques avec les trois Parques. Un quatrième rapporte tout à la lune, en disant que l'une des figures signifie le croissant à deux cornes,

On honoroit Hécaté, ainsi que Proserpine, Différence entre elle et Proserpi- par des cérémonies mystérieuses et nocturnes (105); mais, tandis qu'ordinairement on représentoit la première de ces déesses avec des couleurs moins effrayantes, il paroît qu'on a réservé pour sa compagne toutes les horreurs de l'empire des ombres. Surtout dans le siècle d'Alexandre le Grand', Hécaté devint la déesse des sorcières et des empoisonneuses. Euripide et plusieurs autres auteurs la représentent déjà comme la déesse honorée spécialement par Médée (106): mais ce n'est que chez les poëtes de l'école d'Alexandrie qu'on trouve des descriptions détaillées des cérémonies nocturnes qu'on célébroit en son honneur (107). Chez Sophocle, comme chez Apollonius, elle est couronnée de serpents et de feuilles de chêne (x o 8): mais ce ne fut que dans les temps plus rapprochés qu'on lui attribuat ces formes monstrueuses (109) qui semblent la rendre

l'autre la lune qui ne se montre qu'à demi, la troisième la pleine lune. Un cinquième y voit l'indication des trois chemins que suit la lune dans sa course, en hauteur, en largeur et en longueur. Voyez, sur toutes ces opinions, Montfaucon l. l. T. I. p. 152, 153. Préfère-t-on les quatre têtes dont j'ai déjà parlé, on ne pourra manquer d'y voir les quatre éléments. Lyd. de mens. III. 4 (p. 86).

(105) Nous avons déjà parlé des mystères de Hécaté.

(106) Eurip. Med. 395 sq. (107) P. e. Apoll. Rhod. III. 1026 sq. Chez Théocrite (Id. II. 12 sq.) elle est:

epχομένα νεκύων ανα τ' ηρία, καὶ μέλαν αίμα.
Orph. Argon. 953 sq. Elle est ici un vrai démon; ταρταρόπαις.
(****) Soph. ap. Schol. Apoll. Rhod. III. 1215. cf. Apoll.
Rhod. 1212 sq.

(109) Voyez p. e. la description chez Lucieu, Philops. 22 sq. (T. III. p.50 sq.). Sur ses métamorphoses, voyez ib. 14 (p. 42). Voyez surtout la description dans les Argon. Orph. 978 sq. Chez Tzetzès (ad Lyc. 1030), elle est φοβερὰ, χαλκόπους, ὀφιὰδης, τερατώδης. Les chiens sont de rigueur, mais Pausanias (III. 14. 9) dit que les Colophoniens étoient les seuls qui lui sacrifiassent ces bêtes. Sophron (ap. Tzetz. ad Lyc. 77) a-t-il

digne d'être placée à la tête des mauvais génies (110). Son influence sur les choses humaicantations et les sorcelleries.

Il n'est donc pas étonnant que cette nes, surtout évi- déesse devint la mère des spectres et des fandente dans les in- tômes (111), qu'elle fût regardée comme la cause de l'aliénation mentale (112), que son pouvoir sût considéré comme très

étendu dans tout ce qui a rapport aux incantations, aux philtres, aux maléfices. Si l'aimable amante d'Endymion a pu être considérée comme la déesse des sorcières, combien plus facilement la compagne de Proserpine, qui habitoit l'empire de la mort, n'a-t-elle pas dû avoir sa part de ces cérémonies inventées par l'imposture et accréditées par la superstition, cérémonies qui acquirent un appareil plus effrayant, comme la déesse elle-même devint plus hideuse, à mesure que les traits caractéristiques qui signaloient le peuple grec commencèrent à s'oblitérer, et que le bon goût fut moins en état de contenir les écarts d'une imagination déréglée et corrompue par la dépravation des mocurs et par l'empire de jour en jour plus absolu des passions les plus effrénées. Au reste, les preuves du pouvoir de Hécaté sur les affaires humaines sont assez rares. On disoit que le poisson, appelé maenis par les Grecs, lui étoit consacré, parce-

aussi voulu parler des Colophoniens? Tzetzès, dans cet endroit, veut qu'on lui sacrifioit des chiens parceque par leurs aboiements ils faisoient disparoître les fantômes. J'en doute fort.

(110) Euseb. Praep. Euang. III. 16 (p. 126 C.) (121) Eur. Hel. 575. Pavzaguárov altía. Tzetz. ad Lyc. 1080. cf. Lycophr. 1175 sq. Schol. Apoll. Rhod. III. 860. Les auteurs parlent fréquemment d'un spectre, ¿µπουσα, avec un pied de cuivre. Tzetz. I. I. Eustath. ad Dion. Perieg. 723. ad Odyss. p. 463. l. 10. Dion. Chrysost. Or. IV. (T. I. p. 168 fin. 169 in.). Il en est déjà question chez Aristophane (Ran. 295 sq.); et, quoiqu'il n'y fasse point mention de Hécaté, cependant le chien dont cette empouse prend la forme indique assex son origine.

(112) Eurip. Hippol. 142. cf. Schol. ad Med. 1172.

qu'elle étendoit aussi son pouvoir sur la mer (* * *); Plutarque prétend que les Athéniens se croyoient redevables à Hécaté du succès qu'ils avoient obtenu dans la bataille de Marathon, et il reproche vivement à Hérodote de ne pas en avoir parlé (* 3 4); Eustathe veut que Hécaté, au moyen de ses flambeaux, découvrit aux Byzantins les embûches que leur tendoit Philippe de Macédoine, qui tacha de pénétrer dans la ville en minant les murs (115); on pourroit facilement trouver quelques autres exemples de ce genre: mais on n'a qu'à les comparer avec la grande quantité de preuves qu'on peut alléguer pour le pouvoir des autres divinités, pour rester persuadé que les éloges magnifiques que font quelques auteurs de la dignité dont Hécaté étoit revêtue (125), doivent leur origine en grande partie aux idées qui ont fait changer de face la mythologie grecque, c'est à dire aux opinions reçues de l'Orient et aux explications allégoriques inventées par les philosophes et les grammairiens.

Cérès, déesse de Comme nous l'avons vu auparavant, Cél'agriculture. rès avoit été chargée des principales fonotions que remplissoit jadis la Terre, et, dès avant le siècle où Homère écrivit son Iliade, elle étoit considérée

> (124) Melanthius ap. Athen. VII. 176. (124) Plut. de Herod. malign. T. IX. p. 420 fin.

(115) Eustath. ad Dion. Perieg. 142 (Geogr. gr. min. ed. G. Bernhardy, T. 1). Cette histoire a tout l'air d'une finesse étymologique; les deux mots βόσπορος et φωσφόρος expliquent tout. (116) Telle est, par exemple, la description qu'on trouve dans l'hymne orphique cité plus haut. Plus je compare cet hymne avec le passage connu d'Hésiode sur Hécaté (Th. 411—452), passage dont les assertions ne se trouvent coufirmées par aucun témoignage d'auteurs qui ont vécu avant la période alexandrine, plus je commence à le croire une interpolation d'une main récente. Voyez, à ce sujet, T. II. p. 286. Les traditions mêmes rapportées par le scholiaste de Théocrite assignent encore une condition assez subalterne à Hécaté.

comme la déesse de l'agriculture. Le respect que lui portoient les Grecs a dû s'accroître à mesure que la civilisation sit des progrès parmi eux. Cérès elle-même étoit en quelque sorte la déesse de la civilisation. La Terre ne donnoit aux hommes que les fruits dont la semence avoit été cachée dans son sein: Cérès enseigna à la cultiver et à augmenter le produit de ses bienfaits. Les environs d'Athènes étoient remplis d'objets qui renouveloient à tout moment le souvenir de l'arrivée de cette déesse en Attique et de l'art qu'elle avoit enseigné aux habitants de cette contrée. Éleusis, les champs de Rharium, la fontaine Callichoros, l'aire de Triptolème; les temples consacrés à ce héros (117), les fêtes qu'on célébroit en l'honneur de Cérès, ici comme dans toutes les autres parties de la Grèce (118), les éloges que lui prodiguoient à l'envi les poëtes et les rhéteurs, les épithètes dont on l'ornoit dans le culte public (119), tout ceci avoit rapport aux bienfaits dont on lui étoit redevable. Mais Cérès n'avoit pas seulement satisfait les besoins matériels de son peuple: par l'agriculture elle avoit aussi fait cesser la vie errante et vagabonde des habitants de la Gréce, elle avoit adouci leurs moeurs par l'intérêt qu'elle leur avoit inspiré pour leurs champs et pour leurs demeures, elle

⁽¹¹⁸⁾ Surtout en Sicile (Diod. Sic. T. I. p. 333 fin. 334 in. cf. Theocr. Id. VII. 31 sq.), à Phlius (Paus. II. 11), à Hermione (Paus. II. 35.). Il faut comparer avec la description de la fête célébrée en son honneur dans cette ville (Ælian. H. A. XI. 4), les honneurs que lui rendoient les Borysthénites (Herod. IV. 53 fin.), et même les Carthaginois (Diod. Sic. T. I. p. 701.). (119) Χλόη (Aristoph. Lys. 835. cf. Schol. Paus. I. 22. 3. Ath. XIV. 10), πυρφόρος (Eurip. Suppl. 260), ἀνησισώρα (Paus. I. 31. 2), καρποφόρος (Paus. VIII. 53. 3), σιτὰ, σιμαλίς, μεγάλαρτος (Athen. III. 73; voyez, sur la fête μεγαλάρτια, ib. 74. cf. X. 9. Ælian. V. H. I. 27), προήροοια (Plut. VII. Sap. conviv. T. VI. p. 603), άλωάς (Theocr. Id. VII. 155. cf. Orph. Hymn. XL).

leur avoit appris à vivre comme il convient à des êtres raisonnables et doués de facultés propres à se développer; non contente de leur avoir procuré de quoi vivre, elle leur enseigna à bien vivre (120).

Auteur des lois, Cérès n'étoit pas seulement la déesse de source de bon-heur dans cette l'agriculture, elle étoit aussi celle des lois vie, ainsi que et des institutions (121). Nous l'avons déjà dans la vie à veconnue dans cette qualité dans les siècles héroïques, et il est inutile de dire que, dans les temps civilisés dont il est question ici, son culte a fait des progrès plus considérables encore sous ce rapport que lorsqu'on ne le considéroit que comme un hommage rendu á la nourrice commune du genre humain. Mais c'est surtout par ses rapports avec l'empire des morts que Cérès devint, dans cette période, l'une des déesses les plus respectées de la Grèce. Pluton et Proserpine, comme les divinités souterraines, avoient soin de la semence confiée au sein de la terre, aussi bien que des morts qu'on y déposoit: Cérès, comme déesse de l'agriculture, devint la déesse des morts (122). Proserpine; ainsi que sa mère, étoit la déesse de la fertilité: Cérès, ainsi que sa fille, protégeoit l'homme contre les terreurs du sombre empire où il descend après

(121) Θεσμοφόρος. Paus. I. 31. 1. ib. 42. 7. IX. 16. 3.

Corn. N. D. 28 (Opusc. Myth. p. 212).

⁽¹⁰⁰⁾ Isocr. Paneg. (Oratt. Att. T. II. p. 50): τοὺς καρποὺς — οι τοῦ μὴ θηριωδώς ζῆν ἡμᾶς αίτιοι γεγόνασι.

⁽¹²²⁾ Χθονίη. Herod. VI. 134. Paus. II. 35. 4. III. 14. 5. Artem. Oueir. II. 34. On trouvoit aussi quelquefois l'image de Pluton avec celle de Proserpine dans le temple de Cérès. Paus. II. 18. 3. Cérès étoit non seulement adorée dans les lieux où le premier on s'appliqua à l'agriculture, mais aussi près des endroits où l'on descendoit dans l'empire des morts, à Hermione p. e., auprès des marais de Lerne (Paus. II. 36. 7. ib. 37. 3), dans l'endroit où l'on prétendoit que Pluton eut enlevé Proserpine (Paus. VI. 21. 1), et en général dans les lieux bas et marécageux (p. e. Paus. VIII. 29. 1).

la mort. Cérès, comme l'exprime Isocrate, n'enseigna pas seulement aux mortels à bien vivre dans ce monde, elle assura aussi leur sort dans une vie future (123). Nous avons vu que c'étoit le but principal des mystères de Cérès et de Proserpine; et, quoique nous ayons avoué qu'il est probable que l'origine de ces cérémonies remonte plus haut que les temps dont nous nous occupons ici, cependant il est certain qu'elles ont reçu les développements les plus considérables après le retour des Héraclides.

Le caractère constant du culte de Cérès Caractère de Cérès. Gravité, bienveillance, huma- est la gravité adoucie par cette allégresse nité, justice. qui caractérisoit les fêtes de la Grèce en général, et qui surtout ne pouvoit rester étrangère à l'adoration d'une déesse à laquelle on se croyoit redevable des bienfaits le plus propres à égayer la vie et à éloigner les terreurs de la mort. La différence qui existoit sous ce rapport entre le culte de Cérès et celui de Bacchus, le dieu avec lequel elle avoit des rapports si intimes, étoit la même que celle qui existoit entre ces divinités elles-mêmes. On ne voyoit pas des Ménades ou des Satyres exécuter des danses en l'honneur de Cérès; son temple à Mantinée étoit éclairé par une lampe qu'on avoit soin de ne laisser jamais s'éteindre (124), comme dans les temples des déesses les plus graves, de Minerve à

⁽¹²⁸⁾ Étoit-ce la cause pour laquelle Lycurgue prescrivit d'offrir des sacrifices à Cérès, lorsque le temps destiné à pleurer les morts étoit expiré (Plut. Lyc. 27)? On sait que Cérès et Proserpine, qu'on voyoit si souvent adorées dans le même temple, portoient le titre de Grandes Déesses. Paus. VIII. 31. 1. Ajoutons que le culte de Cérès et de Proserpine étoit souvent lié à celui des autres divinités olympiques, de Minerve et de Neptune (Paus. I. 37. 1 fin.), d'Apollon (ib. 4). On voyoit leurs statues avec celles des Moires dans le temple de la Mère des Dieux, à Corinthe (Paus. II. 4 fin.).

(124) Paus. VIII. 9. 1.

Athènes, et de Vesta à Rome; c'étoit à elle que les députés à l'assemblée des Amphictions offroient des sacrifices toutes les fois qu'ils se rassembloient pour s'acquitter de leurs importantes fonctions; la préparation même aux mystères n'étoit rien moins qu'exhilarante; les jeunes et l'abstinence précédoient les thesmophories: et cependant il s'en falloit de beaucoup que la joie fût bannie des mystères ou des thesmophories (125); cependant les fêtes qu'on célébroit en l'honneur de Cérès n'étoient pas moins amusantes que celles de Bacchus.

Aussi n'y avoit-il pas de bienfaits auxquels on ne s'attendit de la part de Cérès, la paix, la concorde, les richesses, la fécondité des troupeaux, ainsi que la fertilité des champs (126). Cérès étoit la bienfaisance personnifiée. C'étoit elle qui, plus qu'aucune autre déesse, méritoit le titre glorieux et honorable de Mère du genre humain; et il y a certainement peu d'erreurs commises par les allégoristes que nous leurs pardonnions d'aussi bon coeur, que celle d'avoir confondu Cérès avec la Terre, la mère commune de tous les êtres (127), ou avec Cybèle, la mère des

(125) Voyez, à ce sujet, Cornut. N. D. 28 (Opusc. Myth. p. 211).

(127) Eurip. Phoeu. 691.

Δαμάτης θεὰ, ἁπάντων "Ανασσ', ἁπάντων δὲ γᾶ τροφός.

⁽¹²⁶⁾ Callim. H. in Gerer. 127—fin. Hymn. Orph. XL. πουροτρόφος, δλβιοδώτις, πλουτοδότειρα, παντοδότειρα, εἰ-ρήνη χαίρουσα. cf. vs. 19, 20.

Eἰρήνην κατάγουσα καὶ εὐνομίην ἐρατεινήν,

Καὶ πλούτον πολύολβον, ὁμοῦ δ' ὑγίειαν ἄνασσαν.

Des fruits de tout genre placés devant la statue de Cérès Mycalessia en Boeotie y restoient frais et en bon état, dit Pausanias, pendant toute l'année. Paus. IX. 19. 4. L'origine des μύλλοι, une sorte de gateaux qu'on faisoit en Sicile en l'honneur de Cérès, est sans doute la même que celle des phalles dans le culte de Bacchus. Ils ressembloient à des ἐφηβαῖα γυναικεῖα. Heracl. ap. Athen. XIV. 56. L'on voit Cérès avec une grappe de raisins chez Montfaucon, Antiq. T. I. pl. 42. f. 1.

dieux (128). Comme une mère qui prend soin de ses ensants (129), Cérès n'avoit pas seulement enseigné aux hommes à se procurer une nourriture saine et solide, elle leur avoit aussi, disoit-on, appris comment il falloit la préparer (130). L'abondance, la santé, le contentement, le bonheur tant domestique que public, l'ordre et la tranquillité des familles ainsi que des états, voilà les conséquences nécessaires des occupations auxquelles présidoit cette déesse. Plutarque, dans l'introduction à ses leçons conjugales, parle d'un précepte que la prêtresse de Cérès donnoit aux jeunes époux, lorsqu'ils étoient entrés dans le thalame (151). On pourroit croire que cette coutume n'ait été connue que du temps de Plutarque: cependant, dans le siècle d'Aristophane, les mères prioient Cérès d'accorder à leurs filles de riches époux (132). Et d'ailleurs, pourquoi Cérès, qui étoit θεσμοφόρος dans l'état, ne le seroit-elle pas dans le ménage? La santé qu'elle accordoit peut être considérée comme une suite naturelle de la nourriture qu'elle avoit inventée: mais son oracle à Patres, que consultoient les malades (133), prouve

(129) Voyez l'image de Cérès παιδόφιλης, πουροτρόφος chez Montf. Antiq. T. I. pl. 42. f. 6. Sur Cérès, la déesse des femmes, voyez Preller, Demeter und Persephone, p. 353.

(181) Plut. Conjug. praec. T. VI. p. 522. — πάτριος Θεσμός, — δν ύμιν ή της Δήμητρος ίέρεια συνειργνυμένοις ἐφήρμοσεν. (182) Aristoph. Thesmoph. 293.

(188) Paus. VII. 21. 5.

⁽¹²⁸⁾ Eurip. Helen. 1317 sq. Ici la mère des dieux, dans son char attelé de lions, et faisant sonner ses crotales, va chercher Proserpine. Tout ce choeur est une répétition de l'hymne homé-rique à Cérès. Il est évident que cette déesse y a été confondue avec Cybèle.

⁽¹⁸⁰⁾ Voyez le récit assez comique de Porphyre, sur les préceptes donnés par Cérès à Hercule sur la manière de préparer son dîner (Porphyr. Vit. Pyth. 84), récit qui ressemble bien plus à une tradition ancienne que ne le font les rêves de ce philosophe sur l'antre des Nymphes.

qu'on lui attribuoit le soin pour la santé d'une manière encore plus spéciale. La protection qu'elle accorda aux Athéniens dans la guerre avec les Perses (134), et à Timoléon dans son expédition en Sicile (135), peut paroître moins en harmonie avec ses fonctions ordinaires : il est assez connu, et nous avons pu nous en persuader par plusieurs exemples, que la faculté de protéger les hommes contre les dangers qui les menacent est attribuée indistinctement aux principales divinités et même aux héros, comme nous le verrons dans la suite (136).

Nous avons déjà allégué auparavant les traditions qui ont rapport à la manière dont Cérès punissoit ceux qui avoient manqué au respect qui lui étoit dû ('37). On peut y ajouter la peine qu'elle fit subir à Menthe, la maîtresse de Pluton, pour avoir osé se vanter de surpasser en beauté Proserpine (138), et celle que, suivant Valère Maxime, elle infligea aux soldats d'Alexandre qui avoient pillé son temple à Milet (139). Mais, pour ne pas dire qu'aucun auteur grec ne fait mention de cette dernière tradition, ces preuves, comme nous l'avons aussi remarqué plus haut, méritent à peine de fixer notre attention, lorsqu'on les compare avec le grand nombre de celles

⁽¹³⁴⁾ Herod. VIII. 65. cf. Xenoph. Conviv. VIII. 40. Polem. Laud. fun. ed. J. C. Orell. p. 48.

(135) Plut. Timol. 8.

⁽¹⁸⁶⁾ Cérès Europe, la nourrice de Trophonius (Paus. IX. 39. 3, 4), n'est-elle pas la déesse dont la vue porte loin (εὐρωπή), la mère pleine d'attention et de soins pour son pupille? Si cette conjecture ne plait pas au lecteur, il pourra en trouver d'autres chez Siebelis (ad h. l.), une p. e. qui explique εὐρωπή par σκονεινή, et une autre qui rapporte cette épithète à la Lune.

⁽¹⁸⁷⁾ Sur la fable d'Érichthonius ou Érisichthon (alléguée T. II. p. 294), voyez encore Tzetz. ad Lyc. 1393. et Chil. II. 665 sq.; sur celle d'Ascalaphe, Nicand. Theriac. 483 sq. cf. Schol. ad 484. Mais ici il est changé en serpent.

^(***) Oppian. Hal. III. 485 sq. (****) Valer. Max. I. 1. ext. 5.

que nous offre l'histoire de plusieurs autres divinités. Sous ce rapport, Cérès ne dément pas l'humanité et la douceur que nous venons de reconnoître comme les traits distinctifs de son caractère (140). Nous ne voyons Cérès transportée d'indignation et de colère que lorsque ces affections sont le plus pardonnables dans une femme, c'est à dire après l'outrage sanglant que lui avoit fait Neptune, suivant les traditions des Arcadiens (242), et. après que son amour maternel eut subi la plus rude des épreuves, l'enlèvement d'une fille chérie. Le soin pour le maintien de la justice générale s'accorde certainement mieux avec la gravité et avec la modération de cette décsse: aussi c'est dans cette qualité qu'on la retrouve partout où elle étoit adorée. A Syracuse, le grand serment étoit celui qu'on juroit dans le temple de Cérès et de Proserpine (142); à Athènes, les héliastes juroient par elle, par Jupiter et par Neptune, d'observer les lois et de prononcer d'après leur conscience sur les causes soumises à leur jugement ('45); en général, on étoit persuadé que Cérès et Proserpine punissoient les. coupables (144).

C'est sous ce rapport, et sous celui de déesse de l'empire des morts, que le rôle de Cérès est devenu bien plus important dans les temps dont nous nous occupons ici, qu'il ne le fut dans les siècles héroïques.

(141) Paus. VIII. 25. 4. Elle obtint par là le nom d'ailleurs peu honorable d'Érinnys.

(142) Plut. Dion, 56.

⁽¹⁴⁰⁾ Je ne sais pas ce que veut dire Tzetzès (ad Lycoph. 153), lorsqu'il dit de Cérès: ὅτι πῶριν ἀνθρώποις πολεμεῖ. L'épithète ξιφηφόρος (ib.) ne prouve pas plus contre la qualité dont je viens de parler que la tradition dont Euripide a fait le sujet d'une de ses tragédies, suivant laquelle Macaria fut offerte en holocauste à Cérès. Eurip. Heracl. 409 sq.

⁽¹⁴³⁾ Demosth. c. Timocr. (Oratt. Att. T. V. p. 46. l. 151). (244) Lys. c. Andoc. Oratt. Att. T. I. p. 206. l. 3 fin.

Vesta, personnifi-Il n'y a peut-être point de divinité qui, cation du foyer sous le point de vue moral, ait tant de rapdomestique. port avec Cérès, que Vesta. A proprement parler, cette déesse appartient aux personnifications. Nous ne l'avons placée ici qu'à cause du rang que lui accordoient les Grecs dans leur mythologie. La vive imagination des Grecs qui les portoit à attribuer une personnalité à tous les objets inanimés auxquels ils prenoient quelque intérêt, devoit les engager surtout à considérer sous ce point de vue la maison paternelle, et, dans la maison, le lieu où l'on allumoit le feu, élément nécessaire à l'entretien de la vie, et moyen indispensable pour se procurer les commodités qui la rendent agréable. Oreste adresse la parole à la maison paternelle, comme à une personne; il lui assure qu'il vient pour venger l'outrage qui lui a été fait par le meurtre de son maitre (145). Alceste, en faisant ses adieux au foyer domestique, s'adresse à lui comme à une divinité (146), absolument comme le fit la Mégarienne dont parle Plutarque, lorsqu'elle lui confia les restes de Phocion (147). Le foyer étant le point de réunion de la Étendue donnée à cette idée primitive, source de famille, on donnoit le même nom aux lieux qui étoient regardés comme le centre de la l'identification de Vesta avec la terre et avec le province ou de la ville. Les Tégéates donfeu. noient le nom de Foyer commun des Arcadiens à un endroit dans leur ville (148). Callimaque appelle l'île de Délos le Foyer des îles (149). On alla

(245) Soph. El. 69.

(146) Eurip. Alc. 160.

Καί στασα πρόσθεν έστίας κατηύξατο. Δεσποιγ', etc.

Un peu plus loin elle s'adresse au lit nuptial, vs. 175.

(147) Plut. Phoc. 37 fin.: Σοὶ, ὧ φίλη ἐστία, παρακατί-

(148) 'Εστία 'Αρκάδων ποινή, Paus. VIII. 53. 3 fin. (149) 'Ιστίη ὦ νήσων, εθέστιε, χαῖρε μέν αθτή! Hymn. in Del. 825.

jusqu'à donner ce nom à la terre elle-même, façon de parler dont les allégoristes n'ont pas manqué de se prévaloir, en déclarant que le foyer n'étoit plus foyer, mais que ce n'étoit autre chose que la terre (150), comme ils l'avoient déjà assuré à l'égard de Rhéa, de Cérès et de plusieurs autres divinités, fantaisie qui cependant leur a causé plus d'embarras qu'ils n'avoient pensé d'abord, puisque d'autres, s'attachant plus spécialement à l'usage qu'on fait du foyer, ne se croyoient pas moins fondés à dire que Vesta n'étoit pas la terre; mais le feu (151). S'il nous étoit permis de nous arrêter ici à ces nouveautés, il ne seroit pas difficile de donner des preuves de l'embarras dont nous venons de parler (152). Mais nous nous abstenons autant que pos-

(150) Καὶ γαῖα μῆτερ έστιαν δε σ' οἱ σοφοὶ Βροτών καλούσιν, ἡμένην ἐν αἰθέρι.

Voyez, sur l'identification des déesses Rhéa, Cérès, Vesta, Theod. Cur. gr. affect. T. IV. p. 524. B. Arnob. c. Gent. III. 32.

(**5**) Porphyr. Abstin. I. 13. Le bruit que fait le feu en brûlant étoit appelé par quelques-uns le rire, par d'autres les mènaces de Vulcain ou de Vesta. Aristot. Meteor. III. 9 (T. I. p. 442. c.) S. Augustin (C. D. IV. 10) s'est aussi aperçu de cette contradiction. Eandem, dit-il, terram Cerèrem, eandem etiam Vestam colunt: cum tamen saepius Vestam non nisi ignem esse perhibeant. — La réflexion qu'il ajoute est assez curieuse. Ayant dit qu'on consacra des vierges au service de Vesta (quod, sicut ex virgine, ita nihil ex igne nascatur), il ajoute :quam totam

aboleri vanitatem et extingui utique ab illo oportuit, qui est natus ex virgine.

(152) Je ne puis me défendre d'en citer une. Dénys d'Halicarnasse voulant concilier les deux acceptions dont je viens de parler, dit qu'on croit que le feu fut consacré à Vesta, parceque Vesta, étant la terre, qui occupe le milieu de l'univers, allume les feux qui éclairent l'atmosphère (τὰς ἀνάψεις τοῦ μεταροίου ποιεῖται πυρὸς ἀφ' ἐαυτῆς. Diou. Hal. Antiq. Rom. II. p. 126. l. 20). Plutarque, au contraire, assure que l'immobilité de la terre est la suite du froid l Plut. de prim. frig. T. IX. p. 758 fin. Nous avons déjà allégué ce passage, lorsqu'il étoit question de la Terre. S'il est permis d'admettre la conjecture très probable qui change κλίτταν en εστίαν, la contradiction est encore

sible de faire mention de ces inventions, qui certainement n'étoient agréées que des savants, comme les appelle Euripide, et dont le peuple ne se soucioit guère.

Vesta, comme Je crois qu'on aura plus goûté la charauparavant, déesse tutélaire de mante fiction de Platon, qui, en faisant la vie domesti- faire aux autres dieux le tour du ciel, reque.

présente Vesta restant seule à la maison (* 5 3).

Cette fiction est aussi sublime que simple, et elle s'accorde d'ailleurs parfaitement avec l'idée que les Grecs se formoient de cette déesse. Tandis que les fonctions de toutes les autres divinités impliquent l'idée d'activité, le caractère distinctif de Vesta est la permanence, la stabilité. Vesta, ainsi que Cérès, étoit la source des devoirs que les habitants de la même maison, que les citoyens d'un même état ont à remplir les uns envers les autres: mais, tandis que Cérès l'étoit par les occupations utiles qu'elle avoit enseignées aux hommes, Vesta devint le symbole de ce séjour prolongé dans le même endroit qui est la suite nécessaire de l'agriculture, séjour auquel se rattachent toutes les obligations et tous les avantages qui distinguent une nation civilisée d'une horde de Nomades. C'est le foyer domestique, le point de ralliement de la famille; auquel on fait ses adieux en quittant la maison (154); c'est lui

plus frappante: έστίαν προσηγόρευσαν οί παλαιοί, διὰ τὴν στά-

(188) Plut. Phaedr. p. 345 in. Μένει γὰρ Εστία εν Θεων οδαφ μόνη. Les orphiques disoient:

Οἶκε θεῶν μακάρων, θνήτῶν στήριγμα κραταίον.

H. Orph. LXXXIV. 5.

(154) Xenoph. Cyrop. I. 6. 1. Ajax, quoique éloigné de sa patrie, n'oublie pas de lui faire ses adieux, au moment où il va exécuter le projet fatal qu'il venoit de former. Soph. Aj. 850.

— ω γης ίερον ολκείας πέδον Σαλαμίνος, ω πατρώον Έστίας βάθρον,

[—] χαίρετ' ὧ τροφής έμοί. Τέθ' ύμιν Λίας τούπος ύστατον θροεί.

qu'on salue en y revenant (*55); c'est le foyer domestique auquel se rattachent les souvenirs les plus doux et les plus tendres; c'est le foyer domestique auquel on offre des sacrifices, comme à une divinité, même avant qu'on y pense de témoigner sa reconnoissance aux autres dieux. Voilà la raison très simple et très naturelle de cette prééminence de Vesta sur les autres divinités et même sur Jupiter (156), prééminence qu'on a encore taché d'expliquer par les rapprochements les plus forcés et les plus absurdes (157). C'est le foyer domestique à la garde duquel on confie les choses auxquelles on prend le plus d'intérêt (158); c'est lui qu'Alceste mourante prie de prendre soin de ses enfants et même de donner à son fils une femme aimable, et à sa fille un époux digne de cette alliance (150); c'est le foyer domestique enfin que prennent à témoin les membres de la famille, pour attester la pureté de leurs intentions et la justice de leurs procédés (160).

Dévéloppements que reçut ce caractère primitif. Ves-quelque sorte l'image de l'état, c'est ici que quelque sorte l'image de l'état, c'est ici que le présidant aux relations qui existent entre les citions. Vesta est la déesse qui réside dans toyens d'un mèles prytanées, le centre et le foyer de l'état, le lieu où se rassemblent les gradifférentes répuves magistrats auxquels est confié le soin

(155) Eur. Herc. fur. 523.

3Ω χατοε, μέλαθοον, ποόπυλά θ' Εστίας εμής.

cf. 899. Καλώς προσελθών νύν, πρόσειπέ θ' Εστίαν.

⁽¹⁵⁶⁾ L'idée est très bien exprimée par Xénophon (Cyrop. VII5.57): Ἐπεὶ δὲ εἰςῆλθεν ὁ Κῦρος, πρῶτον μὲν Ἐστία ἔθνσεν,
ἔπειτα Δὶ βασιλες etc. Mais il faut oublier que Cyrus est
un Perse. Cyrus observe ici le même ordre daus ses sacrifices qu'observoient les Eléens à Olympie (θύουσι δὲ Ἐστία μὲν
πρώτη, δευτέρω δὲ τῷ Ολυμπίω Διὶ. Paus. V. 14. 5).

⁽¹⁵⁷⁾ Platon en a donné l'exemple (Cratyl. p. 264. C.). (158) Voyez l'exemple cité plus haut, Plut. Phoc. 37 fin. (159) Eurip. Alc. 160 sq.

⁽¹⁶⁰⁾ Soph. El. 876. Phalar. Epist. 21. fin.

pour le bonheur de la patrie (161), et qui se croient redevables à la déesse du succès qu'obtiennent leurs travaux (162).

Enfin, si Vesta étoit la source de l'équité et de la justice entre les membres d'une même famille et entre les citoyens d'un même état, elle l'étoit aussi entre les habitants de différentes républiques (103). Platon ordonne de déposer dans le temple de Vesta les documents appartenant aux causes plaidées devant les tribunaux (104): de même les conditions de la paix conclue entre les différentes factions qui divisoient la ville de Mégalopolis furent gravées sur une colonne qu'on plaça à côté de l'autel de Vesta (105).

Il est évident que, par ces attributions, Vesta avoit une part très active au maintien de la justice (166). Il est inutile d'ajouter qu'elle étoit considérée comme la dispensatrice de toutes les bénédictions qui peuvent rendre agréable la vie domestique, aussi bien que les relations que forment les citoyens soit entre eux, soit avec des étrangers (167). D'ailleurs la différence entre le caractère de Vesta et celui des autres divinités est très

(161) Pind. Nem. XI. in.
Παϊ 'Ρέας, ἃ τε πρυτανεΐα λέλογχας, Έστία.

Cf. Schol. ad vs 1. Δι τῶν πόλεων ἐστίαι ἐν τοῖς πρυτανείοις ἀφίδρυνται, καὶ τὸ ἱερὸν λεγόμενον πῦρ ἐπὶ τούτων ἀπόκειται.

A Athènes, le prytanée, où l'on conservoit les lois de Solon, étoit orné des statues de Vesta et de la Paix. Paus. I. 18. 3.

(162) Pind. Nem. XI. 10 sq.

(168) Soph. Oed. Col. 629.

— δτε — μέν ή δορύξενος Κοινή παρ' ήμεν αιέν έστιν έστία.

(264) Plat. Leg. IX. p. 652 fin. (265) Polyb. V. 93. fin.

(166) Nous avons de à parlé d'un serment prêté par les membres de la famille dans lequel elle est invoquée. Platon (l. l. p. 653. in.) en exige un entre les parties litigiantes.

(167) Le poëte orphique n'exagère pas son pouvoir, lorsqu'il lui demande du bonheur, de la prudence, de la vertu, des

richesses et la santé. Orph. hymn. LXXXIV.

bien observée en ce qu'on ne lui a pas attribué une influence très active sur les entreprises lointaines, sur les voyages ou sur les expéditions guerrières. Tous les soins de cette aimable décesse se bornoient aux bienfaits qu'elle prodiguoit à la maison ou à la ville où on l'adoroit; et quelle étoit la maison, quelle étoit la ville de la Grèce qui ne lui offrit ses voeux, avant de s'adresser à aucune autre divinité, et qui ne les répétat après avoir satisfait à ses obligations envers les autres.

· Los preuves que nous venous d'alléguer font assez voir combien l'idée primitive, dont nous n'avons pu trouver que de foibles vestiges dans le siècle d'Homère, a reçu de développements après l'organisation des républiques en Grèce. Les devoirs les plus sacrés, comme les affections les plus tendres, étoient en rapport avec le culte de Vesta. La liaison intime qui existoit entre les parents et leurs enfants, entre frères et soeurs, les devoirs sacrés envers la patrie, la bonne foi dans les transactions publiques, la protection à accorder aux étrangers et aux malheureux, les obligations sacrées de l'hospitalité, tout cela trouvoit son plus puissant motif et son plus solide soutien dans le culte de cette déesse grave et bienfaisante, qui, par sa manière de vivre, donnoit en outre l'exemple de ces vertus que les Grecs apprécioient le plus dans leurs femmes, la modestie, le silence, le soin du ménage. Diane couroit les bois et les champs; Vénus vivoit au milieu des fêtes et des plaisirs; Cérès même et Minerve étoient constamment occupées et actives; toutes les autres divinités sortoient dans leurs chars, suivies chacune de son cortège: Vesta seule reste à la maison (188). C'est là qu'elle déploie son pouvoir; son influence ne s'étend

⁽¹⁶⁸⁾ Dans le temple de Vesta à Hermione on ne voyoit qu'un seul autel, et aucune statue. Paus. II. 35. 2.

guère au-delà. On ne la voit ni dans les combats ni dans les entreprises dangereuses: mais, s'il est vrai que la véritable civilisation morale trouve son plus solide fondement dans la vie domestique, Vesta étoit certainement l'une des divinités à laquelle la moralité a le plus d'obligation.

CHAPITRE XXXII.

Divinités issues des fils et des filles de Saturne. — Vulcain, génie du feu et des arts. — Caractère de Vulcain. — Minerve. — Déesse tutélaire des arts. — Déesse guerrière. — L'influence qu'exerçoit Minerve sur les affaires humaines. Sa bienfaisance. Minerve Hygiée. Minerve déesse marine. — La part qu'elle avoit à la justice divine. — Apollon. — Génie tutélaire des beaux-arts. — Prophète. — Médecin. — Apollon exterminateur des animaux nuisibles. Dieu de la chasse. — Protecteur des animaux utiles. - Exterminateur des méchants et des impies. - Protecteur et sauveur des hommes de bien. 'Anoτρόπαιος. — L'influence bienfaisante qu'il exerçoit sur le sort des hommes en général. — La prééminence des qualités bienfaisantes d'Apollon surtout manifeste dans son culte. — La part qu'Apollon prenoit à l'exercice de la justice divine. -Apollon confondu avec le Soleil. — Les Muses. — Diane, ainsi qu'Apollon, arbitre de la vie et de la mort des animaux. Déesse de la chasse et de la pêche. — Arbitre de la vie et de la mort des femmes. — Par conséquent aussi des femmes en couches. — Autres points de vue sous lesquels on considéroit Diane. Diane déesse des arts. — Diane prophétesse. — Diane Hégémone et Prothyrée. — Diane, déesse tutélaire de plusieurs villes. — Son influence sur les affaires humaines. — Différence qu'on remarque entre le caractère de Diane dans cette période et celui que lui attribuent les poëtes plus anciens. — Part active que prenoit Diane au maintien de la justice. — Quelques mots sur la Diane d'Éphèse, et sur l'identification de Diane avec d'autres déesses, surtout avec Hécaté.

Divinités issues des fils et des qui devoient leur existence à Jupiter, à ses frères ou à ses soeurs. Quoique l'empire du vieux Saturne eût été divisé entre ses trois fils, l'ascendant qu'exerça Jupiter sur ses frères augmenta de plus en plus, et son pouvoir se rapprocha insensiblement de celui d'un monarque absolu, ou, pour parler plus exactement, l'autorité qu'on lui attribua

commença à rapprocher du théisme le système de la mythologie grecque. A l'exception de Proserpine et de Hécaté, les déesses dont nous avons parlé jusqu'ici appartenoient toutes à la même génération que les trois dieux suprêmes. Junon, Cérès, Vesta étoient les filles de Saturne, et la sphère d'activité qu'on leur avoit assignée n'étoit guère moins étendue que celle des divinités mâles. L'administration et la protection de la moitié du genre humain, la fertilité de la terre et l'agriculture, les lois et les institutions, suites salutaires de cet art et moyens efficaces de consolider l'ordre dans les états, les devoirs de la vie domestique et de la vie civile, garanties de la paix et de la tranquillité tant extérieure qu'intérieure, et sources abondantes de bonheur et de richesse, voilà les objets importants dont s'occupoient les déesses qui partageoient avec Jupiter, Neptune et Pluton le pouvoir suprême sur les habitants de la terre. Vulcain, génie Nous commençons par Vulcain. L'élédu feu et des arts. ment auquel il préside a un rapport si intime avec les fonctions de la déesse dont nous avons parlé en dernier lieu, qu'on les a pris l'un et l'autre pour le symbole du feu (1). Cependant Vulcain étoit inférieur en dignité à Vesta. Il devint, il est vrai, le successeur de Prométhée, mais Prométhée, l'une des divinités les plus puissantes des anciens Pélasges, le bienfaiteur du genre humain, occupoit un rang bien plus élevé que le forgeron d'Homère.

Παύσον λυσσώσαν μανίην πυρός ακαμάτοιο Καύσιν έχων φύσεως έν σώμασιν ήμετέροισιν.

⁽¹⁾ J'ose recommander à mes lecteurs de lire le 66° hymne orphique. Dans cet hymne, le poëte, en s'adressant au feu, l'appelle Vulcain; par conséquent ce dieu devient une partie de l'univers, un élément (στοιχεῖον); l'éther, le soleil, la lune, les étoiles sont des parties de son corps, et, ce qui est le plus remarquable, le poëte prie cet élément, le feu, d'apaiser la fureur du feu:

Les poêtes de la période qui nous occupe ici ont tous distingué soigneusement Vulcain de l'élément qu'il employoit dans ses travaux. Quelquefois, il est vrai, ils donnent le nom de Vulcain au feu, commê l'avoit fait Homère (2): mais. d'après eux, Vulcain lui-méme est aussi peu le feu, que Junon est l'air (3). Même dans Euripide, qui d'ailleurs est assez enclin à embrasser les nouveautés des allégoristes, même dans Euripide, Ulysse, invoquant Vulcain, au moment où il va crever l'oeil à Polyphème, le distingue très bien du feu dont il veut se servir (4). Vulcain est toujours l'artisan de l'Etna (5) ou de l'une des îles Lipari (6); et, pour se persuader que les poêtes, lorsqu'ils représentoient ainsi ce fils de Jupiter, étoient parfaitement d'accord avec le peuple, on n'a qu'à consulter Thucydide, qui assure que les marins, en voyant l'île d'Hiéra le jour couverte de fumée, et vomissant des flammes pendant la nuit, étoient persuadés que c'étoit là l'atelier de Vulcain (7), témoignage qui est confirmé par la belle description des îles Lipari qu'on trouve dans un fragment de Callias, historien postérieur à Alexandre le Grand. La naïveté avec laquelle cet auteur si récent parle encore du dieu des forgerons eut du entever tout espoir aux allégoristes, si ces gens n'étoient

(2) P. e. Soph. Antig. 123, 995. Antip. Sidon. epigr. LXIII (Authol. T. II. p. 23). Voilà aussi pourquoi Vulcain est appelé le dadouque des noces. Eurip. Troad. 343 sq.

⁽³⁾ Dans un passage d'Euripide (Or. 620), le feu, pris dans un sens impropre, est appelé d'impaior nue; ceci prouve qu'on croyoit que c'étoit le feu matériel qui étoit placé sous la surveil-lauce de Vulcain.

⁽⁴⁾ Eurip. Cycl. 595 sq.
(5) Æsch. Prom. 366 sq. Callim. Hymn. in Del. 144 sq.
(6) Apoll. Rhod. III. 36. cf. IV. 760 sq.

⁽⁷⁾ Νομίζεσι δὲ οἱ ἐκείνη ἄνθρωποι, ἐν τῆ Ἱερᾳ ὡς ὁ Ἦν φαιστος χαλκεύει, ὅτι την νύκτα φαίνεται πῦρ ἀναδιδώσα πολύ, καὶ τὴν ἡμέραν καπνόν. Thucyd. III. 88,

pas incorrigibles (8). Mais pour cela il n'est pas même nécessaire de lire les paroles de Callias: il suffiroit de se figurer l'effet que des phénomènes aussi terribles, ce fraeas dans les entrailles de la terre, ces tourbillons de fumée, ces flammes, ces pierres en ignition, cette lave qui sort des flancs de la montagne, ont dû faire sur l'esprit de pêcheurs ignorants et peu cultivés, pour comprendre, qu'il est bien plus facile de s'imaginer que ces gens ont cru ces îles habitées par un être surnaturel, que de supposer qu'ils se soient amusés à inventer un nom propre pour désigner les feux souterrains du volean.

Ce n'étoient donc pas les siècles héroïques seuls où l'on regardoit Vulcain comme le génie tutélaire des artistes (°), où l'on attribuoit à ce dieu tous les ouvrages qu'on croyoit surpasser l'invention et le pouvoir des mortels (°). Platon appelle Vulcain et Bacchus les dieux de ,la composition (°). Semblable à Minerve, Vulcain, par les arts qu'il protégeoit, devint l'un des auteurs de la civilisation et de l'ordre dans la société (°). Il paroît qu'il étoit réservé à une époque bien plus rap-

(?) Πολυτέχτης. Solon. fr. ed. Nic. Bac. p. 75 fin. ήμαιστω δε μέλει ξαιστήριος ίδρώς.

^(*) Callias ap. Schol. Apoll. Rhod. Rhod. III. 42. Καὶ τηλιπέτος βρόμος γίνεται, καθ' δν καιρὸν συμβαίνει ἐργάζεσθαι
τὸν Ἡφαιστον, ὥστε ἐπὶ πεντήκοντα στάδια ἀκέεσθαι τὸν
ἦχον; et un peu plus loin: νύκτωρ μὲν ἔν πάντα τὰ περὶ τὴν
ἐργασίαν τε θεῦ γινόμενα καλῶς ὁρᾶται.

Oppian. Hal. II. 28.

(10) P. e. les taureaux d'Æétes aux pieds d'airain et vomissant des flammes. Apoll. Rhod. III. 230 sq. cf. 135. Ici Vulcain fait même jaillir de la terre des sources d'eau vive, 221 sq.

⁽¹¹⁾ Σύγκρασις. Plat. Phileb. p. 92. G.
(12) Plat. Critias, p. 559. F. "Ηφαιστος δε κοινήν και 'Αθηνά φύσιν έχοντες — φιλοσοφία φιλοτεχνία τε επί τὰ αὐτὰ
ελθόντες — ἄνδρας δε ἀγαθες εμποιήσαντες (in Attica) αὐτόχθονας, επί νεν έθεσαν την της πολιτείας τάξιν.

prochée de le représenter comme le dieu des cuisiniers (13).

Caractère de Vul- Cependant, quoique Vulcain se trouve fréquemment à côté de Minerve, quoique Vulcain eût ses temples, ses autels, ses lampadophories, Minerve, comme déesse des arts, est aussi supérieure à Vulcain qu'elle l'est à Mars, comme déesse de la guerre. En effet, il est digne de remarque qu'un peuple qui certainement ne péchoit pas par excès de galanterie envers le sexe, ait attribué à une déesse un caractère sublime et vraiment divin, tandis qu'il représentoit l'un des dieux auxquels il accorda les mêmes fonctions comme un soldat brutal et barbare, et l'autre comme un bon-homme enjoué, mais dupe de sa femme et objet des railleries des habitants de l'Olympe. Ce caractère de Vulcain se dément aussi peu dans les traditions que dans les productions des poëtes. Soit qu'il tâche de rétablir la paix entre Jupiter et son épouse, soit qu'il se plaigne de l'injure que lui fait sa propre compagne, soit qu'il fasse éprouver à sa mère les effets de sa colère (14), soit qu'il se laisse ramener au ciel par Bacchus (15), toutes les actions de Vulcain ont quelque chose de plaisant et de comique; mais l'impression peu avantageuse qui en résulte est mitigée ordinairement par la bonté et la bienveillance qui accompagnent ses défauts. Eschyle a fait ressortir cette bienveillance dans la première scène de son Prométhée, Apollonius l'a fait dans l'empressement avec lequel Vul-

⁽¹⁸⁾ Philipp. Epigr. XIII (Anthol. T. II. p. 198. Sur les χαλκετα, la fête des forgerons, voyez Eustath. ad Hom. II. p. 215. l. 20 fin.

⁽¹⁴⁾ Pind. fr. T. III. p. 136 fin. 137 in.
(15) On connoît les images comiques de cette fable qui nous ont été conservées sur les vases antiques. Lucien n'a pas manqué de faire ressortir ce côté ridicule du caractère de Vulcain (Deor. Dial. 15. T. I. p. 241 sq.).

vice que celui-ci venoit de lui rendre (16); dans Panyasis Vulcain donne une preuve de sa modération en servant un foible mortel (17).

Un dieu du caractère de Vulcain n'étoit certainement pas très propre à remplir les devoirs d'un juge. racontoit que la mort d'Agathocle, qu'on mit sur le bûcher avant qu'il eût expiré, fut un effet de la colère de Vulcain, excitée par la cupidité sacrilège de ce tyran qui avoit forcé les Lipariens de lui livrer un trésor destiné au service de leur dieu(18); on racontoit aussi que le miracle qui sauva la vie aux jeunes gens qui transportèrent leurs parents sur leurs épaules, lors d'une éruption de l'Etna, fut une suite de l'approbation que Vulcain accorda à leur conduite (19): il est inutile de faire observer que dans ces traditions Vulcain ne joue un rôle que parceque le feu y étoit mêlé. On ne sauroit dire la même chose de ces chiens sacrés de Vulcain dont parle Élien; ces chiens faisoient un bon accueil aux hommes de bien et mordoient les coupables (20): mais cette tradition détachée, qu'on ne trouve que chez ce seul auteur, quand même elle s'appuieroit sur une autorité moins suspecte, a plutôt l'air d'une exception que d'une preuve à alléguer pour l'existence d'une règle. Nous avons déjà fait observer que c'est Minerve. une qualité distinctive du polythéïsme d'attribuer les mêmes fonctions à des divinités tout à fait différentes. La conséquence naturelle en est que quelques divinités, par la grande variété des fonctions qu'on leur attribue, semblent réaliser l'idéal d'un dieu unique

⁽¹⁶⁾ Apoll. Rhod. III. 233 sq.
(17) Gaisf. Poët. gr. min. T. II. p. 470. IV.
(18) Diod. Sic. T. II. p. 479. cf. 492.
(19) Diod. Sic. ib.
(20) Ælian. H. A. III. 3.

et suprême. Jupiter en a fourni un exemple. Minerve nous en offrira un autre non moins frappant. Sous ce point de vue, comme sous bien d'autres, les divinités de la Grèce ressembloient à leurs adorateurs. Les dieux de la Grèce connoissoient aussi peu les divisions en castes ou les entraves qui dans d'autres pays empéchoient le libre développement des facultés que les connoissoient les Grecs. Minerve, Apollon, Mercure étoient des divinités bien différentes l'une de l'autre: et cependant sous combien de rapports ne se ressembloient-ils pas. Ainsi que Vulcain, Minerve est le génie tutélaire des arts: mais, tandis que Vulcain ne représente ordinairement qu'un habile artisan, Minerve est douée des qualités les plus éminentes de l'artiste, et elle les manifeste aussi bien dans la guerre que dans la paix; elle est l'auteur des lois et des institutions, ainsi que Cérès, et son pouvoir sur les affaires humaines ne le cède guère à celui de Jupiter.

Nous allons nous occuper ici des développements qu'ont reçus ces différents points de vue, sous lesquels nous avons déjà considéré Minerve, lorsqu'il étoit question de cette déesse dans les siècles héroïques.

Déesse tutélaire On adoroit Minerve Ergane à Athèdes arts.

nes (21), à Sparte (22), à Olympie (23),
à Mégalopolis (24), à Erythrée (25) et dans plusieurs

⁽²¹⁾ Paus. I. 24, 3. (22) Paus. III. 17. 4. (28) Paus. V. 14. 5. Les membres de la famille de Phidias, avant de nettoyer le chef-d'oeuvre de ce sublime artiste, offroient des sacrifices à Minerve. Et cette déesse seroit l'air! En effet, cette cérémonie est symbolique; elle a une signification, mais est-il nécessaire de la chercher? Il faut être aveugle pour n'y voir que les balivernes des allégoristes.

⁽²⁴⁾ Paus. VIII. 32. 3.
(25) Paus. VII. 5. 4. Ici sa statue avoit un fuseau dans chaque main. Je ne comprends pas pourquoi l'on veut ici changer πόλον en πτλον. Pourquoi Minerve n'auroit-elle pas eu le πόλος en tête,

Minerve de l'habileté et du goût dans l'exercice des arts qui les distinguoient si favorablement des habitants de la Grèce (26). Les tisseuses (27), les statuaires (28), les charpentiers (29), les potiers même (30) s'adressoient à elle pour voir réussir leurs ouvrages. Suivant Corinne, Minerve enseigna à Apollon à jouer de la flûte (31). Dans la suite on y ajouta la lyre, qu'elle céda à Mercure, et la cîthare, qu'elle laissa à Apollon (32). Quelques auteurs lui attribuent l'invention de la danse militaire (pyrrhiché),

aussi bien que plusieurs autres divinités beaucoup moins puissantes? (26) Pind. Ol. VII. 91 sq.

(27) Leon. Tar. Epigr. VIII, IX (Anthol. T. I. p. 155). Phalanx, qui apprit l'art de la guerre de Minerve, et Arachné, qui apprit d'elle l'art de tisser (Zenod. ap. Schol. Nicand. Ther.

11), sont saus doute des inventions de grammairiens.

(b) Simonides in Gaisf. Poët. gr. min. T. II. p. 381 in.

(29) Leon. Tarent. Epigr. IV (Anthol. T. I. p. 154). Cf. Epigr. LXXVIII. 4 (p. 175). Dans Simmias de Rhodes (ib. p. 143); Épée consacre sa cognée à Minerve. Cette déesse s'appeloit mulaitus, sans doute parcequ'on lui attribuoit la construction des portes des villes et des maisons. Tzetzès (ad Lyc. 356) assure que les portes étoient décorées de son image. Oppien (Hal. II. 21 sq.) la caractérise ainsi:

Δέρα δὲ τεκτήνασθαι ἀναστῆσαί τε μέλαθρα, Φάρεὰ τ' ἀσκῆσαι μήλων εὐαγθέι καρπῷ

Παλλάς ἐπιχθονίους ἐδιδάξατο.

(3°) Epigr. Hom. XV. 2.

(3°) VIII Poetr. fragm. ed. J. C. Wolff. p. 46. VIII. On représentoit Minerve avec une cigale sur la pointe de sa lance. Dans Léonidas de Tarente (Epigr. LX. Anthol. T. I. p. 170), une cigale s'exprime en ces termes:

"Οσσον γὰρ Μέσαις ἐστέργμεθα, τόσσον 'Αθήνη Έξ ἡμέων ἡ γὰρ Παρθένος αὐλοθετεῖ.
Cf. Bion. Id. III. 7. et les auteurs cités plus haut, T. II. p. 315. not. 114. Voyez, sur les arts qu'enseignoit Minerve aux femmes, Heffier, Götterd. auf Rhodus, Heft 2. p. 127 sq.

(32) Aristid. Or. II. (T. I. p. 23). Aristote (Rep. VIII. 6. T. II. p. 345. F.), en parlant de la tradition connuc qui dit que Minerve jeta la flûte, en donne une raison différente de celle qu'on trouve chez les autres auteurs (Plut. de Cohib. ira T. VII. p. 789. Paus. I. 24. 1). Τοι πρὸς την διάνοιαν δθὲν ἐστι ή παιδεία τῆς αθλήσεως.

dont on fait ordinairement honneur aux Curètes (**). Enfin, si Cérès inventa l'agriculture et Bacchus la culture de la vigne, Minerve enseigna aux habitants de l'Attique à cultiver l'arbre qui lui étoit consacré, l'olivier (**4).

Décuse guerrière. Minerve, quoiqu'elle enseignât aux hommes la culture de la plante qui étoit le symbole de la paix, elle-même elle employa son industrie à perfectionner l'art de la guerre. Cependant la fable qui la représente sortant tout armée de la tête de son père est une invention d'un poëte de la période dont nous nous occupons en ce moment (35).

(\$3) Dion. Hal. Autiq. Rom. VII. p. 476 siu.

(34) Voyez les auteurs cités T. II. p. 315. not. 15. Le savant Hermann (Opusc. T. VII. p. 260 sq.) tâche de prouver que Minerve n'étoit pas déesse agricole. Gependant dans Lycophron (1152. cf. Potter ad h. l.)., elle porte le nom d' àppioxa, et Théocrite (Id. XVIII. 36) lui donne le titre d'evovoreques, titre d'ailleurs propre à la Terre. Aristide (Or. II. T. I. p. 20) en lui attribuant la construction de la charrue, a peut-être eu en vue sa qualité de protectrice des charpentiers. Sur le miracle qui arriva à l'olivier sacré, voyez Dion. Hal. fragm. in Ang. Maj. Scriptt. vett. nov. coll. T. II. p. 487 fin. 488. Au reste, on trouvera chez M. Hermann (ib. p. 272) des observations très intéressantes sur le nom de Minerve ('Abquaiq). Il veut que ce nom dérive de la ville, et nullement que le nom de la ville dérive de celui de la déesse. C'est un adjectif, dit-il, ainsi que tous les autres noms de Minerve (Pallas aussi?), ce qui prouve qu'elle fut d'abord la déesse suprême d'Athènes. Voyez encore, à ce sujet, Heffter, Götterd. auf Rhod., Heft 2. p. 147 fin. sq. Cet auteur fait à peu près les mêmes réflexions. Il expose très bien les différentes qualités de Minerve, et (chose digne de remarque) il nous épargne le dégoût des interprétations allégoriques.

(85) Le scholiaste d'Apollonius assure que c'est Stésichore qui le premier en a fait mention (IV. 1310). S'il en est ainsi, le passage d'Hésiode (Theog. 924) est d'origine plus récente, ce qu'on peut affirmer avec moins de scrupule encore des hymnes homériques (I. 308 sq. II. 4 sq.). Au moins ne me paroît-il nullement prouvé que cette fable fût déjà connue du temps d'Homère, comme le suppose M. Heffter (Gotterd. auf Rhod. h. 2. p. 29, 30.). L'on sait que cette fable ridicule fut

Les épithètes les plus connues de Minerve (*6), les armes dont elle étoit couverte, les traditions qui la concernent (*7) la font connoître comme la déesse des armées. Avec Mercure elle présidoit aux gymnases (*8), avec Neptune à l'équitation (*9), et dans l'art de la guerre elle surpassa le dieu qui en avoit fait sa scule occupation (4°).

représentée par Phidias sur le Parthénon. Paus. I. 24. 2. III. 17. 3. cf. Philostr. Icon. II. 27. Voyez, à ce sujet, et sur les autres images de cette fable, Gerhard, Griech. Vasenb., p. 4. not. 3. p. 5. not. 7. p. 18. et tab. 1, 2. Lucien (Deor. Dial. 8 (T. I. p. 224 sq.) s'en moque très à propos. Pindare la considère sous un point de vue bien différent. Ol. VII. 65 sq. cf. Hymn. Hom. XXVIII. Les traditions à ce sujet se trouvent

chez le scholiaste de Pindare ad vs. 66.

(36) Περσέπολις, πολεμαδόχος. Stesich. fr. ed. J. A. Suchfort. p. 41. Callim. in lav. Pall. 43. Πολεμόχλονος. Mehlhorn, Auth. lyr. p. 36. vs. 14. Σαχέσπαλος. Quint. Smyrn. I. 514. Γοργώπις, ἀδάμαστος. Soph. Aj. 445. Βία. Lycophr. 520. Θρασώ. 936. ᾿Αγελεία, λαφρία. Lycophr. 356. cf. Tzetz. et 985. Σπυλήτρια en Calabre, ib. 853. Αηΐστις. Corn. N. D. 20. (Opusc. myth. p. 187) Σθένεια. Lycophr. 1164. ᾿Ανδροθέα. Simm. Anthol. T. I. p. 143. Στρατιά. Plut. reip. ger. praec. T. 1X. p. 198. A Argos on l'appeloit σάλπιγξ (Eust. ad Il. p. 1189. l. 40. cf. Lycophr. 986), en Macédoine, Alcide (Liv. XLII. 51). ᾿Αρειά. Paus. IX. 4. l. Ζωστηδία. Paus. IX. 17. 2.

(37) P. e. celles qui ont rapport à ses combats avec les Titans (Eurip. Hec. 466 sq. Iph. T. 222 sq.) et avec les Géants (Eurip. Ion, 988 sq.).

(38) Arist. Or. II. (T. I. p. 22 fin., et la note de Dindorf au sujet des statues dites Hermathènes). On disoit qu'elle enseigna

la lutte à Thésée. Ister ap. Schol. Pind. Nem. V. 89 fin.

(39) Sur l'invention de la bride, voyez Pind. Ol. XIII. 89 sq. cf. Arist. Or. II. (T. I. p. 18). Ίππεία. Pind. Ol. XIII. 115. Soph. Oed. Col. 1123. cf. Paus. I. 30. 4. ib. 31 fin. Χαλινίτις. Paus. II. 4. 1. L'on voyoit sa statue à l'entrée de l'hippodrome à Olympie. Paus. V. 15. 4. Δαμόπωλος. Stesich. fr. ed. Suchf. p. 41.

(40) 'Ο μέν "Αρης παῖς ἐστι πρὸς αὐτὴν ἐν αὐτοῖς τοῖς ἑαυτῶ πράγμασιν. Aristid. Or. II (T. I. p. 23). Le coq qui ornoit son casque indiquoit aussi bien son industrie que sa valeur. Paus.

VI. 26. 2.

Dès les temps les plus anciens, Minerve dût cette prééminence à son esprit, à son humanité et à la pureté de ses Non seulement elle ne démentit pas dans cette période les traits caractéristiques qui la distinguoient déjà dans les temps héroiques, mais, tandis que, dans ces temps reculés, elle n'avoit excellé souvent que par une certaine finesse à inventer des ruses pour tromper l'ennemi (41), dans la suite elle se distingua par une véritable prudence. Non seulement les magistrats qui alloient délibérer sur les affaires publiques lui offroient leurs voeux, ainsi qu'à son père Jupiter (42), non seulement elle présidoit avec lui aux assemblées du peuple (43), mais en général elle étoit la source de la sagesse et de l'éloquence; elle n'inspiroit pas seulement les meilleurs conseils à ses adorateurs (44), elle leur enseignoit aussi la manière la plus propre de les communiquer aux autres (45). Platon lui attribue l'amour de l'art et de la sagesse (46). Aristote dit que les qualités les plus éminentes qu'on remarque en elle sont la science et l'habileté (47). Zaleucus prétendit que ses lois lui furent dictées par Minerve (48), et Callimaque attribue à cette déesse ce qu'Homère rap-

(43) 'Ayoquia, comme Jupiter dyoquios. Paus. III. 11. 8.

(44) Plut. reip. ger. praec. T. IX. p. 200.

(46) Pilosopia et pilotexvia. Plat. Critias, p. 559. F.

(47) Τη δε Αθηνά την επιστήμην περιτίθεμεν και την τέχνην. Aristot. Rep. VIII. 6. (T. I. p. 345. F.)

⁽⁺¹⁾ C'est à cette qualité que Minerve dut probablement le nom de μαχανίτις, qu'elle conserva encore longtemps après. Paus. VIII. 36. 3.

^{(42) &#}x27;Εν αὐτῷ τῷ βελευτηρίῳ Διὸς βελαίε καὶ Αθηνάς βελαίας ίερὸν ἐστι, καὶ εἰσιόντες οἱ βελευταὶ προσεύχονται. Antiph. de Choreut. (Oratt. Att. T. I. p. 81).

⁽⁴⁵⁾ Το φρονείν και το λέγειν. Aristid. Orat. II. (T. I. p. 28).

⁽⁴⁸⁾ Plut. de sui laud. T. VIII. p. 147. cf. Aristot. fr. T. II. p. 842. b. 'Αμφοτέρων αὖ τῶν καιρῶν ἐπεμελήθη, πολέμε καὶ εἰρήνης, δί δπλων καὶ νόμων. Aristid. Orat. II (T. I. p. 12). '

porte à Proserpine, la faculté de rendre aux ombres l'intelligence qu'ils avoient perdue par leur transition dans l'empire des morts (49).

L'hymne de Callimaque auquel nous avons emprunté ce trait fournit en même temps une preuve de l'humanité de Minerve. Le pauvre Actéon fut puni d'une mort cruelle, pour avoir surpris Diane dans le bain. Minerve, quoique non moins chaste que Diane, au lieu de punir Tirésias, qui avoit eu le malheur de perdre la vue, pour avoir vu de près les charmes de la déesse, le consola en lui accordant la faculté de prédire l'avenir (5°), et, suivant une autre tradition, elle rendit même à Ilus la vue qu'il avoit perdue pour avoir regardé le palladium (5°).

Éschyle, dans ses Euménides, a admirablement bien fait ressortir l'humanité de Minerve. Quelle différence en effet entre la modération avec laquelle elle répond aux injures de ces vicilles déesses, entre l'empressement qu'elle montre à apaiser leur colère, et les emportements d'Apollon (52). Ce ne fut pas seulement à cause de sa sagesse, mais aussi comme une allusion au soin qu'elle avoit pris de Latone, qu'on lui donna l'épithète de Pronoia (53).

La pureté des moeurs étoit aussi propre à Minerve qu'elle l'étoit à Vesta et à Diane. Suivant Euripide,

(49) Callim. H. in lav. Pall. 129.

Κάὶ μόνος, εὖτε θάνη, πεπνυμένός ἐν νεκύεοσο Φοιτασεῖ, μεγάλω τίμιος ἀγεσίλα. (50) Ib. 57 sq.

(51) Plut. Parall. T. VII. p. 282.

(52) Voyez surtout Eum. 869 sq.

Ούτοι καμέμαι σοι λέγεσα τάγαθά.

⁽⁵³⁾ Harpocration in v. Schol. Aristid. T. III. p. 27. Démosthène (c. Aristog. I. Oratt. Att. T. V. p. 77) l'appelle προνοία ἀγαθή και μεγάλη θεός. Voyez, à ce sujet, Siebelis ad Paus. X. 8. 4. et Creuzer, Symb. und Myth. T. II. p. 791, 792.

elle avoit prié son père de lui garantir sa liberté (*4). Minerve étoit la Vierge par excellence. A Élatée le prêtre de Minerve étoit toujours un jeune homme encore dans l'âge de l'innocence (55), et à Athènes on avoit soin d'éloigner de son temple jusqu'aux animaux dont l'incontinence pourroit blesser sa vue (56).

Dès les siècles historiques, le pouvoir de L'influence qu'exercoit Minerve sur les affaires hu- Minerve égaloit à peu près celui de son père. maines. Sa bien- Ce seroit un ouvrage sans fin et peu nécesfaisance. Minerve Hygiée. Minerve saire que de citer tous les passages où il est déesse marine. question de l'influence qu'on lui attribuoit sur les affaires humaines. On peut dire qu'en général on attendoit de Minerve toutes les bénédictions qu'on demandoit à son père, non seulement la victoire dans les combats (57), mais aussi tous les bienfaits de la paix, la richesse, la liberté, le bonheur, la tranquillité et surtout la santé (58). Ce fut elle qui indiqua à Périclès le moyen de guérir un artiste qui, à l'occasion de la construction des propylées, avoit fait une chute dange-

(54) Eurip. Troad. 980.

que Minerve Nicé (60). La déesse qui avoit enseigné à

Minerve Hygiée ne fut pas moins célèbre

(58) Paus. X. 34. 4. On observoit quelquesois la même chose dans le culte de divinités moins renommées pour leur chasteté: mais ceci ne prouve autre chose si non qu'en Grèce les hommes savoient souvent mieux ce qu'exige la déceuce que ne le savoient les dieux eux-mêmes.

(56) Les chiens. Διὰ τὸ τὴν μίξιν ἐπιφανή μάλιστα ποιεΐσθαι τῶτο τὸ ζῶον. Plat. Comp. Demetr. cum Anton. T. V. p. 256.

(67) Æsch. Eum. 901 sq. Le roi de Sparte lui offroit des sacrifices ainsi qu'à Jupiter, avant de condoire l'armée sur le territoire ennemi. Xenoph. Rep. Laced. XIII. 2. Νική 'Αθηνά. Aristoph. Eq. 578 sq. cf. Eurip. Ion, 1529. Paus. I. 42. 4. Diod. Sic. T. II. p. 173. l. 60.

(58) Aristoph. Eq. 1089. Thesmoph. 1147 sq. Scol. ap.

Athen. XV. 50. (59) Plut. Pericl. 13.

reuse (5 9).

(60) Paus. I. 23. 5. ib. 31. 3. Maswria. ib. 2. 4. ib. 34. 2 fin. Maria. Paus. II. 22 fin. cf. Siebelis ad h. l.

l'homme la culture d'un arbre aussi utile que l'olivier, qui lui avoit indiqué les moyens de satisfaire ses besoins les plus pressants, de se vêtir et de construire des maisons, cette déesse pouvoit facilement être considérée comme la source du bonheur et du bien-être(61). Il y a des auteurs qui prétendent que les Athéniens furent les premiers à consacrer un autel à Minerve Hygiée(62): cependant, suivant Dioscoride, cette déesse étoit déjà connue à Sparte du temps de Lycurgue; ce législateur lui consacra un temple sous le nom d'Ophthalmitis ou Optilétis, par reconnoissance pour la guérison de son oeil (63).

Il y a un autre point de vue sous lequel Minerve étoit surtout honorée par les Athéniens, dans la période dont nous nous occupons ici. Comme déesse tutélaire des charpentiers, elle étoit considérée par ce peuple navigateur comme égale en pouvoir à Neptune. Voilà la raison pourquoi l'on ornoit d'un palladium la proue des vaisseaux (64), et pourquoi l'on donnoit à Minerve le nom de Promachorma (65) et celui d'Æthyia (66). Aussi les poëtes représentent-ils Minerve comme comman-

(⁶¹) Ελαιον ύγιείας φάρμακον φανθέν ύπ' αὐτῆς, καὶ ἐσ-Θῆτα, ὁμῦ μὲν κόσμον τῷ σώματι, ὁμῦ δὲ τῆς αὐτῆς ὑγιείας φάρμακον. Aristid. Orat. II (T. I. p. 16 fin. 17 in.)

(63) Dioscor. ap. Plut. Lyc. 11. cf. Paus. III. 18. 1. (64) Aristoph. Acharn. 546. cf. Schol.

(65) Paus. II. 34. 8. cf. Sieb. ad h. l.

⁽⁶²⁾ Ib. p. 22. Ainsi que les autres divinités hygiennes, elle avoit aussi le pouvoir de troubler l'esprit par des songes ou par des fantaisies de toute espèce. Voyez, p. e., l'Ajax de Sophocle. Dans les hymnes orphiques (XXXII. 9), elle est appelée φίλοιστρος κακοῖς, ἀγαθοῖς δὲ φρόνησις. Le serpent lui étoit consacré ainsi qu'à Esculape. Plut. Them. 10. cf. Millin, Galerie myth. tab. 36. (T. I. p. 34).

⁽⁶⁶⁾ Paus I. S. 3. ib. 41. 6. Lycophr. 359. La comparaison avec un animal aussi utile que l'étoit la mouette pour les marins, paroissoit aussi peu indécente aux Grecs que celle avec le hibou.

dant aux vents (67) et à la tempète (68); quelquesois même ils lui mettent à la main les armes qui d'ailleurs n'étoient propres qu'à Jupiter (69), et, suivant l'expression hardie d'Éschyle, Minerve seule avoit la clef de l'endroit où le souverain des cieux gardoit les soudres qu'il lançoit sur la terre (70).

Il étoit réservé à la période la plus florissante des républiques grecques d'adorer Minerve comme la déesse de la navigation et de la philosophie. Encore ne fut ce que dans cette période que se développèrent les rapports qu'on remarque entre le culte de cette déesse et la politique. Ce ne fut que dans des républiques libres que Minerve pouvoit être considérée comme la déesse de la liberté (**1), comme la déesse tutélaire des états (**1), des différentes classes de citoyens (**3) ou des possessions de chaque individu (**4). Ce ne fut qu'après les temps où les nations grecques commencèrent à sentir l'importance de leur commune origine, et où plusieurs d'entre elfes se réunirent pour désendre leur liberté contre les Barbares, que Minerve pût recevoir le titre honorable

⁽⁶⁷⁾ Aux exemples que nous en a fournis Homère on peut ajouter Quinte de Smyrne (IX. 436 sq.), qui, comme l'on sait, a fait un fréquent usage des poëtes cycliques.

(68) Ib. XIV. 461 sq.

⁽do) Voyez plus haut, T. II. p. 314. not. 105. Ajoutez y Euripid. Troad. 80. Les artistes imitoient en ceci les poëtes: voyez, p. e., Montf. Antiq. T. I. pl. 84. fig. 10—13, Müller, Monuments de l'Antiq. T. II. heft 2. pl. 20. fig. 208, 215.

^{(&}lt;sup>70</sup>) Καὶ πληθας οἶθα θωμάτων μόνη θεῶν, Έν οἶς περαυνὸς ἐστιν ἐσφραγισμένος. Eum. 817. (⁷¹) ³ Δε τυράννες στυγέσα. Arisph. Thesm. 1154.

^(7°) Πολιάς à Athènes, πολιέχος à Sparte (Paus. III. 17. 2) et à Érythres (Paus. VII. 5. 4), πολιάς et σθετιάς à Trézène. Paus. II. 30. 6. Voyez, sur les autres endroits, Heffter, Götterd. von Rhod. heft 2. p. 120—124. Sur Minerve, déesse tutélaire d'Athènes, voyez surtout Solon Carm. ed. N. Bach. p. 88 et les beaux vers d'Éschyle, Eum. 987.

⁽⁷³⁾ Φρατρία. Plat. Euthyd. p. 227. D. fin. (74) Κτησίη. Hippocr. de insomm. IV. p. 378. l. 20 fin.

de déesse grecque, titre qu'elle seule partagea avec son père (75).

La part qu'elle Il est impossible de supposer qu'une avoit à la justice déesse aussi puissante n'ait pas eu sa part à l'exercice de la justice divine.

Les preuves spéciales en sont peu nombreuses, il est vrai ; Minerve est rarement représentée comme punissant les coupables: cependant, si des divinités d'un rang inférieur ont partagé avec Jupiter le soin de faire respecter la justice et la vertu, il est impossible que Minerve en ait été exclue, elle qui, ainsi que Jupiter, est appelée la Très-Haute (76), qui, suivant Pindare, siégeoit à la droite de son père pour transmettre aux autres dieux les ordres qu'il lui donneroit (77), la déesse à laquelle, suivant Callimaque, Jupiter avoit garanti l'exécution de toutes les promesses qu'elle auroit sanctionnées par le même mouvement de la tête qui, chez Homère, est le gage de la faveur du souverain des cieux (7 %). Aussi Minerve protégeoit-elle, comme Jupiter, les étrangers (79); sinsi que lui, elle pouvoit purifier l'homicide (80), et je ne crois pas que nous ayons raison de douter que, dans les temps dont nous parlons ici, on ne la considérat comme la décise

⁽⁷⁵⁾ Έλληνία. Plut. Lyc. 6 in. Il est à peine nécessaire de défendre la conjecture de Reiske qui change Διὸς Συλλανία et 'Αθηνᾶς Συλλανίας en Ελλανία et Έλλανίας.

^{(&}lt;sup>76</sup>) Υπάτη. Demosth. c. Macart. (Oratt. Att. T. V. p. 317 fin.). Elle portoit aussi le nom de Τελεία, ainsi que Jupiter et Junon. Eurip. fragm. T. II. p. 442. I. vs. 51. cf. adnot. p. 444.

(⁷⁷) Pind. fr. T. III. p. 119 fin.

⁽⁷⁸⁾ Callim. H. in lav. Pall. 131 sq.

Το δ' έντελες δης επινεύση
Παλλάς, επελ μώνα Ζεύς τόγε θυγατέρων
Δώκεν Αθηναία πατρώϊα πάντα φέρεσθαι.
cf. Simm. Anthol. T. I. p. 143 fin.

Τυίς μάκας δη σύ θυμφ "Ιλαος άμφιδερχθής. (79) Zeria. Paus. III. 11 fin.

qui, avec Jupiter et Apollon, surveilloit les moeurs des hommes, quoique nous ne trouvions cette qualification que dans un auteur plus récent (81).

Il est certain que Minerve est redevable d'une grande partie de l'autorité dont elle sembloit jouir aux honneurs que lui rendoit son peuple chéri, le plus célèbre de la Grèce, célèbre tant par sa piété que par son amour pour les occupations auxquelles présidoit Minerve; nous n'en finirions pas, si nous voulions énumérer toutes les fêtes, toutes les cérémonies, tant mystérieuses (82) que publiques, qu'on célébroit en son honneur à Athènes: mais il est juste de faire observer que Minerve n'étoit guère moins honorée dans la première ville des Doriens qu'à Athènes, et qu'il n'y avoit certainement point de ville ou de colonie en Grèce où l'on ne trouvât un ou plusieurs temples de Minerve. La lampe sacrée qui brûloit dans le Parthénon répandit ses rayons bienfaisants sur toute la Grèce; Athènes (83) et Sparte (84), et jusqu'à la mattresse du monde, la puissante Rome, se disputoient l'honneur de posséder le véritable Palladium.

Le rang qu'occupoit Minerve n'a pu la garantir des atteintes que porta la manie des novateurs à presque tous les habitants de l'Olympe. Les uns croyoient ou prétendoient croire que Minerve étoit un symbole de la sages-

(81) 'Εθων ανθρωπίνων ἐπίσκοπος. Max. Tyr. Diss. XI. 8. (T. I. p. 207).

(**) Schol. Aristid. T. III. p. 320. l. 17 sq. Polyæn. Strat. [. 5. (*4) Plut. Quæst. gr. T. VII. p. 206 fin. 207.

⁽⁸²⁾ P. e. les πλυντήφια. Plut. Alcib. 34. On parle de λίκνοι à l'occasion du culte d'Ergane. fr. Soph. Brunck. T. III. p 480. 60. Il n'est pas même nécessaire de citer Nonnus (Dion. XLVIII. 953), où Minerve est appelée μυστιπόλος, pour comprendre que les νύκτες ἀφείης 'Αθήνης (Orph. Argon. 31) ne sont pas des fêtes de Minerve métamorphosée en Cérès, comme le pretend Gesner ad h. l.

se (85); les autres la prenoient pour la lune (86); tantôt elle étoit la terre (87); une autre fois elle devint le feu (86) ou l'air humide qui s'élève de la surface des eaux de la mer (89); on alla même jusqu'à métamorphoser la chaste déesse en un monstre hermaphrodite (90). Il nous suffit de prendre acte de ces absurdités: les contradictions qu'on y remarque suffiroient pour les réfuter, si, après tout-ce qu'on vient de lire, on pouvoit encore croire que les Grecs se formoient une autre idée de la fille de Jupiter que celle qui paroît avoir été présente à l'esprit de Phidias, lorsqu'îl réproduisit ses formes majestueuses.

Lorsque nous comparons la manière dont Apollon. les poëtes qui vécurent après le retour des Héraclides ont représenté les dieux de la Grèce et l'image que nous en offre Homère, nous sommes forcés à reconnoître soit l'adresse de ce poëte à saisir les traits caractéristiques qui distinguent les différentes divinités de la Grèce, soit la fidélité de ceux qui l'ont suivi à imiter l'idéal conçu par leur prédécesseur: peut-être sommes nous autorisés à en tirer ces deux conclusions à la fois. Apollon nous en fournit un nouvel exemple. Comme nous l'avons vu auparavant, l'assemblage des qualités qui distinguent ce dieu, sa poésie, sa médecine, sa faculté de prédire l'avenir étoient en parfaite harmonie avec l'esprit du siècle où vécurent ses premiers adorateurs. les temps dont nous nous occupons ici, on trouva partout des poëtes qui ne prédisoient pas l'avenir, et des devins qui ne se mêloient pas de la médecine, et néanmoins la

⁽⁸⁵⁾ Corn. N. D. 20 (Opusc. Myth. p. 184).
(86) Phanod. etc. fr. ed. Lenz. et Sieb. p. 58 fin. cf. Plut. de fac. in orb. lun. T. IX. p. 647 fin. 701.

⁽⁸⁷⁾ Schol. Hom. A. 100. ed. Wassenb.
(88) Eustath. ad II. p. 93. (89) Ib. p. 1296. l. 38.
(90) Orph. Hymn. XXXII. ἀρσενόθηλυς.

réunion de ces qualités se maintint invariablement dans la personne d'Apollon. Il suffiroit de citer ici quelques passages des auteurs les plus connus de la période actuelle (91): cependant notre tâche exige que nous entrions dans quelques détails.

On a prétendu qu'Apollon étoit un dieu d'origine dorienne: cependant il est assez remarquable que, tant par
rapport aux armes qu'il manioit qu'aux arts qu'il protégeoit,
il étoit inférieur à Minerve, déesse des folâtres Ioniens.
Minerve empoigna la lance et le bouclier: Apollon se contenta des armes bien moins estimées en Grèce qu'employoient les troupes légères; les arts qu'il exerçoit étoient
plutôt destinés à l'amusement: ceux dont Minerve s'occupoit ordinairement avoient l'utilité pour but. Les traits
caractéristiques du caractère de Minerve étoient la gravité
et la modération: ceux qui distinguoient Apollon étoient
l'enjouement aussi bien que l'impétuosité. Il y avoit,
il est vrai, une qualité par laquelle ce dieu s'éleva au-

(91) Pindare (Pyth. V. 85 sq.) chante ainsi son eloge:

"Ο καὶ βαρειάν νόσων

"Ακέσματ' ἄνδρεσσι καὶ
Γυναιξὶ νέμει, πόρεν τε κίθαριν,
Διδωσὶ τε Μοῖσαν οῖς ἄν ἐθέλη,

"Απόλεμον ἀγαγών.
"Ες πραπίδας εὐνομίαν
Μυχὸν τ' ἀμφέπει
Μαντήϊον.

Plat. Crat. p. 266 B. sq. Musika, marting, darque, roting. La médecine et l'art divinatoire, dit l'auteur de l'une des lettres attribuées à Hippocrate, sont en rapport direct l'une avec l'autre. Apollon, qui les réunit en sa personne, prédit les maladies qu'on a à craindre, et, lorsqu'elles se manifestent, il les guérit. Hippocr. Epist. Opp. ed. Foës. p. 1278. l. 10. Callimaque (H. in Apoll. 44 sq.) s'exprime en ces termes:

Φοίβω γάρ και τόξον επιτρέπεται και άοιθή. Κείνε δε θριαί, και μάντιες εκ δε νυ Φοίβου Ίητροι δεδάασιν άνάβλησιν θανάτοιο.

Φοϊβον και νόμιον κικλήσκομεν. ——
Lucien (Dial. Deor. XVI. 1 (T. I. p. 244) parle ainsi: 'Ο δ'
Απόλλων προσποιεϊται μέν πάγτα είδέναι, και τοξεύειν, και κιθαρίζειν, και ίατρὸς είναι, και μαγτεύεσθαι.

dessus de Minerve et de toutes les autres divinités, celle d'interprète de la volonté de son père: mais c'est la qualité qui étoit le moins développée dans les temps anciens, et qui ne devint évidente que dans un siècle où certainement Apollon n'étoit pas plus le dieu des Doriens que de tous les Grecs. Ceci nous apprend à ne pas attacher trop d'importance aux distinctions locales introduites par quelques auteurs modernes; au moins cela justifie la méthode que j'ai suivie, celle d'emprunter les preuves que j'allègue à tous les auteurs indistinctement et de considérer les personnages dont nous nous occupons comme des divinités grecques plutôt que comme des objets du culte des différentes peuplades qui habitoient la Grèce.

Apollon étoit poëte et musicien. Ce n'est Génie tutélaire des beaux-arts. pas un homme, dit Plutarque, auquel nous attribuons l'invention de la musique, mais c'est un dieu, doué des qualités les plus précieuses, c'est Apollon. Pour le prouver, le philosophe de Chéronée ne cite pas seulement les fêtes de ce dieu, égayées par le son de la flûte et de la lyre, mais il rappelle à ses lecteurs la statue d'Apollon qu'on voyoit dans l'île de Délos, statue qui tenoit l'arc d'une main, et qui de l'autre soutenoit les Grâces, dont l'une avoit une lyre, l'autre une flûte, la troisieme une syringe (92). Je ne crois pas qu'on exige que je confirme ce témoignage, mais ce qu'il faut que nous fassions remarquer c'est le développement qu'ont reçu ces idées primitives par les progrès que fit

⁽⁹²⁾ Paus. IX. 35. 1. Plut. de mus. T. X. 664, 665. Pour les fragments des poëtes qu'il cite, voyez Alcm. fr. ed. Welck. p. 54. XXXVIII. Alcaei fr. ed. Matth. p. 24. XIX. Corinn. ap. Wolff. VIII poëtr. fr. p. 46. VIII. Suivant Voss, Alcée fut le premier à faire mention des cygnes chantants. Voyez Alcaei fr. p. 23, 24. Après lui, ou les trouve partout. Voyez, p. e., Plat. Phaed. p. 387. F. fin. Apoll. Rhod. IV. 1800. Callim. H. in Del. 249 sq. Dion. Perieg. 833 sq. Ælian. H. A. XI. 1.

la civilisation intellectuelle. Les poëtes plus anciens représentoient Apollon comme le Phémius ou le Démodocus de l'Olympe: chez Pindare son amour pour les arts devient une sagesse sublime. Le mensonge lui est inconnu; ni dieu ni homme ne sauroient le tromper, il sait toutes choses (93). Il connoît l'avenir, il connoît le nombre des feuilles qui naîtront sur l'arbre, il a compté les grains de sable qui couvrent le rivage (94). Déjà Théognis lui avoit attribué la faculté d'éclairer l'esprit de l'homme, et de le rendre capable de bien exprimer ses pensées (95). Dans cette période, la musique d'Apollon devient un moyen de cultiver l'esprit et d'épurer le coeur (96).

Ces idées, me dira-t-on, sont des images poétiques et ne prouvent rien pour les opinions du vulgaire: cependant l'un des personnages d'une comédie prie Apollon d'inspirer à son père de la modération et de l'humanité envers les accusés qui vont paroître devant le tribunal où il siège (97); dans les traités solennels, Apollon est invoqué conjointement avec Jupiter, son père (98); la tradition qui donne la Vérité comme nourrice à Apollon est mentionnée à peu-près comme un proverbe (99): il me semble que ces faits doivent nous tranquilliser sur la justesse de la conclusion à tirer des images poétiques que nous venons de citer.

(98) Pind. Pyth. III. 53.

Ψευθέων δ' ούχ' απτεται κλέπτει τὲ μιν Οὐ θεὸς, ἐ βροτος, ἔργοις ἔτε βυλαῖς. (94) Pind. Pyth. IX. 79 sq.

(95) *Αλλοι τ' άθάνατοι μάκαρες θεοί . αὐτὰρ 'Απόλλων 'Αρθρώσαι γλώσσαν καὶ νόον ἡμέτερον. Theogn. 945.
(5σ) Pind. Pyth. V. 85 sq.

(97) Aristoph. Vesp. 870 sq.

(98) P. e. dans le traité conclu entre les Achéens. Liv. XXXII. 25 in.

(99) Plut. Symp. III. 9 fin. (T. VIII. p. 610).

Après tout ce que nous avons dit sur les oracles, il sera inutile, je crois, de produire ici une seule preuve de cette qualité si connue d'Apollon (100).

(100) Il m'est arrivé plusieurs fois dans cette partie de mon ouvrage de craindre qu'on ne me fît le reproche de m'être trop étendu sur des sujets connus : cependant, lorsque je vois les nouveautés qu'on débite de temps en temps au sujet des faits les plus avérés, je commence à croire que mes travaux, loin d'être inutiles, sont devenus nécessaires. Quand même je n'aurois pas parlé des oracles, j'aurois à peine osé fatiguer mes lecteurs par des preuves pour la vérité, vérité reconnue de tout le monde, dont je parle dans le texte; et cependant qu'on se donne la peine de jeter les yeux dans Müller, Gesch. Hellen. Stämme und Städte, T. II. p. 337 sq. Je dois avouer que c'est pour la première fois que j'apprends qu'il y a des savants auxquels l'origine de la qualité distinctive d'Apollon, dont j'ai déjà parlé dans mon second volume, a paru éuigmatique (N.B. Warum Apollon Weissagegott ist, - ist Vielen räthselbaft geblieben), et qu'on s'est contenté d'admettre une fusion casuelle (eine zufällige Vereinigung) de la musique, de l'art divinatoire et de la chasse. S'il en est ainsi, mon ouvrage a plus de mérite que je ne lui en avois cru moi-même. La liaison entre les fonctions d'Apollon telle que je l'ai indiquée dans mon second volume me paroissoit si naturelle et si évidente, que je crus alors avoir besoin de l'indulgence de mes lecteurs, en leur parlant de choses qui me paroissoient devoir sauter aux yeux à quiconque auroit lu un ou deux livres de l'Iliade. Maintenant je vois à mon étonnement que j'ai fait une découverte sans le savoir, en prouvant que les notions qu'un savant aussi distingué que M. Müller croit encore incohérentes et confuses (störende und verwirrende Begriffe) sont naturelles, bien ordonnées et basées sur le caractère et la civilisation politique et intellectuelle du peuple chez lequel on les remarque. Ce n'est pas la seule observation de ce genre que j'aie faite, en consultant les mo-Je pourrois alléguer à tout moment des preuves de la nécessité de répéter les vérités les plus reconnues; mais on sent aisement que ce seroit un travail sans fin qui nuiroit à l'unité de mon ouvrage. Je me vois donc obligé d'avertir mes lecteurs une fois pour toutes que je me contenterai de leur communiquer ce qu'ils peuvent trouver aussi bien eux-mêmes, s'ils veulent se donner la peine, que j'ai prise, de lire avec impartialité les auteurs grecs; et, s'ils veulent se persuader de l'utilité de cette exposition, qui en elle-même ne prétend qu'au mérite de la fidélité, ils n'ont qu'à ouvrir le premier mythologue allemand qui leur tombe sous la main.

Sculement qu'on me permette de faire observer l'harmonie qui existoit toujours entre la civilisation en général et les progrès que firent les opinions religieuses. De toutes les différentes manières de prédire l'avenir, il n'y a que l'astrologie qui ne soit pas attribuée à Apollon par les auteurs qui doivent ici nous servir de guides. Au contraire, dans un auteur plus récent, dans Quinte de Smyrne, l'on trouve un astrologue, disciple d'Apollon (101). Médecin Les anciens poëtes-prophètes étoient aussi

Apollon, dit Théopompe, enmédecins. voya Bacis aux Lacédémoniens, pour guérir leurs femmes de la démence (102). Bacis étoit médecin et devin ainsi qu'Apollon, ou, pour parler plus exactement, Apollon étoit médecin et devin ainsi que Bacis et plusieurs autres personnages célèbres dont nous avons parlé auparavant. C'est surtout la qualité de médecin propre à Apollon qui a reçu les plus grands développements dans les siècles qui ont suivi le retour des Héraclides. Il paroît que les Grecs no firent des progrès dans les arts et les sciences que pour en faire honneur à leurs divinités; et, sous ce rapport, la mythologie donne en quelque sorte la mesure de leur civilisation politique et intellectuelle. Minerve devint la déesse tutélaire des villes, lorsque les républiques, ayant sécoué le joug de leurs monarques, commencèrent à goûter l'avantage des institutions libérales. Apollon ne fut jamais aussi connu dans sa qualité de dieu de la médecine, que dans le siècle qui vit naître Hippocrate.

Nous avons vu auparavant qu'il est très probable qu'Apollon fût connu comme médecin dès les siècles les plus reculés: mais nous avons cependant avoué qu'Homère n'en fait aucune mention (103). Dans les au-

⁽¹⁰²⁾ Quint. Smyrn. XII. 4, 5.
(102) Theopomp. fr. ed. Eysson. Wichers, p. 75. fr. 81.
(103) Voyez plus haut, T. II. p. 380-332.

tours d'une date plus récente, au contraire, on en trouve les preuves partout (*04). Apollon a même si bien fait oublier l'ancien médecin de l'Olympe, qui figure encore dans Homère, qu'on trouve à peine un auteur qui en fasse mention (105), le jeune dieu s'étant emparé du nom même qui le distinguoit (106). Les Asclépiades se croyoient redevables de leur savoir à Apollon (107). Le père de la médecine, le célèbre Esculape, étoit son fils, et les statues de ce dieu ornoient son temple (108). En Épire au moins on lui consacra des serpents, ainsi qu'aux autres divinités hygiennes (109). Lorsqu'Esculape osa rappeler à la vie ceux que Pluton avoit déjà reçus dans son sombre empire, Jupiter lui rappela à lui-même qu'il n'étoit qu'un simple mortel. Apollon étoit l'arbitre souverain de la vie et de la mort, tant des hommes que des animaux; son secours étoit aussi salutaire pour celui

(***) Ίατρός. Hippocr. Jusjur. p. 1. Aristoph. Av. 585. Plut. 11. Ἰατρὸς καὶ μάντις. Lycophr. 1207. Éschyle l'appelle même λατρόμαντις (Eum. 62), absolument comme les anciens philosophes de la Grèce:

'Ιατρόμαντις δ' έστι και τερασκόπος, Και τοϊσιν άλλοις δωμάτων καθάρσιος.

(105) Pindare (Pyth. IV. 481) parle de Péëon, quoique le scholiaste prétende que c'est Apollon lui-même qu'il désigne par ce nom. Jamblique (Vit. Pyth. 208) fait mention d'Apollon et de Péëon comme de divinités anciennes de la médecine, et d'Esculape comme d'un dieu médecin plus jeune.

(106) Æschyl. fr. T. V. p. 181. no. 264. Soph. Oed. T. 154.
'14705 Maiár. Eurip. Alc. 92. Orph. Argon. 176. Apollon

Peön. Paus. I. 34. 2.

(107) Eurip. Alc. 972. — ἐδ' ὅοα Φοῖβος ᾿Ασκληπιάδαισιν παρέδωκε Φάρμακα.
(108) P. e. Paus. VII. 26. 3.

(*°°) On employoit ces bêtes comme les haruspices romains employoient les poules. Lorsque les serpents montroient de l'appétit, on se croyoit assuré d'une bonne année. Ælian. H. A. XI. 2. cf. Artem. Oneir. IV. 67.

qu'il daignoit honorer de sa faveur, que sa colère étoit terrible pour ceux qui avoient eu le malheur de l'offenser.

En tout, Apollon se fait connoître comme l'une des divinités les plus puissantes, comme le fils de Jupiter: mais jamais, soit qu'il bénisse soit qu'il châtie, jamais il ne dément l'impétuosité de la jeunesse perpétuelle dont il jouissoit.

Nous avons vu que les médecins des anciens Grecs guérissoient les maladies par la musique et par les incantations, que l'enthousiasme poétique qui les transportoit leur faisoit pénétrer l'avenir, qu'ils faisoient des miracles, qu'on leur donnoit souvent le nom de sorciers. Toutes ces qualités se retrouvent dans le jeune dieu qu'on considéroit comme le prototype des sages dont nous parlons ici, quoiqu'en effet il n'en fût que l'image idéalisée par ses adorateurs. Nous avons trouvé les premières traces de toutes ces qualités dans les siècles héroïques: mais il étoit impossible alors de faire connoître la nature d'Apollon dans toute son étendue: c'est ici le lieu d'achever le tableau que nous n'avons pu qu'esquisser plus haut.

Apollon étoit l'arbitre de la vie et de la nateur des bêtes nuisibles. Dieu mort tant des animaux que des hommes; de la chasse. et, pour autant que cette qualité avoit rapport aux bêtes féroces, il étoit le dieu de la chasse. On le voit ordinairement armé d'un arc et de flèches, quoiqu'il soit représenté quelquefois avec une lance (**10), ou une épée (**11). Nous avons déjà cité auparavant le passage de Xénophon où Apollon est représenté comme dieu de la chasse. Ajoutons y celui d'Arrien, l'imitateur de cet

⁽¹¹⁰⁾ A Mégare. Plut. de Pyth. orac. T. VII. p. 581. (111) A Tarse. Voyez, sur son épée sacrée (μαχαίρα), Plut. de orac. def. T. VII. p. 704 fin.

tits (125). Le bétail est confié à sa surveillance. C'est surtout dans l'hymne homérique qu'Apollon est représenté dans cette qualité (124), ainsi que dans les fables qui le représentent engagé au service de Laomédon et d'Admète (125), dans les ouvrages des poëtes (126), dans les productions des artistes (127) et dans les épithètes qu'on lui donnoit (128).

Exterminateur des méchants et des impies.

L'influence qu'Apollon exerçoit sur la vie des hommes n'étoit pas moins étendue que le pouvoir qu'il avoit sur les animaux. Les maladies contagieuses, les calamités publiques sont souvent attribuées à sa colère : la santé, la fécondité, la richesse, le bonheur des états ainsi que celui des individus ne sont pas moins souvent considérés comme des effets de sa bienveillance.

Nous avons déjà cité une foule d'exemples des effets de sa colère, Tityus, Marsyas, Niobé, les Phlégyens, les Cyclopes, les Doriens (129). Il est inutile, ce me semble, d'énumérer ici les passages d'auteurs plus récents qui repètent ces traditions. Ils sont très nombreux. Nous n'avons pas encore parlé des peines infligées à Amphion (130), à Laocoön (131), à Phérécyde, au

(124) Alcée avoit écrit un semblable hymne. Paus. VII. 20.

2. cf. Alcæi fr. ed. Matth. p. 24. XXI.

(226) P. e. Theorr. Id. XXV. 21. Apoll. Rhod. IV. 1218.

⁽¹²³⁾ Æschyl. Agam. 55. Stanley se trompe assurément lorsqu'il dit: vulturum miseretur Apollo, quia augurum deus.

⁽¹²⁵⁾ Dans Euripide (Alc. 576 sq.), Apollon est représenté comme l'étoit Orphée, entouré de toutes sortes d'animaux attirés par les sons de sa lyre. Admète lui fut redevable de l'accroissement de ses richesses qui consistoient principalement en bétail.

⁽¹²⁷⁾ A Patres Apollon étoit représenté appuyant le pied sur une tête de boeuf. Paus. VII. 20. 2.

⁽¹²⁸⁾ Έπιμήλιος à Camire, ποιμνίος dans l'île de Naxus, ἀριοκόμης et ναπατος dans l'île de Lesbos, νόμιος partout. Macrob. Saturn. I. 17 (p. 303).

^(***) T. II. p. 334. (***) Hygin. fab. 9. (***) Hygin. fab. 135.

moins suivant les Déliens (132), à Pompile (133), à Cragalée (134), à Caänthe (133). Les Siciliens croyoient qu'Apollon fut l'auteur de la peste qui frappa les Carthaginois (136). Les Lacédémoniens étoient persuadés que la maladie qui désola l'Attique dans la guerre du Péloponnése étoit l'ouvrage d'Apollon (137). Les Déliens attribuoient à sa cotère la peste qui ravagea leur île (138). Il est vrai que la plupart de ces calamités sont représentées comme des vengeances particulières du jeune dieu, mais ce n'est pas le motif qui nous intéresse ici, c'est la nature de la peine qui doit fixer notre attention.

Protecteur et sauveur des hommes
de bien. Αποτρόπαιος.

Il en est de même quant aux bienfaits
qu'Apollon accordoit aux mortels, et, si
nous devons avouer que les nombreux

exemples de la vengeance exercée par ce dieu fournissent presqu'autant de preuves de l'impétuosité de son caractère, il est juste de faire remarquer que les bienfaits qu'il répandoit prouvent que sa faveur n'étoit pas moins efficace que son courroux, et qu'il ne fut pas moins prompt à secourir ceux qu'il jugeoit dignes de sa bienveillance qu'il l'étoit à punir œux qui avoient mérité sa colère (189).

(* \$2) Ælian. V. H. IV. 28.

(138) Eustath. ad Od. p. 510. l. 50. Pompile s'étoit emparé d'une jeune beauté, aimée par Apollon.

(104) Anton. Lib. 4. Cragalée avoit décidé en faveur d'Hercule la contestation qui s'étoit élevée entre lui et Apollon au sujet d'Ambracie.

(135) Paus. IX. 10. 5. Caanthe avoit mis le feu à un bois sacré d'Apollon, pour se venger de ce que ce dieu avoit enlevé sa soeur. (136) Macrob. Saturn. I. 17 (p. 298).

(187) Thucyd. II. 54. cf. I. 118. (188) Æschin. Ep. I (Oratt. Att. T. III. p. 472).

(⁴³⁹) Voyez, au sujet de ces deux côtés opposés du caractère d'Apollon, Greuzer, zur Gemmenkunde etc. Leipz. et Darmst. 1834. p. 112, 113.

Pour ne pas dire que souvent la mort même dont on le croyoit l'auteur étoit considérée comme un bienfait, par exemple dans l'histoire de Trophonius et d'Agamède (140), il est facile à concevoir que la peste qu'on attribuoit à l'influence d'Apollon étoit célébrée comme une bénédiction par ceux qui haïssoient comme leurs ennemis les personnes qui en étoient les victimes. Les exemples mêmes que nous venons d'alléguer le prouvent. ces victimes elles-mêmes, si elles avoient le bonheur d'échapper au danger et de voir la maladie cesser, ne célébroient pas moins la bienfaisance du dieu arbitre de la vie et de la mort, qu'elles avoient auparavant tremblé pour sa vengeance. Les Lacédémoniens disoient qu'Apollon affligea les Athéniens de la peste, pour les empêcher de leur nuire: les Athéniens rendirent graces à Apollon lorsque la peste cessa, et, persuadés qu'il avoit plus écouté leurs prières que les voeux de leurs ennemis, ils lui érigèrent une statue, comme à une divinité à laquelle ils étoient redevables de leur sa-Iut (141). Les Phigaliens (142), les Lindiens (143) et probablement aussi les Éléens lui consacrèrent des statues par le même motif ('44). Les mêmes flèches qui, chez Homère, occasionnent la peste, sont regardées par Sophocle comme le moyen le plus efficace de la faire cesser (145).

(143) Macrob. Saturn. I. 17. (p. 296). (144) Autoros. Paus. VI. 24. 5.

⁽¹⁴⁶⁾ Pind. fr. T. III. p. 56. II. Y a-t-il quelque rapport entre cette opinion et le sacrifice qu'à Argos les parents du défunt offroient à Apollon? Plut. Quæst. gr. T. VII. p. 188.

^{(141) &#}x27;Αλεξίκακος. Paus. I. 3. 3.
(142) Έπικέριος. Paus. VIII. 41. 5. Par la suite on transporta cette statue à Mégalopolis, ib. 30. 2. Sur le culte qu'on lui voua, voyez ib. 38. 6.

⁽¹⁴⁵⁾ Soph. Oed. T. 203 sq. Quinte de Smyrne (III. 33) les appelle àvaltées toi.

Apollon n'étoit pas seulement le dieu de la mort, il étoit aussi l'auteur de la vie (146): c'est à lui qu'on attribuoit la beauté et l'augmentation des forces de la jeunes-se (147). Les mères lui rendoient grâces pour la santé et pour la vie de leurs enfants (148). Les habitants de Hyles en Phocide étoient persuadés qu'en offrant des sacrifices à une vieille statue d'Apollon qu'ils possédoient, ils deviendroient si forts et si robustes qu'ils pourroient déraciner des arbres et les transporter facilement par des sentiers esoarpés, et si agiles qu'ils pourroient sans danger franchir les rochers et les précipices (149). Comme aux autres divinités tutélaires de la jeunesse, on offroit à Apollon les prémices de la chevelure (150) et même de la barbe (151). Apollon présidoit aux exercices et aux amusements de la jeunesse. Les Athéniens, dit Plutar-

(146) P. e. dans l'histoire d'Alcestis. Cf. Æsch. Eum. 713 sq. Voyez aussi l'histoire assez comique d'un homme qu'Apollon tira

d'un précipice, chez Conon, narr. 35.

(or. XXIV, T. I. p. 469 fin.), on l'adora à Pergame sous le nom de καλλίτεντος. Je suppose que ce titre est d'une origine plus ancienne, quoique je n'en aie pu trouver des preuves directes. Remarquous en passant que la mère d'Apollon, Latone, étoit aussi κυροτρόφος. Plut. Themist. 21. cf. De Levens van Plutarchus etc. T. II. p. 194. not. †. Theocr. Id. XVIII. 50. Anton. Lib. 17. On l'adoroit souvent conjointement avec son fils. Voyez p. e. Demosth. c. Mid. (Oratt. Att. T. IV. p. 477 fin.) c. Macart. (ib. T. V. p. 817 fin.)

(**48) Voyez la belle épigramme d'Autipater de Thessalonique, Epigr. LXIII. (Anthol. T. II. p. 112). cf. Æsch. Suppl. 689.

Εύμενης δ' ὁ Λύχειος ἔστω πάσα νεολαία.

(149) Paus. X. 32. 4. Ίσχυν επί έργω παρέχεται παντί.

(150) Plutarque (Thes, 5) rapporte cette coutume au siècle de Thésée. Voyez Rhian. Epigr. X (Anthol. T. I. p. 333) et Euphorion. Epigr. 1 (ib. p. 189). On lui offroit aussi des coqs, ainsi qu'à son fils Esculape. Theodor. Epigr. V. (Anthol. T. II. p. 43). Le poëte Licymnius (ap. Sext. Emp. c. Math. XI. 49) appelle Apollon le fils de la Santé.

(151) Callim. H. in Apoll. Cf. Apollonid. Epigr. VIII. (Anth.

T. II. p. 120).

que, ont consacré très à propos le gymnase à Apollon: ils avoient raison de demander au dieu qui nous donne la santé les forces et l'agilité nécessaires pour les jeux (152). Il ajoute que les Delphiens sacrificient à Apollon le Lutteur, les Crétois et les Lacédémoniens à Apollon le Coureur (153). Enfin, si Apollon augmentoit les forces de la jeunesse, il n'est pas étonnant qu'on crût qu'il pouvoit les conserver à l'âge avancé (154).

L'influence bienfaisante qu'il exerçoit sur le ladies, contre lesquelles on invoquoit sort des hommes le secours d'Apollon, on le regardoit en en général.

général comme l'une des divinités les plus promptes à éloigner toute sorte de calamités et à accorder les bienfaits les plus précieux.

Apollon étoit un dieu ἀποτρόπαιος (185); on lui sa-

(252) Παρ' δ΄ την ύγιειαν έχομεν θεδ, τότον εθεξίαν τε δίδοναι και δώμην έπι τὸς ἀγῶνας οροντο. Plut. Symp. VIII. 4. (Τ. VIII. p. 889).

(253) Ib. p. 890 in. Πύπτης et Δοομαΐος. Voyez encore, au sujet d'Apollon ἀγώνιος, Philostr. jun. Icon. XIV (p. 885).

(165) Eurip. Androm. 901.

3. Φοϊβ' ἀκέστως, πημάτων δοίης λύσων.

Herc. fur. 820.

⁽¹⁵⁴⁾ Hygin (fab. 10 fin.) raconte qu'Apollon donna à Nestor les anuées qu'il avoit ôtées à l'un des fils de Niobé. Dans une épigramme d'Autipater de Thessalonique (XXI. Anthol. T. II. p. 100), il est question d'une personne qui consacre sa chevelure à Apollon, afin que ce dieu lui accorde le bonheur de voir blanchir sa tête, sigue de la vieillesse. Le bon Aristide raconte qu'Apollon lui accorda de sa part dix années de vie, et trois de la part de Sérapis (Orat. XXIV. T. I. p. 469 fin. 470 in.).

crificit pour l'engager à éloigner le malheur dont on étoit menacé par quelque mauvais présage (156) ou par quelque songe (157), et l'on plaçoit sa statue à l'entrée de la maison, pour la préserver de toute infortuture (158). Apollon étoit l'une des divinités les plus bienfaisantes. On attendoit de lui la victoire non seulement dans les jeux publics (159), mais aussi dans les batailles rangées (160), le bonheur, la richesse (161), le pouvoir (162). Il est vrai, sous ce rapport, ainsi

καὶ 'Αλεξίκακον προσαγομεύεσιν, ὡς ἀπουρέποντα τῶν κακῶν, καὶ ὑγίειαν ἐμποιεντα ταῖς ψυχαῖς καὶ οώμεσιν, ἐ νόσον, ἐδὲ μανίαν. Le scholiaste de Platon (p. 44) dit qu'on chantoit le παιὰν, ἐπὶ καταπαύσει λοιμε, le παιὰν, ἐπὶ εὐτυχία καὶ νίκη. Je ne me rappelle pas avoir trouvé cette distinction chez d'autres auteurs.

(156) Demosth. c Macart. (Oratt. Att. T. V. p. 317 fin.) (157) Soph. El. 627 sq.

(158) Προστάτης, 'Αγυιεύς. Voyez les passages cités par Siebelis, ad Paus. I. 31. 3. Le même auteur (VIII 32. 3) dit qu'Apollon Agyieus et Minerve Ergane appartenoient aux θεολ εργάται. Démosthène (c. Mid. Oratt. Att. T. IV. p. 477 fin.) cite un oracle qui ordonne de prier Apollon Prostaterius de donner la santé, Apollon Agyieus d'accorder le bonheur.

(159) P. e. Pind. Isthm. II. 27 sq. VII. 69 sq. Pyth. VIII. 88 sq.

(186) On lui Erigea un monument après la victoire remportée sur les Perses (Simonid. in Gaisf. Poët. gr. min. T II. p. 372. n°. 40). On lui attribua la déroute des Perses qui venoient piller le temple de Delphes (Diod. T. I. p. 415), la victoire remportée auprès des îles Arginuses (ib. p. 625 in.), la prise de Tyr (ib. p. 630). Dion tint une procession en son honneur, avant son expédition en Sicile (Plut. Dion, 23). Timoléon, avant de s'embarquer pour cette île, lui offrit des sacrifices à Delphes (Plut. Tim. 8). Enfin, on le nomma βοηδούμιος. Paus. IX. 17. 1 fin. Callim. H. in Apoll. 69. cf. Schol. ad h. l.

(161) Theogn. 928, 985 sq. "Ηρης μέτρον έχοιμι, φιλοί δέ με Φοίβος" Απόλλων,

^{*}Οφοα βίον ζώοιμι κακῶν ἔκτοσθεν ἁπάντων, "Ηβη καὶ πλούτω θυμὸν ἐαινόμενος. cf. Pind. Pyth. I. 74 sq. Lycophron (208) l'appelle κερδώος. (162) Theodor. Epigr. V. (Anth. T. II. p. 43).

que dans son pouvoir sur la nature (163), Apollon n'avoit rien qui le distinguât des autres divinités du premier ordre: mais il avoit un moyen d'intervenir dans les affaires humaines qu'il employoit plus fréquemment que ne le faisoit aucune autre divinité. Je veux parler des oracles. Après ce que nous avons dit plus haut à ce sujet, il est inutile d'entrer ici dans des détails: je me contente de faire observer que c'est surtout par l'influence qu'exerçoit Apollon au moyen de la Pythie et de ses autres prophètes, qu'il a été considéré comme le fondateur, et par conséquent comme le protecteur des villes et des colonies. Théognis espère qu'Apollon défendra la ville de Mégare contre les Perses, parce qu'il l'avoit fondée (164). l'île d'Égine on l'adoroit comme le fondateur de la république (165). En Sicile on lui donna une épithète qui indiquoit cette qualité (166). Callimaque le représente même comme architecte, et il raconte qu'à peine agé de quatre ans, Apollon s'amusa déjà

(165) Οικιστης, δωματίτης. Schol. Piud. Nem. V. 81.

⁽¹⁶⁸⁾ On racontoit qu'il éteignit par la pluie le feu qui alloit consumer Crésus (Herod. I. 87. Nicol. Damasc. p. 66, 67), et qu'il fut l'auteur d'un tremblement de terre dans l'île de Délos (Herod. VI. 98). Dans Apollonius, les Argonautes lui font des sacrifices avant de s'embarquer, et lui rendent grâces après avoir achevé leur voyage (ἐμβάσιος. Apoll. Rhod. I. 359. ἄπτιος. ib. 404. ἐπβάσιος. ib. 966. νηισσόος. II. 927. ἐπάπτιος. Orph. Argon. 1306). Alexandre fit la même chose après l'heureuse arrivée de la flotte de Néarque (Arrian. Ind. p. 578 in.).

(164) Theogn. 755 sq.

^{(166) &#}x27;Αρχηγετής. Thuc. VI. 3. Il portoit le même titre à Mégare. Paus. I. 42. 5. Celui de πατρώος, qu'il avoit à Athènes (Paus. I. 3. 3), n'en diffère pas beaucoup, dans le sens qu'on y attachoit. Aristide (or. XVI. T. I. p. 383 fin. 384 in.) distingue Apollon ἐξηγητής, comme celui qui ordonne de fonder des colonies, d'avec Apollon ἀρχηγετής, comme celui qui les fonde luimême.

à construire de petits autels avec les cornes des chèvres que Diane venoit de tuer (167).

C'est surtout la qualité d'interprète de la volonté du dieu suprème qui relevoit la dignité d'Apollon au point de la rendre égale à celle de Minerve. Aussi lui attribua-t-on les mêmes prérogatives. Ainsi que Minerve, Apollon est quelquefois représenté la foudre à la main (168). nerve portoit le titre de nooroia, Apollon méritoit bien celui de προόψιος (169) et de μοιραγέτης (170). Callimaque assigne à Apollon la même place qu'occupoit Minerve suivant d'autres poëtes, celle à la droite de Jupiter (171).

La prééminence des qualités bienfaisantes d'Apoinifeste dans son cuite.

Je crois qu'il est évident que, quoique Apollon fût souvent considéré comme un lon surtout ma- dieu d'un caractère bouillant et impétueux, sa bienfaisance et son pouvoir d'éloigner les malheurs sont bien plus manifestes dans les

traditions et dans les productions des poëtes que ne le sont ses emportements et ses actes de vengeance. Hormis les preuves que nous venons d'en alléguer, il y en a une autre

(167) Callim. H. in Apoll. 55. Φοίβη δ' έσπόμενοι πόλιας διεμετρήσαντο 'Ανθρώποι. Φοϊβος γάρ άελ πολίεσσι φιληδεϊ

Κτιζομέναις, αυτός δε θεμείλια Φοϊβος υφαίνει.

ci. Spanh. ad h. l.

(104) P. c. Soph. Oed. Tyr. 468 sq.

(169) Ce fut à Apollon προόψιος que les Athéniens consacrèrent un autel sur l'Hymette à côté de celui de Jupiter ou posses. Paus. I. 32. 2. cf Siebelis ad h. l., qui fait observer que les nuages qui se forment autour de l'Hymette indiquent les changements du temps.

(170) Paus. X. 24. 4. Pindare reconnoît son pouvoir sur les Moires (Ol. VI. 71 sq.): suivant Bion (Id. VIII), il ne put résister à leur pouvoir, bien qu'il désirât ardemment de sauver son ami Hyacinthe. L'un et l'autre de ces poëtes emploie ici les Moires plutôt comme figure poétique qu'en leur qualité de déesses. L'épithète sanctionné par le culte public nous suffit.

(171) Callim. H. in Apoll. 30. ——

σύναται γάρ, ἐπεὶ Διϊ σεξιὸς ἦσται.

qui n'est pas des moins convaincantes : c'est la manière dont on représentoit le jeune dieu. Malgré le regard majestueux qu'on remarque dans plusieurs images d'Apolion, surtout dans la statue connue de l'Apolion du Belvédère, ce sont la jeunesse et la beauté qui le caractérisent (172). Apollon ne porte pas seulement l'arc exterminateur, il touche aussi la lyre et quelquefois même il soutient les Grâces (173). Et, comme Apollon lui même aimoit la musique et la danse (174), son culte étoit remarquable par la joie et l'hilarité qui y régnoient, non une joie effrénée et bruyante comme celle qu'on remarquoit dans les fêtes de Bacchus (175), non entremêlée de jours de deuil et d'abstinence, comme dans le culte de Cérès, mais une joie douce et paisible, suite de la jouissance des plaisirs qu'offrent la société et l'exercice des arts auxquels présidoit Apollon.

Pour s'en convaincre, il suffit de voir les descriptions des fêtes célébrées en l'honneur d'Apollon, dans l'île de Délos et dans les environs de Delphes. Ces fêtes étoient de véritables soires, elles contribuoient efficacément aux

(173) Paus. IX. 35. 1. Plut. de mus. T.X. p.664, 665. Voyez, an sujet de cette statue, dont nous avons parlé plus haut, Creuzer

zur Gemmenkunde, p. 112.

Καλά καὶ τη βιβάς. fragm. bymu. ap. Eustath. ad Od. p. 316. l. 40.

Αὐτὰς ὁ Φοϊβος *Απόλλων ἐγκιθαςίζει Καλὰ καὶ ὕψι βιβάς. Hymn. Hom. I. 291.

(176) Philoch. ap. Athen. XIV. 24: Τὸν μὲν Διόνυσον ἐν οἴνψ και μέθη, τὸν δ' Απόλλωνα μεθ' ἡσυχίας καὶ τάξεως μέλποντες.

⁽¹⁷²⁾ On comparera avec fruit les statues et les images que nous possédons encore avec les descriptions des poëtes, d'Homère d'abord, d'Apollonius de Rhodes (II. 674 sq.) et de Callimaque (H. in Apoll. 32 sq.).

^{(174) &#}x27;Απόλλων φόρμιγγ' εν χείρεσσ' έχων

Il y a même des épithètes qui ne semblent pas trop en harmonie avec le vainqueur du Python; les Eléens, p. e., l'appeloient δψοφάγος (Athen. VIII. '36): toutefois c'est ce qu'il avoit de commun avec la plupart des autres divinités.

progrès du commerce et de l'industrie et à resserrer les liens qui lioient entre elles les différentes nations qui habitoient la Grèce (176). Jamais, d'après une expression énergique de Callimaque, jamais Mars ni Bellone n'approchèrent de ces réjouissances (177). Au contraire, elles avoient des rapports avec le culte de Vénus(178). Apollon, quoique arbitre de la vie et de la mort; n'avoit rien de commun avec le sombre empire de Pluton (179). Il étoit défendu d'enterrer des morts dans l'île qui lui étoit consacrée (180); il étoit défendu de faire entendre des chants lugubres dans les fêtes qu'on lui offroit (181), et il suffisoit d'entonner l'Io Péan pour bannir la tristesse des coeurs les plus affligés. En l'entendant, Thétis oublie la perte de son fils, et Niobé ellemême cesse de pleurer (182). Apollon est le dieu du bonheur: les mortels qui en jouissent l'invoquent par préférence pour lui en faire part (183). A Cyrène, son autel, sur lequel on entretenoit un feu perpétuel, comme sur les autels des divinités du premier rang, étoit toujours orné de guirlandes de fleurs (*84), et non seulement les adultes, les enfants mêmes adoroient ce dieu comme leur bienfaiteur (* 85).

(177) Callim. H. in Del. 276 sq. (178) Ib. 307.

(179) Æsch. VII. c. Th. 843.

⁽¹⁷⁶⁾ Voyez, au sujet de Délos, Paus. III. 23. 2. Callim. H. in Del. 278 sq. Eur. Herc. fur. 687 sq. Lucian. de Saltat. 16 (T. II. p. 277).

⁽¹⁸⁰⁾ Les sacrifices humains étoient tout-à-fait étrangers à son culte. Voyez ce que raconte Strabon au sujet du saut de Leucade, p. 694 fin.

⁽¹⁸¹⁾ Eur. Suppl. 975. Æsch. Ag. 1076.

'Η δ' αὖτε δυσφημέσα τὸν θεὸν καλεῖ
Οὐδὲν προσήκοντ' ἐν γοοῖς παραστατεῖν.

(182) Callim. H. in Apoll. 20 sq.

(183) Soph. Aj. 693 sq.

⁽¹⁸⁴⁾ Callim. H. in Apoll. 80 sq. cf. Æsch. Choëph. 1030. (185) Suivant Lucien (Pseudol. 16. T. III. p. 174. cf. not.),

La part qu'Apollon prenoit à l'exercice de la justice divine.

Si les idées sur le pouvoir qu'exerçoit Apollon ont reçu des développements considérables après le retour des Héraclides, cel-

les qui ont rapport à la part qu'il prenoit à la justice divine peuvent être considérées comme n'ayant reçu leur existence qu'après cette époque. Malgré tous les actes de vengeance qu'on attribuoit à ce dieu, nous n'avons pu trouver aucun fait qui démontrât que, dans les siècles héroïques, on l'associat aux divinités chargées de maintenir l'ordre parmi les mortels, de punir leurs crimes et de recompenser leurs vertus. C'est par les oracles seuls, qui, quoique existant probablement dès les siécles plus reculés, ne firent bien sentir leur influence que dans la période actuelle, qu'Apollon peut être regardé comme prenant une part active à la justice divine, et c'est dans ce sens qu'Euripide pouvoit l'appeler le juge universel du genre humain (*86). C'est dans ce sens que Callimaque assure qu'il n'apparoissoit qu'aux hommes de bien (187). C'est dans ce sens que Platon ordonne d'invoquer Jupiter, Thémis et Apollon dans le serment qu'on prêtoit devant les tribunaux (188).

Apollon confondu avec le Soleil.

Nous avons déjà parlé des tentatives que firent les grammairiens et les philosophes pour prouver qu'Apollon n'étoit autre chose que le Soleil.

le septième jour du mois, consacré à Apollon, étoit un jour de fête pour les enfants.

^{(186) &#}x27;Ο τῶν δικαίων πᾶσιν ἀνθρώποις κριτής. Eurip. Andr. 1163. Maxime de Tyr (Diss. XI. T. I. p. 207) appelle Jupiter, Minerve et Apollon ἐθῶν ἀνθρωπίνων ἐπίσκοποι.

 $⁽x^{87})$ ' Ω ' wollow is navel queiveral, dll' 8, the 'eathor. H. in Apoll. 9.

⁽¹⁸⁸⁾ Plat. Leg. XII. p. 685 in. Pausanias (II. 85.2) croit qu'à Hermione Apollon étoit appelé 5000, à cause d'une victoire qu'il avoit fait remporter dans une dispute sur les frontières. Cependant il est assez probable qu'Apollon ait porté ce titre comme juge dans ces questions, puisque c'est dans ce sens qu'on l'attribuoit à Jupiter.

Il ne nous reste qu'à faire observer ici l'adresse de ces novateurs à se prévaloir des qualités les plus éminentes d'Apollon, des traditions qui le concernent, des épithètes même qu'on lui donna, pour accréditer leur invention. Les slèches d'Apollon qui frappèrent les Grecs dans l'armée campée devant Troye devinrent les rayons du soleil qui firent naitre la peste (189). Malheureusement la blonde chevelure du Délius ne jeune dien signifioit aussi ses rayons. signifie plus le dieu de Délos, mais celui qui manifeste tout (190). Agyieus n'est plus le dieu protecteur des chemins, mais celui qui les éclaire. Phébus, λοξίας, έκατηβελέτης, tous ces noms devinrent des indications de l'action de la lumière. Le dieu qui poursuit les loups devint le soleil levant qui chasse les ténèbres de la nuit (191), tandis que d'autres représentoient ce dieu comme devant son existence à ces mêmes ténèbres, puisqu'ils prétendoient que la nuit est in-

(189) Strabon (p. 992. A.) fait remarquer très à propos la ressemblance qui existe entre le Soleil et Apollon à ce sujet, sans pour cela les identifier comme l'ont fait une foule d'autres auteurs.

(190) *Oτι πάντα δηλοί.

⁽¹⁹¹⁾ Je me contente de citer ici quelques passages où l'on pourra trouver toutes les belles choses dont je parle dans le texte et plusieurs autres: Corn. N. D. 32. Heracl. Alleg. Hom. p. 416 sq. Tzetz. ad Lycophr. 1467. Schol. Hom. Il. Y. 39. Eustath. ad II. p. 28, 65, 1337. Schol. Æsch. VII. c. Th. 132. Suivant Eustathe (ad II. p. 341. l. 30), le cygne indique la lumière, le corbeau les ténèbres, le loup le crépuscule. On s'est surtout appuyé sur l'étymologie du mot Dorpos. Malheureusement la mère de Latone s'appeloit Dorgn. Il faut donc qu'elle soit la Lune, et alors la Lune sera la grand'-mère du Soleil! Si l'on a envie de connoître les opinions de nos grammairiens à ce sujet, on pourra consulter Schol. ad Il. A. 43, 72. Schol. ad Od. I. 279. Eustath. ad Il. p. 28 fin. Schol. Apoll. Rhod. II. 301: mais je prierai mes lecteurs, qui voudront se donner tant de peine pour aussi peu de chose, de voir auparavant Æsch. Eum. 8, où ce poëte est assez simple de croire qu'Apollon fut appelé Phébus, parceque sa grand'-mère avoit été appelée Phébé.

diquée par la belle Latone, mère d'Apellon (192), sans penser que quelques-uns la croyoient identique avec l'Oubli (ληθή) (193), ce qui, pour le dire en passant, est plus absurde que tout le reste. Les anciens Grecs avoient appelé les Muses filles de Mémoire: leurs fils, voulant être plus sages que leurs pères, disoient qu'Apollon est le fils de l'Oubli!

On pouvoit s'attendre à voir les idées rela-Les Muses. tives aux Muses temir un pas égal avec celles qui concernent Apollon. Dans la période dont nous nous occupons ici, ces déesses ne sont pas seulement représentées comme les dispensatrices des bénédictions qui appartiennent à la sphère d'activité qui leur avoit été assignée, non seulement on leur attribua la faculté de donner du savoir et des connoissances (194), non seulement ces connoissances sont spécifiées de manière à rendre les Muses presque semblables à Apollon (195): mais on étendit leur influence sur plusieurs autres particularités de la vie humaine. Les poëtes plus anciens, il est vrai, regardent les Muses plutôt comme des génies intermédiaires, dont l'influence ne consiste que dans le pouvoir qu'ils exercent sur les autres dieux. Solon, par exemple, attend d'elles qu'elles persuaderont ces dieux de lui accorder des richesses et une

(192) Schol. Hom. Od. Z. 106. Eustath. ad II. p. 17. 1/20. (193) Schol. It. Y. 69. p. 452. b. fin.

⁽¹⁹⁴⁾ Σ_{opia} en général. Solon fr. p. 76. Theogn. 976. A Sicyon, l'une des Muses portoit le nom de Polymathie. Plut. Symp. IX. 14 (T. VIII. p. 975). Il est assez remarquable qu'à l'exemple d'Hésiode, Dénys le Périégète déclare être persuadé que les Muses pourront lui révéler des choses qui lui sont absolument inconnues. Cet auteur, après avoir dit qu'il n'a jamais vu la mer Caspienne, ajoute qu'il espère que les Muses auront bien la bonté de le mettre en état de la décrire (vs. 706 sq.). Eustathe (ad 707) compare très à propos ce passage avec Hesiod. Op. 646—662.

⁽¹⁹⁵⁾ Dans Apollonius (II. 512), elles enseignent à Aristée la médecine et la divination.

bonne réputation (196); dans le drâme intitulé Rhésus, la Muse, mère de ce chef, espère obtenir de Proserpine le don de l'immortalité pour son fils (197): mais dans la suite on étendit considérablement leur pouvoir. Dans Apollonius, Erato, non contente de chanter les amours, se mêle aussi d'exciter cette passion, absolument comme le fait Vénus (198). Les Spartiates offroient des sacrifices aux Muses avant le combat, probablement dans leur qualité de déesses qui présidoient à l'ordre et à l'harmonie si nécessaires dans les expéditions militaires (199): Alexandre attribua à leur influence la victoire qu'il venoit de remporter (200); et, suivant Philostrate, elles conduisirent les Grecs qui allèrent fonder une colonie en Asie (201).

Diane, ainsi Nous avons vu que, dans les siècles qu'Apollon, arbitre de la vie et de la mort des Apollon, mais que la qualité la moins animaux. Déesse de la chasse et de la pêche. Nous avons vu que, dans les siècles times de son frère de la moins que la qualité la moins développée dans le jeune dieu est celle qui constitue la principale fonction de la

(196) Solon. fr. p. 69. (197) Eurip. Rhes. 962 sq. (198) Apoll. Rhod. III. 4.

— ἀδμῆτας δὲ τεοῖς μελεδήμασι θέλγεις
Παρθενικάς. —

(199) Euripid. Med. 831.

"Ενθα ποθ' άγνας "Εννεα Πιερίδας Δέγεσι Μέσας

Suivant Jamblique (Vit. Pyth. 45), Pythagore conseilla aux Crotoniates de consacrer un temple aux Muses, afin de maintenir la concorde parmi eux, ces déesses donnant elles-mêmes l'exemple de cette vertu et étant les sources de l'harmonie et de la paix: ἔτι δὲ συμφωνίαν, ἁρμονίαν, ἡυθμὸν, καὶ ἄπαντα περιειληφέναι τὰ παρασκευάζοντα τὴν ἡμόνοιαν.

(200) Dion. Chrysost. Or. II (T. I. p. 73). Sur la fête offerte aux Muses avant son expédition, voyez Diod. Sic. T. II. p. 172.

Arrian. Exp. Alex. I. p. 30.

(201) Philostr. Icon. II. 8. p. 823. Elles avoient ici pris la forme d'abeilles. cf. Schol. Theocr. Id. VII. 78.

déesse, et a fait, pour ainsi dire, oublier toutes les autres (202).

Au fond Diane chasseresse est la déesse qui extermine les bêtes féroces (203) et qui protège les animaux utiles (204), absolument comme le fait son frère Apollon. Mais on s'est accoutumé à ne voir en elle qu'une jeune vierge farouche, fuyant les hommes, et courant les bois pour s'amuser à poursuivre le gibier (205). C'est ainsi que la représentent encore les poëtes que nous devons consulter ici (206). Dans Callimaque, elle va demander aux Cyclopes de lui faire un arc et des flèches; elle leur promet de leur donner du gibier en échange; Pan lui procure des chiens, et les quatre premiers cerfs qu'elle prend sont attelés à son char (207). Cette manière de la

(202) Je ne puis comprendre comment le savant Hermann (Opusc. T. VII. p. 288) puisse dire que les munia d'Apollon et de Diane sont diversissima, et vix inter se conciliabilia. On

verra bientôt ce qui en est.

(203) Θηροφόνος. Theogn. 727. — ἀγρίων δέσποινα θηρών. Anthol. lyr. ed. Mehlhorn, p. 58 in. cf. Schol. Plut. p. 55. ἔφορος παντὸς ἀγρίω. Libanius, qui emploié les mêmes termes que Théognis, représente Diane comme la déesse qui protège les hommes contre les bêtes féroces (τὰ δυσμενή τῷ γένει ποιᾶσα ἐλάντονα. Or. V. T. I. p. 228. ed. Reisk.), ce qui s'accorde parfaitement avec le passage d'Hégésandre (ap. Athen. VII. 126) οù cet auteur assure que la νρίγλη est consacrée à Diane, parceque ce poisson poursuit les lièvres marins, animaux nuisibles: ὡς ἐπ' ἀφελεία τῶν ἀνθρώπων τῶνο ποιῶσα, τῆ κυνηγετική θεῷ ἡ κυνηγέτις ἀνάκειται.

(204) Elle prend la vengeance de la femelle enceinte d'un lièvre que les aigles de Jupiter avoient tuée. Æsch. Agam. 135 sq. Ici elle est en même temps la déesse tutélaire du sexe, et spécialement des femmes et des femelles enceintes d'animaux. Elle punit encore Teuthras, pour avoir tué un sanglier, qui venoit de se réfugier dans son temple. Plut. de fluv. T. X. p. 791, 792.

(205) Libanius mérite d'être consulté ici. Il a très bien exposé cette qualité principale de Diane et les développements

qu'elle a reçus. Or. V (T.I. p. 227).

(206) Soph. Trach. 215. ἐλαφηβόλος. Oed. Col. 1146. Mnasalc. Epigr. V (Anthol. T. I. p. 124). cf. Xenoph. Venat. V. 15. (207) Callim. H. in Dian. 46—112.

représenter est en effet assez simple, et même un peu grossière. Cependant il y a ici un trait qui indique un rapprochement très remarquable avec Apollon. Diane, pour s'exercer à tirer de l'arc, prend d'abord pour point de mire des arbres, ensuite elle essaie de frapper des animaux, et elle finit par lancer ses flèches contre la ville des injustes (200). Nous reviendrons là dessus.

Les artistes ont imité les poëtes (209). Les cérémonies du culte public font connoître Diane comme la déesse des animaux (210); les contes populaires en parlent souvent dans ce sens (211). En cette qualité, elle présidoit aussi bien à la pêche qu'à la chasse (212);

(208) Callim. H. in Dian. 119 sq. La description des animaux fuyant à son approche chez Apollonius de Rhodes (III. 876 sq.)

est bien plus poétique que celle de Callimaque.

(200) Voyez, hormis les statues que nous possédons encore, Paus. VII. 23 fin. ib. 26. 4. ib. 27. 1 fin. Surtout la statue de Diane Agrotera à Agres en Attique, où l'on disoit que Diane

descendit venant de Délos. Paus. I. 19. 7.

(b16) Voyez, p. e., chez Pausanias (VII. 18.7) la description de la fête célébrée à Patres en l'honneur de Diane. La prêtresse étoit conduite en pompe sur un char attelé de cerfs; une grande quantité d'animaux de toute espèce, non seulement des cerfs et des biches, des oiseaux et d'autres petits animaux, mais aussi des loups et des ours, étoient jetés tout vivants dans un immense feu allumé autour de l'autel de la déesse. On a de la peine à reconnoître une cérémonie religieuse dans une fête d'ailleurs plus convenable pour des sauvages que pour un peuple aussi civilisé que l'étoient les Grecs.

(211) Voyez, p. e., ce que racontent Arrien (Exped. Alex. VII. p. 487) et Élien (H. A. XI. 9) d'une île dans la mer É-rythrée consacrée à Diane. Celui qui adresse des prières à la déesse, dit Élien, peut prendre autant d'animaux qu'il voudra, mais celui qui néglige ce devoir n'attrape rien et est châtié par la

déesse.

(212) En Sicile on lui avoit consacré des poissons. Diod. Sic. T. I. p. 332 fin. Ælian. H. A. VIII. 4. Voyez d'ailleurs Apollon. Epigr. VII (Anthol. T. II. p. 119 fin. 120 in.), cf. Spanh. ad Callim. H. in Dian. 39. Dans ce sens elle étoit probablement appelée Dictynne. Aristoph. Ran. 1041. Eurip. Iph. T. 127. Paus. III. 24. 6. X. 36. 3. Plut. de solert. anim. T. X. p. 93. L'un de ses temples dans l'île de Crète portoit le nom de Dic-

aux rivières, aux feataines (213), aux lacs (214), aussi bien qu'aux montagnes (215); mon seulement on trouvoit ses statues sur les chemins comme celles d'Apollon, en les remarquoit aussi dans les ports de mer (216).

Apollon étoit l'arbitre de la vie et de la Arbitre de la vie et de la mort des mort des hommes ainsi que des animaux : Difemmes. ane l'étoit également par rapport aux femmes.

Le cortège ordinaire de Diane la fait déjà connoître comme la déesse tutélaire du sexe (217); souvent elle est caractérisée expressément comme telle (218); souvent les femmes l'invoquent dans leurs prières et la prennent à témoin dans leurs serments (* 19). Dans les traditions, elle pro-

tynnée. Scyl. Caryand. Peripl. p. 18 (Hudson, Geogr. gr. min. T. I). Dicæarch. Stat. græc. p. 24. vs. 12 (ib. T. II). L'origine de ce nom est rapportée à l'histoire conque de Britomartis. Schol. Eur. Hippol. 1130.

(213) Ποταμία. Pind. Pyth. II. 12. cf. Nem. I. in, et Schol.

ad utr. loc,

(214) Eur. Hippol. 148 sq.

Φοιτά γάρ και διά λίμνας, Χέρσον θ', υπέρ πελάγους Δίναισι νοτίας άλμας.

cf. Artem. Oneir. II. 35. Κυνηγοίς δέ μάλιστα συμφέρει διά την 'Αγροτέραν, και άλιευσι διά την Λιμνάτιν. On la voit quelquesois avec une écrevisse de mer sur la tête. P. e. sur les médailles de Bruttium, Montf. Antiq. T. I. p. 150.

(215) dog de por egea nara. Callim. H. in Dian. 18. Libanius (Or. V. T. I. p. 233 in.) dit que l'acropolis étoit con-

sacrée à Minerve, le Pirée à Diane.

(216) Callim. H. in Dian. 38.

- Kal per dyniais

*Eogy nal lipéreogir énlouonos. (227) Callim. H. in Dian. 13 sq. 189 sq. Apoll. Rhod. I. 1223 sq.

(218) Έλαφηβόλον τ' άγροτέραν

"Αρτεμιν, ά γυναικών μέγ' έχει κράτος. Scol. III. ap. Athen. XV. 50. (cf. Ilgen. Carm. Conviv. p. 7).

*Αρτεμι θηλυτέρησι μέγα πρείεσα γυναιξί.

Mesch. Id. IV. 31. (259) P. e. Soph. El. 619, 1236. Xenoph. Ephes. I. 11. III. 8.

tège ses nymphes contre ceux qui les poursuivent (220); et, quoiquelle exige d'elles une chasteté à toute épreuve (221), cependant non seulement les fiancées lui offrent des sacrifices pour obtenir ses bénédictions (222), mais les femmes en couche même implorent son assistance. Cette dernière fonction doit paroître d'abord en contradiction directe avec les inclinations connues de la déesse: attendre d'une jeune fille qui a abjuré tout commerce avec l'autre sexe qu'elle remplira les fonctions de sage femme, ceci semble en effet une impertinence des plus grossières; cependant rien n'est plus conforme à la nature de Diane, et rien ne prouve mieux l'identité

(220) Voyez, p. e., l'histoire de Taygète, Schol. Pind. Ol. III. 53, et l'histoire de Tmolus, Plut. de fluv. T. X. p. 738, 739.

(222) Suivant Achille Tatius (VII. 13), le temple de la Diane d'Ephèse n'étoit accessible que pour les vierges et pour les hommes; l'entrée en étoit défendue aux femmes mariées sous peine de mort. Cependant la déesse faisoit une exception en faveur des esclaves, le temple servant d'asyle à cette classe de femmes. La distinction que fait Artémidore (Oneir. IV. 4) est encore plus curieuse. Ici une femme mariée qui rêve qu'elle entre dans le temple de Diane meurt peu de temps après; une courtisane qui a le même songe devient une honnête femme.

(222) C'étoit surtout Diane Euclie en Béotie à laquelle les fiancées offroient leurs voeux. Plut. Aristid. 20 fin. cf. Paus. IX. 17 in. Je crois que l'Euclie d'Athènes doit son origine à la reconnoissance des Athéniens pour le secours que leur avoit prêté la déesse dans la bataille de Marathon. Paus. I. 14. 4. cf. Antip. Sidon. Epigr. XXV (Anthol. T. II. p. 12). Encore faut-il distinguer le sacrifice dont je viens de parler de celui qu'on offroit à Diane dans la même ville avant les noces, comme un sacrifice expiatoire, pour apaiser son mécontentement au sujet du changement d'état de la jeune fille : 8 m ws, dit Libanius (Or. V. T. I. p. 232 fin.), προτεθεραπευμένης 'Αρτέμιδος, Έτως ἐπὶ τὰ Appodity; woi. Achille Tatius a très bien saisi cette qualité de Diane, puisque, dans son roman, Diane promet à Leucippe de lui donner Clitophon pour époux, à condition qu'elle reste vierge jusqu'à cette époque (IV. 1). Voilà aussi pourquoi, dans Héliodore (IV. 18), Théagène jure aussi bien par Diane que par Vénus.

qui existe entre ses fonctions et celles de son frère. Apollon étoit médecin: Diane soignoit la santé des femmes.

Non seulement Diane est représentée souvent comme la cause des maladies et de la mort des semmes, et même des hommes, mais on la considère presque aussi souvent comme une déesse qui rend la santé aux malades et qui rétablit leurs forces (223). La première qualité est plus manifeste dans les siècles héroïques, quoique Callimaque et Pausanias attribuent à Diane la guérison des filles de Proetus (224): dans la période dont nous nous occupons ici, Diane a été considérée fréquemment sous les deux points de vue dont nous venons de parler. Suivant Hippocrate, les femmes offroient à Diane des vêtements précieux, lorsqu'une jeune fille venoit d'être délivrée de l'hystérie (225). Le roi Hiéron, étant malade, lui offrit un sacrifice pour sa guérison (226). Dans Sophocle, Diane est invoquée avec Apollon contre la peste (227).

(224) Callim. H. in Dian. 233 sq. Paus. VIII. 18 fin.

(225) Hippocr. de Virgin. p. 563 in.

πέμποις δ' εἰς ὀρέων πεφαλάς νόσες τε καὶ ἄλγη.

⁽²²⁸⁾ Dans Moschus (Id. IV. 29 sq.), ainsi que dans les poëtes plus auciens, Mégare, l'épouse d'Hercule, souhaite que Diane la fasse mourir. Suivant la tradition qu'on trouve Plut. defluv. T. X. p. 792, 793, elle punit Tenthras par la lèpre et par la démence. La mère de Teuthras lui consacra un autel sous le nom d'Orthosia, après qu'elle eut rendu la santé à son fils. Voyez une autre explication de cette épithète chez le scholiaste de Pindare (ad Ol. III, 54) et chez Tzetzès (ad Lycophr. 1331). Il est cependant plus probable qu'Orthosia et Orthia soient des épithètes qui dérivent du nom d'une montagne où l'on adoroit Diane. Voyez Fabricins ad Sext. Emp. Pyrrhon. Hypot. III. 208. et les auteurs qu'il cite.

^(\$26) On l'appeloit Ain dans ce sens. Voyez le passage de Diomède cité par Gronovius ad Liv. XLV. 33. 2.

^(*27) Soph. Oed. Tyr. 206 sq. C'est la même idée qu'on trouve dans l'un des hymnes orphiques:

Dans l'Asie-mineure, Diane présidoit aux sources d'eaux minérales (228). Ajoutons que c'est probablement dans sa qualité de déesse de la santé, qu'on lui faisoit des libations pendant les repas (229). Enfin, sans vouloir nous ranger du côté de ces grammairiens qui croyoient que le nom même de Diane indique cette qualité, il nous suffit qu'on ait voulu y trouver cette signification (230).

Par conséquent Or, Diane étant dispensatrice des mêaussi des femmes en couches. mes bienfaits que répandoit Apollon-Péan,

et en même temps déesse tutélaire du sexe féminin, il seroit étrange qu'elle eût abandonné les femmes au moment où leur santé, et leur vie même, court ordinairement le plus grand danger. Diane, quoique chaste et prude, étoit trop déesse pour sacrifier à une fausse honte les objets de sa bienveillance. C'est en vain qu'on a tâché de la tourner en ridicule (231); c'est en vain que les allégoristes ont voulu en conclure que Diane étoit identique avec Lucine, déesse qui n'est pas plus Diane, que ne l'est la Lune ou Hécaté.

Bien loin de se moquer de Diane, parcequ'elle soi-

(228) Aristid. Or. XXVI (T. I. p. 503). Θερμαία. Voyez, sur Diaue χελύτις (celle qui faisoit cesser la toux), Greuzer Melet. T. I. p. 28. (229) Theophr. Charact. p. 483 fin.

(230) Liban. Or. V (T. 1. p. 233). Οτι μέν δν καὶ ὑγίεια παρὰ τῆς ᾿Αρτέμιδος ἀνθρώποις, αὐτὸ μηνύει τἔνομα. Geci est expliqué par Cornute (N. D. 32. Opusc. Myth. p. 224): ἀπὸ τᾶ ἀρτεμεῖς ποιεῖν. Libanius (ib. p. 236) parle d'une ophthalmie

guerie par Diane. cf. Plut. de fluv. T. X. p. 795.

⁽²³¹⁾ Lucian. Deor. dial. 16 fin. (T. I. p. 245 in.). Ἐω γὰς λέγειν ὅτι ἐδὲ τὰς τεκέσας ἐμαιδτο, παρθένος γε καὶ αὐτὴ ἔσα. Probablement Ménandre a-t-il aussi voulu faire preuve d'esprit, lorsqu'il dit que les femmes en couches invoquent Diane, pour lui demander pardon de ce qu'elles n'avoient pas suivi son exemple. Menandr. fr. Grot. p. 226. σλ'.

gnoit les femmes en couches, les poëtes (232) et les philosophes même en parlent avec le plus grand respect (233). Strabon assure qu'on croyoit que les biches se transportoient dans l'île de Diane près de Colophon pour y mettre bas leurs petits (234). Non contente d'assister les femmes, Diane étendoit ses soins jusqu'aux enfants qu'elles venoient de mettre au monde. Ainsi qu'à Apollon, on lui donnoit le titre de **sqorqóqog* (235); ainsi qu'à Apollon, on lui consacroit la chevelure de la jeunesse (236), et on l'associoit même à ce dieu dans la protection qu'il ac-

(232) Æschyl. Suppl. 679 sq. Eurip. Hippol. 166 sq. εὐλοχος. Suppl. 958. λοχία. Iph. T. 1097. κληδόχος. ib. 132. Suivant Euripide (Iph. 1462 sq.), on consacroit à Diane les vêtements des femmes mortes en couches; suivant quelques-uns (H. in Jov. 77), ce fut l'origine de l'épithète χοτών qu'on lui donna. Voyez toutefois Schol. Cad. Callim. H. in Nov. 77. Nossid. Epigr. IX. Wolff. VIII. poëtr. fragm. p. 88. Callim. H. in Dian. 21. C'étoit en cette qualité qu'on l'appeloit λυσίζωνος à Athènes. Schol. Apollou. Rhod. I. 288. Que Diane ne soigne les femmes en couches que parcequ'elle est déesse de la santé, ceci est très bien exprimé par Autipater de Thessalonique (Epigr. XLI. Anthol. T. II. p. 106): une femme aveugle et n'ayant pas d'enfants, après avoir prié Diane de lui accorder l'un des deux, ou la vue ou le bonbeur d'être mère, obtient d'elle l'un et l'autre de ces bienfaits:

"Αρτεμις άμφοτέροισιν ύπήχοος, ή τε λοχείης Μαΐα, και άργεννών φωσφόρος εί σελάων.

(283) Plat. Theaet. p. 117. C. Δὶτίαν δὲ γε τέτε (de ce que les sages femmes sont ordinairement des personnes trop âgées pour avoir des enfants) φασὶν εἶναι τὴν Αρτεμιν, ὅτι ἄλοχος ἑσα τὴν λοχείαν εἶληχε.

(284) Strab. p. 952 fin.
(285) Κεροτρόφος, παιδοτρόφος. Paus. IV. 34.3. Φιλομείραξ.
ib. VI. 23. 6.

(236) Damaget. Epigr. II. (Anth. T. II. p. 39). Dans un poëte plus récent (Crinagor. Epigr. XII. Anth. T. II. p. 130), un jeune homme consacre même sa barbe à Diane (ἀδίνων μείλι-χος), pour obtenir d'elle une longue vie. C'est un peu fort, il est vrai, mais aussi c'est un poëte de la période romaine, et ces poëtes étoient d'ordinaire bien moins scrupuleux sur les convenances que ne l'étoient les auteurs plus anciens.

cordoit aux gymnases (**57). La charmante sête des nourrices oélébrée à Sparte en l'honneur de Diane Corythallia prouve évidemment qu'on étoit lois de penser à une inconvenance, lersqu'on considéroit Diane comme la déosse tu!étaire des petits enfants (**58). Le même sentiment, celui de reconnoissance pour la bonté de la déesse, préside à ces cérémonies et a dicté aux poëtes les passages dans lesquels ils célébrent ses bienfaits (**59).

Mais, quoiqu'on attribuât à Diane le soin des semmes en couches, elle n'étoit pas pour cela la même déesse que Lucine. Il est vrai, Euripide lui donne le nom de cette déesse (240): mais il est assez évident, par un passage cité plus haut, qu'Euripide n'a pas prétendu faire passer Diane et Lucine pour une seule et même déesse. Dans ce passage, le poête, parlant de Diane $\lambda o \chi i \alpha$, l'appelle en même temps déesse de la chasse (241). Dans Théocrite, Diane, comme déesse biensaisante, est même opposée à Lucine (242). Suivant Pindare, Coronis sut tuée par

(238) Athen. IV. 16. Le poëte orphique (Hymu. II. 3.) l'appelle θηλειών σώτειρα, φιλόπαις. Ici encore elle porte le titre de κλειδέγος.

'Η θεὸς ἀδίνων γὰρ ἐπίσκοπος, ἐδ' ἐδίκαζε Τικτέσας κτείνειν, ἄς ἐλεεῖν ἔμαθε.

(242) Theocr. Id. XXVII, 28.

⁽²⁸⁷⁾ Eurip. Hipp. 229. Δεσποῖνα — γυμνασίων τῶν ἐπποκρότων. Diane est aussi ἐππική. Pind. Pyth. II. 12. et Nem.
I in. et Sch. Cf. Visconti, Mus. Pio-Clem. T. III. p. 163.

⁽²³⁹⁾ Qu'on me permette d'y ajouter encore une jolie épigramme d'un auteur plus récent. Cette épigramme a pour objet une vache qui vient de mettre bas au moment où elle ailoit être sacrifiée, et à laquelle on accorda pour cela la vie. Le poëte attribue cet heureux accident à la bienveillance de Diane.

⁽²⁴⁰⁾ Eur. Ion, 452 sq. cf. 465. Antipater de Thessalonique l'appelle 'Ελευθώ. Epigr. XXXVIII. (Anthol. T. II. p. 105). Libanius (Or. V. T. I. p. 282), après avoir fait l'éloge de Diane λοχία, dit: ἐπεὶ καὶ την Ελείθνωαν ὅταν ἀκόσης, ἀκόεις την Αρτεμιν.

(241) Eur. Hippol. 166 sq.

Diane, avant que Lucine cût pu l'aider à mettre au mondo Esculape (243). Dans Callimaque, Lucine assiste Latone au moment où elle va accoucher de Diane elle-même (244). Dans un poëte de l'époque romaine, la mort d'une femme en couches est attribuée à l'absence de Diane, qui alors étoit occupée de la chasse (245). Enfin, quoiqu'en disent les Stoiciens et les allégoristes (246), dans le culte public Diane et Lucine ont toujours été soigneusement distinguées. A Sparte les deux déesses avoient chacune leur sanctuaire qui leur étoit propre (247). Jusque dans le siècle où vécut Pausanias, Lucine étoit adorée séparément à Hermione (248), à Olympie (249), à Ægium (250).

Il est évident, par ce qu'on vient de lire, que non seulement les idées relatives à Diane ont reçu des développements considérables, mais aussi que, par ces développements, le caractère de la déesse paroît bien moins farouche et sévère qu'il ne le fut dans les siècles héroïques. Il est vrai, les auteurs plus récents n'ont pas manqué de faire ressortir de temps en temps le côté moins aimable du caractère de Diane: mais on se persuadera facilement de la vérité de ce que nous avançons ici, lorsqu'on voudra comparer les auteurs que nous venons

Κορή. 'Διδίνειν τρομέω ' χαλεπον βέλος Είλειθνίας, Δάφνις. 'Αλλά τεὰ βοσίλεια μογοστόχος 'Αρτεμίς έστιν. Remarquons toutefois que cette distinction n'est pas observée par d'autres auteurs. Dans Pindare (Ol. VI. 71), Lucine est πραθμητις. cf. Nem. VII. 9. Voyez aussi Callim. fr. p. 228. LVII. (243) Pind. Pyth. III. 14 sq.

⁽²⁴⁴⁾ Callim. H. in Del. 132. Rien n'est plus comique que la manière dont Libanius raconte cette scène (Or. V. T. I. p. 226). Ici Diane, aussitôt qu'elle a vu le jour, assiste sa mère pour mettre au monde Apollon.

⁽²⁴⁵⁾ Diod. epigr. VII. Anthol. T. II. p. 171).
(246) P. e. Corn. N. D. 34 (p. 232 fin.).
(247) Paus. III. 14. 6.
(248) Paus. II. 35 fin.
(249) Paus. VI. 20. 2.
(250) Paus. VII. 23. 5. cf. VIII. 32. 3.

de citer avec les passages allégués dans le second volume de cet ouvrage.

Autres points de Mais, non seulement les idées relativue sous lesquels on considéroit
Diane. Diane été développées, cette déesse est endéesse des arts. core envisagée sous des points de vue dont
nous n'avons pu trouver de traces dans les siècles plus
reculés. Toutefois, comme ces points de vue sont les
mêmes sous lesquels on considéroit son frère, il y a
raison de croire qu'ils auront appartenu à l'image primitive de la déesse, mais qu'ils auront été oblitérés
par les qualités plus marquantes dont nous venons de
parler.

Par exemple, dans le troisième hymne homérique, poëme composé sans doute après le retour des Héraclides, Diane est représentée comme aimant la musique aussi bien que la chasse (251); dans un autre poëme de ce genre on la voit placée à la tête des Muses et des Grâces (252). Cette manière de la représenter s'est maintenue jusque dans la période romaine (258).

Diane prophé- En second lieu, les oracles consacrés tesse.

à Diane prouvent qu'on la considéroit comme prophétesse, aussi bien que son frère. Dans

(251) Hymn. Hom. III. 18 sq.

Rai γὰρ τῆ άδε τόξα, καὶ ἔρεσι θῆρας ἐναίρειν Φόρμιγγες τε, χοροί τε, διαπρύσιοι τ' δλολύγαὶ. Suivant Jacobs (Praefat. ad Tzetz. Hom. p. XXIV not.), l'auteur de cet hymne a puisé dans Stasinus. Suivant Groddeck, ces vers faisoient partie des Cypria. On voit encore Diane avec une lyre, sur un vase chez Gerhard, Griech. Vasenbilder, tab. 21. Voyez les réflexions de cet auteur sur cette image assez rare, p. 78 in. On voit encore une lyre à côté d'une tête de Diane sur une monnoie d'or de Syracuse. Müller, Mon. de l'Autiq. T. II. heft. 1. pl. 15. f. 163.

(252) Hymn. Hom. XXVII. 15.
(252) Aristid. Or XIV (T. I. p. 368). Ο Δπόλλωνος καλ 'Αρτέμιδος καλ Μυσών χορός. Or. XVII (p. 404), Apollon et Diane sout appelés οἱ μυσικωτάτοι τῶν Θεών.

quelques réponses attribuées à des oracles d'Apollon, ce dieu renvoie les consultants à sa soeur. Il ordonna, par exemple, aux Phocéens de demander un guide à Diane d'Éphèse. Une autre fois il conseilla à des exilés qui lui demandoient une retraite de s'en rapporter à Diane. Ce fut un lièvre qui leur montra le chemin, et depuis ce temps les exilés n'adoroient pas seulement Diane, mais jusqu'au myrte sous lequel le lièvre s'étoit caché (254).

Cette qualité de Diane coïncide en quel-Diane Hégémone et Prothyrée. que sorte avec une troisième qu'elle avoit encore en commun avec son frère, celle de surveiller les chemins et de conduire les yoyageurs. Nous avons déjà vu que Diane présidoit aux promontoires et aux ports de mer, tout aussi bien qu'aux montagnes et aux forêts. Il n'est donc pas étonnant qu'on invoquât sa protection dans les voyages maritimes, et qu'on racontât qu'elle conduisit à Milet la flotte de Nilée (255). Dans plusieurs endroits on lui donna le nom de Hégémone (256); quelquefois elle est représentée comme déesse maritime (257). Je crois même avoir trouvé une épithète de Diane qui la rend absolument semblable à Apollon Agyieus: c'est l'épithète de Prothyrée dont je

(254) Paus. III. 22. 9. (254) Callim. H. in Dian. 226 sq.

(256) A Sparte (Paus. III. 14. 6), eu Arcadie (ib. VIII. 36 fin.; ici elle portoit un flambeau), à Tégée (ib. VIII. 47 fin.). (257) Apollonius lui donne l'épithète de νηοσσόος (I. 570 sq.). Les paroles:

Τυομένη καὶ γαταν Ἰωλκίδα.

ont évidemment rapport à l'Artémisium. L'assertion de Libanius (Or. V. T. I. p. 234), que les vents ne sont pas moins soumis à Diane qu'à Éole, est confirmée par l'ancienne fable du séjour forcé des Grecs en Aulide. On disoit que la pluie et la neige respectoient toujours la statue de Diane Mindyas dans l'Asie-Mineure. Strab. p. 972. B. cf. Polyb XVI. 12, passage qui peut servir à rectifier celui de Strabon, qui a été corrompu.

parler. Je sais qu'on a tâché d'expliquer ce nom d'une manière différente (25%): mais, quoique l'interprétation qui me paroît la plus probable ne soit prouvée que par un auteur d'un âge qui dépasse les limites que nous prescrit le plan de cet ouvrage, je ne puis croire que dans la période actuelle on ait représenté Diane semblable à Apollon dans tous les points, excepté dans une qualité qui est déjà indiquée en quelque sorte par le titre de Hégémone qu'on lui donnoit. Dans le passage que j'ai en vue, Diane est appelée la gardienne de la maison et du jardin, absolument comme Apollon, et on la prie de chasser les voleurs par ses flèches (259).

Diane, décase tutélaire de pluassaires humai-

Au moins est il certain que, comme Apolsieurs villes. Son lon, Diane sonda des colonies dont elle insuence sur les étoit adorée comme la décese tutélaire. Quoique dans Callimaque elle déclare à Jupiter aimer plus les montagnes que les

(258) La neonélasa d'Éleusis est prise par M. Siebelis pour Hécaté ou Proserpine. Qu'on me permette de faire sur cette opinion les réflexions suivantes. Diane est appelée ήγεμόνη, il est vrai, mais les passages cités un moment auparavant prouvent assez qu'elle ne fut pas ήγεμόνη pour Cérès seule. Par consequent, l'image devant le temple de Despoina en Arcadie ne prouve rien encore. On appeloit Hécaté πρόπυλα ου προπέλαια, mais ceci ne démontre pas sans doute qu'une autre déesse qui porte le même nom soit Hécaté. Apollon est appelé outie, ainsi que Jupiter, mais pour cela Apollon n'est pas Jupiter. Quant à la Diane égyptieune, nous n'avons rien à saire avec elle · dans cet endroit, aussi pen qu'avec la meodiquia dans Orph. Hymn. II. 4.

(259) Theod. Epig. IV (Anthol. T. II. p. 43). Αρτεμις, ή Γόργοιο φέλαξ πτεάνων τε παλ άγρε,

Τόξο μέν κλωπας βάλλε, σάυ δέ φίλες. Καί σοι έπιδρέξει Γόργος χιμάροιο νομαίης

Αίμα, και ώραίους άρτας επί ΠΡΟΘΥΡΟΙΣ. Dans le temple de Diane à Ephèse on voyoit, à l'entrée du sanctuaire intérieur, une statue de Diane προτοθρονία. Paus. X. 38. 3. Il est digne de remarque que, sur un monument chez Visconti (Mus. Pio-clem. T. III. p. 167), Apollon est représenté en habit de semme, avec les attributs de Diane.

villes, cela n'empêche pas ce dieu de lui assigner à elle seule trente villes, et plusieurs autres où elle seroit adorée conjointement avec d'autres divinités. Aussi la décora-t-on à Thèbes d'un titre qui la fait à peu près connoître comme la propriétaire de cette ville (260). A Olympie elle portoit un nom qui indique sa qualité de présider aux assemblées du peuple, qualité qui, comme l'on sait, n'est d'ailleurs attribuée qu'à Jupiter ou à Minerve (261). Il n'est donc pas étonnant qu'à Syracuse on lui attribuât le rétablissement de l'ordre après une guerre civile (262), et qu'on l'invoquât pour confirmer les traités de paix qu'on venoit de conclure (263).

Enfin, on lui attribuoit, ainsi qu'aux autres divinités du premier rang, une part active dans l'administration des choses humaines. Les Lacédémoniens lui offroient des sacrifices avant la bataille (264). Le voeu que lui firent les Athéniens avant la bataille de Marathon est connu (265). Les Mégariens étoient persuadés que Diane leur avoit fait obtenir la victoire sur un détachement de Perses qui avoient fait une invasion sur leur territoire (266). Les Byzantins se croyoient redevables à cette déesse d'une victoire qu'ils rem-

(252) Argum. vet. carm. Theocr. ed. Valcken. p. 4. (253) Aristoph. Lysistr. 1264 sq.

(264) Xenoph. Hell. IV. 2. 20.

⁽²⁶⁰⁾ Γαιάοχος. Soph. Oed. Tyr. 160. Musgrave croit que c'est εὐκλεία dont il est question ici. A Sicyone on l'appeloit πατρῷα. La forme du monument qui la représentoit prouve qu'il datoit des siècles les plus reculés. C'étoit une colonne. Paus. II. 9.6.
(261) 'Αγοραία. Paus. V. 15. 3.

⁽²⁵⁵⁾ Xenoph. Anab. III. 2. 12. Aristoph. Eq. 657. Ælian. V. H. II. 25.

⁽²⁶⁶⁾ Ils l'appeloient σώτειρα. Pans. I. 40. 2. Elle avoit le même titre à Mégalopolis (ib. VIII. 30 fin.) et à Phigalée (ib. 39. 3). Thémistocle la décora du nom d' ἀριστοβέλη après la victoire remportée sur les Perses. Plut. Them. 22.

portèrent sur les Thraces (267). Il est inutile de dire que le pouvoir que lui attribuoient les Éphésiens n'étoit pas moins étendu (268), et que ce furent surtout les victoires obtenues par le courage ou le désintéressement des femmes qu'on croyoit avoir été amenées par la déesse tutélaire du sexe (259). Théognis avoit déjà considéré Diane comme une déesse αποτρόπαιος, absolument comme Apollon (270). Xénophon croyoit devoir son salut à la Diane d'Éphèse (271). Libanius dit que Diane défendit Antiochie contre les Scythes (272), et, dans Xénophon d'Éphèse, Habrocome et Anthia attendent tout leur bonheur de la bienveillance de cette déesse, dont ils remplissent le sanctuaire de statues et de tableaux pour lui témoigner leur reconnoissance (275).

Différence qu'on remarque entre le caractère de Diane dans cette période et celui les poëtes plus anciens.

Il est à peine nécessaire de faire observer combien cette Diane diffère de la déesse emportée et vindicative des siècles héque lui attribuent roiques. Elle ne dément pas entièrement son caractère, il est vrai. Diane est toujours la vierge prude et sière qui non seu-

lement se défend elle même avec vigueur, mais qui témoigne aussi son indignation à ceux qui négligent la vertu qui fait le trait distinctif de son caractère (274). Mais, lorsqu'on en excepte ces passages où les poëtes de notre

(270) Theogn. 729.

(272) Liban. Or. (V. T. I. p. 235 fin. 236 in.) (273) Xenoph. Ephes. V. 15 fin.

⁽²⁶⁷⁾ Achill. Tat. VII. 12. (268) Ælian. V. H. III. 26. (269) La victoire illustrée par la magnanimité des femmes phocéennes étoit célébrée par la fête appelée Élaphébolia instituée en l'honneur de Diane. Plut. de virt. mul. T. VII. 6, 7.

Εύχομένω μοι κλύθι, κακάς δ'άπὸ κήρας άλαλκε. (271) Xenoph. Anab. V. 3. 4. Ceci a été imité par l'auteur des Lettres de Socrate (Socr. et Socratt. Epist. 18. p. 26. ed. Orell.)

⁽²⁷⁴⁾ Voyez, en général, Æsch. Suppl. 1031 sq. Callim. H. in Dian. 6.

période ont répété les anciennes traditions, la plupart des châtiments infligés par Diane dont ils font mention respirent plutôt le désir de satisfaire à la justice (275), que celui de la vengeance (276).

La déesse de la Tauride, à laquelle Diane semble devoir l'existence, comme nous l'avons vu plus haut, est probablement aussi la cause du caractère inhumain et farouche qu'on attribuoit d'abord à la socur d'Apollon. Il est connu qu'on offroit à cette déesse des sacrifices humains. Pythocle, cité par Clément d'Alexandrie, assure même que les Phocéens imitèrent en cela les habitants de la Tauride (277). Sophocle parle de la même déesse comme de l'auteur de la démence (278). Lycophron semble se complaire aux horreurs qui signaloient le culte inhumain de cette Diane septentrionale (279). Mais ces exemples sont rares dans les auteurs plus récents. Au contraire il est évident que le séjour que Diane a fait parmi les Grecs lui a fait déposer une grande partie de sa férocité. L'an-

(276) P. e. le supplice du tyran Aristoméidas (Paus. VIII. 47 fin.), celui de Phalécus, qui valut encore à Diane le nom de σώτειρα à Ambracie. Anton. Lib. 4. (p. 26. ed. Verheyck.).

⁽²⁷⁵⁾ Tel est cependant le supplice de Hippo, qui n'avoit pas voulu danser autour de son autel (Callim. H. in Dian. 266) et la fureur de Diane contre Brontès (ib. 72 sq.); mais il est connu combien Callimaque se soucie peu d'épargner les divinités dont il chante les louanges. Remarquons en passant que dans Euripide (Bacch. 337 sq.) le crime d'Actéon diffère de celui que lui imputent les autres auteurs. Ici il s'est rendu coupable d'une vanité semblable à celle d'Agamemnon. Il s'étoit vauté de savoir mieux tirer que la déesse. Chez Plut. de fluv. T. X. p. 875, l'on trouve encore une personne métamorphosée en pierre pour avoir vu Diane contre son gré.

⁽²⁷⁷⁾ Pythocles ap. Clem. Alex. Cohort. ad Gent. p. 36 fin. (278) Soph. Aj. 172 sq.

⁽²⁷⁹⁾ Lycophr. 198 sq. Ici Iphigénie est une vieille qui fait cuire dans un pot les membres des victimes de Diane, tandis que la Noire (Tzetzès dit que c'est Proserpine) souffle le feu. Suivant d'autres (Tzetz. ad h. l.), elle jeta les prisonniers dans un gouffre rempli de feu.

cienne tradition qui la représente substituant elle-même une biche à l'infortunée Iphigénie, qu'on alloit immoler sur son autel, prouve que ce changement date de bien loin. Les flagellations qui à Sparte prirent la place des sacrifices humains, quoique horribles à nos yeux, peuvent cependant être considérées comme une tentative faite pour abroger une coutume encore plus barbare. Dans Euripide, Minerve ordonne de lui substituer l'infliction d'une légère blessure (280), et Callimaque assure sans détours qu'en Grèce Diane a renoncé aux cérémonies sanguinaires de la Tauride (281).

Part active que Il est remarquable que cette mitigation prenoit Diane au maintien de la du caractère de Diane s'étend jusqu'au justice. maintien de la justice qu'on lui attri-

Les Pelléniens, il est vrai, rabuoit. contoient que, lorsque le prêtre de Diane montroit au public la statue de la déesse, tous ceux qui osoient la regarder étoient frappés de terreur, et que la seule présence de cet objet sacré faisoit sécher les arbres et tomber les fruits (282); on pense ici involontairement à la déesse farouche des Tauriens; aussi faut-il se la rappeler sans cesse pour expliquer comment on a pu représenter une jeune fille qui s'amusoit à courir les champs et les forêts comme une personne qui se fait remarquer par sa sévérité et par son empressement à maintenir la justice. Cependant la frayeur excitée par la statue de Diane n'est pas une preuve de la férocité de la déesse : elle ne prouve que la piété de ceux qui la contem-Nous savons d'ailleurs que la Diane de Pelploient. lène étoit constamment invoquée dans les serments, et que le respect qu'on lui portoit étoit si grand

(28°) Eur. Iph. T. 1456 sq. (281) Callim. H. in Dian. 174.
—— ἀπὸ δ'εἴπαο τέθμια Ταύρων (282) Plut. Arat. 32.

que son temple n'étoit accessible qu'aux prêtres, qu'on choisissoit toujours parmi les citoyens les plus illustres (283). La cruauté de la Diane des siècles héroïques est modifiée par les progrès de la civilisation: mais le caractère qu'on lui attribua d'abord ne s'est pas entièrement démenti: seulement ce qui auparavant étoit un désir de vengeance est devenu ici amour de la justice et sévérité envers les coupables.

Ajoutons que l'amour de la justice qu'on remarque dans cette déesse la rendoit aussi bienveillante envers les hommes de bien qu'elle étoit sévère envers les méchants. Callimaque à très bien saisi ce trait distinctif de son caractère. Diane décoche ses flèches sur la ville des injustes, de ces hommes pervers qui se maltraitent les uns les autres et qui dépouillent les étrangers qui les visitent : la peste fait mourir leur bétail, la grèle abime leurs récoltes, les vieillards en deuil pleurent la mort prématurée de leurs fils, et les femmes meurent au moment où elles espèrent jouir du bonheur de devenir mères, ou n'en jouissent que dans un pays étranger, privées de tout ce qu'elles possé-Voilà encore la déesse sévère et inexorable: mais aussi, ceux qu'elle daigne regarder d'un oeil propice (il est évident, par l'antithèse, que ce sont les hommes de bien), reçoivent de sa main les bénédictions les plus précieuses. Leurs champs sont couverts de blé, leurs troupeaux se multiplient, ils vivent dans l'abondance jusqu'à un âge avancé, et dans une paix perpétuelle avec tous leurs voisins (284).

^(**3) Paus. VII. 27.1. Dans Aristænète (Epist. I:10. p.46 in.), il est question du moinaton sélos de Diane, comme déesse qui pumit le parjure. La lettre entière est une preuve de la part active qu'on lui attribuoit à l'exercice de la justice divine. Au reste, dans le récit de Plutarque, il est évident que le respect qu'on témoignoit à Diane fut augmenté par l'accident qui causa une si grande frayeur aux Étoliens. Ici Diane est encore considérée comme la déesse tutélaire de Pellène.

⁽²⁸⁴⁾ Callim. H. in Dian. 119-137. Comment est-il possible

Diane aime les hommes vertueux (285). A Pellène on la prenoit à témoin de la sincérité des engagements qu'on A Éphèse non seulement les habitants de contractoit. cette ville, mais les étrangers les plus illustres, lui conficient leurs trésors; aussi le temple où on les déposoit n'avoit-il jamais été touché par personne, bien que la ville eut été prise plusieurs fois par l'ennemi (276). Ce temple étoit un asyle pour les débiteurs insolvables (287), et pour des femmes esclaves qui croyoient avoir à se plaindre de leurs maîtres (288). Diane n'étoit pas seulement sévère, elle étoit aussi humaine et compatissante (289); elle méritoit non seulement le titre de la plus belle, mais aussi celui de la meilleure des déesses (290), ne fut ce que par ce trait remarquable consigné dans la tradition des Caphyens dont parle Pausanias, qui encoururent l'indignation de Diane parcequ'ils avoient tué des enfants qui, en jouant, avoient fait une insulte à la statue de cette déesse (291).

qu'immédiatement après ce passage remarquable par la beauté morale qui le distingue, le poëte ait pu s'amuser à tracer le tableau comique de la gourmandise d'Hercule dont nous avons déjà parlé plus haut?

⁽²⁸⁶⁾ Dion. Chrysost. Or. XXXI (T. I. p. 595). Il me semble qu'il est évident que le rhéteur parle ici d'une coutume et d'une opinion populaire qui avoient existé depuis longtemps.

⁽²⁸⁷⁾ Plut. de vit. aer. al. T. IX. p. 293.

(288) Achill. Tat. VII. 13. Le passage de Strabon (p. 950) où il parle en détail des modifications que subit de temps en temps ce droit d'asyle, prouve qu'il existoit longtemps avant l'auteur que nous venons de citer. Mais Strabon parle en général de coupables (xaxéqyo.).

⁽²⁸⁹⁾ Libanius (Or. V. T. I. p. 233) l'appelle φιλάνθρωπος καὶ φιλέλλην.

⁽²⁹⁶⁾ Καλλίστη και *Αριστη. Pamphus ap. Paus. VIII. 35.
7. Sappho ap. eund. I. 29. 2.
(291) Paus. VIII. 23. 5.

Quelques mots sur la Diane d'Éphése, et sur l'identification ' de Diane avec d'autout avec Hécaté.

En parlant de Diane, nous avons cité quelquefois la Diane d'Éphèse. Ceci nous sembloit permis pour constater le caractère tres décises, sur- de la déesse, parcequ'il nous paroît prouvé que la Diane grecque et celle de l'Asie-Mineure ont eu une origine com-

d'ailleurs il sera à peine nécessaire de mune; mais faire observer la différence essentielle qui existoit entre la nature et le culte de ces deux divinités. Il est vrai, la déesse des peuplades septentrionales, qui donna l'existence à la Diane des Grecs, fut aussi la mère de celle des Éphésiens: mais chez ceux-ci elle se confondit avec la déesse de l'amour de la Haute-Asie, fusion qui donna naissance à Cybèle dans la partie septentrionale de l'Asie-Mineure, à Béllone, dans la partie orientale de cette presqu'île, comme elle avoit donné naissance à la Diane d'Éphèse sur les côtes occidentales. Pour se convaincre de la différence qui existoit entre cette Diane et celle de la Grèce, on n'a qu'à les regarder. Certes, personne ne reconnoîtroit la belle et agile chasseresse dans cette poupée engainée qui a la couronne murale de Cybèle sur la tête et le zodiaque autour du cou, dont le vêtement est orné des images de plusieurs animaux, et dont les bras sont soutenus par des broches, tandis que, comme par une irrision amère de la nature, elle est distinguée par une répétition dégoûtante de cette partie du corps féminin qui d'ailleurs en fait le plus bel ornement (292). Cependant il y a des preuves que la déesse asiatique n'a pas manqué d'exercer quelque influence sur sa A Scillus, Xénophon consacra à Diane soeur en Grèce. un temple et une statue qu'il fit faire d'après le modèle du sanctuaire et de la statue d'Éphèse (293). Quelquefois les Grecs invoquoient spécialement la Diane d'Éphè-

⁽²⁹²⁾ Voyez p. e. Mus, Pio-clem. T. I. tab. 31 (cf. p. 201). (293) Xenoph. Anab. V. 3. 12.

se (294). Le prêtre et la prêtresse de Diane Hymnie en Arcadie étoient obligés d'observer la même continence qui étoit prescrite aux Essènes, qui desservoient le temple d'Éphèse. Non seulement ils devoient faire voeu de chasteté, mais les bains et plusieurs autres agréments de la vie leur étoient désendus; il ne leur étoit jamais permis de mettre les pieds dans la maison d'un laïque (205). Quand même Pausanias, auquel nous devons ces renseignements, ne nous auroit pas fait remarquer la ressemblance entre cette manière de vivre et celle des prêtres éphésiens, nous ne douterions pas un moment de l'origine d'une institution aussi peu conforme au caractère des Grecs. Cependant voici une particularité qui mérite d'être observée. Strabon, en parlant des Megalobyres, prêtres de la Diane éphésienne, assure qu'anciennement au moins il étoient eunuques; aussi leur permettoit-on de faire le service avec les vierges sacrées (296). Or, en Arcadie la déesse n'a jamais été adorée par des eunuques, et il est probable que le voeu de chasteté qu'on exigeoit des prêtres grecs a été une imitation de la mutilation des asiatiques. Ce qui rend cette conjecture plus vraisemblable, c'est que l'emploi des prêtres d'Éphèse étoit annuel, tandis que celui des Arcadiens étoit à vie. Les Grecs ont-ils voulu imiter par l'irrévocabilité du voeu l'impossibilité de le violer dans laquelle se trouvoient les Éphésiens? Qu'on se donne la peine de comparer avec ces eunuques le chaste Hippolyte, lorsqu'il consacre à la chaste déesse une couronne de fleurs cueillies dans un pré dont

(294) P. e. Aristoph. Nub. 598 sq. (295) Paus. VIII. 13. 1.

⁽²⁰⁰⁶⁾ Strab. p. 950. Plutarque (an seni sat ger. resp. T. IX. p. 176) parle d'une préparation que devoient subir les prêtres. Si les prêtres de Strabon sont les mêmes que ceux dont parle Plutarque, il est évident, par le passage de ce dernier, en quoi consistoit cette préparation.

les herbes fraiches n'ont jamais été touchées par les pas du bétail ni par la faucille du laboureur (297): et je doute nullement qu'on n'aperçoive la différence qui existe entre la déesse asiatique et la déesse grecque. Néanmoins cette différence n'a pas empêché non seulement qu'on confondit les deux déesses (298), mais aussi qu'on se crût autorisé à attribuer à la Diane des Grecs des fonctions et des qualités qui lui ont été constamment étrangères.

C'est en partie au moins à cette erreur qu'on doit l'identification de Diane avec plusieurs autres déesses. Nous avons déjà parlé de celle avec la Lune et avec Lucine: il ne nous reste qu'à dire quelques mots sur l'identification avec Hécaté.

Nous avons vu qu'on prétendoit que Hécaté étoit la Lune: or, comme on disoit la même chose de Diane, il devoit s'en suivre naturellement que Diane et Hécaté étoient identiques. Il faut même avouer qu'il est rare de trouver autant de conséquence dans les combinaisons des allégoristes, défaut qui, pour le dire en passant, en prouve l'absurdité plus que tout autre argument. Car, si Diane est la Lune et Lucine, il faut aussi que la Lune soit Lucine; et, si Diane est Hécaté et Lucine, il faut encore que Hécaté soit Lucine: et cependant il y a très peu d'allégoristes qui aient la loyauté d'avouer ces conséquences nécessaires de leur système (299).

(299) Le scholiaste d'Aristophane (ad Thesmoph. 865) est de ce nombre.

⁽²⁹⁷⁾ Eur. Hippol. 73 sq. Jamais on n'auroit cru que Diane elle-même fût hermaphrodite: cependant qu'on voie le raisonnement de Tischbein (Vases d'Hamilton T. III. tab. 22). Un hermaphrodite que ce savant croit avoir trouvé sur un vase deve esser Diana. Pourquoi? Macrobio e Orfeo(!) le danno ambi i sessi.

⁽²⁹⁸⁾ Ce sont surtout les poëtes de l'école alexandrine qui s'en sont rendus coupables. Dans Callimaque p. e. (H. in Dian. 259 sq.) la Diane qui punit Ænée est représentée comme identique avec la déesse d'Éphèse et appelée Marvyin.

Il sera certainement inutile de citer des exemples de l'identification de Diane avec Hécaté: on en trouve chez tous les scholiastes et chez plusieurs poëtes et rhéteurs d'un âge plus récent (*°°). Il vaudra mieux indiquer quelques points de ressemblance entre les deux décesses; ceci pourra servir tant à indiquer la source de l'erseur qu'à la réfuter.

On sait que le chien étoit consacré à Hécaté: l'on sait aussi qu'il y avoit peu de déesses qui fissent si fréquemment usage de cet animal que Diane. Hécaté porta le flambeau, lorsque Cérès alla à la recherche de sa fille. Diane φωσφόρος, la déesse qui éclairoit les chemins, auxquels elle présidoit, ainsi que son frère, comme nous venons de le voir, est presque aussi connue que Diane chasseresse (soz). On connoît les conjectures auxquelles a donné naissance la statue de Diane placée à côté de Cérès et de Despoina: cependant cette statue, quoiqu'elle tienne d'une main un flambeau, et de l'autre deux serpents, est vêtue d'une peau de biche, elle a un carquois sur les épaules et elle est accompagnée d'un chien : par conséquent elle représente la déesse de la chasse (302). La statue qu'on voyoit auprès d'Anticyre avoit les mêmes attributs (303). En Aulide l'une des statues avoit des

(800) P. e. Corn. N. D. 34. (Opusc. Myth. p. 232) Schol.

Soph. Oed. T. 161. Liban. Or. V (T. I. p. 233).

^(3°1) Φωσφόρος. Eur. Iphig. T. 121. Paus. IV. 31. 8. Σελασφόρος Paus. I. 31. 2 fin. Πυρωνία. Paus. VIII. 15 fin. αν πυρφόροι 'Αρτέμιδος ανγλαι. Soph. Oed. T. 206. 'Αμφίπυρος. Soph. Trach. 215. Dans Callimaque (H. in Diau. 11), Diane (non pas Hécaté ou la Lune), Diane la chasseresse demande à son père la φαεσφορίη. Le scholiaste n'ose décider si cela signifie qu'elle étoit Hécaté, ou qu'on la représentoit comme Lucine, et Spanheim (ad 116) croit que cela prouve que Diane étoit la Lune. On n'a qu'à choisir, comme l'on voit.

^(****) Paus. VIII. 37. 2.

(****) Paus. X. 37. 1. On la voit encore avec le même attirail chez Montfaucon, Antiq. expl. par fig. T. I. pl. 88. fig. 6. cf. Tischbein, Vases d'Hamilton, T. III. tab. 5.

flambeaux, l'autre représentoit Diane chasseresse (3°4).

Ces faits prouvent assez que les flambeaux sont aussi propres à Diane qu'ils le sont à Hécaté, et qu'il n'est pas nécessaire de penser à cette dernière déesse aussitôt qu'on remarque un flambeau dans la main de Diane. Il y a plus. Diane reçoit parfois les mêmes épithètes et le même nom que Hécaté, sans que pour cela elle soit la même déesse. L'ἐνοδία δαίμων dont parle Platon peut signifier Diane aussi bien que Hécaté, puisque Diane présidoit aux chemins, ainsi qu'Apollon Agyieus (305). Dans Euripide Diane est appelée Hécaté (Εκάτα): et cependant il est certain que le poëte n'a pas confondu les deux déesses, puisqu'il appelle cette 'Εκάτα fille de Latone (306); dans un autre endroit, il fait mention de Diane et de Hécaté séparément (307). D'ailleurs nous savons qu'Apollon portoit aussi bien le titre de Exatos, que Diane celui de Έκάτα (308). Ajoutons que non seulement Euripide et d'autres poëtes de la période qui nous occupe ici distinguent Diane et Hécaté (309), mais que nous retrouvons cette distinction jusque chez des poëtes d'un âge très récent (310).

(304) Paus. IX. 19. 5.

(305) Plat. Leg. XI. p. 675. D. Le scholiaste fait la même réflexion (p. 238), mais malheurensement il y mêle encore la Lune.

(305) Eurip. Phoen. 109, 110.

(307) Eurip. Hippol. 141 sq. (308) Voyez encore Creuzer, Meletem. T. I. p. 28.

(509) Aristophane, p. e., qui parle d'abord de Diane, accompagnée de ses chiens, et un moment après de Hécaté qui porte

des flambeaux. Ran. 1401 sq.

^(*10) Nonn. Dion. IV. 185, 187. Toutesois il s'en faut beaucoup que cet auteur soit toujours d'accord avec lui-même. On voit encore Hécaté et Diane l'une à côté de l'autre sur un monument d'une date très récente. Mus. Chiaramonti, p. 144. tab. 17.

CHAPITRE XXXIII.

Mercure. Eloquence, amour des arts, adresse de corps et d'esprit. — Le héraut des dieux. — L'interprète de la volonté divine auprès des hommes. Côté défavorable du caractère de Mercure. Dispensateur de tous les moyens qui peuvent servir à augmenter les possessions. Dieu des marchands, des voleurs, des chasseurs, etc. — Le dieu des bergers et des jardiniers. — Côté favorable de son caractère. Son humanité, son amour pour le genre humain. — Mercure le conducteur des âmes, l'auteur des songes. — Contradiction remarquable qui est la suite du double caractère de Mercurc. Mercure aussi juste que bienfaisant. — Pan. Différence entre la manière dont le considéroient les auciens Arcadiens et celle dont l'envisageoient les Grecs en général, et surtout les Athéniens, dans la période présente. — Chez ceux-ci, Pan, imitation de Mercure, comme divinité champêtre, comme pasteur, chasseur, pêcheur. — Son amour pour la musique et pour la danse. Contraste entreson extérieur et les qualités de son esprit. — Côté moral. Caractère de Pan. — Mars, auteur et dispensateur de la guerre. Point de vue qui ne diffère point de celui sous lequel on le considéroit dans les siècles hérorques. — Point de vue plus favorable. Respect qu'on avoit pour son pouvoir et pour l'influence qu'il pouvoit exercer sur les affaires humaines. — Vénus, déesse de l'amour physique; dans cette période spécialement décsse des courtisanes. — Modification des idées primitives. Vénus considérée comme la force reproductrice de la nature. — Vénus réconciliée avec la vertu. — Vénus déesse de l'amour légitime. — Développement de l'idée qu'on se formoit de son pouvoir. Vénus déesse maritime. — Un mot sur le culte d'Adonis et de Priape. — Quelques êtres d'un rang inférieur adorés comme divinités. — Les démons ou génies. — Opinions vulgaires à leur égard. — Génies bienfaisants, génies tutélaires, esprits familiers. - Génies malfaisants. - Génies considérés comme esprits des défunts, spectres. — Idées des philosophes à ce sujet. — Influence que ces idées exercèrent sur les opinions religieuses.

quence, amour des arts, adresse prit.

Élo- Nous avons signalé Vulcain, Minterve, Apollon et Mercure comme les divinités de corps et d'es- dont les fonctions ont les rapports les plus intimes avec le dévéloppement de l'intelligence, et Mercure spécialement comme le dispensateur de tous les dons, tant du corps que de l'esprit, dons qui, non seulement dans les siècles héroïques, mais lengtemps après, constituoient aux yeux des Grecs cet heureux assemblage de talents qui devoit distinguer l'homme bien élevé. Mercure étoit le dieu dont on louoit à l'envi l'esprit, l'éloquence et les aimables talents. Plutarque, en parlant de la coutume de faire à table la dernière libation en l'honneur de Mercure, ajoute que c'étoit réconcilier la raison avec l'usage du vin, puisqu'on reconnoissoit ainsi la présence et l'influence immédiate du dieu le plus intelligent de tous les habitants de l'Olympe (1).

Rien de plus ordinaire que de voir invoquer le secours de Mercure avec celui d'Apollon et des Muses (2); et, quoique Mercure puisse être regardé plus spécialement comme le dieu des orateurs, tandis qu'Apollon est plutôt le protecteur des poëtes (3), cependant on attribuoit à Mer-

⁽¹⁾ Plut. Symp. VII. 9. T. VIII. p. 851. Εἰς τὸ αὐτὸ συνάγουσε τῷ οἴνῷ τὸν λόγον, — ὡς γοῦν παρόντε καὶ συνεπισκοποῦντε τῷ φρονεμωτάτῷ θεῷ πρῶτον ἀπαλλαττόμενοι προσεύχονται.

⁽²⁾ Καλῶ δ' ἐπὶ τούτφ τῷ τολμήματι καὶ Ερμῆν λόγιον καὶ ᾿Δπόλλωνα μουσηγέτην καὶ Μούσας ἀπάσας. Aristid. Or. XLV. T. II. p. 5. A Mégalopolis ces divinités avoient un temple en commun. Paus. VIII. 32. 1. Ceux qui désirent cultiver leur esprit, dit Arrien, s'adressent à Apollon, aux Muses, à Mnémosyné et à Mercure. de Venat. 34.

⁽³⁾ Ib. p. 14. l. 5. cf. p. 18 in. 135 in. Aristide ne fait ici que commenter les passages connus d'Homère et d'Hésiode que nous avons cités lorsqu'il étoit question des siècles hérosques, et il fait remarquer très à propos que, par l'éloque ice à laquelle il préside, Mercure est par excellence le dieu bienfaisant (δωτηρ εάων), p. 143 fin. 144 in. cf. Schol. T. III. p. 397. l. 20. Le coq lui étoit consacré, ώς λαλιστάτω καὶ λογιστάτω θεῶν. Lucian. Somn. 2. (T. II. p. 705). Cf. Athen. VII. 126., au sujet du poisson βόαξ. Lorsque dans une société il y avoit un moment de silence, on avoit la coutume de dire que Mercure entroit (Plut. de garrul. T. IX. p. 3). Étoit-ce le respect pour l'éloquence de ce dieu, qui imposoit silence à tous ceux qui se vantoient de bien parler?

L'interprète de Chargé de faire connoître aux mortels, la volonté divine auprès des hom- ainsi qu'aux dieux de l'Olympe, les ordres mes. de son père tout puissant, Mercure d'un humble messager devint une divinité à peu près égale à Apollon, et l'ami du genre humain.

Dans l'hymne homérique, il est vrai, Apollon refuse à Mercure le don de la prophétie, se réservant à lui seul le privilège de dévoiler l'avenir aux yeux des mortels: mais les qualités du caducée, décrites dans le même poëme, devoient lui paroître assez précieuses pour le consoler de n'avoir pas la faculté d'inspirer la Pythie (14). En effet, ce caducée étoit une baguette magique. Déjà chez Homère elle faisoit endormir ou réveilloit ceux qu'elle touchoit: ici elle est la dispensatrice des richesses (15), et le scholiaste d'Homère l'appelle même une

ἀπὸ τῆς διακονίας. Lycophron lui donne sans détours le nom de Cadmile (Alex. 162) et celui de Cadmus (ib. 219).

⁽¹⁴⁾ Hymn. Hom. II. 528 sq. Il est assez évident que le poëte attribue un grand pouvoir à la baguette de Mercure, mais le passage est corrompu, et, malgré la peine que Hermann, Matthiae (Animadv. ad Hymn. Hom. p. 308 sq.) et d'autres se sont donnée pour lui trouver un sens raisonnable, je dois avouer que leurs conjectures ne sauroient dissiper mes doutes. Toutefois, le mot èminourou me paroît suffisant pour en conclure que le poëte a voulu dire que Mercure étoit chargé d'exécuter les ordres qu'Apollon annouçoit par la connoissance qu'il avoit de la volonté de son père : c'est évident par l'antithèse que forment le mot dont je viens de parler et le vers suivant :

^{(15) *}Ολβου και πλούτου περικαλλέα δάβδου. vs. 529. Cette baguette et le pétase ont beaucoup trop l'air d'avoir été inventés en Grèce, pour qu'il soit nécessaire d'en chercher l'origine en Égypte, ainsi que le fait Hug, Mythos etc.p. 276. Böttiger (Amalthea, T. I. p. 104 sq.) prend la baguette pour un signe de paix, et les serpents pour des bandes de laine. Je ne crois pas qu'il soit permis de s'écarter de l'indication d'Homère, qui fait connoître la baguette comme une baguette magique; et, s'il en est ainsi, il est beaucoup plus vraisemblable que les serpents y ont été ajoutés pour indiquer la faculté de dompter ces animaux, comme le faisoient les Psylles.

baguette divinatoire (16). Aussi, s'il est vrai, comme l'assure Eustathe, que, dans le Céramique à Athènes, on voyoit une statue de Mercure à quatre têtes avec une inscription qui lui attribuoit la faculté de tout voir (17), il paroît assez qu'on croyoit que son pouvoir s'étendoit bien au-delà des bornes que, suivant le poëte dont nous venons de parler, Apollon voulut lui prescrire. Ceci est prouvé d'ailleurs d'une manière incontestable par l'oracle que possédoit Mercure à Phares en Achaïe (18). Côté défavorable Toutefois, il s'en faut beaucoup que du caractère de Mercure. Dispen- le caractère de Mercure soit aussi élevé sateur de tous les que celui d'Apollon. Nous avons déjà vu moyens qui peuvent servir à aug- où le conduisirent, dans les siècles héroïmenter les possesques, son adresse et sa volubilité. sions. Dieu des marchands, des heureusement l'histoire prouve que, sous voleurs, des chasle rapport moral, Mercure à été toujours seurs etc. le même. C'étoit de Mercure qu'on attendoit du secours toutes les fois qu'on se voyoit forcé

(17) Eustath. ad II. p. 1487 in. L'inscription portoit: Ερμή τετρακέφαλε καλόν Τελεσαρχίδε έργον, Πάνθ' δραάς.

On voit bien qu'il n'est pas nécessaire de prendre ces quatre faces pour une indication des quatre parties de la philosophie, ainsi que le fait Eustathe dans cet endroit. D'ailleurs Mercure est qualifié de zouzégalos par Lycophron (vs. 680), cf. Eustath. ad Od. p. 180. l. 10. Je crois cependant que ces figures difformes sont d'une origine assez récente, ainsi que la composition dont parle Philodème dans l'une de ses épigrammes (Anthol. T. II. p. 78. XXVIII), composition qui n'est nullement en harmonie avecla règle que les anciens Grecs observoient invariablement dans la manière de représenter leurs divinités. Il est ici question d'une statue avec une tête de Pan, la poitrine et le corps de la forme de celle qu'on attribuoit à Hercule, et les jambes garnies d'ailes comme celles de Mercure.

(18) Paus. VII. 22. 2. Cornutus dit en termes précis qu'on le

⁽¹⁶⁾ Schol. ad Hom. Il. O. 256. μαντική δάβδος. Dans les Lithica du Pseudo-Orphée, Mercure est un véritable sorcier. vs. 58 sq. 601 sq.

d'opposer à la force ouverte l'adresse et la ruse. C'est Mercure qu'invoque le chocur, dans l'Électre de Sophocle, lors-qu'Oreste vient venger le meurtre de son père (19). C'étoit lui qu'on invoquoit pour obtenir quelque profit inattendu, ne fut ce qu'en trouvant quelque chose sur la route (20).

regardoit comme μάντις, à cause des songes qu'il envoyoit aux hommes. N. D. 16. (Opusc. Myth. p. 166.).

(19) Soph. El. 1391. 'Ερμής σφ' άγει, δόλον σκότφ

Κούψας. ——
Νύχιος chez Æschyle, Choéph. 721 sq. cf. 805 sq.

(20) Fab. Æsop. ed. Schneid. p. 67 fin. 68 in. Callim. Epigr.

XLVIII. 5 Ηλθεν ὁ βούς ὑπ' ἄροτρον έχουσιος, εὖγ' ἐμὸς 'Ερμας. Mercure étoit appelé μαστήριος, celui qui fait trouver (Æsch. Suppl. 921), et l'on croyoit que les xlipos étoient de son invention. Schol. Aristoph. Pax, 364. cf. Hymn Hom. II. 550 sq. Apollod. III. 10. 2. Je crois que c'est en ce sens que, dans une épigramme d'Ariston (I. Anthol. T. II. p. 234), un cuisinier consacre à Mercure ses instruments. Il est évident qu'il le fait par reconnoissance pour la liberté qu'il venoit d'obtenir. Un profit inattendu étoit appelé Equator; et c'est aussi bien en ce sens, que comme le protecteur des voyageurs, que Mercure étoit 2000 Chez Æschyle (VII.c. Th. 493), on attribue à Mercure un accident heureux. cf. Schol. ad h. I. πάντα τὰ δθαῖα καὶ τὰ ξρμαῖα καί κατὰ τύχην συμβεβηκότα τοϊς βροτοϊς, τῷ Ερμή ταῦτα ἀνατιθέασιν Ελληνες. Cf. Heliod. Æthiop. V. 15, où Nausicles rend grâces à Mercure pour la belle pierre qu'il reçoit de Calasiris. On consacroit à Mercure, ainsi qu'à Hécaté, des portions de repas qu'on déposoit dans les rues et dans les carrefours. Les pauvres qui les trouvoient en rendoient grâces au dieu du gain. Schol. Plat. p. 12 fin. Par le même motif, on avoit la coutume de consacrer à Mercure une partie de ce qu'on venoit de trouver, ce qui donna lieu au proverbe ποινός ὁ Ερμής (il faut que Mercure en ait sa part) δς δή (comme l'explique Cornutus, N. D. 16. Op. Myth. p. 168) δς δη συνίστως έστι της ευρέσεως, ενόδιος ών. cf. Theophr. Charact. p. 485. Dans la fable d'Esope (ed. Schneid. p. 67 fin. 68 iu.), le voyageur qui avoit fait voeu à Mercure de lui consacrer une partie du gain qu'il feroit, mange les amandes qu'il trouve et en donne les coques à Mercure. La coutume des passants de jeter une pierre aux pieds des statues de Mercure a la même origine. Voyez les différentes raisons qu'en donne Cornutus (ib. p. 168 fin. 169) et le scholiaste d'Homère (ad Odyss. II. 471.). On croyoit que Mercure protégeoit les marchands (21) et les usuriers (22), et qu'il présidoit aux marchés, fonction à laquelle il emprunta même un de ses surnoms (23). Mercure étoit le dieu auquel on rendoit grâces pour le gain qu'on faisoit (24); et, puisque ce fut l'adresse même de ce

Je crois que ce n'étoit qu'un signe de la bonne volonté des adorateurs de Mercure, qui lui donnoient dans ce moment ce qu'ils trouvoient, faute de mieux. Cf. Crinag., Epigr. VII.

Anth. T. II. p. 129 (λιθηλογέες Ερμέω ίδρύσιες).

(21) Aristoph. Acharn. 816. Ἐμπολαῖος. Corn. N. D. 16. (Op. Myth. p. 169.) Heliod. Æth. V. 13, où un marchand lui offre des sacrifices. Dans le Plutus (1121 sq.), Aristophane décrit les sacrifices de gâteaux de miel et de raisins secs que lui faisoient les femmes de la halle à Athènes.

(22) Theodor. Epigr. X. (Anthol. T. II. p. 44.).

(28) 'Ayoquios. Paus. I. 15. 1. II. 9 fin. III. 11.8. Aristoph. Eq. 297. Cependant Mercure dyoquios étoit aussi le dieu des orateurs. L'orateur Callistrate lui érigea un autel. Plut. Vit. Rhet.

T. IX. p. 357.

(24) Κερθείος, κερδώος, άγαθοποιός δαίμων και κέρδυς τηφητικός. Luc. Tim. 24 fin. (T. I. p. 138 in.). Philostr. Vit. Apoll. V. 15. Dans le passage d'Eschyle, Choeph. 617, je crois, avec Schütz, que Ερμής signifie la soif du gain, le désir de se rendre Mercure propice. Non seulement comme dieu de l'éloquence, mais aussi comme protecteur de l'industrie et comme une divinité qui surveilloit les maisons et les jardins, Mercure est souvent représenté avec un coq, ainsi que Minerve Ergane. Montf. Antiq. T. I. pl. 68. fig. 7. pl. 72. fig. 1. Le même auteur nous offre une image remarquable de Mercure. Ici ce dieu marche devant un coq qui est plus grand que lui, et qui tient dans le bec un épi, pl. 71. fig. 5. cf. Leon. Augustini Gemm. Sculpt. Antiq. no. 199. On le voit encore sur un char attelé de deux coqs, pl. 76. fig. 6. Je ne puis me dispenser de citer ici une explication ingénieuse d'une image qu'on trouve souvent sur les pierres antiques. C'est au savant Creuzer (zur Gemmenkunde etc. p. 56, 57) que nous en sommes redevables. Je veux parler du renard armé d'un fouet et monté sur un char tiré par un coq. M. Creuzer y trouve l'expression de cette idée: List wird oft Meisterin der Wachsamkeit. Il parle dans le même endroit d'un vase orné, d'un côté, de l'image de Mercure, de l'autre, de deux athlètes accompagnés de deux jeunes gens dont l'un tient un renard, l'autre un coq. M. Creuzer est d'avis que ce sont les symboles de l'adresse et de la vigilance si nécessaires dans les jeux publics.

dieu qui lui valut cette distinction, on ne doit pas s'étonner de voir les Grecs lui offrir ouvertement des sacrifices, dans sa qualité de dieu de la fourberie (*5), de voir leurs poëtes le représenter comme le dieu qui enseigne aux hommes l'art de se tromper les uns les autres (*6), et qui lui même dès sa naissance s'amusoit à voler son frère Apollon (*7). Si Platon parle sans scrupule de la fourberie de Mercure, et des tours qu'il jouoit à ceux avec lesquels il avoit à faire (*8), il n'est pas étonnant que les poëtes l'aient appelé le roi des voleurs (*29), ou qu'ils l'aient représenté voyageant avec un chariot rempli de mensonges et de tours d'adresse (*30).

Nous avons fait observer plus haut que Mercure n'étoit guère connu comme dieu du commerce avant la période dont nous nous occupons ici. Il en est de même de sa qualité de protecteur des chasseurs. C'est à dire : comme pour les chasseurs l'adresse est souvent aussi nécessaire et aussi profitable que la force, on a commencé à placer Mercure parmi les divinités de la chas-

(25) Suivant Pausanias, le Mercure d'àlos, dans le voisinage de Pellène, étoit très prompt à exaucer les prières qu'on lui faisoit. Paus. VII. 17 in. Il est à peine nécessaire d'ajouter de quelle nature étoient les prières qu'on faisoit à un dieu distingué par un nom pareil. (26) Æsop. fab. p. 105 fin.

⁽²⁷⁾ Hymn. Hom. II. Pour connoître le point de vue sous lequel les Grecs considéroient ces larcins de Mercure, on n'a qu'à voir comment s'exprime à ce sujet Philostrate. Il est évident que l'espiéglerie du dieu l'amuse; il qualifie ses larcins de très plaisants (μαλὰ ἡδεῖαι αι κλοπαὶ τοῦ θεοῦ). Il ne les fit pas, dit-il, par indigence, mais seulement pour se donner quelque distraction (εὐφροσύνη διδούς καὶ παίζων. Icon. 1. 26 p. 800 fin.).

⁽²⁸⁾ Plat. Cratyl. p. 267. C.
(29) Φηλητών ἄναξ. Eurip. Rhes. 217. Ceci n'est dit nullement dans l'intention de lui dire une injure.

⁽⁸⁰⁾ Fab. Æsop. p. 142. fia. Ψεύσματα καὶ πανουργίαι.

se (31), et même parmi celles qui présidoient à la pêche (32). Toutefois nous n'oserions assurer que cette idée ne soit plus ancienne que ne le sont les auteurs qui les premiers en font mention. En général il est assez difficile de fixer le temps où quelque nouvelle fonction a été assignée à quelque divinité, ces fonctions tenant souvent à des qualités différentes dont l'une a souvent été remarquée ou au moins mise au jour plus tôt que l'autre. Cette divergence d'attributs a la même origine que la ressemblance qu'il y a souvent entre les divinités les plus diffé-Mercure, par exemple, présidoit aux chemins, tant parceque ce qu'on y trouvoit étoit regardé comme un · don de sa main, que parceque, en sa qualité de dieu voyageur et messager, il étoit le protecteur des voyageurs et des hérauts. Encore Mercure n'étoit-il pas seulement le dieu des chasseurs et des pécheurs parcequ'il étoit le plus adroit des habitants de l'Olympe, mais aussi parcequ'il

(3^x) Leon. Tarent. Epigr. XII (Anth. T. I. 157). Ici un oiseleur lui consacre les instruments de son métier, un chasseur lui offre une partie de son gibier. Cf. Crinag. Epigr. VII. (Anthol. T. II. p. 129).

(32) Oppien (Hal. III. 9 sq.) lui fait même inventer l'art

d'attraper les poissons et le lui fait enseigner à son fils Pan.

— βουλάς δὲ περισσονόων ἁλιήων Αὐτὸς ἄναξ πρώτιστος ἐμήσαο, καὶ τέλος ἄγρης Παντοίης ἀνέφηνας, ἐπ' ἰχθύσι κῆρας ὑφαίνων. ٧٤. 12. Cf. vs. 26. — σέ δ'ἔξοχον ἱλάσκονται

On trouve quelquesois Mercure portant une tortue sur les épaules, p. e. sur une pierre de la collection de Stosch. Winckelm. Monum. Ined. T. I. p. 207. cf. Müller Monum. de l'Antiq. T. II. hest 2. pl. 30. fig. 331. Winckelman parle dans le même endroit d'une tête de Mercure d'un style grec, couverte d'une écaille de tortue, en guise de bonnet. Cette tête se trouvoit dans la collection du sculpteur romain Cavaceppi. Voyez d'autres preuves de cette combinaison dans Montsaucon, Antiq. T. I. pl. 72. fig. 3—6. cf. 129. Müller, Monum. de l'Antiq. l. l. pl. 29. fig. 327, 328, 331. Sur les médailles romaines, Mercure est même quelquesois représenté comme divinité marine: p. e. avec un aplustrum. Müller, Monum. de l'Antiq. l. l. pl. 29. f. 317.

présidoit à la campagne, aux montagnes et aux forêts. On le voit clairement par un passage d'Arrien où cet auteur dit que les chasseurs s'empressent d'offrir leurs voeux à Apollon, à Diane, à Pan, aux Nymphes et à Mercure Enodius et Hégemonius, et aux autres divinités des montagnes (\$ 3). Mercure, comme le dispensateur des richesses, étoit considéré comme l'auteur de la fécondité du bé. tail, la principale possession dans les siècles plus reculés: mais il l'étoit aussi par suite de la même qualité dont nous venons de parler, celle de protecteur des habitants de la campagne (\$ 4).

Le dieu des bergers et des jardimiers.

on invoquoit Mercure Nomius avec Pan et avec
les Nymphes (36), et l'on croyoit que c'étoit à lui que les pasteurs étoient redevables du bien-être et de la santé de leurs
troupeaux (37). Le célèbre Daphnis, le modèle des pasteurs, étoit l'ami, ou, suivant d'autres, le fils de Mercure (38), qui d'ailleurs, par cela seul qu'il étoit le père de

(33) Arrian. Venat. 34.

(34) Mercure, Jupiter et Hercule sont les dieux qu'on représente quelquefois avec la corne d'abondance. Voyez, à ce sujet, Creuzer, zur Gemmenkunde etc. p. 50. Le phallus, ce symbole si connu de Mercure chez les ancieus Pélasges, est un symbole du même genre. (35) Hymn. Hom. 491—567.

(36) Aristoph. Thesmoph. 986. Mercure étoit le chorège des Nymphes, comme Apollon étoit celui des Muses. Aristid. Or.

LV (T. II. p. 708 fin).

(87) Paus. II. 3. 4. 'Επιμήλιος. Paus. IX. 34. 2. cf.V.27.5. Ici Mercure porte le bélier ainsi que sur plusieurs monuments qui existent encore. Voyez p. e. Müller, Monum. de l'Antiq. T. II. heft 2. pl. 29. f. 322. Gerhard, Griech. Vasenb. tab. 19. fig. 2. Si, dans Artémidore (Oneir. II. 12), nous lisons avec Reiske et Reisfe ὅχημα pour σχῆμα, le bélier y porte Mercure. Quoiqu'il en soit, c'est toujours un bélier. Léonidas de Tarente (Epigr. XXVII. (Anthol. T. I. p. 160) appelle Mercure αὶπολίων φύλαξ et (Epigr. XXXV. ib. p. 163) μηλοσσόος.

(88) Ælian. V. H. X. 18. Voyez les passages cités par Peri-

zonius ad h. l. cf. Theocr. Id. I. 77 sq.

Pan et le dieu tutélaire de l'Arcadie, se feroit déjà connoître comme le protecteur des bergers (3°). Les paysans croyoient aussi qu'il surveilloit leurs jardins potagers (4°); quelquefois même on le trouve faisant jaillir de la terre des sources d'eau vive (4°); et souvent il partage avec Hercule le soin de surveiller l'entrée des jardins (4°), aussi bien que les frontières du canton (4°).

Côté favorable de On voit que Mercure commence déjà a son caractère, se montrer sous un jour plus favorable. Son humanité, son amour pour De voleur il devient gardien, et le dieu le genre humain. qui préside aux tables chargées d'or des avides marchands du Pirée, accompagne les bergers dans les champs et prend part à leurs travaux rustiques. Il faut absolument être Grec pour comprendre quelque chose à cette religion.

Dans l'Iliade et dans l'Odyssée, Mercure étoit déjà l'ami du genre humain. Ce caractère ne s'est pas démenti dans les siècles qui ont suivi. Il n'y a presque pas de divinité qui surpasse Mercure en bienveillance pour les foibles mortels. C'est lui qui les accompagne dans leurs voyages (44), c'est lui qui leur fraie le chemin (45). Partout on voyoit ses statues, devant

(39) Hymn. Hom. XVIII. 2.

Κυλλήτης μεδέοντα και 'Αρκαδίης πολυμήλου.

(4°) Leon. Tarent. Epigr. LVI (Anthol. T. I. p. 168). cf. Heync Comm. Soc. reg. Gott. T. X. p. 83.

(41) Lycophr. 835. cf. Tzetz. ad h. l. Est-ce en ce sens que Mercure est appelé ὁ τοῦ ποταμοῦ θεός? Fab. Æsop. p. 56 in.

(42) Θρων φύλαξ. Leon. Tareut. Epigr. 29 (Anthol. T. I.

p. 161). (48) Paus. II fin.

⁽⁴⁴⁾ Πομπατος, ἀγήτως. Pans. VIII. 31. 4. Dans Homère, Jupiter dit que c'est une des plus grandes jouissances de Mercure que d'accompagner les hommes: dans Éschyle (Eum. 92), Apollon, en lui recommandant l'infortuné Oreste, dit que Jupiter lui a fait un grand honneur, en lui donnant cette charge:

Σέβει τοι Ζεὺς, τόδ' ἐκνέμων σέβας, ΄Ορμώμενον βροτοῖοιν εὐπόμπω τύχη. (45) Έρμης πρώτος κάθηρε τὰς ὁδούς. Schol. Od. Π. 471.

les portes des maisons (46), à l'entrée des jardins, sur les routes publiques (47). Elles sembloient rappeler aux hommes que partout ce dieu bienfaisant surveilloit leurs pas et les garantissoit de tout danger. Mercure étoit le seul dieu auquel on donnât le nom qu'on dounoit aux hommes chargés de conduire les étrangers (48). Mercure n'étoit pas seulement considéré comme l'auteur de la richesse et de l'abondance, mais en général comme l'une des divinités les plus bienfaisantes. On attendoit de lui le bonheur, la santé (49) et une vie agréable (50), on louoit l'amour qu'il portoit au genre humain (51), et sa fonction même de messager avoit un rapport intime avec la paix et avec la tranquillité des états (52). Les enfants consacroient leurs joujoux à Mercure (53); le vieillard avoit recours à lui dans ces moments solennels où il entrevoit la fin de sa carrière, et où il se prépare au voyage toujours plein de terreurs vers le sombre empire des morts.

Mercure le conducteur des âmes, l'auteur des
songes.

Il nous a paru probable que, dès les
temps les plus anciens, Mercure a été représenté comme le conducteur des âmes:
mais ce n'est toujours qu'une probabi-

(46) Στροφαΐος. p. e. Aristoph. Pl. 1154.
(47) Ένόδιος. Voyez p. e. Strabon, p. 528. B.
(48) Προξένος. Æsch. Suppl. 921.
(49) Paus. IX. 22. 2.

(50) Ίμερόεντα βίον — αίωνος μοϊραν — άγαθήν. Anacr.

Epigr. XX. ed. Holst. p. 135.

(5x) Φιλανθρωποτάτος — δαίμων. Aristoph. Pax, 391. Κάλλιστος και άγαθωτάτος των θεων. Heliod. Æth. V. 15. Il portoit aussi l'épithète de φίλιος. Polyæn. Strat. III. 9.21. Dans l'hymne homérique (II. 532), ses oeuvres sont spécialement désignées comme bonnes (ἔργα ἀγαθά.).

(52) Son caducée est appelé εἰρήνης δπλον. Hymn. Orph.

XXVIII. 7.

(53) On en trouve un exemple dans une épigramme de Léonidas de Tarente (Epigr. XXXIII. Anthol. T. I. p. 162).

lité (54): au moins ce point de vue n'a-t-il été entièrement développé que dans la période qui nous occupe ici. Dans cette période, Mercure a pris sa place parmi les dieux de l'empire des morts. Pour obtenir une mort douce et facile, on invoquoit le dieu ami du genre humain qui non seulement guidoit les pas des hommes dans cette vie, mais qui les accompagnoit jusque dans l'empire de Pluton (55); dans cet empire on le plaçoit à côté de Pluton, comme l'un des dieux souterrains (56), et Phérécyde lui attribua déjà le pouvoir d'accorder aux ombres la permission de quitter le séjour des ténèbres, comme il les y faisoit entrer (57).

(54) Je me suis déclaré alors (T. II. p. 363. not. 157) contre l'opinion d'Eustathe qui explique εριούνιος par ψυχοπομπός. Cependant je dois avouer qu'il y a un passage qui semble lui donner quelque appui; ou le trouve Aristoph. Ran. 1175.

-- τὸν Εριούνιον, Ερμήν χθόνιον προσείπε.

(55) Soph. Aj. 823. Πομπαῖος Ερμῆς, χθόνιος, πομπεὺς, ταμίας τῶν ψυχῶν, πυλαῖος. Diog. Laert. p. 221. D. cf. Plut. Quaest. gr. T. VII. p. 188. Πομπός. Soph. Oed. Col. 1617. Le même nom (πομπαῖος) signifie aussi conducteur des vivants, ainsi que nous l'avons vu plus haut. Voyez encore Eurip. Med. 759. On pourroit croire que les jeunes gens qui assistoient dans le bain le consultant de Trophonius étoient appelés Hermes à cause du voyage souterrain que ce consultant alloit entreprendre (Paus. IX. 39 4), s'il n'étoit pas plus probable que ce nom indiquoit leur qualité de serviteurs, cf. Sieb. ad h. l.

(56) P.e. Eur. Alc. 746. Plut. Aristid. 21. Parceque Cléon étoit mort, Trygée dit à Mercure: Cléon est le vôtre. Aristoph. Pax, 649. Les fables concernant les rapports qu'avoit Mercure avec Proserpine ou avec Hécaté ont la même origine. Lycophr. 698. cf. Tzetz, ad h.l. et ad vs. 1176. Dans l'épigramme de Léonidas de Tarente (Epigr. LX VIII. Anthol. T.1 p. 173), il est rangé, avec Pluton et

la Nuit , parmi les de la Eyyator.

(57) Pherec, fr. 73. ed. Sturz. p. 208. Quant au don de la mémoire dont il est ici question, cf. Diog. Laërt. p. 215. in. On veut que le Mercure tenant une figure de femme sur la main, représentée chez Winckelman (Monum. ined. 39. cf. Müller Monum. antiq. T. II. heft 2. pl. 30. fig. 331) signific Mercure ψυχοπομπός, et que les images qu'on voit sur les pierres mentionnées par Müller (ib. fig. 332, 333) représentent Mercure faisant

Le pouvoir qu'on supposoit à Mercure de faire naître des songes et le culte qu'on lui vouoit en cette qualité ont été développés de plus en plus dans la période dons nous nous occupons ici (58), " Contradiction re- Nous avons fait observer que, sous le marquable qui est la suite du double rapport moral, Mercure étoit resté le même. caractère de Mer- Heureusement ceci est également appli-Mercure aussi juste que cable à ses bonnes qualités qu'à ses vices. bienfaisant. · Si Mercure vest toujours sourbe et rusé, il est aussi toujours bienveillant et débonnaire. Nous ne connoissons point d'actes de vengeance exercés par lui, si ce n'est dans su qualité de dieu de l'empire des morts (59). Mercure qui se barbouille le visage pour effrayer la méchante petite Diane, diffère toujours beaucoup d'un dieu vengeur (60); mais, ce qui est assez remarquable, et ce qui prouve encore que le sentiment moral l'emportoit sur les notions imparfaites qu'on

avoit sur la nature divine, c'est que le même dieu qui

si souvent étoit représenté comme un fourbe et un vo-

leur n'étoit pas seulement considéré comme le gardien

du troupeau (61), mais aussi comme une divinité qui

punit l'avarice et l'inhumanité. On croyoit que Mercu-

re Enodius punissoit ceux qui refusoient de montrer le

chemin aux voyageurs (62). Platon, dans ses Lois,

sortir les morts du tombeau. Je dois avouer que je trouve ces explications assez arbritaires. Aussi les images sont-elles sans doute d'une date récente.

(58) P. e. Apoll. Rhod. IV. 1731. cf. Schol. ad. 1732. Heliod. Æth. III. 5. Hippocr. de insomn. p.378. l.20. p.379. l.20.

^(5°) Dans Sophocle Électre (110) lui demande vengeauce et l'associe aux Furies, à Pluton, à Proserpine et à l'Execration (à é à) Cf. Æsch. Choeph. in:

⁽⁶²⁾ Callim. Hymn. in Dian. 69 sq. (61) Leon. Tarent. Epigr. XXVII. (Authol. T. I. p. 160). (62) Theorr. Id. XXV. in.

Έχ τοι, ξείνε, πρόφρων μυθήσομαι όσο έρεείνεις, Ερμίω άζύμενος δεινήν δαιν, είνοδίοιο.

ordonna que l'ambassadeur eu le héraut qui commettreit quelque prévarication sût puni comme coupable envers Mèrcure et envers Jupiter (63). Le fabuliste représente Mercure comme récompensant la justice et la probité, et punissant l'avidité et l'avarice. Dans cette fable, Mercure, ayant appris qu'un paysan, qu'il trouva tout désolé au bord d'une rivière, avoit laissé tomber dans l'oau sa hache: lui en montra une d'or, es lui demandant si c'étoit lu l'instrument qu'il avoit perdu. Le paysan répondit que non, et, quoique Mercure luir en montrat encore une. d'argent, il ne reconnut sa propriété que lorsqu'il vit la hache de fer qu'il venoit de perdre. Pour le récompenser, Mercute les lui laissa toutes trois. Copendant un autre paysan, ayant appris pe qui venoit d'arriver à son compagnon, et s'étant proposé de mieux profiter de la bonté du dieu, s'avista de jeter sa bache. dans l'eau, et avoua tout de suite que la hache d'or étoit celle qu'il avoit perdue; le fourbe fut puni par la perte de la hache même qu'il avoit jetée (64). La contradiction que forment ce trait du caractère de Mercure et l'avidité. dont on l'accuse si souvent donna même occasion à des épigranèmes assez plaisantes (6.5). L'hne seroit pas diffioite de trouver des contrastes non moins frappants chét plu-

(63) Plat. Leg. XII. in. p. 685. fin.
(64) Fab. Æsop. p. 55. fin, 56. Cependant je n'oscrois être de l'avis de Montfaucon, qui croit que Mercure s'appuyant sur une colonne signifie la bonne foi. Antiq. T. I. pl. 72. fig. 1. cf. p. 125 fin.

(65) En voici une d'un poëte plus récent (Philipp. Epigr. LV. Anthol. T. II. p. 210):

α. Κράμβης άψωμαι, Κυλλήνιε; β. μή, παροδίτα.
α. Τίς φθόνος έκ λαχάνων; β. οὐ φθόνος άλλὰ νόμος 'Αλλοτρίων ἀπέχειν κλοπίμους 'χέρας.' ά. ἄ παραδόξου.

My alteres Equis accron in the rough of the Nous ajoutons ici quelques passages où plusieurs des qualités do Mercure sont énumérées. Aristoph. Plut. 1153 sq. Lucian Deor. dial. VII, XXIV. Artemid. Oneirocr. II, 37 (p. 217).

Through whiteh his opening of

sieurs autres divinités grecques. Mais ce en quoi Mercure ne dément jamais son caractère, c'est que toutes ses qualités sont marquées au coin de la douceur et de l'humanité. Mercure est en même temps l'un des dieux les plus aimables et des plus pacifiques de la Grèce. Rarement le voit-on se méler aux combats (66). Sa colère dure peu et n'est jamais terrible. En un mot, les défauts, aussi bien que les vertus, de Mercure sont caractérisés par cette légéreté et cet enjouement qui font le trait distinctif du caractère de ses adorateurs.

Rau. Différence entre la manière dont le considéroient les anciens Arcadiens et celgenient les Grecs en général, et niens, dans la période présente.

Nous avons vu auparavant que Pan, fils de Mercure, étoit considéré en Arcadie comme l'une des divinités les plus puissanle dont l'envisa- tes et des plus anciennes : mais il est certain qu'en Attique et dans les autres parsurtout les Athé- ties de la Grèce il ne fut connu que plus tard et qu'il n'y jouissoit que d'un rang inférieur. La prière que lui adresse Socrate, chez Platon, ne prouve rien ici: Socrate ne s'adresse pas exclusivement à Pan, mais tout aussi bien aux autres divinités de l'endroit où il se trouvoit alors (67). Les invocations des poëtes orphiques (68), ou le conte dont sait mention Plutarque, sur la manière miraculeuse dont, sous le règne de l'empereur Tibère, la mort du grand Pan

⁽⁶⁶⁾ Suivant la tradition mentionnée par Pausanias (IX. 22. 2), il aida les Tauagréens à chasser les Érétriens qui les àvoient attaqués, mais il ne porta d'autre arme que le peigne dont les jeunes gens se servoient dans les bains (στλεγγίς.). Cependant sur un vase (Gerhard. Griech. Vasenb. tab. 16. cf. 61) on le voit avec une épéé. On le trouve encore avec un carquois (Hist. de l'acad. d. Inscript. T. VII. p. 258 sq.), mais on soupçonne que c'est Mercure voleur du carquois d'Apollon, cf. Horat. Od. I. 9.

⁽⁶⁷⁾ Plat. Phaedr. fin. p. 358. C. (68) P. e. Orph. prec. ad Museum, 15, où il est appelé périores. Il est assez remarquable que Dénys d'Halicarnasse (Antiq. Rom. VII. p. 478. l. 30) place Pan parmi les hommes deisiés. Je ne me rappelle pas avoir trouvé ceci ailleurs.

fut annoncée à l'équipage d'un vaisseau qui longeoit les côtes de l'Épire (69), prouve moins encore. Plutarque ajoute que les savants qui se trouvoient à la cour de l'empereur étoient d'avis que ce Pan étoit le fils de Mercure et de Pénélope (70). Si ces savants avoient raison, il n'y auroit pas moyen, sans doute, de nous tirer d'affaire, car il seroit impossible de mettre ce récit sur le compte de l'un des autres Pans dont on trouve les noms chez les auteurs anciens (71): mais tout ceci ne nous regarde en aucune

(69) Plut. de oracul. defect. T. VII. p. 650 sq. Il y a eu des savants qui ont cru que ce grand Pan étoit Jésus-Christ, d'autres prétendent que c'étoit le diable dont l'empire fut renversé par notre Sauveur. Voyez, à ce sujet, la note curieuse de Mosheim ad Cudworth. Syst. Intell. p. 403, 404.

(7°) Plut. J. l. p, 652.

(71) Voyez, à ce sujet, T.II. p.366. not. 168. Ajoutez y Lyd. de mens. IV. 74. et les notes du rhéteur Holobolus ad Dosiadae aram (Anth. T.I. p. 203), qu'on trouve citées par Jacobs, Anthol. T. VIII. p. 222. Pour moi, je crois que toutes les variantes qu'on trouve au sujet des parents de Pan n'ont rapport qu'à une seule et même divinité. Le scholiaste de Théocrite (ad Id. I. 3, 6, 123) a rassemblé une bonne quantité de ces opinions divergentes. Suivant Epiménide, Pan étoit fils de Jupiter et de Callisto; suivant Aristippe, de Jupiter et de la nymphe Ocnéis; suivant d'autres auteurs, ce n'étoit pas Jupiter auguel cette nymphe dût le bonbeur d'être la mère de Pau, mais l'Éther; et, tandis que d'autres encore représentent Pan comme issu du Ciel et de la Terre, il y en a qui osent le rabaisser au point de le faire naître d'Ulysse et de Pénélope. Suivant une leçon du texte de Servius ad Virgil. Georg. I. 16, Pindare l'appela fils d'Apollon et de Péuélope (Pind. fr. ed. Heyn. T. III. p. 129. CLXXXIX.). J'invite mes lecteurs à consulter à ce sujet le grand Hemsterhuis ad Luc. Dial. Deor. XXII. 2 (T. I. p. 270), qui est d'avis que ces différents récits ont rapport à différents dieux du même nom, opinion qui toutefois me paroît un peu hasardée. Si, pour chaque variante qu'on trouve dans l'immense fratras de traditions populaires sur l'origine des dieux, il falloit supposer l'existence d'une nouvelle divinité, l'Olympe, dejà si bien peuplé, deviendroit bientôt trop étroit pour loger tout ce monde, pour ne pas répéter ce que j'ai observé déjà plusieurs fois, que cette pluralité de dieux qu'on trouve chez Ciceron p. e. ne doit son origine qu'à l'allégorie. Il est inutile d'avertir que ceci n'empêche pas d'admettre l'existence d'une foule de génies champêtres subalternes qui portoient le nom de Pane. semblabes aux Satvres et aux Faunes des Romains.

manière; il n'est pas même nécessaire de faire observer le but évident dans le quel Plutarque cite cette fable: nous savons que, suivant l'opinion la plus généralement reçue, Pan étoit le fils de Mercure et de Pénélope (72); d'ailleurs, quand même il pourroit encore rester quelque doute au sujet de la mère, le caractère et les occupations de Pan confirment pleinement la tradition qui représente Mercure comme son père. Que Pan ait été adoré anciennement en Arcadie comme le dieu suprème de cette contrée, ceci n'empêche pas que les Athéniens, et les autres Grecs, à leur exemple, n'en aient fait un dieu rustique, pasteur, chasseur, pêcheur, comme l'étoit son père.

Chez ceux-ci, Pan, imitation de Mercure, comme divinité cham- on représentoit ce dieu, ses pieds pêtre, comme pasteur, de bouc, ses cornes (75), ses vêtechasseur, pêcheur.

Chez ceux-ci, Pan, Les formes connues sous lesquelles on représentoit ce dieu, ses pieds de bouc, ses cornes (75), ses vêtechasseur, pêcheur.

Voyez. p. e. Theorr. Id. IV. fig. Mosch. Id. III. 28. Paus. VIII. 37. I. VII. 18. 3.

(72) Herod. II. 145, Lucian. Deor. Dial. XXII. 2. (T. I. p. 270). Le scholiaste de Théocrite (Id.VII.109) fait aussi mention de cette origine. L'auteur de l'hymne homérique (XIX. 34) met à la place de Pénélope la fille d'Aréas, Dryope, cf. Matth. Ani-

madv. ad Hymn. Hom. p. 441.

(73) Τραγόπες. Simon. Poët. graec. min. ed. Gaisf. T. II. p. 367. XXV. Κεροβάτας. Aristoph. Ran. 232. Le scholiaste (ad h. l.) rapporte les différentes acceptions dans lesquelles on a pris cette épithète. Hemst. ad Lucian. I.l. donne la préférence à celle-ci : ἐπειδή χηλάς έχειν δοκετ τράγου. Il convient dont avec αλγίβοτας et τραγο-Βάμων (ap. Schol.), avec τραγοσκελής (Loug. Pastor. p.50 fin.), γιμαιφοβάτας et ἀιγώνυξ (Leon. Tar. Epigr. XXXIV. Anth.T.I. p.162). Ensuite Κερασφόρος. ib. Αίγιπόδης, δίκερως. Hymn. Hom. XIX. in. Αλγοπρόσωπος καλ τραγοσκελής. Herod. II. 46. Κέρατα έχων, και λάσιος τὰ σκέλη. Lucian. D. D. IV. 1 (T. I. p. 209). L'épithète αλγοπρόσωπος est expliquée par la description qu'on trouve chez Lucien (D. D. XXII. ότνα τοιαύτην (ἔχων) καί πώχωνα λάσιον. cf. Bacch. 2 T. III. p. 76). D'ailleurs Pan a le plus souvent une figure humaine. Lucien, dans l'endroit cité, lui donne encore une queue. Les douze Pans de Nonnus, qui marchent avec Bacchus contre les Indiens, ont des têtes de chêvre. Nonn. Dion. XIV. 67 sq.

(74) Hymn. Hom. XIX. 23.

Echo (75), Syrinx (76), Pitys (77), le font déjà connoître comme dieu champêtre. Les qualités qui chez Mercure n'étoient qu'accessoires font toute l'essence du caractère de son fils. Pan, qu'on voyoit tantôt se baigner dans la rivière et se laisser aller au courant d'un torrent impétueux, tantôt apparoître sur la cime d'un rocher escarpé (78), Pan, adoré surtout sur les montagnes et dans les cavernes (79), Pan étoit le dieu des champs (80); comme son père, il protégeoit les troupeaux (81) et les animaux en général (82); mais aussi, comme lui, il s'amusoit à les poursuivre sur les montagnes et dans les forêts (83), et même dans les fleuves

(75) Mosch. Id. VI. Arch. Epigr. XIV (anthol. T. II. p. 83). Long. Pastor. III. p. 85, 86.

(76) Achill. Tat. VIII. 6. Long. Pastor. II. p. 59. Nicet.

Eugen. III. 298 sq.

(77) Long. Pastor. II. p. 36. Libau. Narr. (T. IV. p. 1108). Daphnis, le jeune pasteur, est représenté comme l'ami de Panainsi que de Mercure, p. e. Meleagr. Epigr. XXVII. (Anthol. T. I. p. 11.) Epigr. XLVII. (ib. p. 15).

(78) Hymn. Hom. XIX.

(79) 'Ορεσσιβάτης. Soph. Oed. T. 1091 'Ορειάρχης. Rhian. Epigr. VIII. 4. (Anth. T. I. p. 232). Le mont Lampée en Arcadie (Paus. VIII. 24. 2) lui étoit consacré, ainsi que le Ménalius (Paus. VIII. 36. 5). Suivant Pausanias, les paysans assuroient l'avoir souvent entendu jouer de la flûte. Dans sa caverne près de Marathon, on voyoit des quartiers de rochers qui ressembloient de loin à des chèvres: on les appeloit le troupeau de Pan. Paus. 1. 32. 6. Voyez, chez Siebelis ad Paus. X. 32. 5, l'inscription qu'on a trouvée dans l'antre Corycien en Phocide.

(80) 'Δγρών ταμίας. Eur. El. 703.

(81) Νόμιος. Hymn. Hom. XIX. 5. Augt. Epigr. IV. (Wolff. VIII. Poëtr. Carm. p. 94). Παν νομεύσιν άγαθὸς διὰ τὸ νόμιον, καὶ κυνηγοῖς διὰ τὸ ἄγριον. Artem. Oneir. II. 37 (p. 213 fin.).

(*2) Æschyl. Agam. 56 sq. Suivant Élien (H. A. XI. 6), les loups n'osent pas entrer dans le lieu consacré à Pan, et, lorsque les moutons, qu'ils poursuivent, se réfugient dans cet asyle, ils s'arrêtent et n'osent pas les attaquer. On prie les Nymphes de donner de l'eau, Bacchus du vin, et Pan du lait. Leon. Tar. Epigr. XXX. (Anth. T. I. p. 161).

(8s) Hymn. Hom. XIX. 13 sq. Leon. Tar. Epigr. XVII (Anthol. T. I. p. 158). Les chasseurs attendent de lui une bonne

et dans les mers (*4); comme lui, il étoit le dieu des chasscurs et des pécheurs, et par conséquent il présidoit aussi bien aux rivages qu'aux montagnes (85); comme lui, il aimoit la musique et la danse. La musique de Pan (86), l'inventeur de la syringe (87), le compagnon des Nymphes, qui dansent et chantent au son de sa flûte, est mentionnée par tous les poëtes (88).

Son amour pour la musique et pour la danse. son extérieur et son esprit.

C'est spécialement par ces qualités que la fiction informe et absurde d'un dieu moitié Contraste entre homme, moitié boue, obtient un caractère les qualités de moins choquant. Mais aussi, on n'a qu'à voir la manière dont les Grecs parlent euxmêmes de la laideur de leur dieu pasteur,

pour rester persuadé qu'à leurs yeux elle ne diminuoit en rien sa dignité divine. Les Grecs prenoient tout cela en bonne part, ils adoroient ce qui excitoit leur admiration; ils s'amusoient de ce qui ne s'accordoit pas avec le senti-

capture. Rhian. Epigr. VIII (Anthol. T. I. p. 232). Theocr. Epigr. II (ed. Valcken. p. 292). cf. Id. VII. 106 sq. Chez Callimaque (H. iu Dian. 88 sq.), Pan fait cadeau à Diane de deux chiens de chasse.

(84) Dans l'Anthologie il n'y pas moins de dix épigrammes qui ont pour objet trois frères, l'un chasseur, l'autre pêcheur, le troisième viseleur, qui consacrent à Pan une partie de leur capture ou leurs instruments de chasse. Mercure lui enseigne l'art de

la pêche, suivant Oppien (Hal III. 15 sq.).

(85) "Ακτιος. Theorr. Id. V. 14. 'Αλίπλαγκτος. Soph. Aj. 695. Le scholiaste explique cette épithète entre autres par sa qualité de dieu des pêcheurs et par le secours qu'il donna aux Athéniens. Suidas (in v.) a copié le scholiaste de Sophocle. Αλγιαλίτης, εὐόρμων-ἔφορος λιμένων (Arch. Epigr. Anth. T. XIII. p. 681. nº. 105), où Pan promet même de donner un vent favorable aux voyageurs.

(86) P.e. Alcai Mityl. Epigr. XII (Anthol. T. I. p.240). Platon.

Epigr. XIII, XIV (ib. p. 105).

87) Bion. Id. III. 7. Long. Pastor. II. p. 59. Achill. Tat. VIII. 6.

⁽⁸⁸⁾ Le XIXº hymne homérique contient une belle description de la vie rustique de ce dieu.

ment du beau qui les animoit. On n'a qu'à voir la manière plaisante dont l'auteur de l'hymne homérique décrit d'abord l'effroi qu'éprouva la mère de Pan, lorsqu'elle vit la forme hideuse du fruit de ses amours, et ensuite l'hilarité que la vue de ce petit monstre excita parmi les dieux, lorsque Mercure le leur apporta, enveloppé d'une peau de lièvre (89). Les Grecs avoient parfois des dieux difformes, mais ils ne se prosternoient pas avec une sainte horreur devant leurs statues: ils s'en amusoient, et quelquefois ils s'en moquoient; ces dieux difformes eux-mêmes avoient toujours quelque qualité moins rebutante; ils étoient sensibles à la beauté et pleins d'enthousiasme pour le culte des arts. Quelque laid que fût Pan, les poëtes louent sa belle chevelure (90). On s'en rapporta à son goût, pour décider une dispute qui s'éleva au sujet de la beauté de Vénus et de Lamia (91). Pan accompagnoit les Muses aussi bien que les Nymphes (92). Ces Nymphes admiroient les sons divins de son chalumeau, musique que le poëte de l'hymne homérique préfère au chant du rossignol-(93). Suivant Castorion, Pan n'étoit pas seulement musicien, il étoit aussi poëte, et il falloit un esprit exercé pour entrevoir toutes les beautés de ses vers (94).

(89) Hymn. Hom. XIX. 35 sq. L'explication de son nom: Mara dè un xalésonor, ot poéra maour érequer (vs. 47.), est évidemment une étymologie aussi ridicule que celle par laquelle on fait de Pan l'univers, ou le fils de tous les amants de Pénélope: mais la description qui précède est aussi certainement grecque d'origine que la description de Vulcain échanson et celle de Mars et de Vénus pris dans les filets de ce dieu adroit, chez Homère.

(98) Hymn. Hom. XIX. 5. Aplaide 1905.
(91) Ptolem. Heph. f. VI (Poet. hist. scr. p. 333).
(92) Schol. Theocr. Id. I. 6. Aristoph. Thesmoph. 987.
(93) Hymn. Hom. XIX. 16 sq.

(94) Ap. Athen. X. 81.

Συνθείς, — δύσγνωστα μὴ σοφοῖς κλύειν (ou λέειν). Castorion l'invoque ici en l'appelant: μουσοπόλε θής. Quelle idée! Il faut être Grec pour concevoir que le poëte ait voulu parler d'un dieu.

discit que Pan se plaisoit à chanter les odes de Pindare, et qu'il dansoit en répétant les hymnes de ce poëte (95). Les poëtes se croyoient redevables de leurs talents tant à Pan qu'aux Muses (96). Bacchus, pour augmenter le charme de ses sétes, se saisoit accompagner par ce dieu ami de la musique (97). Le plus grand éloge qu'on pouvoit donner à un pasteur musicien c'étoit de lui décerner la palme après Pan (98).

Côté moral. Ca-Si le contraste qu'on remarque entre l'exractère de Pan. térieur du fils de Mercure et les qualités de son esprit le fait connoître comme une divinité grecque, le côté moral de sa nature en offre de nouvelles preuves. Les auteurs parlent quelquefois de l'impétuosité de son caractère (99), il est vrai: mais au moins la manière dont il se vengea de l'opiniatreté d'Echo, telle que la racontent quelques auteurs, n'est inventée que pour faire allusion à la nature de l'echo, et d'ailleurs elle est d'une origine assurément assez récente (100). Encore, le sentiment

(95) De vita Pind. ed. Heyn. T. II. p. 156. cf. Plut. Num. 4. (96) Ceci me semble résulter des expressions du choeur dans les Grenouilles d'Aristophane, vs. 230 sq.

(98) Μετά Πάνα τὸ δεύτερον ἄθλον ἀποισή. Theor. Id. I.

3. cf. Mosch. Id. III. 56.

(99) 'Οργίλος καὶ θυμικός. Luc. Bacch. 2 (T. III. p. 76). Chez Théocrite les pasteurs n'osent pas jouer de la flûte, de crainte d'interrompre son repos et d'exciter ainsi sa colère. Id. I. 15 sq.

(106) Suivant ces auteurs, Pan méprisé par Echo, la fit déchirer par les pasteurs, et ses membres épars ensévelis dans difsérents endroits furent cause qu'on entendit sa voix partout.

^{(&}lt;sup>97</sup>) Διόνυσος οὐθὲν ἐμοῦ ἄνευ ποιεῖν θύναται, άλλὰ ἑταῖρον και θιασώτην πεποίηκέ με. Lucian. D. D. XXII. 3 (T. I. p. 271). cf. Bacch. 2 (T. III. p. 76). Polyæn. Strateg. I. 2. Διονύσου θεράπων. Euseb. Præp. euang. V. 5. (p. 189. c.) cf. 6. (p. 190 in.). A Thèbes Pan étoit le πάρεδρος de Rhéa (Pind. Pyth. III. 139). Cf. fragm. T. III. 29. Meyalas Deov xvwv. Le scholiaste (ad h. l.) explique ceci entre autres en disant: ώς ὄρειος ων. Je crois que son talent pour la musique y a aussi sa part.

d'horreur qu'inspire la solitude agreste des montagnes et des forêts étoit-il attribué à l'influence immédiate de Pan, ainsi qu'à celle des Nymphes, ce qui fit qu'on regardoit ce dieu comme l'auteur de la confusion subite qui naît quelquesois dans les armées et à laquelle on a mêtne donné son nom (terreur panique) (101). L'aliénation mentale étoit aussi quelquesois attribuée à sa colère (102), ainsi que les apparitions et les phénomènes propres à remplir l'âme de terreur et d'effroi (103), ce qui alla même au point de représenter Pan comme l'auteur de l'éphialte ou cauchemar (104). Avec tout cela, on n'a qu'à se rappeler Pan s'amusant avec les Nymphes et les Muses, on n'a qu'à se rappeler ses danses et ses jeux, dans lesquels il n'est pas moins extravagant que dans les accès de sa colère (105), pour

Long. Pastor. III. p. 85, 86. Il est assez remarquable que, suivant d'autres auteurs, cette même Echo récompensa son assiduité en le rendant père d'une jolie petite fille, Jambé. Schol. Eurip. ad Or. 962. Nicandr. Alexiph. 130. cf. Schol. Tzetzès l'appelle Iynx (ad Lycophr. 309).

(101) Paus. X. 23. 5. Plut. de Is. et Osir. T. VII. p. 405. Aristoph. Lysistr. 996, 997. Πανός τρομερά μάστιξ. Eurip.

Rhes. 36.

(162) Haròs ògyai. Eur. Med. 1172.

— ἔνθεος — Είτ' ἐκ Πανὸς, εἴθ' Εκάτας, "Η σεμνών Κορυβάντων, "Η Ματρὸς οὐρείας φοιταλέου. Med. 141 sq.

C'est encore en ce sens, je crois, que Pan est appelé poisonomus,

par Anyte (Epigr. V. Wolff, VIII poëtr. carm. p. 96.).

(103) Voyez un exemple de ces partácuara et anotapara chez Longus, Pastor. p. 52, 53.

(104) Artemidore (Oneir. II. 37) dit qu'on croyoit que Pan

lui-même étoit l'éphialte.

(105) 'Ορχηστής. Pind. fr. T. III. pr 29, 30. Scol. δ. ap. Athen. XV. 50. Φιλόχορος. Æsch. Pers. 454. Βαβάκτας (Cratin. fr. ed. Runkel, p. 81. XL), épithète qu'on explique par δρχηστής. Les compagnons d'Ajax l'invoquent dans leur allégresse, afin qu'il y prenne part, en dansant avec eux. Soph. Aj. 689.

Φάνηθ' ὦ θεῶν χουοποί' ἀναξ, "Οπως ροι Νύσια Κνώσι' δρχψματ' αὐτοδαῆ ξυνῶν ἰάψης.

se persuader que, quelque terrible qu'il puisse paroître quelquesois, on se le représentoit cependant ordinairement comme un dieu un peu bourru et emporté, il est vrai, mais qui au fond étoit bon compagnon, auquel même il ne manquoit pas une certaine générosité, et dont la colère étoit souvent plus ridicule que terrible. Chez Théocrite Pan est en butte aux espiégleries des méchants garçons (106). D'après un conte souvent repété par des poëtes modernes, les Nymphes, après s'être moqué de ses danses agrestes, aussitôt qu'elles le virent endormi, le lièrent à un arbre et lui coupèrent la barbe (107). Dans les traditions qui le concernent, toutes les Nymphes qu'il poursuit se moquent de lui et le plantent là (108). Quoique porté à la colère, il est loin d'être injuste: dans Longus même, qui l'accuse du meurtre d'Echo, il prend le parti de Chloë qu'on avoit ravie avec ses troupeaux, et menace de tout le poids de sa colère les soldats qui avoient commis cette violence, s'ils ne la ramènent incontinent (109). Non seulement Pan protège les paysans et ne dédaigne pas de surveiller leurs possessions (110), non seulement le lieu où il poursuivit

Son caractère est aussi très bien dépeint dans l'épigramme d'A-pollonide (X. Anth. T. II. p. 120), où il refuse le vin qu'on lui offre dans des patères d'or, et ne demande que du lait, breuvage qui convient à sa condition de dieu champètre.

(105) Theory, Id. VII. 106. (107) Philostr. Jcon. II. II.

(108) Pan n'etoit pas heureux dans ses amours. L'histoire d'Echo est connue. Boréas fit périr la pauvre Pitys, qui lui avoit préféré Pan. Liban. Narr. T. IV. (p. 1108). Daphnis lui est ravie par la mort. Meleagr. Epigr. XLVII (Anthol. T. I. p. 15) Diod. Zon. Epigr. VI² (ib. T. II. p. 69).

(109) Long. Pastor. II. p. 53, 54.

(110) Les ruches des abeilles p. e. Nic. Epigr. VII (Anthol. T. I. p. 182). L'amant chez Théocrite espère que Pan lui fera rencontrer son ami. Id. VII. 103 sq. Chez Antonius Liberalis (narr. 22) il indique à un pasteur l'endroit où il pourra trouver un asyle contre l'hiver qui s'approche. Ces traits ont fait confondre ce dieu avec Priape p. e. Corn. N. D. p. 204. fin. D'après Hygin (fab. 160), Priape étoit fils de Mercure.

Syrinx est un lieu d'épreuve pour les jeunes filles dont la chasteté étoit suspecte (1 1 1), mais les Athéniens croyoient même que ce dieu leur avoit porté du secours contre les Barbares dans la bataille de Marathon (112). Dans la manière dont Hérodote rapporte cette tradition, l'esprit de bonhomie qui règne dans plusieurs fables concernant Pan est très bien conservé. Suivant cet auteur, Pan reprocha aux Athéniens qu'ils ne prenoient aucun soin de son culte, tandis que lui même il étoit bien intentionné envers eux, que souvent déjà il leur avoit été utile, et qu'il vouloit encore leur être utile par la Il n'est donc pas étonnant que l'oracle ordonnât d'invoquer son secours, ainsi que celui de plusieurs autres divinités, dans la bataille de Platée (113); et, si les fantômes qu'il faisoit naître étoient souvent effrayants et terribles, les songes qu'il envoya aux Trézéniens étoient bien certainement bienfaisants, parce qu'ils leur indiquoient les moyens de se délivrer de la peste qui les affligeoit. Aussi les Trézéniens lui consacrèrent-ils un temple sous le nom de Pan le Sanveur (114).

(121) Achill. Tat. VIII. 6. Il est évident qu'il parle d'une tradition longtemps connue. On croyoit que Pan lui même entonuoit le chalumeau sacré, lorsque la jeune fille étoit innocente, et qu'il la punissoit de mort, dans le cas contraire.

⁽¹¹²⁾ Herod. VI. 105. Paus. I. 28 4. VIII. 54. 5. cf. Lucian. D. D. XXII. 2 (T. 1. p. 271). Libán. Dian. T. I. p. 235. Voyez l'inscription de Simonide sur la statue de Pan, érigée après la bataille. Simon. Epigr. XXII (Anthol. T. I. p. 63). D'après Lucien (bis accus. 10. T. II. p. 802, 803), Pan n'étoit pas très content des honneurs que lui rendoient les Athéniens. Longus le représenta tout à fait comme un dieu guerrier: Συνήθης γὰρ στρατοπέδοις — καὶ πολλούς ἤδη πολέμους ἐπολέμησε, τὴν ἀγροικίαν καταλιπών. Long. Pastor. II. p. 50. cf. IV. p. 134, où il est appelé στρατιώτης. cf. Leon. Tarent. Epigr. XXXI (Anthol. T. I. p. 162) Χεῖρα κατιθύνοις τοξότιν ἐν πολέμω.

⁽¹¹⁸⁾ Plut. Aristid. II. (114) Paus. II. 32. 5. Παν Αυτήριος.

Mars, auteur et dispensateur de la guerre. Point de point de celui sous sidéroit dans les siècles héroïques.

Nous avons vu que, chez les anciens Grecs, Mars étoit l'auteur de toutes sortes vue qui ne dissère de calamités, et que c'étoit spécialement lequel on le con- sous ce rapport qu'il étoit aussi le dien guerrier par excellence. Nous retrouvons les mêmes idées dans la période dont nous

nous occupons ici: mais, bien que le respect qu'on lui portoît ne puisse égaler celui qu'on avoit pour les autres dieux olympiques, et même pour plusieurs divinités d'un rang inférieur, cependant il paroît qu'on l'a plus honoré dans cette période que dans les siècles héroïques. Nous affons le considérer sous l'un et l'autre de ces aspects. Mars étoit toujours l'auteur de la discorde (* * 5), oruel, féroce, sanguinaire (***), inspirant aux hommes la fureur qui l'animoit lui-même (* * 7); obstacle lui-même à l'exercice de la religion (* * * *), il étoit, absolument comme dans Homère, le rebut des habitants de l'Olympe (* 19). « Mars se plait au carnage, il a en aversion la joie et les fétes (120). Comme le talent de la poésie est le don d'Apollon et des Muses, comme Minerve inspire l'éloquence; on ne peut attendre de Mars que des lances et des épées (121); et, si l'on veut l'honorer en ornant son temple de ces instruments du combat, il les désire teints de sang comme preuves de la valeur de celui qui les lui consacra (122). Les gâteaux, les fruits et les fleurs sont bons

Πιχρός δέ χρημάτων Κακός δατητάς Αρης.

(***) Æsch. VII. c. Theb. 329. Meatror edgéperar. (119) 'Απότιμος εν θεοίς θεός. Soph. Oed. T. 214.

(126) Eurip. Phoen. 791 sq. (121) Oppian. Hal. II. 23 sq. cf. Apoll. Rhod. III. 1226 sq. (122) Meleagr. Epigr. CXV (Anthol. T. I. p. 34). Les armes

⁽¹²⁵⁾ Soph. Oed. Col. 1455. Æsch. VII. c. Theb. 923,

^{-&}quot; (1.16) Dans les fragments de Sophocle (ap. Plut. Amat. T. IX. p. 33. cf. Soph. ed. Brunck. T. III. p. 480 in.) on le compare à un sanglier qui détruit tout.

^(***7) Æsekýl. VII. c. Theb. 110. cf. Ælian. V. H. III. 9. Il est même représenté comme auteur de l'alienation mentale: Soph. Aj 179 sq.

ensanglantées (125). Diamétralement opposé à l'A-mour (124), Mars est associé aux Furies, comme une divinité infernale (125); et, malgré sa force et sa fureur, lorsqu'on le compare avec Minerve, il n'est, en effet, comme l'exprime le rhéteur Aristide, qu'un enfant dans l'art même auquel il préside (126). Pour désigner la force (127), la guerre (198), les armes meurtriè-

pures et resplendissantes ne sont que des joujoux propres à faire l'ornement d'une sête:

— ὅπλα δὲ λύθοφ

Λειβόμενα βροτέφ σηκὸς "Αρηος ἔχοι.

Cette idée est exprimée d'une manière encore plus choquante par Antipater de Sidon (Epigr. XXIX. Anthol. T. II. p. 14):

Σπυλά μοι αμφίδουπτα, και ολλυμένων άδε λύθρος

'Aνδοῶν, εἶπεο ἐφιν ὁ βουτολοιγος "Αυης.
(128) Leon. Tarent. Epigr. XIX. (Anthol. T. II. p. 178).

(124) Την αντιμειμενήν έπ διαμέτουν τω 'Ερώτι χώραν έχων. Plut. Amat. T. IX. p. 33.

dit qu'on le plaçoit quelquefois parmi les deol zdonos, Oueir.

II. 34 (p. 201 fin).

(126) Αρης παῖς ἐστὶ πρὸς αὐτὴν ἐν αὐτοῖς τοῖς ἑαυτοῦ πράγμασων. Arist. Or. II. (T. I. p. 23). Cette idée est bien exprimée dans le conte de Libanius, où Mars, venant au secours de sa mère, enchainée par Vulcain, prend la fuite, en voyant celui-ci s'approcher armé de ses flambeaux (Narrat. T. IV. p. 1099.). Jamais Minerve n'a été représentée comme la déesse des brigands, comme l'est Mars chez Xénophon d'Éphèse (II. 13) et chez Appulée (Metam. VII. p. 455, 465); jamais elle n'a été appelée τύρωνος, comme l'a été Mars par Timothée (ap. Plut. Demetr. 42).

(*27) Sophi El. 1240.

(128) Soph. Aj. 1183.

Εσειξ δπλων Ελλασιν κοινον Αρην.

Oed. Coi. 1099. Χαλκοβόων Μοη μιγνύειν. cf. 1118, Voyez l'úsage qu'ont fait les allégoristes de cette sigure. Heracl, alleg. Hom. p. 450 sq. Il y a même des endroits où Αρης et πόλεμος sont pris indistinctement l'un pour l'autre. Dans le fragment d'Éschyle (Æsch. fr. T. V. p. 46 fin.) on lit!

All Apric orlet y' del ra laura nave depy oreari.

res (129), la discorde (130), la violence, le meurtre (131), la fureur (132), la peste (133) et la mort (134), on employ-

C'est absolument la même idée que l'on trouve exprimée par Sophocle (Philoct. 435) en ces termes:

> --- πόλεμος οὐδεν' ἄνδρ΄ εκών Αίρει πονηρόν, άλλὰ τοὺς χρηστοὺς ἀεί.

et par Euripide (Or. T. II. p. 477. VI):

Έσθλων δε χαίρει (πόλεμος) πτώμασι νεανιών,

Κακούς δέ μισεῖ. —— Et de même le dieu Mars est quelquesois appelé πόλεμος, p. e. Quint. Smyrn. VIII. 425. Ἐννώ, κασιγνήτη Πολέμοιο. cf. fr. Soph. ed. Brunck. T. III. p. 445. III. et p. 462.

(129) Oppiau. Hal. IV. 553.

Αριμύς ἄρης, ἄλλη δὲ μέσον κενεῶνα πέπαρται cf. Philipp. Epigr. XXXIV (Anthol. T. II. p. 205). Les allégoristes prétendoient que Mars étoit effectivement le fer. Schol. Hom. Od. Θ. 266 (p. 290). Heracl. Alleg. Hom. p. 495.

(130) D'Etéocle et de Polynice:

Αύ στυγερός ζώει κην φθιμένοισιν "Αρης. Antiph. Epigr. XXXVI (Anthol. T. II. p. 164). De là "Αρης δ νετκος chez les allégoristes. Heracl. Alleg. Hom. p. 494. (131) Soph. El. 1380.

"Ιδεθ' ὅπη προνέμεται
Τὸ δυσέριστον αξμα φυσών "Αρης,
Anyt. epigr. XXIII. βιαιος Κελτών "Αρης. (Wolff. VIII. Poetr.
p. 114).

Pind. Pyth. XI. 55. — σύν ''Αρει Πέφνεν τε ματέρα, Θήκε τ' Αϊγισθον έν φοναίς.

· (132) Soph. Aj. 697.

On veut lire ici ἀποστατῶν. Je ne sais pas trop pourquoi: ἐλυσε n'en reste pas moins ici un verbe neutre; et, si l'on change ἀπ' ὁμμάτων, on ôte le mot le plus poétique qu'il y ait dans la phrase. Il seroit injuste de citer ici le passage d'Hippocrate (de morb. sacr. p. 303. l. 10) où Mars est représenté comme l'auteur de l'épilepsie, puisque l'origine de cette maladie est également attribuée à plusieurs divinités bienfaisantes. Il faut dire la même chose du sacrifice humain dont il est question dans Euripide (Phoen. 938 sq.). Pour autant que je sache, Porphyre est le seul, qui parle de sacrifices humains offerts à Mars, Abstin. II. 55.

(183) Soph. Oed. T. 191 sq. La peste est appelée "Αρης μφξερὸς, δς ἄχαλχος ἀσπίδων φλέγει. etc.

(134) La mort que le héros trouve dans le combat en pays, étranger est exprimée par: être reçu par Mars comme hôte:

oit le nom de Mars, preuve évidente que ce dieu étoit considéré comme l'auteur de tous les maux qui affligent le genre humain.

Point de vue plus favorable. Respect qu'on avoit et pour l'iufluence res humaines.

Ces idées ne diffèrent pas de celles que nous avons observées dans les siècles hépour son pouvoir roiques: mais nous en trouvons aussi qu'il pouvoit exer- qui semblent indiquer qu'on ne considécer sur les affai- roit pas toujours Mars sous un point de vue aussi défavorable. A la vérité, les au-

teurs qui lui attribuent un caractère doux et aimable sont trop récents pour que nous puissions les citer ici. Dans Nonnus, Mars, déposant toute sa férocité, assiste aux noces de Cadmus et d'Harmonie; il y ouvre le bal avec Vénus (185). Dans le huitième hymne homérique, il est le compagnon de Thémis, le chef des justes, il fait fleurir la jeunesse, et il inspire non seulement la valeur nécessaire pour se défendre contre les ennemis, mais aussi la modération qui enseigne à s'abstenir de toute violence et à ne faire la guerre que pour rendre la paix plus certaine et plus durable. Or, tout ceci s'explique facilement, aussitôt qu'on voit qu'il n'est pas question ici du dieu Mars, mais de la planète de ce nom, et que le poëme où l'on trouve ces idées est évidemment un produit de la fabrique orphique (136).

[—] ὅν κατὰ μὲν βάρβαρον αἶαν φοίνιος "Αρης ουκ εξένισεν. Soph. El. 95. Δοιγός-δακουογόνον *Αρη-έξοπλίζων. Æsch. Suppl. 682 sq. Ici "Aons est évidemment la mort, comme effet de la poste. Les allégoristes disent: "Δοης ὁ φόνος. Schol. Arist. T. III. p. 65.

⁽¹²⁵⁾ Dion. V. 93 sq. Ici il est meilixos. Lucien représente Priape montrant à danser à Mars, mais ce sont des danses guerrières qu'il lui enseigne (de Saltat. 21. T. II. p. 279 sin. 280). On diroit que la danse dût être aussi étrangère à Mars, que la guerre l'étoit à Priape.

⁽¹³⁶⁾ Hymn. Hom. VIII. Herman n'a pas hésité à la placer dans son édition des Orphica, p. 353. On peut trouver une autre apologie de Mars chez Cornutus, N. D. 21 (Opusc. Myth. p. 190).

Mais il y a des témòignages qui doivent nous persuader que, si, par une figure poétique, on employeit souvent le nom du dieu de la guerre pour désigner toutes sortes de calamités, on ne l'en respectoit pas moins comme une divinité dont il étoit nécessaire de s'assurer la bienveillance. Pindare, en faisant l'éloge de la Locride, dit que la candeur y règne et que les habitants de cette contrée adorent la muse Calliope et le dieu Mars (*137); et, en louant les ancêtres de Melissus, il dit que Mars les contemploit d'un oeil propice (*138).

Il est aisé à concevoir qu'ici Mars est considéré comme le dieu qui inspire la valeur, tandis que, dans les autres passages, il n'est que l'auteur de la guerre et de toutes les calamités qu'elle traine à sa suite. Lorsqu'on le considéroit comme le protecteur des guerriers, on invoquoit fréquemment son secours (139), et on entonnoit en son honneur le cri de guerre en marchant au combat (146). Dans la tragédie d'Éschyle qui a rapport à la guerre de Thèbes, le choeur adresse ses prières à Mars, comme à une divinité tutélaire, et il espère que, par son secours, il sera délivré du danger qui le menace (141). Dans une autre tragédie du même auteur, les Euménides assurent que la ville d'Athènes est placée sous la protec-

⁽¹³⁷⁾ Pind. Ol. X. 17 sq. Un passage qui a beaucoup de rapport avec celui-ci se trouve Ol. XIII. 31 sq. Dans un autre endroit, Mars est associé à Jupiter (ib. 149); dans un troisième, à Minerve (Nem. X. 158).

⁽¹⁸⁵⁾ Pind. Isthm. IV. 24.
(189) Chez Éschyle (VII. c. Th. 44 sq.), les princes alliés s'engagent mutuellement par serment, en invoquant Mars, Bellone et la Terreur. Dans un fragment de comédie, il est invoqué avec la Victoire (H. Grot. Exc. ex Trag. et Com. p.807), et le rhéteur Aristide lui adréssa des prières ainsi qu'à Jupiter (Or. XXIII. T. I. p. 453). Cf. Xenoph. Hell. II. 4. 17 fin.

⁽¹⁴⁰⁾ Τῷ Ἐνυαλίῳ ἐλελίζειν (Xenoph. Anab. I. 8. 18.) οù ἀλαλάζειν, ib. V. 2. 14. Cyrop. VII. 1. 26. Arrian. Exp. Al. I. p. 41 fin.

⁽¹⁴²⁾ Æsch. VIII. c. Theb. 101 sq.

tion spéciale de Jupiter et de Mars (142). Au reste Mars avoit ses temples, ses statues, ses fêtes, comme les autres dieux; on lui offroit en holocauste les animaux les plus intrépides (143). Solon lui bâtit un temple dans l'île de Salamine, après la victoire qu'il remporta sur les Mégariens (144). Le temple de Mars à Athènes n'étoit pas seulement orné des statues de Bellone et de Vénus, mais aussi de celle de Minerve (145). Il partageoit avec cette déesse l'honneur de présider aux courses de chevaux à Olympie. L'endroit où les chars étoient lancés dans la carrière, avoit d'un côté une statue de Minorve équestre, de l'autre une statue de Mars équestre (146). Les ministres qui anciennement lançoient des flambeaux au milieu des deux armées ennemies, comme signe du combat, étoient consacrés à Mars, et, en vertu de leur charge, leurs personnes étoient sacrées (147). Les poëtes avoient le dieu de la guerre en aversion : les guerriers lui consacroient une partie du butin dont ils se croypient redevables à son secours (148). En Laconie il n'étoit pas permis aux femmes d'assister à la fête qu'on y célé-

(142) Æsch. Eum. 906 sq.
(143) Des jeunes chiens à Sparte (Paus. III. 14. 9) et en Carie (Clem. Alex. Cohort. ad gent. p. 25. cf. Arnob. c. gent. IV. 25.), des coqs (Plut. Lacon. Instit. T. VI. p. 887), des chevaux (Apoll Rhod. II. 1168 sq.), des ânes, à cause de leur voix pénétrante. Corn. N. D. 21. (p. 191 fin. 192).

(146) Paus. V. 15. 4. Si l'illustre Heyne avoit pensé à ce passage, il n'eût pas exprimé son étonnement de ce que Pindare fait mention de Mars, en parlant des jeux publics (ad Pind. Ol. XIII. 149.). Ce savant dit: Mars cum à you nihil unquam commune habuit; et cependant, dans le temple de Junou à Olympie, on voyoit 'Ayor à côté de la statue de Mars. Paus. V. 20. 1.

(147) On pourroit les comparer aux féciaux des Romains.

Schol. Eur. Phoen. 1386.

(*48) Geoi est indiqué p. e. Soph. Aj. 179.

Μομφαν έχων ξυπέ δαρός.. cf. Thali epigr. II (Anthol. T. II. p. 150).

broit en son honneur (149): à Tégée, au contraire, les femmes, ayant repoussé les Spartiates, instituèrent un sacrifice en l'honneur de Mars, qu'elles appeloient Gynaecothoinas, fête à laquelle elles refusoient d'admettre les hommes (150). De même à Argos on permit aux femmes d'ériger une statue de Mars, pour perpétuer le souvenir de la valeur de Télésille et de ses compagnes (151).

On voit, par ces passages et par ceux où l'on attribue à Mars la décision du sort des batailles (152), qu'on étendit considérablement son influence sur le sort des états et des individus. Quant à la justice divine, on ne voit pas qu'il y prit plus de part que dans les siècles héroïques (153).

Il est à peine nécessaire de parler séparément de Bellone (Enyo), déesse que les poëtes associent quelquefois à Mars, et dont la statue ornoit souvent les temples de ce dieu. Ordinairement on la représente comme son épouse; des auteurs plus récents la prennent quelquefois pour sa mère, une autre fois pour sa fille (154). Son culte étoit bien plus étendu dans l'Asie-Mineure

> (149) Paus. III. 22. 5. (150) Paus. VIII. 48. 3.

(151) Plut. de virt. mul. T. VIII. p. 11. Lucien (Amor. 30. T. II. p. 431) dit qu'à cause de Télésille, Mars fut rangé à Argos parmi les divinités tutélaires des femmes.

(152) L'épithète ταλαντοῦχος, que lui donne Éschyle (Ag. 447), attribue à Mars le même pouvoir que Jupiter a chez Homère. (153) Il y a un passage d'Élien (H. A. XV. 11) qui pourroit faire soupçonner qu'on croyoit que Mars punissoit les sorciers. Après avoir parlé de quelques substances employées par ces gens, l'auteur dit: Καὶ ὑπὲρ μὲν τούτων τοὺς γόητὰς τε καὶ φαρμακέας "Αρει φίλω κολάζει» καὶ διακαίειν καταλείπωμεν. Si la leçon est juste, ceci ne peut signifier sinon: Laissons à Mars le soin de les punir à cause de ces pratiques. Qu'on lise δικαίειν ου δικάζειν ου διακρίνειν, comme le portent quelques MSS., ceci ne fait aucune différence quant au sens en général. Mais Jacobs (ad h. l.) prend cette expression pour une indication du tribunal de l'Aréopage, conjecture qui me paroît assez probable. (154) P. e. Corn. N.D.21. (p. 191.). Tzetz. Chil. XII.791 sq.

et à Rome qu'en Grèce; il n'y a que le nom d'Enyalius, qu'on donnoit aussi à Mars, qui nous oblige à en faire mention.

Vénus, déesse de l'amour physique; dans cette ment déesse des courtisanes.

Il n'y a presque point de divinité dont l'histoire se ressente tant des changements période spéciale- qui se sont opérés dans les opinions, que Vénus. En parlant de Vénus dans la première partie de cet ouvrage, nous n'avons

presque eu à la considérer que comme la déesse des Il est vrai que cette idée domine dans toutes les fictions qui se rapportent à elle; et, là où Vénus a été représentée de la sorte, la passion qu'elle inspire n'est certainement pas moins prononcée ni, s'il faut moins grossière qu'elle le fut dans temps moins civilisés: mais il s'est mélé à ces idées un certain raffinement qui a été la cause que d'une aimable déesse Vénus a été métamorphosée insensiblement en une force invisible inhérente à la nature; et que cette même déesse, si immorale dans son origine, a été représentée quelquefois comme la source des sentiments les plus vertueux.

Si l'on vouloit citer tous les endroits où Vénus est considérée sous le premier point de vue, on pourroit en remplir un livre. Il suffit de se rappeler quelques-unes des épithètes qu'on lui donnoit (156), ou quelques-uns des passages où les poëtes indiquent l'essence des fonctions de Vénus en termes trop expressifs pour qu'il soit possible de

⁽¹⁵⁵⁾ Aatein. Leon. Tar. Epigr. XIII. (Anth. T. I. p. 157). Melairis. Paus. II. 2. 4. Paus. VIII. 6. 2. Σκοτία. cf. Sieb. ad h. l. cf. Eur. fr. T. II. p. 457. XXII.

Ή γὰς Κύπρις πέφυκε σκότφ φίλη, Τὸ φῶς δ'ανάγκην προστίθησι σωφρονείν. Πράξις. Paus. I. 43. 6. C'est l'action même dont elle inspire le desir. Μαχαντιις. Paus. VIII. 31. 3. Καλλίπυγος. Voyez l'histoire édifiante qui donna occasion à cette épithète, Athen. XII. 80.

douter de leur signification (**6). Cependant il fauf faire observer que Vénus étoit la déesse des courtisanes, comme Mercure étoit le dieu des voleurs (157). Les courtisanes de Corinthe étoient considérées comme ses prétresses: dans les occasions solennelles, où l'on avoit à demander quelque grande faveur à la déesse, elles assisfoient aux sacrifices, et, lors de l'invasion des Persos, on me croyoit mieux pouvoir s'assurer de la bienveillance de Vénus, qu'en priant les courtisanes d'intercéder auprès d'elle en faveur de la patrie menacée d'une perte presque certai-Aussi ne manqua-t-on pas, après la défaite de l'ennemi, d'honorer des filles par un tableau où toutes celles qui avoient pris part à la solennité étoient dépeintes, tableau que le poete Simonide ne dédaigna pas d'orner d'une inscription de sa main. De même les particuliers, lorsqu'ils imploroient le secours de Vénus, lui faisoient fréquemment voeu de consacrer à son service un certain nombre de courtisanes (* 5 8). Le temple que le sage Soion lui consacra fut construit de l'argent amassé par les femmes qui mettoient leurs faveurs à l'enchère (159). Les courtisancs lui consacroient les ornements de leur toilette (166). On voyoit les statues de Vénus et celles des

(156) P. e. Aristoph. Lysistr.

ήνπες — ή κυπρογένει 'Αφροδίτη

Γμερον ήμων κατά των κόλπων καὶ των μηρών κατωπνεύση.

Κἆτ' ἐντέξη τέτανον τερπνὸν τοῖς ἀνθράσι καὶ δοπαλίσμους etc.

(157) Elle portoit elle-même le nom de courtisane à Abydus,
à Samos, à Éphèse. Athen. XIII. 31. Έταιρα et Πόρνη. cf.
28. Philétère (ib. XIII. 7) dit:

Οὐκ ἐτὸς Εταίρας ἱερὸν ἐστι πανταχοῦ, Αλλ' οὐχὶ γαμετής οὐδαμοῦ τῆς Ελλάδος. (158) Strab. p. 581. A. Athen. XIII. 32, 33. cf. Pind. fr. T. III. p. 21. Il n'en étoit pas autrement à Éryx en Sicile.

Strab. p. 418. B. (159) Athen. XIII. 25.

(100) Leon. Tarent. Epigr. V. (Anth. T. I. p. 154). Simon. Epigr. LVII. (ib. p. 70). Comme si l'incontinence ne suffisoit pas, l'une d'elles rend grâces à la déesse de la faveur qu'elle lui a accordée de pouvoir faire des excès d'intempérance sans nuire

courtisance les unes à côté des autres (161). On racontoit que Yénus annonçoit en songe à Laïs l'arrivée des amants les plus riches (162), et l'on étoit si persuadé de la protection que Vénus devoit à ses ministres, que, lorsque cette même Laïs fut tuée dans le temple de la déesse, on n'hésita pas à donner à celle-ci le nom de Sacrilège ou de Meurtrière (163).

Vénus, comme la déesse de l'amour, ou, disons plutôt, de la passion corporelle destinée par la nature à la conservation de l'espèce, étoit plus puissante que Jupiter lui-même et que tous les autres habitants de l'Olympe (164); et, d'après la manière de considérer cette passion, la déesse elle-meme étoit aussi représentée sous un jour plus ou moins favorable. pagnée de la Persuasion, d'Harmonie et des Grâces, elle étoit la déesse la plus aimable de l'Olympe: les amants se croyoient redevables à elle du bonheur dont ils jouissoient, en obtenant l'objet de leurs voeux (165). Mais, pour se persuader qu'il n'y a rien ici de romanesque ou de platonique, on n'a qu'à voir, dans Hérodote, la prière de Ladicé, femme d'Amasis, et le motif qui l'engagea à témoigner sa reconnoissance à Vénus par une statue qu'elle érigea en son honneur à Cyrène (166).

à sa santé. Hedyl. Epigr. VII. (Anthol. T. I. p. 235). Le même poëte (p. 234. Epigr. V) fit une épigramme sur une fille séduite qui consacra ses vêtements à Vénus.

(161) Paus. I. 23. 2. cf. II. 2. 4. (162) Athen. XIII. 54.

(168) Timaeus et Polemo ap. Athen. XIII. 55. 'Arosia. Plut. Amat. T. IX. p. 76. 'Ard popóros. Dans les lettres qu'on trouve dans l'édition de Diodore de Wesseling (T. II. p. 661. ep. L.) il est question d'une Vénus Homicida.

(194) Soph. Trach. 498 sq. Euripid. Hippol. in. 447 sq.

1268 sq.

(165) Aristæn. Epist. I. 15 (p. 73. ed. Boisson.).
(186) Amasis l'avoit menacée de la mort, parcequ'il creyoit qu'elle employoit des maléfices, δτι μίογεσθαι οδα οδος τε εγένετο.

nus, source de l'amour, et elle même la plus belle de toutes les déesses, augmentoit l'éclat de la beauté de ses sidèles serviteurs (167) et prolongeoit leur jeunesse (168).

Toutefois, la même déesse étoit la cause des crimes et des calamités que l'amour traîne souvent à sa suite. Suivant Stesichore, Vénus, pour se venger de Tyndarée, rendit ses filles infidèles à leurs maris (169); Euripide la considère comme la cause des infortunes d'Iole et de Sémélé(170), et c'est ainsi que la plus charmante de toutes les déesses devient une divinité malfaisante, une furie, un fléau du genre humain (171). Il est inutile de répéter

Ladicé promit une statue à Vénus, ἢν οἱ ὑπ' ἐκείνην τὴν νύκτα μιχθη ὁ Ἦποις. Vénus se laissa fléchir, et, depuis ce moment, Ladicé fut la sultane favorite du roi d'Égypte. Herod. II. 181. Voyez encore les termes qu'emploie Théocrite (ld. XVII. 36), pour exprimer la manière dont Vénus rendit Bérénice agréable à son époux.

Τάς μέν Κύπρις έχοισα, Διώνας πότνια κούρα, Κύλπον ές εθώδη φαδινάς έσεμάξατο χείρας.

(107) Phaon. p. e. Ælian. V. H. XII. 18. Lucian. D. Mort. IX. 2. (T. I. p. 361. Aspasie. Ælian. V. H. ib. XII. 1. (T. II. p. 105, 110. edit. Periz.).

(168) Paus III. 18. 1. 'Αμβολογήοα.

(169) Stesich. ap. Schol. Eur. Or. 249. cf. Stesich. fr. ed.

Suchfort . p. 26. (170) Eurip. Hippol. 545 sq.

(171) Soph. ap. Plut. Amat. T. IX. p. 33. cf. Soph. Brunck. T. III. p. 468. XXIII. Elle est appelée ici &δης, βία, λύσσα, mairas. cf. Eur. fr. T. II. p. 489. CXLV. C'est sous ce rapport que Vénus est distinguée quelquefois de son fils Éros, de manière qu'elle-même ne représente que la passion sensuelle, tandis qu' Eros signifie l'amour qui lui donne son charme. Voyez p. e. Plut. Amat. T. IX. p. 31. - 'Appodirns uer Egyor, 'Egwros de πάρεργόν εστιν λοροδίτη συμπαρόντος, μη συμπαρόντος δέ 20μιδή, τό γινόμενον άξηλον ατολείπεται και άτιμον και άφιλον. ἀνέραςος γὰρ δμιλία etc. Un peu plus loin l'auteur dit que la terre est obscure sans la lumière du soleil, comme Vénus sans l'amour (p. 63). Chez Euripide (fr. T. II. p. 440. I), Equiç est l'amitié, l'amour de l'âme, xúmque est la passion inconsidérée. Cf. ib. p. 457. XXII. p. 458. XV. Il est digne de remarque que, chez le même auteur, Vénus est représentée armée d'un arc et de slêches (Med. 633), et Éros se servant des traits de Vénus (Hippol. 532). De même chez Moschus (Id. II. 75, **76**).

tous les actes de vengeance qu'on attribuoit à Vénus, actes que les auteurs plus récents se sont plu à augmenter par des contes qui, joints aux traditions anciennes, lui donnent un caractère en effet abominable. Pasiphaë, Smyrne, Hélène, toutes les femmes enfin odieuses par leurs crimes sont constamment représentées comme des victimes de la colère de Vénus. Il est d'autant plus inutile d'en parler ici que nous en avons déjà cité plusieurs exemples auparavant, et que la plupart, même de ceux qui probablement n'ont été inventés que plus tard, sont cependant rapportés par leurs auteurs aux siècles héroïques.

D'ailleurs, toutes ces fictions ne sont que des conséquences naturelles de la manière dont les Grecs considéroient l'amour (point de vue dont nous avons parlé ailleurs), et du désir commun à tous les mortels d'attribuer à une fatalité invincible et à la vengeance divine les suites funestes de leurs passions. Il y a peu d'exemples de peines infligées par Vénus qui ne tiennent en quelque sorte à la passion qu'elle étoit censée inspirer aux hommes (172), et jamais ces peines ne sont-elles les suites de l'indignation de la déesse au sujet de quelque crime. Au contraire, on n'hésitoit pas à menacer de la colère de Vénus celui qui tâchoit de se prémunir contre la passion dangereuse qu'elle inspiroit (173).

Modification des idées primitives. Vénus considérée manière dont on considéroit Vénus dans comme la force les siècles héroïques. Ajoutons que, bien que, dans les temps dont nous parlons ici,

l'amour des mâles obtint ses plus grands développements, il est pourtant rare que Vénus soit con-

⁽¹⁷²⁾ Telle est la vengeance qu'elle exerça sur Hamilcar et ses compagnons, qui avoient pillé son temple à Eryx. Ælian. H. A. X. 50.

⁽¹⁷³⁾ P. e. Theocr. Id. XXVII. 14. Mus. Her. et Leand. 153 sq.

sidérée sous ce rapport (174). On peut dire la même chose de l'amour contre nature des femmes, quoique les preuves que nous en ayons dépassent de bien loin les bornes qu'à notre avis la décence eût dû prescrire aux auteurs qui en font mention (175).

En général, on considéroit Vénus par préférence comme présidant à l'amour sécondant des deux sexes, et c'est surtout en ce sens qu'on a employé le nom de cette déesse pour indiquer la beauté (176), le plaisir (177), et l'amour en général (178), et qu'on l'a prise elle-même pour la force reproduetrice de la natu-

(174) Nous n'en avons que de légères indications, et encore chez des auteurs assez récents, p. e. Leon. Tarent. Epigr. X. (Anth. T. I. p. 156). Asslep. Epigr. XX. Anth. T. I. p. 148). On trouve cependant une épigramme de ce genre qui est attribuée à Simonide (Epigr. LXIII. ib. p. 71). Au contraire, Dion Chrysostome allègue le respect qu'on doit à Vénus comme un motif pour s'abstenir de ces dérèglements. Or. VII. (T. I. p. 269.).

(175) Dans une épigramme d'Asclépiade (XXII. Anth. J. I.p. 148), le poëte paroît supposer que Vénus désapprouve ces exces, mais, dans deux autres poëmes de ce même auteur (XXIX, XXX p. 150, 151), deux tribades consacrent à Vénus les instruments

dont elles avoient fait usage.

(176) Κύπρις signifie p. e. la beauté, l'aspect engageant des fruits, dans ce passage d'Eschyle (Suppl. 1001).

Και κνωσάλω πτερούντι και πεσοσκιβεί Καρπώματα στάζοντα κηρύσσει κύπρις.

De même Polynice, chez Euripide, dit de l'espérance (¿lnides) :
"Exousir 'Appoding un' haciar Dear (Phoen. 402).

Au contraire, la déesse est appelée χάρις, Eur. Hel. 1012.

(177) Γοεςᾶς φρενὸς κύπρις ἄλγος. Eurip. El. 127. Platon (Phileb. p. 72. D. fin.) dit que le nom de Vénus est à proprement parler ήδονή.

(178) Le nom de la déesse est même quelquesois employé pour

désigner toute passion extravagante, p. e.

Μέμηνε δ'αφροδίτη τις Ελλήνων στρατώ. Eur. Ipt. Δ.,1264. On pourroit citer encore Troad. 989:

Τὰ μῶρα γὰρ πάντ' ἐστὶν 'Αφροδίτη βροτοῖς.
Καί τοὔνομ' ὀρθῶς ἀφροσύνης ἄρχει θεᾶς:
mais il est juste de faire observer que, dans cet endroit, Hécube
débite une philosophie qui est loin d'être en harmonie, je ne dirai
pas avec les opinions du siècle où elle vécut, mais même avec les
idées populaires au temps d'Euripide.

re (179), ce qui enfin a dégénéré en une véritable allégorie (180).

Mais ce n'est pas le seul changement Vénus réconciliée avec la vertu. qu'aient subi les idées concernant cette Il y en a un autre qui tient de beaucoup plus près aux idées populaires. Vénus, qui, comme nous venons de le voir, étoit la déesse qui préside à la passion qui unit les deux sexes, et qui par tant étoit considérée le plus souvent comme celle qui inspiroit un amour illégitime, Vénus a été aussi regardée comme la source de l'amour conjugal, et de toutes les vertus qui l'accompagnent. Et c'est de ce point de vue que nous trouvons des indices bien plus fréquents et bien plus prononcés dans la période qui nous occupe ici que dans les siècles héroïques. Ce n'est pas de la différence qu'on a fait quelquesois entre la Vénus Uranie et la Vénus Pandémos que je veux parler (**). Telle que nous la trouvons chez Platon, elle n'est qu'une production de l'imagination de cet auteur. Chez lui la Vénus Uranie est la Vénus née du Ciel (d'Uranus), la Vénns Pandémos est la fille de Jupiter et de Dione. La Vénus Uranie, qui est la plus ancienne, ne doit son existence qu'à un scul être du sexe masculin; elle préside à l'amour des mâles, amour qui, suivant Platon, regarde plutôt l'âme que le corps, et

⁽¹⁷⁹⁾ P. e. Eur. fr. T. II. p. 458. XVII. Soph. ed. Brunck. T. III. p. 468. XXIII. Æsch. fr. T. V. p. 39. Schütz y a ajouté (p. 40, 41) plusieurs autres passages de ce genre. Cf. Hymn. Orph. LV.

⁽¹⁸⁰⁾ P. e. Heracl. Alleg. Hom. p. 448., qui explique le nom d'Aphrodite absolument comme le fait Hécube chez Euripide (ἀφροσύνη). Diomède, aidé par la prudence (Minerve), blesse la démence des ennemis (Vénus) ib. p. 450. etc. Vent-on voir la démence des allégoristes portée au comble, on n'a qu'à jeter un coup d'oeil dans Lyd. de mens. IV. 44. (p. 212). P. e. Κύπρις, παρὰ τὸ κύειν παρέχειν, et Κυθερείη, παρὰ τὸ μὴ μόνον ἀν-θρώποις, ἀλλὰ καί θηρίοις τὸ κύειν ἐπιδίδοναι.

(181) J'en ai déjà dit quelque chose T. II. p. 189.

qui procède avec prudence et discernement. Vénus Pandémos est celle qui inspire de l'amour pour les femmes aussi bien que pour les jeunes gens, mais un amour qui n'est qu'une passion brutale et qui ne regarde que les qualités extérieures, sans jamais se soucier de la beauté de l'àme (182). Cette différence a été observée plus ou moins par d'autres auteurs (183): mais, pour ne pas dire que plusieurs aussi la négligent, elle n'existoit pas dans les idées vulgaires. S'il y a une distinction à faire, il ne faut pas la chercher dans la différence entre le sexe ni dans l'aspect moral. Suivant les idées du peuple, Vénus Uranie étoit si peu déesse de l'amour masculin, que les interprètes de songes (gens qui sans doute se dirigeoient dans leur art d'après les idées du vulgaire) regardoient l'apparition de Vénus Uranie comme favorable pour ceux qui alloient se marier, aussi bien que pour les agriculteurs (à cause de la fécondité dont elle est la source); tandis que Vénus. Pandémos, qui, suivant Platon, s'occupe des femmes aussi bien que des jeunes gens, étoit considérée comme un mauvais présage avant le mariage (184).

Il y a des témoignages, il est vrai, qui prouvent qu'on a fait quelque différence entre Vénus Uranie et Vénus Pandémos dans le culte public. Xénophon assure qu'Uranie et Pandémos avoient des temples, des statues et des autels séparés, et que les sacrifices offerts à la première étoient plus sacrés que ceux qu'on offroit

(182) Plat. Conviv. p. 318. D. sq.
(188) P. e. Theocr. Epigr. XIII. ed. Valcken. p. 299.
(184) Artem. Oneir. II. 37. (p.217 fin. 218 in.), cf. ib.34. (p. 200 fin.201): Μάλιστα δὲ ἀγαθὴ (Uranie) περὶ γάμους, καὶ κοινοίας, καὶ περὶ τέκνων γονάς. Artémidore est trop récent, me diraton peut être, pour pouvoir être opposé à Platon: mais que la distinction qu'il fait ici n'a pas été inventée de son temps, ceci sera suffisamment prouvé par les autres passages que nous citerons.

à la seconde (185). Pausanias dit qu'il a vu à Thèbes trois statues très anciennes dont l'une représentoit Vénus Uranie, la déesse de l'amour de l'âme, l'autre Vénus Pandémos, celle de l'amour sensuel, et la troisième Vénus Apostrophia, celle qui empêche les hommes de se livrer à des passions honteuses et de commettre les crimes qui sont ordinairement les suites de l'amour (186): mais d'abord, quoique Platon parle de Vénus Uranie et de Vénus Pandémos comme de deux déesses différentes (187), cependant il est assez évident, par la manière dont s'exprime Pausanias (188), que ce ne sont que des épithètes de la même déesse, ce qui fait que tous les éloges donnés à Vénus Uranie appartiennent également à la déesse dont nous occupons ici. Ceci est prouvé même par les explications des allégoristes : ils prétendoient que les noms d'Urania, de Pandémos et de Panaitia, signifient le pouvoir de la même déesse dans le ciel, sur la terre et dans la mer(189). Le temple de Vénus Uranie à Égires étoit si respecté que l'entrée en étoit défendue au public (190); de même le temple de Vénus Acrée sur le mont Olympe dans l'île de Chypre, étoit fermé, au moins aux femmes; ce qui n'empêchoit pas que les dames chypriennes ne fussent

(189) Corn. N. D. 24 (p. 198). (190) Paus. VII. 26. 3.

⁽¹⁸⁵⁾ Xenoph. Conviv. VIII. 9. 'Αγνότεραι et ραδιουργότεραι. Nous verrons bientôt en quoi cela consistoit. Schneider (ad h. l.) cite le scholiaste de Sophocle (Oed. Col. 101), qui dit que les sacrifices à Vénus Uranie étoient τηφάλια (sans vin).

⁽¹⁸⁵⁾ Paus. IX. 16. 2. (187) Xénophon (l. l.) se déclare neutre dans cette question.

ple de Vénus Uranie à Cythère (III. 23. 1.), il dit que c'est le temple le plus ancien que Vénus ait en Grèce. Cette Vénus étoit armée, ainsi que la Vénus adorée à Sparte (ib. III. 15.8) et à Corinthe (ib. II. 4. fin.). Cf. Antip. Sidon. Epigr. XXXIV. (Anthol. T. II. q. 15). L'épigramme de Léonidas de Tarente où il nie que Vénus étoit armée à Sparte (Ep. L. Anth. T. I. p. 167) me semble un simple jeu d'esprit du poëte. Cf. Jacobs, T.VII. p. 106. fin. 107.

réputées les plus faciles de la Grèce (191). La naive Musarion de Lucien dit à sa mère que, si elle rencontroit encore une fois un amant aussi aimable que Chéréas, elle offriroit une jeune chèvre blanche à Pandémos, et une vache tant à Uranie qu'à la Vénus des Jardins (192). On voit que la petite Musarion n'étoit pas de l'avis de Platon, et qu'elle ne faisoit aucune différence entre Vénus Pandémos et Vénus Uranie, sinon qu'elle croyoit que celleci méritoit une marque de reconnoissance encore plus distinguée que l'autre. On peut dire la même chose de Parmenis, qui, dans une épigramme de Dioscoride, consacre à Vénus Uranie un éventail acheté des dimes de l'argent qu'elle avoit gagné par son métier (193).

(191) Justin (XVIII. 5. 4) assure même que la prestitution y étoit sanctionnée par la religion, ce qui ne sauroit étonner personne qui se rappelle ce qu'Hérodote raconte de la manière dont les dames babyloniennes s'acquittoient de leurs dévotions envers la déesse à laquelle la Vénus Uranie a emprunté son nom, témoignage confirmé par celui de l'Écriture Sainte au sujet d'Astaroth. Dans un autre endroit (XXI. 3), Justin parle d'un voeu fait par les Locriens à Vénus, par lequel ils lui promettoient de prostituer leurs fifles le jour de sa fête, si elle vouloit leur assurer la victoire sur Léophron, tyran de Rhegium.

(192) Lucian. Dial. meretr. VII. in. (T. III p. 245 fin.). Une courtisane invoque Vénus Uranie. ib. V. fin. (p. 292). Il est assez remarquable que, chez Nonnus (Dion. XLVI. 255), Cadmus, en

reprochant à Bacchus ses cruautés, dit:

Aρεος αξια ταῦτα καὶ Οὐρανίης Αφροδίτης.
L'interprète ajoute: non coelestem Venerem, sed Uraniam, h.
e. ex Urani caede ortam, cruentam, voluit poëta. Je voudrois qu'il eût ajouté en quoi Vénus Coelestis diffère de Vénus Urania.

(193) Diosc. Epig. XII. (Anth. T.I.p.247). Le savant Reiske, séduit sans doute par les belles paroles de Platon, et ne pouvant croire que Parmenis sût une courtisane, prend la liberté de changer les mots εξ εὐνῆς en ἐξ εὐχῆς, et ἡ'ταίρη en ἐκ ταύτης. Il saut avouer que ces hommes à conjectures sont parsois un peu impertinents. Passe pour les cas désespérés, ou lorsque le sens n'en souffre pas, mais changer un passage auquel il ne manque rien, et qui offre un sens très clair et très raisonnable, seulement parceque cela ne s'accorde pas avec nos idées ou nos connoissances indivi-

Observons encore une confusion assez étrange qui règno tant dans le passage de Platon, que dans ceux d'autres auteurs qui ont tâché de trouver une distinction entre Vénus Uranie et Vénus Pandémos. Suivant Platon, la déesse de l'amour purifié est la fille d'Uranus, et celle qui préside à l'amour sensuel est la fille de Jupiter et de Dione. Or, quoique plusieurs auteurs s'en tiennent à la fiction d'Homère (194), la plupart, d'après Hésiode, représentent Vénus Pandémos comme la fille d'Uranus (c'est à dire comme celle qui dût son existence au sang d'Uranus tombé dans la mer) (195), acception qui se trouve confirmée par les symboles qu'on lui consacra dans le culte public (196), et même par la manière dont on la représentoit (197). Ajoutons qu'un auteur qui fait la

duelles, c'est un peu trop fort, ce me semble. Jacobs a très bien festute Reiske dans sa note, où il allègue aussi les deux passages de Lucien que je viens de citer.

(194) P. e. Eur. Hel. 1104. Theocr. Id. XV. 106. XVII. 36.

Dion. Per. 509.

(198) Voyez, p. e. Anthol. Lyr. ed. Mehlborn, p. 36. vs. 11 sq. Leon. Tarent. Epigr. XLI (Anth. T. I. p. 164) Ποντογένεια Oppian. Cyneg. I. 33. Arch. Epigr. XIII. (Anth. T. II. p. 83) Meleagr. Epigr. L, LI (ib. T. I. p. 16) Θαλαττία θεός. Alciphr. Epist. I. 19. Mus. Her. et Leand. 249. Θυγατὴρ θαλάττης Αchill. Tat. V. 26. Philostrat. (Icon. II. 1. p. 811): ἡ ᾿Αρροδίτη - ἐκ τῆς θαλάττης ἐπιδδοῆ τοῦ οὐρατοῦ. L'explication allégorique se trouve chez Aristote (de gener. anim. II. 2 fin. T. I. p. 818. F) et chez Plutarque (Symp. V. 10. T. VIII. p. 733).

(196) Le pompilus p. e., qu'on disoit être né avec elle dans la mer, et qu'on appeloit d'ailleurs ζωον ἐρωτικόν. Athen. VII. 18. Le chrysophrys (ib. 136), l'aphyé (ib. 126). Of. Oppian.

Hal. I. 775.

(197) Vénus enfant sontenue par la Mer (Paus. II. 1. 7) est une statue trop récente pour que j'ose la citer ici. Mais il suffit de se rappeler l'Anadyomène, et Vénus Uranie tenant le pied sur une tortue (ib. VI. 25. 2). Pausanias ne s'explique pas sur la signification de ce symbole. Je n'oserois admettre comme véritable celle qu'on trouve chez Plutarque (de Is. et Osir. 2. VII. p. 500).

même distinction entre les deux déesses que l'on trouve chez Platon, donne le nom de déesse marine (par conséquent Uranie) à la déesse de l'amour vulgaire et sensuel (198).

Je crois qu'il est assez évident, par les réflexions que nous venons de faire, que la manière plus convenable et plus morale dont on a représenté Vénus dans la période actuelle ne tient pas à la différence entre Vénus Uranie et Vénus Pandémos. Cette différence ne dépend pas de deux épithètes: elle tient aux changements qui eurent lieu dans la manière de considérer la déesse elle même. Pour le prouver, nous allons rentrer dans notre sujet.

Vénus déesse de Déjà le poëte Théognis prie Vénus l'amour légitime. (non pas Vénus Uranie, mais Vénus, sans distinction) de le délivrer de ses peines et de ses soucis, et de le mettre en état d'obéir aux lois de la sagesse (199). Dans les Euménides d'Éschyle, le meurtre d'Agamemnon est considéré comme un crime non seulement contre Jupiter et Junon Teleia, mais aussi contre Vénus. Vénus est donc ici la déesse de l'amour légitime et conjugal (200). Suivant Euripide, Vénus, tout en inspirant les passions les plus effrénées, est aussi la source de l'amour modéré qui fait le bon-

⁽¹⁹⁸⁾ Lucian. Demosth. encom. 13 (T. III. p. 501). La déesse qui, dans l'épigramme d'Antipater (XXI. Anthol. T.II. p.10), est appelée Uranie, n'est désignée que par le nom de γαμοστόλος, dans une épigramme sur le même sujet d'Archias (V. ib. p.80). L'auteur des hymnes orphiques distingue d'abord Uranie et Pandémos ou ἀφρογενής (I.11 et 41), et, dans un autre endroit, il appelle Uranie ποντογενής (LV. in.).

⁽¹⁹⁹⁾ Theogn. 1337 sq.

Mέτρ' ήβης τελέσαντ' ἔργματα σωφροσύνης. (200) Æsch. Eum. 210 sq. Il paroît que c'est dans le même sens que Vénus étoit appelée ἄρμα à Delphes. Plut. Amat. T. IX. p. 80.

heur de ceux auxquels elle l'accorde (201). Chez le même auteur, Phèdre, quoique persuadée que c'est Vénus qui lui inspire une passion criminelle pour Hippolyte, l'invoque cependant dans le moment même où elle parle avec horreur de ces femmes qui n'hésitent pas à se déshonorer elles-mêmes et leurs époux par un amour illégitime (202). Dans une épigramme d'Antipater de Sidon, une femme qui vient de consacrer une statue à Vénus, lui demande en récompense de lui faire conserver les bonnes grâces de son époux (203). Souvent Venus est représentée comme la déesse du mariage (204). A Hermione les fiancées lui offroient des sacrifices (205). A Naupacte les veuves lui demandoient un autre époux (206). A Sicyon les prêtresses de Vénus devoient faire vocu de chasteté (207). Dans le roman d'Héliodore, Théagène jure entre autres par Vénus de respecter la vertu de Chariclée jusqu'à ce qu'il soit uni à elle par le lien sacré du mariage (208); ce qui s'accorde très bien avec les sentiments exprimés par les Danaîdes dans Éschyle: ces jeunes filles, craignant la violence de ceux qui les poursuivent, témoi-

(202) Eur. Hipp. 415 sq. (203) Antip. Sidon. Epigr. XXIV (Anth. T. II. p. 12).

(204) Antip. Thess. Epigr. XIX (ib. p. 100)

————— & δε σε Κύπρις

Eὐγαμον (θείη). —

(205) Paus. II. 34. 11. Notez bien que cette Vénus est appelée ici Ποντία. Cf. Æschin. Epist. 10 (Oratt. Att. T. III. p. 479. l.
6.). Pausanias soupçonne que les chaînes qui entourent la Vénus
Morpho à Sparte ont rapport à la fidélité que les femmes doi-

vent à leurs époux (III. 15. 8).

(207) Paus. X. 38. 6. (207) Paus. II. 10. 4.

⁽²⁰¹⁾ Eur. Iph A. 543. sq. C'est encore ici μετὰ υπφροσύνας, μετρία χάρις, πόθοι όσιοι. cf. Med. 842. Τῷ οοφίη παρέδροι ἐρῶτες, παντοίας ἀρετᾶς ξυνεργοί.

⁽²⁰⁸⁾ Heliod. IV. 18 fin. Déjà Isée parle d'un serment prêté devant l'autel de Vénus (de Menecl. hæred. Oratt. Att. T. III. p. 23. l. 31).

prent leur confiance dans la protection de Vénus (299).

Développement de l'idée qu'on se formoit de son mour ont gagné du côté moral, les preupouvoir. Vénus ves du pouvoir qu'on lui attribuoit sont déesse maritime.

aussi plus fréquentes dans les temps qui

nous occupent ici, que dans les siècles héroïques.

Il ne paroîtra certainement pas étonnant que la déesse de l'amour, la dispensatrice de la beauté, prît aussi soin de la santé et des forces de la jeunesse (210), ni qu'on la plaçât au même rang avec les déesses qui présidoient à la fécondité de la terre (271): mais, outre ces qualités, qui semblent plus en harmonie avec ses fonotions ordinaires, on attribuoit à Venus le pouvoir de répandre sur ses adorateurs des bienfaits qui rendent sa puissance égale à celle des divini-

(209) Æsch. Suppl. 1035 sq. cf. Schütz ad h. l.
(210) On lui donna le titre de κουροτρόφος, ainsi qu'à la Terre, à Apollon etc. Athen. XIII. 61. Dans le récit d'Élien (V. H. XII. 1 T. II. p. 105 in.) elle guérit la tumeur qu'Aspasie avoit à la figure. Le rémède est tout-à-fait en harmonie avec la qualité de la déesse. C'étoient des roses.

(211) Zείδωρος et εὐκαρπσς. Emped. et Soph. ap. Plut. Amat. T. IX. p. 31. L'enceinte sacrée du temple de Vénus à Cnide étoit remplie d'une, foule d'arbres fruitiers. Lucian. Amor. 12. (T.II.p.409, 410). Par la même raison, l'empire de Vénus s'étendoit aussi sur les animaux. Pour ne pas parler des colombes qui la suivirent d'Eryx en Afrique (Athen. IX. 51. Ælian. H.A. IV. 2), on n'a qu'à voir le récit du miracle qui se renouvela dans le même endroit chaque fois que quelqu'un vouloit sacrifier quelque victime à Vénus. Ælian. H. A. X. 50. C'est encore en ce seus que Vénus a été décorée du titre de la plus ancienne des Parques (Paus. I. 19. 2). La déesse qui étoit la source de la vie, et, en Orient, de la fécondité répandue par toute la nature, ne pouvoit être mieux désignée que par le nom d'une déesse dont on croyoit que l'existence de l'homme dépendoit entièrement. Müller veut que la Vénus qui tient un slambeau au-dessous d'un papillon (Mon. d. Ant. T. II. heft 2. pl. 24. fig. 267) soit Vénus als Lebens- und Todes-Göttin. Je dois avouer que cette explication, quoique très ingénieuse, me semble un peu hasardee.

tés du premier ordre, la richesse (212), l'immortalité (213), le talent de la poésie et de la musique (214), et jusqu'à la victoire dans les combats navals (215).

Ce dernier trait n'est pas à négliger. Vénus étoit déesse marine par excellence. Après ce que nous venons de dire, sur son origine, ceci ne paroîtra pas étonnant. Le sage Solon, prêt à s'embarquer, lui adressa ses voeux pour obtenir un heureux voyage (216). A Cnide on l'adoroit sous le nom d'Euploia (217); à Hermione sous celui de Lime-

(25.27) Leon. Tarent. Epigr. XIII (Anthol. T. I. p. 157). Dans l'épigramme V (ib. p. 154), Porson rejete la conjecture de Toup, qui, au lieu de γκησία, veut lire κτησία, puisque le vers ne le souffre pas. Je dois avouer que cette raison me semble plus convaincante que celle qu'il ajoute: probandum etiam erat. Venerem hoc titulo usquam ornari; quod vix ostendi posse arbitror (Jacobs Animadv. T. VII. p. 63). Cependant Nicétas (Greuzer Meletem. T. I. p. 25) et Étien placent Vénus parmi les θεοί μυχίοι, et, en cette qualité, l'hisondelle lui étoit consacrée (H. A. X. 34); or ou sait que le, titre μύχλος ne diffère pas de celui de κτήσιος. Voyez les savantes réflexions de Spanheim ad Julian. Epist. p. 68, cité par Jacobs ad Æl. l. l., et le passage de Dénys d'Halicarnasse sur les θεοί μυχίοι, qu'il compare aux Pénates des Romains, cité par Greuzer. l. l. p. 26, not.

(213) Elle en fait don à Bérénice, suivant Théocrite (Id. XV.

106 sq. XVII. 46 sq.).

(214) Hymn. Hom. X. cf. VI fin. Chez Euripide (Hel. 1365) elle s'amuse à jouer de la flûte. Cependant Vénus, quoiqu'ellemême déesse de la beauté, n'est représentée que très rarement

comme sensible aux attraits qu'offrent les beaux arts.

(215) A Corinthe on étoit persuadé qu'on devoit à Vénus la victoire remportée sur les Perses. Voyez Simonide ap. Plut. de malign. Herod. T. IX. p. 456. Schol. Pind. Ol. XIII. 32). Cf. Gaisf. poët. gr. min. T. II. p. 370. Suivant Plutarque (Lucull. 12), elle apparut en songe à Lucullus et lui promit la victoire. Les Achéens lui érigèrent une statue sous le nom de συμμαχία, à cause de la part qu'ils avoient eue à la victoire remportée par les Romains près d'Actium. Paus. VIII. 9. 3.

(²¹⁶) Solon. fr. ed. Nic. Bach. p. 101. 18. I. 1. 3 fin. Voyez les images de Vént

(217) Paus. I. 1. 3 fin. Voyez les images de Vénus εὐπλοια chez von Stackelberg, Gräber der Griechen, T. III. tab. 28. Müller, Mon. de l'Antiq. T. II. heft 1. pl. 6. fig. 75. cf. p. 7. heft 2. pl. 25. fig. 274.

nia (218). Les prières adressées à une petite image de Vénus sauvèrent Hérostrate avec tous ses compagnons de voyage, dans une terrible tempète qui avoit assailli leur vaisseau (219). Le conseil que Vénus donna à Dexicréon de charger son navire de barils remplis d'eau, sauva l'équipage, lorsque le vaisseau fut retenu par des vents contraires au milieu de sa course, et procura à Dexicréon lui-même l'occasion de s'enrichir, en vendant l'eau à ses compagnons de voyage (220). Les matelots célébroient des fêtes en l'honneur de Vénus (221); on lui bâtit des temples sur les promontoires et dans les ports de mer (222). Cet endroit, dit Anyte, en parlant du rivage, est consacré à Vénus, parce qu'elle aime à contempler le vaste océan, pour procurer un heureux voyage aux matelots, et afin que la mer contienne sa fureur, à l'aspect de sa brillante statue (223). Antipater de Sidon l'appelle la maîtresse du rivage (224).

Si la nature de cet ouvrage le comportoit, il ne seroit pas difficile d'amener une foule de preuves pour le respect

> (218) Paus. II. 34. 11. (219) Polycharmus ap. Athen. XV. 18. (220) Plut. Quæst. gr. T. VII. p. 209, 210.

(221) Plut. Non posse suav. viv. sec. Épic. T. X. p. 515 fin. Ναυτῶν δίκην ἀφροδίσια ἄγειν. C'est une équivoque assez maligne.

(222) Mnasalc. Epigr. VIII. (Anth. T. I. p. 125. Posidipp.

Epigr. XXI. (ib. T. II. p. 52).

'Η δὲ τοι εὐπλοΐην δώσει, καὶ χείματι μέσσφ Τὸ πλατὰ λισσομένοις ἐκλιπανεῖ πέλαγος.

(223) Anyt. epigr. II (Wolff. VIII. poëtr. carm. p. 92).
Κύπριδος ούτος ο χώρος, ἐπὲι φίλον ἔπλετο τήνα,
Αἰὲν ἀπ' ἡπείρου λαμπρον ὁρᾶν πέλαγος,
"Όφρα φίλον ναύτησι τέλη πλόον, ἀμφὶ δὲ πόνιος
Δειμαίνη, λαμπρον δερχόμενος ξόανον.

(224) Δεσπότις ηϊόνος. Il attribue à la déesse les paroles suivantes, qui expriment très bien sa double qualité de déesse des amours et de déesse marine:

—— 'Εγώ δὲ σοι ἢ ἐν ἔρωτι
Οὔριος, ἢ χαροπῷ πνεύσομαι ἐν πελάγει.
Ερίgr. LIII (Auth. T. II. p. 21).
Δεσπότι καὶ θαλάμων, Κύπρι, καὶ ἢιόνων. (ib. pag. 151.)

qu'on avoit en Grèce pour Vénus. Les détails de son culte à Corinthe, à Cnide, dans les îles de Chypre et de Cythère, à Éryx et dans plusieurs autres endroits nous fourniroient ici une ample matière.

Un mot sur le culte d'Adonis est toujours resté plus cutte d'Adonis et de Priape.

Le culte d'Adonis est toujours resté plus de Priape.

Ce-

pendant Sappho (226), aussi peu que Théocrite (227) et Bion (228), ne dédaignérent pas de célébrer Adonis dans leurs vers; on célébroit des fêtes en son honneur à Athènes (229) et à Argos (230). On veut même que la coutume de la plupart des Grecs de n'offrir jamais des cochons à Vénus tient à la fable d'Adonis (231). On s'en est servi dans la suite pour augmenter la confusion excitée dans la mythologie par les inventions d'Onomacrite et des orphiques (232). On conçoit que ce culte fut

Musée (Her. et Landr. 249) rapporte cette qualité de Vénus à son origine de la mer.

'Αγνώσσεις, δτι Κύπρις απόσπορός έστι θαλάσσης, Καὶ χρατέει πόντοιο, και ήμετέρων δουνάων;

(225) Voyez p. e. Plut. Amat. T. IX. p. 30. Dans l'île de Chypre, Venus et Adonis avoient un temple en commun qui datoit des temps les plus anciens. Paus. IX. 41. 2.

(226) Ap. Paus. IX. 29. 3. cf. Sapph. fr. ed. Neue, p. 98.

Welcker attribue ces vers à Alcman. Alcm. fr. p. 82.

(22°) Id. XXX. (228) Id. I. (22°) Plut. Nic. 13 fin. Alcib. 18. (25°) Paus. II. 20. 5.

(281) Schol. Aristoph. Acharn. 793. Voyez encore les passages cités par Bernhardy ad Dion. Perieg. 853, auxquels on peut ajouter Fab. Æsop. ed. Schneid. p. 95. Au contraire, à Argos (Athen. III. 49) et à Aspendus on offroit des cochons à Vénus (Dion. Her. 852), et bien, suivant quelques-uns (Schol. ad h. l.), par le même motif qui engagea les autres Grecs à défendre cette coutume.

(232) En prétendant p. e. qu'Adonis étoit le même que Bacchus, p. e. Plut. Symp. IV. 5 (T. VIII. p. 667), où cet auteur fait remarquer que, suivant d'autres, Bacchus étoit au contraire l'amant d'Adonis. On trouve la même fiction Platon. ap. Athen.

X. 83.

bien reçu dans la capitale des Ptolémées (25%), Adonis n'étant qu'une imitation d'Osiris. L'allégorie inventée au sujet de ce dieu par les Alexandrins se retrouve jusque dans les vers des poëtes les plus célèbres par leur goût (25%).

Vénus, considérée sous le point de vue dont nous venons de parler en premier lieu, ne pouvoit avoir de fils plus digne d'elle que Priape (235). Il y avoit plusieurs autres divinités de ce genre: Orthanes, Conissalos, Tychon etc. Priape est le plus connu, quoique d'origine assez récente (256): suivant quelques uns, fruit des amours de Vénus et d'Adonis (237), suivant d'autres, fils de Vénus et de Bacchus (238). Comme Pan, il prenoit soin des troupeaux,

(*33) Il suffit de citer les Adoniazuses de Théocrite. Cf. Mus. Her. et Leandr. 42 sq.

(234) P. e. Theorr. Id. XV. 100 sq. cf. Schol. ad III. 48.

(236) Les courtisanes le respectoient comme sa mère (Hedyl. Epigr. VI. Anthol. T. I. p. 234.), et l'on étoit persuadé qu'il pouvoit mitiger l'ardeur intolérable de l'amour. Theocr.

Epigr. IV. 13 sq. (p. 294. ed. Valck.).

(236) Nous sommes d'accord avec Selden (de Dîs. Syr. p. 160, 161, 297—300), qu'il n'est pas probable que ce dieu soit le Baäl-Phégor ou le Miphletzeth des Syriens. Strabon (p. 879. A. B) ne paroît pas éloigné de croire que son culte est originaire de l'Asie-Mineure dans le voisinage de Lampsaque; il y avoit une ville qui portoit son nom, et le pays étoit abondant en vignes. Au moins cette conjecture me paroît plus probable que celle qui suppose que Priape fut transporté dans ces lieux d'Ornées en Péloponnèse (ib. cf. p. 586. B.). Il est nécessaire de consulter, au sujet de Priape, Voss, Mythol. Briefe, 287.

(288) Diod. Sie. T. I. p. 251. Suivant l'histoire édifiante de la maissance de Priape, qu'on trouve Schol. Apoll. Rhod. I. 932, il seroit assez difficile de décider lequel des deux, de Bacchas ou d'Adonis, fut le père de Priape, difficulté qui s'explique assez bien par la manière de vivre de sa mère. cf. Lucian. D. D. XXIII. Toutefois, on sait que sur ce point même on n'est pas d'accord: le scholiaste de Théocrite (Id. I. 21) substitue à Vénus

une Nymphe. cf. Strab. p. 879. A.

des abeifles (219), des champs et des jardins, et l'on croyoit qu'il punissoit ceux qui par des incantations faisoient quelque dommage aux fruits ou aux blés (240). Ce dieu de la fécondité (car c'est ainsi qu'il s'annonçoit par son symbole principal (241)) protégeoit aussi le produit de la fertifité des champs, raison pourquoi on lui donna en mains la corne d'Amalthée, et qu'on louoit sa bonté et sa bienveillance (242). Comme Pan, il étoit le protecteur des matelots (243). On voyoit sa statue, comme celle de Vénus et de Pan, sur le rivage et sur les promontoires, et l'on étoit persuadé qu'il procuroit aux vaisseaux un vent favorable (244). Les pêcheurs lui consacroient leurs instruments (245).

(289) Paus. IX. 31. 2. Chez Théocrite il vient consoler

Daphnis. Id. I. 81.

(240) Diod.Sic.T.I. p.252. Nous avons déjà vu qu'il fut même confoudu avec Pan. Les jardiniers leur offrent à tous les deux les prémices de leurs récoltes. Crinag. Epigr.VI. (Anth.T.II.p.128.), cf. Philipp. Epigr. XX. (p. 200.).

(241) Voyez p. e. la description qu'en donne Érycius de Cyzique, son compatriote. Epigr. VI. (Anth. T. III. p. 10).

(242) Corn. N. D. 27 (Opusc. Myth. p. 206). ἀγαθὸς-δαίμων — τεχνίτης καὶ σωτὴρ τῶν οἰκείων. Il punissoit les
voleurs, et d'une manière analogue à ses propres goûts.
Voyez p. e. Leon. Tarent. Epigr. XXVI (Anth. T. I. p. 160)?
cf. XXXVI (p. 163) et Antist. Epigr. II (T. II. p. 259).

(243) Διμενίτης. Il encourage les matelots à entreprendre le voyage et il leur promet sa protection. Léonid. Tarent. Epigr. VII (Anthol. T. I. p. 168 fin. 169.) cf. Antip. Sid. Epigr.

XXXVII (ib. T. II. p. 16).

(244) Arch. Epigr. XVI (Anth. T. II. p. 83 fin.). Ici il est question d'une statue placée sur un rocher à côté du Bosphore de Thrace. Priape y est appelé πόρου φύλαξ, et il se vante de ce que son autel est toujours bien pourvu, par les offrandes fréquentes que lui apportent ceux qui implorent son secours, prière qu'il ne manque jamais d'exaucer.

(245) Arch. Epigr. X (Anth. T. II. p. 82). Dans l'épigramme XVII (p. 84), une petite statue de Priape s'exprime ainsi. Je suis laid et petit, je n'ai qu'un pied (c'étoit une statue en forme de Herme), mais aussitôt qu'un pêcheur m'invoque, je suis plus prompt que le vent : je connois les profondeurs de la mer et tout

Quelques êtres d'un rang inférieur adorés comme divinités. Quant aux êtres d'un rang inférieur, nous nous en tenons à la règle que nous nous sommes prescrite, et dont nous avons fait mention à la fin du quinzième chapitre de

la première partie de cet ouvrage. Toutefois il est nécessaire d'avertir que, dans la période dont nous nous occupons ici, nous trouvons quelques exemples de culte attribué à des êtres qui, dans les siècles héroiques, ne paroissent pas encore avoir obtenu cet honneur, ou même dont nous ne trouvons aucune mention faite chez les auteurs.

C'est ainsi, par éxemple, qu'on raconte que l'une des Sirènes, Parthénope, qui se donna la mort après avoir échoué dans sa tentative de séduire Ulysse, fut élevée au rang des dieux (246). Hymenée est invoqué constamment dans les noces (247). Dione, la mère de Vénus, prenoit part au culte public (248). Les Cyclopes avoient un autel sur l'isthme de Corinthe (249). École, quoique rarement mentionné par les auteurs, étoit cependant si estimé sur les îles Lipari, qu'une partie du trésor public étoit mis sous sa garde, et qu'on attribuoit à sa vengeance la tempête qui dispersa la flotte d'Agatho-

ce qui s'y trouve, il ne faut pas juger les dieux d'après leur apparence, mais d'après leurs oeuvres:

Λεύοσω και τὰ θέοντα καθ' ὕδατος • ή γὰρ ἀπ' ἔψγων

(246) Schol. ad Dion. Periegr. 358. Les Sirènes furent adorées dans la partie de l'Italie où l'on croyoit qu'elles avoient eu leur domicile, Lycophr. 720 sq. cf. Tzetz. Aristot. de mirab. auscult. (T. I. p. 881. F. G.). Suivant Timée (ap. Tzetz. ad Lycophr. 732), Diotime, général des Athéniens, lors de l'expédition en Sicile, arrangea, en l'honneur de Parthénope, une lampadophorie qui dès lors fut répétée annuellement par les Néapolitains.

(247) Theorr. Id. XVIII fin. cf. Anthol. T. XIII. p. 661-LXVI. Chez Alciphron (Eqist. I 13) il est appelé fils de Terp-

sichore. Cf. Tzetz. Chil. XIII. 599 sq.

(2⁴⁸) Demosth. de fals. legat. (Oratt. Att. T. IV. p. 397) c. Mid. (ib. p. 478). Elle donnoit même des oracles avec Jupiter, p. e. Demosth. Epist. 4 (ib. T. V. p. 645). (2⁴⁹) Paus. II. 2. 2. cle, lorsque celui-ci avoit contraint les Lipariens de lui livrer leur trésor (250).

Parmi les divinités locales l'on trouve, à Épidaure et dans l'île d'Égine, les déesses Damia et Auxesia, que quelques uns ont pris pour les Heures, d'autres pour Cérès et Proserpine (*51), tandis qu'à Trézène on les considéroit comme des femmes déifiées (252); le dieu Adranus, adoré dans toute la Sicile (253), et qui protégea Timoléon (254), et plusieurs autres.

Les démons ou Emîn il y a des êtres divins qu'on disgénies. tingue spécialement sous le nom de démons ou génies. Observons d'abord que l'expression démon (δαίμων) est employée souvent pour désigner la divinité en général, la Providence (255), le sort ou la fortune (256). Mais ordinairement les auteurs représentent les démons comme des divinités subalternes et soumises aux dieux proprement dits (257). Cependant, lorsqu'on

(250) Diod. Sic. T. II. p. 479.

(251) Herod. V. 82, 83. Paus. II. 30. 5. et Siebelis ad h. l. Il est à remarquer que le scholiaste d'Aristide (T. III. p. 216 in.) appelle Damia Tamia, et qu'il ajoute: οι είσι θεοί ἔφοροι τῶν ταμείων καὶ τῆς τούτων ἀνξήσεως.

(252) Paus. II. 32. 2. (253) Plut. Timol. 12.

(254) Ib. cf. 16. C'est le même, je crois, qui est appelé δερὸς δαίμων. ib. 36. On voit qu'il n'est pas si inconnu que paroît le croire l'auteur des Épitres dans Diodore (T. II. p. 665): Hadrani, nescio quis, Hadranitanum numinis.

(255) P. e. Pind. Pyth. VIII. 108.

Δαίμων δὲ παρίσχει, "Αλλοτ' ἄλλον ῦπερθε βάλλων etc.

Paus. IV. 6. 1. 'Οπόσα πολεμέσιν έκατέροις ὁ δαίμων παθείν ή δράσαι παρεσκεύασεν.

(256) P. e. Pind. Pyth. V. 164.

Διὸς τοι νόος μέγας χυβερνά Δαίμον ἀνδρῶν φίλων.

Eur. Ion, 1374.

Τὰ τοῦ θεδυ μέν χρηστὰ, τοῦ δε δαίμονος,

(257) P. e. Soph. fr. T. III. ed. Brunck. p. 445. IV.

Οὐ δαίμων, ἔτε τις θεών.
Ευτ. Hec. 164.

parle des autéurs, il faut distinguer les poétes et les philosophes. Les opinions de ces derniers ue peuveut cécuper ici que la seconde place.

Opinions vulgai- Les poëtes s'accommodoient ordinaireres à leur égard.
ment aux idées du vulgaire. Suivant celles-ci, les génies étoient bons ou mauvais.

Génies bienfaisants, génies tutétaires, esprits noient un soin particulier des affaires hufamiliers.

maines, soit qu'ils fussent chargés de la

protection d'une province, d'une famille, où d'un seul individu. Quelquesois il est dissicile de distinguer des autres dieux les dieux protecteurs d'un pays (*5°) ou d'une samille (*5°). Les génies tutélaires des individus sont mentionnés quélquesois par les poëtes plus anciens, par

Η δαιμόνων, επαρωγός;

Le scholiaste ajoute que les dieux sont aussi élevés au dessus des génies que les héros le sont au-dessus des hommes. Ocol xal dainoves est une expression très usitée. Plutarque dit que les Opuntiens avoient un prêtre pour les dieux, un autre pour les génies.
Quæst. gr. T. VII. p. 173.

(258) Les veoi eyyerei, (Soph. Ant. 199) sont simplement les divinités qu'on adoroit à Thèbes. De même les veoi margoyerei,

(ib. 930). Επόψιοι (Soph. Phil. 1026).

(25°) Γενέται θεοί. Eur. Ion. 1130. Xuthus leur offre des sacrifices, après avoir retrouvé son fils. Les interprètes pensent ici à Bacchus, à Jupiter, à Junon et même aux Γενετυλλίδες de l'Attique; d'autres aux Tritopatores. Vid. Barn. et Musgradh. l. Chez Apollonius (IV. 1549) ils sont appelés δαίμονες εγγενέται. Tels sont aussi les θεοί πατρῷοι dont il est question Soph. Philoct. 919. Cf. El. 404, où Électre les invoque, en apprenant que sa mère Clytemnestre avoit en un mauvais songe. Ib. 1370, ils sont décrits d'une manière qui fait penser aux Larés des Romains: — πατρῷα — εθη

Θεῶν, δσοιπερ πρόπυλα ναίκοιν τάδε.
cf. Æsch. Choëph. 795 (Ος ἔσω δωμάτων) et Eur. Herç. fur.
609 (κατὰ στέγας). Je crois que ce sont les mêmes qu'on appeloit θεοι ὁμόγνιοι (Soph. Oed. Col. 1397. cf. les passages cités par Ruhnkenius ad Tim. Lex. in v.) et γενεθλίου. Phintys dit que la femme infidèle à son mari pèche contre les θεοι γενεθλίοι. Wolff. Mul. gr. fr. pros. p. 198.

Pindare par exemple (260) et par Euripide (261): cèpendant on ne trouve cette idée exprimée avec clarté que chez Ménandre (262). Il est inutile de citer des auteurs plus récents (268). Je me contente d'ajouter qu'il paroît que les différentes circonstances mêmes de la vie humaine étoient considérées comme placées sous la direction de quelque génie. Dans Euripide, Iphigénie parle du génie qui avoit présidé aux noces de sa mêre (264). L'un des génies bienfaisants les plus célèbres c'est Sosipolis de l'Élide. On voyoit sa statue dans le tempfe de Lucine à Olympie. On racontoit que, lors d'une invasion que firent les Arcadiens dans l'Élide, une semme se présenta aux chess des Éléens avec un enfant qu'elle allaitoit, en disant que cet enfant leur porteroit du secours. Les Éléens placèrent l'enfant devant leurs soldats, et soudain on le vit prendre la forme d'un serpent. Les Arcadiens, effrayés par ce prodige, furent aisément mis en fuite par les Éléens, qui appelèrent l'enfant Sosipolis, d'après le service qu'il leur avoit rendu. On l'adora dans le temple de Lucine, parceque c'étoit à elle qu'on étoit redevable de l'existence de ce dieu. Je passe ici sous silence les particularités de son culte, mais il est digne de remarque que le serment le plus

⁽²⁶⁰⁾ Ol. XIII. 148. Δαίμων γενέθλος. Cf. Schol. ad h. l. Ο Θεός δ διοικών του Ζενοφώντος τον βίον από γενέσεως. (261) Iph. A. 1338.

³¹² πότνια τύχη, καὶ μοϊρα, καὶ δαίμων γ'ξμός. (262) "Απαντι δαίμων ανδρὶ συμπαρίσταται

Eὐθὺς γενομένω μυσταγωγὸς τού βίου.

ap. Plut. de animi tranq. T. VII. p. 853. cf. Exc. Grat. p. 753.

(263) Voyez p. e. le récit de Plutarque, Consol. ad Apoll.

T. VI. p. 416. et de fort. Rom. T. VII. p. 269, où quelqu'un dit à Marc-Antoine que son génie craint celui d'Octavius (ὁ σὸς δαίμων τὸν νούτου φοβεῖται). Voyez encore le récit de la manière dont le génie tutélaire de Lysis communique sa mort à ses amis (ib.).

(264) Iph. T. 204. Δαίμων τῶς ματρὸς ζώνας.

sacré que pût prononcer un Éléen étoit celui qu'il prétoit devant l'autel de Sosipolis (265).

aussi souvent des divinités malfaisantes, et ordinairement on se croyoit, au pouvoir de deux démons, l'un bienfaisant, l'autre malin. Il est inutile de dire que l'on faisoit plus fréquemment mention de ces derniers (266). Nous trouvons déjà cette distinction chez Phocylide (267) et chez Empédocle (268). L'auteur de l'introduction aux lois de Charondas fait mention de mauvais démons (269). On les trouve aussi dans celle qui précède les lois de Zaleucus (270). Plusieurs poëtes font allusion à cette opinion (271). Hippocrate

(265) Paus. VI. 20. cf. 25. 4.

(266) Pausanias (I. 24. 3) observe en l'honneur des Athéniens qu'ils adoroient un génie des honnêtes gens (σπουδαίων δαίμων).

(267) 'Αλλ' ἄρα δαίμονες εἰοιν ἐπ' ἀνδράσιν ἀλλοτε ἄλλοι.

Oἱ μὲν, ἐπερχομένον κακὸν ἀνέρος ἐκλύσασθαι.

Ap. Clem. Alex. Strom. V. p. 726 in. cf. Euseb. Præp. Euang.

XIII. 13 (p. 687) et Euclides ap. Censorin. de die nat. c. III. p.

17. Euclides autem Socraticus duplicem omnino nobis genium dicit appositum.

(268) Dans le passage cité plus haut (de animi tranq. T. VII. p. 853), Plutarque se déclare contre l'opinion de Ménandre, qui n'admet qu'un génie, et bien un génie bienveillant, qui accompagne l'homme, et il donne la préférence à celle d'Empédocle, qui admet deux sortes de génies, bons et mauvais. Il ajoute même les

noms qu'Empédocle leur donna (p. 854 in.).

(269) Stob. Serm. XLII. p. 303. Il est assez remarquable que, dans ce passage, la crainte de la colère des daimores excurration al exponenci est alléguée comme un motif pour la femme de rester fidèle à son mari. Phintys, dans le passage cité plus haut, fait mention dans le même but des deol yevedlion. Ceci prouve encore qu'on jugeoit de la malignité des dieux plutôt par les peines qu'ils faisoient endurer aux hommes, que par la mauvaise volonté qu'on leur attribuoit à eux-mêmes. Nous en avons déjà trouvé des exemples dans la première partie de cet ouvrage, et nous en verrons d'autres dans la suite.

(27°) Stob. Serm. XLII. p. 292.
(27¹) Pindare p. e. (Pyth. III. 219.
Δαίμων δὲ ἔτερος
Ές κακόν τρέψεις),

se plaint de la superstition des hommes qui, obsédés par des terreurs perpétuelles, se croyoient entourés jour et nuit de mauvais démons (272). L'auteur supposé de l'une des lettres d'Alciphron attribue sa pauvreté au mauvais génie auquel il est échu en partage (273). Aussi les génies qui avoient été bienveillants pour ceux qu'ils protégeoient étoient-ils quelquefois méchants pour d'autres. Il y a des traditions qui prouvent qu'on étoit persuadé que le génie tutélaire vengeoit quelquefois la mort de celui qu'il avoit accompagné. Le démon du compagnon d'Ulysse dont parle Pausanias, en offre un exemple frappant. Ce démon, pour venger celui qu'il avoit protégé pendant sa vie, poursuivoit les Témessiens et ne fut content que lorsqu'on lui eut bâti un temple dans lequel on lui sacrifioit annuellement l'une des vierges les plus belles de cette ville, jusqu'à ce qu'enfin un certain Euthyme vainquit le démon et le força à se jeter dans la mer. Pausanias ajoute qu'il vit un tableau où ce génie étoit représenté. Il avoit une couleur très noire, des formes tout à fait hideuses, et il étoit couvert d'une peau de loup (274).

et Callimaque (Hymn. in Cer. 32. ὁ δέξιος δαίμων.). Ces expressions ἔτερος et δέξιος doivent faire supposer un autre génie de nature opposée. 'Ο δέξιος δαίμων quitta Érysichthon, et aussitôt la χείρων βουλή s'empara de lui.

(273) ³ 12 δαϊμον ός με κεκλήρωσαι και είληχας, ώς πονηφός εί, και λυπεῖς ἀεὶ τή πενία συνδέων. Absolument de la même manière Romulus, chez Dénys d'Halicarnasse, dít: με ὁ λαχὼν, δτε ἐγεινάμην, δαίμων εἰς θεοὺς ἄγεται (Antiq. Rom. II. p. 124. l. 30.), et déjà avant lui Platon rapporte, comme une opinion populaire: ὡς ἄρα τελευτήσαντα ἕκαστον ὁ ἐκάστον δαίμων, δσπερ ζώντα εἰλήχει, οὐτὸς ἄγειν ἐπιχειρεῖ εἰς δή τινα τόπον etc. (274) Paus. VI. 6. 3, 4. Il paroît que cette histoire a fait beaucoup d'éclat. Plusieurs auteurs s'en sont occupés. Aussi cet Euthyme fut-il lui-même un être extraordinaire. Au moins Pausanias et Élien (V. H. VIII. 18) rapportent qu'il ne mourut pas, mais qu'il cessa d'être homme d'une manière inconnue, comme s'exprime Pausanias. Élien dit qu'il avoit des forces prodigieuses, et qu'il disparut au lieu de mourir. Suivant le

Génies considérés comme les génies étoient quelquerés comme esprits des défunts, fois considérés comme les esprits ou les spectres.

manes des personnes qu'ils avoient protégées pendant leur vie (275); par là ils entrèrent en rapport avec l'empire des morts; ils finirent par devenir des esprits infernaux, des spectres, de véritables démons.

Il n'y avoit certainement aucune raison de représenter toujours les manes comme des esprits malins, mais les rapports qu'ils devoient avoir avec l'empire des morts les faisoit naturellement considérer comme semblables à Pluton et à Hécaté, qu'on représentoit rarement sous des formes élégantes ou agréables. Déjà Éschyle appela Typhon un démon infernal (276). Dans le tableau de Polygaote, dans la Lesché de Delphes, l'on voyoit un démon infernal qui, d'après la forme que lui avoit donnée l'artiste

même auteur et suivant Strabon (p. 392 fin. 393 in.), on ne sacrifioit point de filles au génie, mais on lui payoit un tribut. Strabon ne dit rien du crime qu'il commit suivant Pausanias: it se contente de dire qu'il fut tué dans une embûche que lui avoient tendue les habitants du pays (δολοφονηθέντα γένεσθαι βαρύμη-νην). Eustathe (ad Od. p. 3. l. 20 fin. cf. p. 45 in.) paroît avoir suivi le récit de Strabon, Suidas (in v. Εὐθνμος) celui de Pausanias. Pline (H. N. VII 48) raconte que les statues d'Euthyme, l'une à Locres en Italie, l'autre à Olympie, furent frappées toutes les deux par la foudre au même jour, et qu'on leur offroit des sacrifices.

(275) Les auteurs grecs de la période romaine emploient l'expression δαίμονες absolument comme les Romains celle de mânes, p.e. Charit. II. 4. Πρίν ἀφοσιώσασθαι τοῦς τῆς ἀθλίας δαίμονας et les passages cités ad h. l. par d'Orville. Absolument comme chez nous, l'on demanderoit à un enfant qui se trouveroit seul dans l'obscurité: N'as-tu pas peur des spectres? Οῦ τὰ δαιμόνια δίσωνας. Lucian. Luc. s. Asin. 24. T. II, p. 592, cf. Philops. 17. T. III. p. 44, 55). Cependant l'on trouve déjà quelque chose de semblable chez Euripide. Il appelle la mort τῶν δαιμόνων κοίρανος. Alc. 1143. Dans l'épitre de Phalaris à Nicocles (Phal. Epist. XX. p. 104) l'on trouve δαίμων au singulier, pour les mânes de la femme de Nicocles.

(276) Anipor x062109. Æsch. VII. c. Th. 508.

et d'après l'explication des exégètes, ressembloit parfaitement à un vamppre. Il étoit de couleur foncée, entre le noir et le bleu, à peu près comme les mouches, il avoit la houche entr'ouverte de manière à montrer une rangée de dents pointues, et il étoit assis sur une peau de vautour. Les exégètes ajoutoient que ce démon, appelé Eurynome, se nourrissoit de la chair des cadavres, qu'il rongeoit jusqu'aux os (???). Pausanias remarque très à propos que ce démon n'étoit pas connu aux poëtes plus anciens. Dans les temps dont nous parlons ici, on connoissoit encore plusieurs autres spectres, Empusa (??8), Lamia, Mormo ou Mormolyce (279). Il est vrai que ce n'est que dans la période romaine que nous trou-vons des exemples de véritables démoniaques (280):

(277) Paus. X. 28. 4.

(278) P. e. Aristoph. Ran. 295 sq. On appeloit ainsi la mère d'Éschine. Vita Æsch. (Oratt. Att. T. III. p. 245). Demosth. pro coron. (Oratt. Att. T. IV. p. 241). of Lucian. de Saltat. 19 (T. II. p. 279). Schol. ad Icaromen. in. (ib. p. 751).

Philostr. Vit. Apoll. II. 4.

(279) L'histoire de ces deux femmes se trouve chez le scholiaste d'Aristide, T. III. p. 42. Sur Lamia, voyez Eur. ap. Diod. Sic. T. II. p. 435. cf. Plut. Demetr. 27. Tzetz. Chil. IX. 943 sq. Strab. p. 36, 474; et, sur Mormolyce, Sophron ap. Stob. Eclog. Phys. I. 52 (p. 1010. ed. Heeren) et Aristoph. Eq. 690. cf. Pax, 473. Ges femmes étoient des spectres dont on menaçoit les petits enfants. Theocr. Id. XV. 40. Telles étoient encore Acco et Alphito (Plut. de Stoic. repugn. T. X. p. 303), et Gello, qu'on croyoit être le spectre d'une femme morte en couches, qui ravissoit aux mères leurs enfants (Hesyeh. in ed. et auctt. laudd. in Sapph. fr., Neuen p. 96. no. 122). Il est remarquable que Lamia, quoique femelle, soit représentée avec des doxers. Arist. Vesp. 1030.

(280) P. e. Lucian. Philops. 16 (T. III. p. 44). Il est ici question d'un Syrien de Palestine qui chassa les démons. C'est probablement une allusion aux histoires rapportées dans le nouveau testament. L'interlocuteur que Lucien met ici en scène assure qu'il a vu sortir les démons de la personne chiédéc, et qu'ils étoient noirs comme la fumée. On en trouve encore des exemples remarquables chez Philostrate, Vit. Apoll. Tyan. III. 38, et IV. 20. Le même auteur rapporte l'histoire d'un démon

mais, d'après la manière dont Hippocrate parle de la superstition vulgaire au sujet de l'épilepsie, il paroît que ce préjugé date de plus loin. Les apparitions (***) étoient alors aussi connues que dans la suite. On sait que Pan et les Nymphes en étoient regardés comme les auteurs. Et, quoique l'histoire de cette empuse qui faisoit semblant d'aimer Ménippe, pour le dévorer (****), soit prohablement de date assez récente, cependant cette empuse ressembloit parfaitement au démon Eurynome. En voilà assez quant aux idées populaires. Ajoutons encore un mot sur la démonologie des philosophes.

Je n'hésite pas à ranger sous cette classophes à ce sujet.

se les démons dont parle Hésiode et qu'il
prétend être les manes des hommes qui
ont vécu dans le siècle d'or (***), cette fiction étant
probablement de l'invention du poëte. Diogène Laërce
assure que Pythagore enseignoit que l'air est plein
d'ames et que c'étoient là les démons ou héros (***). Au

qui, sous la forme d'un vieillard, répandit la peste dans Éphèse, et qui, étant lapidé par les Éphésiens, fut retrouvé sous les pierres dont on l'avoit couvert, sous la forme d'un grand dogue. ib. IV. 10.

(281) Φάσματα.

(232) Philostr. Vit. Apoll. IV. 25. Cf. VI. 27, où l'on trouve l'histoire d'un Satyre qui faisoit la cour aux semmes, par le même

motif qui engageoit Empusa à attirer les hommes.

(288) Hesiod. Op. D. 122 sq. cf. 252 sq. Voyez, à ce sujet. Plut. de orac. def. T. VII. p. 634. et de genio Socr. T. VIII. p. 344. et Max. Tyr. Diss. XV. 6 (T. I. p. 280). Buttmann (Myth. T. II. p. 20 sq.) croit que c'est une fiction propre au poëte, mais il est d'avis qu'il l'a empruntée à l'Orient. Je ne vois pas trop pourquoi. Au moins est-il certain que cet auteur se trompe lorsqu'il rend μάκαρες θνητοί (vs. 141) par unterirdische sterbliche Seele. Hésiode ne dit autre chose si non que les hommes de la seconde race, bien que moins parfaits que ceux de l'âge d'or, reçurent cependant encore le titre de mortels houreux. Völcker (Mythol. des Japet. Geschl. p. 267. not. 18). croit que le passage d'Hésiode est d'origine plus récente.

moins est-il certain que, hormis les dieux, Pythagore admettoit l'existence de génies, de demi-dieux (qu'il plaçoit au-dessous des génies) et de héros (285). Cette opinion de Pythagore ne diffère pas beaucoup de celle d'Hésiode, ni de la sentence connue de Thalès, dans laquelle cependant il est probable qu'il n'est question que de dieux (286). Ocellus, ou quel que soit l'auteur du traité qui porte le nom de ce philosophe, place les démons entre les dieux et les hommes, et les fait résider entre le ciel et la terre (287). Ce fut aussi l'idée de Platon, à ce qu'il paroît. Diotime, ne pouvant ranger l'amour parmi les dieux, parceque ses qualités ne s'accordoient pas avec la définition qu'elle avoit donnée de la nature divine, et ne voulant pas avouer qu'il fût mortel, l'appelle un grand démon; elle ajoute que les démons tiennent le milieu entre les dieux et les hommes, qu'ils sont, pour ainsi dire, les médiateurs entre eux, qu'ils font connoître aux hommes la volonté divine, et qu'ils offrent aux dieux les prières des mortels, en sorte que la divination, les incantations et le culte en général sont placés sous leur sauvegarde (288). D'après le même auteur, chaque dieu a quelques génies qui l'accompagnent en qualité de ministres (289). Les idées qu'on trouve dans l'Épinomis s'accordent avec celles

(285) Dicaearch. ap. Jambl. Vit. Pyth. 37.

⁽²⁸⁶⁾ Κόσμος δαιμόνων πλήρης. Diog. Laërt. p. 7. A. fin. (287) Έν τῷ μεταρσίο τόπο. Ocell. Luc. de univ. Opusc. Myth. etc. 529 fin.

⁽²⁸⁸⁾ Δαίμων μέγας. — Παν τὸ δαιμόνιον μεταξὺ ἐστι Θεοῦ τε καὶ Θνητοῦ. Plat. Conviv. p. 327. F. Les dieux, dit-elle, n'ont aucun rapport avec l'homme; ils emploient les génies comme leurs interprètes.

⁽²⁸⁹⁾ Legg. VIII. p. 650. F. Οι έπόμενοι θεοῖς σαιμόνες, et (V. p. 605. E.) ὁ ξένιος έκάστων σαίμων και θεὸς τῷ ξενίῳ συνεπόμενοι Διϊ. Dans l'Apologie (p. 363. C.) les génies sont appelés θεῶν παϊδες.

dont nous venons de parler. Ici les phénomènes de la nature, le Soleil et les Astres occupent le premier rang, ce sont les dieux visibles; viennent ensuite les dieux invisibles (Jupiter, Junon etc.), et enfin les démons. Les dieux sont de nature éthérienne, les démons, aëriens; les demi-dieux sont formés de l'eau. Ces demi-dieux apparoissent de temps en temps aux hommes; les démons ne se montrent jamais. Les dieux ne ressentent jamais aucune douleur; les démons au contraire s'affligent du mal que font les hommes, ils haïssent les méchants et ils aiment les hommes de bien (290).

Influence que ces idées exercèrent sur les opinions l'opinion du vu!gaire, les démons étant toujours distingués des dieux du culte établi (*91): mais voilà l'allégorie qui vient s'en

mêler. Pour autant que je sache, Xénocrate, disciple de Platon, fut le premier à prétendre que les dieux adorés par le peuple, Jupiter, Junon, etc. étoient des génies. Les génies de Xénocrate habitent la région sublunaire; ce sont des êtres beaucoup plus puissants que les hommes, mais sensibles, comme eux, au plaisir et à la douleur; ils ont des passions, et sont par conséquent tout aussi capables de se livrer au vice que d'exercer la vertu (292). Ces démons, dit-il, sont p. e. Junon, habitant

⁽²⁹⁶⁾ Plat. Epin. p. 702. *Αεριον γένος, έχον έδραν τριτήν καὶ μέσην, τῆς έρμηνείας αἴτιον. ib. C. Plutarque a exposé ce système de Platon dans son livre de El ap. Delph. T. VII. p. 534 sq.

⁽²⁹²⁾ C'étoit déjà l'opinion d'Empédocle, comme nous l'avons vu plus haut. Ceci prouve que Schoell (Gesch. d. Gr. Litt T. I. p. 531 sin.) va trop loin, lorsqu'il prétend que Xénocrate est l'auteur de cette opinion. Plutarque (de Is. et Osir. T. VII. p. 425, 426. cf. de orac. def. ib. p. 649) cite Empédocle et Platon, aussi bien que Xénocrate, comme ayant enseigné l'existence de mauvais démous.

l'air, Géres, résidant sur la terre, Noptune, présidant à la mer (293).

Les conséquences de ce système sont aussi évidentes que le motif qui l'a fait inventer. Aussitôt que les dieux adorés par le peuple n'étoient que des génies, il fallut admettre une divinité plus élevée, et il n'en coûta rien de la représenter comme un être tout puissant, sage et exempt de toute passion comme de tout vice. De cette manière il étoit aussi facile de concilier la pluralité des dieux vulgaires avec le théïsme, qu'il l'étoit d'excuser les foiblesses et les orimes des dieux de l'ancien régime (294), Nous ne pouvons qu'approuver ce pas fait vers la vérité, mais il faut avouer que c'étoit renverser l'ancien système de la religion des Grecs: aussi c'étoient de semblables impiétés dont on accusoit Anaxagore et Socrate, celui-ci cependant à tort, puisqu'il en étoit aussi éloigné que l'Athénien le plus orthodoxe.

Le système de Xénocrate a été amplifié par les philosophes qui, comme lui, ont marché sur les traces du divin Platon (295), par Maxime de

(298) D. van de Wijnpersse, de Xenocrate Chalced. p. 97-101, et les auteurs qu'il qite.

(255) On n'exigera pas sans doute que, dans ce tableau tracé rapidement, je recherche scrupuleusement si Aristote a admis des génies. Au moins est-il certain que, dans les ouvrages que nous possédons de sa maiu, il ne s'est nulle part arrêté à ce sujet. Voyez, sur cette question, la note de Thomas Gale ad Opusc. Myth. etc. p. 529. Les Stoïciens parloient des génies à peu-près comme le faisoit Hésiode (qual dé ciral tiras daiporas,

⁽²⁹⁴⁾ Suivant Xénocrate, les rites du culte public qui ne lui paroissoient pas s'accorder avec la majesté divine étoient des cérémonies célébrées en l'honneur des méchants démons. ap. Plut. de Is. et Osir. T. VII. p. 425. Pour expliquer son système, ce philosophe faisoit une comparaison assez enrieuse. Il comparoit les dieux aux triangles équilatéraux, les démons aux triangles qui n'ont que deux côtés égaux, les hommes aux triangles tout-à-fait inégaux. Plut. de orac. def. p. 639. Sur la démoqulogie des philosophes grecs, voyez Creuzer, Symb. und Myth. T. III. p. 60-82.

Tyr (***), par Plutarque (***), par Porphyre (***), par Appulée (***) et d'autres. Les idées de ces philosophes tiennent parfois à la métempsychose proprement dite; car, suivant eux, les âmes humaines pouvoient se changer en héros, et les héros en génies; parmi les génies, quelques-uns s'élevoient enfin à la dignité de dieu, tandis que d'autres se dégradoient au point de rentrer dans des corps mortels (****). C'est ainsi qu'on parvint enfin à débarrasser la mythologie de toutes les absurdités qui depuis si longtemps avoient scandalisé les philosophes, et qui donnoient tant de prise aux docteurs de la nouvelle religion qui du fond de la Judée commençoit à envahir le territoire occupé jusqu'alors par le polythéisme. Tout ce qui, dans les

άνθρώπων συμπάθειαν έχοντας, έπόπτας των άνθρωπείων πραγμάτων. Diog. Laërt. p. 200. D.). Suivant eux, les héros étoient les âmes des hommes de bien (ib.). Suivant l'auteur du traité de plac. philos. (Plut. T.IX. p. 495, 496), Thalès, Pythagore, Platon et les Stolciens considéroient les génies comme des ovoial ψυχικαί, et les héros comme des âmes séparées du corps, soit bonnes soit méchantes (ψυχαί κεχωρισμέναι των σωμάτων). Épicure ne se soucioit pas davantage des démons que des dieux. (296) Son système est absolument celui de Platon. Diss. XIV. 8 sq. (T. I. p 265-269). Voyez la classification Diss. XV. 2. p. 272. Dieu est ἀπαθής καὶ ἀθάνατος; le génie est ἀθάνατος, mais έμπαθής; l'homme est έμπαθής et θτητός, l'animal άλογος et αλοθητικός, la plante ἔμψυχος et ἀπαθής. Cependant, tout en admettant comme génies les hommes déifiés (Diss. XV. 7. (T. I. p. 281 sq.), il y ajoute (p. 336) αι αστέρων φύσεις. (297) De Is. et Osir. T. VII. p. 423 sq. cf. p. 427. de orac. def. ib. p. 641 sq Les fables d'Apollon (ib. p. 646 sq. cf. 659) et de Bacchus (ib.) sont expliquées de cette manière.

(298) Porph. Abstin. II. 37 - 42. cf. Ep. ad Aneb. et de Antr. Nymph. 11.

Nymph. 11.

(250) Il répète l'opinion de Platon presque dans les mêmes termes, de Deo Socr. p. 132 sq. Il rapporte aux génies tout ce que les Grecs racontoient des dieux, p. 147 sq. Cette doctrine est accommodée à la mythologie romaine, p. 151 sq. Sur les esprits familiers, voyez p. 155 sq.

(*°°) Plut. de orac. def. T. VII. p. 634, 635. cf. Rom. 28

fin.

opinions des anciens Grecs, s'accordoit avec la nature divine, étoit réservé pour les dieux: toutes les absurdités, tous les crimes étoient mis sur le compte des démons; on rendoit grâces aux dieux de tout ce qui paroissoit contribuer au bien-être du genre humain en général, ainsi qu'à celui des individus, et l'on accusoit les démons de toutes les calamités tant publiques que privées (sor). C'est ainsi qu'on s'accoutuma à regarder les démons exclusivement comme des êtres malfaisants opposés à la bienfaisance divine (302); opinion qui s'accordoit parfaitement avec théologie la de Zoroastre, et dont les pères de l'église s'emparèrent ensuite, pour révendiquer toutes les qualités divines pour le seul vrai Dieu qu'ils adoroient, en laissant tous les vices et toutes les absurdités à Jupiter, qu'ils comparoient à Beëlzebub, et aux autres divinités, qu'ils prétendoient être les ministres de ce génie malfaisant (303).

qu'on commet sont imputés aux mauvais génies, absolument comme les Chrétiens en donnoient la faute au diable.

- (802) Plutarque fait déjà mention de cette opinion, de Is. et Osir. T. VII. p. 456 fin. Τον μέν αμείνονα θεον, τον δέ έτερον σαίμονα καλούσιν: mais il est loin de l'approuver. Il dit que supposer que de méchants génies puissent faire du mal aux hommes, ceci ne serviroit en aucune manière à disculper la divinité, puisque ce ne seroit autre chose que l'accuser soit de foiblesse soit de négligence; il ajoute que ceux qui pensent ainsi placent Dieu sur le même rang avec les rois qui ne peuvent ou ne veulent réprimer les violences commises par les gouverneurs auxquels ils ont confié l'administration des provinces de leur empire (de Stoic. repugn. T. X. p. 345). Dans un autre endroit (Dion. 2 fin.), il appelle l'opinion dont nous parlons ici τών πάνυ παλαιών ατοπώτατος λόγος. Porphyre plaçoit Sérapis et Hécaté à la tête des démons infernaux. Porphyr. ap. Euseb. Præp. Euang. IV. 23 et ap. Theodoret. cur. gr. affect. T. IV. p. 516. C. 517 in.
- (303) P. e. Euseb. Praep. Euang. V. 2. Suivant Justin le Martyr (Apol. pro Christ. p. 44), les dieux grecs sont issus d'anges et de semmes mortelles. Les poëtes, ne sachant pas que c'étoient des démons, ont parlé de leurs méchancetés comme d'oeuvres di-

Observons toutefois que les habitants modernes de la Grèce, quoique Chrétiens et croyant par conséquent au diable, n'en admettent pas moins des génies bons et mauvais, ainsi que le faisoient leurs ancêtres. Pouqueville rapporte qu'ils croient à l'existence d'une cepece de mauvais génics appelés Broucolacas, qui se font voir pendant la nuit (304), et qu'ils supposent que les enfants morts sans baptême ont des génies à eux, appelés Telonia (305). Ceci: cependant paroitra moins étonuant, lorsqu'on apprendra que ces mêmes Grecs modernes ont encore des Nymphes, les Anaraïdes, qui ressemblent parfaitement aux Naiades qui s'emparèrent de Hylas (306), et que leurs saints remplissent les fonctions attribuées jadis aux dieux de leurs ancêtres. S. Nicolas, dont l'image orne la poupe des vaisseaux, calme les tempêtes; S. George protège les laboureurs et les moissons; les pasteurs recommandent leurs troupeaux à S. Démétrius, le Pan de la Grèce moderne (307).

vines. Il prétend que les noms que portoient les dieux grecs leur avoient été donnés par leurs pères, les anges, et que ces dieux sont les auteurs de tous les maux qui affligent le genre humain (p. 48 in. cf. p. 55. E.), raison pourquoi ils s'emportent lorsque les Chrétiens tâchent de convertir les Païens (p. 61).

(354) Pouqueville, Voyage en Grèce, T. IV. p. 216. Voyez, sur les loups-garoux ou sabaziens et sur les pagania ou onocentaures, ib. p. 415 fin. 416. Suivant Chandler (Reize d. Kl. Asie, p. 368), les Turcs croient que les exhalaisons délétères qui s'élèvent du Plutonium près de Hiérapolis dans l'Asie-Mineure sont l'oeuvre d'un génie malfaisant.

(305) Voyez la charmante description qu'en fait M. Pouque-

ville, Voyage T. IV. p. 413 fin. 414.

(307) Ib. p. 406. A Corfu S. Spiridion protège les marins. Il sort toutes les nuits, quand la mer est orageuse, afin de conduire les vaisseaux au port. Comme il marche alors sur les flots, on trouve des algues dans ses bottes, qui sont des reliques dont on fait un commerce assez lucratif, ainsi que de ses vêtements et de sa chaussure, qu'on a soin de renouveler souvent. Ib. not. 3.

CHAPITRE XXXIV.

Apothéose. Bacchus, le premier cultivateur de la vigne, dispensateur des liqueurs qui servent à l'usage de l'homme, génie de la fertilité. — Rapports entre son culte et celui de rès, sous le point de vue indiqué, et comme divinité de l'émpire des morts. - Bacchus, auteur de la rage, divinité malfaisante et cruelle. Rapports entre son culte et celui de Rhéa. -Bacchus, auteur de l'enthousiasme prophétique. Rapports entre son culte et celui d'Apollon. — Bacchus, cause de la joie sociale, l'ami des Muses, l'auteur de la civilisation. -Hercule. Son caractère comme divinité. — Son pouvoir. — La part qu'il avoit à la justice divine. — Esculape. Origine et propagation de son culte. - Esculape, médecin et devin, comme Apollon, son père. Rapports entre le culte de ces divinités. — Caractère d'Esculape. Sa bienfaisance et sa familiarité avec les hommes. — Grand respect qu'on lui portoit. — La part qu'il avoit à la justice divine. — Ses fils et ses petits-fils.

Apothéose, Bacchus, le premier vigne, dispensaqui servent à l'usage de l'homfertilité.

Après l'excursion que nous venons de cultivateur de la faire dans l'empire des génies, il ne nous teur des liqueurs reste qu'à passer en reyue les divinités qui, suivant l'opinion des Grecs, avoient aume, génie de la paravant vécu parmi les hommes, mais qui, pour récompense des bienfaits qu'ils avoient accordés au genre humain, avoient été élevés au rang des dieux.

Le plus célèbre parmi eux est Bacchus, le fils de de Sémélé. Les poëtes qui vécurent après le retour des Héraclides ont décrit l'histoire si connue des amours de Jupiter et de Sémélé, la mort tragique de celle-ci et la naissance du jeune héros (1). Les

(1) Geci n'empêche pas que chez ces poëtes l'apothéose de Bacchus ne commence, pour ainsi dire, dès sa naissance. Voyez p. e. la fiction connue de Bacchus, encore enfant, porté sur l'Olympe par Mercure (Apoll. Rhod. IV. 1137), fiction poëtes et les auteurs du siècle qui suivit celui d'Alexandre le Grand y ont ajouté les récits non moins connus de l'expédition de Bacchus dans l'Inde (2); et, après qu'Onomacrite eut donné l'exemple des innovations qui enrichirent l'histoire de ce dieu des fables dont nous avons déjà souvent eu occasion de parler, le dieu des vendanges, non moins maltifaité par les allégoristes que par les Titans, subit enfin le sort de presque toutes les divinités de la Grèce, celui d'être confondu avec d'autres dieux, ou d'être représenté d'une manière qui le privât de son existence et qui dût le rendre méconnoissable aux yeux mêmes de ses adorateurs les plus zêlés.

Nous avons déjà vu qu'il est probable que Bacchus fut l'inventeur de la culture de la vigne parmi les anciens habitants de la Grèce septentrionale. Il peut paroître inutile de prouver que, depuis son apothéose, il fut constamment adoré comme le dieu qui préside aux vendanges. La vigne miraculeuse du Parnasse, qui donne tous les jours une grappe de raisins (3), les pots qui, placés par les prêtres dans le temple de Bacchus à Élis, se remplissent d'eux-mêmes de vin (4), la source de vin

perpétuée par les monuments. Paus. III. 11. 8. ib. 18. 7. ib. V. 17. 1.

(2) Voyez, à ce sujet, Arrian. Exp. Alex. V. in.

(*) Eurip. Phoen. 236. cf. Schol. ad 235, qui cite un passage de Sophocle où ce poëte parle d'un semblable miracle dans

l'île d'Eubée. cf. Soph. fr. ed. Brunck, T. III. p. 414.

⁽⁴⁾ Paus. VI. 26. 1. Les prêtres ayant fermé la porte, dit Pausanias, y mettent leur cachet, et le lendemain les pots, qui avoient été introduits vides dans le sanctuaire, se trouvent remplis de vin. Les habitants les plus illustres d'Élis lui garantirent par serment la vérité de ce fait. Pausanias prend cependant la liberté d'ajouter que, s'il faut le croire, on ne sauroit raisonnablement refuser d'ajouter foi aux miracles que les Éthiopiens racontent de la table du Soleil. Il ajoute que les Andrieus prétendent que chaque année un torrent de vin se précipite hors du temple qu'ils avoient consacré à Bacchus. Cf. Theop. ap. Athen. I. 61. Aristot. mirab. auscult. T. 1. p. 884, B.

dans l'île de Naxos (5), la fontaine Cissuse près de Haliarte, dont les eaux avoient la couleur du vin et une saveur des plus agréables, parceque, suivant les Thébains, Bacchus y avoit été lavé par ses nourrices (6), et plusieurs autres miracles de ce genre, pourroient au besoin prouver que les opinions du vulgaire s'accordoient sur ce point parfaitement avec les fictions des poëtes (7), si les noms qu'on donnoit à Bacchus (8) et les particularités connues de son culte pouvoient encore laisser quelque doute à cet égard.

Remarquons plutôt que cette qualité connue de Bacchus fut la cause qu'on le considéroit comme le dispensateur de tous les liqueurs qui servent à l'usage de l'homme. Chez Euripide il fait jaillir de la terre non seulement du vin, mais du lait, de l'eau, du miel (°). Plutarque assure que les Grecs regardoient Bacchus comme le maître et le dispensateur de toute humidité (1°). Non seulement la vigne, mais les autres arbres fruitiers, et en général toutes les plantes étoient placées sous la protection de Bacchus (11). Les Nymphes Oeno, Spermo, Élaïs, qui reçurent de Bacchus la faculté de pro-

(6) Plut. Lys. 28

(7) Il suffit de citer le VII hymne homérique.

(*) Φλεών, προτρυγής, σταφυλίτης, δμφακίτης. Ælian. V. H. III. 41. (°) Eurip. Bacch. 703 sq.

⁽⁵⁾ Ctes. fr. ed. Bachr. p. 249 fin. cf. not. p. 290, où l'on trouvera les antres passages qui ont rapport au miracle de l'île d'Andros mentionné ci-dessus.

⁽¹⁰⁾ Πάσης ὑγρᾶς φύσεως κύριος καὶ ἀρχηγός. Plut. de Is. et Osir. T. VII. p. 440. cf. Symp. V. 3. T. VIII. p. 688. Voyez, sur le passage de Pindare qu'il cite ici, Pind. fr. T. III. p. 96. Il y avoit des sources consacrées à Bacchus, p. e. Paus. VIII. 32. 2.

⁽²¹⁾ De là les épithètes ἄνθιος, εὐανθής, δενδρίτης. cf. Sieb. ad Paus. I. 31. 2. et Aristid. Panath. T. I. p. 301. Οὐ μόνον ἀπὸ τῆς ἀμπέλου (sc. καρποί), ἀλλὰ καὶ τῶν ἄλλων ἡμέρων. Voyez d'ailleurs les passages cités déjà T. II. p. 386.

duire du vin, du froment et de l'huile, le font même conneitre comme une divinité qui procuroit aussi aux hommes une nourriture plus solide (12). C'étoit certainement en cette qualité que, dans la période romaine au moins, Bacchus Isodiaetes présidoit aux banquets, où il remplissoit absolument les mêmes fonctions qu'Homère attribue à Thémis dans les repas des dieux immortels (13),

. Kapports entre son culte et celui de Cérès, sous le point de vue indiqué, et comme pire des morts.

On voit qu'il n'y a presque point de divinité qui mérite si bien de partager avec Cérès, la bienfaitrice du genre hudivinité de l'em- main, les honneurs du culte public et mys-Nous avons vu que, dans les mystères, Bacchus étoit associé à Cérès.

rapports qu'avoit Cérès avec l'empire des morts, principalement à cause de la fable de l'enlèvement de Proserpine, et une fable semblable qui fait partie de l'histoire de Bacchus ont contribué à rapprocher celui-ci des sombres demeures (14), d'ailleurs si peu en harmonie avec la gaieté de son culte. Ajoutons que la ressemblance qu'on croyoit avoir trouvée entre Bacchus et Osiris fournit aux

⁽¹²⁾ Lycophr. 570 sq. cf. Tzetz. ad h. l. Ces Nymphes étoient issues de Bacchus. Voyez leur généalogie Tzetz. ad 580. Ce qui offense Cérès, offense aussi Bacchus, dit Callimaque. Hymn. in Cerer. 72. Voilà pourquoi Érysichthon étoit aussi bien tourmenté par la soif que par la faim. Voyez le raisonnement du scholiaste d'Arate ad Phaenom. 1068. Plusieurs, dit Plutarque (Quæst. gr. T. VII. p. 196), regardent Bacchus comme l'inventeur de la charrue et comme l'auteur de l'agriculture.

⁽¹⁸⁾ Lucian. Epist. Saturn. 32 fin. (T. III. p. 412). Kal o λοοδιαίτης (OU δσοδιαιτήτης) τούτου ένεκα ήγετται ύμτο τών συμποσίων, ώς τὸ ἔσον άπαντες έχοιεν. Plutarque (de EI ap. Delph. T. VII. p. 528) place ce nom parmi les épithètes de Bacchus. La glose d'Harpocration citée par Dusoul ad Lucian. 1. l. se rapporte à un génie bien différent de Bacchus.

⁽¹⁴⁾ Cérès avoit délivré Proserpine de l'empire souterrain; Bacchus avoit rendu à la lumière sa mère Sémélé. Paus. II. 35. 5.

allégoristes une belle occasion d'étayer cette fiction, puisqu'en Égypte Osiris étoit en effet une divinité infernale. Ils oublioient que, dans le commencement, la seule raison qui fit mettre Bacchus à côté de Cérès fut l'identité des fonctions qu'on leur attribuoit (1.5).

Il en est de même des rapprochements qu'on a fait entre le culte de Bacchus et celui de Rhéa. Bacchus, l'inventeur du breuvage qui si souvent fait perdre aux hommes l'usage de la raison, devoit être considéré comme le compagnon de la déesse dont le culte étoit signalé par des accès d'enthousiasme et de fureur assez semblables à ceux qu'occasionne l'usage immodéré du vin; rapprochement d'autant moins étrange que le culte de l'une et de l'autre divinité avoit pris naissance dans le même pays (16). Mais il n'étoit pas besoin pour cela de représenter ce dieu aimable com-

^(*5) Dans un bas-relief qu'on trouve chez Montfaucon (Antiq.T.I. pl. 45. no.1.) et chez Müller (Mon. de l'Ant.T.II. heft.1.pl.X. fig. 117.), Bacchus est représenté avec ses attributs ordinaires s'appuyant sur l'épaule de Cérès. M. de la Barre (Mém. de l'Acad. des inscr. T. XVI. p. 20 sq.) veut que les orphiques furent les auteurs de ce rapprochement, et M. Fréret (ib. T. XXIII. p. 266) croit qu'Eschyle emprunta à cette secte l'idée de représenter Diane comme fille de Cérès, ainsi que l'avis que donne Prométhée à Jupiter qu'il sera détrôné un jour, ce qui en effet s'accorde très bien avec l'opinion des orphiques que Bacchus régneroit un jour en sa place. Cependant, quoique ces conjectures ne paroissent pas tout-à-fait sans fondement, il ne faut pas oublier que c'étoieut les mystères d'Eleusis qui représentoient Cérès et Bacchus comme divinités de l'empire des morts, et que ces mystères n'avoient rien de commnn avec ceux des orphiques. Il ne faut pas charger ceux-ci de plus de crimes contre la religion grecque qu'ils n'en ont commis. M. Stuhr (Religionssyst. p. 414) croit que Bacchus est x 8 6 9 10 9, parceque le vin cause le sommeil et que le Sommeil et la Mort sont frères.

⁽¹⁶⁾ Voyez surtout Strabon, p. 719 sq. Plut. Amat. T. IX. p. 40. Τὰ γὰρ μητρῶα καὶ πανικὰ κοινωνεῖ τοῖς βακχικοῖς ὀργασμοῖς. Chez Euripide (Bacch. 59), Bacchus déclare que les tympanons ont été inventés par lui ainsi que par Rhéa. Les Bacchantes célèbrent chacune de ces divinités dans leurs chants, ih.79 sq. cf. 124 sq.

me un autre Osiris mis en pièces par des génies malfaisants et ressuscité par une divinité bienveillante (17).

Les deux rapprochements dont je viens de parler indiquent la différence qu'on remarque entre les fictions qui ont rapport à Bacchus. Comme compagnon de Rhéa, Bacchus est le dieu de la fureur, suite naturelle de l'intempérance; comme compagnon de Cérès, il est le dieu bienfaisant qui procure aux mortels la boisson qui, en égayant leur esprit, ranime leurs forces et conserve leur santé. Il y a un troisième point de vue qui tient de l'une et de l'autre des qualités dont je viens de parler; c'est la fureur divinatrice, qui, quoique terrible en apparence, n'en est pas moins salutaire dans ses effets. Cette faculté rapproche Bacchus de son frère Apollon.

Nous allons dire un mot sur chacun de ces points de vue. Les fictions qui représentent Bacchus sous le jour le plus défavorable sont en général d'origine plus ancienne (18).

(18) Voyez plus haut T. II. p. 391.

paroît que Callimaque et Euphorion se servirent déjà de cette fiction étrangère pour expliquer la relation intime qui existoit entre Apollon et Bacchus à Delphes. On racontoit qu'Apollon ensévelit les membres mutilés de son frère (ap. Tzetz. ad Lyc. 208.). Les rapports qui existent entre les fables scandaleuses et ridicules au sujet de Bacchus et les fictions au sujet d'Osiris sont indiqués ib. ad 212. Quant aux fictions plus récentes au sujet de Bacchus, je me contente de citer Hymn. Orph. VI. XXX, XLII, XLV—L, LII, LIII, LVI. fr. p. 455, 463 fin. 464, 469. ed. Herm. et Aristid. Or. IV (T. 1. p. 49), où il est question de l'identification de Bacchus avec Jupiter. Dion Chrysostome (Or. XXXI. T. I. p. 570) parle de celle avec Apollon et avec le Soleil. cf. Macrob. Saturn. I. 18.

Bacchus, auteur de la rage, diviports entre son Khéa.

C'est Bromius, Eriboas (19), Theoenité malfaisante nus (20), Bacchus par excellence (21), Acraet cruelle. Rap- tophore (22), qui est la cause de la démence, culte et celui de suite ordinaire de l'usage immodéré de la liqueur dont ce dieu ayoit fait connoître l'usage aux mortels (23). Comparé lui-même

aux animaux les plus féroces (24), il est représenté non seulement comme chasseur (25), mais aussi comme avide de sang humain (26). Dans cette qualité, on lui

> (19) Pind. fr. T. III. p. 67. (°°) Æsch. fr. T. V. p. 233.

(21) Banzelog pour marinds, p. e. Eur. Hecub. 676, 685. et αναβακχεύειν. Eur. Or. 340. Cependaut on le prend aussi dans le sens de joie et de contentement, p. e. à pax eu ros biuoos, nom qu'on donne aux Euménides. Eur. Or. 319.

(22) Paus. VIII. 39. 4. Sur son compagnon Acratus, voyez

ib. I. 2. 4.

(23) Eur. Bacch. 302 sq. Nonnus (Dion. XLIV. 280) lui at-

tribue προνίην Πανός ιμάσθλην.

(24) Aux panthères et aux taureaux. Athen. II. 7. Eur. Bacch. 1015 sq. Dans la description assez libre, mais dénuée de goût, de l'entrevue de Jupiter et de Sémélé chez Nonnus (Dion. VII. 308 sq.), Jupiter prend les formes d'une foule d'animaux pour prolonger son plaisir. C'est un présage des attributs de son fils. Suivant la fable mentionnée par Oppien, les panthères de Bacchus étoient ses nourrices métamorphosées, qui s'acquittèrent envers lui du même devoir que remplirent les Curètes auprès du berceau de Jupiter. Pour punir Penthée, elles prient ici Bacchus de le changer en taureau, et elles mêmes en panthères, pour le dévorer. Bacchus déchire aussi des agueaux, et un moment après il rassemble leurs membres épars et leur rend la vie. Voyez Oppiau. Cyneg. 1V. 230—319. cf III. 78 sq.

(25) Eurip. Bacch. 1018. Θηραγρέτας. 1187. Κυνηγέτας. Nonnus (Dion. IX. 167 sq.) le représente comme poursuivant

les bêtes féroces étant encore enfant.

(26) J'espère que l'histoire racontée par Plutarque d'après Phanias (Themist. 13. cf. Pelop. 21) est inexacte: mais l'épithète Omestes on Omadius, donnée à Bacchus, n'indique rien moins que de l'humanité. Porphyre (Abstin. II.55) assure que, dans les îles de Chios et de Ténédos, on lui offroit des sacrifices humains. Toutefois, quand même il faudroit admettre ces rapports, il n'en est pas moins vrai qu'ici l'humanité prit encodenna les épithètes les plus scandaleuses (27); et la manière dont on le représentoit souvent (28), ainsi que celle dont on osoit s'exprimer à son sujet (29), s'accordent très bien avec son histoire, remplie des atrocités les plus révoltantes, célébrées à l'envi par les poëtes qui ont chanté ses louanges (30). Est-il étonnant que, lorsque Alexandre eut immolé à sa fureur son ami Clitus,

re le dessus, comme dans plusieurs autres cas. Ceci est évident par la tradition rapportée par Pausanias (1X. 8. 1), suivant laquelle Bacchus lui-même substitua une chèvre à la victime humaine qu'on lui offroit à Potuies en Béotie, en expiation du meurtre de l'un de ses prêtres. Le même auteur rapporte qu'à Alées en Arcadie on faisoit subir à des femmes devant l'autel de Bacchus le même supplice qu'on infligeoit à Sparte aux jeunes gens devant l'autel de Diane Orthie. Paus. VIII. 23. 1. Cette barbarie devoit-elle tenir lieu d'un sacrifice humain, ainsi qu'on

le prétend de la coutume inhumaine des Spartiates?

(27) Χοιροψάλων, ἀπὸ τοῦ ψάλλειν τὴν χοῖρον. Æsch. fr. T. V. p. 258. u°. 418. 'Ανδρόγυνος, ὡς καὶ τὰ ἀνδρὸς ποιῶν, καὶ τὰ γυναικῶν πάσχων. Suid. in v. Le nom νύκτελιος (Paus. I. 40. 5) n'implique pas nécessairement une signification indécente: cependant il est assez connu que les orgies nocturnes de Bacchus n'étoient pas toujours des écoles de vertu, et il faut avouer que Penthée a raison, lorsque, dans Euripide (Bacch. 489), il appelle sophisme la manière dont Bacchus tâche d'excuser la coutume de célébrer ses fêtes pendant la nuit, savoir parcequ'on peut aussi bien faire des choses honteuses pendant la journée.

(28) Athénée (X. 33) dit qu'on le représentoit souvent pris de

vin.

(29) P. e. on disoit que Bacchus et l'Insolence (Hybris) étoient nés en même temps (Athen. II. 3), et le panégyriste de Bacchus n'hésite pas à lui faire dire à l'Ivrognerie (Méthé) que, sans elle, il ne sauroit célébrer des fêtes (Nonn. Dion. XIX. 42 sq., surtout

55). Ουδέ Μέθης απάνευθε δυνήσομαι είλαπινάζειν.

(3°) Il suffit de citer les Bacchantes d'Euripide. Je sais qu'il n'est permis de citer ici Nonnus, que pour comparer avec lui les poëtes plus anciens, mais je ne puis me défendre de faire observer comment ce poëte s'amuse, pour ainsi dire, à célébrer les lâches cruautés de son héros. Voyez p. e. les justes reproches que lui fait Cadmus (Dion. XLVI. 253 sq.) et les plaintes de l'infortunée Agaué (ib. 283 sq.). Les histoires de Penthée, d'Agaué, d'Icare (XLVII), des femmes argiennes qui massacrèrent elles-mêmes leurs enfants (ib. 481 sq.), y sont racontées avec un sang froid révoltant.

les devins lui représentèrent, pour le consoler, que ce orime n'étoit autre chose qu'un effet de la colère de Baochus, parceque le roi avoit consacré aux Dioscures la fête qui d'abord avoit été établie en l'honneur du dieu (3x)?

Ajoutez à cela les fureurs des Ménades ou Thyiades (32), les processions bachiques (32), les orgies nocturnes (34), et l'on avouera facilement que les pères de l'église
avoient raison de regarder le culte de Bacchus comme
arrangé par un être dont l'essence est l'immoralité et
l'amour du mal. Les poëtes représentent les Bassarides
couvertes à peine d'une nébride, la tête et la poitrine
ceintes de serpents, jouant avec des lionéeaux, décharant
avec fureur les animaux qu'elles trouvent sur leur passage, remplissant l'air du son de leurs tympanons et de
leurs crotales, et dansant jusque sur les proémimences
de rochers escarpés, la chevelure agitée par le vent et
le corps défiguré par les plus horribles contorsions (35).
Ce tableau est exagéré, sans doute, aussi s'en faut-il

(32) Mimallones, Cadones en Thrace et dans la Macédoine. Polyæn. Strat. IV. 1. Plut. Alex. 2 fin. Voyez la description des danses des Ménades Dion. Perieg. 839 sq. et Nonn. Dion. XIV. 203 sq. Sur les Thyrades et Thyra, la première prêtresse de Bacchus, aimée par Neptune, voyez Paus. X. 4. 2. ib. 6. 2. ib. 29. 3.

(33) Eur. Bacch. surtout 73 sq. Voyez en une description chez Nonnus, Dion. XIV. 247.

(34) Voyez la belle description de Nonnus, Dion. XVIII. 93 sq.

(85) Voyez p. e. Nonnus, Dion. XIV. 340 sq. XLV. 36 sq. et surtout ib. 273 sq. Pour ces descriptions il faut bien avoir recours à ce poëte très récent.

⁽³¹⁾ Arrian. Exp. Alex. IV. p. 261. cf. 256 fin. 257 in. cf. Curt. VIII. 2. 6. Chez Plutarque (Alex. 13) la colère du dien est attribuée à la prise de Thèbes. Ephippe (ap. Athen. X. 44) dit que Bacchus punit Alexandre d'une mort causée par son intempérance. L'auteur des Parallèles attribués à Plutarque rapporte une tradition d'un meurtre et d'un suicide, l'un et l'autre effet de la colère de Bacchus, parcequ'on l'avoit oublié dans une fête. Plut. Parall. T. VII. p. 233.

beaucoup que les femmes qui célébroient ces fêtes fussent toutes enragées. Euripide n'hésite pas à introduire Antigone avouant elle-même qu'elle avoit pris part à ces cérémonies (36); Plutarque l'assure d'Olympias, la mère d'Alexandre (37). Les femmes des Amphissiens défendirent de tout outrage les Bacchantes qui, du temps de la guerre sacrée, étoient venues dans la ville qu'elles habitoient; et non seulement elles leur donnèrent tous les secours dont elles pouvoient avoir besoin, mais elles prièrent même leurs maris de les reconduire chez elles (38). Les soldats du fier Aristotime, tyran d'Élis, respectèrent les Bacchantes qui venoient demander à ce priuce la grâce des femmes éléennes, victimes de son injustice et de son avidité (39). Cependant on conçoit aisément que ces cérédonner occasion à des monies bruyantes devoient écarts et à des déréglements qui ne s'accordoient nullement avec la décence à laquelle d'ailleurs on attachoit tant de prix, surtout dans la conduite des femmes. Aussi la sage Phintys, ou quel que soit l'auteur du fragment qui porte son nom, n'approuvoit pas qu'une femme bien née prît part à ces fêtes; elle ajoute que dans plusieurs endroits ceci étoit défendu par la loi (4°).

La manière dont on représentoit les autres personnages qui composoient le cortège de Bacchus étoit encore moins faite pour augmenter le respect qu'on doit à la majesté divine. On sait que les Satyres étoient de tout temps représentés comme des monstres, et que l'incontinence et

⁽³⁶⁾ Enr. Phoen. 1742 sq. Les Bacchantes elles-mêmes (Bacch.73 sq.) représentent leurs fêtes comme les effets de la piété la plus fervente et comme un moyen de purifier l'âme. Mais nous savons déjà à quoi nous en tenir à ce sujet.

^(**) Plut. Alex. 2 fin.
(**) Plut. de virt. mul. T. VII. p. 24.
(**) Ib. p. 30 fin. 31.
(**) F. C. Wolff, Mul. Græc. fr. pros. p. 200.

l'ivrognerie étoient les traits distinctifs de leur caractère (41).

Le personnage de Silène semble un peu plus digne de respect. Suivant quelques auteurs, il fut l'instituteur de Bacchus, et il le défendit contre les géants (42). D'après une tradition connue, il donna à Midas des leçons de cosmographie et de physique (43). Suivant Euphorion, il fut l'inventeur de la syringe (44). Élien le range parmi les génies (45), et Artémidore, dans son interprétation des songes, dit que tous les autres compagnons de Bacchus, les Satyres, les Pans, les Bacchantes, sont de mauvais signes, Silène seul excepté (46). Mais cela n'empêche pas qu'on représentât celui-ci ordinairement comme un gros bon homme, à la tête chauve, aux grosses lèvres et au nez

(42) Voyez le portrait qu'en font Philostrate (Icon. I. 22. Vit. Apoll. VI. 27 fin. cf. Schol. Theocr. IV. 62) et Nonnus (Dion. XIV. 105 sq.). Le témoignage que leur donne ce der-

nier (vs. 123) n'est pas flatteur:

Nόσφι μόθοιο λέοντες, ενὶ πτολέμοις δὲ λαγωοί. Plutarque (Syll. 27) raconte qu'en Épire les soldats de Sylla prirent un Satyre qu'ils avoient trouvé endormi, et qu'il l'amenèrent à leur général. D'après la description qu'il en donne, on diroit que ce fut un ourang-outang. Les fables d'Ésope n'en donnent pas une meilleure idée (Fab. Æsop. p. 14. κς΄. p. 161. τςη΄.). Euripide (Bacch. 130) les appelle μαινόμενοι. Voyez surtout, à leur sujet, Perizonius ad Ælian. V. H. III. 40. Ce savant cite un passage de Pline le naturaliste, qui donne le nom de Satyres à une espèce de singes.

(42) Eur. Cycl. in.

(43) Theopomp. ap. Elian. V. H. III. 18. cf. Theopomp.

fr. ed. Wichers, p. 72. fr. 75, 76. et Virg. Ecl. VI.

(44) Ap. Athen. IV. 82. Dans la note de Perizonius ad Ælian. 1. 1. l'on trouve une gemme représentant Silène sur son âne avec le nom de Xénocrate, philosophe et grand buveur comme Silène.

(45) Ælian. l. l. Θεοῦ μὲν ἀφανέσιερος τὴν φύσιν, ἀνθρώπου

δὲ χρείττων.
(4σ) Artem. Oneir. II. 37. (p. 216). Οὖτος δὲ μόνος ἀγαθὸς ἄν εἶη πᾶσι, καὶ τοῖς ἐπὶ το πράττειν δρμώμενοις, καὶ τοῖς φοβεμένοις ib. c. 12 (p. 155) il l'appelle ήδιστος δαίμων.

retroussé, se soutenant à peine sur son ane dans le cortège de son maître (47).

Bacchus auteur de l'enthousiasme prophétique. Rapports entre son culte et celui d'Apollon

Mais, si la fureur bachique étoit souvent considérée comme un effet de l'intempérance, et si par conséquent le dieu qui en étoit regardé comme l'auteur étoit représenté sous un jour très désavorable, cette même su-

reur étoit aussi célébrée comme la cause d'une prévoyance sur-humaine, comme elle l'étoit dans la Pythie et dans les prophètes inspirés par Apollon (**). Et voilà, comme nous venons de le dire, Bacchus en rapport avec l'une des divinités les plus respectées.

Les sommets du Parnasse étoient consacrés l'un à Apollon, l'autre à Bacchus (49). Dans la tragédie d'Éschyle, la Pythie les célèbre l'un et l'autre (50). C'est surtout sur le Parnasse que Bacchus s'amusoit à danser et à chanter avec les Nymphes (51); les Thyï-

- (47) Il est inutile d'en appeler ici aux images connues. La meilleure description de tout le cortège de Bacchus, de Silène, des Satyres et des Bacchantes, se trouve chez Lucien, Bacch. 1—5. (T. III. p. 74sq.) cf. Deor. Concil. 4. (ib. p. 529 fin. 530.). Sur la différence qui existe entre les Satyres et les Silènes, voyez Mus. Pio-Clem. T. I. p. 248, 249, et, sur les images de Silène, ib. p. 251. cf. Monum. Borghes. p. 50, 51. Au reste je crois qu'il faut distinguer le génie Silène et les Silènes au pluriel. Ce sont ceux dont parle Pausanias, VI. 24. 6. et Xénophon, Symp. V. 7. Voyez, à ce sujet, Perizonius l. l., qui observe très à propos que les Silènes ne différoient des Satyres qu'en ce qu'ils avoient des pieds d'homme.
 - (48) Eur. Bacch. 298.

Μάντις δ'ό δαίμων δδε το γάρ βακχεύσιμον, Καὶ το μανιώδες μαντικήν πολλήν έχει.

(4°) P. c. Eur. Bacch. 306, Ion, 1125. Au sujet du πτο βακχεῖον dont il est ici question, voyez Nonn. Dion. XXVII. 255. — οἶσθα καὶ αὐτὴν

Αμφοτέρων σχοπέλων διδυμάονα μύστιδα πεύχην. ef. vs. 262.

(51) Eur. fr. T. II. p. 449. I. Sur le Hélicon, Soph. Oed. T. 1096 sq. neur d'Apollen qu'en celui de Bacehus (*2). On disoit même qu'avant Apollon le fameux trépied avoit été sous la garde de Bacehus (*3). D'ailleurs Bacehus avoit lui même un oracle en Thrace et un autre à Amphiclée (*4). En Thrace une prêtresse, et à Amphiclée un prêtre rendoient, comme la Pythic, des oracles, inspirés par la divinité. A Amphiclée Bacehus répondoit aussi par des senges à ceux qui le consultoient sur leurs maladies.

Bacchua, cause Ici Bacchua se montre déjà sous un de la joie sociale, l'ami des Muses, jour beaucoup plus favorable; il devient l'auteur de la ci- un dieu bienfaisant pour ceux qui n'ent vilisation.

égard qu'aux effets salutaires d'un usage modéré de la liqueur enivrante dont il sut l'inventeur, et à l'hilarité qu'on éprouve en tâchant de jouir des bien-faits du jeune dieu, sans se liver aux excès qui accompagnent si souvent ses sétes.

Bacchus n'est pas seulement l'auteur de la rage et de l'enthousiasme divinatoire, il est aussi l'ami des Muses et des beaux arts (5%). On célébroit des combats de

(52) Paus. X. 32. 5.

(58) Schol. Pind. Arg. Pyth. (T. II. p. 484 in.).

(54) Herod. VII. 111. cf. Eur. Hel. 1267. et Schol. ad h. l. L'auteur du livre de mirab. auscult, attribué à Aristote, assura que, lorsque l'année sera fertile, le temple de Bacchus en Thrace, pendant la nuit de sa sête, est environné d'un éclat de lumière, et que l'absence de ce signe est un présage de sécheresse et d'une mauvaise récolte, Aristot, Opp. T. I. p. 884 in.

(55) Soph. Ant. 955. Le poëte Alexis fait dire à l'un de ses

personnages:

'Ο γάρ βιμάτωρ Βρόμιος ο θ χαίρει ξυνών Ανθράσι πονηροϊς, οθθ' άπαιθεύτο βίο.

H. Grot. Exc. Trag. et Com. p. 597 in. Dans Eubule, Bacchus donne des leçons de tempérance (ap. Athen. II. 3). Sa nourrice lui enduit les lèvres de miel, comme les abeilles le firent à Sophocle et à Platon. Apoll. Rhod. IV. 1136. Suivant Plutarque, les femmes qui célébroient les Agronia, après avoir cherché Bacchus, feignoient de croire qu'il s'étoit réfugié auprès des Muses; après le

musique en son honneur (56). Dès les temps les plus anciens, les choeurs qui donnèrent naissance à la poésie dramatique avoient servi à orner ses sêtes. charmantes traditions attiques, Bacchus protège les poëtes qui se consacrèrent à son service; lui-même il encourage leurs travaux et les récompense par son approbation. Bacchus, dit-on, apparut en songe à Éschyle, lorsque ce poëte s'étoit endormi dans la vigne commise à ses soins, et il lui ordonna d'écrire des tragédies. Éschyle se leva, mit la main à l'oeuvre, et, inspiré par le dieu des vendanges, il produisit les chess-d'oeuvre que nous admirons encore aujourd'hui. Loreque les Lacédémoniens entrèrent en Attique, Bacchus enjoignit à leur général d'honorer les manes de la nouvelle Sirène. C'étoit l'immortel Sophocle dont il défendit ainsi les cendres de tout outrage (57). A Olympie le même autel étoit destiné à recevoir les offrandes destinées à Bacchus et celles qu'on consacroit aux Grâces (58). Le même dieu dont en plusieurs endroits on ensanglantoit l'autel, étoit respecté comme celui qui le premier avoit enseigné aux hommes de s'abstenir de viandes crues, qui leur avoit fait connoître l'usage de la charrue, et qui, en leur apprenant à cultiver ta terre, les avoit engagés à abandonner leur vie errante et vagabonde et à goûter les douceurs de la société et de la vie domestique, douceurs qu'il sanctifia, pour ainsi dire, en leur faisant connoître les devoirs que l'homme a à remplir envers la divinité (59). Quel dieu plus aimable que ce

souper elles s'amusoient à se proposer des énigmes. Plut. Symp. VIII. 1. (T. VIII. p. 861).

⁽⁵⁶⁾ Paus II. 35. 1. On l'appeloit μελπόμενος. ib. I. 31 fin. (57) Paus. I. 21. 2, 3. (58) Paus. V. 14 fin.

⁽⁵⁹⁾ Nous avons déjà allégué plusieurs de ces traditions T. II. p. 387. Ajoutez y Arrian. Ind. p. 522, 523. Chez Nonnus.

Bacchus, célébré à l'envi par les poëtes comme l'auteur de la vie sociale, comme le dispensateur de la joie et de la santé, comme le père des fêtes et des banquets, comme le dieu de la danse et de la musique (60). Ajoutez à cela les descriptions des vendanges et des fêtes champêtres dans lesquelles les Athéniens invoquoient ce dieu bienfaisant, en dansant et en chantant en son honneur et en s'amusant par des jeux innocents, pendant qu'ils s'égayoient par l'usage de la délicieuse liqueur dont ils lui étoient redevables (61). Certes, il nous est presque impossible de concevoir qu'il s'agisse d'une fête religieuse, lorsqu'on nous apprend que, dans la fête de Bacchus célébrée par les Cynéthéens, des hommes qui avoient le corps enduit de graisse portoient un taureau dans son temple (62), ou que les Ténédiens prenoient soin de la vache consacrée a Bacchus comme d'une femme en couches, et qu'ils chaussoient

(Dion. XXII in.), Bacchus est l'auteur de l'abondance, de la paix et d'un bonheur qui, d'après la description qu'on en fait, ne dif-

sere pas de celui du siècle de Saturne.

(60) Voyez les fragments des charmantes élégies d'Ion, Anthol. T. I. p. 93, 94. Anthol. lyr. p. 37. Aristoph. Thesm. 996 sq. Dans les Anthestéries on supplioit Bacchus de rendre l'usage du vin utile à la santé. Plut. Symp. III. 7. T. VIII. p. 601. C'est dans ce sens qu'on lui faisoit quelquefois des libations sans vin. Plut. de sanct. tuend. T. VI. p. 502. On croyoit que Bacchus, qui étoit la cause de la manie, la faisoit aussi cesser (καθαρτικός τῆς μανίας. Schol. Pind. Pyth. III. 139.). Bacchus, qu'on appeloit μαινόμενος, portoit aussi le nom d'εὐβουλεύς. Plut. Symp. VII. 9 fin. T. VIII. p. 852.

(Corn. N. D. 29 Opusc. Myth. p. 218), celle des flambeaux à Pellène (Paus. VII. 27. 1). Plutarque (de cupid. divit. T. VIII. p. 91) compare la simplicité des Bacchanales, telles qu'on les célébroit anciennement, et les fêtes splendides qu'on donnoit de son temps. On pourra s'en faire une idée, en consultant la description des processions bachiques qu'on voyoit à Alexandrie sous Ptolémée

Philadelphe, dans Athénée, V. 27-33.

(62) Paus. VIII. 19. 1.

de cothurnes le veau qu'elle venoit de mettre au jour (63): mais il est bien plus difficile encore de s'imaginer que le dieu dent les sêtes donnoient lieu à des cérémenies aussi comiques sût un dieu qui dans sa sureur demandoit des victimes humaines, et dont les prêtresses allaitoient des lionceaux et déchiroient avec leurs dents des chèvres toutes vivantes.

Cette contradiction devient plus frappante encore, lersqu'on voit ce même dieu exercer un pouvoir qui l'élève au rang des divinités tutélaires, lorsqu'on l'entend invoquer avec Jupiter, Apollon et Diane, pour faire cesser des matadies contagieuses (64), et lersqu'on voit le dieu auquel on donna le nom d'Omestes décoré des épithètes les plus honorables, de Défenseur de la liberté (65) et de Sauveur (66). En effet, on racontoit que Bacchus rendit la liberté à des Thébains qui avoient été faits prisonniers par une bande de Thraces, et qu'il leur procura l'occasion de se venger de leurs oppresseurs (67). A Amphiclée les malades venoient lui demander des remèdes pour le rétablissement de leur santé (68). Bacchus étoit célébré comme le dieu le plus courageux dans les combats et le plus propre à embellir la paix par des

(68) Ælian. H. A. XII. 34 fio.

(⁶⁵) Έλευθερεύς. Paus. I. 20. 2. (⁶⁶) Σπώτης. Paus. II. 37. 2. Je crois que l'épithète πολίτης indique aussi sa qualité de divinité tutélaire. Paus. VIII. 28. 2.

(68) Paus. X. 33. 5.

⁽⁶⁴⁾ Soph. Oed. Tyr. 209 sq. Les poëtes lui attribuent le pouvoir d'exciter des tremblements de terre, de laucer la foudre. Eur. Bacch. 585 sq. Oppian. Cyneg. 1V. 302 sq.

jouissances de tout genre (69); d'après la tradition rapportée par Élien, on lui attribua aussi quelquesois le soin du maintien de la justice et celui de punir les forsaits commis par les mortels (70).

Hercule. Son caractère comme
divinité.

Si Bacchus dut son rang élevé aux découvertes utiles dont il avoit fait part au
genre humain, Hercule en fut redevable
à son courage et à sa vertu. Jamais aucun dieu n'a été
célébré par des éloges aussi pompeux que ceux dont on a

Les témoignages que nous avons rassemblés dans le second volume de cet ouvrage (7°) prouvent que, quoique Hercule ne fût honoré d'abord que comme héros, et quoique dans la suite les Éléens au moins ne lui aient jamais

gomblé le fils de Jupiter et d'Alcmène (71).

(62) Aristoph. Adhara. 246 sq. Plut. Demetr. 2. Plutarque compare ici les qualités de Démétrius Poliercète à celles de Bac-·Chus: ώς φολέμο τε χρησθαι θεινότατον, είρήνην τ' αύθυς έα πολέμων πρέφαι, και πρός εύφροσύνην και χάριν έμμελέστακον. ef. Aristid. or. IV. T. I. p. 49. modening ve di nai elgyrales . de αφεράπεως θεών. Il portoit aussi le nom d'Enyalius. Macrob. Saturn. I. 19 in. Je ne puis me dispenser d'ajouter à ces passages l'éloge remarquable que fait de l'influence salutaire du vin un auteur qui ne croyoit nullement à la majesté divine de Bacchus: Καρπόν γάρ εσήμαινεν άμπελινον επ' αγαθώ τον θεον άνθρώποις παρασχείν, ός αὐτῷ τε ἐπείνο σπένδεται, και πίστιν άνθρώποις και φιλίαν όμηρεύει, διαλύων μέν έχθρας, τά πάθη ιδό και τὰς λύπας έξαιρων τοῖς προσφερομένοις αὐτὸν, και πρός - ήδατην ύποφέρων. Si l'on ne savoit pas que c'est Flave-Josephe qui parle aiusi (Autiq. Jud. II. 5.2), ne diroit-on pas que le Deòs dont il est ici question fut Bacchus?

(7°) C'est l'histoire tragique de Macarée, Ælian. V. H. XIII. 2. (71) Voyez p. e. Hymn. Hom. XV. Eurip. fr. T. II. p. 474. 1.

Τοῖς μὸν δικαίοις ἔνδικος τοῖς δ'αὖ κακοῖς

Πάντων μέγιστος πολέμιος κατά χθόνα.
cf. Max. Tyr. Diss. XXI (T. I. p. 409). Ούτος ὁ θηρίων καθάρτης, οὖτος ὁ τυράννων σωφρονιστής, ὁ δουλείας ελευθερωτής, ὁ ελευθερίας νομοθέτης, ὁ δικαιοσύνης βεβαιωτής,
εὐρετής νόμων, ἀληθευτής λόγων, κατορθωτής ἔργων. Voyez
la fiction de Dion Chrysostome, Or. 1 (T. I. p. 63—72), qui
ressemble assez à celle de Prodicus chez Xénophon. Cf. Aristid.
Or. V. (72) P. 404.

accordé les honneurs du culte divin, la plupart des Grecs l'adoroient cependant comme une divinité, et sembloient même avoir oublié le rang inférieur où auparavant il avoit été placé (73). Aussi le bonheur de nul autre héros déifié n'a-t-il été décrit avec des couleurs aussi vives que celui dont jouissoit Hercule à côté de la belle Hébé sur l'Olympe (74). Nulle part on ne loue de ce ton le bonheur de Bacchus, d'Esculape ou des Dioscures. Il paroît qu'on ait voulu faire sentir le contraste qui existoit entre la vie agitée d'Hércule et la tranquillité dont il jonissoit dans le ciel, pour récompense de ses travaux (75).

(73) Le scholiaste de Pindare (ad Nem. III. 38) rapporte ainsi l'oracle sur la question comment il falloit honorer Hercule: Νύν μὲν, ὡς ἡρωα, τῆ δὲ ἐπιούση, ὡς θεόν. Cet oracle a exprimé ce qui probablement aura eu lieu. Les autres auteurs, voyant Hercule depuis longtemps en possession de la dignité divine, auront cru que le respect qu'ils lui devoient ne leur permettoit pas d'en revenir sur un temps où il se trouvoit encore placé dans un rang inférieur. C'est ainsi que Sophocle le fait incontinent monter au ciel de son bûcher sur l'Oeta (Phil. 717):

—— εν' ὁ χάλκασπις ἀνὴρ θεοῖς Πλάθει πᾶσιν, θείω πυρὶ παμφαής, Οϊταν ύπὲρ ὅχθων.

Ajoutez y Arrian. Exp. Alex. IV. p. 266. Aristid. Or. V. (T. I. p. 58). Tite-Live (XXXVI. 30 m.) dit que M' Acilius offrit un sacrifice à Hercule sur le mont Oeta, et il ajoute: quod ibi mortale corpus ejus Dei dicitur crematum. Sur le trône d'Apollon Amycléen on voyoit Minerve introduisant Hercule dans le ciel. Paus. III. 18. 7. Quinte de Smyrne a imité le passage de Sophocle (V. 647), et un autre d'Homère assez connu:

Αυτον, ἐπεὶ οἱ οῶμα πολύκτητον χάσε γαῖα.

Tzetzès (Chil. 11. 821) attribue l'institution du culte divin d'Hercule à la reconnoissance d'Admète.

(74) P. e. Pind. Isthm. IV. 100 sq. Eur. Heracl. 910 sq. (75) P. e. Soph. Philoct. 1396 sq. Les noces d'Hercule et d'Hébé étoient représentés sur les monuments publics (p. e. Paus. II. 176). Ces divinités avoient des autels (p. e. Paus. I. 19. 3) et des sanctuaires en commun (p. e. Ælian. H. A. XVII. 46.).

Remarquons encore que, quoique Hercule ne se génat nullement, lorsqu'il vivoit encore parmi les hommes, sa conduite a été en général exemplaire, dès le moment qu'il se trouva revêtu de sa haute dignité. Junon, en se comparant sous ce rapport avec Hébé, avoit de quoi lui envier son sort (76). Il n'y a qu'une chose qu'on puisse lui reprocher, c'est son intempérance. Les poëtes en font fréquemment mention (77), et, lorsqu'on faisoit des libations à Hercule, on avoit la coutume de ne rien laisser dans la coupe, parcequ'Hercule vidoit toujours son verre, habitude à laquelle les artistes mêmes faisoient allusion, puisqu'ils représentoient souvent Hercule occupé à boire (78). Mais ce qui doit paroître plus étrange, c'est que les bains chauds, ainsi que les lits commodes, portoient le nom de l'homme le plus fort et le plus robuste qui eût jamais vécu (79).

(76) Je ne connois qu'une exception à ce que je viens de dire. Pausanias (VI. 11. 2) parle de la femme d'un prêtre d'Hercule appelé Timosthène, dans l'île de Thasos, qui eut des liaisons si intimes avec ce dieu (il l'appelle ici φάσμα Ἡρακλέους), qu'on disoit ouvertement qu'il étoit le père de Théagène, qui pas-

soit pour fils de Timosthène.

(77) Voyez les Oiseaux d'Aristophane et le passage comique d'Eubule, ap. Athen. II. 64, où Hercule refuse les légumes et les fruits, et déclare ne vouloir que du boeuf et du jambou, nourriture solide et substantielle, telle qu'elle convient au vainqueur de Troye. Chez Alexis (ap. Athen. IV. 57), Linus donne à Hercule, son élève, le choix des livres qu'il veut lire, Homère, Hésiode, Épicharme etc.: Hercule choisit un traité sur l'art culinaire. Voyez un autre passage du même poëte, ib. XI. 41. Athénée lui-même dit qu'on a représenté le Soleil faisant présent d'une grande coupe à Hereule, à cause du goût qu'avoit celui-ci pour le vin. (XI. 38). Dans Callimaque (H. in. Dian. 146 sq.), Hercule attend Diane à la porte de l'Olympe, pour voir si elle apportera quelque gibier. Cf. Leon. Tarent. Epigr. XXIX. (Anth. T. I. p. 161).

(78) Aristid. Or. V. (T. I. p. 61). Voyez le passage de Lucien

cité dans la note.

(79) Athen. XII. 6. cf. Aristid. Or. V. (T. I. p. 62 in.). Pour les bains, nous en donnerons la raison tout-à-l'heure.

Toutefois, il faut avouer que ce sont ici plutôt des réminiscences de la vie terrestre d'Hercule que des indications d'un défaut inhérent à sa nature divine, et en général on peut dire que, comme les Grecs, tout en représentant deurs dieux souillés d'adultère et coupables des injustices des plus criantes, n'en estimoient pas moins dans les hommes la continence et l'honnéteté, ils observoient aussi bien mieux la dignité de la nature divine dans les dieux qui avoient auparavant vécu parmi les mortels, que dans ceux qui habitoient l'Olympe par droit de naissance. La raison n'en est pas difficile à deviner. Nous reviendrons là dessus dans la suite.

n'étoit pas moins remarquable que le bonbeur dont il jouissoit. Hercule, qui lui-même avoit été le modèle de la valeur et qui avoit surpassé tous les mortels en courage, étoit le dispensateur de la victoire (*°) et le dieu des armées (*1); il présidoit avec Mercure et avec les Dioscures aux jeux publics (*2),

(80) Après la victoire, les dix-mille offrirent des sacrifices à Jupiter Sauveur et à Hercule. Xenoph. Anab. IV. 8. 25. Diod. Sic. T. I. p. 665. De même Alexandre, Arrian. Exped. Al. I. p. 11. . VI. p. 382. cf. Antip. Thess. Epigr. XIX (Anth. T. II. p. 100):

Θείη ἀνίκατον μεν ὁ βουφάγος & δε σε Κύπρις Εύγαμον εύμητιν Παλλάς ἄτρεστον Αρης. cf. Polem. Laud. ed. Orell. p. 142., où Hercule est représenté aidant les Athéniens dans la bataille de Marathon. cf. Liban. V T. I. p. 235). Hercule est le seul, suivant Aristide (Or. V. T. I. p. 60), qui porte le titre de καλλίνικος. Pyrrhus attend la victoire d'Hercule. Plut. Pyrrh. 22.

(⁶¹) Ἡγεμών. Avant de tenter une entreprise, on consultoit Hercule, en examinant les entrailles des victimes qu'on lui offroit. Xenoph. Anab. V. 10. 15. cf. VI. 3. 24, 25. De même on lui rendoit grâces après une expédition heureusement terminée. Arrian. Ind. p. 578 in.

(82) Pind. Nem. X. 98 Sur les rapports qu'avoit Hercule avec les Dioscures, voyez Aristid. Or. V (T. I. p. 62 in.). Il ne seroit pas étonnant qu'Hercule eût aussi protégé les chasseurs; cependant ce n'est que dans des auteurs plus récents où l'on trouve des allusi-

raison pourquei ses statues saisoient l'ornement des gymnascs (83); la fraicheur de la jeunesse (84), la santé
et les forces du corps (85) étoient des bienfaits qu'on
attendoit de sa main, et l'on étoit persuadé qu'il étoit
une des divinités bienfaisantes par excellence, une de
celles qui éloignaient les dangers et délivroient du malheur.

Suivant Pindare, Heroule, qui durant sa vie avoit été le bienfaiteur du genre humain, prend constamment soin de son bonheur (86). On lui donna même le titre le

Moduleuc, (Epigr. LXX. Auth. T. II. p. 215). Jacobs ajoute aliunde vix notum. Voyez encore Tac. Ann. XII. 13 fin. Un pêcheur lui consacre ses filets, dans une épigramme d'Antipater de Sidon (Epigr. XIII. Anth. T. II. p. 8). Enfin Hercule avoit sa place parmi les divinités des montagnes: on y plaçoit sa statue à côté de celle de Rhéa. Aristid. Or. V (T. 1. p. 62 in.).

(83) Non seulement les Grecs, mais plusieurs nations barbares, dit Pausanias, adorent Mercure, Hercule et Thésée dans les gymnases. IV. 32. 1. cf. Athen. XIII. 12. Aristid. Or. V.

(T. I. p. 62 in.)

(84) Iolaus prie Jupiter et Hébé de lui rendre les forces de la jeunesse: pour exaucer sa prière, Hébé et Hercule lui apparoissent sous la forme d'étoiles. Eur. Heracl. 850 sq. Les jeunes gens lui offroient des libations. Pamphilus ap. Athen.

XI. 88. cf. Pind. Nem. VII. 144 sq.

(56) Suivant l'oracle rapporté par Démosthène (c. Mid. Oratt. Att. T. IV. p. 477 fin.), on devoit offrir des sacrifices à Jupiter, à Apollon et à Hercule, pour obtenir et conserver la sauté. Aristide (Or. V. T. I. p. 62) appelle Hercule Παιὰκ "Ηρακλης "Μοκληπιός. Le même auteur assure qu'à Messène en Sicile Hercule guérissoit toutes sortes de maladies (ib. p. 59). Épione, la fille d'Hercule, faisoît partie du cortège d'Esculape. Hippocr. Epist. p. 1274. l. 10. C'est aussi certainement en ce sens que les bains chauds étoient consacrés à Hercule. Voyez, à ce sujet, Heffter, Götterd. auf Rhodus, heft 1. p. 161 sq. Lorsqu'on avoit à faire une chose qui sembloit au-dessus des forces humaines, on imploroit Hercule, voyez p. e. Anton. Lib. XII. p. 88. ed. Verheyk.

(36) Pind. Nem. VII. 141. — σύνασαι δέ βροτοϊσιν άλκαν Αμαχανιάν δυσβάτων θαμά διδόμεν.

plus précieux dont les Grees honorassent la divinité, et qui à nos yeux constitue son essence: on l'appeloit le dieu qui délivre du mal (87). Dans Philostrate (qui, sur ce point, exprime exactement les idées de la période qui nous occupe ici), Apollonius, pour prouver à Domitien que ce n'est pas par la magie qu'il opère ses miracles, fait observer à cet empereur que c'est Hercule Alexicacos ou Apotropaeus qui lui a prêté son secours pour délivrer de la peste la ville d'Éphèse, et il ajoute que les mages n'oseroient pas s'adresser à cette divinité, Hercule n'étant pas un dieu infernal, mais une divinité pure et amie du genre humain (88). Ceci s'accorde parfaitement avec les témoignages des auteurs que nous venons de citer, surtout avec celui de Pindare qui représente Hercule comme intercédant auprès de Jupiter et de Junon en faveur des mortels (89). En effet, on ne pouvoit s'attendre à rien de moins de la part du dieu dont on racontoit que, dans sa vie terrestre, il aimoit à se délasser de ses travaux en s'amusant avec des enfants (90).

Il est rare de voir célébrer Hercule comme le dispensateur des richesses par les poëtes de notre période: cependant voyez Hymn. Hom. XV. 12. Il est νόμιος chez Antipater de Sidon, Epigr. XXVIII. (Anth. T. II. p. 13), ainsi que chez les poëtes plus récents, p. e. Eryc. Cyzic. Epigr. IV. (Anth. T. III. p. 10). Suivant Élien (H. A. VI. 40), il y avoit même une île dans le Pont-Euxin où l'on voyoit une vigne consacrée à Hercule.

(87) 'Aλεξίκακος, κηραμύντης. Lyc. Alex. 663. et Tzetz. ib. On l'adoroit sous ce nom à Athènes. Apollod. fr. T. IV. p. 1055. ed. Heyn. . cf. Alciphr. Epist. III. 47 in. Hercule ἀλεξίκακος est mentionné avec Jupiter Eleuthérius et Apollon. Aristid. Or. XXXVIII (T. I. p. 730 fin.). Dans l'île de Cos on lui donnoit le titre d'άλεξις. Aristid. Or. V (T. I. p. 60 in.).

(88) Καθαρός γὰρ καὶ τοῖς ἀνθρώποις εὖνους. Philostr. Vit. Apoll. Tyan. VIII. 7. 9. cf. IV. 10. et les passages cités par Olearius dans sa note sur le premier de ces endroits. Ajoutez-y Eur. Herc. fur. 1252. Εὐεργέτης βροτοῖσι καὶ μέγας φίλος.

(**) Pind. Nem. VII. 140 sq. (**) Élien (V. H. XII. 15) en parle comme s'il eut connu

On invoquoit Hercule avant le combat: on lui faisoit des libations dans les banquets (91). Le premier jour de leur assemblée, les Athéniens avoient la coutume de proclamer généraux Jupiter, Apollon et Hercule (92). On manquoit rarement d'associer le nom de ce dernier à ceux des premières divinités (93). Non seulement la ville la plus illustre et la plus pieuse de toute la Grèce, celle qui avoit été la première à décerner à Hercule les honneurs divins (94), l'adoroit comme l'une des divinités les plus puissantes (95), mais on voyoit ses temples et ses statues dans toutes les villes de la Grèce. A Tégée la statue d'Hercule occupoit l'endroit qu'on regardoit comme le centre et le point de ralliement de tous les Arcadiens (96). A Thèbes (97), ainsi qu'à Bures en Achaïe (98), on le consultoit comme une divinité divinatrice. En Béotie on lui demandoit des remèdes pour les malades (99).

Hercule en personne (ἐπαιζε δὲ ἄρα ὁ Διὸς καὶ ᾿Αλκμήνης μετὰ παιδίων πάνυ σφόδρα): mais qu'il en parle c'est déjà un fait précieux. Qu'on m'indique le peuple qui raconte de pareilles fables.

(91) P. e. Ion ap. Athen. XI. 8.

(92) Ominis causa, dit Tite-Live, auquel nous devons cette

particularité, XXXII. 25 in.

(98) Dans plusieurs passages déjà mentionnés, et encore dans l'oracle rapporté par Démosthène (c. Macart. T. V. p. 317 sin.), où Hercule est placé à côté de Jupiter, de Minerve et d'Apollon. Voyez aussi Dion. Chrysost. Or. XXXIX (T. II. p. 158), Or. XXXIII (T. II. p. 22).

(°4) Nous avons déjà cité Diod. Sic. T. I. p. 384. Ajoutez-y Aristid. Or. XIII (T. I. p. 173 fin. 174 in.). cf. Schol. T. III. p. 325. l. 15. Suivant le même auteur, on lui consacra plusieurs temples dédiés auparavant à Thésée. Or. V (T. I. p. 50 in.).

(°5) Eurip. Herc. fur. 1331 sq.

(96) On appeloit en effet cet endroit κοινή έστια 'Αρκάδων.

Paus. VIII. 53. 3.

(97) Plut. de Herod. malign. T. IX. p. 435 fin. (98) Paus. VII. 25. 6. (99) Paus. IX. 24. 3 fin.

La part qu'il :- Ce qui relève les mérites déjà si signalés voit à la justice de cette divinité, c'est qu'on ne trouve divine. point dans son histoire d'exemples de ce désir de vengeance qu'on remarque si souvent dans celle des autres dieux de la Grèce, même des plus bienfaisants. On ne trouve ici aucun trait qui puisse se rapporter à une haine particulière, si ce n'est l'aversion qu'Hercule étoit censé avoir pour les semmes, auxquelles l'entrée de ses temples étoit défendue (100). Lorsqu'il est question de châtiments infligés par Hercule, on les représente toujours comme les effets de son amonr pour la justice. Il partage avec Mercure le soin de surveiller les limites des champs (101). C'est même en ce sens qu'on peut expliquer la tradition du baril de vin changé par lui en pierre, pour punir un Crotoniate à qui il avoit demandé à boire, et qui, pour ne pas ouvrir son baril pour un étranger, ne lui donna que de l'eau. Il est évident qu'ici Hercule punissoit plutôt l'inhospitalité que l'injure faite à luimême. Ceux mêmes à qui ce châtiment avoit été infligé le considéroient ainsi : le Crotoniate avoit commis

(201) Leon. Tarent. Epigr. XXIX (Anthol. T. I. p. 161).

⁽¹⁰⁰⁾ Plut. Pyth. or. T. VII. p. 589. Son prêtre devoit faire voeu de chasteté pour une année, mais la moralité n'y avoit pas grande part : on avoit ordinairement soin de ne confier cette charge qu'à des vieillards. Dans toutes ces cérémonies ou institutions symboliques, c'est la fidélité de l'imitation plutôt que la moralité ou la convenance qu'on a eue en vue. Plutarque raconte que dans l'île de Cos le prêtre d'Hercule, lorsqu'il va officier, prend un habit de semme; il ajoute que l'origine de cette cérémonie est qu'Hercule, ayant été vaincu dans un combat, prit un habit de femme pour se soustraire aux poursuites de ses ennemis. Quæst. gr. T. VII. p. 212, 213. Il est inutile de dire que ceci a plus l'air d'un caprice de poëte comique que d'une tradition fondée sur l'idée qu'on se formoit de ce dieu. Il n'y a que l'Hercule égyptien qui sût effectivement φίψασπις. Voyez Philostr. Vit. Apoll. II. 33. cf. III. 13

cette faute à l'instigation de sa semme, par conséquent toutes les semmes de ce pays s'abstencient de vin (100).

Il est vrai, un dieu qui n'avoit reçu ce rang qu'après avoir vécu sur la terre avec les autres mortels, ne pouvoit aspirer à prendre une part bien active au maintien de la justice divine. Des expressions, comme celle de Polybe, qui dit qu'Hercule n'agrée pas les sacrifices des làches (203), méritent aussi peu d'être citées, que le passage de Porphyre qui dit qu'Hercule tirant sur les animaux dans l'empire des morts signifie qu'il y punit les méchants (104). Mais il n'en est pas moins certain que les fictions qui concernent ce dieu avoient toutes un côté moral bien évident. Le dieu qui avoit employé toute sa vie terrestre à exterminer les monstres et à punir les méchants ne pouvoit être supposé avoir d'autres intentions, après qu'il eut été jugé digne de sièger parmi les habitants de l'Olympe. On le voit par la manière dont en parlent les interprètes de songes. Apercevoir Hercule en songe, dit Artémidore, est un signe favorable pour tous ceux qui ont de bonnes intentions, surtout lorsqu'ils ont à se plaindre de quelque injustice; car ce dieu lui même, lorsqu'il étoit encore en vie, a toujours été l'ennemi du vice. Par la même raison l'apparition d'Hercule étoit un signe funeste pour les méchants (105).

Dans un temps où il n'y a presque point de personnage historique qu'on ne change en mythe ou en symbole (106),

(106) On en trouvera une nouvelle preuve assez curieuse dans u.

⁽¹⁰²⁾ Alcimus ap. Athen. X. 56.

⁽¹⁶⁸⁾ Polyb. XXIX. 6. Δειλά παρά δειλών ίεψα μή θεχομένος. cf. Plut. Æmil. Paull. 19.

⁽¹⁰⁴⁾ Ap. Stob. Eclog. Mor. I. 52 (T. I. p. 1022 fin. 1023 in. ed. Heeren).

⁽¹⁶⁵⁾ Artem. Oneir. II. 37. (p. 215.) 'Ael γάρ ὁ θεὸς, καλ δτε ήν εν ἀνθρώποις, ἐπήμυνε τοῖς ἀδικουμένοις καὶ ἐτιμώρει. Il n'est pas certain si la peine des impies dont fait mention Diodore (T. I. p. 270) est infligée par Hercule ou par Iolaus.

on ne s'étonnera pas sans doute d'apprendre qu'une divinité dont la personnalité est si bien prononcée que l'est celle d'Hercule ait été identifiée par les anciens eux-mêmes avec le Soleil (107), ou qu'on en ait fait un symbole de la Raison (108). Nous avons vu que l'explication allégorique de plusieurs autres divinités date d'assez loin; nous en avons trouvé des vestiges jusque dans les auteurs qui doivent ici nous servir de guides: quant à Hercule on n'en trouve pas la moindre trace (100). Au reste nous nous arrêterons aussi peu à

mémoire sur Pénélope dans les Neue Jahrb. f. Philol. u. Pædag. Supplementband V. h. 4. p. 491 sq. Ce mémoire commence ainsi: Zugestanden. dass Odysseus in der Odyssee nicht als historische Person, sondern vielmehr als die Sonne dargestellt sei, so fragt es sich demnächst, wie erscheint die Penelope in der Odyssee. —

Il est inutile de passer outre.

(107) P. e. Macrob. Saturn. I. 20. Le nom seul l'indique, dit-il, ήρας κλέος, la gloire de Héré (Junou): Junon est l'air, et la lumière du soleil est la gloire de l'air! Rien de plus concluant. cf. Eustath. ad Od. p. 274 l. 50. Schol. Hesiod. p. 136 in. Cf. 166. Orph. Hymn. XII. Nonn. Dion. XL. 366 sq. Nicomachus ap. Lyd. de mens. IV. 46. Il faut que Jamblique ait pensé à quelque chose de semblable, lorsqu'en parlant d'Hercule, il fait mention de la δύναμις της φύσεως, Vit. Pyth. 155.

(108) O φιλόσοφος λόγος. Eust. ad II. p. 427. l. 30. L'Hercule des Gaulois décrit par Lucien (Herc. T. III. p. 82 sq.)

est aussi une allégorie de la Raison ou de la Persuasion.

Variées de leur lanterne magique, soit: mais la chose devient un peu plus sérieuse lorsqu'ils entreprennent de changer le texte des auteurs d'après leurs caprices. Dans l'édition de Pausanias de Siebelis (VIII. 31. 4) on lit maintenant: ἔτι δὲ "Ηλιος ἐπωνυμίαν ἔχων Σωτὴς τε εἶναι καὶ "Ηςακλης. Heureusement M. Siebelis nous avertit-il que c'est lui-même, et non Pausanias, qui parle ainsi. On lit dans le manuscrit: "Ηλιος ἐπωνυμίαν ἔχων, Σωτὴς δὲ εῖναι καὶ 'Ηςακλῆς. Il est certain qu'il manque quelque chose, car l'infinitif εἶναι ne se rapporte à rien. La conjecture de M. Siebelis ne résout pas cette difficulté, mais elle peut faire croire au lecteur que Pausanias ait dit qu'Hercule est un surnom du Soleil, ce qui est impossible.

ces balourdises dans cet endroit que nous l'avons fait auparavant. Pour pouvoir admettre que par la fable d'Hercule on ait voulu représenter la nature du soleil, ses mouvements et ses qualités, il faudroit absolument supposer
que cette fable a été inventée à l'époque où l'allégorie
avoit déjà envaui le domaine de la mythologie, c'est
à dire dans un temps où cette mythologie n'existoit déjà
plus. Or, il est certain d'abord qu'Hercule est bien plus
ancien que les allégoristes, et ensuite que, dans les siècles dont nous nous occupons ici, Hercule étoit bien assurément Hercule, ainsi que le soleil est le soleil, ce dont je
conclus que la fable est ancienne et que l'allégorie est une
innovation très récente.

En suivant l'ordre chronologique que gine et propagation de son culte. nous trouvous chez Apollodore (110), il faut que nous parlions ici d'Esculape et des Dioscures, hommes déifiés ainsi que Bacchus et Hercule. Nous parlons ici pour la première sois de ces personnages, parceque dans les siècles héroïques on n'en fait pas encore mention comme divinités. Suivant Homère, Esculape étoit un très habile médecin, et ses fils Podalire et Machaon se trouvoient à la tête de leurs compatriotes dans l'armée d'Agamemnon (111). Pindare le représente aussi comme un homme ordinaire (112), et dans Sophocle Hercule promet à Philoctète de lui envoyer Esculape pour le guérir (112).

(110) Voyez plus haut T. II. p. 383. not. 5.
(121) Hom. II. B. 731. Δ. 193 sq. Δ. 518. Pausanias est d'un avis contraire. Je doute cependant que la preuve qu'il en apporte paroisse très concluante au lecteur impartial. Homère dit: Μαχάονα-φῶτ', ᾿Ασεληπιοῦ νίον: cela signifie, suivant Pausanias, Θεοῦ παῖδα ἄνθρωπον. II. 26 fin.

(112) Voyez la description de ses opérations, Pyth. III. 83.

Il l'appelle #665, ib. 12.

(113) Soph. Phil. 1415 sq. Il n'y a que quelques grands adorateurs d'Esculape, comme Pausanias (II. 26. 4), qui prétendent que dès sa naissance il a été reconnu comme divinité.

Il semble résulter des traditions sur l'origine et la vie d'Esculape qu'il vit le jour dans les parties septentrionales de la Grèce. Pausanias s'efforce à prouver que le culte d'Esculape a pris son origine à Épidaure (114). C'est possible, mais ceci n'empêche pas que Phlégyas, dont la fille Coronis est généralement représentée comme la mère d'Esculape, ne sût originaire de la Thessalie. Phérécyde assure que Coronis demeuroit habituellement à Lacérie, près de la source de la rivière Amyrus (* 15). L'auteur de l'hymne homérique assure que Coronis mit au monde Esculape à Botion, ville de la Thessalie (126); en général, les auteurs les plus anciens s'accordent sur ce point qu'Esculape est d'origine septentrionale. Suivant Homère, Machaon et Podalire, fils d'Esculape, commandoient aux habitants de Tricca et d'Ithome, villes de la Thessalie (117). Ajoutons que le père d'Esculape Apollon, ainsi que son précepteur Chiron, avoient la même -origine.

Avec tout cela, la tradition dont parle Pausanias, suivant laquelle Phlégyas vint en Argolide avec sa fille Coronis, qui y mit au monde Esculape, semble prouver, soit que le culte de ce dieu fut transporté de bonne heure dans la Grèce méridionale, soit que la mémoire du médecin de la Thessalie a été d'abord honorée par des

(116) Hymn. Hom. XVI. 3. (117) Il. B. 729 sq. Quant à Oechalie, voyez Heyne ad 730 et 731.

⁽¹¹⁵⁾ Pherec. ap. Schol. Pind. Pyth. III. 60. cf. Stürz, Pherec. fr. p. 80 fin. sq. Müller, dans sa carte de la Grèce septentrionale, place Lacérie à l'embouchure de la rivière Amyrus, qui se jette ici dans le lac Boebers. Dans les autres cartes de la Grèce, la rivière se jette dans la mer. S'il en étoit ainsi, il seroit plus facile à comprendre comment, suivant Phérécyde, Coronis habitoit aux sources de l'Amyrus et en même temps aux bords du lac, comme ajoute le scholiaste. Pindare (Pyth. III. 59 sq.) a suivi la tradition qu'on trouve chez Phérécyde.

hanneure divins dans la ville d'Épidaure. Pausanias ajoute que Phlégyas fut un chef de brigands qui vint en Péloponnèse pour examiner les lieux où il pourroit le plus facilement faire une invasion. Il est donc question ici de l'une de ces migrations si fréquentes dans les premiers temps de la Grèce; et rien ne nous empêche de croire qu'au moyen d'une semblable excursion Esculape luimême soit venu à Épidaure, ou que la counoissance de son art salutaire y ait été transportée. Au reste, Pausanias lui-même se déclare contre l'opinion qui assigne à Esculape une autre mère, appelée Arsinoë, originaire de la Messénie (*1.18); il tache de le prouver par un oracle. rendu par le père d'Esculape, qui assure que son fils naquit à Épidaure (*19). Cependant, dans un autre endroit, le même auteur rapporte une tradition qui étoit en vogue en Arcadie, où l'on racontoit qu'Esculape, ayant été exposé, avoit été trouvé par un Arcadien, et que par conséquent on avoit. eensacré un temple à Esculape enfant aux bords du Ladon:, à côté du tombeau de sa nourrice Trygon (120).

(Lt) Voyez les prétentions des Messéniens à cet égard, Paus. IV. 3. 2. Ils faisoient observer que Tricca est un endroit de la Messénie et non de la Thessalie. Ils auroient pu y ajouter lihome et Oechalie: mais, s'ils avoient bien lu Homère qu'lls citent;, ils auroient vn qu'ils étoient dans l'erreur. M. Kerkhoven (de Machaone et Podalirio, primis med. mil. p. 5 fin. 6 in. cf. 8, 17 fin. sq.) fait remarquer que l'identité de ces noms a sa source dans la migration des Doriens du nord de la Grèce: en Béloponvèses. Il réfute très bien l'argument que les Messénieus tiroient d'Homère (p. 10, 11). Apollodora (III. 10. 3) parle aussi: diArsinoë, mais en passant. Chez les auteurs cités par le scholiaste de Rindage (Pyth. III. 1:4) les avis sont partagés. La question seroit bientôt décidée s il étoit vrai qu'Arsinoë portoit aussi le nom de Corouis comme le prétend Aristide (ib.), ou si l'on pouvoit admettre. plusieurs Esculapes, comme le fait Lydus (de mens. IV. 90). Cet. auteur distingue entre autres Bsculape fils d'Ischys et de Coronis et Esculape fils d'Arsippe, et d'Arsingë. Ce dernier fut dentiste, cf. Cic. N. D. 111. 22.

(120) Paus. Ik. 26, 4 sq. (120) Paus. VIII, 25, 6,

Mais la preuve que semble fournir ce temple d'Esculape enfant doit paroître moins concluante, lorsqu'on voit qu'Esculape étoit représenté de la même manière dans plusieurs autres endroits (121). D'ailleurs on connoît les prétentions des Arcadiens au sujet de presque tous les autres dieux.

Mais on ne disputoit pas seulement sur le nom de la mère d'Esculape, on étoit aussi d'une opinion différente sur les circonstances qui accompagnèrent sa naissance. Suivant la première tradition dont fait mention Pausauias, Esculape stoit fils d'Apollon et de Coronis, fille de Phlégyas, prince Thessalien, et il naquit à Épidaure, où il fut exposé par sa mère, qui y avoit été amenée par son père Phlégyas. Il eut alors le même sort que Romulus, Cyrus, Sémiramis et tant d'autres personnages illustres: il fut allaité par une chêvre (*2°). Suivant une autre tradition rapportée par le même auteur (125), par Apollodore (124) et par Pindare (125), Coronis devint infidèle à son divin amant, et s'oublia dans les bras d'un jeune Arcadien, appelé Ischys. Apollon la fit tuer par sa soeur Diane, mais sur le bûcher il enleva au cadavre le fruit qu'il portoit dans son sein et le confia aux soins de Chiron.

Au sujet de la mort d'Esculape, on s'accorde généralement à raconter qu'il fut terrassé par la foudre de Jupiter, pour avoir rappelé à la vie plusieurs personnages illustres; événement qui donna lieu à une dispute assez grave entre Apollon

(*2*) A Gortyne. Paus. VIII. 28. 1. A Mégalopolis. Paus. VIII. 32. 3 fin. A Sicyon. Paus. II. 10. 3. A Phlius. ib. 13. 3.

(125) Pyth. III. cf. Nem. III. 94 sq.

^(*22) Paus. II. 6. 4. Lactance prend le chien qui gardoit le troupeau pour la chèvre. Il dit: incertis parentibus natus, expositus, a venatoribus inventus, canino lacte nutritus, in Arcadia sepultus. Inst. Div. I. 10.

⁽¹²³⁾ Paus. II. 26. 5.

(124) Apollod. III. 10. 3. cf. Diod. Sic. T. I. p. 315, 390.

Hygin (fab. CCII) appelle son amant Chylus. Au sujet de Chiron, voyez Philostr. Herorc. IX in.

et le souverain de l'Olympe (126). Pindare, accoutumé à considérer les fictions de la mythologie sous le jour le plus favorable, pour excuser Jupiter d'une barbarie aussi atroce, représente Esculape, dont au reste il fait un éloge magnifique, comme séduit par l'appât de l'or pour pousser son art au de là des bornes prescrites aux mortels (127). Au reste, Esculape n'eut pas à se plaindre. Ainsi qu'Hercule et Bacchus, il fut associé aux habitants de l'Olympe (128), et les Grecs accoururent de toutes parts à ses nombreux sanctuaires et à ceux de ses fils et de ses petit-fils, pour y trouver des remèdes à leurs maux.

Nous avons avoué qu'il est possible qu'Esculape ait été adoré d'abord à Épidaure: nous répétons que rien n'empêche que lui même ne soit Thessalien d'origine; on connoît le proverbe qui dit que les prophètes ne sont pas honorés dans leur patrie, et il ne seroit pas étonnant qu'Esculape, négligé d'abord par ses compatriotes, eût été le premier adoré comme une divinité par les habitants d'une région lointaine, au milieu desquels il

Οτι ούκ εξα σκέλλεοθαι, νεκρούσθαι τούς άνθρώπους. cf. ad Lycoph. 1054.

⁽¹²⁶⁾ Pherecyd. ap. Schol. Eurip. Alcest. 2. cf. Stürz, Pherec. fr. p. 82,83. Eurip. Alc. in. Æschyl. Ag. 1020 sq. Xenoph. Venat. I. 6. Le scholiaste d'Euripide et celui de Pindare (Pyth. III. 96), Apollodore (III. 10. 3) et Sextus Empiricus (c. Math. I. 261, 262.) rapportent les noms des personnes qui, suivant différents auteurs, furent ressuscitées par Esculape. Pausanias dit que ce fut Hippolyte. II. 27. 3. cf. Hygin. fab. XLIX. Plin. H. N. XXIX. 1. et Tzetz. Chil. X. 710 sq. Tzetzes explique ainsi le nom d'Esculape:

⁽¹²⁸⁾ Voyez, à ce sujet, Lucian. Deor. Dial. XIII. (T. I. p. 236) et Quint. Smyrn. 422 sq. Chez le même poëte (IX. 464 sq.), Podalire prie son père de guérir la blessure qu'il venoit de recevoir. Ératosthène (Catast. 6) dit qu'on prenoit l'Ophiuchus pour Esculape, Jupiter l'ayant placé au ciel, pour consoler Apollon.

auroit exercé son art salutaire. Cependant il est remarquable que dans l'endroit même dont fait mention Homère, dans la ville de Trioca, il y avoit un magnifique temple d'Esculape, temple que Strabon dit être très ancien (*29). Ce qui est certain c'est que dans la suite le temple d'Épidaure fut bien plus célèbre que celui de Tricca, ce qui peut avoir donné lieu à la tradition qui représente vet endroit comme le lieu de naissance du dieu de la médecine, et ce qui probablement a engagé Pausanias à le regarder comme le centre d'où le culte d'Esculape s'est répandu dans la Grèce. Les Athéniens, dit-il, ont donné le nom d'Epidauria à l'un des jours de la fête célébrée en l'honneur de Cérès éleusinienne, ce jour étant velsi où ils out commencé à adorer Esculape comme divinité. Suivant le même auteur, les Cyrénéens ont reçu d'Épidaure le culte d'Esculape. Le temple qu'on voyoit à Lébène dans l'îte de Crète a été bâti d'après le modèle de celui d'Épidoure. Dans la suite, un certain Archias, étant guéri à Épidaure des suites d'une chute qu'il avoit faite à la chasse, transporta le culte d'Esculape à Pergame; de Pergame il fut transplanté à Smyrne (130). Dans un autre endroit, Pausanias dit que les Sicyoniens prétendoient qu'Esculape se transporta, sous la forme d'un serpent, d'Épidaure dans leur ville sur un char trainé par des mules et conduit par une semme appelée Nicagore. Dans le temple qu'ils avoient consacré à Esculape, on voyoit ce dieu sous la forme d'un jeune homme imberbe, tenant un sceptre d'une main et une pomme de pin de l'autre. pelles attenantes au sanctuaire étoient consacrées l'une à

(130) Paus, II. 26. 7. Le temple d'Esculape à Épidaure est décrit dans le chapitre suivant. Cf. Strab. p. 575. A. Sur le temple d'Esculape à Athènes, voyez Paus. I. 21. 7. Sur celui à Lébène dans l'île de Crète et celui à Pergame, voyez Philostr. Vit. Apoll. IV. 34., et surtout Aristid. Or. XLII (T. I. p. 772).

Apollon Carnéen, l'autre au Sommeil, et sous le portique. du temple on remarquoit le Songe et le Sommeil nommé Épidote, endormant un lion (131). On voit ici, pour le dire en passant, un nouvel exemple de la symbolique des anciens.. Elle n'a pas besoin d'interprétation, je suppose. On ne sauroit en dire autant de la symbolique que leur attribuent plusieurs auteurs modernes. On dit que le temple qu'avoit Esculape à Titane, dans la même province, bui a été consacré par son petit-fils Alexanor, fils de Machaon (132), et celui: d'Argos par Sphyrus, frère d'Alexanor (188). Il est possible que le temple d'Esculape à Conchrées, le port de Corinthe, ait eu la même origine (154). Ce sut encore d'Épidaure que le culte d'Esculape sut transporté à Rome (188). On pourroit douter qu'il en fût de même quant à l'île de Cos. D'abord le temple de cette île ne fut pas moins célèbre en Grèce que celui d'Épidaure, et à notre jugement il le surpassa de heaucoup, par l'occasion qu'il fournit au père de la médecine de jeter les premiers fondements de cet art salutaire (136); mais d'ailleurs Pausanias parle d'une ambassade solennelle envoyée d'Épidaure à Esculape dans l'île de Cos (137). Cette marque de déférence, que les colonies donnoient si souvent à la mère patrie, ne doit-elle pas faire soupçonner que l'institution d'Épidaure étoit elle-même une ramification de celle de l'île de Cos? Si nous pouvions admettre cette conjecture, il y auroit une raison de plus à conclure en faveur de la Thessalie, parceque ce n'est qu'Épidaure qui lui

⁽¹⁸¹⁾ Paus. II. 10. 2, 3. A Mantinée on voyoit un templé consacré en partie à Apollon et à Diane, en partie à Esculape. Paus. VIII. 9. 1.

⁽¹³²⁾ Paus. II. 11. 6. (133) Paus. II. 23. 4. (134) Paus. II. 2. 3.

⁽¹³⁵⁾ Liv. Epit. libr. XI. cf. Auctt. in Supplem. Freinshem. c. 12.

⁽¹³⁶⁾ Voyez, à ce sujet, Strab. p. 971 fin. 972. A. (137) Paus. III. 23. 4.

dispute le rang (1.58). Au moins on ne s'étonnera pas de trouver dans le nord de la Gréce presque autant de temples d'Esculape que dans le midi, à Tricca, à Tithorée, dans la Phocide (139).

Esculape médecin et devin, comme Apollon son entre le culte de ces divinités.

L'origine et la propagation du culte d'Esculape offrent des questions plus difficiles à père. Rapports résoudre que ne le fait l'examen de sa nature et de ses qualités. Il n'y a presque point de divinité dont le cercle d'activité

soit si bien déterminé. Cette activité se borne presque exclusivement à la médecine, quoiqu'il soit possible que ses adorateurs, pénétrés de reconnoissance pour les bienfaits dont ils lui furent redevables, lui aient attribué un pouvoir plus étendu. Le pieux Aristide, par exemple, assure avoir parlé à des personnes auxquelles Esculape avoit apparu au milieu d'une tempête, pour les sauver, à d'autres auxquelles il avoit donné d'utiles conseils

⁽¹³⁸⁾ A moins qu'on ne veuille déclarer les oracles de Cos, d'Épidaure etc. pour autant de colonies de Phéniciens, comme le fait Böttiger (Kunstmyth. p. 207). Toutefois, pour apprécier à sa juste valeur les conjectures de ce savant, qu'il ne laisse pas de nous offrir à peu près comme des vérités, il suffit d'ajouter que, suivant lui, Esculape est le Cabire masculin, la Santé le Cabire séminin, et Télesphore un troisième Cabire plus petit placé entre deux. On diroit qu'au moins vyisia devroit être reconnue pour un mot grec, et Homère et Strabon pour des autorités qui méritent notre confiance: l'on voit qu'il n'en est rien. Je crois qu'il sera à peine nécessaire de parler des Esculapes prétendus égyptiens on phéniciens, Tosorthus ou Esmun (Selden de Dîs Syr. p. 261. Jablonski, Panth. Ægypt. V. 6. 3, 4. cf. Hist. de l'Acad. d. Inscr. T. XXI. p. 33.). Il est très possible que ces peuples aient eu un dieu de la médecine, et il est très probable que les Grecs l'aient appelé Esculape. Polybe (X. 10. 9) parle d'un temple d'Esculape dans la nouvelle Carthage. Strabon (p. 1097 B.) fait mention d'un bois sacré d'Esculape entre Béryte et Sidon: mais tout ceci n'a rien de commun avec le fils d'Apollon, à moins qu'on ne veuille croire que l'Esculape de la Grèce ait été transporté à Béryte dans des temps plus récents, comme il l'a été à (159) Paus. X. 32. 8. Rome.

sur leurs affaires; il ajoute qu'Esculape enseigna à un athlète comment il devoit s'y prendre pour terrasser son adversaire, et il assure que le dieu lui dicta à lui même des vers et des discours (*140). Lorsqu'on se rappelle qu'Esculape donnoit ses conseils au moyen de songes, on conçoit aisément que l'imagination exaltée des malades ait pu s'écarter de l'objet principal de leur consultation. D'ailleurs, Esculape étant dieu de la santé, son pouvoir devoit aussi s'étendre sur la nature qui fournit les moyens de la conserver et de la rétablir. C'est pourquoi on lui attribuoit le pouvoir de faire jaillir du sein de la terre des sources d'eaux salubres (*141) et celui de faire croître des plantes utiles à l'économie humaine (*142). Mais au reste les symboles qu'on attribuoit à Esculape (*143), les traditions sur ses oracles (*144), les épithètes qu'on lui don-

(240) Aristid. Or. VI (T. I. p. 68). La prière qu'il lui adresse (Or. X. p. 125) prouve qu'il lui attribuoit le pouvoir le plus étendu sur le sort de l'homme. Voyez en des exemples Or. XXVI. (p. 525 fin. 526, 531—533.) Or. XXIV (p. 473. l. 20 fin.). Il l'appelle ici μυτρονόμος — ὡς τὰς μοίρας τοῖς ἀνθρώποις διανέμων. (141) Aristid. Or. XVIII. (T. I. p. 409).

(142) Ælian. H. A. IX. 33 fin. Arnobius (c. Gent. VII. 32.) parle de la Vindemia Æsculapii. Je crois que c'est d'un rite du culte romain qu'il s'agit ici. Mais l'origine en est certainement la même.

(148) Voyez la description de sa statue chez Paus. II. 27. Sur son serpent, le symbole habituel des divinités salutaires, voyez Nicandr. Theriac. 438 sq.; sur les serpents apprivoisés d'Épidaure, Paus. II. 28 in. Cf. Ælian. H. A. VIII. 12, où Esculape est appelé δ φιλαιθρωποτάτος τῶν θεῶν. Sur le coq d'Esculape, voyez Suidas in v. ἀλεκτρύονα. Élien (V. H. V. 17) parle d'un moineau. Schefferus veut lui substituer un coq. Périzonius n'ose décider la question. Si l'on est curieux de voir quelques explications allégoriques des attributs d'Esculape, on pourra satisfaire sa curiosité chez Cornute, N. D. 33. (Opusc. Myth. p. 229) et chez Porphyre ap. Euseb. Praep. Euang. III. 11. (p. 112. D.).

(144) Il suffiroit de citer ici le Plutus d'Aristophane et les discours sacrés d'Aristide. Voyez en d'autres exemples Ælian. H. A. IX. 33. Paus. X. 38. 7. Aristide assure que le dieu lui accorda dix années de plus, et trois de la part de Sérapis, tandis qu'il lui faisoit signe qu'il vouloit dire dix-sept. Or. XXIV (T. I. p. 470).

noit (145), ainsi que les noms des personnes qui composoient sa famille (46), tout ceci se rapporte uniquement à l'art qu'il avoit professé pendant sa vie.

Il est inutile de faire observer le rapport intime qui existoit entre le culte d'Apollon et celui d'Esculape. Comme dans la suite les médecins illustres empruntèrent leur nom à ce dernier (Asclépiades), il est naturel qu'Esculape fut considéré comme le fils et le favori du dieu qui jusqu'alors avoit été exclusivement l'arbitre de la vie et de la mort. De même, on croyoit qu'il partageoit avec son père l'art de la divination, puisque, comme nous l'avons vu plus haut, cet art étoit d'abord si intimement lié à celui de la médecine qu'il étoit presque impossible de les séparer. Aussi, non seulement dans les siècles héroïques, mais longtemps après, l'interprétation des songes étoit censée faire partie du pronostic et par conséquent de l'art de guérir. Veilà aussi pourquoi les temples d'Esculape et ceux de ses fils avoient des oracles qu'on consulteit par le moyen de l'incubation; voilà pourquoi l'on a représenté quelquesois Esculape comme répondant aussi à des questions qui n'étoient pas

^{(145) *}Mπιος. Lycophr. 1054. cf. Tzetz. ad h. l. et Chik VI. 960. Plut. X. Orat. Vit. T. IX. p. 360 fin. Παιήων. Nicandr. Ther. 686. Hymn. Orph. LXVII. Φιλόλαος. Paus. III. 22. 7. Κύγος. Paus. VII. 27. 4. et Sieb. ad h. l. 'Αρχαγέτας. Paus. X. 32. 8.

⁽¹⁴⁶⁾ Épione, suivant quelques-uns, sa semme (Paus. II. 29. 1. cf. ib. 27. 6.) et fille d'Hercule. Hippocr. Epist. p. 1274. L. 10. cf. Crinag. Epigr. XIII. XVI. (Anthol. T. II. p. 130, 131.) Iaso et Panacée, ses silles, Ianisque et Alexanor, ses sils. Aristoph. Plut. 701. cf. Schol. Suivant Aristide (Or. VII. T. I. p. 79) et Pline (H. N. XXXV. 36. 31.), la Santé étoit aussi sa sille (Paus. I. 23. 5), qui ailleurs est appelée sa semme. Nous en avons déjà parlé. Suivant Plutarque, le dieu Acésius, adoré dans le temple d'Esculape à Épidaure, étoit le même que Télesphore, adoré à Pergame, et qu'Euamérion à Titane. Paus. L. 11. 7. cf. Aristid. Or. XXV (T. I. p. 494).

en rapport direct avec la médecine (147). A Épidaure on observoit la même coutume qui avoit lieu dans l'île de Délos, c'est à dire on empéchoit que personne ne naquit ni ne mourût dans l'enceinte sacrée (148). Si Esculape avoit rapport aux oracles, il en avoit aussi aux mystères, et ceci confirme ce que nous avons dit auparavant au sujet de ces cérémonies. Dans les temples d'Esculape on vendoit, n'en doutons pas, des amulettes et des talismans, aussi bien que des remèdes. dare assure que le dieu lui-même les employoit. principal ministre d'Esculape, Télesphore, qui déjà auparavant lui avoit servi sous d'autres noms (Euamérion, Acésius), étoit sans doute un hiérophante, comme le nom même l'indique (149). Alexandre Pseudomantis joignit des mystères à son oracle d'Esculape. On est même allé jusqu'à prétendre qu'Apollon et Esculape n'étoient qu'un seul et même dieu (150).

Dans Lucien, Alexandre Pseudomantis consacre son oracle à Esculape. Apollodore prétendoit qu'Esculape étoit le dieu de la divination. Ap. Macrob. Saturn. I. 20. Apollodorus in libris, quibes titulus est regl de la scribit quod Æsculapius divinationibus et auguriis praesit. cf. Apollod. fr. T. IV. p. 1071.

(148) Paus. II. 27. 1.

(149) Aristide le nomme δαδούχος καὶ μοσταγωγός τελεώτατος. Chez Suid. Etym. M. il est appelé τέλενος, μάπτις, έγγωσω τρίμυθος. On consultera avec intérêt sur Télesphore Gesner in

Comm. Gott. T. II. p. 300 sq.

(150) Macrob. 1. 1. Rien n'est si plaisant que le récit que fait Pausanias (VII. 23. 6) d'un entretien qu'il eut avec un Phénicien dans le temple d'Esculape à Ægium en Achaïe. Ce Phénicien prétendit que ses compatriotes étoient beaucoup plus forts en théologie que les Grecs, puisque chez eux le père et la mère d'Esculape étoient des divinités, tandis que chez les Grecs la mère de ce dieu n'étoit qu'une mortelle. Il ajouta qu'Esculape est l'air, et qu'on appelle Apollon son père, parcequ'Apollon, qui est le Soleil, rend l'air salubre par la variété des saisons, variété qui dépend de la manière dont cet astre dirige sa course. Pausanias, un peu piqué, à ce qu'il paroît, de la présomption de cet étranger,

Carectère d'Esculape. Sa bienfaisance et sa familiarité avec les homms.

Mais il y a une différence très essentielle entre Apollon et Esculape, différence qu'on peut remarquer en général entre les hommes déifiés et les divinités proprement di-

Apollon étoit le dieu non seulement de la vie, mais aussi celui de la mort; Apollon ne rendoit pas seulement la santé aux malades, mais il répandoit aussi des Esculape, au contraire, s'en tenoit exclumaladies. sivement à la partie bienfaisante des fonctions qui lui avoient été transmises par son père. En général, il est évident que plus l'idée qu'avoient les anciens de leurs divinités étoit haute et plus facilement ils se les représentoient propres à faire du mal; observation qui certes ne prouve pas beaucoup pour ce sentiment religieux qu'on prétend être inspiré aux mortels par la nature, mais qui confirme admirablement bien les indications que nous donne l'histoire du genre humain sur la véritable origine de la religion. Nous l'avons fait remarquer plus haut: ce ne fut pas l'admiration que fait naître la contemplation de l'ordre dans l'univers, ce ne fut pas la conviction de la bonté et de la sagesso d'un être infini, qui porta les hommes à bâtir des temples et des autels : ce fut le sentiment de sa propre foiblesse qui inspira à l'homme l'idée d'admettre l'existence d'êtres doués. d'un pouvoir sur-humain. C'étoient les forces invincibles de la nature, c'étoient tous les accidents qui ne dépendent

lui répondit aussitôt qu'il avoit raison, mais que les Grecs savoient tout cela aussi bien que les Phéniciens, parceque à Titane la même statue est appelée Hygiée (faut-il ajouter et Esculape?), et que d'ailleurs les enfants même savent que le soleil rend l'air salubre. Je n'ai pu me défendre de donner à mes lecteurs ce petit échantillon de la critique théologique des Grecs. J'ajoute qu'il me paroît manquer quelque chose au passage que je viens de traduire. Le sens semble exiger le supplément que j'y ai ajouté. On peut consulter ici Siebelis ad h. l. et ad II. 11. 6.; mais je doute que son explication satisfasse tous mes lecteurs.

pas de sa volonté, c'étoient ses propres passions que l'homme adoroit d'abord comme des divinités. Ce ne sont pas l'amour et la bonté, mais la force et le pouvoir de nuire qui ont éte regardés comme les qualités essentielles de la divinité. Les dieux sont ordinairement plus imparfaits et plus cruels, à mesure que les peuples qui les adorent sont moins cultivés; ils sont plus propres à faire du mal, à mesure qu'on les croit plus puissants, et, quoiqu'on dise de l'anthropomorphisme des Grecs, il est certain que leurs dieux sont d'autant plus dignes d'être adorés qu'ils ressemblent plus aux hommes qui les adoroient. Le sentiment moral a de tout temps servi à épurer la religion. Bacchus, quoique homme déifié, est bien plus féroce et plus vindicatif que ne le sont Hercule et Esculape, seulement parcequ'il approche plus des grandes puissances de l'Olympe. Hercule est plus humain et plus charitable qu'aucun d'eux. Esculape nous fournit une nouvelle preuve de ce que nous venons d'avancer.

Les dieux olympiques étoient trop élevés au dessus des humains pour qu'ils daignassent leur apparoître sous leur forme naturelle; ce genre d'épiphanies se borne entièrement aux siècles reculés, aux temps fabuleux. Apollon rendoit à ses serviteurs la santé et les forces, mais il le faisoit par un pouvoir invisible, sans encourager par sa présence les objets de sa bienveillance: Esculape apparoissoit aux malades, il les consoloit, il leur prescrivoit lui-même les remèdes qu'il leur croyoit le plus utiles. On le voit dans le Plutus d'Aristophane; la bonté et la condescendance du dieu se font jour, pour ainsi dire, à travers les fictions comiques du poête (151). Elien parle d'un malade que les prêtres avoient tâché de guérir, dans l'absence d'Esculape (152), ce qui prouve

⁽¹⁵¹⁾ Aristoph. Plut. 641-770. (152) Ælian. V. H. IX. 33.

qu'ordinairement le dieu prenoit lui-même soin des malades. Suivant Plutarque, Esculape honora d'une visite le poëte Sophocle, et il ne dédaigna pas de s'asseoir à sa table (153). Combien de fois le rhéteur Aristide no vit-il pas Esculape, et non seulement en songe, mais en plein jour. Maxime de Tyr assure qu'il a vu aussi bien Esculape qu'Hercule (154). Philestrate rapporte qu'à Rges, dans le voisinage de Tarsus, Esculape apparoissoit seuvent à ses patients; il en parle comme d'une chose assez ordinaire. Il rapporte même qu'Esculape avoit coutume de dire à son prêtre qu'il aimoit beaucoup à soigner ses malades, lorsque Apollonius y étoit (155). Le même auteur rapporte que le rhéteur Antiochus eut souvent l'honneur de s'entretenir avec le dieu de la médecine, qui, non moins aimable que bienfaisant, fit un joli compliment au rhéteur en disant que son art ne sauroit être employé plus dignement qu'en conservant la santé à un homme tel que lui (156). Il paroît même que la bonté que ce dieu avoit pour ses malades lui attira quelquesois des remarques assez libres de leur part. Le rhéteur Pelémon au moins étant venu coucher chez Esculape à Pergame, pour le consulter sur la goutte dont il souffreit beaucoup, et le dieu lui ayant conseillé de s'abstenir de

(154) Max. Tyr. Diss. XV fin. (T. I. p. 283). Il rapporte ici le récit d'un marin qui, s'étant endormi dans l'île d'Achille, fut réveillé par ce héros, qui le conduisit dans sa tente, lui donna à dîner et toucha pour lui de la cithare, tandis que Patrocle s'empressa de le désaltérer. D'autres assuroient avoir souvent vu ou entendu Achille. Les Troyens prétendoient avoir vu Hector, couvert d'une armure brillante, parcourir leurs champs. — Il ne faut pas nous dire que les anciens ne croyoient pas à leurs dieux ou à leurs oracles, lorsqu'un philosophe tel que Maxime de Tyr nous raconte de pareilles billevesées avec la meilleure bonne foi du monde.

(155) Philostr. Vit. Apoll. I. 7 (p. 8) 8 fin. (p. 10). (156) Philostr. Vit. Soph. II. 4. 1.

boire froid, Polémen lui répondit: Que feriez vous, mon cher, si vous aviez à guérir un hoeuf(***)?

Si des hommes instruits qui vécurent après que la religion chrétienne avoit déjà commencé à dissiper les ténébres du paganisme, eroyoient encore voir et entendre les dicux fruits de leur imagination, nous n'avons certainement aucune raison de douter qu'on en sit autant dans la période tion plus reculée dont nous nous occupons ici. En effet, en voyant ces preuves éclatantes de la foi implicite qu'avoient alors encore en Esculape des hommes illustres par leurs talents et par leur savoir, je dois avouer ne pouvoir comprendre ce qui a pu engager nos auteurs modernes à représenter Socrate et Platon comme des néologues en matière de religion, et les oracles comme de vaines simagrées, auxquelles personne n'ajoutoit plus foi. Pour moi, à moins de vouloir prétendre que les rhéteurs dont je viens de parler aient été pris de vin ou privés de l'usage de la raison, je ne vois pas moyen d'expliquer les rapports qui les concernent qu'en supposant que, puisqu'ils étoient venus pour voir Esculape, quelque prêtre médecin, persuadé que la confiance qu'on a dans le médecin vaut mieux que toutes les médeoipes, leur ait fait eroire qu'ils le voyoient et qu'ils lui parlqient (158).

(158) J'avoue que quelques-uns de ces rapports peuvent être inexacts, mais nous avons toujours les discours d'Aristide, qui

n'admettent aucun doute.

⁽¹⁵⁷⁾ Philostr. Vit. Soph. I. 25. 4 fin. (p. 535). Biltiote, είπεν, ε: δε βούν εθεράπευες. Le bon Aristide racoute que, lorsque le dieu lui apparût, il le prit par la tête, pour le prier de sauver son ami Zosimus. D'abord le dieu secoua la tête. Aristide répéta trois sois sa prière, toujours accompagnée du même geste. Enfin Esculape lui donna quelque espérance. Zosimus fut sauvé. Mais quelque temps après, ce malheureux, n'ayant pas voulu obéir à un ordre qu'Esculape lui avoit donné par l'intermédiaire d'Aristide, succomba à sa maladie. Arist. Or. XXIII. (T. I. p. 463, 464).

Grand respect Après ce que nous venons de dire, on ne qu'on lui portoit. s'étonnera pas, je suppose, de voir les auteurs anciens célébrer à tout moment le grand nombre de serviteurs et de malades qui logeoient autour des temples d'Esculape? Suivant Pausanias, les images d'Esculape et de la Santé à Titane étoient si couvertes de morceaux de toile et de cheveux, qui y avoient été suspendus en signe de reconnoissance, qu'il étoit difficile de reconnoître la matière dont elles étoient faites. Les alentours du temple sembloient être une colonie, tant étoit grand le nombre de malades qui s'y étoient établis dans l'espérance d'y recouvrer la santé (159). Il n'en étoit pas autrement à Tithorée (160). L'Asie entière, dit Philostrate, se voyoit, pour ainsi dire, réunie à Pergame; l'Afrique autour du temple d'Esculape dans l'île de Crète (161). Aristide compare l'arrivée d'Esculape à Pergame à la fondation d'une nouvelle colonie; il appelle cette ville le centre de son culte pour cette partie du monde (162). Ces sanctuaires, que nous n'envisageons que comme des monuments de la superstition, étoient les écoles où les médecins de la Grèce, et parmi eux l'immortel Hippocrate, s'instruisirent dans l'art salutaire qu'ils illustrèrent ensuite par leurs écrits. Les colonnes qui entouroient l'enceinte sacrée tant à Épidaure (168) que dans l'île de Cos (164) étoient couvertes d'inscriptions contenant la relation des maladies de ceux qui y étoient venus implorer

(159) Paus. II. 11. 6.

^{(188),} Paus. X. 32.8. Il ajoute qu'il y avoit une grande quantité de douloi du dieu. Les douloi d'Esculape étoient apparemment des médecins et des gardes-malade, comme les douloi de Vénus étoient des courtisanes.

⁽¹⁶¹⁾ Philostr. Vit. Apoll. IV. 34.

^{(162) &#}x27;Βοτία 'Ασκληπιδ τῆς 'Ασίας ἐνταῦθα ἱδούθη. Arist. Or, XLII (T. I. p. 772). Dans un autre endroit (Or. XLV. T. II. p. 22) il parle des ἐν 'Ασκληπιοῦ τῶν ἀεὶ διατοιβόντων ἀγέλαι (168) Paus. II. 27. 4. (164) Strab. 972 in.

le secours d'Esculape et de la méthode qu'on avoit suivie pour les guérir. Certainement, Hippocrate mérite notre estime, parcequ'il secouroit l'humanité souffrante sans entretenir sa superstition, mais les prêtres qui lui ont frayé le chemin ne méritent-ils pas au moins notre indulgence. pour avoir trompé d'une manière aussi utile à eux-mêmes ceux qui les en sollicitoient? Loin de ne penser qu'au profit qu'ils pouvoient retirer de leurs cures, ces prêtres s'empressoient d'en conserver la mémoire, enfin d'être encore plus utiles à la postérité qu'ils ne l'avoient déjà été à leurs contemporains (165).

Ajoutons enfin que, si l'histoire d'Hercule n'offre presque point d'exemples de quelque vengeance exercée par lui, celle d'Esculape en est tout-à-fait exempte. Esculape avoit sa part au maintien de la justice divine. Les médecins juroient par lui, ainsi que par la Santé et par Panacée (166). Esculape refusa de répondre à ceux qui par leur manière de vivre entravoient les effets salutaires de ses préceptes (167), ainsi qu'à ceux qui par leurs crimes se rendoient indignes de ses bienfaits (168): mais nulle part on ne trouve le moindre vestige de ces caprices ou de ces actes de férocité qui déparent l'histoire de tant d'autres divinités: partout Esculape est l'ami et le sauveur du genre humain.

Ses fils et ses pe- Je ne puis terminer cet article, sans avoir tits-fils.

dit un mot des fils d'Esculape, qui, comme lui, furent jugés dignes des honneurs de la divinité et dont les temples n'étoient souvent pas moins fréquentés que ceux de leur père. Les honneurs rendus à la famille d'Esculape sont

⁽¹⁸⁶⁶⁾ Voyez ici les passages de Jamblique et de Philostrate cités plus haut, T. VI. p. 168. not. 171.

⁽¹⁶⁶⁾ Hippocr. Jusjur. p. 1. (167) Philostrate en offre un exemple, Vit. Apoll. I. 9. (168) Ib. 10.

autant de preuves du respect qu'on avoit pour ce dieu (169). Les fils les plus illustres d'Esculape, sont Podalire et Machaon, non moins vaillants capitaines que médecins habiles (170). On disoit que Machaon avoit été tué par Euripyle fils de Télèphe, mais que Podalire eut le bonheur d'être témoin de la prise de Troye, et que, retournant en Grèce, il s'établit à Syrus, endroit de la Carie, où il avoit abordé après une tempête qui l'avoit fait dévier de sa route (171). Machaon avoit un temple célèbre à Gérénie en Messénie (172). Podalire en avoit un en Daunie, sur la côte orientale de l'Italie. Les oracles s'y rendoient aux malades absolument comme dans les temples d'Esculape (173).

Nous avons déjà vu que les fils de Machaon, Alexanor et Sphyrus, propagèrent le culte de leur grand-père, l'un à Sicyon (174), l'autre à Argos (175). Le premier

(169) Non seulement ses fils, ses filles et son épouse, mais jusqu'à sa mère Coronis étoit adorée, au moins à Titane. Paus. II. 11. 7. Le temple d'Esculape à Athènes étoit orné non seulement de sa statue, mais aussi de celles de ses fils. Paus. I. 21. 7. On ne croyoit pouvoir mieux honorer la mémoire d'Arate qu'en disant qu'il étoit fils d'Esculape. Paus. II. 10. 3.

(170) Arctinus les représenta comme issus de Neptune (Müller de Cycl. Ep. p. 121 sq.), mais Homère et tous les autres auteurs disent qu'ils furent fils d'Esculape. Suivant le scholiaste d'Homère, Machaon se consacra spécialement à la chirurgie, Podalire à la diététique. Schol. Il. A. 515. Xénophon (Venat. I. 14)

les appelle τέχνας και λόγους και πολέμους άγαθοί.

(171) Paus. III. 26. 7. Suivant Aristide (Or. VII. T. I. p. 74, 75), Machaon et Podalire survécurent l'un et l'autre à la prise de Troye; ils s'établirent dans l'île de Cos. Quinte de Smyrne (VI. 390 sq.) a suivi, au sujet de Machaon, la tradition rapportée par Pausanias.

(172) Paus. III. 26. 7. Glaucus, roi de Messénie, fut le premier à lui offrir des sacrifices dans cet endroit. Paus. IV. 3. 6.

(173) Lycophr. 1050 sq. Strabon (p. 436 sq.) se contente de dire que dans le voisinage du temple de Podalire il y avoit une rivière dont les eaux étoient très salutaires au bétail. Voyez l'histoire de la manière dont Podalire guérit la fille du roi Datamèthe, Steph. Byz. in v. Σύρνα.

(174) Paus. II. 11. 6. (175) Paus. II. 23. 4.

fut adoré comme héros à Titane (176). Ajoutons que Pausanias fait encore mention de trois autres fils de Machaon, de Polémocrate, qui fut adoré à Eua en Argolide, ou il prenoit soin de la santé des habitants (177), de Nicomaque et de Gorgase, dont la mère, Anticlée, étoit fille de Diocle, prince messénien. Ils avoient à Phares en Messénie un temple orné et embelli par ceux auxquels ils avoient rendu la santé (178).

⁽¹⁷⁶⁾ Paus. II. 11. 7. (177) Paus. II. 38. 6. (178) Paus. IV. 30. 2. ib. 3. 6. cf. 2. Il est évident par ces passages que M. Kerkhoven se trompe en plaçant le temple de Nicomaque et de Gorgase à Phères en Thessalie. Pausanias parle de Phares en Messénie.

CHAPITRE XXXV.

Les Dioscures. Castor et Pollux. Rapports sur leur vie terrestre. — Origine des Dioscures. Confondus avec les Cabires et avec d'autres divinités. — Point de vue moral de l'apothéose des Dioscures. — Leur caractère et leurs fonctions. La part qu'ils avoient au maintien de la justice divine. - Leucothée. Palémon. — Aristée. — Autres personnages déifiés. — Dieux inventés par les poëtes, ou mentionnés dans les traditions. — Personnages qui obtinrent l'immortalité, sans la divinité. — L'apothéose souvent une suite des honneurs hérolques. — Difficulté à distinguer l'apothéose de la dignité de béros. — Les Héros. Différence qui existoit entre les hommes déifiés, les génies et les héros, quant à leur nature. Différence qui existoit entre les dieux et les héros, quant au culte. — Origine du culte des béros. — Motifs qui engagèrent les Grecs à lécerner les honneurs du culte héroïque. — Respect pour le pouvoir, sans aucun égard pour la moralité. — Pour la beauté et pour les forces du corps. — Pour la vertu. — Reconnoissance. — Surtout pour les fondateurs de colonies. — Et pour les désenseurs de la patrie. — Respect pour les talents. — Pour la sagesse. — Affection et compassiou. — Sentiment de justice ou désir d'apaiser les mânes des défunts. — Sur les différentes époques de l'apothéose en Grèce. — Motifs pour l'apothéose dès les temps d'Alexandre. — Pouvoir qu'on attribuoit aux héros. — Leur influence salutaire sur les affaires humaines. — Châtiments infligés par quelques héros. — Les héros représentés quelquefois comme des êtres malfaisants, quelquefois confondus avec les spectres. — Part qu'avoient les héros au maintien de la justine divine.

Castor et Pollux. vie terrestre.

Les Dioscures. Dans l'Iliade, Castor et Pollux, fils de Rapports sur leur Jupiter et de Léda, ne sont pas encore représentés comme des divinités. Ici Hélène, contemplant du haut des murs de Troye l'ar-

mée des Grecs, s'étonne de ne pas trouver ses frères parmi les chefs, et le poëte ajoute qu'ils n'existoient déjà plus et qu'ils étoient ensevelis dans leur patrie, dans la Laconie (1). On lit dans l'Odyssée qu'ils obtinrent des honneurs

⁽¹⁾ Hom. II. F. 236-244.

semblables à ceux qu'on décerne aux dieux, et qu'ils séjournoient alternativement dans l'empire des morts et dans le monde supérieur (2); mais toutes les particularités d'ailleurs assez connues de leur histoire ne sont rapportées que par des auteurs qui appartiennent à la période dont nous nous occupons ici (3).

Plusieurs de ces auteurs représentent les Dioscures (*) comme fils de Jupiter et de Léda, femme de Tyndare, roi de Sparte. Suivant d'autres, Pollux étoit fils de Jupiter, Castor de Tyndare. D'autres encore prétendent que l'oeuf dont il est si souvent question dans cette histoire ne fut pas le fruit d'une entrevue de Jupiter avec Léda, mais d'une intrigue qu'avoit eue ce dieu avec Némésis, et que Léda n'y eut d'autre part que de l'avoir fait éclore (5). Quelques écrivains, non contents d'un oeuf, en font pondre deux à Léda, dont l'un contencit Hélène, l'autre Castor et Pollux (6). Enfin Néocle de Crotone a imaginé de faire tomber cet oeuf si renommé de la lune, où, suivant lui, les femmes n'accouchent jamais autrement (7). Je me garderois bien de commémorer ces fables ridicules, si je n'avois cru nécessaire de met-

(2) Hom. Od. A. 299 sq. Que ques auteurs doutent de l'au-

thenticité de cette partie de l'Odyssée.

(8) Eustathe (ad Od. p. 437.) nomme Ibycus, Sappho, Épicharme, Simonide comme les poëtes qui ont célébré leur naissance. Il fait remarquer que l'histoire de l'oeuf de Léda es plus récente que la poésie d'Homère.

(4) Je crois nécessaire (et l'on verra bientôt pourquoi) d'avertir d'avance qu'en employant cette dénomination, je ne pense ici qu'à Castor et Pollux, et nullement à d'autres dieux qui ont pu

avoir le même nom.

(5) Apollod. III. 10. 6. Quelques auteurs prétendent que Léda et Némésis n'étoient que deux noms d'une seule et même personne. Vid. Perizon, ad Ælian. V. H. IV. 5. 14.

(°) Schol. Eur. Or. 465. (°) Ap. Eustath. ad Od. p. 437. l. 40. Sappho semble aussi avoir voulu disculper Léda, en lui faisant trouver l'oeuf. ap. Etym. M. in v. '\$2.62. cf. Sapph. fr. edit. Neue. p. 55. XXX. tre sous les yeux de mes lecteurs le simple récit des traditions, récit auquel presque tous les auteurs modernes substituent leurs propres fantaisies (*). Pour moi, je suis persuadé que, si Léda a trouvé moyen d'accorder ses faveurs à Jupiter, lorsqu'il se présenta à elle sous la forme d'un cigne, il n'est pas étonnant que la manière dont elle accoucha différat de celle des femmes ordinaires. Au reste, ce n'est pas le seul exemple de ce genre que l'on trouve dans les traditions. Suivant Ibycus, les Molionides eurent une origine tout-à-fait semblable, mais ici l'oeuf étoit d'argent (°). Quoiqu'il en soit, les Dioscures virent le jour en Laconie, et bien, suivant les Thalamates, dans la petite île de Pephnos (1°).

L'histoire de leur vie terrestre les fait d'ailleurs assez connoître comme des héros Grecs. Leurs occupations étoient les mêmes que celles des autres hommes illustres

(*) On n'a qu'à voir les réflexions que fait M. Neue sur le fragment de Sappho cité dans la note précédente, et les passages de Creuzer qu'il cite. Selon lui, cet oeuf, ainsi que celui de Phanès, faisoit partie de la doctrine des mystères. Nous avons déjà vu ce qu'il faut penser de cette prétendue doctrine, et d'ailleurs nous aimons à croire que, s'il en étoit ainsi, Sappho eût été trop discrète pour nous révéler des secrets aussi importants.

(9) Ibycus ap. Eustath. ad Il. p. 1442. l. 30. cf. ad Od. p. 437. l. 40. Toutefois l'oeuf des Dioscures doit aussi avoir été assez dûr, au moins s'il est vrai, comme le prétend Tzetzès, que l'σστρακον, dont parle Lycophron (506), et dont ils avoient chacun une moitié sur la tête, étoit la coque de l'oeuf dans lequel ils étoient venus au monde. Ils s'en servent ici de la même manière dont Don Quixote se servoit de sa casserole (ρύμα φοινίου σορός). Cf. Lucian. Deor. Dial. XXVI. 1. (T. I. p. 281. τὸῦ τὸ παίτομον.).

(16) Paus. III. 26.2. Les Messéniens prétendoient, il est vrai, que les Dioscures naquirent chez eux, mais seulement par suite d'une autre prétention, suivant laquelle l'île de Pephnos faisoit partie de leur territoire (ib.). Pausanias ajoute qu'anciennement on y voyoit deux petites statues des Dioscures, et que, bien que la mer inonde souvent l'endroit où elles se trouvent, jamais elles n'ont encore été emportées par les vagues.

de ces siècles. Comme presque tous les princes de leur temps, ils furent instruits par Chiron ("1"). Ils faisoient la guerre ("1"), ils poursuivirent Thésée, qui avoit enlevé leur soeur Hélène, et, pour s'en venger, ils prirent la ville d'Athènes ("1"); eux-mêmes, à leur tour, ils enlevèrent des femmes et des troupeaux ("4"), ils accompagnèrent Iason en Colchide ("1"), Pélée lors de son expédition en Iol-

(zz) Xenoph. Venat. I. 3, 13.

(12) L'auteur de l'hymne homérique les appelle tous les deux επιβήτορες εππων. On connoissoit même les noms de leurs écuyers, quoique ces noms ne soient pas partout les mêmes. Voyez Strab. p. 758. B. et les auteurs cités ad h. l. Ajoutez y Eustath. ad Dion. Per. 680, 687, Schol. ad 687, et Bernhardy ad 688. Homère appelle Castor επποδάμος, Pollux πύξ ἄγαθος. Cf. Apollod. III. 11. 2. Théocrite (Id. XXII) a décrit le combat de Pollux avec Amycus. Id. XXIV. 127, Castor est εππαλίδας.

(**) Apollod. III. 10. 7. Plut. Thes. Alcman. ap. Paus. I. 41. 5. et ap. Schol. II. I. 242. cf. Welcker, Alcman. fr. p. 19 fin. On disoit aussi qu'ils avoient pris la ville de Las en Laconie, dont ils reçurent le nom de Laperses. Strab. p. 560. B. Ly-

cophr. 511.

(14) Suivant l'auteur des Cypria, Castor et Pollux enlevèrent les troupeaux d'Idas et de Lyncée, ce qui donna occasion au combat qui couta la vie à Castor. Ap. Tzetz. ad Lycophr. 511. cf. Chil. II. 711 sq. et Wüllner, de Cycl. Ep. p. 68 in. Suivant Apollodore (III. 11. 2. cf. ib. 10. 3), ils enlevèrent Phébé et Hilaire, filles de Leucippe, et la dispute avec Idas et Lyncée s'engagea au sujet de la distribution du butin qu'ils avoient fait ensemble. Tzetzès (ad Lycophr. 511) paroît avoir copié Apollodore. Dans un autre endroit il représente Idas et Lyncée comme les agresseurs, enlevant les fiancées des Dioscures (ad 538); mais, suivant Lycophron lui-même, Idas et Lyncee ayant reproché aux Dioscures de n'avoir rien payé pour les femmes qu'ils venoient d'obtenir, ceux-ci, pour les satisfaire, enlevèrent les troupeaux d'Apharée, le père d'Idas et de Lyncée (543. cf. Tzetz. ad 546). Pindare (Nem. X. 112 sq.) et Théocrite (Id. XXII) ont illustré cette histoire par leurs vers, les artistes par leur ciseau. A Messène on voyoit des groupes représentant les Dioscures enlevant les Leucippides. Paus. IV. 31.7. Ces princesses avoient même un temple à Sparte, dans lequel on voyoit l'oeuf de Léda suspendu au plafond. ib. III. 16 in. cf. Hyg. fab. LXXX.

(15) Apollod. I. 9. 16.

cos (16), Méléagre à la chasse qu'il donna au sanglier de Calydon (17).

Les récits dont nous venons de parler et l'histoire des Dioscures en général nous engagent à faire deux réflexions.

La première c'est que les Dioscures étoient Origine des Dioscures. Confondus des divinités grecques, et que tout ce qu'on avec les Cabires et avec d'autres raconte de leur identité avec des dieux bardivinités. bares ne doit son origine qu'au désir de chercher des rapprochements entre la mythologie de l'Asie et celle de la Grèce, rapprochements qui n'existent en effet que dans l'imagination de ceux qui les ont inventés. Nous avons déjà parlé de l'opinion de ceux qui croient les fils de Jupiter et de Léda identiques avec les Patèques des Phéniciens et avec les Cabires. Ajoutons qu'il est très probable que le nom de Patèques étoit une dénomination générale que les Phéniciens donnoient indistinctement à tous les dieux dont ils plaçoient les images dans leurs vaisseaux, soit comme divinités tutélaires, soit sculement pour distinguer les navires entre eux (18). L'influence sur les vents et sur les tempêtes, qu'on attribuoit aux Dioscures ainsi qu'aux Cabires, a engagé quelques antiquaires à les croire identiques les uns et les autres avec les Patèques phéniciens, mais personne, en employant ce mot générique, n'a encore specifié les divinités qu'il avoit en vue. Hérodote assure que les Dioscures appartiennent aux divinités qui n'étoient pas connues en Egypte, et il ajoute qu'à son avis ils ont reçu leurs noms des Pélasges (19).

Le nom de Grands Dieux que leur donnèrent les Céphaliens en Attique (20) et les Clitoriens en Arcadie (21).

⁽¹⁸⁾ Apollod. III. 13. 7. (17) Apollod. I. 8. 2. (18) C'est à peu-près l'opinion de Selden, de Dîs. Syr. p. 355 sq. (19) Herod. II. 50. cf. 43. (20) Paus. I. 31. 1. (21) Paus. VIII. 21. 2.

probablement parcequ'ils étoient leurs dieux tutélaires, ne prouve pas plus pour leur identité avec les Cabires que ne le fait le nom d'Anactes ou Anaces (22). On sait que c'est un titre général qu'on donnoit à tous les dieux, lorsqu'on leur adressoit la parole (23). Je suis même si éloigné de croire que ce nom ait été donné aux Dioscures pour marquer une dignité plus élevée que celle des autres dieux, que je dois avouer être persuadé qu'on ne l'a fait que pour les distinguer des hommes. connu que Castor et Pollux n'étoient pas les seuls qu'on appelât Dioscures. Les fils de Jupiter et d'Antiope, Amphion et Zéthus, portoient le même nom (24). On prétend même que les fils de Xénophon, Gryllus et Diodore, étoient décorés de ce titre (25). Je crois donc que, pour distinguer les Dioscures déifiés des autres Dioscures, on leur aura donné le nom d'Anactes ou Rois, nom qu'on donnoit aux dieux en général. On le voit par un passage de Pau-

(24) Schol. Hom. Od. T. 518. Chez Euripide (Phoen. 609. et Herc. fur. 29.) Amphion et Zéthus sont qualifiés de θεολ λευκοπώλοι. cf. Barn. ad h. l. cf. Stürz. Pherec. fr. p. 130.

(25) Eustath. ad Od. p. 438. l. 1.

⁽²²⁾ Paus. II. 22. 6, 7. Les explications de Plutarque (Thes. 33) sont aussi ridicules que celles de nos orientalistes qui voient dans ce mot bien décidément grec les fils d'Énac du Vieux Testament. Pour se convaincre combien ce titre de grands dieux étoit général, j'invite mes lecteurs à passer en revue les témoignages rassemblés par Lobeck, Aglaoph. p. 1240 sq. § 10. Servius (cité par lui p. 1242) dit très à propos: Unicuique deus ipse, quem colit, magnus est. On donnoit encore le nom d'àranté por aux temples, p. e. même à celui d'une Nymphe. Eur. Androm. 43.

⁽²⁸⁾ Cependant il y en a qui le portent comme un titre spécial, p. e. les Tritopatores à Athènes, suivant Cic. N. D. III. 21. Nous avons vu plus haut qu'on confondit ces Tritopatores avec les Cabires. Il n'est pas étonnant qu'on les confondît aussi avec les Dioscures: mais les Tritapatores étoient si loin d'être identiques avec les Dioscures, que, tandis que ceux-ci calmoient les vents, les Tritopatores étoient eux-mêmes des vents, au moins suivant quelques-uns.

sanies, où cet auteur leur donne les deux noms à la fois, Dioscures Anactes, comme s'il cut voulu dire qu'il parloit de ces Dioscures et point d'autres (26). En tout cas, quoique les Cabires aient été appelés les Grands Dieux, ou même Dioscures, aucune de ces dénominations ne prouve qu'ils fussent les mêmes que Castor et Pollux, ou que ceux-ci se soient emparés de la place qu'occupoient les premiers. Ceci devient plus évident encore lorsqu'on remarque qu'outre Castor et Pollux il y avoit d'autres dieux qui portoient le nom de Dioscures, et que ces dieux étoient aussi appelés Anactes (27). M. Fréret a fait observer qu'on donna réciproquement le nom de Dioscures aux Cabires, et celui de Cabires aux Dioscures, et à tous les deux le nom de Grands Dieux (**). En résumé: il est certain que Castor et Pollux ont été confondus avec les Cabires; il est possible que l'on ait attribué à Castor et à Pollux les mêmes fonctions qu'aux Cabires: mais il n'est pas seulement possible, mais tout-à-fait hors de doute, que Castor et Pollux sont aussi peu les Cabires que Vulcain n'est Prométhée ou qu'Apollon n'est le Soleil. Pour le prouver, il ne faudroit

(27) Fabretti (de column. Trajan. p. 74) rapporte une inscription dans laquelle Sérapis, Isis, Anubis et Harpocrate sont appelés Dioscures. Lydus (de mens. IV. 13) parle encore de deux Dioscures mâle et femelle.

⁽²⁶⁾ Paus. II. 36. 6. Acognosque sequendrántes. Quant aux "Aranes nastres des Amphisséens (X. 38-3), Pausanias luimême avoue qu'on ne savoit pas si c'étoient les Dioscures, les Curètes ou les Cabires, comme l'assuroient ceux qui prétendoient en savoir plus que les autres. Ceci prouve de nouveau que ce nom étoit propre à d'autres dieux tout aussi bien qu'aux Dioscures, et que Pausanias ne croyoit pas davantage à l'identité des Cabires et des fils de Léda que nous avons cru devoir le faire. On fera bien de voir ce que Lobeck dit de ce passage et en général de l'origine de la confusion qui règne dans tous les rapports au sujet de cette espèce de dieux. Aglaoph. p. 1233-1246.

⁽²⁸⁾ Hist. de l'Acad. roy. d. Inser. et bell. Lettr. T. XXVII. p. 14.

qu'une seule réflexion, savoir que les Grecs ont constamment regardé les Dioscures comme des hommes déifiés (29), et qu'ils adoroient les Cabires comme de véritables divinités (30).

(29) Ils ont même taché de fixer l'époque de leur apothéose, Voyez p. e. Apollod. fr. T. IV. p. 1084. Paus. III. 13. 1.

(50) Hemsterhuis, dans sa savante note sur Lucien (D. D. XXVI), a tâché de prouver que Castor et Pollux ont été substitués aux anciens Dioscures et leur ont emprunté leurs principales fonctions. C'étoit aussi l'opinion des savants dont parle Sextus Empiricus (c. Mathem. IX. 37). Il est certain que les uns ont été confondus avec les autres, mais il n'est pas moins certain que l'on alloit à Samothrace chercher des talismans contre les tempêtes à la même époque où l'on croyoit que les Tyndarides apparoissoient aux marins sous la forme de petites flammes. Le culte des divinités plus jeunes n'a pas succedé à celui des dieux plus anciens: l'un et l'autre existoient simultanément. Ceci a été parfaitement bien indiqué par Diodore (T. I. p. 287). Cet auteur raconte qu'Orphée ayant imploré le secours des dieux de Samothrace, lorsqu'il se trouva assailli par une tempête avec ses compagnons de voyage, des étoiles se montrèrent sur la tête de Castor et de Pollux, qui se trouvoient à bord parmi les autres, et que depuis ce temps on invoquoit les dieux de Samothrace dans la tempête, et l'on se tenoit persuadé de la présence des Dioscures, lorsqu'on apercevoit ces étoiles. Les voilà ensemble les Cabires et les Dioscures dans la même fonction, mais bien distingués, quant à leur personnalité. Lobeck (Agloph. p. 1230) dit très à propos: Veteres illi Cabiri Dioscurorum dissimilli sunt natalibus, patria, numero et affinitate. M. Veegens, dans son mémoire d'ailleurs plein d'érudition (de Diosc. Symb. Litt. T. II, p. 38 fin. 39 in.), assure que personne parmi les poëtes plus anciens ne fait mention de Castor et de Pollux comme αρωγοναύται: mais si, parmi ces poëtes plus anciens, il place l'auteur des Argonautica Orphica, il n'hésitera pas, saos doute, à y ranger aussi Euripide. Or Euripide parle bien décidément des Tyndarides dans cette qualité, Eur. Hel. 1551 sq. El. 992. 1240, 1350. Observons encore que c'est justement l'identité du titre Diescures, que l'on donnoit aux uns comme aux autres, qui est la source de la divergence des opinions à leur égard. C'est cette identité qui fait que, lorsqu'il est question de Dioscures, les uns entendent par là les Cabires, les autres Castor et Pollux. M. Veegens, en révendiquant pour ses anciens Dioscures les mêmes passages que j'ai cité en parlant de mes jeunes Tyndarides (voyez p. e. ib. p. 43), va plus loin encore, puisqu'il étend sa conclusion

Point de vue moral de l'apothéose des Dioscures.

La seconde réflexion que nous avions à faire est celle-ci. L'histoire d'Hercule et celle

d'Esculape ne laissent aucun doute sur le motif de l'apothéose de ces personnages. La bienveillance avec laquelle le premier employoit ses forces et l'autre ses talents pour secourir ses semblables leur ont valu les honneurs de la divinité. Les actions de Castor et de Pollux ne nous offrent rien de semblable. Il y a, il est vrai, des auteurs qui parlent en termes généraux de leur courage et de leur justice, mais l'histoire de leur vie n'en dit rien. Xénophon ne dit autre chose sinon qu'ils furent rangés parmi les dieux, parcequ'ils prouvèrent par leur conduite qu'ils étoient dignes disciples de Chiron (31). La manière dont Diodore en parle a tout l'air d'une explication de sa façon, telle qu'on l'a trouve dans son ouvrage sur Osiris, sur Bacchus, et sur plusieurs autres divinités. Pollux, dit-il, ont mérité le nom de fils de Jupiter et l'apothéose à cause de la protection qu'ils ont accordée aux foibles, à cause de leur justice et de leur piété (32). Diodore devoit savoir qu'un grand nombre de princes qui certainement n'étoient pas très recommandables par leur justice ou par leur piété étoient décorés du même titre; au moins cût il fallu nous nommer quelques-uns de ces foibles que les Dioscures auroient secourus. Le témoignage de Plutarque mérite encore moins d'attention. teur raconte que les Athéniens déférèrent l'apothéose aux Dioscures, et qu'ils les appelèrent Anaces, pour

jusqu'aux noms individuels Castor et Pollux. Nous serions parfaitement d'accord, s'il vouloit se contenter du titre général de Cabires pour les anciens dieux, et me laisser celui de Tyndarides ou Castor et Pollux pour les divinités plus jeunes. Nous partagerons également celui de Dioscures, étant commun à tous les deux. (31) Xenoph. Venat. I. 13.

⁽³²⁾ Diod. Sic. T. 11. p. 545. Apollodore (III. 11. 2) se contente de dire qu'ils furent appelés Dioscures à cause de leur valeur.

les récompenser de l'humanité avec laquelle ils les avoient traités après la prise d'Aphidnes: mais il est évident que cette supposition ne répose que sur l'étymologie assurément fausse du mot åvaξ, dont il fait mention dans le même endroit (33). Apollonius de Rhodes, en assurant qu'on offrit des sacrifices aux Dioscures, parceque par leur prières ils avoient sauvé du naufrage leurs compagnons de voyage (34), attribue aux Dioscures vivants parmi les hommes ce qui n'appartient qu'aux Dioscures déifiés. Suivant Élien, ce ne furent pas les Athéniens qui leur accordèrent les honneurs de la divinité, mais Ménesthée, parcequ'il leur étoit redevable de la dignité royale (35).

Il suffiroit peut-être de dire que, si Ménélas a pu avoir été transporté dans l'île des bienheureux, seulement parcequ'il étoit gendre de Jupiter, les Dioscures pouvoient bien obtenir une place dans le ciel, sans qu'on sache par quoi ils aient mérité cette distinction : cependant il y a une fiction assez généralement acceptée qui donne une raison plausible de l'apothéose des deux frères, et qui fournit en même temps une nouvelle preuve de l'humanité de leurs adorateurs (56).

Suivant la tradition la plus généralement reçue, la cause principale de la promotion des Dioscures ne fut pas l'amour qu'ils portoient au genre humain, mais celui qu'ils

⁽³⁵⁾ Plut. Thes. 33. D'ailleurs Plutarque lui-même hésite entre deux acceptions du mot (ή διὰ τὰς γενομένας ἀνοχὰς, ή διὰ τὴν ἐπιμέλειαν—ἀνακῶς γὰρ ἔχειν φαμέν τοῦς ἐπιμελομένους etc.), ce qui prouve assez qu'il n'étoit pas sûr de son fait.

⁽⁸⁴⁾ Apollod. Rhod. IV. 650 sq. cf. 588 sq. (85) Ælian. V. H. IV. 5.

⁽³⁶⁾ Il faudroit pourtant en excepter les Argiens, au moins si Plutarque dit vrai lorsqu'il raconte qu'ils disoient que Castor étoit enseveli chez eux, mais que Pollux étoit un des dieux olympiques, auquel ils offroient des sacrifices. Quæst. gr. T. VII. p. 188. Pausanias parle aussi d'un $\mu\nu\eta\mu\alpha$ de Castor en Laconie (III. 13. 1), mais la distinction faite par les Argiens entre les frères n'y étoit pas connue, pour autant que je sache.

se témoignérent mutuellement, et surtout la bonté qu'eut Pollux envers son frère. On racontoit qu'après la mort de Castor, Pollux pria Jupiter de lui permettre de partager avec lui l'immortalité qui lui avoit été accordée à lui seul, et que Jupiter, pour satisfaire à cette prière magnanime, ordonna que Pollux et Castor vivroient alternativement sur l'Olympe et dans l'empire des morts, en sorte que le jour où Pollux seroit chez Jupiter, Castor se trouveroit chez Pluton, et ainsi réciproquement (37). Aussi l'amitié des frères jumeaux avoit presque passé en proverbe. Plutarque raconte que Pollux tua d'un coup de poing quelqu'un qui avoit calomnié son frère (38). Le même auteur commence son traité sur l'amour fraternel, en faisant observer la manière dont les Lacédémoniens représentoient les deux frères, manière qui indiquoit l'étroite amitié par laquelle ils avoient été liés (39), et Érastosthène assure

(38) Plut. de frat. am. T. VII. p. 886 fin. Je crois que ce récit a été emprunté à Phérécyde. Voyez Stürz, Pherec. fr. p. 202.

^(\$7) C'est ainsi que l'histoire est racontée par l'auteur des Cypria (Wüllner, de Cycl. Ep. p. 68 in.), par Pindare (Nem. X. 104 sq. cf. Pyth. XI fin.), par Apollodore (III. 11. 2) et par le scholiaste d'Euripide (ad Or. 465. cf. Lycophr. 564 sq. Hyg. fab. LXXX.). Suivant le scholiaste d'Homère (ad Od. 4.302), Castor fut tué par Méléagre ou par Polynice. Suivant Théocrite, Castor fut sauve par Jupiter (Id. XXII. 210 sq.). Il est à peine nécessaire de parler du récit qu'on trouve chez Darès de Phrygie (p. 134). Suivant cet auteur, Castor et Pollux, étant allés à la recherche de leur soeur, furent assaillis par une tempête, et, comme personne ne savoit ce qu'ils étoient devenus, on leur assigna une place dans le ciel. Isocrate raconte qu'Hélène, ayant reçu l'immortalité pour l'amour de ses beaux yeux, et voulant donner une preuve de son pouvoir, accorda le même don à ses frères et à Ménélas, avec lequel elle vécut depuis ce moment en bonne harmonie dans le ciel, quoique sur la terre sa présence lui eût paru intolérable. Helen. Eucom. (Oratt. Att. T. II. p. 244 fin. 245 in.)

^(*°) Plut. de frat. am. T. VII. p. 867. Ils les représentaient à peu-près comme les astronomes indiquent le signe de Gemini (donne X).

que Jupiter, voulant récompenser l'amour qu'ils s'étoient constamment porté, les appela les Jumeaux et leur assigna une place parmi les astres (4°); fiction qui toutefois ne s'accorde pas trop bien avec celle dont nous venons de parler. On prétend, à la vérité, que l'apparition alternative du Phosphore et de l'Hespère, qu'on croyoit être deux étoiles différentes, est elle-même la source de la fable de la vie et de la mort alternatives des deux frères (41): mais cette explication appartient entièrement au domaine de l'allégorie, aussi bien que celle qui fait des Dioscures les deux hémisphères, explication qu'on a employée absolument dans le même bût (42). Il vaudroit mieux dire que, quand même Jupițer auroit accordé aux deux frères une place dans le ciel, rien n'eût pu l'empêcher d'attacher à cette concession la même condition qu'il attacha à celle que nous trouvons chez Pindare. Toujours est-il vrai que Jupiter, s'il a élevé au ciel les deux frères ensemble, les a certainement recompensé d'une manière plus raisonnable que s'il les eût fait relever perpétuellement l'un l'autre comme des sentinelles (43). Ce qui est certain c'est que la métamorphose des Dioscures en astres n'est pas moins connue que la fiction dont nous venons de parler, et qu'elle existe encore sur nos planisphères. Elle date de plus loin que plusieurs autres fictions de ce genre. Euripide en fait déjà men-

(4°) Eratosth. Catast. 10. cf. Tzetz. ad Lycophr. 508, 510. (41) Voyez p. e. Schaubach ad Eratosth. Catast. p. 123. et

(43) Dans Lucien (D. D. XXVI. 2. T. I. p. 286), Apollon remarque très à propos que ce n'est pas récompenser l'amour fraternel que d'empêcher les frères de se trouver jamais ensemble.

Heyn. ib.

(42) Sext. Emp. c. Math. IX. 37. D'après M. Böttiger (Kunstmyth. p. 398), cette interprétation allégorique d'un auteur aussi récent que l'est Sextus est le passage classique qui peut servir à expliquer Pindare et Euripide. Cf. Eustath. ad II. p. 311 in. ad Od. p. 437. l. 30, où l'on trouve encore que les Dioscures signifient les tropiques.

tion (44). Au reste, comme il est toujours difficile de se retrouver dans le labyrinthe de ces fictions populaires, il y en a peu qui soient si embrouillées que celles des Dioscures, surtout quant à ces étoiles qui jouent un si grand rôle dans leur histoire. Les Dioscures ont été métamorphosés en étoiles; et, les étoiles ou les flammes étant le signe de leur présence, on à représenté les Dioscures avec des bonnets surmontés d'une étoile. Laquelle de ces fictions est la plus ancienne? Je me déclarerois volontiers en faveur de la dernière (45), mais je n'ose décider la question; aussi y a-t-il une foule de personnes métamorphosées en étoiles qui n'ont jamais eu des flammes ou des étoiles en tête. Nous reviendrons là dessus dans la suite. La fiction que l'on trouve chez Tzetzės (*6), si elle étoit ancienne, pourroit lever bien des difficultés. Ici Jupiter rend visite à Léda sous la forme d'une étoile. Après cela il ne seroit certainement pas étonnant que ses fils eussent des étoiles sur le bonnet ou qu'ils fussent eux-mêmes devenus des étoiles (47).

Leur caractère et leurs fonctions.
La part qu'ils de dissiper tous les doutes qui s'elèvent avoient au maintien de la justice divine.

une de la justice divine.

meaux, au moins n'y a-t-il aucune difficulté à connoître le caractère et les fonctions que leur assignoient les Grecs, après leur élévation au rang de dieux.

Il est à peine nécessaire de dire que les Dioscures, guerriers célèbres et renommés par leur habileté dans

⁽⁴⁴⁾ Hel. 139. "Αστροις σφ' δμοιώθέντε φάσ' εἶναι θεώ. Cf. Électr. 991: Οι δὲ φλογερὰν αλθέρ' ἐν ἄστροις ναίουσι. (45) Comme le fait M. Veegens l. l. p. 35 not.

⁽⁴⁶⁾ Ad Lycophr. 88 et 511. (47) Cf. Clem. Homil. V. 13. ap. Hemsterh. ad Lucian. T. I. p. 282.

tous les exercices du corps, étoient, comme Hercule, principalement adorés dans les gymnases et dans la palestre. Suivant la fiction de Pindare, Hercule, en montant au ciel, confia le soin de présider aux jeux olympiques à Castor et à Pollux, emploi que depuis ce temps ils partageoient avec lui et avec Mercure (48). Les deux frères sont souvent représentés exercant les mêmes fonctions (49): cependant Castor est spécialement invoqué lorsqu'il s'agit des joutes équestres (50), Pollux, lorsqu'on fait mention de la lutte (51). On conçoit facilement que ces dieux guerriers pouvoient décider le sort des batailles. On racontoit que les Spartiates, lorsque les Locriens d'Italie vinrent implorer leur secours contre les Crotoniates, leur conseillèrent de s'adresser aux Dioscures, et que ceux-ci; exauçant les prières des Locriens, se mélèrent aux

(4*) Pind. Ol. III. 64-74. Nem. X. 97.

— ἀγώνων Μοζοαν, Έρμα καὶ σὺν Ἡρακλεῖ, διέποντι θάλειαν.

A l'entrée de l'hippodrome à Sparte on voyoit les statues des Dioscures ('Αφετήριοι). Paus. III. 14. 7.

(49) Tous les deux sont appelés λευκοπώλοι (Pind. Pyth. I. 1. 127.), tous les deux εππηες et ἀεθλητήρες (Theocr.Id.XXII. 24.).

(5°) Pind. Pyth. V. 10. Le scholiaste (ad vs. 6) remarque que Bellérophon inventa l'art de monter à cheval, et que Castor employa le premier le char à deux chevaux (συνωρίς). Voilà aussi sans doute pourquoi Pindare donna le nom de καστόρειον μέλος à une ode composée en l'honneur d'une victoire dans les jeux équestres; nom que d'ailleurs on donnoit au chant qu'entonnoient les Spartiates avant la bataille. Voyez Pind. Pyth. II. 127. et la note de Heyne sur les premiers vers de cette ode. Cf. Orph. Argon. 586 sq.

(51) P. e. Theocr. Id. IV. 9. Dion Chrysostome (or. XXXVII. T. II. p. 107) représente Castor remportant la victoire dans le stade, Pollux dans la lutte. Cf. Diog. Laërt. p. 18. E. Oppien attribue à Castor l'invention de la chasse au lévrier. Oppian. Cy-

neg. II. 14 sq.

combattants et leur firent remporter la victoire (52). Lorsque Lysandre se préparoit à combattre la flotte des . Athéniens à Égos-Potamos, on aperçut, dit-on, les Dioscures à côté du gouvernail de son vaisseau (53).

doit paroître d'abord moins facile à expliquer comment ces dieux guerriers et athlètes aient pu être représentés comme des divinités marines. Et cependant il est connu que cette qualité leur est attribuée par l'antiquité entière. L'auteur de l'hymne homérique sur les Dioscures se borne presque entièrement à cette fonction (54). Euripide les célèbre comme les dieux qui procurent aux marins des vents favorables (55), et comme ceux auxquels les hommes se croient redevables de leur salut au milieu des tempêtes (56). Lorsque, dans Lucien, Apollon demande quelle est l'occupation des Dioscures, Mercure ne lui parle que du soin qu'ils prennent des marins (57). Pour résoudre cette difficulté, on se contente ordinairement de répondre qu'on a cru voir les Dioscures dans le feu électrique qui se manifeste souvent après la tempête sur les extrémités des mâts et des vergues (feu de S. Elme) (58). Je crois

(53) Plut. Lys. 12 in. Je crois, avec Reiske, qu'il faut omettre ici le mot ἄστρα. cf. ib. 18. et Cic. Div. I. 34.

(54) Hymn. Hom. XXXIII.

Σωτήρας τέκε παϊδας έπιχθονίων άνθρώπων, 'Δικυπόρων τε νεών, ότε τε σπέρχωσιν ἄελλαι Χειμέριαι κατά πόντον άμειλιχον.

(55) Eur. Hel. 1511 sq. (56) Eur. El. 992. cf. 1240. 1350 sq.

⁽⁵²⁾ Diod. fr. in A. Maji Scriptt. vett. nov. coll. T. II. p. 13 fin, cf. Justin. XX. 2 fin. 3. 8. et les auteurs cités dans la note, auxquels on peut ajouter Suid. in 'Αληθέστερα τῶν ἐπὶ Σάγρφ et Eustath. ad II. p. 210. l. 30.

⁽⁵⁷⁾ Luc. D. D. XXVI. 2. (T. I. p. 287). cf. Plut. orac. def. T. VII. p. 680. Non suav. posse viv. sec. Epic. T. X. p. 539. (58) P. e. Lucian. Navig. 9 (T. III. p. 254). Charid. 3 fin. (p. 620 in.). Voyez d'ailleurs les auteurs cités par M. Veegens, de Dioscuris, Symb. Litt. T. II. p. 32—34.

que cette réponse est très juste, mais elle n'empêche pas de faire une autre question, pour savoir ce qui à pu inspirer aux hommes l'idée de voir les Dioscures dans ces météores luisants. Les explications que nous donnent les anciens ne nous mènent pas loin dans cet endroit. Strabon croit qu'on a représenté les Diosoures comme dieux marins à cause des voyages lointains qu'ils ont entrepris (59). Apollonius de Rhodes dit que, parcequ'ils avoient sauvé une fois le navire Argo par leurs prières, Jupiter leur accorda le pouvoir de sauver tous les vaisseaux qu'ils voudroient (60). Isocrate prétend qu'ils étoient redevables de cette faculté à un caprice d'Hélène (61). Pour moi, je crois que les Dioscures n'étoient dieux marins que par la même raison pour laquelle Neptune étoit dieu équestre. Les Dioscures, aussi bien que Neptune, avoient soin des voyageurs. Neptune, qui présidoit à la surface de la terre comme à celle de l'océan, leur procuroit des chevaux comme il leur donnoit des navires: les dieux les plus célèbres par leur habileté à conduire des chevaux ne pouvoient manquer de partager avec Neptune le soin des vaisseaux. Sans vouloir citer des expressions qui semblent prouver la conjecture que je viens d'avancer (62), mais qui sont peut-être trop poétiques pour qu'on puisse les alléguer ici, je me contenterai de faire observer que non seulement Théocrite a exprimé parfaitement cette idée, en disant que les Dioscures sauvent les mortels, lorsqu'ils se trouvent en danger, soit dans un char soit à bord d'un

⁽⁵º) Strah. p. 83. A.

⁽⁶⁰⁾ Apoll. Rhod. IV. 650 sq.

Zevς δε σφι και δψιγόνων πόρε νήας. (61) Isocr. Helen. Encom. (Oratt. Att. T. II. p. 244 fin.).

^{(&}lt;sup>62</sup>) Παριππεύειν, καθιππεύειν se dit souvent des Dioscures, lorsqu'il est question de leur apparition sur mer, p. e. Eur. Hel. 1681. Ils sont représentés assis dans un char (ib. 1511.).

vaisseau (63), mais que Lucien appelle ces dieux les ministres de Neptune (64).

Ajoutons que nous retrouvons ici entre les hommes défiés et les anciennes divinités la même différence que nous avons déjà remarquée en parlant d'Esculape et d'Hercule. Apollon donnoit la mort comme il rendoit à la vie: Esculape n'employoit son pouvoir que pour guérir. Neptune excitoit des tempêtes et il les apaisoit: les Dioscures ne commandoient aux éléments que pour sauver. Voilà pourquoi on leur donnoit le plus beau titre qu'une divinité pût reçevoir en Grèce, celui de dieux hospitaliers ($^{\sigma_5}$) et d'amis du genre humain ($^{\sigma_6}$). Voilà pourquoi l'on racontoit qu'ils ne se bornoient pas à préserver les mortels des dangers qu'ils pouvoient avoir à craindre dans les voyages maritimes, mais qu'ils les sauvoient aussi dans d'autres occasions ($^{\sigma_7}$).

(⁶³) Theor. Id. XXII. 6.
 'Ανθεώπων σωτήρας ἐπὶ ξυρε ἤδη ἐόντων,
 "Ιππων θ' αίματόεντα ταρασσομένων καθ' δμιλον,
 Ναῶν θ' etc.

(54) Lucian. D. D. XXVI. 2. (T. I. p. 287.). Προστέτακται αὐτοῖν ὑπηρετεῖν τῷ Ποσειδῶνι, καὶ καθιππεύειν δεῖ τὸ πέλαγος etc. Neptune et les Dioscures se trouvent ensemble sur les monuments, p. e. Paus. II. 1 fin. Chez Hygin (Astron. Poet. II. 22) Neptune donne aux Dioscures les chevaux aussi bien que le pouvoir de secourir les naufragés. Quelquefois les lances des Dioscures sont terminées en tridents, p. e. chez Montfaucon, Antiq. T. I. pl. 194. fig. 10.

(σδ) Pind. Ol. III in. Φιλοξείνου.

(σδ) Theorr. Id. XXII. 23. Θναιοῖσι βοηθόοι. Le poëte ajoute πιθαρισταλ, ἀοιδολ, titre qui d'ailleurs ne leur est pas propre. L'ami de Ptolémée, voulant sauver des malheureux, dit au roi: Soyons pour eux des Dioscures (Διόσκουροι τοῖς δειλαίοις γενώμεθα σωτήρες ἔνθα (Lobeck veut εὐθὺς) καλ ἀγαθολ παραστάται). Ælian. V. H. I. 30.

(67) Simonide p. e., Callim. Epigr. LXXI. (p. 325). Pindare attribue à Castor le rétablissement de l'ordre public et de la tranquillité à Cyrène. Pyth. V. 12 sq. cf. Schol. Les Dioscures partageoient avec Jupiter et Minerve le titre d' ἀμβουλίοι. (Paus. III. 13. 4.) De quelle manière qu'on explique cette épi-

Par la même raison, les Dioscures étoient aussi peu vindicatifs que l'étoient Hercule ou Esculape. Le seul trait de ce genre que je me rappelle avoir trouvé est la manière dont ils punirent Phormion pour n'avoir pas voulu leur céder la chambre de sa fille (68). Mais au reste les poëtes louent à l'envi non seulement la bienfaisance. mais aussi la justice des Dioscures. Théognis leur attribue une part très active à l'administration de la justice divine, lorsqu'il les prie de lui faire subir à luimême le mal qu'il voudroit faire à un autre. à désirer qu'ils n'auront pas exaucé l'autre partie de sa prière, dans laquelle il leur demande de rendre le double à celui qui oseroit lui nuire (69). Pindare assure que les Dioscures protègent les justes (70). Dans une tragédie d'Euripide ils déclarent refuser leur assistance aux impies, et ne l'accorder qu'à ceux qui aiment la justice (7 1).

Leucothée, Palé- Quant aux personnes déifiées dont nous mon.

avons déjà parlé dans la première période de cette histoire, les souvenirs de l'apothéose de Leucothée et de Palémon étoient spécialement conservés à Corinthe (72) et en Laconie (73). On prétend que les

thète, elle signifiera toujours une qualité bienfaisante. Voyez Siebelis ad h. l. Partout ces dieux sont invoqués comme àleginante, p. e. Aristoph. Eccl. 1069. Lucian. Alex. Pseud. 4.

(⁵⁸) Paus. III. 16. 3.

(69) Theogn. 837.

Εί ποτε βουλεύσαιμι φίλο κακόν, αὐτὸς ἔχοιμι. Εἰ δὲ τι κεῖνος ἐμοὶ, δὶς τόσον αὐτὸς ἐχοι.

(76) Pind. Nem. X. 100.

Μάλα μέν ἀνδρών δικαίων Περικαδόμενοι. (⁷¹) Eur. El. 1350 sq.

(72) Voyez, à ce sujet, Philostr. Heroic. XIX. 14 (p. 740). Suivant quelques auteurs, Leucothée étoit un nom commun à plusieurs déesses marines. Voyez Heffter, Götterd. auf Rhodus, heft 3. p. 65.

(78) Conon (narr. 33) dit qu'à Milet on célébroit des jeux

jeux isthmiques étoient célébrés en l'honneur de ce dernier (74), et tel étoit le respect que les Corinthiens avoient pour ce jeune homme déifié, qu'ils lui attribuoient le pouvoir de punir les parjures qui l'avoient pris à témoin de leurs engagements dans le souterrain qui se trouvoit au-dessous de son temple (75).

Leucothée, comme les autres divinités marines, étoit censée prédire l'avenir. Les eaux du lac de la Laconie qui lui étoit consacré rendoient les gâteaux de farine qu'on y jetoit, lorsque la déesse vouloit donner un signe favorable à ceux qui la consultoient (76). Sur le chemin de Thalames, dans la même province, elle avoit un temple dans lequel on la consultoit par incubation (77).

Aristée.

Les éloges que les poëtes font d'Aristée s'accordent très bien avec les passages des mythologues qui se sont occupés de lui, passages que nous avons cités plus haut. Suivant Pindare, Aristée fut l'élève des Heures et de la Terre; avec l'immortalité, il reçut la charge de soigner les troupeaux; ami du genre humain, protecteur fidèle de ses amis, il fut décoré des noms de Jupiter et d'Apollon, quoique, par ses fonctions, il appartînt à la classe des dieux cham-

publics en l'honneur de Leucothée, qu'elle institua elle-même. Il paroît qu'on l'adoroit aussi à Thèbes. Plut. Lacon. Apophth. T. VI. p. 852. cf. Pind. Ol. II. 51 sq. Lycophron (229) assure que dans l'île de Ténédos on offroit des enfants à Palémon, cf. Tzetz. ad h. l. Ceci toutefois ne s'accorde pas trop bien avec les sentiments de bienveillance qu'on lui attribue ailleurs, p. e. Philod. Epigr. XXV (Anth. T. II. p. 77).

⁽⁷⁴⁾ Schol. Pind. Argum. Isthm. cf. Tzetz. ad Lyc. 229. (75) Paus. II. 2. 1. (76) Paus. III. 23. 5.

⁽⁷⁷⁾ Paus. III. 26. 1. Si dans Strabon (p. 762 B.) on pouvoit lire exelves au lieu d'exelves, on pourroit citer un oracle de Leucothée en Colchide. S'il faut garder la leçon exelves, c'est Phrixus qui y présidoit l'avenir. Mais, en tout cas, suivant Strabon, le temple étoit consacré à Leucothée, et bien par Phrixus.

pêtres (78). Apollonius de Rhodes le fait élever par Chiron; il ajoute que les Muses lui enseignèrent la médecine et la divination et lui consièrent le soin de leurs troupeaux. Suivant cet auteur, Aristée naquit en Afrique, il passa en Thessalie, la patrie de sa mère, et ensuite dans l'île de Cos, où l'on offroit encore longtemps après des sacrifices à Sirius, en mémoire d'un sacrifice qui luiavoit été offert par Aristée, pour faire cesser une sécheresse qui avoit affligé ce pays (79). Oppien représente Aristée absolument de la manière dont le dépeignent Diodore et d'autres auteurs, c'est à dire comme l'inventeur de la culture de l'olivier, de l'éducation des abeilles, de la préparation du laitage et d'autres pratiques toutes en rapport avec la vie champêtre. Suivant cet auteur, il demeuroit dans l'île d'Eubée, où il prit soin de l'éducation de Bacchus (80). Quoique ces rapports ne s'accordent pas tous sur l'endroit où habitoit Aristée, il est pourtant certain que tous ont en vue le même personnage. Il n'y a pas de doute qu'on n'ait voulu désigner l'un des premiers cultivateurs de la Grèce, comme le fut Bacchus. Il est possible que la renommée du

(78) Pind. Pyth. IX. 104 sq. cf. Schol. ad 113 et fr. T. III. p. 159. n°. 188. Aristée n'étoit pas un surnom de Jupiter, comme le prétend le savant Creuzer (Symb. et Myth. T. IV. p. 371), mais Jupiter étoit un surnom d'Aristée, ainsi qu'il l'étoit d'Agamemnon à Sparte (Lycophr. 1123. et Tzetz. ad h. l.)

et à Laperses en Attique (ib. 1369 id.).

(7º) Apoll. Rhod. II. 500 sq. cf. Schol. ad 500—527, où l'on trouve une foule de variantes sur l'histoire de la mère d'Aristée. Le même poëte (IV. 1131 sq.) fait mention d'une fille d'Aristée. Chez Apollonius, Aristée est disciple de Chiron: d'autres le représentent comme fils de Chiron. Schol. ad IV. 498. Sur les vents étésiens ramenés par le sacrifice d'Aristée, voyez encore Theophr. de vent. p. 405. Le rapport d'Apollonius s'accorde assez bien avec celui d'Héraclide de Pont, de Polit. p. 20 in. (ad calc. Cragii, Rep. Laced.).

(86) Oppian. Cyneg. IV. 265 sq. L'auteur du livre de mirab. auscult. attribué à Aristote (Arist. T. I. p. 881. B.) l'appelle γεωργικωτάτος των τότε. Cet écrivain le place sur l'île d'Ichnuse.

véritable Aristée ait engagé les habitants de différents endroits à donner ce nom à celui qui chez eux jeta les fondements de l'agriculture. Il est possible encore qu'il vécut avant Bacchus (*1), comme le semble indiquer la tradition que ce dieu fut élévé chez lui (quoiqu'il y en ait d'autres qui changent les rôles): mais ce qui est certain c'est que, tandis que Bacchus étoit adoré partout dans la Grèce, l'on ne trouve aucune indication certaine au sujet du culte d'Aristée, quoiqu'il paroisse assez probable qu'on l'ait adoré, puisque Pausanias le place, parmi les hommes déifiés, au même rang avec Hercule, Amphiaraus et les Dioscures.

Autres personnaler, il y avoit encore un assez grand
nombre d'hommes illustres qu'on croyoit
avoir été élevés au rang de divinité. Tels étoient
Amphiaraus et Britomartis (*2), dont nous avons
déjà parlé plus haut (*3), Trophonius (*4), le dieu
marin Glaucus, surtout adoré à Anthédon (*5), Sémé-

(82) Callimaque (H. in Dian. 189) appelle Britomartis une Nymphe, mais Pausanias (VIII. 2. 2.) la range parmi les personnages déisiés. Au moins est-il certain qu'elle est différente de Diane, quoique Diane soit appelée quelquefois, comme elle, Dictynne. A proprement parler, Britomartis étoit la Diane des pêcheurs. Voyez Plut. de solert. anim. T. X. p. 24.

(83) Ajoutons ici, au sujet d'Amphiaraus, que Nicolas de Damas (p. 64. ed. Orell.) rapporte un oracle de la Sibylle dans lequel Jupiter, Apollon et Amphiaraus défendent de consommer le supplice de Crésus. Amphiaraus avoit aussi un temple à Argos. Paus. II. 23. 2.

(*4) Paus. IX. 39. Son frère Agamède partageoit ces honneurs. (*5) Paus. IX. 22. 6. Palaeph. de incred. 28. Heracl. de incred. 10. Tzetz ad Lyc. 754. Schol. Apoll. Rhod. I. 1310. Schol. Fur. Or. 364. Athen. VII. 48. Diodore (T. I. p. 291 fin. 292 in.) place l'apothéose de Glaucus avant celle des Dioscures. Suivant lui, il la leur prédit, lors de leur expédition en Colchide. Philostrate (Icon. II. 15) le vit représenté sous la forme d'un vieillard, dont le corps se terminoit en poisson.

lé (8°), Lycurgue de Sparte (8°), Hélène et Ménélas, auxquels, suivant Isocrate, on offroit des sacrifices dans la ville de Térapnes en Laconie (8°), où ils avoient été ensevelis (8°). L'orateur assure qu'Hélène donna des preuves très évidentes de son pouvoir, en punissant Stésichore pour le mal qu'il avoit dit d'elle, et en inspirant à Homère l'idée de composer son Iliade (9°).

(86) Suivant Pindare, elle vit parmi les dieux olympiques, aimée de Pallas et de Jupiter. Ol. II. 46. cf. Pyth. XI in. Suivant la tradition la plus généralement reçue, elle fut ramenée au ciel de l'empire des morts par son fils Bacchus. Suivant Plutarque, la fête célébrée à Delphes sous le nom de jouis avoit rapport à cet événement (Quæst. Gr. T. VII. p. 176); mais, d'après la tradition des Naxiens rapportée par Diodore (T. I. p. 372), elle fut immédiatement après sa mort transportée au ciel. Cf. Philostr. Icon. I. 14. Dans Théocrite on lui consacre des autels, ainsi qu'à son fils. Id. XXVI. 6. cf. Hymn. Orph. XLIV.

(87) Suivant Plutarque (Lycurg. 31.), les Spartiates lui offroient chaque année des sacrifices, comme à un dieu. Pausanias (III. 16.5) dit qu'ils lui avoient consacré un temple, comme à un dieu (εἶα δη δεῷ). Hérodote (I. 66) parle aussi de ce temple, et il dit que le Spartiates adoroient Lycurgue avec beaucoup de ferveur (σέβονται μέγαλως). Ces témoignages prouvent que Nicolas de Damas (p. 45. ed. Orell.) se trompe lorsqu'il dit que les Spar-

tiates sacrificient à Lycurgue ώς ήρων.

(88) Isocr. Helen. Encom. (Oratt. Att. T. II. p. 245. οὐχ τος τρωσιν, ἀλλ' ὡς θεοῖς.). Chez Euripide (Or. 1635 sq.) Hélène partage avec ses frères Castor et Pollux la fonction de sauver les navires assaillis par la tempête, ce qui toutefois ne s'accorde pas avec les fictions d'autres auteurs. Voyez Sosibius ap. Schol. ad h. l. Dans un autre endroit (Or. 1687), Euripide appelle Hélène "Ηρη πάρεδρος. Chez Dénys d'Halicarnasse (Antiq. Rom. VII. p. 478. l. 30) elle tient le même rang qui est assigné à Hercule, à Esculape et aux Dioscures. Pindare l'invoque aussi avec ses frères Ol. III in.

(89) Paus. III. 19. 9. (90) Isocr. I. l. cf. Plat. Phædr. p. 343. C. et Paus. III. 19. 11, où Hélène est la femme d'Achille. Un certain Léonyme de Croton les avoit vus ensemble dans l'île de Leucé. Suivant le même auteur (IV. 16. 4), elle empêcha, avec ses frères les Dioscures, Aristomène d'attaquer Sparte.

Dieux inventés Il est certain que cette dernière particulapar les poëtes, ou mentionnés dans rité est de l'invention du rhéteur, et il n'y les traditions. a pas de doute qu'il n'y ait eu plusieurs autres divinités qui n'étoient redevables de leur haute dignité qu'à la bonne opinion que conçut d'elles quelque poëte ou quelque orateur. Suivant Euripide, Thétis promit à son mari Pélée de lui faire obtenir la dignité divine et l'immortalité, en sorte qu'il demeureroit avec elle dans les profondeurs de la mer (91). Dans la tragédie intitulée Rhésus, la Muse, mère de ce jeune guerrier, annonce sa résolution de prier Proserpine de lui rendre l'ombre de son fils, après quoi elle veut donner à celui-ci la charge de prophète de Bacchus, et lui assigner pour demeure une caverne du mont Pangée (92). Chez Apollonius de Rhodes, Cyrène obtient d'Apollon. si non l'immortalité, au moins une existence plus longue que ne l'est ordinairement celle des mortels (93).

Il y a d'autres divinités qui n'existoient que dans les traditions populaires. Tel est ce fruit des amours du jeune pasteur Crathis et d'une chèvre, qui, moitié homme moitié bouc, fut compté parmi les personnages divins. Je ne connois point d'auteur qui fasse mention de ce petit Pan, excepté Élien (94). Telles sont ces jeunes filles changées en Nymphes ou en Néréides dont il est de temps en temps question dans les fables populaires (95); tel est Iasion, l'amant de Cérès (96).

(91) Eurip. Androm. 1254 sq.

⁽⁹²⁾ Eurip. Rhes. 962. Ce qui mérite notre attention c'est qu'il n'est pas question ici de faire monter Rhésus au ciel, comme on l'observoit à l'égard des autres hommes déifiés. Au contraire, Rhésus devoit rester sur la terre, et sa mère déclare expressément qu'il ne la reverra plus. Rhésus devint un être intermédiaire entre les dieux et les hommes. Il est appelé ανθρωποδαίμων. Je ne connoîs point d'autre exemple de cette qualification.

(92) Apoll. Rhod. II. 509. Μαπραίων.

⁽⁹⁴⁾ Ælian. H. A. VI. 42. Τέτον ἐκθεωθῆναι λόγος ἔχει. (95) P. e. Anton. Lib. 32. Anticlides ap. Athen. XI. 15. (95) Diod. Sic. T. I. p. 370.

Les personnes dont nous venous de parler obtinrent l'immortalité avec la dignité de dieu: mais il ne suffisoit pas, suivant les poëtes, d'être fils d'un dieu pour être immortel. Aristée, quoique fils d'Apollon et d'une Nymphe, n'obtint l'immortalité que par le moyen du nectar et de l'ambroisie, dont les Muses lui humectèrent les lèvres (97). Les auteurs font mention de plusieurs autres méthodes (98). Personnages qui D'autres personnages obtinrent l'immortalité, sans la talité sans qu'on trouve qu'ils aient été adodivinité. rés comme divinités, Ganymède par exemple (99), Tithonus (100), Endymion (101), Memnon (101), Euénus (101), Ptérélas (101), Diomède (101).

(97) Pind. Pyth. IX. 110.

(98) Dans tous les passages rapportés dans la note 85, Glaucus devient immortel au moyen d'une certaine plante qu'il mange. Suivant le scholiaste de Platon (p. 197 in.), il le devint en se baignant dans la fontaine immortelle (ἀθάνατος πηγή); ailleurs c'est un φάρμακον dont on se sert. Apollod. III. 6. 8. Chez Lucien (D. D. IV fin. p. I. T. 212), Ganymède doit boire τῆς ἀθανασίας.

(99) Apollod. III. 12. 2. cf. Hom. Il. E. 265.

(100) Hymn. Hom. III. 219 sq. cf. Hellan. fr. ed. Stürz.

p. 149 sq. et auctt. laud.

(201) Glaucus étoit dieu et immortel, mais il n'étoit pas exempt de la vieillesse; la même chose manquoit à Tithonus, qui n'étoit pas même dieu; Endymion avoit obtenu la jeunesse perpétuelle avec l'immortalité, mais, en revanche, il dormoit toujours. Apollod. I. 7. 5. Suivant le scholiaste d'Apollonius (ad IV. 57), Endymion, déjà immortel et élevé au ciel, ayant commis quelque faute, obtint de Jupiter la permission de l'expier par un sommeil éternel.

(102) Arctin. Ætihop. ap. Procl. Chrestom. Cod. 239. cf. Tychsen Comm. de font. Q. Smyrn. p. 62 in. L'Aurore obtint

pour lui l'immortalité de Jupiter.

(103) Dositheus ap. Plut. Parall. T. VII. p. 252. Il devint

immortel après s'être noyé dans un fleuve.

(104) Apollod. II. 4. 5. Il reçut le don de l'immortalité de Neptune. Antoninus Liberalis (41) dit que Pasiphaë étoit immortelle: mais il n'ajoute pas comment elle obtint ce privilège. Les temps hérorques nous ont déjà fourni des exemples d'animaux immortels.

(104) Pind. Nem. X. 12.

L'apothéose sou-Mais pour être reçu parmi les dieux acvent une suite des honneurs héroi- crédités auprès du public (s'il est permis de me servir ici de cette expression), il ne falques. loit rien moins qu'une canonisation formelle. Il y a même des témoignages qui indiquent clairement comment plusieurs personnages ont été promus à un rang plus élevé. Heroule avoit été héros avant de devenir dieu (106); quelques peuplades même ne lui connoissoient que la première qualité. On raconte la même chose d'Orphée. Le tombeau où fut ensevelie la tête d'Orphée, dit Conon, étoit d'abord un héroum, mais, la réputation du poëte aliant toujours en augmentant, on commença à lui offrir des victimes, comme à une divinité, et le héroum devint un temple (107). Plutarque dit, en termes précis, que les Phocéens, pour recompenser les mérites de Lampsacé, fille de Mandron, roi de l'île de Pityöesse, lui décernèrent d'abord les honneurs héroïques, mais que dans la suite ils decrétèrent qu'elle seroit honorée comme une déesse (108).

Difficulté qu'il L'apothéose étoit une suite des hony a à distinguer neurs héroïques; ces honneurs mêmes l'apothéose de la dignité de héros. n'étoient autre chose qu'un effet du désir d'honorer la mémoire de quelque défunt

> Διομή δεα δ' ἄμβροτον Σανθὰ ποτὲ Γλαυχῶπις ἔθηκε Θεόν.

Ibycus (ap. Schol. ad h. l.) représenta Diomède comme l'époux d'Hermione et associé aux Dioscures. Le scholiaste rapporte encore un passage de Polémon qui parle aussi de Diomède comme d'un dieu. Voyez toutefois les traditions rapportées par Strabon, p. 436. Lycophron (630) s'exprime ainsi:

Θεός δε πολλοϊς αἰπὸς αὐδηθήσεται. cf. Tzetz.

(166) Suivant Apollodore (II. 5. 1), il ordonna lui-même de l'honorer comme heros.

(107) Conon, narr. 45 fin. (Hist. poët. scr. p. 292 fin. 293 in.) Ο τέως μέν ήρωον ην, υστερον δ' έξενίκησεν ίερον είναι. Ουσίαις τε γάρ, και δσοις άλλοις θεοί τιμώνται, γεραίρεται.

(108) Plut. de virt. mul. T. VII. p. 43 fin. Καλ τή Δαμψάκη πρότερον ήρωϊκάς τιμάς ἀποδιδόντες, ὕστερον ώς θεώ θύειν έψηφίσαντο.

illustre; quelquesois il est difficile de fixer les limites qui séparent ces différents grades. Plutarque, les Thébains portoient le deuil sur Leucothée et ils l'adoroient en même temps comme une divinité (109). Au contraire, Philostrate dit que les Corinthiens pleuroient les enfants de Médée, mais qu'ils chantoient des hymnes en l'honneur de Mélicerte (1.10). Souvent les auteurs font mention de sacrifices pareils à ceux qu'en offroit aux dieux, offerts à des personnes qui d'ailleurs ne sont connues que comme héros. Pindare dit qu'on offroit des sacrifices à Tlépolème comme à un dieu (111). Tzetzès assure que les Macalliens en Italie honoroient Philoctète comme un dieu, par des libations et des sacrifices, mais il ajoute que le temple de ce dieu fut bâti sur le lieu même de sa sépulture (112). Pausanias range Protésilas parmi les personnages qui obtinrent les honneurs de la divinité, comme Trophonius et Amphiaraus (***); Herodote (***) et Thucydide (115) font mention d'un temple de Protésilas à Éléus, endroit dont il étoit le génie tutélaire; à Phylace en Thessalie on célébroit des jeux en son honneur (*16): et cependant Hérodote lui-même assure

(109) Plut. Lacon. Apophth. T. VI. p. 852. Il en parle à l'occasion d'un mot de Lycurgue. Ce législateur, interrogé au sujet de Leucothée, répondit que, si elle étoit une déesse, il falloit ne pas regretter sa mort, et que, si elle étoit mortelle, il falloit ne pas lui offrir des sacrifices. Il est évident par ce passage, ainsi que par les autres cités plus haut, que Leucothée ne fut pas déesse d'origine, comme le prétend Aristide (Or. III. T. I. p. 43—45), et moins encore l'écume des vagues, comme l'explique Cornute (N. D. Opusc. Myth. p. 196).

(110) Heroic. XIX. 14 (p. 740). Τοὺς μὲν μειλίσσονται, τὸν δὲ ὑμνέσιν. Chez Plutarque ce sont πένθος et ἱερουργία qui font la différence. Ce qui chez Philostrate est μειλίσσεσθαι, ce sont des τιμαλ ἡρωΐκαι chez Diodore. Τ. Ι. p. 298 fin.

(121) Pind. Ol. VII. 141 sq. ωσπερ θεφ.
(112) Lycophr. 927. 'Αλανής θεός. cf. Tzetz. ad h. l.

^(*15) Paus. I. 34. 2. (*14) Herod. VII. 33. (*15) Thucyd. VIII. 102. (*16) Pind. Isthm. I. 83 sq. cf. Schol.

que le temple de Protésilas fut élevé sur son tombeau (117), et, d'après les paroles qu'il met dans la bouche du Perse Artaycte, il est évident qu'il ne considéroit lui-même Protésilas que comme un héros (118). Arrien, quoiqu'il raconte qu'Alexandre offrit des sacrifices à Protésilas, ne parle cependant que de son tombeau, et bien dans la ville d'Éléus, dont font aussi mention les auteurs que nous venons de citer (119).

L'incertitude devient plus grande encore, lorsque les poëtes s'en mélent. Suivant Euripide, Iphigénie mourut et fut enseveli à Brauron en Attique, où on lui consacroit les vêtements laissés par les femmes mortes en couches (120): et cependant Nicandre la change en un génie immortel, et la donne en mariage à Achille (121), qui, suivant plusieurs autres, épousa Hélène, et, suivant Ibycus et Simonide, Médée (122). Il est très probable que le culte de ces personnages différoit aussi d'après les

(117) Herod. IX. 116. Πρωτεσίλεω τάφος τε καλ τέμενος περλ αύτόν.

⁽¹²⁶⁾ Hérodote raconte qu'Artaycte, qui avoit profané le temple de Protésilas, voyant un jour des poissons salés, qu'on avoit étendus sur des charbons ardents pour les frire, sauter, comme s'ils étoient vivants, crut que, par ce présage, Protésilas, quoique mort et enseveli (l'expression est assez leste: il dit proprement salé, τάριχος ἐών), vouloit indiquer qu'il avoit reçu des dieux le pouvoir de le punir à cause du sacritège qu'il avoit commis. Herod. IX. 120.

⁽¹²⁹⁾ Arrian. Exp. Alex. I. p. 31. Le pouvoir que Philostrate attribue à Protésilas étoit assez étendu (Heroïc. Prœem. 2. p. 664); cependant nous verrons bientôt combien les héros proprement dits étoient puissants.

⁽¹²⁰⁾ Eurip. Iph. T. 1462 sq. Dans le poëme de Marcellus (Anthol. T.III.p. 17. vs. 53), Iphigénie est aussi représentée comme héroine. Les Mégariens disoient qu'elle étoit ensevelie chez eux; les Arcadiens racontoient des choses bien différentes, et Hésiode rapporte que Diane la déifia et lui donna le nom de Hécaté. Paus. I. 43. 1.

^(***) Nicander ap. Anton. Lib. 27 fin. (****) Schol. Apoll. Rhod. IV. 815.

provinces et les villes. Le même Achille qui, suivant quelques-uns, fut honoré comme un dieu en Laconie, et, suivant Plutarque, en Épire, sous le nom d'Aspetus (123), cet Achille n'avoit à Élis qu'un cénotaphe, auprès duquel les femmes le pleuroient en se frappant la poitrine (124), ce qui paroît indiquer qu'on le considéroit tout-au plus comme un héros. A Sparte, Hippolyte n'avoit qu'un héroum (125): à Trezène on lui avoit consacré un temple, une enceinte sacrée et une statue. Un prêtre élu à vie lui faisoit annuellement des sacrifices, et les jeunes filles lui consacroient leur chevelure. les Trézéniens nioient-ils qu'Hippolyte eut été mis en pièces par ses chevaux, et ils prétendoient qu'il avoit été élevé au ciel (126). Les héros Grecs étoient adorés à Troye: Hercule y étoit entièrement négligé (127).

Les Héros. Difleur nature.

Cependant ces variations n'empêchent pas férence qui exis-toit entre les que la dignité de héros ne diffère réellehommes déifiés, ment de celle de dieu. Les héros aples génies et les partiennent de droit à la période dont nous héros, quant à partiennent de droit à la période dont nous nous occupons ici, puisqu'en général ce sont les hommes illustres des siècles plus

reculés, dont nous avons parlé dans la première partie de cet ouvrage, qui ont été adorés par la postérité sous le nom de Héros, nom auquel ces siècles ont même emprunté l'épithète par laquelle on les distingue ordinairement des temps plus rapprochés.

Nous avons déjà fait observer qu'Homère ne connut point la distinction, introduite dans la suite, entre les dieux et les génies. Il en est de même à l'égard des

⁽¹²⁸⁾ Plut. Pyrrh. I. Arrien (Peripl. Pont. p. 22. Huds. geogr. gr. min. T. I) l'appelle aussi & é 65. Cicéron (N. D. III. 18) assure que les Astypaléens l'adoroient comme une divinité. Cf. Quinte de Smyrne III. 770 sq., où il est égal à Bacchus et à Hercule. cf. XIV. 186.

⁽¹²⁴⁾ Paus. VI. 23. 2. (125) Paus. III. 12. 7 fin. (126) Paus. II. 32. 1. (127) Strab. p. 891.

héros (* 2 8). Nous avons fait remarquer la différence qui, des les temps d'Hésiode, existoit entre les dieux et les génies ou démons. De même on distinguoit les génies et les héros (12?), comme l'on distinguoit ceux-ci d'avec les dieux qui auparavant avoient vécu parmi les hommes.

D'après l'acception la plus généralement reçue, les héros constituoient une classe intermédiaire entre les hommes

(128) Il est possible, et même probable, que le culte des héros ait commencé dans les siècles hérosques eux-mêmes, ce culte n'étant autre chose, comme nous le verrons bientôt, qu'une suite des honneurs fanèbres rendus aux défants; aussi y a-t-il des traditions qui semblent l'indiquer, p. e. celle sur l'autel consacré à Pélops par Hercule (Apollod. II. 7.2), celle sur les héros adorés dès les temps des Argonautes (Apoll. Rhod. I. 1048 sq. II. 835 sq), le rapport au sujet du héroum consacré à Acrisius (Pherec. ap. Schol. Ap. Rhod. IV. 1091. cf. Pherec. fr. p. 73). Cependant ni cette probabilité ni ces traditions ne nous autorisoient à en faire mention alors.

(129) Plutarque (de orac. def. T. VII. p. 634) dit qu'Hésiode fut le premier à distinguer les dieux, les génies, les héros et les hommes. Platon (Leg. IV. p. 601. C.) observe la même distinction. Il sait mention de θεοί δλύμπιοι et χθόνιοι, de δαίμονες, et, après eux, de #emes. Ceci toutefois n'empêchoit pas qu'on ne les confondît quelquesois les uns avec les autres. Platon luimême, par exemple, lorsqu'il conseille d'honorer la mémoire des citoyens qui auroient laissé la vie sur le champ de bataille, ou qui auroient bien mérité de la patrie d'une manière quelconque, emploie ces mots: ώς δαιμόνων, υύτω θεραπεύσομέν τε καλ προσκυνήσομεν αὐτῶν τὰς θήκας. Rep. V. p. 464. C. Dans un autre endroit (VIII. p. 490 fin.), il dit qu'il faut élever des monuments et offrir des sacrifices aux magistrats de la république après leur mort, ώς δαίμοσιν, au moins si la Pythie le permet, et autrement ώς εὐδαίμοσί τε καὶ θείοις. Pausanias donne le nom de ήρως et de δαίμων à un compagnon de voyage d'Ulysse (VI. 6. 3). Voyez les tentatives faites par le savant Creuzer pour défendre l'historien contre l'accusation d'inconséquence, à laquelle ce passage semble donner lieu. Symb. und Myth. T. III. p. 28 sq. Platon (Apol. Socr. p. 363. C.) représente les génies comme fils d'un dieu. Or on sait que plusieurs héros avoient la même origine. De même chez Plutarque (orac. hef. p.634) le titre juideoi, d'ailleurs propre aux héros, et celui de daipores semblent être synonymes. cf. Reiske ad h. l.

et les génies. Il est vrai, quelques génies, comme nous l'avons vu plus haut, avoient été hommes, ainsi que les héros, mais il y avoit aussi des dieux qui avoient vécu parmi les hommes. En général, ceux qu'on appelle Héros sont des hommes honorés d'une manière extraordinaire après leur mort: on respectoit comme des personnes déifiées celles dont la mort n'étoit pas connue (130).

Les génies étoient censés être supérieurs aux héros, en sorte que la dignité de héros étoit, pour ainsi dire, le premier grade pour arriver à la divinité (181). Les génies étoient, il est vrai, inférieurs aux dieux, mais leur nature n'étoit pas, comme celle des héros, un mé-

(180) Le scholiaste de Pindare (ad Nem. X. 12 fin.), après avoir dit que Diomède étoit adoré comme un dieu, fait observer que les historiens ne font nulle mention de sa mort; et Strabon (p. 436), quoiqu'il cite plusieurs traditions dans lesquelles il est question de la mort de ce prince, fait cependant aussi mention de celle dont parle le scholiaste, en disant que les Hénètes prétendoient qu'il avoit terminé chez eux sa carrière de la manière qu'on appelle apothéose (την καταστροφην αὐτοῦ μυθεύεσιν, ήν ἀποθέωσιν καλέσιν. ib. C.). Pausanias s'exprime ainsi: On dit qu'il y a à Mégare un héroum d'Iphigénie, car on prétend qu'elle y mourut: mais je sais que les Arcadiens rapportent une autre tradition à ce sujet, et qu'Hésiode assure qu'Iphigénie ne mourut pas, mais que, par l'intervention de Diane, elle devint déesse sous le nom de Hécaté. Paus. I. 43. 1. L'enfant Sosipolis avoit été métamorphosé en serpent et avoit ensuite disparu. Par conséquent il ne mourut pas et il devint dieu (&e65). Paus. VI. 20. 3. En général, lorsqu'une personne illustre mouroit d'une manière incounue, ou lorsqu'on ne trouvoit pas son cadavre, on avoit la coutume de dire qu'il avoit été transporté au ciel, Énée p. e. et Romulus (Dion. Hal. Ant. Rom. I. p. 52), et c'est ce qui donna occasion au conte sur la mort d'Empédocle. Flave-Josèphe observe la même différence. Il rapporte que Josué publia la mort de Moyse, pour empêcher que le peuple ne prétendît qu'à cause de sa vertu il avoit été élevé au ciel : Γέγραφε δ' αθτον τεθνεώτα, δείσας μη δι' ύπερβολην της περί αὐτὸν άρετης πρός το θείον αὐτον άναχωρήσαι τολμήσωσιν εἰπείν. Antiq. Jud. IV. 8. 48 fin.

(131) Au temps de Plutarque on disoit que les hommes devenoient héros, les héros genies, et les génies, quoique rarement, dieux. de orac. def. T. VII. p. 634. lange de la nature humaine et de la nature divine (182). raison pourquoi ceux-ci portoient aussi le nom de demidieux (183). La différence est très bien marquée par Hésiode, l'auteur qui le premier en a fait mention. Suivant lui, les premiers hommes, ceux de l'âge d'or, devinrent génies ou démons après leur mort: il n'y a que les hommes du quatrième âge qui soient appelés héros ou demi-dieux. Ils furent transportés après leur mort dans les îles des bienheureux(184). Ici i'on voit clai-

(182) Cette qualité caractéristique est très bien indiquée par Trophonius dans Lucien: εξ ανθρώπου τι και θεδ σύνθετον. Dial. Mort. III fin. (T. I. p. 340.), cf. Corn. N. D. 31. (Opusc. Myth. p. 221). "Ηρωας γάρ ἐκάλουν οἱ παλαιοί τοὺς άνδρείους τῷ σώματι και ταῖς ψυχαῖς, και κατά τοῦτο τοῦ θετου γένους μετέχειν δοκούντας.

(133) Hesiod. Op. et D. 159.

Ανδρών ήρώων θετον γένος, οι καλέονται $^{ullet} H$ μ i ullet arepsilon or .

Proclus, dans son commentaire sur cet endroit, remarque que, comme le fils d'un dieu et d'une déesse est lui-même une divinité, et comme le fils d'un homme et d'une femme est luimême mortel, de même le fils d'un dieu et d'une semme, ou celui d'un homme et d'une déesse est moitié dieu, moitié homme. Il ajoute que les premiers sont plus vigoureux et plus puissants, les autres plus doux et plus bienveillants. Hesiod. cum Schol. p. 26. b., cf. Eustath. ad II. p. 13, 14. Isocrate exprime entièrement cette idée (Nicocl. Oratt. Att. T.II. p.39 in.): --- πάντας Εχευν την αθτην φύσιν και πρός πατρός και μητρός άνενεγκείν, των μέν θνητων είς Εθαγόραν - των δέ ήμιθέων είς Διακίδας, των δε θεων είς Δία. - Dans un autre endroit (Paneg. p. 63), il appelle les fils des dieux juideo, et il ajoute que, quant au corps, ils étoient sujets aux mêmes besoins que les hommes, mais que par leur valeur ils avoient mérité une gloire éternelle. Platon donne aussi le nom de juites aux héros (Apol. Socr. p. 363. Ε. των ήμιθέων δσοι εν Τροία τετελευτήκασιν). Aristote (Anthol. II. p. 113. XIV.) appelle Nestor βουλή φέρτατος ήμιθέων. Dion Chrysostome (Or. VI. T. II. p. 405 fin.) appelle ήμίθεο. Oreste, Pylade, Thésée, Pirithous, Achille, Patrocle. (184) Hesiod. Op. 122 sq. cf. 159. Sur la fin de son poëme, Apollonius de Rhodes invoque comme héros les voyageurs illustres dont il vient de chanter les hauts faits (ελατ' ἀριστήων μακάρων γένος); Antonius Liberalis (narr. XXVI. p. 174) les ap-

pelle déjà héros pendant leur vie.

rement les progrès que sit avec le temps le respect qu'on avoit pour les hommes illustres. Chez Homère, Achille et tous les autres, à l'exception du seul Ménélas, qui déjà pendant sa vie est transporté dans les îles des bienheureux, descendent dans l'empire de Pluton, et ciel son qu'Hercule monte au ombre trouve cependant dans les régions souterraines. Hésiode, au contraire, transporte dans le séjour des bienheureux tous ceux qui vécurent dans le quatrième age, ce qui s'accorde très bien avec les fictions des poëtes plus récents et avec les opinions populaires qui par la suite obtinrent le plus d'autorité. Ibycus et Simonide assuroient qu'Achille avoit été transporté dans les champs élysées et qu'il y avoit épousé Médée (195). Dans la suite on disoit qu'Achille demeuroit dans l'île de Leucé, île située dans le Pont Euxin, et qu'il y avoit pour compagne Hélène (136); les poëtes de la période romaine plaçoient encore Alemène et Séméle dans les champs élysées (197).

(185) Ap. Schol. Apoll. Rhod. IV. 815. (336) Arctinus ap. Phot. Cod. 239, cf. Tychsen ad Q. Smyrn. p. 62. Suivant Pausanias (III. 19. 11), le Crotoniate Léonyme vit dans cette île Achille, Ajax, Patrocle, Archiloque et Hélène, ce qui s'accorde avec le témoignage de Maxime de Tyr. Diss. XV. 7. (T. I. p. p. 281 sq.). Cf. Strab. p. 469 fin. 470 in, cf. 472 fin. 473 in. Arrian. Peripl. Pont. Eux. p. 21 (Huds. Geogr. gr. min.), Autig. Caryst. 134. et les remarques de Beckmann sur la différence qui existe entre ce témoignage et celui d'Arrien, avec les auteurs qu'il cite. Ajoutez y Philostr. Heroic. XIX. 16. Sur le respect qu'avoient pour Achille les Borysthénites, voyez Dion. Chrys. Or. XXXVI (T. II. p. 78). Chez Quinte de Smyrne (XIV. 186), Achille se qualifie lui-même de maxágena. θεοζοι δμέστιος, et, par la manière dont s'exprime Neptune à ce sujet (III. 770 sq.), on voit que cette qualité et le séjour dans l'île pouvoient très bien aller ensemble.

(237) Marcell. vs. 58, 59 (Anthol. T. III. p. 17). Suivant Phérécyde (ap. Anton. Lib. 33. cf. Pherec. fr. p. 184 sq.), Alcmène avoit été transportée aux îles fortunées et elle y avoit épousé Rhadamanthe. Suivant Apollodore (II. 4. 2), ce mariage eut déjà lieu pendant leur vie, et Rhadamanthe, après sa mort, alla sièger au tribunal de l'empire des morts. cf. III. 1. 2.

Cependant, dans toutes ces fictions, quel que soit l'endroit où les héros soient transportés, c'est leur corps dont il est question: les philosophes accordèrent ce privilège à l'âme. Plutarque, en parlant de l'apothéose de Romulus, avertit ses lecteurs qu'il ne faut pas croire que le corps du juste soit transporté au ciel, mais que son âme, jugée digne d'abord d'aller habiter un héros, est transportée ensuite dans un génie, et qu'enfin, lorsqu'elle est tout-à-fait sanctifiée et délivrée de toute souillure terrestre et corporelle, elle est reçue parmi les dieux (188). Il faut bien distinguer ces opinions des philosophes d'avec celles qui étoient propres au vulgaire.

Suivant celles-ci, comme nous venons de le voir, les hommes déifiés, Bacchus, Hercule, Esculape, vivoient dans le ciel. Il n'y avoit que les Dioscures qui séjournassent alternativement dans l'empire des morts et sur l'Olympe (139). Les démons habitoient la région aërienne, intermédiaire entre le ciel et la terre; et les héros logeoient soit dans les îles fortunées, soit dans les endroits dont ils étoient considérés comme les fondateurs, ainsi que nous le verrons bientôt (104).

⁽¹³⁸⁾ Plut. Rom. 28 fin. etc. Dénys d'Halicarnasse fait une réflexion semblable au même sujet. Antiq. Rom. II. p. 119. l. 10. De même Dion Chrysostome (Or. III. T. I.-p. 118): Ἡρωας ἀγαθοὺς, τὰς τῶν ἀγαθῶν ἀνδρῶν ψυχὰς μεταβαλούσας ἐκ τὴς θνητῆς φύσεως. Il est digne de remarque que les ψυχαλ dont ces auteurs font mention sont les âmes, tandis que, chez Homère, ce mot ne significit que les ombres des corps. Les philosophes opposent ψυχὴ à σῶμα: Homère, en parlant d'Hercule, oppose à ψυχὴ, αὐτὸς.

Theorr. Id. XV. 136 sq.

⁽¹⁴⁰⁾ Suivant Philostrate (Heroïc. II. 4. p. 675), Protésilas résidoit tantôt dans l'empire des morts, tantôt en Phthia, tantôt en Chersonèse. Il est à peine nécessaire de faire mention d'un conte qui fait exception à la règle générale, savoir celui qui est rapporté par Eustathe (ad Od. p. 157. l. 1 sin.), suivant lequel Hélène suivant le la lune. C'est évidemment une allusion à la

D'après la règle générale, les héros étoient fils d'une divinité et d'un être mortel, comme nous venons de le voir (1+1). Hésiode, au contraire, appelle héros les hommes de la quatrième race, qui certainement n'avoient pas tous une origine aussi illustre. L'opinion populaire ne s'en tenoit ni à l'une mi à l'autre de ces restrictions. Les héros étoient des personnages illustres des siècles passés, mais souvent aussi c'étoient des contemporains distingués par leur mérite. Pour la plupart ils étoient d'origine divine, souvent aussi d'une naissance moins élevée, quelquefois même d'un rang subalterne (1+2).

Différence qui Les héros étoient encore distingués des existoit entre les dieux quant au culte. Il est vrai, les sanctieux et les héros, quant au tuaires des héros sont souvent désignés par culte.

le même nom que ceux des dieux (x43).

On consacroit aux héros des enceintes (x44), des bois ou des arbres (x45), quelquefois des animaux (x46): cepen-

prétendue origine de l'oeuf où elle avoit été enfermée, suivant la fable dont nous avons fait mention plus haut.

(141) Pausanias exprime cette règle en termes précis. X. 6. 1. (142) Pausanias (VI. 6. 3) appelle héros le compagnon d'U-lysse. Cf. Strabon p. 392. C.. Cet auteur fait mention d'un autre compagnon d'Ulysse adoré comme héros appelé Dracon. (p. 388. B.). Le précepteur de Thésée, Connidas, reçut la dignité de héros (Plut. Thes. 4), ainsi que les officiers du navire avec lequel ce prince revint de Crète en Attique (ib. 17).

(143) 'Īερόν. P. e. les sanctuaires de Thésée (Paus. I. 17. 2), de Méganire (ib. 39. 2), de Baton, cocher d'Amphiaraus (ib. 11. 23. 2), de Diomède (Strab. p. 328 fin.), d'Ajax (ib. p. 690. A.). Ναός. P. e. les temples d'Ajax (Paus. I. 35. 2.), de

Triptolème (ib. 38. 6), de Pandrosos (Paus. I. 27. 3).

(144) Τέμενος, p. é. celles de Lacius (Paus. I. 37. 1), de Bellérophon (Paus. II. 2. 4), de Télèphe (Paus. VIII. 54. 5), des héros Palices en Sicile (Diod. T. II. p. 531. l. 75. cf. p. 535 in.).

(145) P. e. les cyprès consacrés à Alcméon (Paus. VIII. 24. 4),

le bois consacré à Hector (Strab. p. 689 fin.).

(146) Suivant Élien (H. A. XIII. 26), les Sériphiens épargnoient les cigales marines; ils les rendoient à la mer quand ils les trouvoient dans leurs filets, et ils les déploroient même après leur dant les temples des héros, appelés communément héroum (147), n'étoient, à proprement parler, que des monuments
funèbres (144). On dédioit aux héros des autels, comme
aux dieux (149): cependant les lieux où l'on sacrificit aux
héros sent ordinairement distingués de ceux qui étoient consacrés au service des dieux, en ce que ceux-oi sont appelés
autels, ceux là fesses (150). Les offrandes offertes aux héros
différoient de celles qu'on faisoit en l'honneur des dieux (131):
et cependant on les indique quelquefois par la même expression (152). Au reste on célébroit en l'honneur des

mort, disant que ces bêtes font l'amusement de Persée (Mepséus

äbnepa eiras).

(147) P. e. le monument de Hippothoon et de Zarex (Paus. I. 38. 4), celui de Iolaüs (ib. IX. 23. 1), celui d'Égée (ib. I. 22. 5), celui de Pandion (ib. I. 41. 6), celui d'Alcathoos (ib. I. 43. 4), ceux de Promachus et d'Échéphron (Paus. VIII. 24. 3). Legòr the des et homor sont mentionnés ensemble. Dion. Hal. Ant. Rom. I. p. 40.

(148) On adoroit Thésée dans l'endroit même où ses ossements

avoient été déposés. Plut. Thes. fin.

(149) P. e. plusieurs à Munychie (Paus. I. 1. 4), ceux d'Alc-mène et d'Iolaus (Paus. I. 19. 3).

(***) Bódeos. Paus. V. 13. 1. Heliod. I. 17. (151) Ενάγισμα. Diod. Sic. T. H. p. 172. cf. T. I. p. 284 in. (ώς ήρωι ποιήσαντες άγνομούς). Arrian. Exp. Al. II. p. 92. (* Αμφιλόχω δσα ήρωι ενήγισε). Plut. Alex. 15. (*Βθυσε τη Αθηνά, xal rots howour foreise). Paus. VII. 19 fin. 20. 3 ('Erwyiter). Heliod. I. 17. (Evapia.) Lucien fait sentir la différence dans ces paroles du médecin Antigone au sujet d'Hippocrate (Philops. 21. Τ. ΙΗ. p. 49). 'Αξιοτ δ δατρός θύεπθαι αὐτῷ, καλ άγανακτετ, ήν μη κατά καιρον έφ' έερων τελείων έστιαθή, δν έδει άγακζε, εί τις έναγισείεν αθτώ, ή μελίπρατον έπισπεισείεν, ή στεφανώσειε την κεφαλήκ. Pausanias observe cette différence, lorsqu'il dit de Liaus: τούτω πρό της θυσίας των Μουσων έναγίζουα. Θα la remarque encore dans ce passage attribué à Aristote et cité par Athenée (XV. 52): Si j'avois woulu officir des sacrifices, dit-il, à Herméas, comme à un dieu, je ne lui aurois pas érigé un monument comme à un mortel, et je ne lui aurois pas fait des honneurs funèbres.

(154) Θύνν. P. c. Pans. VI. 20. 4. Nicolas de Damas (fr. p. 45. ed. Orell.) dit: Θύνν ὡς ἡρων. Pausanias, en parlant du sacrifice qu'Hercule offrit à Pélops, emploie ἐθναεν ἐς κὸν

héros des processions (253); on leur faisoit des libations dans les banquets, comme on les faisoit en l'honneur des dieux (254); on quétoit peur leur culte, ainsi qu'on le faisoit peur quelques divinités (255); on les invoquoit dans les hymnes qu'on chantoit en l'honneur des dieux (256); quelquefois les sacrifices qu'on leur offroit précédoient les honneurs rendus aux dieux (257); les injures faites à leurs statues étoient punies comme des sacrilèges (258). Il est cependant rare de trouver qu'on chantât des péans en l'honneur des héros (259).

φόθρον (V. 13. 1). Philostrate (Vit. Apoll. IV. 11) dit: τῶν ἀναίμων καθαγίζειν. Ce qui, chez le même auteur (ib. 16. p. 153), est d'abord appelé ἐναγίσματα, est exprimé un peu plus loin par θθειν. Chez Lucien, Mnésippe demande à Toxaris, s'il est vrai que les Scythes offrent des sacrifices à Oreste et à Pylade, et qu'ils les croient des divinités. Toxaris répond: Il est vrai que nous lenr offrons des sacrifices, mais nous ne les regardons pas comme des dieux, mais comme des hommes vertueux (θύσμεν, οὐ μὴν θεοὺς γε οἰδμενοι εἶναι, ἀλλὰ ἄνδυας ἀγαθούς. Τοχ. I. T. II. p. 507, 508.). Les Phasélites offroient des poissons salés au héros Cylabras, parcequ'étant homme il avoit choisi cette denrée parmi plusieurs autres, pour prix d'un champ qu'on lui demanda de vendre. Heropythus et Philostephanus ap. Athen. VII. 51.

(158) P. e. en l'honneur d'Erse (Schol. Aristoph. Lysistr. 643. cf. Phanod. etc. fr. ed. Lenz. et Siebelis p. 51) et de Néopto-

lème (Heliod. Æthiop. II. 34).

(184) Ion. ap. Athen. XI. 8. A Arantie on avoit la coutume d'inviter le héros Aras et ses fils à prendre part aux libations, lorsqu'on alloit célébrer les mystères de Cérès. Paus. II. 12. 5.

(155) Herod. IV. 35. Les Déliens le faisoient pour Argé et

pour Opis. (156) Ib.

(157) A Sparte on offroit des sacrifices au héros qui avoit conduit Bacchus dans cette ville, avant le service qu'on faisoit en l'honneur de ce dieu lui-même. Paus. III. 13. 5. A Oechalie, en Messénie, on servoit (¿vayiζεται) Éryte avant le sacrifice qu'on faisoit à Cérès. Paus. IV. 3 fin.

(158) Voyez entre autres le jugement de la Pythie sur l'attentat commis par Clisthène coutre Adraste. Herod. V. 67. Je crois que ce qu'en dit Dion Chrysostome (Or. XXXI. T. I. p. 610 fin.) est également applicable à la période dont nous nous occupons ici. (169) Athen. XV. 52. Les honneurs que les Sicyoniens don-

En général, le culte des héros n'étoit Origine du culte des héros. qu'une suite des honneurs funèbres qu'on rendoit aux défunts. On ornoit les sépulcres de fleurs, on y suspendoit des cheveux, on y faisoit des libations: on alloit même jusqu'à adresser des prières aux morts (160). Lorsqu'on se rappelle que les dieux des Grecs étoient semblables aux hommes, il ne sauroit paroître étonnant qu'on se représentat les défunts comme une espèce de divinités d'un rang inférieur, surtout parceque l'existence de l'homme dans une autre vie a toujours quelque chose de mystérieux et d'extraordinaire. On n'a qu'à voir la manière dont Plutarque décrit les funérailles de Timoléon (161), pour comprendre comment l'admiration qu'excitoient les vertus de quelque illustre défunt ou la reconnaissance pour les bienfaits qu'on avoit reçus de sa main pouvoit changer en un véritable culte les démonstrations ordinaires de respect et d'affliction. Les sacrifices qu'on offroit aux héros sont souvent mentionnés avec les honneurs

noient à la mémoire d'Adraste constituent une exception remarquable. Ils chantoient en son honneur des choeurs tragiques, ailleurs consacrés à Bacchus. Herod. V. 67. Au reste les honneurs à rendre aux héros étoient déterminés par des règles fixes. (γέρα τὰ τομιζόμενα ήρωσιν. Paus. IV. 3. 6.). Voyez surtout Creuzer, Symb. und Myth. T. III. p. 50 sq.

(160) Nous en avons déjà allégué quelques exemples dans le second volume: nous en citerons d'autres dans la suite. Les honneurs qu'on rendoit ailleurs aux héros dans leurs temples étoient rendus à Hyperoché et Laodicé sur leur tombeau. Herod. IV. 34. Les jeunes filles déposoient sur la tombe d'Iphinoë à Mégare les prémices de leurs cheveux. Paus. I. 43. 4. Cet auteur ajoute que la même chose s'observoit dans l'île de Délos en l'honneur d'Écaerge et d'Opis. Il semble confondre ici Argé et Opis avec Hyperoché et Laodicé. Voyez Herod. IV. 34, 35. On faisoit la même chose en l'honneur d'Iolaus. Diod. T. I. p. 270.

(161) On bâtit un portique et un gymnase dans l'endroit même où son corps avoit été déposé, et on appela ce gymnase le Timoleonteum. On ordonna d'honorer sa mémoire par des jeux gymniques et équestres et par des combats de musique. Tout ceci fut la suite d'un décret solennel pris par le peuple. Plut. Timol. 39.

qu'on rendoit aux défunts (200). A Tronis en Aulide ou laissoit couler le sang des victimes dans le sépulchre du héros qu'on y adoroit (163). Ce qui tomboit de la table étoit censé échoir en partage aux héros ou aux morts en général (164). Les rites mêmes qu'on observoit dans les sacrifices offerts aux héros prouvent qu'on regardoit ceux-ci comme des défunts, et souvent on les désignoit par le même nom (x65). Il n'y a pas de doute que les hommes illustres des âges reculés n'aient obtenu ainsi les honneurs que leur rendoit la postérité: ce qui arriva avec ceux qui vécurent plus tard nous en est garant : mais la haute antiquité même à laquelle remontoient ces souvenirs oblitéroit, pour ainsi dire, la mémoire de leur promotion à cette dignité, et on étoit si accoutumé à les regarder comme des dieux, qu'on finissoit par oublier qu'ils avoient été mortels (166).

(162) Voyez p. e. Demosth. c. Macart. (Oratt. Att. T. V. p. 318 in.) Apollonius de Rhodes, après avoir décrit les funérailles d'Agamestor, la tombe qu'on lui érigea et les sacrifices qu'on y fit (παρὰ δ' ἄσπετα μῆλα, H θέμις οἰχομένοισι ταφήτα λαιμοτόμησαν), ajoute que depuis ce temps la postérité l'adoroit (κυθαίνουσι). Argon. II. 835—850. Les libations qu'on faisoit sur le monument d'un héros sont appelés χοαί, nom qu'on donne aussi aux libations qu'on faisoit pour les défunts. Paus. I. 43. 4. Souvent les héros n'ont d'autre monument que le sépulcre (τάφος, Paus. II. 20. 3, ou μνῆμα, Paus. V. 4. 2, cf. Strab. p. 650. A. 656. A.), ce qui n'empêchoit pas que quelques-uns n'eussent des monuments ou des temples dans plusieurs endroits différents, Achille p. e. et Persée (Paus. II. 18 in.). Talthybius avoit un monument à Sparte (Paus. III. 12. 6) et un autre à Ægium (ib. VII. 23 fin.).

(163) Paus. X. 4. 7. (164) Diog. Laërt. p. 222. B fin.

(165) Très souvent les héros sont appelés φάσματα, εξόωλα, ψυχαί, p. e. Plut. Thes. 35 fin. Them. 15. Con. narr. 18. Dans Philostrate, Achille apparoît à Apollonius pendant la nuit, et disparoît au chant du coq, absolument comme un spectre. Philostr. Vit. Apoll. IV. 16 fin.

(166) Dion. Chrysost. Or. XXXI (T. I. p. 610). Πάντες ήρωας νομίζουσε τους σφόδρα παλαιούς ἄνδρας, ἐὰν μηθὲν ἐξαίρετον ἔχωσιν, δι' αὐτὸν, οἶμαε, τὸν χρόνον. cf. p. 607.

Pour la même raison il doit avoir été difficile de vérifier les droits que plusieurs de ces divinités intermédiaires avoient à l'adoration. Un interlocuteur chez Dion Chrysostome assure que les poëtes tragiques contribuèrent beaucoup à étendre le culte des héros (167); les disputes qui s'élevèrent de temps en temps sur le nom des statues de plusieurs héros indiquent assez que cette classe de divinités étoit si étendue qu'on ne savoit pas au juste le nombre ni les noms de tous ceux qui y appartenoient (168).

Motife qui engales faut pas croire cependant que tous
gèrent les Grecs les princes et tous les chefs illustres des
honneurs du cul- temps antérieurs aient été respectés indiste héroïque.

tinctement comme des héros par la postérité: au contraire, les traditions nous donnent souvent
des renseignements précieux sur les motifs qui ont engagé les hommes à adorer leurs aucêtres, renseignements

(167) Dion. Chrysost, Or. XV (T. I. p. 448). Τους τραγωσούς καλείς μάρτυρας, οίς γε πιστεύνσιν οι Ελληνες ούς γαρ έκεινοι άποδεικνύνουν ήρωας, τούτοις φαίνονται έναγίζοντες ώς ήρωσο.

⁽¹⁶⁸⁾ Dion. Chrysost. Or, XXXI (T. I. p. 615). On adoroit des samilles entières, les Eacides, les Perseides, les Atrides, les Laërtiades, les Tydides, les Nélérdes etc. Voyez p. e. Aristot. de mirab. auscult. T. I. p. 882. C. Strab. p. 406. A. Pausanias assure que les Eleusiniens arrangèrent à leur guise les généalogies de leurs héros. 1.38.7. Quelques princes ordonpèrent des sacrifices en l'honneur de personnes qui jusqu'alors n'avoient pas encore été adorées, p. e. Paus, IV. 3. 6. Quelquefois on changea l'inscription des monuments, en remplaçant par d'autres les noms qu'on y trouvoit. Voyez en un exemple Paus. VIII. 9. 5. Pour se faire une idée de l'immense quantité de μνημάτα et de ήρωα qu'on trouvoit dans les villes de la Grèce, on n'a qu'à ouvrir l'un des livres de Pausanias, surtout le troisième. Voyez p. e. III. 12. Lorsque Épaminondas réconduisit les Messéniens dans leur patrie, ceux-ci invitèrent les héros en général de reprendre leur résidence chez eux, et plusieurs furent invoqués par leur nom. Paus, IV. 27. 4. Les Phigaliens offroient des sacrifices annuels à tous les Oresthasiens qui étoient venus à leur secours, et qui étoient ensevelis ensemble chez eux. Paus. VIII. 41. 1. cf. 39. 2.

qui, quoiqu'ils ne méritent pas d'être considérés comme des monuments authentiques de l'histoire primitive des Grecs, nous fournissent cependant des indications intéressantes sur la civilisation religieuse de ce peuple. Nous allons en donner quelques échantillons.

Il y a certainement une foule de hé-Respect pour le pouvoir, sans auros dont nous ignorons comment ils ont eun égard pour obtenu les honneurs que leur rendoit la la moralité. postérité; il y en a plusieurs dont le seul titre à cette dignité élevée paroît avoir été la crainte qu'inspiroient leur pouvoir et leurs forces, souvent même leur injustice et leur cruauté. Toutesois il est digne de remarque que les tyrans et les princes injustes qui ont obtenu les honneurs du culte héroïque appartiennent pour la plupart aux siècles plus reculés, ce qui confirme pleinement les observations que nous avons faites dans les premières pages de cette histoire au sujet de la condition primitive de l'ancienne Grèce.

Apollodore raconte qu'Apis fils de Phoronée, prince qui, longtemps avant l'arrivée de Pélops, donna son nom au Péloponuèse (Apia), quoique violent et sanguinaire, fut considéré comme une divinité après qu'il eut été assassiné par Thelxion et Telchin (169). Strabon rapporte que, dans l'Asie Mineure, on adoroit un prince des Pélasges appelé Piasus, quoiqu'il eût péri par la main de sa propre fille, qui l'avoit suffoqué dans un baril de vin, pour se venger de ce qu'il l'avoit vielée (170). On voyoit à Delphes un groupe représentant Latone, Apollon et Diane décochant des traits contre Tityus (171): tout le monde connoissoit le

(170) Strah. p. 922 fin. (271) Paus. X. 11. 1.

⁽¹⁶⁵⁾ Apollod. II. 1. Il ajoute qu'on le nomma Sarapis. Il est inutile de dire que ce nom ne lui a certainement pas été donné d'abord, ou, pour parler plus proprement, qu'il ne l'a jamais porté, et que ce rapprochement est probablement de l'in-

forfait par lequel Tityus avoit mérité ce châtiment; on savoit qu'il étoit du petit nombre de criminels dent la peine fut prolongée jusqu'au delà du terme de cette vie, et, pour que personne n'en doutât, Polygnote représenta son supplice dans le tableau dont il orna les parois de la Lésché à Delphes (172): et cependant, à quelques lieues de distance (à Panopée), ce même Tityus, connu d'ailleurs pour l'un des hommes les plus violents et les plus injustes de son siècle, avoit un héroum, où les fidèles honoroient sa mémoire (173).

Pour la beauté Heureusement ces exemples sont rares. et pour les forces Il y en a d'autres qui prouvent qu'aux du corps.

yeux des Grecs la beauté et les forces du corps méritoient la même récompense qui, suivant leurs propres traditions, fut souvent accordée à la vertu.

L'histoire de Hylas reçu parmi les immortels, parcequ'il avoit eu le bonheur de plaire aux Nymphes (174), est une fiction poétique; mais il y a des faits qui prouvent que, dans un temps bien plus rapproché, on décerna à la beauté les honneurs du culte: on n'a qu'à se rappeler ce Philippe de Crotone dont nous avons déjà allégué l'exemple plus haut (175), et ce Perse gigantesque auquel les Acanthiens offroient des sacrifices par ordre de l'oracle (176). De même les Lacédémoniens adoroient comme

⁽¹⁷²⁾ Paus. X. 29. 1.

(173) Strab. p. 648. B. cf. 647. A. Paus. X. 4. 4. S'i) falloit en croire Dion Chrysostome (Or. XXXI. T. I. p. 617), on avoit plus de réserve quant aux statues. Il assure qu'on n'érigea jamais des statues pour ceux qui avoient été convaincus de larcin ou d'adultère. Je crains qu'il ne soit que trop facile de lui donner des preuves du contraire.

⁽¹⁷⁴⁾ Theorr. Id. XIII sin. Anton. Lib. narr. 26.
(175) Herod. V. 47. Hérodote dit, il est vrai, qu'il sut le seul auquel les Égestéens décernassent ces honneurs à cause de sa beauté: mais ceci ne prouve pas que de semblables apothéoses n'aient pas eu lieu dans d'autres républiques grecques.
(176) Herod. VII. 117. Nous avons aussi cité plus haut les sa-

héros Hipposthène, à cause des victoires qu'il avoit remportées dans la lutte (177); et ils consacrèrent un héroum à Cynisca, la fille du roi Archidame, parcequ'elle fut la première femme qui remportat la palme dans les jeux équestres à Olympie (178). D'ailleurs on sait que, d'après l'opinion généralement reçue, les héros des siècles reculés se distinguoient tous par une grande stature et par des forces prodigieuses (179).

Pour la vertu. Si les motifs dont nous venons de parler, quoique entièrement analogues tant au caractère des Grecs qu'à l'esprit du siècle, ne nous semblent pas de nature à justifier les honneurs qu'ils firent décerner, il y en a d'autres qui ne peuvent manquer de mériter notre approbation: et les traditions qui s'y rapportent sont beaucoup plus nombreuses que celles qui déposent des motifs dont nous venons de parler. Les mêmes Grecs,

crifices et les honneurs divins que, dans le roman de Xénophon d'Éphèse (I. 12), les Rhodiens offrirent à Habrocome et à Anthia, par respect pour leur beauté. Cette fiction prouve au

moins autant que la tradition de Hylas.

(177) Paus. III. 15. 5. "Are Moderdore remais rémortes ne signifie pas, comme le traduit Siebelis, Neptuno honores haberi censentes. Les Lacédémoniens n'ont jamais cru qu'un lutteur fût Neptune. Pausanias dit qu'ils adoroient Hipposthène, suivant l'oracle, parcequ'ils attribuoient aussi des honneurs à Neptune. Je crois que l'oracle leur enjoignit d'adorer Hipposthène avec Neptune, parceque son nom paroissoit indiquer qu'il avoit été le favori de ce dieu équestre.

(178) Paus. III. 15. 1.

(172) Il est inutile d'énumérer les nombreux passages de Pausanias où cette opinion est consignée. Il suffit de citer Phlégon de Tralles, qui rapporte que, de son temps encore, les Messéniens, ayant trouvé dans un tonneau une tête d'homme beaucoup plus grande qu'à l'ordinaire, crurent tout de suite que c'étoit la tête d'un héros (de mirab. 11.). Cet auteur cite plusieurs autres exemples de ce genre. Géant et héros sont synonymes ici, p. e. cap. 14. En général il ne falloit que quelque phénomène extraordinaire pour assurer du respect des témoins celui auprès duquel on l'avoit remarqué. Voyez p. e. Plin. H. N. X. 6.

qui honoroient Tityus à cause de son pouvoir, eusent tant de respect pour la vertu et la justice de Périphas qu'ils lui donnèrent le titre honorable de Jupiter Sauveur, et qu'ils lui décernèrent même pendant sa vie les honneurs qu'on avoit coutume de déférer au souverain de l'Olympe (180).

Suivant une tradition rapportée par Diodore, les Rhodiens firent hommage à la vertu et à la bienveillance de Phorbas en l'adorant après sa mort (181). Suivant une autre, qu'on trouve chez Philochore, la générosité d'Aglauros, qui n'hésita pas à se dévouer pour le salut de la patrie, fut récompensée de la même manière (188). A côté de l'enceinte consacrée à Persée, on voyoit un autel de Dictys et de Clymène. Cet autel leur avoit été érigé en mémoire des services qu'ils avoient rendus à Persée, raison pourquoi on les appeloit les sauveurs de Persée (183). A Mégare on honoroit comme héros l'Athénien Dioclès, par ce qu'il tomba victime de son amitié, en défendant la vie de son jeune ami (***). ne mérita mieux les honneurs de l'apothéose qu'Aeacus: la divinité elle-même l'avoit désigné comme de tous les mortels le plus digne de lui adre sser des voeux (185). Les Catanéens donnèrent le témoignage le plus éclatant de leur respect pour la vertu filiale, en décernant des honneurs à la mémoire de ces braves jeunes gens qui, lors d'une éruption de l'Etna, oublièrent tout pour sauver leurs vieux parents. Euripide représente

⁽¹⁸⁶⁾ Anton. Lib. narr. 6. Jupiter, dans ce conte, est bien moins digne de respect que Périphas.

⁽¹⁸¹⁾ Diod. Sic. T. I. p. 377. l. 35. (188) Philoch. fr. ed. Lenz. et Sieb. p. 18. On racontoit la même chose des filles d'Orion. Anton. Lib. parr. 25.

^(***) Paus. II. 18. 1. (***) Theorr. Id. XII. 27 sq. cf. Schol. ad h. i. (***) Paus. II. 29. 6.

l'apothéose comme une récompense de la vertu. Dans la tragédie d'Alcèste, le choeur, en célébrant la magnanimité de cette princesse, veut qu'on ne considère pas simplement comme un tombeau l'endroit ou l'on avoit déposé ses dépouilles mortelles, mais qu'on l'y adore comme une déesse (186).

Il y a d'autres traditions qui prouvent Reconnoissance. que la reconnoissance avoit aussi sa part à l'apothéose. Il se peut que le proverbe dise vrai, que personne ne sacrifia jamais un boeuf à son bienfaiteur, excepté Pyrrhias (**): mais on racontoit cependant qu'après la mort d'Hécalé, Thésée, par reconnoissance pour les bienfaits qu'il avoit reçus d'elle, lui fit décerner des honneurs divins (188), que Chiron sut adoré par les Magnètes par reconnoissance pour les soins qu'il avoit pris de leur santé (189), que les Héraclides adorèrent Cotto et Eurythémis, filles de Timandrée, à cause du secours qu'elles leur avoient prêté lors de l'invasion des Doriens (190), qu'Iolaus fut adoré par les habitants de la Sardaigne et décoré du nom de père, à cause de la civilisation dont its lui étoient redevables (191), et que Tennès fut honoré par le même motif par les Ténédiens (*) 2). Les exemples d'apothéose accordée par respect pour les qualités corporelles sont plus fréquents dans les siècles plus

Nύν δ' ἐστὶ μάναιρα δαίμων etc. (187) Plut. Quæst. Græc. T. VII. p. 194, 195, cf. Heracl. Pont. Polit. p. 32 (ad calc. Crag. de rep. Laced.).

⁽¹⁸⁶⁾ Eurip. Alc. 998 sq. Il met ces paroles dans la bouche des passants ? Atrà nort nessone àrbeic,

⁽¹⁸⁸⁾ Philoch. ap. Plut. Thes. 14 fm. On l'invoquoit, dit cet auteur, en lui donnant le nom d'Hécalène (la petite Hécalé), parcequ'elle avoit aussi appelé Thésée son cher petit Thésée.

⁽¹⁸⁹⁾ Plut. Symp. III. 1 (T. VIII. p. 564). (190) Schol. Theocr. Id. VI. 40.

^{(1&#}x27;91) Died. Sic. T. I. p. 274 fin. 275 in. ef. p. 342.

(1'92) Died. Sic. T. I. p. 398 fin.

reculés; au contraire, ceux qui prouvent qu'on décerna cet honneur par reconnaissance deviennent plus nombreux à mesure qu'on s'avance dans l'histoire, observation qui démontre, à ce qui me paroît, que le respect pour la vertu se maintenoit et s'augmentoit même malgré les progrès que faisoit la corruption des moeurs. Je ne veux pas, sur la foi de Diogène Laërce, citer les sacrifices que, suivant cet auteur, Aristote offrit à sa femme ou les cantiques qu'il composa pour Herméas (198): il suffit de citer les honneurs que rendoient les Athéniens à Harmodius et à Aristogiton (194), ceux que les Syracusiens décernèrent à Gélon (195), à Diocle, leur legislateur (196), et à Timoleon (197), ceux que les Agrigentins déférèrent à Théron (198) et les Amphipolitains à Brasidas (199), l'ordonnance rendue par les Messéniens de placer dans leur Panthée la statue d'Epaminondas, qui les avoit ramenés dans leur patrie (200), le temple et les fêtes con-

(197) Diod. Sic. T. II. p. 150. (198) Ib. p. 443.

(198) Ib. p. 443. (199) Thucyd. V. 11.

⁽¹⁹⁸⁾ Diog. Laërt. p. 114 fin. 115 in. Remarquons toutesois qu'on racontoit aussi que cet acte de reconnoissance sut considéré comme une impiété, parceque le philosophe ne se contenta pas des cérémonies ordinaires, mais qu'il honora sa semme de la même manière dont à Athènes l'on honoroit Cérès, et que le cantique composé pour Herméas étoit un péan, cantique qu'on ne chantoit qu'en l'honneur des dieux. Ce conte vrai ou saux prouve encore la dissérence qu'on observoit entre le culte d'un dieu et celui d'un héros.

⁽¹⁹⁴⁾ Demosth. de fals. legat. (Oratt. Att. T. IV. p. 391). Aristid. (Or. LIV. T. II. p. 698). Sur les honneurs que leur décernèrent les Rhodiens, voyez Valèr. Max. II. 10. ext. 1.

⁽¹⁹⁵⁾ Diod. Sic. T. I. p. 433 fin.
(196) Diod. Sic. T. I. p. 568. Ammonius rapporte que les Stagyrites ordonnèrent des jeux publics pour honorer la mémoire d'Aristote (Vit. Arist. p. 11).

⁽²⁰⁰⁾ Paus. IV. 32. 1. Suivant le testament de Théophraste, rapporté par Diogène Laërce (p. 126), ce philosophe honora de la même manière son précepteur Aristote.

sacrés par les Sicyoniens à Arate (2°1), le gymnase consacré par les Chalcidéens à T. Flamininus, et les autres honneurs qu'ils lui décernèrent (2°2). L'on trouve même des exemples d'honneurs semblables rendus à des nations entières, l'autél, par exemple, que les Cherrhonésites érigèrent à la Reconnoissance et au Peuple athénien, qui les avoit délivrés de la domination de Philippe de Macédoine (2°3), les honneurs décernés par les Phigaliens aux Oresthasiens, qui avoient trouvé la mort en venant à leur secours (2°4).

Surtout pour les fondateurs de cotonies.

Ce fut la reconnoissance qui engagea les fondateurs de cotonies.

habitants des villes et des colonies à adorer comme héros ceux qui en avoient jeté les premiers fondements, ou qui leur avoient donné des lois et des institutions. C'est en cette qualité que Battus étoit adoré à Cyrène (205), Sisyphe à Corinthe (206), Théras dans l'île à laquelle il donna son nom (207), Persée à Tarse (208), Hiéron à Catane (209). Ces héros portoient spécialement le nom d'Archégète (210), et les honneurs qu'on leur rendoit étoient sanctionnés par la coutume qui obtint à peu près force de loi (211).

(201) Plut. Arat. 53. Polyb. VIII. 14 fin. Paus. II. 8.2. (202) Plutarque (Flam. 16) atteste que de son temps il y avoit encore un prêtre de Flamininus à Chalcis; il rapporte une partie du cantique qu'on chantoit en son honneur.

(208) Demosth. pro cor. (Oratt. Att. T. IV. p. 229).

(204) Paus. VIII. 41. 1. (205) Pind. Pyth. V. 127 sq. (206) Diod. Sic. T. II. p. 480. (207) Paus. III. 1.7.

(208) Antip. Sid. Epigr. XXXIX. (Anth. T. II. p. 16.) cf. Dion. Chrysost. Or. XXXIII (T. II. p. 22).

(209) Diod. Sic. T. p. 454. (210) Paus. X. 4. 7. Plut. Aristid. 11.

(211) Herod. VI. 38. Θί τελευτήσαντι Χερσονησίται θύουσι, ώς νόμος, ολαιστή. Suivant Jamblique (Vit. Pyth. 172), tous les législateurs sortis de l'école de Pythagore furent honorés de cette manière par les républiques qu'ils avoient administrées. Il dit ἐσόθεοι τιμαί. C'est une jactance inutile. S'il eût voulu se Remarquons en passant que le culte de ces héros fondateurs servoit en même temps à consolider les liens qui unissoient les nations de la Grèce. Les Locriens d'Italie, dans la guerre que leur faisoient les Crotoniates, invoquèrent le secours d'Ajax, fils d'Oïlée, parcequ'ils avoient la même origine que les Locriens d'Opuntes en Grèce (212). Les Asinéens consacrèrent un temple à Dryops, parcequ'ils se glorificient d'avoir la même origine que les Dryopes (213).

Et pour les dé-Les honneurs que sembloient mériter les fenseurs de la fondateurs des villes et des colonies ne poupatrie. voient être refusés à ceux qui, par leur valeur, sauvèrent la patrie et la défendirent contre ses enne-Ceux qui meurent pour la patrie, dit Lysias, sont dignes de recevoir les mêmes honneurs qu'on attribue aux. dieux immortels (* 1 4). Il n'y a pas de doute que l'apothéose des guerriers célèbres de l'antiquité la plus réculée ne fûtordinairement une récompense de la valeur; les siècles plus récents en offrent encore plusieurs exemples, et dans nos langues modernes le titre de héros est exclusivement destiné à désigner la vertu guerrière. Les habitants de Marathon, dit Pausanias, adorent tous ceux qui ont succombé dans la bataille célèbre livrée dans le voisinage de ce bourg, et ils les appellent héros (215). Maron et Alphée, qui, après Léonidas, se distinguèrent le plus dans le combat des Thermopyles, avoient un temple à Sparte (2'16). A Mantinée l'on récompensa par des honneurs héroïques la valeur de Podarès, l'un des guerriers qui furent tués dans la bataille livrée près de cette ville contre Epaminondas (217).

contenter de howixal, son récit n'en eût été que plus vraisemblable. J'ai pris la liberté de croire qu'il l'a voulu dire. (212) Paus. III. 19. 11. (213) Paus. IV. 34. 6. (214) Lys. Or. funebr. Or. Att. p. 190. l. 80. (215) Paus. I. 32. 4. (216) Paus. III. 12. 7. (217) Paus. VIII. 9. 5.

Respect pour les talents et pour la précier la sagesse et les talents dans un âge encore barbare. Aussi les monuments des poë-

tes et des auteurs illustres sont-ils d'une date plus récente que ceux qu'on érigea en l'honneur d'illustres guerriers. A Smyrne on montroit le temple et le portique d'Homère (218); à Argos on invitoit les manes de ce poëte à prendre part au sacrifice qu'on offroit à Apollon (219). Alcman avoit un monument à Sparte (220). Suivant l'auteur des lettres de Phalaris, les Himéréens décernèrent des honneurs divins à Stésichore (221). Il doit paroître étonnant que les exemples d'honneurs de ce genre attribués aux ministres de la religion soient si rares (222): c'est une nouvelle preuve, ce me semble, de la différence qui existoit à cet égard entre les Grecs et les peuples orientaux. Au reste la mémoire des devins étoit bien plus fréquemment honorée que celle des prêtres. Nous en verrons bientôt les preuves.

Affection et comdes Grecs, c'est l'apothéose qui étoit basée
sur les sentiments d'affection et d'humanité. On a déjà
vu combien de part y avoit la reconnoissance. Suivant
une tradition rapportée par Pausanias, la douleur que ressentit Déiphonte à cause de la mort tragique de Hyrnétho, son épouse, l'engagea à lui consacrer un héroum et
plusieurs autres honneurs (223). Les honneurs décernés par

⁽²¹⁸⁾ Strab. p. 956. B.

⁽²¹⁹⁾ Ælian. V. H. IX. 15. Sur le temple que lui consacra Ptolémée Philopator, voyez ib. XIII. 22. Sur Homère, le dieu des Borysthénites, voyez Dion. Chryst. Or. XXXVI (T. II. p. 80). On peut consulter d'ailleurs l'ouvrage connu de Cuperus, sur le monument appelé l'Apothéose d'Homère.

⁽²²⁰⁾ Paus. III. 15. 2. (221) Phalar. Epist. 96 (p. 284). (222) On en trouve un exemple chez Pausanias (IX. 25. 6).

⁽²²³⁾ Paus. II. 28. 3. Chez Alciphron (Epist. III. 37) une veuve appelle son mari défunt ηρως. Voyez un trait semblable chez Appulée, Metam. VIII. T. I. p. 527.

les Ambraciotes à Cragalée sont attribués à la compassion qu'ils éprouvèrent pour son malheur (224). Ici les hommes furent plus justes que les dieux, ce qui d'ailleurs arriva souvent en Grèce. On dit que les Rhodiens, en décernant à Althémène les honneurs dûs aux héros, tâchèrent de le consoler de ce qu'il avoit eu le malheur de tuer son père sans le connoître (225). Les Locriens honoroient Ajax par le même motif (226), et les Phénéates Myrtile (227). Quel trait plus charmant que celui de ces Mamertins qui honorèrent la mémoire de trente-cinq jeunes gens qui, envoyés chez eux par les habitants de Rhégium pour prendre part à une fête, avoient péri dans le trajet. Ils portèrent le deuil en leur honneur et ils leur firent ériger à tous, ainsi qu'au précepteur et au musicien qui les avoient accompagnés, des statues d'airain à Olympie (228). Nous avons déjà parlé des oracles qui Sentiment de justice ou désir d'a-ordonnèrent d'expier, par des honneurs rendus aux défunts, le mal qu'on leur avoit des défunts. fait pendant leur vie, par exemple de l'ordre

donné aux Amathusiens d'adorer comme héros Onésile, leur ennemi, dont ils avoient suspendu la tête aux murs de leur ville (229); nous avons aussi allégué la tradition du héroum consacré par Hercule à un jeune homme qu'il avoit tué par malheur en le frappant (230); de même nous avons fait remarquer comme une preuve de l'humanité des Grecs le répentir des habitants de l'île de Chios, qui, pour expier leur ingratitude envers l'esclave

(224) Anton. Lib. narr. 4. (225) Diod. Sic. T. I. p. 378. l. 65.

⁽²²⁶⁾ Chaque année ils brûloient dans la mer un vaisseau dont les voiles étoient noires et qui étoit rempli de toutes sortes de victimes. Philostr. Heroic.

⁽²²⁷⁾ Paus. VIII. 14. 7. (228) Paus. V. 25 in. (229) Herod. V. 114. (280) Nicander ap. Athen. IX. 80.

fugitif à qui ils avoient tant d'obligations, lui érigèrent un temple et le décorèrent du titre de Héros bienveillant (231). Ajoutons à ces exemples celui des Rhodiens qui tachèrent d'apaiser les manes d'Hélène, tuée dans leur île, en l'adorant après sa mort (232). Le même motif engagea les Corinthiens à honorer les enfants de Médée (233). Pausanias raconte même qu'un père tâcha de satisfaire les manes d'un serpent qu'il avoit tué, croyant que l'animal vouloit dévorer son fils, tandis qu'il avoit voulu le défendre contre l'attaque d'un loup (234). On voit que les exemples d'apothéoses qui Sur les différentes époques de furent décernées par un sentiment d'humanité l'apothéose ou de justice appartiennent presque tous aux Grèce. traditions. En général on peut dire la même

chose de tous les autres motifs, excepté de la reconnoissance qu'on témoignoit aux législateurs, aux généraux ou aux grands hommes célèbres par leurs talents. Il n'est pas difficile de concevoir la cause de cette différence. L'état d'isolement ou vivoient les hommes dans les siècles plus reculés faisoit qu'on s'intéressoit plus spécialement à tout ce qui avoit rapport aux individus et aux familles. la formation des états, surtout après que la plupart des monarchies eurent été changées en républiques, on s'occupoit plus des intérêts du citoyen que de ceux de l'individu. Voilà pourquoi, à mesure que nous remontons vers les temps primitifs, le caractère individuel des Grecs nous paroît plus fortement prononcé et les traits qui le distinguent plus saillants et plus faciles à saisir, et voilà aussi pourquoi les traditions de ces siècles reculés contiennent des apothéoses d'amis, de frères, d'épouses, d'enfants et d'animaux même, tandis que les

⁽²⁸¹⁾ Nymphod. ap. Athen. VI. 90. (282) Paus. III. 19. 10. (288) Ælian. V. H. V. 21. (284) Paus. X. 33. 5.

temps historiques ne parlent que de législateurs ou de guerriers déifiés.

La différence qui existe entre les temps historiques qui nous occupent ici et ceux qui ont suivi n'est pas moins remarquable. Je n'oserois assurer que dès les siècles plus reculés la vanité n'eût eu sa part aux apothéoses; au moins est-il certain qu'on se servit souvent de ce moyen pour rehausser l'éclat de l'origine de quelque famille royale (\$\mathbeloe{\pi}^{2.5}\$): mais dans les temps plus rapprochés on ne se contentoit pas de déférer ces honneurs aux ancêtres; on en décora les contemporains, et souvent même la vanité et la flatterie décorèrent non seulement du titre de héros, mais presque aussi souvent de celui de dieu, des gens qui ne méritoient pas même celui d'homme de bien.

Suivant Pausanias, l'oracle de Delphes déclara que Cléomède d'Astypalée, qui avoit disparu d'une manière miraculeuse, étoit le dernier des héros (236). Ce fait eut lieu dans la soixante-douzième Olympiade, par conséquent encore avant l'expédition de Darius en Grèce. Si nous pouvions accorder autant de foi aux sentences de la Pythie, que le faisoient ordinairement les Grecs, ce

(285) Pausanias assure qu'il ne connoît que les Corinthiens, qui aient osé prétendre que Corinthe, le fondateur de la ville de ce nom, fût fils de Jupiter, II. in. Voyez, à ce sujet, Eustath. ad II. p. 14. l. 20 sq.

Condamné à mort par les Hellanodices parcequ'il avoit tué son compétiteur dans la lutte, Cléodème devint enragé et assouvit sa vengeance en massacrant des enfants qu'il trouva dans une école. Les Astypaléens, voulant le punir de cette atrocité, le poursuivirent à coups de pierres. Cléomède se réfugia dans le temple de Minerve, et, pour plus de sûreté, il s'enferma dans un coffre qu'il trouva dans le sanctuaire. Les Astypaléens, après avoir tâché envain d'ouvrir cette caisse, la forcèrent et — ne trouvèrent rien. C'est alors que la Pythie déclara que Cléomède étoit un héros, en recommandant aux Astypaléens de l'adorer. Pausanias assure qu'ils exécutèrent fidèlement l'ordre de l'oracle. Paus. VI. 9. 3. cf. Oenom. ap. Euseb. Praep. Euang. V. 34.

récit devroit nous paroître un reaseignement précieux pour fixer l'époque où finit la canonisation des hommes illustres de la Grèce ancienne. Gependant nous avons déjà vu que les Grecs eux-mêmes ne tinrent aucun compte de cette déclaration du dieu de Delphes. En effet, non seulement ils ne cessèrent pas de distribuer les honneurs de l'apothéose aux hommes de mérite, mais il vint même une époque à laquelle leur libéralité à ce sujet dégénéra en prodigalité.

Cette époque est la même que celle qui sous tant d'autres rapports fit changer de face la religion des Grecs: c'est le siècle d'Alexandre. La liberté et l'égalité, suites nécessaires de la forme de gouvernement, adoptée par la plupart des républiques grecques, défendaient d'accorder de trop grandes distinctions aux citoyens après leur mort, comme elles avoient empêché qu'ils ne s'élevassent au dessus de leurs semblables pendant leur vie.

Motifs pour l'a- Il y a quelques exemples d'honneurs dipothéose dès les vins offerts par la flatterie et acceptés par
dre. la vanité avant le siècle d'Alexandre, mais
ils sont rares. Plutarque rapporte que les villes de la
Grèce élevèrent des autels en l'honneur de Lysandre,
qu'elles lui offrirent des sacrifices, qu'on chantoit des
péans en son honneur, et que les Samiens donnèrent son
nom aux jeux consacrés à Junon (237). Si nous pouvons
en croire l'historien Memnon, Cléarque, tyran d'Héraclée, se donna à lui-même le titre de fils de Jupiter (238). Nous osons à peine faire mention des contes
débités par Élien (239) et par Athénée (240) au sujet du

⁽²⁸⁷⁾ Duris ap. Plut. Lys. 18 et ap. Athen. XV. 52. (288) Memnon. fr. I. ed. Orell. cf. Plut. de fort. Alex. or. II (T. VII. p. 334).

⁽²⁵⁹⁾ Ælian. V. H. XII. 51. (240) Athen. VII. 10. On peut opposer à ces récits le mot

médecin Ménécrate. Les Syracusains offroient des sacrifices à Dion (241). On dit qu'Alexandre le Grand voulut passer pour fils de Jupiter. Nous aurons l'occasion de dire notre pensée là dessus dans la suite. Pour le moment il suffit de faire observer que, si Alexandre crut qu'il lui falloit ceci pour augmenter son crédit, il n'a certainement pas été obligé de se donner beaucoup de peine pour en persuader ses courtisans (242). Suivant Appien, le philosophe Anaxarque proposa d'adorer Alexandre encore pendant sa vie (243). Élien rapporte au contraire qu'Anaxarque se moqua des prétentions de ce prince (244). On voit que tout ceci ne repose que sur de vagues oui-dire: il suffit de voir jusqu'où s'étendit dans la suite le culte d'Alexandre (245), pour se persuader qu'il n'a pu lui en coûter de se faire adorer pendant sa vie. Suivant Diodore, Alexandre ne fut d'abord adoré à Alexandrie par Ptolémée que comme héros (246); mais, suivant le même auteur, Eumène le fit

que Plutarque attribue à Agésilas (Lacon. Apophth. T. VI. p. 790.), et celui qu'il met dam la bouche d'Antigonus, de Is. et Osir. T. VII. p. 422.

(241) Diodore (T. II. p. 97) parle de τιμαλ ήρωνκαλ: Plutarque (Dion. 29) dit ώς θεω. En tout cas, Dion fut adoré pendant sa vie.

(242) Suidas (in v. Arrinarpos) assure qu'Antipater sut le seul qui resusât de reconnoître Alexandre pour dieu.

(243) Arrian. Exp. Alex. IV. p. 263 sq. (244) Ælian. V. H. IX. 37.

(245) Je me contente de renvoyer le lecteur aux preuves qu'en a rassemblées le savant de Sainte-Croix, Examen des hist. d'Alex. p. 520-522. Ajoutez-y le bois sacré près de Clazomène et les jeux qu'on y célébroit en son honneur. Strab. p. 953. C. Voyez encore le conte ridicule de Quinte-Curce sur le respect qu'on avoit pour le cadavre d'Alexandre. Il dit que ceux qui étoient chargés de l'embaumer lui firent leurs excuses avant de mettre la main à l'oeuvre. Il ajoute que le cadavre ne montroit encore aucun signe de corruption. Qui sait si l'on n'eût pu s'épargner la peine de l'embaumer. Q. Curt. X. 10. 12, 13. (246) Diod. Sic. T. II. p. 279 fin.

déjà adorer comme une divinité (247), et Peucestas lui adjoignit son père Philippe (248).

Si nous pouvons en croire Elien et Athénée, qui racontent que les Athéniens condamnérent à une amende l'orateur Démade, pour avoir proposé de reconnoître Alexandre pour le treizième dieu olympique (249), il faut croire que ces fiers républicains s'accoutumèrent bien vîte à cette basse adulation. Car, sans admettre indistinctement les rapports des auteurs cités par Athenée (250), l'on sait que l'accueil que firent les Athéniens à Démétrius Poliorcète étoit bien peu digne des vainqueurs de Marathon et de Salamine, et il n'y a aucune raison de douter qu'ils ne lui aient décerné des honneurs divins (251).

Alexandre avoit donné l'exemple, en ordonnant d'adorer son ami Héphestion (252). Lucien assure qu'on vit

(248) Ib. p. 334. Aristide (Or. XXXVIII. T. I. p. 715) assure que les Amphipolitains offrirent des sacrifices à Philippe pendant sa vie, et qu'à Pydna on bâtit un temple pour son père Amyntas. Justin (XXIV. 5. 9 sq.) dit que les Macédoniens, lors de l'invasion des Gaulois, implorèrent le secours d'Alexandre et de Philippe

et de Philippe.

(249) Ælian. V. H. V. 12. Athen. VI. 58. Je prends la liberté de douter qu'Alexandre ait fait la sottise que le premier de ces auteurs met sur son compte (II. 19. cf. Plut. Laton. Apophth. T. VI. p. 822), savoir d'ordonner aux Grecs de l'adorer comme dieu. Sur le passage de Diogène Laërce qui semble contraire au récit d'Élien (V. 12), voyez de Sainte-Croix, Examen etc. p. 368.

(250) Suivant Démochares (ap. Athen. VI. 62), les Athéniens consacrérent les temples de Vénus aux maîtresses de Démétrius Poliorcète; ils érigèrent des autels et firent des libations en

l'honneur de ses favoris.

(251) Voyez le cantique qu'on composa en son honneur, ib. 63.

(252) Suivant Diodore (T. II. p. 251), comme dieu, suivant Arrien (Exped. Alex. VII. p. 472 sq. cf. 494) et Plutarque (Al.), comme héros. M. de Sainte-Croix (Examen etc. p. 475 sq.) tâche de concilier ces deux opinions. Suivant Quinte-Curce (IX. 6 fin.), Alexandre demanda aussi les honneurs de l'apothéose pour sa mère Olympias.

les villes lui consacrer des temples et des autels, et plusieurs individus s'empresser de raconter les songes qu'ils avoient reçus du nouveau dieu, les oracles qu'il leur avoit donnés, les maladies dont il les avoit guéris. On célébroit à l'envi des fêtes en son honneur, et le serment le plus sacré étoit celui qu'on prononçoit en invoquant le nom d'Héphestion (253). Lucien exagère un peu, il n'y a pas de doute, surtout à l'égard d'Alexandre luimême: mais, considéré comme expression des effets de la flatterie envers un prince puissant et adoré, son tableau a des parties dont la vérité ne sauroit paroître douteuse (254).

Quoiqu'il en soit, depuis oe temps l'on vit l'Olympe se remplir d'une foule de divinités et de héros qui pour la plupart ne furent redevables de cet honneur qu'à la bassesse des flatteurs ou à la pusillanimité des peuples humiliés par l'éclat de leurs armes. Le grand nombre de ces distinctions en avilissoit le prix; il étoit aussi facile d'obtenir une place sur l'Olympe à côté de Jupiter et d'Apollon que d'être rangé parmi les Achille et les Diomède, et l'on décernoit ces honneurs plus fréquemment aux vivants qu'on ne les avoit auparavant décernés aux morts. La raison

⁽²⁵⁸⁾ Lucian. Calumn. non tem. cred. 17 (T. III. p. 147-149). Il est appelé ici θεὸς πάρεδρος καὶ ἀλεξίκακος. Wesseling a prouvé par ce passage qu'il faut lire chez Diodore (l. l.) πάρεδρος non πρόεδρος. M. de Sainte-Croix (Examen etc. p. 474 not. 5) est d'avis qu'il faut conserver l'ancienne leçon. Il eût sté à désirer que M. de Sainte-Croix eût prouvé par quelque passage que θεὸς πρόεδρος signifie un dieu de la première classe, comme il le prétend.

⁽²⁵⁴⁾ M. de Sainte-Croix (l. l. p. 476) dit qu'Alexandre donna ordre d'élever des temples à son favori et de jurer par son nom. C'est ce que Lucien ne dit pas. Il attribue tout ceci à la libre volonté de ceux qui le faisoient. La peine de mort prononcée contre ceux qui se moquoient du nouveau dieu est seule d'Alexandre, mais c'est là justement où il y a sans donte de l'exagération. Lorsqu'on voit ce que les Athéniens faisoient pour Antigonus et Démétrius, et les Romains pour Antinous, je ne vois pas pourquoi le reste ne seroit pas fondé.

en est assez évidente. L'admiration qu'excitoit la vortu, la reconnoissance qu'on ressentoit pour les bienfaits qu'on avoit reçus pouvoit se contenter d'un hommage porté à la mémoire de l'homme illustre dont on regrettoit la perte: la flatterie et plus encore l'avidité et l'espoir d'avancer ses propres interêts exigeoient que les dieux qu'on adoroit en fussent informés eux-mêmes, et qu'ils fussent encore en état de récompenser par des bénédictions la ferveur avec laquelle on se dévouoit à leur service.

Il n'y a presque aucun des princes qui partagèrent entre eux l'immense empire d'Alexandre qui ne reçût sa part de cette profanation. Nous avons déjà parlé d'Antigonus et de son fils Démétrius (255). Ptolémée fut adoré pendant sa vie par les Rhodiens (256), et après sa mort à Alexandrie, où il avoit des temples et des autels auprès de ceux d'Alexandre (257). Bérénice, sa femme, fut considérée comme une déesse (258). Les poëtes oélébroient la naissance de son fils, Ptolémée Philadelphe, comme on auroit célébré celle d'un dieu olympique (259). Philadelphe lui-même consacra des temples à ses parents (260). Seleucus fut honoré de la même manière par son fils Antiochus, Lysimaque par les habitants de la ville qui portoit son nom (261). L'illustre Arate ne dédaigna pas de célébrer la fête d'An-

⁽²⁵⁵⁾ Sur les honneurs que les Athéniens rendirent à ces princes, voyez Tom. III. p. 181. not. 117. Cf. Plut. de fort. Alex. T. VII. p. 333. D'après lui, les Sicyoniens appelèrent leur ville Démétries.

⁽²⁵⁶⁾ Diod. Sic. T. II. p. 478. (267) Theorr. Id. XVII. 16 sq. (258) Ib. 46 sq. cf. XV. 106 sq.

^(*5°) Les termes qu'emploie l'île de Chios en s'adressant à Ptolémée (Theorr. Id. XVII. 66) ne diffèrent pas de ceux dans lesquels l'île de Délos parle d'Apollon dans Callimaque.

⁽²⁶¹⁾ Ib. 123. (261) Appian. Syr. 64.

tigonus et de chanter des péans en l'honneur d'un homme qui déjà s'avançoit à pas rapides vers la tombe (262). Pour dix talents et une bonne provision de blé, que les Sicyoniens reçurent d'Attalus, ils décrétèrent qu'on lui offriroit des sacrifices comme à un dieu (263). Dans les décrets publics de l'assemblée des députés de la ligue achéenne, on associoit le nom de Philippe de Macédoine à ceux de Jupiter, d'Apollon et d'Hercule (264). Notre plan ne nous permet pas de parler de la basse adulation des Romains envers leurs empereurs, mais nous ne pouvons cependant nous défendre de faire observer que dans la même ville où Socrate avoit été condamné pour avoir introduit de nouvelles divinités, on n'hésita pas à accorder à Régille, la femme d'Hérode d'Athènes, une place dans le temple de Cérès à côté de cette déesse (265). Un poëte grec osa donner à la mère de Caracalla le nom de la déesse Vénus (266). On sait que dans la Grèce, ainsi que dans l'Égypte et dans plusieurs autres provinces de l'empire, on consacra des temples et des statues à l'infame mignon d'un monarque romain (267). Dans les villes grec-

> (262) Plut. Cleom. 16. (263) Polyb. XVII. 16. (264) Liv. XXXII. 25 in.

(265) Voyez le poëme (Anthol. T. III. p. 15 fin. sq.) par lequel Marcellus invite les dames à venir adorer la nouvelle déesse, poëme qui est rempli de la flatterie la plus impertinente et la plus profane. Voyez Jacobs ad h. l. T. IX. p. 383, 384. Remarquons en passant que le poëte place Régille dans les îles fortunées (vs. 9). Il dit qu'elle étoit héroine, à la vérité, mais il dit aussi:

Tisoir, Δηὼ τε νέη, Δηὼ τε παλαιή.

Cette Δηὼ νέη étoit-elle même une nouvelle déesse, Sabine, la femme de l'empereur Hadrien, ou, suivant d'autres, Faustine, l'épouse de Marc-Aurèle. cf. Jacobs. T. IX. p. 387.

(266) Oppian. Cyneg. I. init.

(267) Antinous.

ques les statues des empereurs étoient plus respectées que celles de Jupiter. Battre son esclave, lorsqu'il avoit sur lui une pièce de monnoie à l'effigie de l'un de ces dieux terrestres, étoit considéré et puni comme un sacrilège (268). Les disciples du rhéteur Antipater l'appeloient le précepteur des dieux, parcequ'il avoit enseigné les indignes fils de Sévère, Caracalla et Géta (269). En effet, il ne falloit pas tant pour justifier les plaintes du pieux Pausanias, qui déclare que de son temps ce n'est que la flatterie qui élève les mortels au rang des dieux immortels (270).

Pouvoir qu'on attribuoit aux béles assiaires humaines.

Il est temps d'en revenir aux héros de ros. Leur influ- la Grèce libre et indépendante. Nous avons ence salutaire sur exposé les motifs qui engageoient ordinairement les Grecs à déférer ce titre à leurs

hommes illustres: il nous reste à examiner quelle étoit, suivant eux, leur nature, leur pouvoir et leur influence sur les affaires humaines.

Il est dommage que nous ne possédions point de la main de quelque auteur ancien une description de la vie et des qualités des héros dans le genre du tableau qu'en a fait dans la suite Philostrate. Nous osons à peine citer ici cet auteur récent: cependant il faut avouer que la manière dont il représente ses héros est telle, qu'il ne doit point paroître tout-à-fait absurde de croire qu'elle s'accorde avec l'idée que s'en faisoient les Grecs plus anciens. Les héros de Philostrate sont doués d'un pouvoir qui surpasse les forces humaines, et cependant ils vivent comme des hommes (271): ils mangent, ils boivent,

⁽²⁶⁸⁾ Philostr. Vit. Apoll. I. 15 (p. 16). (269) Philostr. Vit. Sophist. II. 24. 2. (p. 607). (270) Paus. VIII. 2. 2 fin.

⁽²⁷¹⁾ Strabon (p. 435. A.) dit qu'on croyoit Diomède et ses compagnons βίον τινά ζην ανθρώπινον.

ils ont leurs goûts, leurs caprices, leurs passions, et, malgré tout leur pouvoir, ils ne dédaignent pas, pour arriver à leur bût, de se servir des mêmes moyens dont se servoient les foibles mortels. Les héros de Philostrate sont évidemment inférieurs aux dieux(*72), ce qui s'accorde avec le rapport d'Arrien, qui assure qu'on eroyoit qu'Achille avoit le pouvoir de sauver les marins dans la tempéte, comme les Dioscures, mais que ce pouvoir ne s'étendoit pas, comme celui que possédoient ces dieux, sur toute la surface de l'océan: Achille ne dominoit que les parages voisins de son île (273). Comme preuve de l'anthropomorphisme dans les fictions relatives aux héros, ou, si l'on veut, de l'adresse des prêtres, on pourroit citer la description que donne ce même Arrien de la manière dont Achille vendoit ses boeufs aux fidèles. quelqu'un, dit Arrien, arrive dans l'île de Leucé, sans avoir quelque victime à offrir à Achille, il peut en demander une au dieu lui-même, puisqu'il en a en abondance. Or, après en avoir choisi une, on dépose l'argent auquel on l'a taxé, et l'on consulte l'oracle dans le temple. Si Achille trouve le prix raisonnable, le boeuf vient lui-même s'offrir au couteau du prêtre; si, au contraire, Achille n'en est pas content, l'oracle refuse de l'accepter, et l'acheteur est forcé d'augmenter le prix jusqu'à ce que le dieu se déclare satisfait (274). Si ce récit est exact, il est inutile

⁽²⁷²⁾ P. e. Heroïc. II. 7 fin. (p. 680 in.). Il ditici: Les dieux savent tout; les héros savent moins que les dieux, mais plus que les hommes. Il est utile de comparer avec les Heroïca l'apparition d'Achille, dans la vie d'Apollonius, IV. 16.

⁽²⁷⁸⁾ Arrian. Perpl. Pout. Eux. p. 23 (Huds. geogr. gr. min. T. I). Dans Quinte de Smyrne (XIV. 216), Achille, dans sa colère, menace les Grecs de troubler la mer, de faire mugir les vents etc.; mais un peu plus loin (250) le poëte ajoute prudemment que ce fut Neptune qui excita la tempête pour faire plaisir à Achille.

(274) Arrian. l. l. p. 22.

d'y ajouter aucune réflexion et l'on croira facilement ce que l'auteur ajoute, savoir que le temple d'Achille étoit fort riche.

Au reste, si les démons étoient inférieurs en pouvoir aux dieux, il est facile à concevoir que les héros l'auront été à plus forte raison, puisqu'on les plaçoit encore au-dessous des démons (275). Nous avons déjà cité un exemple d'un héros vaincu par un homme. Cependant, lorsqu'on voit en combien d'occasions les Grecs s'adressoient à ces êtres intermédiaires, lorsqu'on remarque le pouvoir qu'ils leur attribuoient dans leurs prières, on seroit tenté de croire entièrement fausse une conclusion qui d'abord paroîtroit admettre nulle réplique; inconséquence toutefois qui ne doit pas nous allarmer: il est assez connu qu'elle n'est pas la seule que l'on remarque dans la théologie grecque, et d'ailleurs on sait que celui qui implore le secours d'un être qu'il croit supérieur à lui-même en pouvoir et en forces ne mesure d'ordinaire ce pouvoir que d'après ses propres besoins et d'après les difficultés dont il espère se voir délivré.

En général les héros sont invoqués avec les dieux (276). On croyoit que les provinces et les villes avoient leurs héros, ainsi que leurs dieux tutélaires (277). C'étoient surtout les héros archégètes auxquels on attribuoit cette qualité (278). Ajax gouvernoit toujours l'île de Salamine, Teucer celle de Chypre, Achille son île dans le Pont-

(278) Pind. Nem. IV. 75 sq.

ð

⁽²⁷⁵⁾ Dion Chrysostome (Or. XXX. T. I. p. 556 fin.) compare les héros aux harmostes que les Spartiates envoyoient pour gouverner les villes qui leur étoient soumises.

⁽²⁷⁵⁾ P. e. Xenoph. Cyr. II. 1.1.

(277) "Ηρωες γης Μηδίας οἰκήτορες καὶ κηδεμόνες: Xenoph. Cyrop. III. 3, 21 et 22. Εὐξαμένοι καὶ θύσαντες τοῖς θεοῖς καὶ ήρωσι τοῖς κατέχουσι τὴν πόλιν, καὶ τὴν χώραν τὴν Αθηναίων. Demosth. pro cor. (Oratt. Att. T. IV. p. 258). Pindare invoque Æacus, Pélée, Achille, Télamon et Égine elle-même en faveur de l'île de ce nom. Pyth. VIII fin.

Euxin, Neoptolème l'Épire (279). A Mégare les archives publiques étoient déposées dans le temple du héros Alcathous (280). On attendoit des héros qu'ils béniroient les endroits qu'ils protégeoient. Chez Lucien, Jupiter dit à Ganymède: Puisque tu demeures maintenant dans le ciel, tu pourras faire du bien à ton père et à ta patrie (281); et le choeur, dans l'Alceste d'Euripide, après avoir proclamé l'apothéose de cette princesse, lui adresse des prières comme à une divinité bienfaisante (282). Les Athéniens ne pensoient pas autrement lorsqu'ils ordonnèrent que le temple de Thésée seroit un asyle pour les esclaves et pour tous les gens de basse condition opprimés par les hommes riches et puissants (283). Thésée, qui d'ailleurs, par ses exploits, méritoit de partager avec Hercule le soin des endroits où s'exerçoit la jeunesse (284), figuroit avec, ce dieu et avec Minerve parmi les combattants, dans le tableau qu'on avoit fait de la bataille de Marathon (285). y voyoit encore ce héros Echetlus dont nous avons déjà

(279) Pind. Nem. VIII. 22 sq.

(280) Paus. I. 43. 4. Au moins c'étoit la coutume au temps de Pausanias.

(282) Νύν δ' έστι μάκαιρα δαίμων.

Χαῖρ', ὧ πότνι', εὖ δὲ δοίης. Eur. Alc. 1006.

(283) Plut. Thes. 36 (T. I. p. 74 fin.). La raison qu'il ajoute fait le plus grand honneur à Thésée: ὡς καὶ τοῦ Θησέως προστατικοῦ τινος καὶ βοηθητικοῦ γενομένου, καὶ προσδεχομένου φιλανθρώπως τὰς τῶν ταπεινοτέρων δεήσεις.

(284) Thésée, dit Pausanias, est adoré dans les gymnases, par les Grecs ainsi que par les Barbares (IV. 32. 1). A Sparte les jeunes gens, avant de descendre dans l'arène, faisoient des

sacrifices à Achille. Paus. 111. 20. 8.

(285) Paus. I. 15. 4. Il y avoit des combattants qui prétendoient l'avoir vu dans le combat. Plut. Thes. 35 fin. cf. Polem. Orat. fun. p. 142. ed. Orell.

⁽²⁸¹⁾ Σὺ δὲ, ἤδη γὰς ἐπουςάνιος εἶ, πολλὰ εὖ ποιήσεις ἐντεῦθεν καὶ τὸν πατέςα, καὶ τὴν πατρίδα. Deor. Dial. IV. 3 (Τ. Ι. p. 210).

fait mention plus haut (286). On disoit qu'un autre héros, appelé Cychrée, avoit été présent à la bataille de Salamine (287). Avant cette bataille, on implora le secours d'Ajax et de Télamon, et l'on envoya exprès un navire à Égine pour y aller chercher les Æacides (288); on eut la satisfaction de voir ces héros en grand nombre se mêler au combat pour défendre les vaisseaux des Grecs (289). Avant la bataille de Platée, l'oracle de Delphes ordonna d'offrir des sacrifices aux héros archégètes de cet endroit (290). Lors de l'invasion de la Phocide, on vit deux géants armés poursuivre et tuer les Barbares. C'étoient, disoit-on, les héros indigenes Phylacus et Autonous, dont on voyoit les temples dans le voisinage du sanctuaire d'Apollon (291). Plus tard, lors de l'invasion des Gaulois, les héros Hyperochus et Amadocus, accompagnés de Pyrrhus, défendirent le temple de Delphes contre les Barbares, apparition d'autant plus remarquable que les Delphiens, qui considéroient Pyrrhus comme leur ennemi, n'avoient jamais voulu honorer sa mémoire (292). Elle prouve que les héros pardonnoient quelquefois même à leurs ennemis. Suivant Conon, les Locriens laissoient une place vide dans leur ordre de bataille, pour offrir à Ajax, fils d'Oïlée, l'occasion de prendre part au combat; en effet, lorsque, dans une bataille qu'ils livrèrent aux Crotoniates, un guerrier ennemi avoit voulu pénétrer par cet endroit, une main invisible le

⁽²⁸⁶⁾ Paus. I. 15. 4. cf. 32. 4. (287) Paus. I. 36. 1. Ce Cychrée étoit un héros indigène de Salamine. Plut. Sol. 9.

⁽²⁸⁸⁾ Herod. VIII. 64. cf. 83.

⁽²⁸⁹⁾ Plut. Themist. 15.

⁽²⁹⁰⁾ Plut. Arist. 11. Ces héros y sont tous énumérés. (291) Herod. VIII. 39. Paus. X. 8. 4. (292) Paus. I. 4. 4.

frappa, et il ne fut guéri de sa blessure, qui étoit très dangereuse, qu'après avoir offert des sacrifices à Ajax et aux autres héros de l'île de Leucé (293). Les Crétois, dans leurs combats, invoquoient constamment Idoménée et son écuyer Mérionès (294). Les habitants de Célènes, dans l'Asie Mineure, qui prétendoient que le fleuve Marsyas avoit été auparavant l'infortuné joueur de flûte de ce nom, dont la présomption avoit été punie d'une manière si cruelle par Apollon, racontoient que cet artiste célèbre les secourut, lors de l'invasion des Gaulois, et bien en sa qualité de musicien, en faisant entendre sa flûte, et en sa qualité de fleuve, en inondant le camp ennemi (295).

Si les héros étoient considérés comme des génies tutélaires des états, il n'étoit certainement pas étonnant qu'on leur attribuât le soin de protéger les familles et les individus. Pour éloigner les dangers dont l'état sembloit menacé par un prodige, souvent les oracles ordonnoient-ils des sacrifices aux héros archégètes (296). Hippocrate recommande à ses patients de sacrifier aux héros après les mauvais songes (297). Dans Philostrate, Protésilas est l'ami et le précepteur du cultivateur qui raconte ici son histoire (298). Quelquefois les héros sont représentés comme des esprits familiers ou à peu près comme les Lares des Romains (299). Une autre fois on leur attribue

(294) Diod. Sic. T. I. p. 395. l. 80. (295) Paus. X. 30 fin.

(297) Hippocr. de insomn. p. 378. l. 30. cf. 379. l. 20.
(298) Protésilas lui enseigne à planter ses vignes et il lui

interprète Homère. Heroic. II. 3 (p. 674).

⁽²⁹³⁾ Con. narr. 18. Pausanias raconte la même histoire, quoique un peu différemment.

⁽²⁹⁸⁾ P. e. Demosth. c. Macart. (Oratt. Att. T. V. p. 317.)

⁽²⁵⁹⁾ Dans une fable d'Ésope (p. 36. π'. ed. Schneid.), quelqu'un emploie tout son argent pour offrir des sacrifices à un héros qu'il avoit chez lui (ηρωα τις ἐπὶ τῆς οἰκίας ἔχων); le héros

une fonction spéciale à laquelle ils empruntent leur nom. Tel est, par exemple ce héros chasseur des mouches (Muiagre), auquel on offroit des sacrifices à l'occasion de la fête de Minerve qu'on célébroit auprès de la fontaine Tritonis en Arcadie. Lorsqu'on a eu soin de faire ce sacrifice, dit Pausanias, on n'a rien à craindre des mouches autant que dure la fête (300).

Au reste les héros conservoient après leur mort les qualités éminentes qui les avoient illustrés pendant leur vie. Suivant Maxime de Tyr, Esculape guérit, Amphiloque donne des oracles, Minos exerce la justice, Achille et Hercule font la guerre (301). Sous ce rapport, le récit d'Hérodote au sujet de la femme du Spartiate Agète mérite notre attention. Dans son enfance, cette femme avoit été remarquable par sa laideur. La nourrice, à laquelle elle avoit été confiée, transportée de compassion tant pour les parents que pour la petite, s'avisa de la porter dans le temple d'Hélène, et de prier cette heroïne de faire part à sa pupille de la qualité à laquelle ellemême devoit sa célébrité. Comme elle répéta tous les jours cet acte de dévotion, il arriva qu'en revenant du temple, elle rencontra une femme qui la pria de lui montrer l'enfant qu'elle portoit enveloppé dans un voile. La nourrice refusa d'abord, parceque les parents de la

l'avertit d'en agir avec plus de prudence, parceque, dit-il, lorsque tu auras tout dépensé pour me servir, tu t'en prendras à moi, comme à l'auteur de ta détresse.

(301) Max. Tyr. Diss. XV. 7 (T. I. p. 281). 'Ως γὰς εἶχον φύσεως, δτε περὶ γῆν ἦσαν, οὐκ ἐθέλουσι ταύτης παντάπασιν ἀπαλλάττεσθαι. Il confond ici les héros avec les génies, mais ceci ne nous regarde pas dans cet endroit. L'exemple des Dioscures est moins bien choisi (οἱ Διόσκουροι ναυτίλλονται). Les Dioscures sont justement ceux qui pourroient fournir matière à une objection contre la thèse générale; car, à l'exception de l'expédition des Argonautes, qu'ils firent avec une cinquantaine d'autres béros, les Dioscures pendant leur vie n'avoient eu rien à faire avec la marine.

jeune fille lui avoient défendu de montrer l'enfant à personne, mais enfin, vaincue par les instances de l'étrangère, elle ôta le voile, et la femme, en mettant la main sur la tête de l'enfant, déclara qu'un jour elle surpasseroit en beauté toutes les femmes des Spartiates, prophétie qui ne manqua pas de s'accomplir (302). On attribuoit à Hélène la faculté de donner de la beauté, on attendoit la sagesse de Palamède (303), et l'on disoit que Pénélope favorisoit les jeunes personnes qui menoient une vie chaste et pure (304). Ajax, dans sa rage, avoit tué les boeufs et les brebis : par conséquent on le croyoit l'auteur des maladies qui affligeoient les troupeaux (305). Les amants, dit Plutarque, se jurent encore mutuellement fidélité sur la tombe d'Iolaus, parcequ'on croit qu'Iolaus fut aimé par Hercule (306). L'esclave fugitif de Chios ne cessoit pas, après sa mort, d'avertir les habitants de cette île des tours que voudroient leur jouer leurs esclaves, et les esclaves ne manquoient pas de lui offrir les prémices de leurs larcins (307). Nous venons de parler d'Esculape et d'Amphiloque. Il y avoit plusieurs héros qui étoient célèbres par l'art de guérir et par celui de la divination. On sait que le serpent, le symbole de la santé et du bien-être, consacré à Esculape, à Minerve et à d'autres divinités bienfaisantes, étoit aussi le symbole des héros en général (308). Dans

> (302) Herod. VI. 61. (303) Philostr. Vit. Apoll. IV. 14 fin. (p. 150). (304) Heliod. Æthiop. V. 22 (p. 304 in.)

(505) Philostr. Herorc. II. 9 (p. 681). Ajax toutesois sit preuve de modération dans une dispute qu'il eut avec des pasteurs. ib. p. 682.

(306) Plut. Amat. T. IX. p. 51. (307) Theopomp. ap. Athen. VI. 90.

(***) Voyez p. e. Callim. Epigr. XXV (p. 200 fin.). Artem. Oneir. II. 13 (p. 162). Paus. I. 36. 1. Un serpent qu'on remarqua sur le cadavre de Cléomène, le dernier roi de Sparte, suffit pour faire croire aux Alexandrins et au roi lui-même.

plusieurs endroits de la Grèce, et, au rapport de Pausanias, même chez les Barbares, Théagène de l'île de Thasus étoit adoré comme un héros qui guérissoit toute sorte de maladies (309). A Athènes on voyoit un sanctuaire du Héros Médecin (310). On racontoit que c'étoit un Scythe, appelé Toxaris, qui, lors de la peste qui affligea Athènes, durant la guerre du Péloponnèse, avoit enseigné en songe à la femme d'un Aréopagite le moyen de faire cesser la maladie (311). A Olympie, Polydamas l'athlète étoit invoqué par les malades (312). Suivant Lycophron, Hector étoit adoré dans cette qualité à Thèbes (313). Suivant Philostrate, Rhésus fit cesser la peste (314). La divination étoit l'apanage d'Amphiloque (315), de Calchas (316), d'Alcméon (317), d'Ulysse (318) etc.

que Cléomène avoit été le favori des dieux et même un être surnaturel (θεοφιλής και κρείττων την φύσιν). Plut. Cleom. fin. L'explication par laquelle Plutarque tâche de corriger cette opinion, qui lui semble erronée, n'est pas moins remarquable que l'opinion elle-même. Il ajoute que des gens plus instruits font observer que, comme les cadavres des boeufs font naître des abeilles, ceux des chevaux des guêpes, et ceux des ânes des cantharides, de même dans le corps humain la putréfaction de la moëlle dorsale donne la naissance à des serpents, et il ajoute que c'est là la cause qui a fait consacrer ces animaux aux héros.

(30) Paus. VI. 11. 3.

(****) Demosth. de fals. legat. (Oratt. Att. T. IV. p. 380). (****) Lucian. Scyth. in. (T. I. p. 859 sq.). On sacrifioit un cheval blanc sur sa tombe.

(*12) Lucian. Deor. conc. 12 (T. III. p. 534). (*13) Lycophr. 1205 sq.

(314) Philostr. Heroïc. II. 8 (p. 681 in.).

(315) Pausanias (I. 34. 2) dit que de son temps l'oracle d'Amphiloque étoit l'un des plus véridiques.

(316) Strab. p. 435 fin.
(317) Pind. Pyth. VIII. 84 sq. Suivant Pausanias (I. 34. 2),
on n'adoroit pas Alcméon avec Amphiaraus ni avec Amphiloque.
Il paroît cependant par le passage cité qu'il avoit ses honneurs à lui.

(\$18) Tzetz. ad Lycophr. 799. Il est étonnant qu'on n'attri-

Châtiments infligés par quelques héros.

Il est évident, par les preuves que nous venons d'alléguer, qu'en général les héros étoient considérés comme des êtres bienfai-

sants. Apollonius, dit Philostrate, enseignoit qu'il falloit adorer les dieux comme des maîtres, les héros comme des pères (* 19). Philocléon, dans Aristophane, en adressant la parole au héros Lycus, dont on voyoit la statue à côté du tribunal de justice, lui dit qu'il est le seul héros qui se rejouisse d'entendre des plaintes et à voir couler des larmes (* 20).

Cependant les héros, ainsi que les dieux, ne manquoient pas de se venger des injures qu'on leur faisoit, et de punir ceux qui ne leur avoient pas témoigné le respect qui leur étoit dû. Protésilas punit Artaycte, qui avoit pillé son temple (***). Alexandre sacrifia à Priam, pour détourner les effets de la haine que devoit ressentir ce prince pour les descendants de Néoptolème (****). De son côté, Achille défendit à Apollonius de faire part de sa sagesse au jeune Antisthène, parceque celui-ci étoit de la famille de Priam (****), et il déclare ne vouloir jamais pardonner aux Troyens de l'avoir fait périr par trahison (****).

buât pas cette qualité à Mélampus, l'un des devins les plus célèbres de l'antiquité. Paus. I. 44. 8.

(819) Philostr. Vit. Apoll. IV. 31 (p. 171). Θεολ ώς σεσπό-

(320) Aristoph. Vesp. 388 sq.

Σύ γὰς, οἶσπες ἐγὰ, πεχάρησαι.
Τοῖς σακρύοισι τῶν φευγόντων αἰεὶ καὶ τοῖς όλοφυρμοῖς.
"Ωκησας γεν ἐπίτησες ιὰν ἐνταῦθ', ενα ταῦτ' ἀκροῷο,
Κὰβουλήθης μόνος ἡρώων παρὰ τὸν κλάοντα καθῆσθαι.
(821) Herod. IX. 120.

(322) Arrian. Exp. Alex. I. p. 32.
(323) Philostr. Vit. Apoll. IV. 12. Les Troyens disoient qu'il étoit encore φοβερός. ib. 11 (p. 148). Dans les Heroica (XIX. 18. p. 748, 749) c'est bien pire. Ici il se fait amener une jeune fille troyenne, rien que pour la mettre en pièces.

(**4) Philostr. Vit. Apoll. IV. 16 (p. 153).

L'un des interlocuteurs de Plutarque assure qu'on a soin de ne jamais donner la dernière place au choeur de la tribu Aeantide, de peur de s'attirer la colère d'Ajax, fils de Télamon, qui étoit de cette tribu (\$25). Le héros Anagyre extermina la maison entière d'un homme qui avoit osé abattre la forêt qui lui étoit consacrée (\$26). A Leuctres Aristomène combattit pour les Thébains, et il fut le principal auteur de la défaite qu'y essuyèrent les Lacédémoniens, ses anciens ennemis. Pausanias, qui raconte ceci, ajoute que, s'il est vrai que les âmes sont immortelles, il faut aussi admettre que la haine qu'Aristomène avoit vouée à Sparte est éternelle (\$27).

Ces exemples de vengeance surpassent en nombre ceux que nous offre l'histoire de plusieurs hommes déifiés dont nous venons de parler. Je crois que la cause en est que ces dieux ne doivent leur dignité qu'à leur bienfaisance, tandis que le caractère des héros, après leur apothéose, étoit aussi différent qu'il l'avoit été pendant leur vie.

Les héros représentés quelquefois comme des tres malfaisants. Tel étoit êtres malfaisants, ce célèbre Taraxippe, dont l'autel se voyoit quelquefois confondus avec les spectres. la cause de la terreur subite qui s'emparoit des chevaux dans cet endroit, raison pour-

quoi les cochers lui offroient des sacrifices pour apaiser sa

⁽³²⁴⁾ Plut. Symp. 1. 10 fin. (T. VIII. p. 486 fin. 487 in.). Οὐ γὰρ εὔκολος ἐνεγκεῖν ἦτταν ὁ Τελαμώνιος.

^(\$26) Suid. in v. 'Arayvoásios. C'est une histoire qui ressemble beaucoup à celle de Phèdre et d'Hippolyte. Le héros inspira à la maîtresse du sacrilège de l'amour pour son fils; et cette femme, ne pouvant séduire le jeune homme, l'accusa auprès de son père; le père maltraita le fils, et, ayant reconnu son innocence, il se donna la mort de sa propre main. La maîtresse périt de la même manière.

⁽⁸²⁷⁾ Paus. IV. 32. 4. Dans Héliodore, Ulysse est très fâché de ce que Calasiris ne lui a pas rendu visite dans son île. ib. V. 22.

colère (* 2 * 3). Tel étoit ce héros taciturne dont Alciphron fait mention (*29). Suivant Monimus, cité par Clément d'Alexandrie, on offroit à Pella, en Thessalie, des victimes humaines à Pélée et à Chiron (350). Le scholiaste de Pindare assure qu'auprès du tombeau de Pélops les jeunes gens étoient fustigés dans le même bût dans lequel on avoit ordonné une semblable cérémonie à Sparte en l'honneur de Diane Orthosie (5 3 1). Sans vouloir garantir la vérité de ces rapports, il est permis de les regarder comme des preuves qu'on représentoit plusieurs héros comme des êtres malfaisants. Quelquefois cependant on donnoit le nom de héros aux spectres ou aux esprits infernaux; ceci est évident par l'histoire que raconte Pausanias du compagnon d'Ulysse qu'il appelle indistinctement héros et démon. C'est en ce sens qu'il faut expliquer le passage d'Aristophane où il est question d'un lieu obscur et peu fréquenté où le soir les héros effrayent et maltraitent ceux qu'ils y rencontrent; c'est encore en ce sens qu'on doit interprèter le passage de Ménandre que le scholiaste cite à cette occasion. Dans cet endroit, Ménandre dit que dieu bénit le mariage, mais que les héros, bien loin de faire du bien, remplissent de terreur l'âme de ceux

(\$30) Ap. Euseb. Præp. Fuang. IV. 16 (p. 157. C.)
(\$31) Schol. Pind. Ol. I. 146. Οἱ ἔφηβοι — ταῖς μάστιξι ξαινόμενοι, ὥσπερ τινὰ σπονθήν, τὸ αὐτῶν αἷμα τούτῳ παρεῖχον.

^(\$28) Pausanias (VI. 20. 3) rapporte les conjectures qu'on a faites sur ce héros. Celle qu'il propose lui-même est certainement la moins vraisemblable, savoir que Taraxippe ne seroit qu'un surnom de Neptune. On offroit à Neptune pour obtenir la victoire dans les jeux équestres, nullement pour l'engager à ne pas effrayer les chevaux. Voyez encore Tzetz. ad Lycophr. 42.

(\$29) Alciphr. Epist. III. 58. Τρέμω ἐνδακὼν τὸ χεῖλος, ὡς οἱ τὸν σινηλὸν "Ηρω παριόντες. Les interprètes nous renvoient ici au passage d'Aristophane que je citerai bientôt, mais qui n'a rien à faire avec ce héros taciturne. D'autres parlent d'Harpocrate, qui n'a jamais été ni dieu ni héros du silence. J'avoue ne pas connoître ce personnage.

qu'ils rencontrent (*3.2). Il faut bien qu'ici Ménandre ait eu en vue d'autres personnages que les héros, car nous avons déjà vu que les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe offroient avant leur mariage leur chevelure aux héros et aux héroïnes. Enfin Hippocrate déclare que ceux qui croient que Hécaté et les héros sont les auteurs du délire des malades et des accès de fureur qui les font souvent quitter précipitamment leur couche, se font une idée aussi peu digne des héros, qu'ils se la font d'Apollon et de Neptune, lorsqu'ils les accusent de semblables maléfices (3.23).

Part qu'avoient les héros au maintien de la justice divine. Pour se persuader que les héros n'étoient rien moins que de mauvais démons, on n'a qu'à se rappeler que non seulement ils sont

souvent mentionnés avec les dieux, mais que quelquesois même on leur attribue une part très active au maintien de la justice divine. Suivant Pindare, Neoptolème est associé à Apollon, pour surveiller les jeux qui se célébroient à Delphes et les offrandes qu'on y faisoit (334). Talthybius, qui avoit été le héraut d'Agamemnon, et qu'on adoroit à Sparte, punit les Lacédémoniens qui avoient violé le droit des gens et attenté à la sainteté de l'office de héraut, en tuant les ambassadeurs de Xerxès (335). Dans la Sicile, les chiens sacrés du héros Adrane conduisoient chez eux les personnes pris de vin qui passoient le sanctuaire; lorsque ces gens se per-

⁽³³²⁾ Aristoph. Av. 1482 sq. cf. Schol. ad h. l. qui ajoute:

*Hower δὲ δύσοργοι καὶ χαλεποὶ τοις ἐμπελάζουσι γίνονται.

Cf. Menandr. fr. ed. H. Grot. p. 170. et le passage de l'auteur du livre de plac. philos. qu'il cite p. 173, où l'erreur dont il s'agit ici est indiquée en termes précis: εἶναι δὲ καὶ ἡρωας τὰς κεχωρισμένας ψυχὰς τῶν σωμάτων.

⁽³³⁴⁾ Θεμισκόπος. Pind. Nem. VII. 65 sq.

⁽³³⁵⁾ Herod. VII. 134. Hérodote déclare ici ne pas savoir quelle peine il ait infligé aux Athénieus. Pausanias supplée à son ignorance. III. 12. 6.

mettoient des excès, ils les attaquoient et déchiroient leurs habits, pour leur faire recouvrer l'usage de la raison; mais, aussitôt que ces ivrognes poussoient l'audace jusqu'à commettre des vols, les chiens les mettoient à l'instant en pièces (336). Sans attacher un grand poids à ce conte d'Elien, nous pouvons toujours le citer comme le réstet d'une opinion populaire qui lui aura donné naissance. En tout cas il n'est pas plus absurde que le récit qu'on trouve dans Strabon sur les oiseaux de Diomède, qui, comme l'on sait, étoient les compagnons métamorphosés de ce héros. Suivant ce récit, les oiscaux étoient très affables envers les gens de bien, mais ils avoient en aversion les méchants (3 5 7).

Mais ce qui prouve plus que ces traditions, c'est que les héros sont très souvent invoqués avec les dieux dans le serment, et que la manière dont s'expliquent les auteurs à leur égard démontre clairement qu'en général on croyoit qu'ils récompensoient la vertu, et qu'ils réprimoient et punissoient le vice (* 3 8).

(35) Je crois que c'est là le sens du passage que j'ai en vue, Ælian. H. A. XI. 20 fin., et qui ne me paroît pas avoir été exactement rendu par Jacobs dans sa version. Dans les notes il ne s'explique pas à ce sujet. Il me semble évident que les παροινούντες sont ceux parmi les μεθύντες qui ne se conduisent pas bien. S'il étoit permis de croire qu'Élien ou ses copistes avoient oublié le mot αύτους après πειρωμένους, nous serions plus autorisés que nous ne le sommes maintenant, à traduire : mais ils mettent en pièces ceux qui veulent voler les habits de ces ivrognes. Les particules ye me font soupçonner que l'auteur a voulu dire cela, et la justice des chiens d'Adrane n'en seroit que plus admirable.

(\$37) S'il en étoit comme le rapporte Pline (ap. Casaub.ad h.l.), savoir que les enteuxers sont les Grecs, et les méchants les Barbares, les oiseaux de Diomède ne mériteroient pas d'être placés à côté des chiens d'Adrane: mais au moins Strabon ne le dit pas. Strab. p. 435. A.

(338) Antiphon, en parlant d'une femme qui avoit empoisonné son mari, dit qu'elle ne craignit ni les dieux, ni les héros, ni les hommes (οὐτε θεούς οὐθ' ήψωας οὐτ' ἀνθρώπους δείσασα).

Antiph. de venef. (Oratt. Att. T. I. p. 12 in.).

D'ailleurs il est assez connu que plusieurs autres peuples de l'antiquité avoient un respect particulier pour les manes de leurs défunts: il seroit étonnant qu'il n'en fût pas de même chez le peuple le plus humain et le plus sensible de l'antiquité. Les preuves que nous venons d'en offrir peuvent suffire pour le but que nous nous sommes proposé, et qui n'étoit autre que de faire connoître l'origine et la nature des idées que les Grecs avoient sur les êtres auxquels ils donnoient la place intermédiaire entre les dieux et les hommes.

INDEX.

CHAPITRE XXVII.

CHAPITRE XXVIII.

Mythologie morale. — La Fortune (Tyché). — La Richesse (Plutus). — La Loi (Thémis). — Les Heures. L'Ordre (Eunomia), le Droit (Dicé), le Paix (Iréné). — La Discorde et sa progéniture. Le Serment. L'Oubli. La Famine. — La Victoire, la Violence. — La Renommée. — Personnifications de sensations et de facultés de l'esprit. L'Amour (Eros), le Désir (Himéros, Pothos), Antéros. — Les Graces. — L'Indignation (Némésis). — La Pudeur (Aedos). — La Terreur et la Crainte (Phobos, Deimes). - La Rage (Lyssa). - La Mémoire (Mnémosyné). — Les Songes. — L'Avengiement (Até.) — Les Prières. — La Raillerie ou la Censure (Momms). — La Persuasion (Pitho). — Réflexions générales sur les personnineations morales dont il n'a pas été question chez les auteurs de la période précédente. — Celles qui ont reçu les honneurs du culte public. — La Concorde. — La Valeur. — L'Occasion (Kairos). — La Nécessité (Ananké). — L'impudence (Anaideia). — La Voracité (Addéphagia). — Le Rire (Gélos). — Réflexions générales sur les développements que réçut la mythologie morale dans cette période. 68.

CHAPITRE XXIX.

Page

Divinités personnelles. Réflexions sur les deux premières dynasties célestes. — Saturne. — Rhéa. — La troisième dynastie céleste. Règne de Jupiter. Réflexions sur la confiance à accorder aux poëtes dans l'examen des opinions religieuses. — Opinions sur l'habitation ordinaire des divinités. — Sur l'anthropomorphisme des poëtes de cette période. — Sur les modifications qu'a subies l'anthropomorphisme des anciens poëtes. — Traces de l'anthropomorphisme dans le culte. — Manière dont les poëtes de cette période représentoient les qualités distinitives des divinités. Immortalité. — Bonheur. — Forces. — Beauté. — Faculté de prendre d'autres formes. Vitesse. — Pouvoir sur les hommes et sur la nature. — Toute-présence et toute-scienne.

134

CHAPITRE XXX.

Jupiter. Restes des anciennes fictions. — Développements qu'ont reçus les idées sur la supériorité qu'avoit Jupiter sur les autres dieux. — Influence qu'exercèrent sur les idées relatives à Jupiter les changements dans l'état politique de la Grèce. — Développements qu'ont reçus les idées sur la souveraineté qu'exerçoit Jupiter sur le ciel et sur la nature en général. — Développements qu'ont reçus les idées sur l'empire qu'il exerçoit sur les affaires humaines. — Jupiter considéré comme juge. Idées de droit public, de droit des gens, de justice et d'humanité attachées à son culte. — Junon reine des dieux. Image de Jupiter, tant dans la direction des phénomènes physiques, que dans l'administration des affaires humaines. — Déesse tutélaire des femmes. — Point de vue moral.

175.

CHAPITRE XXXI.

Neptune, dieu de la surface de la mer et de la terre, et qui fournit aux hommes les moyens de voyager. — Auteur de la fertilité. — Sa part à l'administration des choses humaines augmentée par la faculté de guérir les maladies. — Sa part au maintien de la justice devenue plus générale. — Pluton et Proserpine, divinités des régions souterraines et de l'empire des morts. — Côté défavorable du caractère de Pluton. — Pluton, et surtout Proserpine, considérés comme divinités bienfaisantes. — Leur part à l'administration et à la justice divi-

208.

CHAPITRE XXXII.

Divinités issues des fils et des filles de Saturne. — Vulcain, génie du feu et des arts. — Caractère de Vulcain. — Minerve. — Décsse tutélaire des arts. — Décsse guerrière. — L'influence qu'exerçoit Minerve sur les affaires humaines. Sa bienfaisance. Minerve Hygiée. Minerve décase marine. — La part qu'elle avoit à la justice divine. — Apollon. — Génie tutélaire des beauxarts. — Prophète. — Médecin. — Apollon exterminateur des animaux nuisibles. Dieu de la chasse. — Protecteur des animaux utiles. — Exterminateur des méchants et des impies. — Protecteur et sauveur des hommes de bien. 'Anorgonavog-L'influence bienfaisante qu'il exerçoit sur le sort des hommes en général. — La prééminence des qualités bienfaisantes d'Apollon surtout manifeste dans son culte. — La part qu'Apollon prenoit à l'exercice de la justice divine. — Apollon confondu avec le Soleil. - Les Muses. - Diane, ainsi qu'Apollon, arbitre de la vie et de la mort des animaux. Déesse de la chasse et de la pêche. — Arbitre de la vie et de la mort des femmes. — Par conséquent aussi des femmes en couches. — Autres points de vue sous lesquels on considéroit Diane. Diane déesse des arts. — Diane prophétesse. — Diane Hégémone et Prothyrée. — 😁 Diane, déesse tutélaire de plusieurs villes. — Son influence sur les affaires humaines. — Différence qu'on remarque entre le caractère de Diane dans cette période et celui que lui attribuent les poëtes plus anciens. — Part active que prenoit Diane au

maintien de la justice. — Quelques mots sur la Diane d'Éphèse, et sur l'identification de Diane avec d'autres décesses, surtout avec Hécaté.

CHAPITRE XXXIII.

Mercure. Éloquence, amour des arts, adresse de corps et d'esprit. — Le héraut des dieux. — L'interprète de la volonté divine auprès des hommes. Côté désavorable du caractère de Mercure. Dispensateur de tous les moyens qui peuvent servir à augmenter les possessions. Dieu des marchands, des voleurs, des chasseurs, etc. — Le dieu des bergers et des jardiniers. — Côté favorable de son caractère. Son humanité, son amour pour le genre humain. - Mercure le conducteur des âmes, l'auteur des songes. — Contradiction remarquable qui est la suite du double caractère de Mercure. Mercure aussi juste que bienfaisant. — Pan. Dissérence entre la manière dont le considéroient les anciens Arcadiens et celle dont l'envisageoient les Grecs en général, et surtout les Athéniens, dans la période présente. — Chez ceux-ci, Pan, imitation de Mercure, comme divinité champêtre, comme pasteur, chasseur, pêcheur. --Son amour pour la musique et pour la danse. Contraste entre son extérieur et les qualités de son esprit. — Côté maral. Caractère de Pan. — Mars, auteur et dispensateur de la guerre. Point de vue qui ne dissère point de celui sous lequel on le considéroit dans les siècles héroïques. — Point de vue plus favorable. Respect qu'on avoit pour son pouvoir et pour l'influence qu'il pouvoit exercer sur les affaires humaines. -Vénus, déesse de l'amour physique; dans cette période spécialement déesse des courtisanes. — Modification des idées primitives. Vénus considérée comme la force reproductrice de de la nature. - Vénus réconciliée avec la vertu. - Vénus déesse de l'amour légitime. — Développement de l'idée qu'on se formeit de son pouvoir. — Vénus déesse maritime. — Un mot sur le culte d'Adonis et de Priape. — Quelques êtres d'un rang inférieur adorés comme divinités. — Les démons ou génies. — Opinions vulgaires à leur égard. — Génies bienfaisants, génies tutélaires, esprits familiers. — Génies malfaisants. — Génies considérés comme esprits des défunts, spectres. — Idées des philosophes à ce sujet. — Influence que ces idées exercèrent sur . . . 308.

CHAPITRE XXXIV.

Apothéces. Bacchus, le premier cultivateur de la vigne, dispensateur des liqueurs qui servent à l'usage de l'homme, génie de la fertilité. — Rapports entre son culte et celui de Cérès, sous le point de vue indiqué, et comme divinité de l'empire des morts. — Bacchus, auteur de la rage, divinité malfaisante et cruelle. Rapports entre son culte et celui de Rhéa. — Bacchus, auteur de l'enthousiasme prophétique. Rapports entre son culte et celui d'Apollon. — Bacchus, cause de la joie sociale, l'ami des Muses, l'auteur de la civilisation. — Hercule. Son caractère comme divinité. — Son pouvoir. — La part qu'il avoit à la justice divine. — Esculape. Origine et propagation de son culte. — Esculape, médecin et devin, comme Apollon, son père. Rapports entre le culte de ces divinités. — Caractère d'Esculape. Sa bienfaisance et sa familiarité avec les hommes. — Grand respect qu'on lui portoit. — La part qu'il avoit à la justice divine. — Ses fils et ses petits-fils. .

375,

CHAPITRE XXXV.

Les Dioscures. Castor et Pollux. Rapports sur leur vie terrestre. — Origine des Dioscures. Confondus avec les Cabires et avec d'autres divinités. — Point de vue moral de l'apothéose des Dioscures. — Leur caractère et leur fonctions. La part qu'ils avoient au maintien de la justice divine. — Leucothée. Palémon. — Aristée. — Autres personnages déifiés. — Dieux inventés par les poëtes, ou mentionnés dans les traditions. ---Personnages qui obtinrent l'immortalité, sans la divinité. -L'apothéose souvent une suite des honneurs héroïques. — Difficulté à distinguer l'apothéose de la dignité de héros. --- Les Héros. Différence qui existoit entre les hommes déifiés, les génies et les héros, quant à leur nature. - Dissérence qui existoit entre les dieux et les héros, quant au culte. — Origine du culte des héros. — Motifs qui engagèrent les Grecs à décerner les honneurs du culte héroïque. — Respect pour le pouvoir, sans aucun égard pour la moralité. - Pour la beauté et pour les forces du corps. — Pour la vertu. — Reconnoissance. — Surtout pour les fondateurs de colonies. — Et pour les défenseurs de la patrie. — Respect pour les talents. — Pour la sagesse. — Affection et compassion. — Sentiment de justice ou désir d'apaiser les manes des défunts. -

Ì

Page

ERRATA.

P. 10. not. 37. l. 4 Caucase L. Caucase

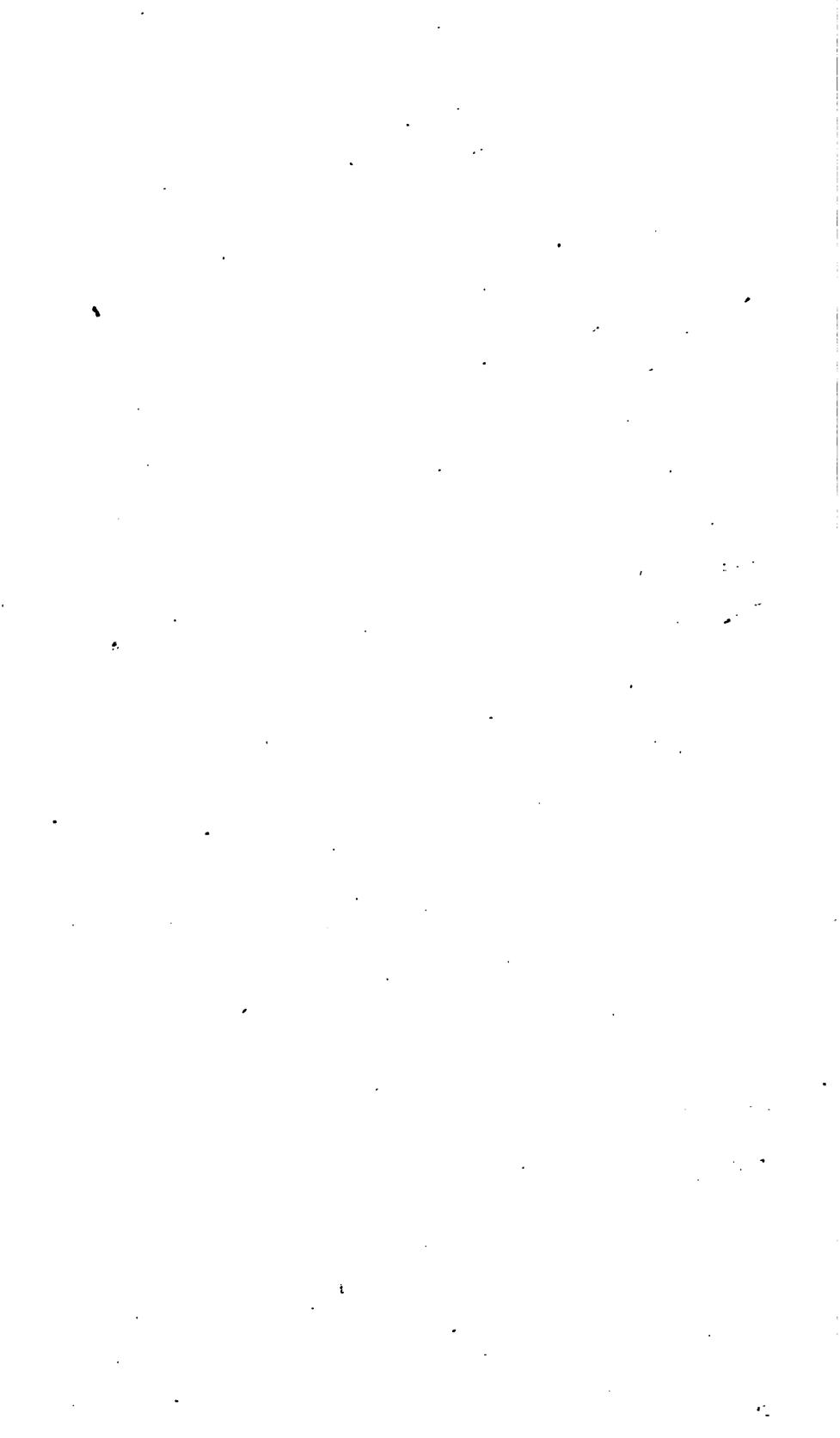
oomme – comme

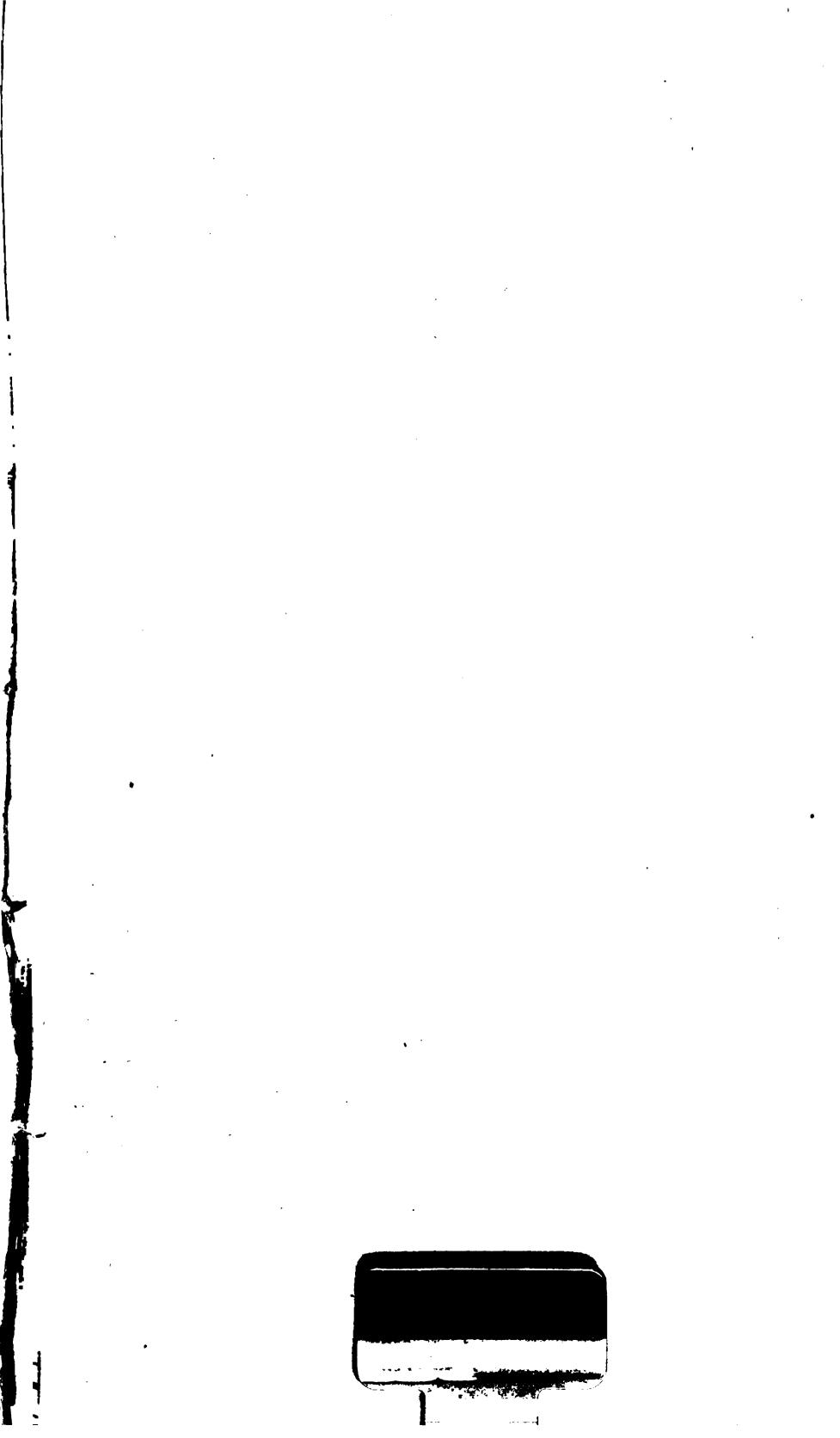
— 62. l. 13. on n'à coutmpler - on n'a qu'à contempler

- 208. - 9. justice 1. justice

- 11. cette - cette

MAY 1 4 1917





• •